ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

La Jeune Belgique, série 1, tome 12 (n°1-12), Bruxelles, Janvier 1893-Décembre 1893.

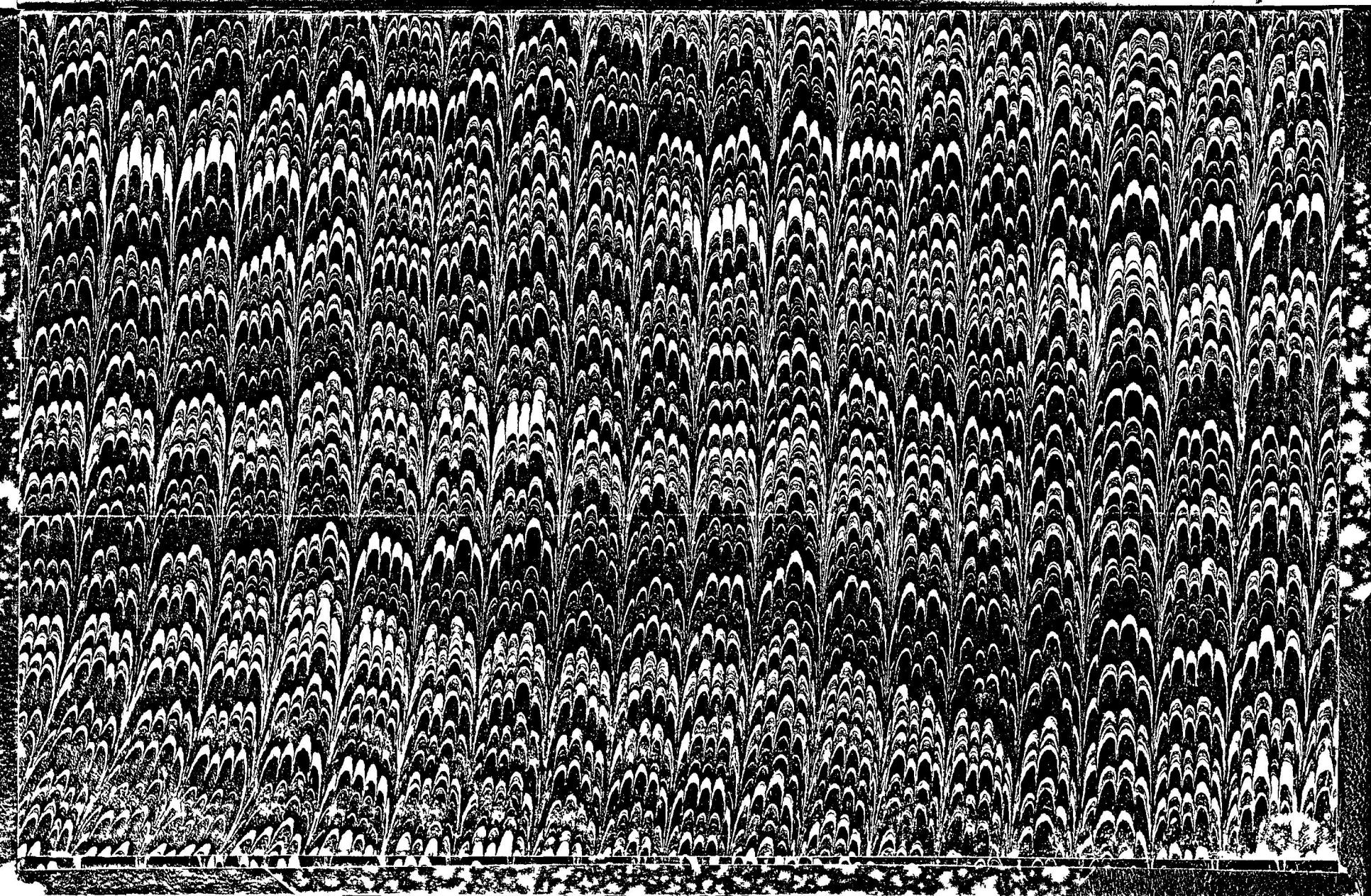
En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

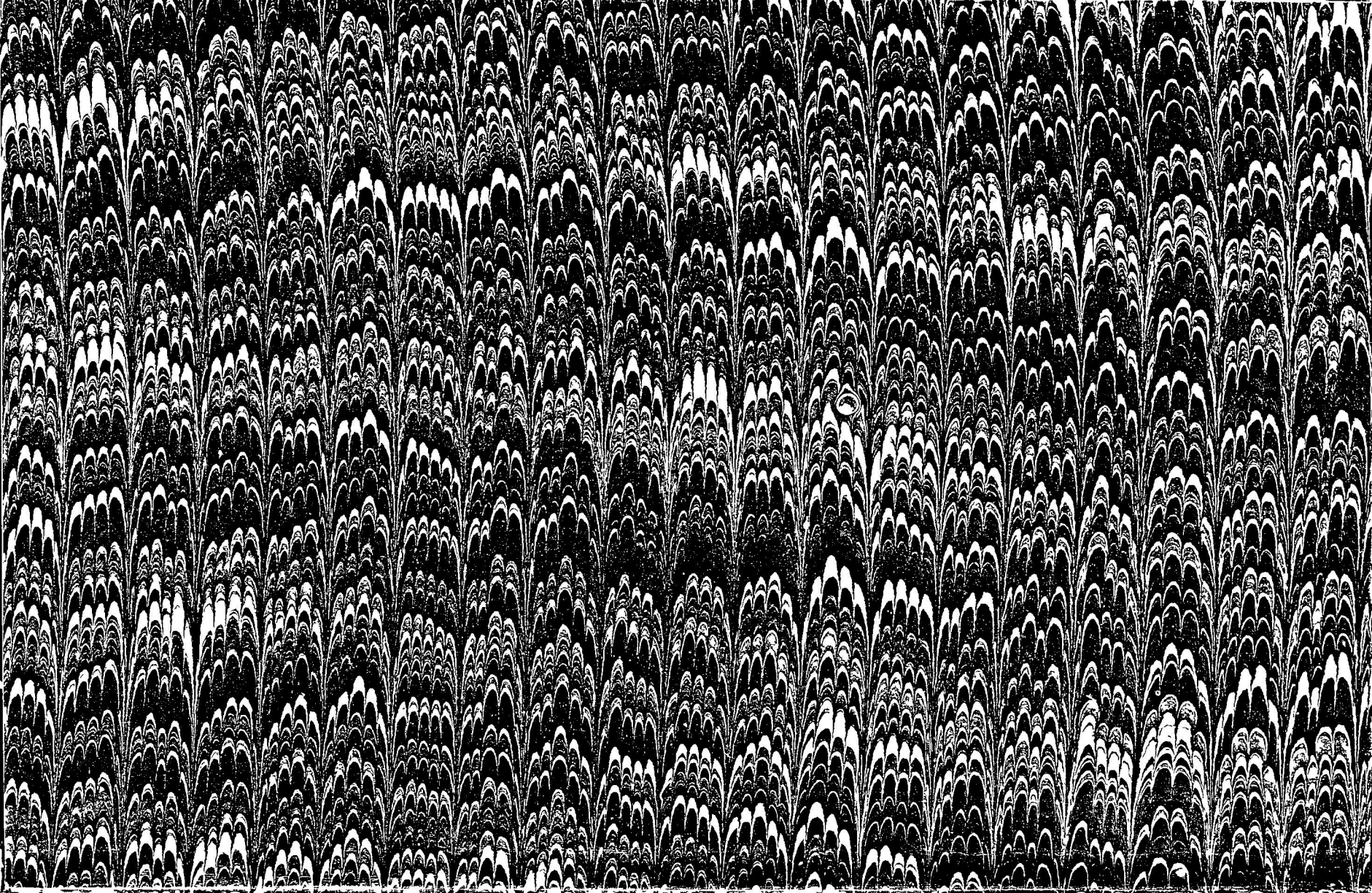
S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/





LA

JEUNE BELGIQUE

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)
Directeur : IWAN GILKIN

TOME DOUZIÈME



BRUXELLES
BUREAUX : 4, RUE VANDERLINDEN

1893

LA

JEUNE BELGIQUE

LA

JEUNE BELGIQUE

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)
Directeur : IWAN GILKIN

TOME DOUZIÈME



BRUXELLES
BUREAUX : 110, RUE DE LA LIMITE

1893

anvier 1893. TOME XII. — N° 1 13me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



COLLABORATEURS DU NUMÉRO

Albert Arnay
Robert Chantrailles
Ernest Closson
Lucien de Busscher
Maurice Desombiaux
Olivier-Georges Destrée
Léon Donnay
Arthur Dupont
Georges Eekhoud
Max Elskamp
André Fontainas
Iwan Gilkin
Valère Gille
Albert Giraud
Arnold Goffin
J. Itibéré da Cunha
Maurice Maeterlinck
Henri de Régnier
Fernand Severin
J. de Taillenay
Emile Van Arenbergh
Ethelred Vazy
Emile Verhaeren
Ernest Verlant
L. Wallner

RÉDACTION
10, RUE DE LA LIMITE, BRUXELLES.

PRIX DE CE NUMÉRO
2 francs.

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens
PARIS
CHAMUEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, rue de Trévise
—
1893

NUMÉRO TRIPLE. — JANVIER 1893.

SOMMAIRE:

Déclarations.	LA DIRECTION.
Poèmes	FERNAND SEVERIN.
Amis d'enfance	GEORGES EEKHOUD.
Vers	ÉMILE VERHAEREN.
Vieilles chansons	MAURICE MAETERLINCK.
Notes cursives	ARNOLD GOFFIN.
Paysage marin et pastoral	HENRI DE RÉGNIER.
L'Ange du livre	LÉON DONNAY.
Epiphanies	ANDRÉ FONTAINAS.
Duplicité.	VALÈRE GILLE.
Le Naufragé	ÉMILE VAN ARENBERGH.
Au Chevalier Printemps	O.-GEORGES DESTRÉE.
Salutation	MAX ELSKAMP.
L'Enfant au cor merveilleux	ROBERT CHANTRAILLES.
Littérature russe. Traduction de	L. WALLNER.
Errances	ALBERT ARNAY.
Les Géants	MAURICE DESOMBIAUX.
Poésie congolaise	ETHELRED VAZY.
Le Dernier Soir	ALBERT GIRAUD.
Le Dernier Voyage	ARTHUR DUPONT.
Petites études de poétique française. III. *Le rythme, la rime et la césure.*	IWAN GILKIN.
Satan	IWAN GILKIN.
Littérature portugaise. Traduction de . .	JEAN ITIBÉRÉ DA CUNHA.
Soirs	LUCIEN DE BUSSCHER.
Soirée en mer	J. DE TALLENAY.
Chronique littéraire :	
Castelvautour; Portraits et silhouettes; La Vie artistique; Lilith; Contes hétéroclites; From Home; Au siècle de Shakespeare; Quelqu'un d'aujourd'hui; Ténèbres; Le Château des merveilles; Euryalthès	ALBERT GIRAUD.
Paradis perdu	JEAN ITIBÉRÉ DA CUNHA.
Chronique artistique :	
Expositions Verstraete et Claus; X. Mellery aux Aquarellistes.	ERNEST VERLANT.
Chronique musicale	ERNEST CLOSSON.
Memento.	NEMO.

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

DÉCLARATIONS

I

La Jeune Belgique vient d'achever sa douzième année. Si nous jetons un regard en arrière sur le chemin parcouru, nous pouvons nous enorgueillir de notre œuvre.

Avant 1880, les deux ou trois véritables écrivains que comptait la Belgique étaient isolés et jetaient leurs livres dans le désert. Il n'y avait ni public ni artistes.

La littérature française vivante était à peu près aussi étrangère à nos compatriotes que le syriaque ou le thibétain ; par contre, ils décoraient du nom de poète des hommes lettrés, sans doute, mais dénués des facultés artistiques les plus élémentaires. Deux revues aussi graves que peu rédigées se partageaient l'illittérature nationale et le sommeil de leurs lecteurs.

Seul *l'Artiste* de Théo Hannon avait jeté une claire sonnerie d'appel dans ce ténébreux chaos.

La Jeune Belgique rallia la jeunesse lettrée autour de son drapeau, que brandissait si fièrement notre cher Max Waller. Elle organisa le banquet Lemonnier, qui à jamais marquera dans les fastes de la Belgique une juvénile et brillante levée de plumes, telle que les plus optimistes de nos compatriotes n'eussent osé la rêver. De ce

jour date notre littérature. Elle a grandi, elle a prospéré avec une exubérance magnifique. Des noms nouveaux sont venus s'ajouter aux premiers noms groupés autour du glorieux aîné qu'alors nous vengions des dédains officiels et de l'ignorance nationale.

Aujourd'hui, des livres existent et un public est presque formé. Le pays est couvert de revues juvéniles où l'on célèbre, avec plus ou moins d'orthodoxie, le culte des lettres. On publie et on lit. A première vue, il semble qu'un si beau progrès n'ait qu'à progresser encore par le jeu naturel de la force acquise. Hélas! il n'en est rien. Quoi qu'il nous en coûte de dissiper des illusions bienveillantes, l'heure est venue de proclamer la dure vérité. Notre renaissance littéraire est menacée. Nous, ses parrains, qui l'avons tenue sur les fonts baptismaux, nous avons le droit et le devoir de jeter ce cri d'alarme.

Là où nous nous sommes efforcés de créer l'ordre et la vie, c'est la maladie, c'est l'anarchie que d'autres ont subrepticement semées et qui poussent dru comme mauvaise herbe. Ah! l'on s'est étrangement trompé! On nous a pris pour des rebelles parce que nous nous révoltions contre les stupides gardiens qui avaient laissé entre leurs mains pataudes les lois saintes de l'art se couvrir de rouille et de crasse; nous n'avons fait que nettoyer ces lois et l'on a cru que nous voulions les briser, et de maladroits amis, pensant nous venir en aide, ont consacré leurs efforts à une besogne absurde et sacrilège. En vain avons-nous protesté : la jeunesse qui aime à descendre les pentes faciles, a suivi ceux qui niaient la règle austère. C'était fatal. Mais ce qui est fatal aussi, c'est que le néant où ils courent les engloutira, avec nos grandes espérances déçues.

Les prêtres du désordre célèbrent leur messe noire et attirent la foule des catéchumènes. Mais ils n'enseignent que le chaos volontaire. Les malheureux jeunes gens qu'ils séduisent, ne voient pas qu'en supprimant l'apprentissage on anéantit toute possibilité d'arriver à la maîtrise. On tronque à plaisir des biographies célèbres, on représente comme des révolutionnaires ceux qui ne font que découvrir un aspect nouveau de l'ordre, qui chassent la routine inerte et qui rétablissent et revivifient la discipline. On oublie que dans *les Maîtres Chanteurs* Wagner a fait la leçon aux jeunes gens téméraires non moins qu'aux vieillards perclus : Walther n'est grand que parce qu'il a accepté la chaîne d'or et pris place parmi les maîtres. Comme le royaume du ciel, la maîtrise souffre violence, elle est gardée par de symboliques animaux : mais les animaux enfin vaincus, on aperçoit derrière eux les véritables maîtres; et le plus considérable honneur que puisse espérer le nouveau venu, c'est que les grands ancêtres le fassent asseoir au milieu d'eux et lui disent : « Vous êtes des nôtres. »

On a persuadé aux jeunes gens qu'il ne faut être ni le fils de personne ni l'élève de quelqu'un. Et ils ne sont, en effet, rien du tout. Ils pataugent dans l'informe avec une conviction quasi religieuse, car on a organisé à leur usage ce que le plus récent architecte de la tour de Babel eût appelé « la marche recueillie au temple de la marmelade ».

Il faut que cela cesse. Il faut, en même temps que l'on s'insurge contre l'amorphisme académique, que l'on se détourne avec horreur de l'amorphisme décadent. L'un et l'autre ne conduisent qu'au néant final. Lorsque nous avons relevé le culte de LA FORME contre nos Potvin et nos Hymans, nous n'entendions pas abdiquer un jour devant une tapée de petits cancres qui érigent en dogme l'ignorance de la syntaxe et le mépris de la logique. Parmi nos hannetons hasardeux qui, croyant rivaliser avec tel ou tel original aède, font aujourd'hui des vers de trente-six pieds et quelques pouces, il n'en est peut-être pas un qui sache comment s'est formée la versification française et qui soit capable d'énoncer pourquoi il serait glorieux d'ajouter une treizième syllabe à l'alexandrin. Nous les attendons à l'exposé des motifs.

Nos jeunes écrivains et notre jeune public peuvent compter sur nous : nous nous efforcerons de combattre avec énergie la peste littéraire qui nous envahit. Mais il faut que leurs efforts secondent les nôtres. S'ils s'abandonnent aux courants funestes, nous ne les sauverons pas, nous ne sauverons point la littérature de notre pays, car cela ne serait pas en notre pouvoir : nous ne songerions plus alors qu'à notre salut personnel et nous nous renfermerions dans l'arche, en attendant que la retraite des eaux vengeresses et purificatrices déposât sur la montagne, illuminée des feux de l'arc-en-ciel, les derniers fidèles du vrai Dieu.

II

Les hérésies artistiques que nous avons si énergiquement combattues se redressent et de toute part sifflent autour de nous les gueules empoisonnées de l'hydre toujours renaissante. La doctrine qui a fait notre force et notre salut est méconnue, peut-être même reniée par quelques-uns de ses anciens adhérents. C'est en nous réclamant de la formule *l'art pour l'art* que nous avons fait naître une littérature dans notre pays. Tout l'effort des ennemis de cette littérature, depuis les politiciens de toute couleur jusqu'aux derniers des cancres, en passant par les moralistes, a porté sur cette formule. On savait qu'en elle résidait notre force, car c'est elle seule qui avait permis de grouper les efforts des jeunes écrivains. Aujourd'hui la littérature belge l'abandonne à ses éternels ennemis, le jeune Samson permet aux

hypocrites Dalilas de couper sa magique chevelure. Mais regardez donc, crions-nous à ces imprudents, regardez donc ceux qui vous inspirent cette funeste faiblesse ! Examinez ceux qui vous prodiguent ces néfastes conseils ! Vous les reconnaîtrez. L'un est un politicien en quête de popularité, un Cléon retors qui souhaite voir votre talent mis au service du sieur Démos ; l'autre est un bedeau qui vous invite doucereusement à chanter des antiennes à tel ou tel jubé ; celui-ci pérore chez les jacobins, celui-là professe dans une chaire orthodoxe, cet autre, apôtre de l'une ou l'autre recette sociale, vous demande naïvement de marcher devant lui, en balançant l'encensoir devant le nouvel ostensoir dont il est l'inventeur. Ces messieurs sont profondément brouillés entre eux, et si vous allez jouer de l'orgue dans l'église d'un tel ou d'un tel, tous les autres vous accableront d'injures ; mais il est un point sur lequel ils sont tous d'accord, c'est qu'il est nécessaire que vous abandonniez le culte de l'art pour entrer dans l'un ou l'autre temple politique, social, économique ou philosophique. On a besoin de musique pour fasciner la foule.

La saine discipline artistique, que nous avons su faire prévaloir durant quelques années et qui a montré ce qu'elle pouvait produire, a cessé aujourd'hui d'être en honneur dans la jeunesse : les nouvelles recrues littéraires ont relevé les tristes drapeaux que nous avions foulés aux pieds : *la Revue rouge* s'inféode à l'art social-démocratique, *l'Avenir social* et *le Drapeau* prêchent l'art social chrétien. De part et d'autre c'est l'utilitarisme substitué à l'art pur. Certes, on comprend que chaque parti cherche à attirer des écrivains et à les charger de la défense de son programme, mais l'artiste qui cède à cet appel, qui asservit son art à une doctrine, qui met un intérêt de propagande à la place du culte supérieur de la beauté, celui-là verra son labeur choir de chute en chute, car il sacrifiera de plus en plus sa foi esthétique affaiblie à ses convictions philosophiques, morales ou politiques. L'art est un dieu jaloux qui, aux heures sacrées où il descend sur l'autel de notre travail, exige un culte exclusif. Si en ce moment il rencontre un rival, il maudit et il se retire pour ne plus revenir.

Voulons-nous donc empêcher l'artiste d'avoir une foi religieuse ou philosophique ? Nullement. Mais à l'heure du travail artistique, il faut — il faut d'une nécessité absolue — qu'il soit exclusivement artiste et qu'il n'obéisse qu'aux commandements de son idéal artistique. Il va de soi qu'il ne reniera pour cela aucune de ses convictions : seulement, il travaillera, en ce moment, à faire une œuvre d'art et non une démonstration ou un credo. Que s'il éprouve le besoin de proclamer des credo ou de rédiger des raisonnements tout le long du jour, qu'il s'abandonne avec franchise à ce

penchant et qu'il renonce à des tentatives prétendûment artistiques qui ne sauraient aboutir qu'à un lamentable avortement.

On s'attendrit beaucoup aujourd'hui. On reproche à l'art sa rigidité, sa froideur, son aristocratie, que sais-je encore! On veut pleurer, on veut être ému, on veut avoir du cœur, beaucoup de cœur, le plus de cœur possible. Les grands sentiments n'ont jamais fait autant de bruit dans le monde. Nous ne songerions pas à nous en plaindre si l'on ne prétendait que le cœur est un excellent traité de versification et que la morale remplace avantageusement la syntaxe, tandis que l'attendrissement tient très proprement lieu d'orthographe. Au temps de Voltaire et de Ducis, on avait aussi beaucoup de cœur, ce qui n'a pas empêché ces messieurs d'écrire de très méchants vers, que seuls leurs contemporains ont pu prendre pour du Corneille. Dans l'histoire de la poésie française, le XVIII[e] siècle est marqué d'un mot : *Néant*. On avait fait alors du vers français un instrument de discussion et de propagande. Les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets. Avis à nos jeunes gens.

III

En présence des innovations les plus récentes qui ont désolé l'art français, *la Jeune Belgique* n'a pas voulu qu'on pût l'accuser d'intransigeance et de parti pris ; elle a publié de nombreux spécimens de la poésie nouvelle. Elle a suffisamment prouvé, pensons-nous, qu'elle se tient au courant des essais même les plus rudimentaires et qu'en les déconseillant elle juge en connaissance de cause et non sur d'aveugles préjugés. Elle devait d'ailleurs à ses lecteurs de les renseigner sur le mouvement littéraire actuel, ce mouvement fût-il détestable ; elle se devait aussi à elle-même d'examiner minutieusement les nouveautés les plus excentriques, afin de retirer de celles-ci les éléments utiles ou bienfaisants qui s'y pouvaient trouver. C'est un devoir auquel elle ne faillira pas dans la suite : si nous nous proposons d'accentuer le caractère traditionnel et régulier de notre critique, nous n'en continuerons pas moins à publier des morceaux de littérature nouvelle. *La Jeune Belgique* comprendra désormais deux parties bien distinctes : l'une, semblable à une exposition, sans acception d'écoles ou de tendances, continuera les traditions hospitalières de notre revue ; l'autre, théorique et polémique, affirmera énergiquement nos convictions esthétiques.

On nous appellera réactionnaires et retardataires ; peu nous chaut. On nous a appelés réactionnaires il y a neuf ou dix ans, quand nous résistions au naturalisme. Aujourd'hui le naturalisme a passé, la grossière inondation

s'est retirée, et l'on regarde presque comme une banalité ce que M. Albert Giraud écrivait en 1882 dans son *Zola Romantique;* mais alors! En ce temps-là, on regardait de pareilles déclarations comme d'aimables fantaisies; le naturalisme n'allait-il pas changer la face du monde? Il n'en reste pas grand'chose pourtant. Il restera moins encore de tout le fatras décadent, symboliste, évolutif et instrumental qui assourdit aujourd'hui le pauvre monde. Nous ne craignons pas d'affirmer que la réaction est prochaine; on en aperçoit déjà les prodromes. Proclamer cette réaction, ce n'est pas reculer dans le passé, c'est marcher vers l'avenir.

Qu'on le remarque : nous ne prétendons nullement que les recherches des jeunes écoles aient été stériles à tout point de vue; nous reconnaissons volontiers qu'elles ont mis au jour quelques trouvailles métriques; nous pensons même que grâce aux efforts originaux d'artistes tels que M. Kahn, M. Verhaeren et quelques autres, une forme intermédiaire entre les vers et la prose, la mélopée — comme nous l'avons baptisée — tend à prendre rang dans la littérature française : l'avenir nous dira de quels développements elle est susceptible. Pour l'instant, les innovations nous valent beaucoup de mauvais vers, une langue amorphe et atone, une monotonie désespérante dans la forme et dans la pensée, si bien que n'attendant plus rien de l'art lui-même, les derniers venus prêchent le retour à l'art social, politique ou religieux et font appel à « la thèse » pour donner à leurs productions un intérêt que leurs systèmes ne peuvent plus leur fournir.

Qu'allons-nous faire? Réfléchissons, rendons-nous compte de la situation. Une occasion unique nous est donnée de faire de notre littérature belge un chaînon qui sera partie intégrante de l'art français. Tandis que la jeunesse française s'égare à la poursuite de ridicules chimères, en attendant que la grande tradition se renoue, forgeons dans notre patrie l'anneau d'or qui doit relier l'avenir au passé. Le grand courant poétique qui naît à la Renaissance, traverse glorieusement le XVII^e^ siècle, disparaît au XVIII^e^ pour rejaillir avec une éblouissante splendeur dans le romantisme, poursuit son cours dans le Parnasse et semble à présent près de tomber dans le gouffre obscur d'un nouveau XVIII^e^ siècle; nous pouvons le faire passer par chez nous, à la condition de n'imiter point les aberrations de nos jeunes voisins.

Bénissons les destins bienveillants qui ont bien voulu mettre notre intérêt d'accord avec notre devoir; pour convaincre les esprits méfiants de notre si positive patrie, ils ne pouvaient faire mieux; mais leur invitation sera-t-elle entendue?

LA DIRECTION

POÈMES

LA CHANSON DOUCE

« Une haleine a soufflé ; la lampe s'est éteinte :
La nuit, bleuâtre et tiède, entre avec sa langueur.
Un chant d'oiseau lointain, triste comme une plainte,
S'élève, par instants, dans la paix de mon cœur.

Qu'il est doux d'être au monde ! Et d'aimer ! Et d'entendre
Un aveu dérobé répondre à ses aveux...
J'ai couronné ton front d'un bandeau frêle et tendre ;
Les larmes de la nuit tremblent dans tes cheveux.

Rapproche-toi... L'amour a de ces mots suprêmes
Qui ne sont point compris s'ils ne sont dits tout bas.
Vois-tu, ma chère enfant, je sais bien que tu m'aimes,
Mais mon âme, sans eux, ne le sentirait pas.

Plus près, plus près de moi ! Tout nous sépare encore !
Qu'un soupir, une haleine, un frisson moins discret
Me livre cet aveu que la parole ignore :
Il ne sera si doux qu'au prix d'un tel secret.

O mon enfant ! Les morts qui dorment sous la terre,
Ont tout perdu, sans doute, avec l'aspect du jour...
Mais rien n'afflige tant leur songe solitaire
Que le seul souvenir de cet instant d'amour.

Je t'aime... En cette nuit, toute claire d'opales,
Où monte en frissonnant la lune à son lever,
Les fleurs qui font mourir, adorables et pâles,
Se mêlent sur ta tête aux fleurs qui font rêver.

Nous nous croyons unis, et l'amour a des ailes !
Ah ! parle, parle encor ! Que j'entende ta voix,
Vague, ailée, enfantine, où chantent des voyelles,
Mourir dans l'air des nuits comme un lointain hautbois.

Prolonges-en toujours la douce résonnance!
C'est ton cœur qui tintait dans ce frais timbre d'or.
Endors-toi.... J'entendrai chanter dans le silence.
Tous ces aveux passés, dont l'écho vibre encor.

... Une haleine a soufflé; la lampe s'est éteinte :
La nuit, bleuâtre et tiède, entre avec sa langueur.
Un chant d'oiseau lointain, triste comme une plainte,
S'élève, par instants, dans la paix de mon coeur. »

AU PAYS DU CALME

A Arnold Goffin

Ce soir même, idéale et lointaine, une voix
Chante confusément, parmi ma rêverie,
Qui, pleine des frissons de la mer et des bois,
Trouble comme un écho perdu de la patrie.

« *Là-bas, dans la lueur adorable de l'air,*
Loin de vos troubles vains, loin de vos bruits profanes,
Le souffle éolien qui monte de la mer
Balance, en murmurant, les arbres diaphanes.

Entre, oublieux du monde, en ce divin loisir :
Les instants sont plus doux, les heures sont plus lentes;
Ton âme est-elle triste? As-tu quelque désir?
La joie au front fleuri s'avance par les sentes.

Rien n'en trouble jamais le calme merveilleux!
Et les jours et les nuits ont des clartés égales,
Et la lueur du ciel descend vers les flots bleus
Comme un ruissellement de perles et d'opales.

Et ces soirs violets et ces matins nacrés,
Pleins de rayons tremblants et d'ombres incertaines,
Dérobent à demi, sous leurs voiles sacrés,
D'harmonieux vallons où chantent des fontaines.

Es-tu las? Etends-toi dans les gazons épais.
Les arbres musicaux, où pleure un vent des grèves,
Secoueront sur ton front, avide de leur paix,
Le bienfait d'un sommeil que peuplent de beaux rêves.

Dors à ton gré! Pourtant, si ton coeur sans détour,
Malgré tant de beauté, s'offense du mensonge,
Rouvre aux lueurs du ciel tes yeux épris du jour :
La nature elle-même est belle comme un songe. »

FERNAND SEVERIN

AMIS D'ENFANCE

A HUBERT KRAINS

Une après-midi d'hiver, à l'heure où courtiers et armateurs désertent leurs bureaux de la vieille cité maritime pour regagner leurs confortables pénates de la ville haute, quelqu'un sonna chez Hector Blanchon, un des gros parvenus du négoce. Lui-même, qui venait de rentrer, entrebâilla la porte et dévisageant le visiteur il reconnut René Lambresain, l'artiste-peintre, son meilleur ami de collège et d'université qu'il n'avait plus vu, dont il n'avait même plus eu de nouvelles depuis quinze ans. La surprise d'Hector se traduisit en une suite d'interjections ravies. Comme s'il s'agissait de donner l'alarme, lui d'ordinaire si mesuré et si cérémonial héla, à pleins poumons, sa femme en se postant au bas de l'escalier : « Hé Julia! Devine un peu qui nous tombe du ciel! Un revenant! Mon ami René dont je t'ai si souvent entretenue! Dépêche-toi de descendre et mettons un couvert de plus... Car tu mangeras la soupe avec nous, René; c'est entendu! »

Tandis que le peintre, profondément touché par cette bienvenue cordiale et démonstrative, sur la sincérité de laquelle l'être le plus méfiant n'aurait pu se tromper, — balbutiait des excuses et des remercîments, Hector le débarrassait de son pardessus et de son chapeau et le poussait par les épaules dans la salle à manger où ils furent promptement rejoints par la maîtresse de la maison, une personne blonde et potelée, à la carnation fraîche, à la physionomie généralement compassée et minaudière, mise

avec cette opulence marchande pour laquelle on a inventé le qualificatif cossu. Presque trop parée, elle incarnait l'éloquente enseigne de la *firme* Blanchon et Cie, une des plus prospères de la place. Son mari avait manifesté une jubilation si peu feinte à la survenue du peintre, qu'elle se départit de son formalisme et de sa circonspection et s'ingénia à faire à ce convive inattendu la mine presque accueillante réservée d'ordinaire à des personnages au moins aussi calés que les Blanchon.

Attablés en face l'un de l'autre, les deux amis avaient tant de choses à se raconter qu'ils en oubliaient de faire honneur au menu.

Un passé de candeur, d'insouciance et de générosité ressuscitait devant eux. Les souvenirs partant de leurs cœurs dilatés affluaient à leurs lèvres en innombrables essaims. L'un commençait une phrase que l'autre achevait ; ils se rencontraient, ils se devinaient ; c'étaient des paroles fébriles, de réchauffants éclats de rire, leurs visages s'irradiaient comme au soleil de l'adolescence ; souvent il suffisait d'un mot pour leur évoquer simultanément en ses moindres détails un épisode de leur vie libre et il leur arrivait alors de s'arrêter court, rêveurs, attendris, pour s'absorber dans les mirages rétrospectifs, pour savourer la joie indiciblement poignante de cette griserie à coups de souvenirs.

René surtout avait de ces raccourcis, de ces concentrations de la mémoire et c'était lui qui suggérait l'atmosphère et la poésie intime autour des faits précis anecdotés par le négociant.

— Ah ! ce temps chez le père Valtard !... disait René d'une voix presque éteinte, comme si elle eût été trop faible pour exprimer tout ce que *ce temps-là* représentait de moments inoubliables. — Oui, poursuivait Hector, le père Valtard, notre vieux professeur de mathémathiques chez qui nos parents nous mirent un an en pension pour potasser nos *x*. Tu te rappelles la petite soubrette que le digne homme renvoya parce que son précoce gamin, qui nous mouchardait, surprit un soir la pantomime d'un long baiser, dérobé à la petite, baiser qui se décalqua en ombres chinoises sur le mur du palier : Trop impatient, j'avais négligé de fermer la porte de ma chambre... — J'étais amoureux aussi, reprenait René, mais du diable si je saurais te dire de qui par exemple... J'entends encore cette « harmonica » comme nous disions alors, nous jouer les soirs d'été la sempiternelle *Marche du Prophète*. Quoique je sois bien revenu de Meyerbeer depuis mes seize ans, vrai, grâce à cette coïncidence, à cette corrélation entre sa musique et mon humeur amoureuse, je répugne à le débiner et à le sacrifier sur l'autel des purs génies qui ne me furent révélés que... plus tard... à l'âge de raison ! D'autres fois, de la caserne des artilleurs, reléguée aux confins du faubourg,

les bouffées dolentes des cuivres fignolant le couvre-feu nous parvenaient avec la fanfare des lilas et des jasmins... Tout nous était prétexte à distractions... Longtemps ce furent les maisons en construction à côté de chez Valtard... Nous jetions des paquets de tabac et des cigares aux apprentis maçons qui se colletaient sous nos fenêtres... Et la façon dont le professeur mit fin à ces *Panem et circenses!* — Tu en fus pour quatre dimanches de retenue et trois mois sans argent de poche... — C'était l'époque où nous lisions Baudelaire entre deux théorèmes de géométrie! — Et plus tard, quelles fredaines! Après l'examen, toi, pour célébrer ton triomphe, moi pour me consoler de ma « brosse », nous nous étions payé un gueuleton pantagruélique, arrosé des nectars les plus noblement gaulois. — Oui, c'est à la fin de cette croustille que tu parias de te rendre, cette nuit même, dans un coupe-gorge de la banlieue, à deux heures de la ville, pour y lamper une hypothétique cervoise. — Nous étions propres, ce soir-là! En route vers ce but fantastique, je me brûlai le mollet dans un tas de chaux vive. — Et les rodeurs avec qui tu fraternisais et à qui nous payions à boire; je ne m'explique pas encore comment ils ne nous écharpèrent pas! — Laisse donc! Les meilleurs enfants du monde et très galbeux, ces vauriens... l'un me vola trois fois ma montre pendant que nous cheminions bras-dessus bras-dessous, et chaque fois je lui persuadai de me la rendre! Doute après cela de mon éloquence!... Puis nous les aimons encore, hein? les pauvres, les gens du peuple, les « hors la loi »! Toi, Hector, tu étais plus avancé que moi, tu étais déjà communard et anarchiste!...

L'artiste s'exprimait avec une exaltation de plus en plus grande. Il insista sur leurs compagnonnages avec des infimes sans remarquer la toux significative et perplexe de Blanchon et la répugnance qu'il mettait à le suivre sur cette pente de leurs souvenirs. Au mot anarchiste, M^me^ Blanchon avait attaqué le feu à coups de tisonnier, nerveusement, en faisant grand bruit, en exprimant dans cette manœuvre domestique la réprobation d'une bourgeoise huppée pour les spectres subversifs...

— Chut! fit le négociant à mi-voix. Voilà que tu effarouches ma femme. Les pauvres, c'est très sympathique, mais de loin, lorsqu'on n'est pas forcé de les employer... Ah! si tu commandais à des ouvriers... Tu verrais quelle engeance...

— Mais... — Causons plutôt d'autre chose... — A ta guise! acquiesça le peintre, un peu défrisé par cette profession de foi, lui que les revers et les tribulations de la vie avaient, au contraire, rapproché de plus en plus des parias et des opprimés. Au moins as-tu préservé le goût des belles œuvres, le culte de l'art?

— L'art! se récria Blanchon. Encore une duperie! Autant monter dans une voiture d'ambulance ou dans un corbillard de quatrième classe — se faire conduire à l'hôpital ou au cimetière!... Tu as tenu bon, toi! Je le sais par les papiers publics. Je t'admire.

— Eh bien? Et toi? Tu n'écris plus? — Comme bien tu penses. Il y a longtemps que je me suis rangé et je te dirai même que ce que tu appelles l'art est le premier vice de bohème et de célibat dont je me sois corrigé, en disant adieu à la vie de garçon. Tu sais, c'est très beau, entre quinze et vingt et un ans, ces blagues-là!... Oui, mon cher, je me suis discipliné complètement la conduite, le cœur et l'imagination... Je gagne de l'argent, beaucoup d'argent!

Lambresain eut un frisson glacial à ces dernières paroles, mais se refusant à croire encore à l'endurcissement, au mercantilisme absolu de son ami, il reprit : « Mais si tu n'écris plus, du moins lis-tu encore! Tu ne songes pas uniquement à ton ventre et à ta bourse! Ta fortune te permet de voyager. Tu as dû te payer le pèlerinage à Bayreuth! Tu as des tableaux, des livres! Mme Blanchon est musicienne?... — Pas même pianiste, mon bon René, et pas plus de voix que moi qui n'en avais guère... Ah! oui, tu regardes ces tableaux. Liévinstone, le célèbre marchand juif me les a achetés. Ils sont de Lamarnière, le paysagiste à la mode, et d'une valeur cotée à la Bourse. Le jour où ils représenteront le double de ce que je les ai payés, Liévinstone me les revendra et m'en achètera d'autres...

Et comme honteux de son abandon du début, comme quelqu'un qui aurait cédé à un sentiment inférieur et qui aurait dévoilé son côté faible, Blanchon se retranchait dans son importance, se reboutonnait, reprenait la faconde du parvenu assuré contre les aléas matériels de la vie. Il se mit à expliquer à René le rouage des affaires. Il l'étourdissait de chiffres négligemment jetés, jouissait de l'ahurissement que cette débauche de calculs causait à son interlocuteur, heureux surtout d'avoir trouvé un sujet de conversation intarissable et qui lui permettait de « tenir le crachoir » des heures durant sans se compromettre et sans être contredit...

Il pérorait, béatement renversé dans sa chaise; sa voix, dépouillée de toute sympathie, avait pris un accent formaliste et professionnel.

D'abord navré, René luttait à présent contre le dégoût. Il ne se sentait plus le courage d'interrompre la psalmodie du ploutocrate. Ah! pourquoi l'artiste avait-il eu l'idée de sonner à cette porte? Voilà qu'il était prêt à mépriser son ami essentiel! « Les cœurs changent donc autant que les visages! » se disait-il, amèrement. « Et elle serait immortelle cette âme qui vieillit et laidit plus rapidement que son enveloppe! »

Hector arriva enfin au bout de sa conférence. René méditait si douloureusement, qu'il ne s'aperçut pas du silence qui régnait dans la chambre. Le regard de Mme Blanchon, rassurée, accrocha celui de son mari et le promena sur la redingote noire presque percée aux coudes, sur le linge blanc mais usé jusqu'à la trame, sur toute l'apparence miséreuse de Lambresain. Le mépris de la grosse patricienne pour l'humble condition de l'artiste s'était compliqué, au commencement du repas, de la jalousie des chers souvenirs ravivés par les deux anciens intimes, la jalousie du rôle affectueux que René avait joué dans la vie d'Hector.

L'artiste sortit enfin de sa rêverie et, par politesse, essaya de renouer une conversation quelconque.

Le feu mourait dans l'âtre. Mme Blanchon ne fit rien pour le ranimer : elle comptait que le froid les débarrasserait du gêneur. Elle réprimait ses bâillements avec une ostensible maladresse et jetait des regards peu furtifs vers la pendule.

Enfin, René se décida à se lever. Le couple se récria mollement et l'engagea à demeurer, mais du bout des lèvres, avec des regards qui le poussaient dehors. Les dignes époux s'étaient *recompris*. Hector conduisit le peintre jusqu'à la porte : « Tu ne resteras plus dix ans sans venir nous voir? » proféra-t-il avec une bonhomie de commande.

René n'eut même pas la force de formuler un remercîment et ce furent les plus funèbres des condoléances que sa poignée de main exprima au survivant de son ami Hector.

GEORGES EEKHOUD

VERS

LES VENTS QUI HURLENT

Sur la bruyère longue infiniment
Voici le vent, cornant novembre;
Sur la bruyère infiniment
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre
En souffles lourds battant les bourgs;
Voici le vent,
Le vent sauvage de novembre.

Aux puits des fermes
Les seaux de fer et les poulies
Grincent.
Aux citernes des fermes
Les seaux et les poulies
Grincent et crient
Toute la mort dans leurs mélancolies.

Le vent rafle sur les eaux
Les feuilles mortes des bouleaux,
— Le vent sauvage de novembre, —
Le vent mord dans les branches
Des nids d'oiseaux ;
Le vent râpe du fer
Et peigne au loin les avalanches,
Rageusement, du vieil hiver,
Rageusement, le vent,
Le vent sauvage de novembre.

Dans les étables lamentables
Des lucarnes rapiécées
Ballottent leurs loques falotes
De vitre et de papier.
— Le vent sauvage de novembre! —
Sur sa butte de gazon bistre,
A toute volée, à travers airs,
A toute volée, à coups d'éclairs,
Le moulin noir, fauche, sinistre,
Le moulin noir fauche le vent,
Le vent,
Le vent sauvage de novembre.

Les vieux chaumes à cropetons
Autour de leurs clochers d'église
Sont soulevés sur leurs bâtons;
Les vieux chaumes et leur auvent
Claquent au vent,
Au vent sauvage de novembre.
Les croix du cimetière étroit,
Les bras des morts que sont ces croix

Tombent comme un grand vol
Rabattu mort contre le sol.

— Le vent sauvage de novembre —

Le vent,
L'avez-vous rencontré, le vent,
Au carrefour des trois cents routes,
Criant de froid, soufflant d'ahan?
L'avez-vous rencontré, le vent,
Celui des peurs et des déroutes?
L'avez-vous vu cette nuit-là,
Quand il jeta la lune à bas
Et que n'en pouvant plus,
Tous les villages vermoulus
Criaient comme des bêtes
Sous la tempête?

Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent cornant,
Le vent hurlant novembre.

LES MEULES QUI BRULENT

La plaine au loin des soirs s'est allumée
Et les tocsins cassent leurs bonds de sons
Aux quatre murs de l'horizon.

— Une meule qui brûle! —

Par les sillages des chemins, la foule,
Par les sillages des villages, la foule houle,
Et par les cours, les chiens de la campagne ululent.

— Une meule qui brûle! —

La flamme ronfle, et casse et broie,
S'arrache des haillons qu'elle déploie,
Ou sinueuse et virgulante,
S'enroule en chevelure ardente et lente,

Puis s'apaise et se détache,
Et ruse et se dérobe, ou rebondit encor,
Et voici, clairs, de la braise et de l'or
Dans le ciel noir qui s'empanache.

— Et brusquement une autre meule au loin s'allume! —

Elle est immense et comme un trousseau rouge
Qu'on agite de sulfureux serpents,
Les feux? — Ils sont passants sur les arpents,
Et les fermes et les hameaux, où bouge,
De vitre à vitre, un caillot rouge.

— Une meule qui brûle! —

Les champs? Ils s'illuminent en frayeurs,
Des tout à coup de bois se lèvent en lueurs;
De grands spectres d'arbres bougent sur les labours;
Des étalons cabrés vers la terreur hennissent;
Des vols d'oiseaux s'appesantissent
Et choient dans les brasiers; des échos sourds
Sortent du sol — et c'est la mort,
Toute la mort brandie
Et ressurgie aux poings en l'air de l'incendie.

— Et brusquement, une autre encor, là-bas,
Formidable, dans le soir las,
Tache d'un nouveau feu le noir du crépuscule. —

— Une meule qui brûle! —

Aux carrefours des gens hagards
Font des gestes hallucinés.
Les enfants crient et les vieillards
Lèvent leurs bras déracinés
Vers les flammes en étendards
Et les obstinément silencieux,
Avec de la stupeur aux yeux — regardent

— Une meule qui brûle! —

L'air est rouge, le firmament?
On le dirait tué sinistrement

Sous l'éclipse de ses étoiles.
Le vent chasse des cailloux d'or
Dans un déchirement de voiles.
Le feu devient clameur hurlée en flammes
Vers les échos, vers les là-bas,
Sur l'autre bord, où peu à peu les au-delà
Du fleuve s'éclairent comme un songe.
Toute la plaine tournoie en un mensonge
De sang et d'or — et la tourmente
Grandit encor et perpétue en rébellions
Si largement son vol au nord de tourbillons,
Que vers les loins de l'épouvante,
Le ciel entier semble partir.

ÉMILE VERHAEREN

VIEILLES CHANSONS

I

Ma bonne amie est au couvent,
Ma sœur, ma sœur, je frappe à la porte,
Ma sœur, ma sœur, ouvrez-moi la porte,
Ma bonne amie est une enfant.

Ma sœur, ma sœur, où est mon amie?
Mon fils, mon fils, nous n'en savons rien.
Ma sœur, ma sœur, je n'ai qu'une amie.
Mon fils, mon fils, elle est au jardin.

Ma sœur, ma sœur, où est mon amie?
Mon fils, mon fils, elle n'est pas ici.
Ma sœur, ma sœur, elle est mon amie.
Mon fils, mon fils, elle est morte aussi.

Ma sœur, ma sœur, vous avez menti,
Ma sœur, ma sœur, ouvrez-moi la porte!
Mon fils, mon fils, votre amie est morte.
Ma sœur, ma sœur, elle me l'aurait dit,
Ma sœur, ma sœur, elle ne m'a rien dit...

II

Elle l'enchaîna dans une grotte,
Elle fit trois signes vers la porte
La vierge oublia la lumière
Et la clef tomba dans la mer.

Elle attendit les jours d'été,
Elle attendit plus de sept ans,
Tous les ans passait un passant.

Elle attendit les jours d'hiver
Et ses cheveux en attendant
Se rappelèrent la lumière.

Ils la cherchèrent, ils la trouvèrent,
Ils se glissèrent entre les pierres
Et éclairèrent les rochers.

Un soir un passant passe encore,
Il ne comprend pas la clarté
Et n'ose pas en approcher.

Il croit que c'est un signe étrange,
Il croit que c'est une source d'or,
Il croit que c'est un jeu des anges,
Il se détourne et passe encore.

III

Ma mère, n'entendez-vous rien?
Ma mère, on vient avertir...
Ma fille, donnez-moi vos mains,
Ma fille, c'est un grand navire.

Ma mère, il faut prendre garde...
Ma fille, ce sont ceux qui partent.
Ma mère, est-ce un grand danger?
Ma fille, il va s'éloigner.

Ma mère, elle approche encore.
Ma fille, il est dans le port.
Ma mère, elle ouvre la porte.
Ma fille, ce sont ceux qui sortent.

Ma mère, c'est quelqu'un qui entre.
Ma fille, il a levé l'ancre.
Ma mère, elle parle à voix basse.
Ma fille, ce sont ceux qui passent.

Ma mère, on n'y voit plus clair...
Ma fille, il va vers la mer.
Ma mère, je l'entends partout...
Ma fille, de qui parlez-vous?

IV

Ils ont tué trois petites filles
Pour voir ce qu'il y a dans leur cœur.

Le premier était plein de bonheur,
Et partout où coula son sang,
Trois serpents sifflèrent trois ans.

Le deuxième était plein de douceur,
Et partout où coula son sang,
Trois agneaux broutèrent trois ans.

Le troisième était plein de malheur,
Et partout où coula son sang,
Trois archanges veillèrent trois ans.

MAURICE MAETERLINCK

NOTES CURSIVES

MERS

I

Du sommet des dunes, le profil de la digue apparaît, flexible et droit, ses arêtes monumentales délinéées de neige ; — derrière le chalet-abri, frêle, japonais, — ondulée de larges lames transversales d'acier, la mer aride monte, d'or bruni dans l'éblouissant décor prismatique et, à chaque progrès de ses vagues avant-courrières, fauche et circonscrit la nappe micacée qui recouvre le sable.

Invisible presque, au milieu de la rade embrumée, un steamer dont les aubes prudemment ralenties clapotent, glisse, louvoie, effilé et fantômal, tandis que, de seconde en seconde, il émet un bref et rauque coup de sifflet.

Dans l'ouest engourdi, humide de brouillards, les villas émergent, magnifiées d'irréalité paradoxale, — résidences fastueuses et féeriques, palais nuptiaux de Belles au Rivage dormant, qu'à la simple majesté de l'apothéose vespérale, l'on s'attend à voir, soudain, s'enlever, pâles et roses, et disparaître parmi les frises célestes. Car il fait transparent, encore, ici, et vierge, et l'on songe que ce littoral ne déconcerterait point la ferveur du prodige, échouerait à dépayser, aux yeux toujours hallucinés d'Elsa, l'apparition — provoquée, jusqu'en son île extasiée, par l'intimation impériale et guerrière des hérauts ! — du Rédempteur exorbitant, du Chevalier exigeant et doux, — Lohengrin !

Cependent, entre les estacades hardies, une flottille appareille, les mâts, les vergues et les cordages saupoudrés de givre et qui tendent à la brise la pourpre opulente et glacée des voilures lourdes de grésil : — Armadille prestigieuse et funeste, gréée d'argent funèbre, qui convoie la Fortune et la Mort ; — oriente sa course, au delà de la mer sournoise, vers la domination suprême d'Iseult, — et, triste du soir et de l'hiver, — cingle pour l'Islande pauvre, fabuleuse et sinistre...

— L'ombre diffuse, des écrans gris, les émanations terrestres et marines amalgamées s'interposent, éliminent les derniers vestiges de clarté, voilent pieusement l'immersion du soleil rouillé et blafard ; — la neige ternit et s'empoussière ; le site se rétrécit, assiégé de froide obscurité vertigineuse, de ténèbres nomades, accrues d'elles-mêmes, et qu'un grand vide silencieux sur-

plombe... — Devant nous s'enflamment, un à un, les lumignons vacillants et jaunâtres des réverbères qu'on allume...

II

Fomentée par l'aquilon et la grêle, et houleuse, en énormes vagues rapides, la mer déferle jusque sur les brise-lames, où embruns et remous se jouent, farces meurtrières et géantes des tritons et des sirènes formidables.

Gonflé sous l'obstination hagarde du vent, le flot rebroussé se rebiffe, fronce et élance son éternelle volute grondante, et s'étale... Un bouillonnement de laves volcaniques : le fleuve de colère, la rivière Absinthe, orageuse et enflée, stimulant sa chevauchée terrifique, la chute de ses glauques cataractes pour submerger l'humble terre familière...

Devant le soleil dramatique, une nuée d'un bleu terne, opaque, et qui semble l'incompréhensible et poignant emblême d'une Divinité, — érigée debout, vindicative et obscure, dans la lumière obnubilée, et dont la rougeoyante et fumeuse couronne déchiquetée s'évapore et flambe, nimbée d'un éclaboussement fauve d'étincelles...

Plus bas, suspendues ainsi qu'un fuligineux et chatoyant velum, au-dessus du tumulte maritime, de moins denses vapeurs, criblées des effusions incandescentes de l'astre, tamisent sur les ondes véhémentes, sur la frange effrénée et sinistre des ondes, de bizarres lueurs, équivoques et sanglantes.

III

Le soleil, disparu déjà, pulvérise l'écarlate ignée de ses dernières fusées dans l'éther très pur et rigide, sur sa verdâtre escorte nébulaire, figée au ras de l'horizon... La mer nivelée, lisse et polie, réfléchit l'azur translucide, chacune des phases de la pyrophanie divine, ainsi que le minutieux cristal de quelque immense miroir, taciturne et fidèle...

Les dures architectures de la digue, l'absurde Kursaal, barricadés contre le gel et les frimas, hérissent et, peu à peu, ouatent de crépuscule leurs revêches silhouettes d'enrichis, pour les, tout à coup, ressusciter, plus anguleuses et confites, aux rayons obliques du satellite...

Il fait régénérant vaguer en cette température clémente et sans bise, sous la lune suggestive et la subtilité des étoiles, le long de l'estran élargi, effleuré, là-bas, par la marée assoupie et lointaine, — désert délicieux, tranquille marge sablonneuse que le flux émoussé, félinement, reconquiert...

La salace griserie de l'atmosphère capiteuse; une plénitude éphémère; de

nerveuses énergies, impatientes de courir grand'erre et d'agir ; — l'alacrité de remittentes et concises paroles, incisives de la nouveauté insolite des gestes, embellies de la nuit, du froid et des astres, et que l'heure transfigurée exalte jusqu'à la souffrance, exquis et funambulesques...

— Le feu à éclipses d'un phare zèbre le firmament profond d'éclairs tournoyants et subits et l'on croirait voir s'entrebâiller le zénith sidéral, ou que l'on arrose avec de la lumière... Il fait beau à pleurer : le bonheur intimide notre marche, oppressant comme le grand air du large, aussi vaste et accablant, inquiet de se pressentir infini, — désorbité à force de foi absolue et d'espoir...

IV

Une flânerie, le samedi soir, dans la rue commerçante d'une petite ville anglaise, parmi la bousculade bienveillante d'une foule joviale, saoûle de mouvement, hâtée de rire, de causer et de boire avant l'échéance fatidique du morose et sec dimanche puritain, et puissamment affriolée par les hyperboliques victuailles des éventaires insidieux, la séduction des viandes, des fruits et la merveilleuse diaprure des poissons ; — une flânerie entrecoupée de courts repos en de mirifiques bars tout luisants de chêne, d'étain et de cristaux, au milieu de l'attirail des élixirs et des gins et du mystère quintessencié des breuvages savants et des mixtures apéritives ; — de haltes devant les exercices saccadés, les caricaturales saltarelles, la gutturale mélopée des *minstrels* spleenétiques et burlesques, — rythmés aux accents hétérogènes et douloureusement grimaciers d'une épinette, d'un tambourin et d'un asthmatique clairon.

Parfois, de bruit las, nous délaissons l'artère urbaine pour égarer notre promenade vers de fraîches allées, bordées de villas simples, d'un style délicieusement démodé — seuls refuges possibles d'une béatitude délibérée ! — parant leur paisible noblesse du prestige intime des verdures excessives, et, sans exception, — à l'exemple, d'ailleurs, des églises et des hospitalières nécropoles qui les avoisinent, — glorifiées de fleurs et d'arbres.

Puis, revenant, coupant de nouveau le tumultueux et gai sillage de l'industrielle chaussée, nous cheminons entre les avenues pittoresques, peuplées d'autres mais non moins heureux cottages, aux verrières illuminées, — où le tête-à-tête se ferait si doux, — pour déboucher vis-à-vis de la baie et, sous l'azur astral, retrouver — la chère, la volontaire, la violente, — la Mer !

Et sur l'Esplanade, à la base de la sourcilleuse falaise, dont la fière acropole exhausse l'orgueil et la seigneurie de son donjon féodal, l'enivrement nous ressaisit de la foule élégante et nocturne et de la mer...

— Misses frêles, ébouriffées de décision, appuyant leur arrogance espiègle sur leur canne à pommeau d'argent ; robustes et graciles adolescents, énergiquement plastiques, d'une gaucherie gracieuse et très fine, audacieux, tout à la fois, et timides, — superbes de beauté et d'intellectualité équilibrées, — vont et viennent, taquinés par la turbulente effronterie des *boys* agiles, tout vibrants de l'ingénuité exorbitante de la vie, et dont la jolie brusquerie animale se résoud en caressantes chatteries, en un sourire de leurs yeux si candides et tendres : — êtres à l'âme veloutée encore, chez lesquels persiste, avec l'impromptu, le geste superlatif de l'enfance et sortis à peine, sans doute, des mains de quelque mère indulgente et délicate.

Les femmes, drapées de longues simarres, — amarante, violet sombre, gris fané, — à plis raides, d'une indicible magnificence automnale, — les passants et jusqu'aux louables badauds marchent, évoluent dans la conviction et la fortitude, obéissant, présumerait-on, à une pensée personnelle, avec l'allure de gens qui auraient une certitude par eux-mêmes inventée, — et pour laquelle ils se sentiraient prêts, uniment, à la première sommation et sans ambages, — à mourir !

Près du Pier, la bande musicale d'un régiment joue, et l'ardeur allègre et rêveuse des cuivres, le caprice inspiré et mélancolique, l'argentin duo alterné de deux cors anglais formule le commentaire, fait comme l'incantation éclatante et jeune de la naïveté splendide de la vie...

ARNOLD GOFFIN

.....

Paysage marin et pastoral

Les troupeaux ont marché longtemps le long des grèves ;
Les coquilles craquaient sous leurs sabots et, vers
Le soir, comme les agneaux étaient les plus faibles
Un d'eux leva la tête et bêla vers la mer...

Les pâtres abattaient au passage parfois
De grands oiseaux frappés au haut de leur vol stable
Qui tombaient, les ailes ouvertes, et d'un poids
De plumes moites très doucement sur le sable...

Les troupeaux hésitaient devant le crépuscule ;
Une agnelle béla si faiblement que j'ai
Pleuré d'ennui, de tristesse et de solitude ;
Et le grand bélier roux qu'on n'a pas égorgé

Selon le rite avant de partir, pas à pas
Flairait, parmi le sable clair sous le ciel morne,
De longues conques en vis d'émaux délicats,
Torses et semblant l'ombre torse de ses cornes !

HENRI DE RÉGNIER

L'ANGE DU LIVRE

AU POÈTE RODOLPHE ZACKZÉ.
PERDU SANS RETOUR...

J'ai connu ce beau garçon, il y a dix années.

Nous habitions le palier d'un étage au faîte, dans une de ces ruelles édifiées par la rapacité humaine qui fait or et cuivre de l'air de Dieu, de l'humidité de quatre murs, de l'ennui d'une soupente, de la moisissure d'un plancher.

Nous luttions.

C'était rarement une béatitude.

Il pleurait parfois à la pensée de ses jours d'antan, si beaux et si loins.

Il était bien fait en tous linéaments du corps, comme Panurge. Ses yeux semblaient regarder toujours je ne sais quel songe lamentable, malgré la flamme étrange qui les illuminait, pâlissant la pâleur de son visage.

Oh ! ces yeux qui rêvent et ces âmes nées tristes !

Il rimait.

Le Seigneur lui pardonne ses imprécations et ses élégies !

Quand, par hasard providentiel, la Fortune, cette duègne qui fait l'aveugle, paraissait se soucier tant soit peu de notre existence, les fêtes suivaient les fêtes dans notre Acropole.

Et quelles fêtes !...

De quoi ne pas mourir de chagrin, de quoi ne pas se lancer dans l'éternité reposante, à travers la lucarne, économe de sa lumière blafarde, qui éclairait notre médiocrité !...

Mais des fêtes!...

Quand, par aventure élevée à la hauteur d'une institution, la Fortune s'inquiétait de nous comme des guerres puniques, mon poète Rodolphe Zackzé gagnait l'angoisse morne des ruines et mes exhortations à la gaîté obtenaient auprès de son spleen hautain un résultat hautainement négatif.

Nous vécûmes ainsi des lunes et des lunes.

Pendant ce temps, il écrivit *Charybde*, livre de vers sombres, tragiques, d'une douleur extraordinaire, orné de blasphèmes, en nombre suffisant pour damner une pléiade, et de sublimes insultes à la charité humaine dont il sera certes tenu compte là-haut.

Nous trouvâmes pour cet imprécatoire manuscrit quelque éditeur naïf qui avait conservé sur le succès des poèmes les dernières illusions du XIX^e^ siècle.

Lorsque Zackzé me rapporta son livre encore tout imprégné de parfum d'encre, avec ses feuilles d'un hollande douteux, aux textes superbement ordonnés, ce fut une ivresse exquise.

Il y eut chez lui des excès de bonheur indicible; il se crut au Capitole et rédigea, la nuit durant, de transcendantales dédicaces...

Les poètes devraient bien mourir par de semblables nuits.

. . . . . .

Cependant, l'éditeur candide perdait, l'une après l'autre, les illusions dont il a été parlé plus haut. *Charybde* ne se vendait pas et les journaux, ces dispensateurs de réclame, observaient un silence d'une prudence hyperbolique.

Rodolphe retomba dans son ennui profond, et nos chambres, ô regrettable prochronisme! devinrent des sépulcres.

Rien ne se partage comme la désespérance.

Devant la mélancolie obstinée de mon poète, je sentais la faiblesse de mon argumentation. Il y a des névroses que l'on ne guérit pas et la puissance du verbe a ses limites, hélas!

Un soir, il m'emprunta ma fortune personnelle (le souvenir du chiffre m'échappe) et sortit.

Il rentra, transfiguré, exubérant, fou de joie, bondissant comme un ressort à travers ma casbah.

La genèse de cette métamorphose m'échappait.

Je le crus aliéné

C'était plus grave encore!

Il me raconta l'histoire banale de cette soirée...

L'envie irrésistible lui était venue d'aller voir son livre aux étalages,

d'étonner un marchand de gloire et de rimes par l'achat de *Charybde*, dont l'édition restait vierge.

Il était entré, glacial, chez un libraire, il avait demandé, négligemment, *le dernier livre de Rodolphe Zackzé*, il l'avait payé, royalement, à une certaine jeune fille blonde, très douce.

La jeune fille avait lu *Charybde;* elle avait pleuré et le lui dit.

Or, devant cette lectrice unique et blonde, et très douce, il était tombé à genoux, éperdu d'amour et d'idiotie.

Elle l'avait sauvé, il la nomma *L'Ange du livre.*

Ils se marièrent.

Ces choses-là arrivent.

Et c'est pourquoi, ô Rodolphe! la terre compte un poète de moins, car votre bon ange, ô doux rêveurs de légendes! c'est la Sainte Misère, et votre bonne vierge, c'est Notre-Dame-du-Galetas!

LÉON DONNAY

EPIPHANIES

I

LE FIFRE

Descendant des collines vers la vallée
Des collines stériles et nues
Ils suivaient lentement les sentes inconnues
Vers la vallée et vers les forêts de nos frênes,
Et tant les hymnes à l'horizon s'envolaient
De mon fifre, chanteur amène,
Que se cabraient les chevaux vifs de leur escorte
Et que moqueurs les jeunes guerriers de là-bas,
Venus d'outre les monts où la joie est si forte
Que la gaîté du fifre ils ne la sentent pas,
L'appelaient dédaigneux gaîté d'une âme morte.
Survenus de ces collines d'où l'on voit
Monter vers la gloire des pourpres vespérales
En la splendeur des mers leur île d'hyacinthe,
Ce sont des rois dont les tempes étaient ceintes
D'une guirlande des clartés triomphales

Et qui faisaient vers nous le geste de l'espoir.
Ils s'en venaient parmi le soir
Des délices laissées en leur île sainte
Vers nos champs de tristesse et vers nos cités mortes,
Et, seuls, congédiant leurs bruyantes escortes
Ils entrèrent sous la lourde forêt des frênes
Par les sentiers où les sons de mon fifre amène
Charmaient les roses nouvelles
Et les iris qui rient au bord des précipices.
Leurs doigts cueillent des fleurs qui soudain se flétrissent,
Mais n'ayant pas compris ce présage mortel,
Les trois rois seuls, sans leur tumultueuse escorte,
S'en sont venus vers nous sous la forêt où tels
A présent dans la nuit que des spectres surgissent
Leurs formes effarer la torpeur des eaux mortes.

II

LE TAMBOUR

On ne sait d'où venus ces rois et ces cohortes
Foulaient le sol de nos cités et nos chemins
Chevauchant armurés et la lance ou le glaive
Que leurs poings de guerriers serraient d'étreintes fortes
Propageaient en lueurs l'effroi d'un lendemain
Sinistre! et mon tambour dont le fracas soulève
Le peuple à toute gloire et suscite en ses mains
La rouille de l'épieu qui vaut l'éclair du glaive
Glace alors tout l'orgueil des rois et leur escorte
Mon seul grondement sourd suffit à l'arrêter :
Soudain et pour l'émoi que mon tambour élève
Les chevaucheurs ont congédié leurs cohortes
Qui par delà les monts ont paru se hâter. —
Peuple, veillons : ah! ah! les royautés sont mortes
Sans doute et gisent au fond du lac dans nos bois.
Quelque jour les guerriers voudront venger leurs rois.
Ils accourront nombreux au seuil de nos chemins :
Mais la ruse fut bonne et l'embûche était sûre
Où leurs rois ont péri sans lutte et sans blessure
Eux-mêmes s'étant pris aux pièges des chemins,
Et leur sang répandu n'a pas souillé nos mains.

ANDRÉ FONTAINAS

DUPLICITÉ

Au vitrail d'or de mes pensées,
Dans les fleurs d'émail des dentelles,
Parmi les vignes enlacées,
Les fruits mûrs et les tourterelles,

Triste et frêle, un enfant royal,
Trop grave en sa jeune beauté,
Pâle rose d'Escurial
Sous les roses s'est arrêté.

Ses yeux! fleurs de l'azur, lumière
Des ruisseaux, baisers gazouilleurs,
Sourire, amour, rêve, prière,
Fleurs dans les yeux, yeux dans les fleurs!

Mais sa bouche ardente et sauvage
Comme un beau fruit ferme et charnu
S'enivre d'un sanglant outrage,
Folle d'un amour inconnu.

Soudain s'embrase le vitrail!
Sous les noirs baisers des phalènes
La chair des poires de corail
Entr'ouvre des lèvres obscènes.

Les fleurs d'un mouvement subtil
Dans un enlacement de langues
Dardent leur humide pistil
Vers la bouche rouge des mangues.

Ses yeux pleins d'étamines d'or
Se sont fanés subitement,
Tandis que palpitent encor
Ses splendides lèvres de sang.

VALÈRE GILLE

LE NAUFRAGÉ

Maintenant que, sombré loin des heureux rivages,
Je ne suis qu'un cadavre entraîné par les flots,
J'emporte mon silence à travers leurs sanglots
Et ma paix éternelle en d'éternels orages.

Par-delà les écueils et les gouffres amers,
Si désormais nul port ne m'attend, que m'importe!
Le rire du néant bâille en ma face morte
Et je vais me dissoudre en l'infini des mers.

Et tandis que sur moi les océans funèbres
Étendent à jamais leurs liquides ténèbres,
— Là-haut, à la surface, en l'or du jour joyeux,

Les véloces vaisseaux courent, ailés de rêves,
Et, voguant sans repos vers les trésors des grèves,
Ils cinglent poursuivant l'espoir sous tous les cieux.

ÉMILE VAN ARENBERGH

AU CHEVALIER PRINTEMPS

Chevalier printemps, que ton visage est charmant!

Quand tu parais, chevalier, le vieux monde change et se transforme; la terre émue tressaille et de joie se soulève; sous la caresse de tes regards les champs reverdissent, de clairs tapis de mousse recouvrent les prairies et les marguerites, fleurs candides et chères aux enfants qui s'en couronnent, blanches petites étoiles émaillant les champs de la terre, fleurissent en foule sous tes pas; à ta voix bouillonnent les rivières qui chantent et s'élancent heureuses de couler à pleins bords, et de leurs longs lacets d'argent illuminent les champs en fête.

Chevalier printemps, radieux seigneur de clarté, que tes yeux sont bleus! Le grand ciel d'azur s'éclaire et rit dans tes yeux; il scintille de lumière,

de fraîcheur et de pureté et son éblouissante allégresse triomphe dans tes yeux et se répand sur la nature tout entière.

Chevalier printemps, chevalier du ciel, que ton nom est riant et beau, qu'il est doux à prononcer. Plongé dans des songes inconnus et des contemplations éternelles, le vieux roi du ciel lui-même est ravi quand il t'appelle et dans sa grande barbe blanche il sourit en t'envoyant transformer la terre.

Chevalier printemps, qu'ils sont soyeux et blonds tes cheveux; des rayons d'or s'en échappent qui flottent et se confondent avec les rais du soleil. O Seigneur couronné du laurier d'espérance, que tes lèvres sont rouges et belles! Leur souffle embaume toute la terre et fait éclore partout les douces et pénétrantes violettes. Ta bienfaisante haleine réchauffe le cœur glacé des pauvres, et sur les grand'routes, et dans les rues des villes, se croyant vêtus d'or neuf, ils marchent fièrement, les yeux ravis, faisant de beaux rêves de bonheur et d'inaltérable prospérité.

Chevalier printemps, ô fleur vive de poésie, que tes larmes sont fraîches et douces. Ce sont elles qui font aux humides jardins jaillir les fleurs nouvelles et fleurissent les arbres des tranquilles vergers. Et le jeune homme qui le matin s'éveille et pousse les volets de sa chambre, demeure interdit, voyant dans le réveil du ciel, la blanche floraison pâmée des poiriers et des pommiers qui resplendissent, et songe tout ému que cette nuit peut-être les fées se sont en ce jardin magique promenées.

Chevalier printemps, radieux chevalier d'amour, qu'ils sont larges et somptueux, qu'ils sont lumineux, flamboyants tes manteaux. Celui que tu portes le jour est d'un azur resplendissant; de blancs nuages y sont brodés tout traversés de soleil, et la nuit, chevalier, se drapent et flottent autour de toi, de grands manteaux de soie bleue, voilés de transparentes vapeurs roses; des étoiles y brillent par milliers, et la jeune fille qui rêve accoudée à la fenêtre croit voir des yeux, de tendres yeux briller dans chaque étoile, et tremblante découvre des traits chéris dans la forme changeante des nuages.

Et ton cœur, chevalier printemps, est fait de feu, de neige, de flamme et de lumière; le divin amour y règne avec l'espérance, et c'est lui qui de joie et d'amour nous transporte et nous fait penser un instant que nous sommes jeunes comme toi, et capables de ton amour, ô chevalier béni, printemps radieux, splendide et fier.

OLIVIER-GEORGES DESTRÉE

Florence, 6 janvier 03.

SALUTATION (1)

Je vous salue ma vie,
d'un peu d'éternité,
je vous salue ma vie
d'aujourd'hui de vigie

si haut qu'on peut monter;

et vous aussi, mon peuple
de blancs enfants quittés,
— en larmes, mon bon peuple —
pour un palais d'été,

si haut qu'on peut monter.

Car c'est mon jour aux rêves,
et tout mon cœur hanté
d'un propos d'outre-lèvres;
aujourd'hui c'est en rêve

si haut qu'on peut monter,

vers l'ineffable leurre
d'une loin royauté,
sur l'à présent d'une heure
mienne de volonté

si haut qu'on peut monter,

pour le départ, sans doute,
vers cette amirauté
de la mer une et toute
où, bon mousse aux écoutes,

si haut qu'on peut monter.

MAX ELSKAMP

(1) De *Salutations*, dont d'angéliques.

L'Enfant au cor merveilleux.

La forêt, la forêt du nord,
Où souffle le vent sombre
Où la lumière tremble dans l'ombre
Et pleure de pâles larmes d'or,
La sombre forêt du nord
Où des ombres passent dans l'ombre,
La sinistre forêt du nord
Frissonne.

Ecoute! Ecoute! Est-ce le vent qui tord
Les grands chênes du nord?
Ecoute! Ecoute! Est-ce le son du cor
Qui sonne?

Personne! Personne!
Le sentier file en dédale,
Le vent siffle et souffle en rafale,
Les branches tombent,
Les troncs se rompent,
Le vent du nord
Hurle à la mort.

Ecoute! Ecoute! est-ce le son du cor!

Claire lumière en prière,
La lune parfume une clairière
D'herbe fleurie et printanière,
Où, coiffé de plumes légères,
Erre en l'argentine lumière,
En sonnant sa musique claire,
L'enfant au cor merveilleux

O triomphe! dans les cieux
S'ouvre la lumière,
L'or vermeil
Du soleil

Eclate en miracle
Dans l'azur radieux
Comme au fond d'un tabernacle;
Voici l'enfant de miracle,
L'enfant au cor merveilleux.

L'enfant sonne du cor.
Des violettes, des lys, des roses
Jaillissent où son pied se pose.

L'enfant sonne du cor.
Les marguerites ouvrent dans l'herbe
Cillés d'argent de grands yeux d'or.

L'enfant sonne du cor.
Les iris aux casques superbes
Lèvent leurs glaives verts en gerbes,
Et sur la pourpre des pivoines
Glisse et fuit l'or vert des cétoines,
Et des mouches d'ébène et d'or
Bourdonnent sur les soleils d'or.

L'enfant sonne du cor.
Les chevaux bavent sur leur mors.
Les éphèbes ardents et forts
Brandissent les engins de mort;
La meute aboie,
L'herbe ondoie,
La chasse
Passe.

L'enfant sonne du cor.
Voilà dans les fleurs qui se pâment
De blanches guirlandes de femmes
Epanouies,
Evanouies!

L'enfant sonne du cor.
Ses vêtements d'argent et d'or
Comme une fleur qui s'endort
Tombent, pétale à pétale;

Lys un peu rose, rose un peu pâle,
Sa chair de rose et blanche opale
Surgit dans la lumière d'or.

Du ciel où dansent mille flammes,
Il pleut des roses, des cyclames,
Il pleut des yeux, il pleut des âmes,
Il souffle des baisers de femmes
Et des parfums délicieux
Sur les yeux clairs, sur les chers yeux,
Sur les lèvres divines,
Sur la douce poitrine
Et sur les flancs lumineux
De l'enfant au corps merveilleux.

ROBERT CHANTRAILLES

LITTÉRATURE RUSSE

POÉSIES DE POUCHKINE

I

Le souvenir.

Quand s'apaise le jour bruyant, — quand sur les rues muettes de la cité — descend le voile demi-transparent de la nuit, — et, sur les mortels, le sommeil, cette récompense des travaux quotidiens, — alors hélas ! au sein du silence, — les heures d'une fatigante veille — me paraissent d'une longueur infinie. — Dans l'inaction nocturne — les morsures du serpent du cœur deviennent plus cuisantes. — Les rêves bouillonnent, et dans le cerveau opprimé par le spleen, — se tasse l'abondance des lourdes pensées ; — le souvenir, muet, déroule — devant moi son rouleau interminable ; — et, avec dégoût, j'y lis mon passé ; — j'en frémis, et me maudis, — et me plains amèrement, et verse des larmes amères, — mais ne parviens point à effacer ces lignes accablantes.

II

L'Antchar.

Dans le désert aride et avare, — sur un sol brûlant sous le soleil, — l'Antchar croît, isolé du monde entier, à l'instar d'une sentinelle menaçante. — La nature des steppes altérées — l'a procréé en un jour de colère, — car elle a abreuvé de poison — ses racines et la verdure morbide de ses branches. — Le suc mortel suinte à travers son écorce, — et fond en plein midi sous la chaleur, — mais vers le soir il se fige — en une résine épaisse et transparente. — L'oiseau ne vole jamais vers lui ; — le tigre ne se couche jamais sous son ombre, — seul, le noir simoun court vers l'arbre de la destruction — et s'envole après cette étreinte en emportant la mort. — Et quand une nuée vagabonde — vient à mouiller son feuillage engourdi, — de ses branches alors, sur le sable brûlant, — tombe la pluie tout empoisonnée. — Mais le tyran, d'un regard despotique, — envoya un homme vers l'Antchar, — et le serviteur obéissant s'est mis en route, — et retourna le lendemain avec le poison. — Il rapporta la résine mortelle — et la branche aux feuilles déjà fanées, — et sur son front pâli l'on vit une sueur — couler en ruisseaux glacés. — Le pauvre esclave apporta l'Antchar, défaillit, se coucha — sur les peaux de la tente — et mourut aux pieds de l'invincible despote. — Mais dans ce poison le prince — trempa ses flèches obéissantes, et, sur elles, il envoya la ruine — à ses voisins des pays étrangers.

III

Le Nuage.

Dernière vapeur d'un orage dissipé ! — Toi seule encore tu voles dans l'azur serein, — toi seule tu projettes sur nous une ombre mélancolique, — toi seule encore tu attristes le jour triomphant. — Il y a une heure à peine tu couvrais le ciel tout alentour. — Et tu fus cinglée par l'éclair menaçant — et tu répandais le tonnerre mystérieux, — en abreuvant de pluie la terre altérée... — Assez, disparais ! Ton temps est révolu ; — la terre s'est enfuie, — et le vent, tout en caressant les feuilles des arbres, — te chasse enfin des cieux apaisés.

IV

Stances.

J'ai beau errer le long des rues bruyantes, — beau entrer dans un temple plein de monde, — ou me trouver parmi de jeunes écervelés, — partout je ne cesse de me livrer à mes rêveries. — Je me dis : « Les années s'envolent, et autant que nous sommes ici, — nous devrons tous descendre sous les voûtes éternelles — et de l'un de nous l'heure est peut-être proche. » Quand je regarde un chêne isolé, — je songe : « Ce patriarche des forêts — survivra à mon âge oublié, — comme il a survécu à celui de nos pères. » — Quand je caresse un enfant gracieux, — déjà je pense : « Adieu ! — je te cède la place : — mon sort est de se fâner — le tien de fleurir. » — Tâchant de découvrir l'instant du coup fatal de la mort, — chaque jour, chaque heure est suivie de mes réflexions. — Le destin, où m'enverra-t-il le trépas? — Est-ce sur un champ de bataille, dans les flots, en voyage ? — Ou, peut-être, est-ce la vallée voisine — qui recevra ma poussière refroidie? — A un corps insensible, il importe peu, il est vrai, — où il se consumera !.. — Mais tout de même je voudrais reposer — le plus près possible de ma chère contrée. — Qu'importe si là-bas, à l'entrée de mon caveau funéraire, la jeune vie s'ébatte gaiement, — qu'importe si l'impassible nature y brille de son éternelle beauté !

NEKRASSOFF

Nekrassoff (1822-1877) est considéré comme le troisième poète de la Russie. Il ne possède pas, il est vrai, ni le génie artistique ni l'universalité d'Alexandre Pouchkine, et il est loin aussi d'égaler l'ardente imagination de Lermontoff. Son vers non plus n'atteint pas à la beauté, à la richesse, à l'euphonie du vers des deux grands poètes précités. Mais Nekrassoff et le comte Léon Tolstoï sont, l'un dans le domaine de la poésie, l'autre dans le roman, les deux plus grands représentants de la Russie contemporaine. Nekrassoff est une nature bilieuse, aigrie, pessimiste, mais nourrissant dans son cœur l'ardent amour du beau, du bien et du vrai ; et cet amour parvient parfois à percer l'enveloppe maussade et donne à ses productions quelque chose d'empoignant et de sympathique. Je me permets d'attirer l'attention sur son poème : *Vlass'* (paru en 1853), que je considère comme une œuvre de haute portée. La description de l'enfer, tel que se le crée l'imagination populaire russe, est d'une vérité saisissante. J'ai vu quelque chose d'approchant : une peinture murale dans les catacombes de la basilique de Lavra à Kieff, représentant les pécheurs dans l'enfer et les opérations rôtissantes et géhennantes des démons et diables.

I

Vlass'

En souquenille au collet rabattu, — et la tête découverte, — lentement traverse la ville — oncle Vlass', — vieillard aux cheveux gris.

Sur sa poitrine se voit une sainte image en cuivre : il recueille les dons qui serviront à ériger un temple de Dieu. — Vlass' est chargé de chaînes et sa chaussure est pauvre, — et sa joue est déformée par une profonde balafre.

Dans sa main il tient un long bâton — dont la pointe est en fer... — D'aucuns disent qu'il fut autrefois — un bien grand pécheur.

Le paysan ne craignait pas Dieu. — Il coucha sa femme dans la tombe à force de la battre; — il cachait chez lui des voleurs de chevaux — et même des brigands.

Chez tout son voisinage pauvre — il achetait du grain pour (pendant l'année de disette, — sans faire crédit d'un rouge liard à qui que ce fût) — le vendre à l'indigent trois fois sa valeur.

Il profitait de ses parents, il profitait du pauvre — et mérita la réputation d'un avare fieffé. — Il était d'humeur rude et sévère... — Enfin — la foudre s'abattit sur lui! — Vlass' se sent mal; il appelle le sorcier du village. — Mais le moyen d'aider celui qui dépouillait le laboureur jusqu'à sa chemise — qui volait la besace du mendiant?

En attendant, le mal ne fait qu'empirer. — Une année s'écoule tout entière — et Vlass' est toujours alité. — Il jure de construire une église — s'il réchappe à la mort. — L'on raconte qu'une vision l'avait hanté — durant son délire : il a vu le jugement dernier, — il a vu les pécheurs dans la Géhenne.

Là, des diables agiles les torturent; — la sorcière vif-argent les agonise. — Des Éthiopiens — à l'aspect noir — aux yeux incandescents, — des crocodiles, des serpents et des scorpions — les brûlent, les rôtissent, les coupent .. Les pécheurs hurlent de douleur — et mordent leurs chaînes rouillées.

Le tonnerre les assourdit de son éternel fracas, — l'atroce puanteur les suffoque — et au-dessus d'eux, avec un rire strident, — tournoie le tigre — aux six ailes.

Ceux-ci sont enfilés sur un long pieu, — ceux-là lèchent un plancher brûlant... Là aussi, inscrit sur des chartes, Vlass' a pu lire ses péchés :

Toutes ses actions insensées y sont énumérées... Mais comment décrire tout cela! — Les pèlerines et les vieilles femmes sages pourront mieux le raconter...

Vlass' a vu les abîmes de l'enfer et — fit son dernier vœu... — Le Seigneur daigna l'entendre, et permit à cette âme pécheresse — de revenir dans ce monde du soleil.

Vlass' distribua tout son avoir, et lui-même, tête et pieds nus, — s'en alla recueillir les dons — pour ériger un temple de Dieu.

Depuis lors, le paysan pérégrine — voilà tantôt trente ans, — ne vit que d'aumônes — et observe sévèrement son vœu.

Toute sa grande force de l'âme s'était concentrée sur l'œuvre pieuse ; — l'on dirait vraiment que sa sauvage avidité native lui était toujours étrangère.

Tout plein d'une inconsolable affliction, — basané, haut et droit — il marche d'un pas non hâtif — à travers villes et villages...

Aucune route ne lui paraît trop longue : — il a été à Moscou la Mère, — aux côtes de la vaste mer Caspienne, et sur les bords de l'impériale Newa.

Recueillant les dons pour son œuvre pieuse — au nom de la vérité chrétienne, il était à Archangelsk, il poussa jusqu'à Riazan'.

Il chemine avec l'image sainte et le livre, — il parle avec soi-même — et fait tinter doucement — ses chaînes de fer pendant qu'il marche

Il chemine durant l'hiver frileux, — il chemine durant les chaleurs de l'été, — et sollicite la Russie baptisée — afin qu'elle offre ses dons selon ses moyens.

Et les passants donnent, donnent... — Grâce à l'obole du travailleur, les temples de Dieu croissent sur la face de la terre natale.

II

Le sillon non moissonné.

L'automne est avancé. Les grolles s'enfuirent à tire d'aile, — la forêt s'est dénudée, les champs sont vides — seul un petit sillon n'est point moissonné... — Il nous inspire des pensées moroses.

Il semble que les épis chuchotent entre eux : Hélas, qu'il est triste d'écouter la bourrasque automnale, — hélas, qu'il est triste de nous courber jusqu'au ras de la terre, en baignant le grain fertile dans la poussière !

Il ne se passe pas de nuit où nous ne sommes détruits par des compagnies de tout voraces oiseaux de passage — Le lièvre nous piétine et l'orage nous frappe...

Où donc est notre moissonneur, et qu'attend-il encore ? Sommes-nous plus mal venus que les autres ? N'avons-nous pas fleuri et épié l'on ne peut mieux ?

Non, nous ne sommes guère moins bien que les épis voisins — et depuis longtemps déjà le grain a grandi et mûri en nous.

A-t-il donc labouré et semé uniquement — pour que nous soyons dispersés par le vent de l'automne ?

La rafale leur apporte la réponse affligée :

« Votre laboureur n'en peut plus. — Il savait fort bien pourquoi il semait « et labourait. — Mais il entreprit un travail au-dessus de ses forces. — Ça « va mal pour le pauvre homme : il ne boit plus, il ne mange plus. — Un « ver ronge son cœur malade. — Les mains qui ont tracé ces sillons — se « desséchèrent tout à fait et lui pendent comme des lanières.

« Les yeux se ternirent, la voix s'est éteinte, — celle qui chantait la chan- « son mélancolique, — lorsque, appuyant sa main sur la charrue, — le « laboureur marchait pensif dans le sillon. »

KOLTZOFF

Koltzoff (1809-1842) est l'un des poètes les plus connus et les plus aimés de la Russie. Né dans une condition très humble (fils d'un citadin, une classe sociale à peine au-dessus du serf), il sentit de très près battre le cœur de son peuple. Koltzoff est un trouvère populaire avec la culture intellectuelle en plus ; mais cette culture ne l'a point *artialisé* au point de lui faire oublier son origine. Le héros des petits poèmes de Koltzoff c'est le paysan grand-russien ; ces poèmes sont d'inimitables tableaux de genre, de vrais petits chefs-d'œuvre. Malheureusement, ces poésies présentent au traducteur des difficultés quasi insurmontables à cause des nombreuses locutions populaires de l'idiome grand-russien qu'emploie Koltzoff avec un si rare bonheur.

I

Le grand mystère.

Les nuages portent l'eau, — l'eau abreuve la terre, — la terre porte les fruits ; — dans le ciel il y a une infinité d'étoiles, — dans l'univers l'infinité de la vie ; — l'admirable nature — est tantôt sombre et tantôt lumineuse...

Vieillissant dans les doutes — au sujet des grands mystères, — les siècles se suivent sans retour — les uns après les autres ; l'éternité questionne — chaque siècle qui passe : — « Comment s'est terminée la crise. » — Chaque siècle lui répond : « Interroge là-dessus un autre. »

L'esprit hardi s'envole avec la prière — vers la Providence : « Dévoile à la pensée — le mystère de ces créations ! » — Mais les merveilles de la

nature — seules envoient la réponse, toujours mystérieuse — étonnant l'esprit par le calme et par la tempête...

Quel est le sort — réservé dans l'avenir à la nature? Brûle plus claire, ô lampe, — devant le crucifix! — Ces pensées me sont lourdes, mais douce est la prière.

II

La forêt.

Forêt épaisse — à quoi songes-tu? Pourquoi t'es-tu recouverte d'une si sombre tristesse? — Comme Bova, — le fort héros ensorcelé, — tête nue durant le combat, — tête inclinée — tu restes pensive — sans converser — avec la nuée tempêtueuse. — Ton casque vert — à l'épais feuillage — te fut arraché par la véhémente bourrasque — et dispersé en poussière; — ton manteau est tombé à tes pieds — et s'est étendu: Tu restes-là tête baissée — et ne converses point... Que sont devenus ta parole élevée, — ta force altière, — ton héroïsme royal? — N'est-ce pas chez toi — durant la nuit silencieuse — que résonnait le doux chant du rossignol?... — N'est-ce pas chez toi — durant tes jours de splendeur — qu'ami et ennemi — trouvaient les frais ombrages?... — N'est-ce pas toi, ô forêt — qui, tard dans la soirée, — tenait des colloques orageux — avec la tempête? — Celle-ci déployait tout à coup — sa nuée noire — et te prenait à bras-le-corps — avec ses bras froids, aériens; — mais tu lui criais de ta voix bruissante: — « Retourne d'où tu es venue! — retire-toi! » — La tempête alors de tournoyer — et la danse de recommencer... — Ta poitrine frémissante — halète! — tu te secoues, tu te déchaînes: — quel sifflement tout alentour, quelles voix et quelle houle... — La tempête sanglote, — ricane comme la sorcière, comme le loup-garou — et porte ses nuages — au loin vers l'océan. — Mais aujourd'hui, où est — ta puissance verdoyante? — Tu es toute noircie, — toute recouverte de brouillard, et sauvage et muette : — seulement durant la rafale, — tu hurles ta plainte — sur ton sort malheureux. — C'est donc en vain, sombre forêt, — héros ensorcelé — que tu soutins de fatigants combats — durant ta vie entière! — Les forts — ne t'ont point vaincu; — mais l'automne noire — t'a lâchement assassinée. — C'est pendant ton sommeil — que les forces ennemies — affluèrent — vers toi, désarmée. — De tes épaules de géant — elles t'ont abattu la tête, — sans peine ni gloire.

Traduit par L. WALLNER

ERRANCES

I

Mon ennui erre par les rues
Et les boulevards fouettés de vent,
Mon funeste ennui railleur ravivant
Les éblouissantes saisons disparues
Au loin des quais, au loin des eaux, parmi le vent.

Mon cœur s'afflige avec le vent
Qui pleure au fond de ce dimanche,
Mon cœur d'enfant câlin flétri par ses nuits blanches
S'éplore aux ruelles de ce dimanche;
Et ma pauvre âme en peine dans le vent,
Candide encore, effeuille ses désespérances, —
Mon âme que balancent
Dans leur nacelle en lui chantant de mornes chants
Les vieux bouffons de la ressouvenance.

Et nul autre passant n'entend le vent discord;
Les mendiants du sort
Ont fui les trottoirs dédaignés de la foule;
Et le vent roule et roule
Les maléfices de l'automne dur
Le long des toits, le long des frustes murs.

Puis tout se tait craintivement,
Et le silence alors avec ses mille dents
Hâtif décime la cité
Autour des arbres défeuillés.
Et le vent revient ou brusque détale,
Le vent menace ou râle
En le fracas que nul n'entend des tocsins lourds
Dont ses multiples bras épeurent les faubourgs.

Le vent pour mon cœur sonne ses glas profonds
Et mon silence amer et mon ennui se font

Plus irrémédiablement tristes...
Et le vent fuit vers des ciels d'or
Par la vesprée émue estompés d'améthyste
Où c'est toujours pour une fête
Que le dimanche sort
Ses parures et ses toilettes.

II

Je suis le chevalier
Ayez pitié, ayez pitié!
Qui revient brisé d'aventures,
Qui s'en revient vers la nature
Où son printemps a bégayé;
Et vous, à votre balcon, jeune fille,
Vous êtes la fille du Roi

Vous êtes celle que mon émoi
Suscitait le soir aux portes des villes
Après mille dangers conquises;
Vous étiez celle de mes hantises
Lorsque mes pas sonnaient en rythmes attristés
Dans les palais déserts follement convoités.

Vous êtes celle que j'évoquais
Aux oasis perdus des Orients de flammes,
Aux pays lointains où les yeux des femmes
Reflétaient le ciel ardent de midi...
Vous êtes celle que j'appelais,
Comme une sœur, au pied des sommets interdits,
Quand l'exil me semblait plus triste loin de vous.

Mes galères pleines d'or
Elles sont à vous,
Elles dorment dans le port
Pleines des joyaux que je vous destine;
Mes carrosses d'or, mes esclaves maures
Attendent l'appel de votre voix fine.

Vous à ce balcon, vous, ô jeune fille,
Qui ne vous rêvez encor —
Vous, l'enfant de paix dont la pensée brille
Sous vos cheveux d'or,
N'exaucerez-vous ma plainte docile?

Vous, amie, ô vous qui cueillez toujours,
Tels des lys avec les blancs lys de vos mains,
Les rêves d'amour
Qui s'entr'ouvriront demain,
N'entendrai-je point vos lèvres me dire

Ce que mon destin renaissant désire!
Vous qui regardez mourir l'horizon
De ce soir promis aux discrets trilles d'oiseaux,
N'accorderez-vous à mon oraison
L'aumône ce soir de vos yeux si beaux
Vous à ce balcon, vous, ô jeune fille!

ALBERT ARNAY

LES GÉANTS

Les Ases terrifiés tremblent dans leurs demeures,
Car Bœfrest, le pont aux sept couleurs
Etendu dans le ciel, par-dessus de grands fleuves,
Retentit du païan des races neuves.

Les fils de Muspelhem y passent à cheval.
Ces géants sont couverts de flottantes crinières
Que secouent en leur course les cavales.
Les fils de Muspelhem se sont armés en guerre
Pour la conquête du Walhall.

Mais les Hrinthursars, prêts d'escalader le ciel,
Ont fait crouler le pont brûlant sous leur galop,
Et voici que flambe, immense, l'arc en ciel
Sur la chute hurlante des guerriers et des chevaux
Pêle mêle, dans l'incendie reflété sur les eaux.

Emergeant des rouges flots écumants.
Les fils de Muspelhem traversent à cheval
Les grands fleuves soulevés et bouillonnants,
Pour la conquête du Walhall.

Les voici, hagards de rage, hurlant
Comme un déchaînement de fauves furieux,
Devant le palais d'or éblouissant,
Qui résonne et tombe sous leur choc impétueux.

Les dieux se défendent au chant funèbre,
De celle qui lut leur destin sombre,
La nuit, dans les étoiles sans nombre.
Suscitées par Odin pour vaincre les ténèbres.

Les armures de bronze et de fer retentissent,
Comme le tonnerre dans le ciel épouvanté,
Où tombent dieux et monstres ensanglantés,
C'est Odin avalé par Fenris,
Et le terrible Thorr
Tuant le serpent Migdord,
Et Vidarr arrachant la mâchoire de Fenris...

Les cris et les râles et les rugissements,
Se mêlent au fracas des rochers qui s'écroulent,
Tandis qu'au ciel, des rivières rouges coulent
Vers les grands fleuves empourprés du couchant.

Et Loke ayant tué Heindall est terrassé.
Puis, avec les entrailles de son enfant,
Au roc lié,
Au-dessus de lui, Skade enroule un serpent,
Qui lui crache au visage son venin.
Il tremble et la terre tremble de ses frémissements,
Et sa femme Sigyn recueillant le venin,
Le lui verse sur les lèvres, sur les yeux douloureux,
Glauques lacs où gisent, vaincus par les géants, les dieux.

MAURICE DESOMBIAUX

POÉSIE CONGOLAISE

En ce temps, la science remonte aux origines et l'art l'accompagne dans cette voie féconde; mais là où la science ne voit qu'un objet d'études, l'art dirige le courant sympathique des sentiments. Il travaille au rajeunissement du monde en opérant le rajeunissement des esprits et des cœurs, et ce rajeunissement salutaire, il le poussera aussi loin qu'il le pourra, jusqu'à l'enfance de l'humanité, jusqu'aux premiers bégaiements de la pensée et de la parole, jusqu'à la naissance même du verbe humain, sur les lèvres probablement fauves, mais si pures de l'innocence simiesque, qui abdiqua la vertu en acceptant la civilisation. Ah ! débarrassons-nous donc des lois, des règles, des traditions, de tout ce qui gêne et amoindrit la sainte nature ! Rejetons ces gaines étroites qui nous mutilent, ces entraves qui nous blessent, ces artifices savants mais criminels qui déforment la native exubérance de notre cœur, où pleure intérieurement la béatitude perdue de l'antique barbarie! Retournons aux sources! Courons vers ces pays heureux où la race humaine n'a pas encore été viciée par l'odieuse convention que l'on appelle avec outrecuidance : la civilisation ! La jeune littérature, la jeune poésie surtout, disons-le à sa louange, s'élance vers les radieux sommets où nous la convions. Elle se débarrasse avec un juvénile entrain de toutes les exécrables chaînes de la tradition et des règles pourries; elle patauge, dit-on? Soit! elle patauge dans la liberté, donc avec majesté. Foin des vaines rhétoriques! foin des traités de versification, ces moisis ! foin même des surannées syntaxes qui ont l'insolente prétention d'asservir la parole vivante aux momifications d'un passé abortif! Au large! Cinglons vers les rivages incivilisés où, voisine encore de l'ancestral gorille, fleurit la race noire, dans son enfance gigantesque, dans toute la symbolique franchise de l'éternelle anthropophagie ! Allons au noir ! Imitons le noir ! Soyons noirs ! Et puisque la parole gouverne l'action, n'hésitons point, ne reculons pas devant les piètres plaisanteries des séides de la fausse sagesse, *parlons nègre!* Tout est là ! Voilà l'avenir, la force et la lumière !

Nous, jeunes Belges, un intérêt patriotique nous y pousse. L'infamie de la politique moderne nous jette sur les terres infortunées qu'arrose le Congo ; mais au lieu de commettre la criminelle sottise de « civiliser » les nègres, soumettons-nous à eux, apprenons leur langue, chantons leurs beaux poèmes, en attendant que, poussant plus loin sur les traces de l'illustre pro-

fesseur Garner, U.-S., nous arrivions un jour jusqu'à la langue vénérable des populations pithécales, et que nous puissions répéter dans l'authentique langage des Macaques le saint poème primitif, l'hymne sacré primordial, père de toute la poésie du globe !

Etudions donc la littérature du Congo. Mais il sied de procéder avec prudence : nous n'offrirons pas du premier coup à nos lecteurs les poèmes les plus anciens du continent noir, au contraire, nous les ferons remonter progressivement vers les monuments les plus primitifs de la littérature africaine. Le premier poète que nous lui présenterons est encore un demi-civilisé. Il a vécu plusieurs années aux environs de Banana et son style a subi l'influence désastreuse de la culture européenne. Toutefois, il a gardé quelque chose de l'allure libre et primesautière de race, la délicatesse des laisses rythmiques, le jeu des assonances, l'horreur de la rime et des rythmes fixes (signes de notre perversité intellectuelle). Nous nous sommes efforcés de faire passer dans notre traduction un faible reflet de ce qui fait le charme des poèmes de l'illustre VATÉTÉ.

Un mot encore. Les poèmes nègres sont écrits en trous de clou sur des cylindres de bois nonchalamment dégrossis. Cette écriture porte parmi les savants spécialistes le nom de troulographie (SPENCER, *Congo littéraire*; ANDERSON, *le Trou artistique*; cf. aussi GŒTHE, *Du Creux comme élément de la pensée*; WAGNER, *Lettres*, II, 123 et 125, *De l'avenir du néant*). Quelques-uns de ces cylindres sont ornés d'osselets, d'arêtes de poisson ou de plumes versicolores; parfois les trous sont peints de couleurs assez vives. La troulographie de VATÉTÉ se ressent du voisinage de la civilisation : elle se fait remarquer par l'abus de la phraséologie et par une régularité regrettable.

Mais il est temps de céder la parole à notre poète.

POÉSIES DE VATÉTÉ

I

LE MALAFOU (1)

C'est le m'gango (2) du troisième chimbeck (3) qui m'a versé le malafou dans le bec.

---

(1) Vin de palmes.
(2) Sorcier.
(3) Hutte.

Ce coquin de m'gango m'étourdissait de son banjo (1).

Je suis soûl, je suis fou. Je suis soûl de malafou.

Je danse comme un fou. Mes pieds n'ont plus de bout.

Il est grand le malafou! Je suis divinement soûl.

Le malafou danse avec moi. Il crie comme un cacatois.

Le malafou a des ailes. Nyam, nyam, comme elles sont belles!

Le malafou se trémousse à droite et à gauche. Il me ballotte comme une calebasse dans sa débauche.

Le malafou fait sauter la terre comme un pagne sur un derrière.

Le malafou a un œil chez les Yakomas et l'autre dans le Tanganika.

Le malafou cueille un baobab et pan! pan! il frappe! il frappe!

Il est féroce comme le grand Mazoumvera (2) quand il a mangé les fesses de trente Bakalas (3).

Le malafou me remonte à la bouche. Autour de mon nez bourdonne un tourbillon de mouches.

J'ai bu tout un n'zadi (4). Je vais pisser l'Arouwhimi.

Je suis soûl. C'est le malafou.

II

A BO-NÉNÉ

Troisième femme de Kou-Yambou-Tey.

O Bo-Néné, troisième femme de Kou-Yambou-Tey, c'est embêtant.

Le nyampara (5) Kou-Yambou-Tey est un grand chef. C'est embêtant.

Il a un fusil, poum, poum! C'est embêtant.

Il a trente Bakalas avec des lances et des flèches. C'est embêtant.

O Bo-Néné, troisième femme de Kou-Yambou-Tey, ton mari a le fichu caractère d'un crocodile. C'est embêtant.

Et quand je m'approche de ton tembé en roulant des yeux comme des noix de coco, son nez s'allonge comme la trompe d'un mauvais éléphant. C'est embêtant.

O Bo-Néné, que ne pouvons-nous manger ses rognons dans un bouillon

---

(1) Sorte de guitare.
(2) Mauvais génie du Tanganika.
(3) Guerriers.
(4) Grand fleuve.
(5) Chef.

aux herbes, assis tous deux sur la même natte, dans son tembé? C'est embêtant.

O. Va-Têté chez Bo-Néné, quel charme! Mais mon chant attire Kou-Yambou-Tey. C'est embêtant.

III

AU POÈTE POPULAIRE PWA-PWA-TAPÉ-TÉ.

O Pwa-Pwa-Tapé-Té.
Ardzoum, ardzoum, laoura-bamboula, ardzoum, ardzoum!
Toi frapper boum sur gong.
Ardzoum, ardzoum, laoura-bamboula, ardzoum, ardzoum!
Toi frapper boum, boum, boum!
Ardzoum, ardzoum, laoura-bamboula, ardzoum, ardzoum!
La grande forêt faire aussi boum-boum!
Ardzoum! ardzoum!
Le grand vent faire aussi boum-boum!
Ardzoum! Ardzoum!
Toi toujours faire boum-boum sur gong. Toi grand poète, Pwa-Pwa-Tapé-Té.
Ardzoum! Ardzoum, laoura-bamboula.
Boum-boum de Pwa-Pwa-Tapé-Té retentir éternellement et faire rire tous les hippopotames.
Ardzoum, ardzoum, Pwa-Pwa-Tapé-Té, ardzoum, ardzoum!

ETHELRED VAZY

LE DERNIER SOIR

AU POÈTE DE *Ténèbres*

Je vois, dans un pays de légende et de gloire,
Sur l'escalier d'honneur d'un palais singulier,
Se dresser, pâle et beau sous son armure noire,
La visière levée, un jeune chevalier.

Devant lui, sans éclairs, chu de sa main trompée,
Gît sur le sol sanglant le glaive souple et fort ;
Et l'enfant, piétinant ce cadavre d'épée,
Semble un archange en deuil qui foule un serpent mort.

Immobile, captif de sa noble attitude,
Il respire à longs traits, comme un riche poison,
Les parfums du silence et de la solitude,
Et ses yeux aquilins conjurent l'horizon.

Qu'espère-t-il de ce sinistre paysage,
De ces monts embrasés sous un ciel ombrageux,
Et de ce froid soleil dont l'augural visage
Prophétise la fin d'un bonheur orageux?

Je l'ignore ; et pourtant cet éphèbe farouche,
En la fierté duquel se mire ma fierté,
Porte sur son front dur et sur sa dure bouche
Le signe de ma force et de ma volonté.

Et je le reconnais, c'est l'enfant de naguère,
Mon bel enfant d'orgueil au nom prédestiné,
C'est le fils radieux de mon âme de guerre,
Mon drapeau d'allégresse et mon rêve incarné.

O mon fils d'autrefois, ma pensée et mon geste!
Pourquoi, foulant aux pieds ton glaive trépassé,
Implores-tu des yeux cet horizon funeste ?
Qu'attends-tu de ce soir inutile et glacé?

Sans abaisser sur moi ses prunelles hautaines,
Comme en songe, à regret, le jeune et beau vainqueur
Profère lentement ces paroles lointaines
Dont l'écho sépulcral retentit dans mon cœur :

« J'ai servi ton vouloir et j'ai vécu ton rêve.
Pour veiller sur le Temple et garder le Trésor,
L'étoile de justice à la pointe du glaive,
Debout sur mon cheval d'aurore aux ailes d'or,

Le rire du soleil dans les crins de mon casque,
Ivre de ta pensée, ô mon âpre songeur !
J'ai plongé dans le cœur des fils de la Tarasque
L'épée éblouissante et le Verbe vengeur !

Mais hélas ! il a lui, le jour expiatoire !
Pour la première fois, j'ai douté de mes dieux,
Et j'ai senti, vaincu par ma propre victoire,
Se poser sur ma tempe un doigt mystérieux.

C'était quelqu'un de l'ombre et de la solitude
Qui me touchait le front et me parlait tout bas...
Il m'a ravi la force avec la certitude;
Et c'est depuis ce jour que j'ai fui les combats !

J'ai perdu mon orgueil, ma joie et mon génie;
Je n'ai plus sur les yeux le bandeau de la foi;
Père qui m'as trompé, ton enfant te renie !
Je me connais trop bien pour croire encore en moi !

C'est pourquoi, conjurant cet horizon funeste,
J'attends venir vers moi quelqu'envoyé du sort,
Et pourquoi, désormais sans parole et sans geste,
Guéri de l'action, je foule un glaive mort ! »

Il se tait. Mais là-bas, dans la vapeur du songe
Qui flotte en brume d'or sur les monts violets,
Un sanglot de cristal éclate et se prolonge,
Quelqu'un pleure, qui vient vers l'étrange palais.

Quelqu'un pleure, et la voix plaintive se rapproche,
Et tout à coup voici qu'un être singulier
Surgit, vêtu de rouge, au sommet d'une roche,
Et descend lentement vers le noir chevalier.

C'est un adolescent aux paupières meurtries,
Triste comme un démon, jeune et beau comme un dieu,
Qui tient entre ses doigts cerclés de pierreries
La rouge flamme en fleur d'une rose de feu.

Un long vol langoureux de colombes blessées
Autour du bel enfant palpite en gémissant,
Et sur son front royal lourd d'obscures pensées
Fait pleuvoir de la neige et des gouttes de sang.

Miracle ! Réveillez le palais taciturne!
Miracle ! Pavoisez la bretèque et la tour !
Et pillez les dressoirs pour le festin nocturne!
J'ai reconnu le fils de mon âme d'amour!

Mais sans tourner vers moi ses paupières baissées,
Comme en songe, à regret, l'enfant mystérieux
Profère lentement ces paroles lassées :
« Père ! Ne trouble pas le sommeil des aïeux !

Je reviens du pays où les cœurs en folie
Cherchent un sombre ciel dans les puits de l'enfer,
Morne, et sentant monter à ma bouche avilie
L'horreur d'avoir vécu le rêve de ta chair !

J'étais le fier chasseur, le bel enfant de joie ;
J'empourprais les cerveaux comme un vin écumeux ;
Et je faisais chanter sous mes lèvres de proie
Des rires éclatants et des baisers fameux.

Je triomphais de voir, au milieu des tortures,
Heureuses de souffrir pour un maître vanté,
Les plus belles d'entre les belles créatures
D'un reflet de leur grâce embellir ma beauté.

Et rivés pour jamais à mes yeux despotiques,
D'innombrables regards, splendides et songeurs,
Me suivaient longuement de leurs feux extatiques,
Comme un ciel éploré plein d'astres voyageurs !

Mais quelqu'un m'a parlé, le soir, dans les ténèbres,
Tout bas : c'était quelqu'un du mystère et du sort....
Et c'est depuis ce soir que mes lèvres célèbres
Ont le goût de la terre et l'odeur de la mort !

C'est pourquoi, délivré des antiques chimères,
Tu me vois attester le néant de mon dieu,
Et fouler sous le jour de mes pieds éphémères
Les pétales sanglants de la rose de feu ! »

Il se tait. Le soleil décline. Rien ne bouge.
Mon cœur tumultueux bondit à se briser,
Quand le chevalier noir marche vers l'enfant rouge,
Et l'heure de ma mort sonne sous leur baiser.

ALBERT GIRAUD

LE DERNIER VOYAGE

Oui, je m'en irai seul, sous les arbres maudits
Où grouillent des serpents de mensonge et de haine,
Par quelque soir d'hiver je briserai ma chaîne,
Volontaire exilé des adieux qu'on m'a dits.

J'aurai les yeux brûlés de larmes, le cœur noir
Calciné par les maux d'un intense martyre;
Ma bouche qui ne sait ni prier ni maudire,
Prononcera des mots de pardon et d'espoir.

Car j'absoudrai les mains des hommes et des choses!
Les mains qui, sur la croix rigide des douleurs,
Auront cloué ma chair ruisselante de pleurs,
Pour tuer le parfum nuptial de mes roses.

Et j'absoudrai les bras injustes ou sévères
Qui m'auront refusé les étreintes de paix
Ou qui m'auront hissé, stoïquement muet,
Sur les chemins aigus de mon triste Calvaire.

Et j'absoudrai les yeux qui virent sans émoi
Mon cœur mis en lambeaux par ma vieille souffrance,
Les lèvres qui, plissant d'une lâche démence,
Blasphémaient leur sourire et se moquaient de moi.

Quand ma voix éraillée à l'approche du jour,
Par le râle final à mes plaies salutaire,
Aura dit mon pardon aux cruels de la terre
Et prolongé mes bras en des gestes d'amour,

Il me sera donné cette douceur suprême
De bénir en mourant les fronts chargés d'orgueil
Qui prendront vainement des tristesses de deuil
Autour de mon chevet, parmi tous ceux que j'aime;

Il me sera donné d'oublier leurs injures,
D'épargner à leurs cœurs les affres des remords
Et de sentir peut-être à mes yeux déjà morts
Le baiser repentant de leurs lèvres parjures!

J'aurai beaucoup souffert de mes rêves brisés;
Mais si quelque regret poigne ma dernière heure,
Ce sera de n'avoir pu livrer ma demeure
A tous les malheureux que mes pas ont croisés!

ARTHUR DUPONT

Petites études de poétique française

III. — LE RYTHME, LA RIME ET LA CÉSURE

Nous avons examiné jusqu'ici les lois générales du rythme du langage; nous avons vu qu'il a pour générateur l'émotion, qu'il transmet l'émotion et qu'il suscite un plaisir de la sensibilité et un plaisir intellectuel, le sentiment de l'ordre. Il nous reste à examiner les applications du rythme au vers français.

M. Guyau a traité ce sujet excellemment. Il montre avec une lucidité parfaite comment le vers latin a donné naissance au vers français. Le vers latin était fondé sur la différence de durée des syllabes : on avait considéré d'une manière générale qu'une longue vaut deux brèves. Dans ce système le rythme prenait une importance exagérée et d'ailleurs l'accent tonique était en lutte perpétuelle avec la quantité rythmique. L'invasion des barbares aidant, la mécanique trop délicate et trop compliquée du vers latin se détraqua. L'accent remplaça la quantité. On ne tint plus compte de la

durée des syllabes, mais on compta leur nombre en les tenant toutes pour à peu près égales. Bientôt la rime fut introduite, non pas comme un simple ornement, mais parce qu'on avait besoin d'un élément rythmique nouveau, assez solide pour soutenir l'architecture du vers. C'est de cette transformation du vers latin qu'est né le vers français.

En français, la quantité des syllabes (leur durée, leur valeur dans le temps) est trop peu marquée pour servir de base à la versification. Dans les vers français on tient les longues et les brèves pour compensées entre elles, on les compte comme autant d'unités contribuant à la facture du vers. Il faut d'ailleurs remarquer qu'en français l'accent tonique, qui tombe toujours sur la dernière syllabe (ou, si la dernière est muette, sur l'avant-dernière), est beaucoup plus important que la quantité : la syllabe frappée par l'accent tonique se fait entendre avec une telle intensité qu'elle relègue tout à fait à l'arrière-plan les différences de quantité entre les autres syllabes. D'autre part, la longueur de la plupart des mots ne permettait pas de substituer purement et simplement les toniques aux longues en tenant les autres syllabes pour brèves, — ce qui, d'ailleurs, eût été par trop inexact. N'oublions pas enfin que la langue française a reçu sa versification de la langue latine, qui avait abandonné la quantité pour le nombre arithmétique et la rime.

De ces considérations il résulte que la versification française a pour base la nature même de la langue française. Elle a rejeté la quantité prosodique pour des raisons profondes qui tiennent à son essence même ; en adoptant le nombre arithmétique et la rime, on a créé un vers dont la facture est fondée sur le génie essentiel de la langue et on a forgé un instrument très simple, d'une solidité à toute épreuve.

Nous devons dire ici un mot de la rime. On s'est souvent trompé, de la manière la plus étrange, sur sa fonction. Tenue d'habitude pour un simple ornement, elle est traitée avec beaucoup de désinvolture par les écrivains allemands ou anglais, qui possèdent une langue très rythmique, et par la plupart des prosateurs français qui voient en elle une ennemie. Proclamons bien haut la vérité. *La rime est l'élément essentiel du vers français, pour la bonne raison qu'elle est l'élément essentiel de son rythme.* Voilà ce que les théoriciens perdent sans cesse de vue, et ce que les bons poètes ont toujours senti d'instinct.

Ici, comme il arrive presque toujours, le mot lui-même proclame la vérité. *Rime* vient de *rythme*. Les anciens poètes disent indifféremment *rimer* ou *rythmer* et Joachim du Belloy écrit encore : *la rythme*. En effet, la rime c'est le rythme même.

« Le rôle essentiel de la rime, dit très bien M. Guyau, est de fixer le rythme par son choc régulier C'est le métronome des vers. » En quoi donc consiste la rime ? C'est la syllabe qui marque la fin de l'unité métrique, le bout du vers ; elle sépare les vers les uns des autres. Tout l'accent métrique porte sur elle. Comment pouvait-on le mieux marquer la fin du vers, alors que la quantité prosodique étant abolie, tous les mots se terminent par l'accent tonique ? On a concentré l'attention sur le dernier accent tonique

du vers en lui donnant une valeur musicale toute particulière, l'identité de son avec la terminaison d'un autre vers Rien de plus simple, de plus souple et de plus solide à la fois. Sans la rime, la durée incertaine des syllabes qui caractérise la langue française, rendrait incertaine et flottante la durée même des vers. La rime introduit, dans l'harmonie obscure du vers, l'ordre et la lumière. De plus, elle est un élément admirable de *liaison* des vers entre eux; c'est elle, elle seule, qui sert de fondement à la strophe et en détermine les multiples combinaisons; et dans les poèmes à rimes plates elle rattache les vers les uns aux autres par couples alternés de rimes masculines et de rimes féminines, sauf les exceptions que dictent certains effets spéciaux. Enfin, elle introduit dans le vers un son fondamental, source de mille combinaisons harmoniques, dont les modernes ont su magnifiquement tirer parti en groupant les voyelles et diphtongues et les consonnes selon les lois de leur attraction et de leur opposition. Tout ce que nous venons de dire justifie l'opinion de Théodore de Banville sur l'importance prépondérante de la rime. Les poètes de la rénovation romantique connaissaient parfaitement cette importance; il leur a suffi de la renforcer pour créer une renaissance splendide de l'art des vers. C'est que leur révolution n'était qu'une très logique évolution, parfaitement conforme aux principes fondamentaux de la versification française. La révolution que l'on tente aujourd'hui se fait dans un sens diamétralement opposé; elle est dirigée contre la rime et contre le rythme syllabique de la versification française; nous verrons plus loin qu'elle tend à substituer une impossible quantité prosodique au nombre syllabique; nous y relèverons aussi l'introduction d'un élément nouveau, l'accent oratoire, dont nous aurons à apprécier la valeur.

Dans les vers de plus de huit syllabes, la faiblesse rythmique du nombre arithmétique des syllabes a conduit les poètes à donner à la rime un auxiliaire, la césure. La césure est une sorte de relai destiné à renforcer l'allure rythmique des longs vers en marquant un temps fort dans leur cours et en faisant pressentir la place de la rime.

Nous voici amenés à parler du grand vers français de douze syllabes, communément appelé vers alexandrin. Il correspond à l'hexamètre latin, qui, si l'on exclut les brèves, se ramène à douze longues.

Nous trouvons l'alexandrin dès le XI^e^ siècle, dans le *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, puis, au XII^e^, dans le *Roman d'Alexandre*, qui lui donna son nom Au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle il jouit d'une telle faveur que l'on recomposa en vers de cette mesure un grand nombre de poèmes écrits en vers de dix syllabes. Tombé bientôt en désuétude, il fut relevé par Ronsard et la Pléiade et reçut sa perfection classique de Malherbe. Si l'hexamètre latin est son fondement historique, il trouve une base non moins sérieuse dans la physiologie et dans les nombres.

L'alexandrin correspond non pas, comme le croient MM. Becq de Fouquières et Guyau, à la durée moyenne de la respiration, mais plutôt à sa durée extrême; la durée moyenne est plutôt la mesure des vers de huit et dix syllabes, qui sont les vers héroïques de plusieurs peuples modernes. On

peut donc dire avec M. de Souza que l'on n'a aucune bonne raison d'allonger l'alexandrin : tout au moins ne peut-on contester cette appréciation de M. Guyau : Dans les vers plus longs il n'existait pas de beauté suffisante pour justifier l'effort que demande toute phrase musicale dépassant ce temps normal.

La supériorité du vers de douze syllabes se justifie encore par des considérations tirées des nombres. M. Guyau les formule dans ces deux lois :

1° Toute succession de syllabes, surtout lorsqu'elle excède le nombre huit, ne peut être dénombrée facilement par l'oreille si elle n'est pas divisée au moins en deux parties, de manière à former une phrase musicale d'au moins deux mesures. Cette division se fera, comme elle se fait toujours en musique, à l'aide d'un temps fort que marquera la voix. Pour que la voix puisse marquer ce temps fort, il faut qu'il tombe sur une syllabe déjà sonore et portant un accent tonique. Le temps fort multipliant ainsi l'accent tonique, constituera la césure ;

2° Cette césure doit couper le vers soit en deux membres égaux, ce qui est l'idéal, soit en deux parties inégales dont les nombres offrent des rapports simples et soient divisibles par le même chiffre.

Et M. Guyau ajoute : « Ce chiffre douze, seul divisible à la fois par deux, par trois, par quatre et par six, n'a rien de compact et de massif ; les rapports des divers membres entre lesquels on peut le diviser sont particulièrement faciles à saisir. »

Cela nous ramène à la césure. L'alexandrin normal ne peut s'en passer et cette nécessité s'impose à lui dès son origine. Dans les anciens poèmes français l'arrêt à la césure était tellement long que l'on n'y tenait point compte d'une syllabe muette :

L'estore d'Alexandre — vus voel ci commencier.

Dans ses *Variations du langage français*, Génin dit : « Je ne crois pas que dans tout ce que le moyen-âge nous a légué de vers (et il y en avait de quoi contre-balancer tout ce qu'on a fait depuis) on trouvât un seul exemple du repos de l'hémistiche violé. » Et pour M. Léon Gautier, « l'alexandrin n'offre jamais dans nos vieux poèmes que la césure après la sixième syllabe ». M. de Souza conteste fort à la légère ces deux autorités et croit trouver dans les chansons de gestes « nombre de vers obéissant à des rythmes que ne commande point la césure médiane ». C'est une complète erreur. M. de Souza examine ces vers sous le jour de ce qu'il appelle une bonne diction. La bonne diction n'a rien de commun avec la métrique. Pour qu'il y ait césure, il suffit que la sixième syllabe tombe sur un accent tonique sans laisser traîner une syllabe muette non absorbée par l'élision. Que les groupements rythmiques soient indépendants des groupements syntaxiques, M. de Souza le nie parce que cette indépendance gêne ses théories. Cette indépendance existe pourtant. « Interrogez, dit M. Th. de Banville, les versifications de tous les peuples, de tous les pays, de tous les temps, partout le sens suit son chemin et le rythme suit son chemin, chacun d'eux allant, courant, volant avec toute liberté sans se croire obligés de se

mêler et de se confondre et de régler leur pas l'un sur l'autre. Ce sont deux oiseaux volant côte à côte, mais ne s'interdisant ni l'un ni l'autre le droit de s'écarter d'un coup d'aile, pourvu qu'ils arrivent ensemble au même but. » Il est clair, en effet, qu'à certains moments le rythme et le sens doivent avoir des points d'arrêt simultanés. C'est à l'habile disposition de ces écarts et de ces rencontres que l'on reconnaît les bons poètes. Un méchant versificateur y sera toujours lourd ou ridicule.

Quant aux exemples que M. de Souza croit trouver dans les anciens poèmes français, ils se ramènent tous à l'alexandrin bien césuré. M. de Souza les scande d'une manière fantaisiste pour les besoins de sa cause.

C'est ainsi qu'il écrit :

Li patriar — ches at Carlemai — gne apelet.
(Voyage de Charlemagne à Jérusalem.)

Ceste canchon — ne veut noi — se, ne bruit, ne tence.
(Le Chevalier au Cygne.)

Car pour les da — mes est mainte honneur — essaucie.
(Li Romans de Brun de la Montaigne.)

M. de Souza a le droit de scander ces vers « sous l'influence d'une bonne diction ». Mieux vaut les scander sous l'influence d'une bonne métrique; ils donneront alors :

Li patriarches at — Carlemaigne apelet.
Ceste canchon ne veut — noise, ne bruit, ne tence.
Car pour les dames est — mainte honneur essaucie.

Ce qui ne sort nullement du cadre ordinaire de l'alexandrin.

Il est vrai qu'au XVII^e^ siècle on prescrivait aux poètes de suspendre le sens du vers à l'hémistiche, de faire coïncider la césure avec la fin d'un groupement syntaxique ou tout au moins avec les principales articulations de la phrase. La raison en est qu'en ce temps on n'exigeait point la rime riche. Le système classique se contentait d'une rime faible. Aussi voulait-il que l'arrêt fût marqué au bout du vers non seulement par la sonorité de la rime mais, concurramment, par une suspension du sens de la phrase, de telle manière que la fin du vers ne pût passer inaperçue. La césure régulière et forte concourait à déterminer l'alexandrin, car elle est le point de repère qui facilite à l'oreille la tâche de percevoir la douzième syllabe en établissant à mi-chemin un relai avertisseur.

Les poètes romantiques ont diminué l'importance de la césure et permis l'enjambement, mais ce que par là ils enlevaient à la vigueur rythmique de l'alexandrin, ils le lui rendaient en renforçant la sonorité de la rime. Ils ont donc décrété la rime riche. Et ce n'est pas seulement la sonorité de la rime qu'ils ont renforcée ; ils ont augmenté aussi sa *valeur* en exigeant que l'on y plaçât plus rigoureusement les mots capitaux de la phrase. Banville l'a démontré avec une clarté parfaite.

Grâce à ce soin, la rime des romantiques, devenue plus vigoureuse par elle-même, permit au vers de ne rien perdre au relâchement de la césure et

de la défense d'enjamber. Le vers restait tout aussi solide, tout aussi distinct.

Parvenus à ce point de notre étude, nous pouvons nous poser les questions suivantes : Peut-on supprimer la rime ? Peut-on supprimer la césure ?

La rime étant l'élément rythmique essentiel du vers français, la supprimer c'est supprimer les vers.

Les vers non rimés que l'on a écrit sous l'empire de la versification du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, où le sens était suspendu à l'hémistiche et à la fin du vers, ne se soutenaient un peu que grâce à ces arrêts syntaxiques : ceux-ci conservaient une faible apparence de vie au rythme décapité : mais on constata bien vite que ce n'était qu'un fantôme. Quant aux vers blancs avec enjambement de la césure et de la fin du vers, c'est tout uniment de la prose.

Passons à la seconde question. Peut-on supprimer la césure. On le peut faire, comme on peut casser la jambe à quelqu'un : ce n'est, certes, pas le moyen de rendre sa marche plus aisée. D'abord, pour supprimer la césure, il ne suffit pas de décréter cette suppression. Dès que l'oreille découvrira un accent tonique à la sixième syllabe, la césure se trouvera rétablie *ipso facto*, en dépit de toutes les protestations des théoriciens, par la bonne raison que l'oreille cherche instinctivement à partager le vers de douze syllabes en deux parties égales ; nous avons déjà constaté cette tendance. Ensuite, en supprimant la césure on priverait l'alexandrin de la moitié de sa richesse expressive. Les romantiques, lorsqu'ils admirent l'enjambement et relachèrent la césure, se gardèrent bien de supprimer celle-ci : en gardant le temps fort à la sixième et à la douzième syllabe, tout en y autorisant l'enjambement, ils créèrent ce qu'on pourrait appeler les mesures à contre-temps, source inépuisable d'images évoquées par le seul moyen musical du rythme, sans le secours des mots :

..... Et la voix qui chantait
S'éteint comme un oiseau se pose : tout se tait.

(V. Hugo.)

. . . . . .

Le preux se courbe au seuil du puits : son œil s'y plonge.

(V. Hugo.)

« Remarquons, dit excellemment M. Guyau, que l'effet cherché dans tous ces vers disparaît si en les lisant on ne fait pas sentir légèrement avec la voix le point où devrait tomber le temps fort (la sixième syllabe). Qu'on lise, par exemple, le vers suivant comme le voudraient certains versificateurs d'aujourd'hui, avec MM. Renouvier et Becq de Fouquières, en le coupant en trois tronçons :

Les dieux dressés — voyaient grandir — l'être effrayant,

toute la force du mot *grandir*, mise en relief par le contre-temps, s'efface et le vers devient non seulement boiteux, mais banal. »

M. Guyau remarque encore que dans les poèmes de Victor Hugo il y a

fort peu d'enjambements qui dérangent d'une manière durable l'équilibre des vers..... Dans ses vers comme dans la nature même des choses, tout contre-temps, par cela même, qu'il est un *effet*, ne devient jamais une règle... Les poètes et les esthéticiens modernes s'appuient sur une analyse inexacte du vers de V. Hugo quand ils font des alexandrins sans aucune césure au sixième pied. Le sixième pied doit *toujours* être pourvu d'une syllabe sonore, portant accent tonique, et sur laquelle la voix glisse parce qu'elle le veut bien, non parce qu'elle ne peut faire autrement. Donc, rien d'inacceptable comme ces mots placés à cheval sur l'hémistiche...

On le voit, Victor Hugo a maintenu la césure au sixième pied. Mais il a introduit un temps fort qui subdivise le vers en deux parties inégales, d'habitude l'une de quatre pieds et l'autre de huit. Tout en gardant comme point d'appui le rapport 6-6, il met en relief d'autres rapports fondés sur l'accent que donne la valeur syntaxique : le plus simple et le plus harmonieux de ces rapports est 4-8 ou 8-4, qui offre un nombre double de l'autre, les deux étant en rapports simples et multiples avec le nombre total 12 et ayant pour moyenne la médiane 6. — La forme 3-9 (ou 9-5) se confond avec 3-3-6 (ou 6-3-3). La forme 2-10 ou 10-2 est moins équilibrée et doit être motivée par des effets spéciaux. Reste la forme 5-7 ou 7-5, où il n'y a plus de commun diviseur et qui est désagréable à l'oreille. On ne doit l'employer qu'avec la plus grande circonspection : elle peut produire alors des effets d'une rare intensité.

C'est toute la réforme romantique que nous venons d'analyser rapidement. On voit qu'elle a opéré non pas une révolution, mais une magnifique évolution. Le vers de Hugo n'est que l'achèvement du vers classique.

Mais n'abandonnons pas encore la césure. Nous venons de constater sa quasi-nécessité ; ce que nous en avons dit suffit pour réfuter l'opinion de Th. de Banville qui demandait la suppression de la césure mais qui, en pratique, la conservait, tout comme Victor Hugo.

Ne peut-on donc jamais supprimer la césure? Nous croyons que cette suppression est possible, mais à certaines conditions : 1° Il ne faut pas que cette suppression soit accidentelle, à moins qu'on n'ait à produire un effet violent et inattendu ; encore ce moyen n'est-il pas recommandable ; 2° il faut avoir soin de mêler aux vers sans césure des vers très fortement coupés à l'hémistiche afin d'établir ainsi une sorte de compensation. Ce mélange doit se faire en observant la loi formulée par Banville : « Se débarrasser d'abord des incidences, de tous les traits accessoires et finir la phrase dans le plein de l'idée, avec les grands mots mélodieux et le grand vers élancé d'un seul jet » ; 3° renforcer la valeur de la rime.

Tout consiste en ceci, qu'il faut maintenir l'équilibre rythmique en usant des moyens de compensation.

Mais il sera toujours préférable de demander les mêmes effets au *vers libre*, tel que l'ont construit La Fontaine et Molière (par exemple dans *Amphitryon*).

(*A continuer.*) IWAN GILKIN

SATAN (1)

L'ARTISTE MAUDIT

Dans le plus dur métal je creuse mon image
Où je grave à jamais ma sombre volonté
Pour qu'à travers le temps, au monde épouvanté
Elle porte un horrible et mortel témoignage.

Ceux qui contempleront ce lugubre visage
Clamant les coups reçus, l'idéal insulté,
La bonté bafouée et l'amour souffleté,
Sentiront dans leur chair s'imprimer mon ouvage.

Plus de pardon ! Justice ! Il est temps de punir !
L'Art est un dieu vivant qui venge ses prophètes :
Je ferai choir vos fils à défaut de vos têtes !

Ils souffriront les maux que l'on m'a fait souffrir ;
Car, expert dans mon art et savant en magie,
Je frapperai les cœurs à ma morne effigie.

UNE VENGEANCE

Femme au cœur poignardé d'une secrète offense,
Tes fiers et frêles doigts orgueilleux de vengeance
Ont, pendant son sommeil, lié ton amant nu
Aux colonnes d'argent de son lit méconnu ;
Et sous ses yeux brûlés du vitriol des larmes,
Qui fixaient, noirs d'horreur, un pêle-mêle d'armes,
De linges et de fleurs sur les meubles brisés,
En ces draps, chauds encor de ses derniers baisers,
Tu t'es prostituée à des soldats ; mais, soûle
Des hoquets orageux qui, soulevant la houle

---

(1) La plupart des pièces ici transcrites font partie d'un volume qui paraîtra sous ce titre : *Satan*. Les pièces *Le Mensonge* et *Méduse* sont extraites de *Ténèbres*, 1 volume chez Deman, éditeur.

De tes flancs sous leurs flancs jeunes et souverains,
Près de ses reins jaloux tordaient, pâmaient vos reins,
Quelle pensée a, comme un hideux diadème
D'épines, déchiré ton front, quand le troisième,
Sa blonde chair à peine assouvie, abreuvé
De ta cruauté jusqu'à la lie, a levé
Vers ton martyr ses doux yeux de chienne battue,
Plaintif, et murmurant : « Veux-tu que je la tue? »

L'HABITUDE

Chez moi quand s'est-elle introduite,
L'Habitude au pas solennel,
Qui règle à présent ma conduite
Et m'impose son rituel ?

Ce fut comme une humble servante
Que je la pris dans ma maison :
Mégère sournoise et savante,
Elle en a chassé ma raison.

Son effroyable tyrannie
A séquestré ma liberté
Et change en honteuse manie
Tout ce qui fut ma volonté.

Elle me conduit par l'oreille
Au café traditionnel
Et choisit pour moi la bouteille
De rhum, d'absinthe ou de kümmel.

Elle me ramène à la couche
Où, par d'identiques baisers,
Une quotidienne bouche
Tourmente en vain mes nerfs usés.

Chaque rose de ma pensée
Dans les ronces de mon travail
Sous son poing dur tombe cassée :
Mes vers ne sont que son bétail.

Vouée à sa morne atrophie,
Ma cervelle est un polypier
Qui, fleur à fleur, se pétrifie
Sous l'eau lourde de son vivier.

Et dans la ville où je m'échine
A vivre, à dormir, à manger,
Je ne suis plus qu'une machine
Aux mains d'un pouvoir étranger.

LE MENSONGE

J'ai creusé mon cachot dans le mensonge épais,
Impénétrable et sombre, où, geôlier de moi-même,
Je m'enferme à l'abri même de ceux que j'aime,
Plus seul quand j'ai parlé qu'au temps où je me tais.

Ma parole est un mur sans porte ni fenêtre,
Qui monte autour de moi, dur, puissant et massif,
Avec maint bas-relief gai, trompeur ou lascif :
Et nul œil curieux jusqu'à moi ne pénètre.

Seul, je me connais. Seul, je sais ce que je suis.
Seul, j'allume ma lampe en mes sinistres nuits.
Et seul, je me contemple et seul, je me possède.

Je me couche, comme un chartreux, dans mon linceul.
Et, loin de tout désir qui me flatte ou m'obsede,
Je goûte, comme Dieu, le néant d'être seul.

PRINCES

Par les prés pâles et languides
Bleuis de livides colchiques,
Adolescents mélancoliques
Nous enlaçons nos chairs morbides.

Bras assoupis, bouches torpides,
Langueurs des caresses mystiques,
Nos douces têtes extatiques
S'épuisent en baisers perfides,

Des opales aux frêles doigts!
Et sur les lèvres et leurs fièvres
Les améthystes d'autres lèvres!

Et sur nos fronts d'enfants de rois
De lourds lauriers crépusculaires
Pleurent les gloires séculaires.

MÉDUSE

J'ai vu. Les autres n'ont point d'yeux; que verraient-ils?
Sorcière empoisonneuse aux rampantes manœuvres,
J'ai vu tous tes pensers, tes désirs et tes œuvres
Sourdre dans tes cheveux en reptiles subtils.

Hideux, gluants, glacés, écaillés de béryls,
Par torsades aspics, vipères et couleuvres
Couronnent de terreur ton front pareil aux pieuvres
Échevelant dans l'eau leurs tentacules vils.

J'ai vu. Je ne suis point dupe des lèvres fraîches,
Ni des chairs où sourit le blond duvet des pêches,
Ni des yeux où l'Enfer feint la clarté des cieux.

Ma tête aussi, Méduse, est froide et meurtrière.
Et je pétrifierais tes serpents vicieux
S'ils osaient seulement frôler mon front de pierre.

AUX ENFERS

La curiosité m'a conduit dans l'Enfer,
Où le Dante eut pour guide un sublime fantôme :
Aveugle et seul, au fond du ténébreux royaume,
Je traîne éperdument mes pieds chaussés de fer.

Tour à tour je subis les monstrueux supplices
Qui font dans les douleurs hurler l'éternité;
Je pourrais fuir; mais une étrange volupté
M'enchaîne tristement au Roi des maléfices.

J'ai laissé tout espoir au seuil du porche obscur.
Mes yeux ont oublié la douceur de l'azur
Où le soleil s'élance en cueillant les étoiles.

Des feux noirs et fumeux me consument les moelles.
Ah! pourrais-je sortir de ces hideux séjours
Comme Dante, en rampant sur Satan, à rebours?

IWAN GILKIN

.....

LITTÉRATURE PORTUGAISE

Examen de Conscience, par ANTONIO DE OLIVEIRA SOARÈS.

MOIS DE MARIE

V

Baisers tout blancs des vierges,
Dans les missels, sur les reliques des saints,
Officiant dans l'assomption des âmes vierges,
Se réfugiant, peureux, en la protection des manteaux.

Baisers pourpres, fleurs de flamme
Des héros, qui revinrent vainqueurs,
Baisers du fer, en lesquels la femme hautaine crie,
Rouges alleluias, sang de mes pervers amours.

Ah! mais les siens, si doux en leur caresse, ouvrant
Des fenêtres d'espérance dans le cœur qui a souffert,
Baisers d'elle, que j'ai rêvé à entendre
Les baisers, qu'elle ne m'a pas donnés...

VI

A voir les visages émaciés, souffrants,
De ceux qu'une cruelle amante a trompé,
J'ai entendu ton langage décourageant,
Notre-Dame des non-aimés!

Ils souffrent de voir, aujourd'hui, indifférentes,
Les bouches d'amour, qui, jadis, se sont entr'ouvertes
Pour un baiser de communions resplendissantes...
Ah! tes lèvres qui ne m'ont jamais souri!

Plutôt l'éternelle illusion, le rose ciel ouvert
Et l'espérance pour le malade condamné,
Que ton sein spirituel, désert,
Colombier abandonné...

Voir au moins le doré cortège joyeux,
Voir passer la caravane, toute lumière et joie,
Qu'importe que le vent l'enterre dans les sables,
Si elle a brillé à nos regards, comme une rare féerie!

Vous ne savez combien vaut un jour d'illusion,
Où l'on peut construire d'enchantement les castels,
Comme il est triste d'être toujours seul, et l'oratoire
Sans saints...

Ah! ayez pitié, vous qui avez vu le soleil une fois,
Quand même triste, parmi les giroflées fanées,
De ceux qui vont mourir sans voir le soleil,
Dans un amour, sans illusion, emmurés...

PARMI LES HOMMES

III

Ce fut un soir d'été, sous les olaies,
Que je la vis, drapée de grâces consolantes,
Il tombait une lumière vierge des olaies,
Toute de doux sourires consolants.

Elle auréola de désir et de péché,
Ma poitrine, qui aimait la vierge entre les vierges,
J'ai cueilli la fleur écarlate de mon péché,
Et jamais plus mes rêves furent blancs, vierges.

Nuits à l'oriflamme de dorés baisers,
De mauvais désirs obsédants de la chair;
Elle seulement a su donner les chers baisers,
Qui apaisèrent l'amour de ma chair.

Ah! mon Palais, ah! mon dernier Château,
La reine nous a conquis l'étendard,
Où neigeait la Fleur de Lys et le Château
Est veuf des fêtes de l'étendard...

Combien de blancs chrysanthèmes aujourd'hui fanés!
Et sur le sol du parc, ah! combien de feuilles mortes!
Fais refleurir, ô Elue, mes rêves fanés,
Et ressuscite l'amour glacé des mortes!

Et soit bénie, ô Fleur, en laquelle j'ai déjà oublié
Les héraldiques dédains de ma fiancée,
— Tout l'immaculé passé j'ai oublié,
De ton corps j'arrache le voile blanc de fiancée!

V

Soirs de deuil, à l'hôpital
Des malades qui n'ont pas de guérison,
Route pour la sépulture,
Sans repos, sans cordial.

Aucune prière spirituelle
De sœur de charité pure,
Silence pâle, réclusion..,
Quand viendra le funéral?

Pourquoi, ô calme amante,
Insulter la mort de l'âme,
En un méchant sourire, qui exhorte au mal?

Ah! cachez entre les rideaux,
Cachez entre les mousselines,
Le dernier cri de la Morte!

VI

En ce soir lilas,
Quand je baisai tes cheveux, couleur de gloire,
O la tristesse des Amantes mauvaises,
Qui vinrent blanches, de lilas,
Chantant, orgueilleuses, des chants de victoire!

Baisers, couchant de mon âme,
Baisers, lame sur ma tunique...
En ce soir précurseur et calme,
Bien triste pleura cette âme inquiète,
A cause que tu n'étais pas la première Aimée, l'unique!

Nous sommes celles que tu méprisas,
Tes yeux voyaient seulement la robe blanche de l'Elue:
Tu as crucifié nos amours,
Nos désirs, tu les as méprisés.
Que ta volonté soit faite!

Ah! mais ne pleures pas après celle qui te console,
Toutes les larmes que nous avons pleuré,
Vois-tu, dans nos mains blanches nous n'avons pas voulu l'étole,
Pour te donner le baiser qui console,
L'ardent baiser, dans lequel nous nous sommes données!

Voix au loin défaillantes déjà,
De celles que j'aimai, dans les jours d'illusions,
Ah! si en toi, où la fleur d'amour aujourd'hui se donne,
J'avais oublié déjà
Cette jalousie des autres aspirations...

Je n'aurais pas souillé le loyal mois de Marie
De ton sein d'amour, si serein, si calme,
Je verrais en ton regard la croix de la souffrance,
En ta prière la vierge Marie,
Et ton sourire avec la résignation d'un psaume.

Mais, en ton sein, mon souci
Ne s'est pas doré dans l'or blond de ton baiser,
Le crime passé est ressuscité...
Ah! pauvre de l'Emigré,
Mort de faim au pays de son désir!

A. DE OLIVEIRA SOARÈS

(*Traduction de* JEAN ITIBÉRÉ DA CUNHA)

SOIRS

A GEORGES EEKHOUD

I

Les soirs ont dit tout bas des mots mystérieux,
Chatoyants comme des reflets de chrysoprase,
Les soirs lourds où le violon jette sa phrase
Aux brises essorant leur vol capricieux.

Les nénuphars si blancs ont des aspects étranges
Sur l'eau noire du lac qui paresse et s'endort.
En l'alanguissement vespéral du jour mort
La froide lune luit de flamboîments oranges.

Voici les soirs d'été si doux, les soirs pervers
Où l'Amour fol ravit les âmes et les choses...
J'ai longtemps respiré les effluves des roses
Et j'ai bu les relents de leurs cœurs entr'ouverts.

Voici les soirs d'été si doux, les soirs tranquilles
Où vers des paradis éternellement clairs,
Mon âme, lasse enfin des stupres de la chair,
Pour sa candeur recherche un débonnaire asile.

Et loin de l'orgueil bleu des matins caressants
J'ai fui vers les jardins aux ombres taciturnes,
Et dans la bonne Paix du silence nocturne
J'écoute les refrains de mon cœur languissant...

II

Sur le calme sommeil des jardins assoupis
Très lente, choit la pluie et sa caresse lasse,
Comme un pesant essaim de papillons qui passe,
Courbant les frondaisons et le chef des grands lys.

Et les pavots soyeux et les fauves épis
Se penchent doucement et rêvent, tête basse :
Sur le calme sommeil des jardins assoupis
Très lente, choit la pluie et sa caresse lasse.

La hantise des lourds étés blonds accomplis
Où l'argent somptueux des beaux midis s'enchâsse
Emplit de longs regrets le rêve de l'espace.

Voici la mort du jour et le soir indécis ;
Sur le calme sommeil des jardins assoupis
Très lente, choit la pluie et sa caresse lasse.

LUCIEN DE BUSSCHER

.....

SOIRÉE EN MER

Nous étions restés seuls. Le pont était désert
Et les mâts élancés ployaient sous la voilure;
C'était l'heure où le jour dans les ombres se perd,
L'heure où la paix du ciel descend sur la nature.

Saisis d'un saint respect, tous deux pensifs, émus,
Nous regardions la mer, ce ténébreux abîme,
Les vastes profondeurs des mondes inconnus,
L'espace où tout se meut dans un ordre sublime.

Remplis d'émotion, rêveurs, silencieux,
Elevant au Seigneur notre âme recueillie,
Nous écoutions des flots le bruit mystérieux,
Lorsque la vague fuit par la vague assaillie.

Tout était calme et pur dans les plaines de l'air
Ainsi que dans la nuit limpide et vaporeuse.
Parfois, un cri d'oiseau, retentissant et clair,
Surgissait, loin de nous, de l'onde impétueuse,

Se mouvant lourdement sous ses mâts orgueilleux,
Notre vaisseau voguait dans l'immensité sombre,
Et, ta main dans ma main, nous étions tous les deux
Isolés sur le pont, déjà tout voilé d'ombre.

Te souvient-il encore de ce moment béni?
De cette belle nuit si tranquille et si pure,
Où nos cœurs pénétrés d'un amour infini,
S'élevaient d'un élan vers la sainte nature?

J. DE TALLENAY

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Castelvautour, par CHARLES BUET. Paris, Delarue. — *Portraits et silhouettes*, par le baron DE HAULLEVILLE. Bruxelles, Lacomblez. — *La Vie artistique*, par GUSTAVE GEFFROY. Paris, Dentu. — *Lilith*, par REMY DE GOURMONT. Paris, Girard. — *Contes hétéroclites*, par H. CARTON DE WIART. Gand, Siffer. — *From Home*, par AUGUSTE VIERSET. Liége, Godenne. — *Au Siècle de Shakespeare*, par GEORGES EEKHOUD. Bruxelles, Lacomblez. — *Quelqu'un d'Aujourd'hui*, par HENRY MAUBEL. Bruxelles, Lacomblez. — *Ténèbres*, par IWAN GILKIN. Bruxelles, Deman. — *Le Château des merveilles*, par VALÈRE GILLE. Bruxelles, Lacomblez. — *Euryalthès*, par FRANÇOIS COULON. Paris, Vanier.

Il a plu des livres, depuis deux mois, et ma table de critique est fort encombrée. Comme il est peu probable que cette pluie consente à diminuer, je me vois forcé d'être expéditif. J'en demande pardon, d'avance, à tous les écrivains, poètes et prosateurs, à l'œuvre desquels je consacre ici des notices trop restreintes. Et si l'un d'eux se fâchait, je lui proposerais, pour toute vengeance, de me remplacer le mois suivant. Je suis sûr que la fâcherie ne tiendrait pas.

M. Charles Buet est, on le sait, un écrivain infatigable. Il aborde les genres les plus divers avec une souplesse, une aisance et une décision qui lui donnent une espèce de supériorité. Conteur, romancier, auteur dramatique, critique, historien et moraliste, on ne lui reprochera point de borner le champ qu'il laboure, et l'abondance de sa production ne lui enlève rien de son talent ni de sa conscience.

M. Charles Buet publie chez Delarue, dans une collection illustrée *ad*

usum Delphini, un roman historique intitulé *Castelvautour*. Ce n'est pas facile d'écrire un roman historique qui puisse être mis dans toutes les mains, et qui soit intéressant. M. Buet a réussi, et le mérite n'est pas mince.

Castelvautour nous raconte un épisode peu connu de la vie de Charlotte de Savoie, reine de France, la femme du terrible et légendaire Louis XI. Et non seulement M. Charles Buet a pris un plaisir d'historien à évoquer la douce figure de cette reine oubliée, mais il s'est attaché, avec passion, à décrire les mœurs, les usages, les traditions et les beaux paysages de cette Savoie à laquelle il semble avoir voué le même culte que Walter Scott rendait à l'Ecosse.

Les aventures de la bonne reine, de Simone et de Michelin des Esserts sont déroulées habilement, par un conteur expert, assez maître de ses effets pittoresques pour ne pas les prodiguer.

M. le baron de Haulleville, qui a fait ses preuves d'historien, réunit en un gros volume, chez Paul Lacomblez, sous ce titre : *Portraits et silhouettes*, les études et les articles qu'il publia jadis, dans des revues et dans des journaux, sur Adolphe Thiers, sur Guillaume Ier, sur Napoléon III, sur Pie IX et sur quelques autres personnages de moindre importance.

Il est, en général, fort oiseux de rechercher, après vingt années, ce qu'un journaliste a pu écrire sur de grands événements et sur ceux qui les ont conduits. Mais M. de Haulleville ne fut pas seulement journaliste : il a fait mieux que de distribuer à la plèbe intellectuelle la triste pitance de lieux communs dont elle est avide. Il s'est servi du journalisme en écrivain, pour semer dans les esprits des vérités neuves, ingénieuses ou fortes. Aussi peut-on lire ses portraits et ses silhouettes sans redouter une désillusion.

M. de Haulleville a une manière à lui, qui n'est pas odieuse. Il sait le charme et la force de la bonhomie. Mais ne vous fiez pas trop au bonhomme : il a parfois le coup de griffe acéré et inattendu. Il y a quelques surprises de ce genre dans l'étude consacrée à Jules Van Praet, et elles ne sont pas désagréables.

Bref, *Portraits et silhouettes* est l'œuvre d'un esprit peu banal, et qui tranche, assez fièrement ce me semble, sur la plupart des écrivains belges d'avant 1880. Plût au ciel qu'il y en eût eu davantage de sa trempe et de sa culture ! Nous n'aurions pas à lutter contre la médiocratie qui nous environne.

***

M. Gustave Geffroy, lui non plus, n'a pas craint de donner la forme définitive du livre à ses remarquables études sur les peintres et les sculpteurs de ce temps. Et il a eu raison, car *la Vie artistique* n'est pas une série de feuilletons réunis au hasard sous un titre arbitraire, mais un ensemble d'études choisies, qui révèlent, chez le critique, une sensibilité particulière et un idéal artistique déterminé. M. Gustave Geffroy possède, me semble-t-il, les deux qualités essentielles sans lesquelles le critique d'art tombe fatalement dans le reportage ou dans la transposition : il est assez curieux et assez éclectique

pour s'intéresser à toutes les manifestations plastiques, et, malgré cette curiosité et cet éclectisme, il s'élève à des idées générales et à des jugements motivés. C'est ce qui lui permet d'apprécier, avec finesse et avec force, et sans dissimuler ses antipathies ou ses préférences, des artistes aussi dissemblables que Manet, Auguste Rodin, Raffaëlli, Puvis de Chavannes et Whistler. Enfin, M. Gustave Geffroy a le coup de plume net, pittoresque et décisif. Aussi, M. de Goncourt, dans la préface un peu excentrique qu'il a écrite pour le livre, a-t-il raison de vanter la langue de M. Geffroy, cette langue « à la fois poétique et technique, charriant des idées dans de la clarté ».

Telle n'est assurément pas la langue de M. Remy de Gourmont, qui, mis en évidence par un incident peu littéraire, issu d'un article à tapage qui n'était pas littéraire du tout, profite de sa notoriété d'anti-chauvin et de Déroulède retourné, non seulement pour poser au législateur du nouveau Parnasse, mais pour publier, à la queue-leu-leu, une kyrielle de livres qui seraient très dissemblables s'ils ne parvenaient à l'unité par une égale et souveraine médiocrité.

Si *Lilith* est une tentative de mystification, elle est laborieuse, et risque de n'être jamais comprise. Mais, je doute que M. de Gourmont soit porté à des mystifications. Dans le monde où il patrocine, on ne mystifie pas, on se mystifie soi-même, et on est tout seul mystifié. Qu'on se figure la Genèse réduite aux proportions d'un livret d'opérette, par une sorte de Crémieux en plomb, et dont Hervé n'aurait pas voulu.

La musique manque.

Je n'adresserai pas le même reproche à l'auteur des *Contes hétéroclites*. M. H. Carton de Wiart, qui n'est pas attiré par l'opérette, se pique « d'écrire d'enthousiasme des choses sincères ». Je l'en félicite, mais c'est à condition que ces choses soient bien écrites; l'enthousiasme et la sincérité ne tiennent pas encore, malgré des proclamations récentes, lieu de science ni de talent. Le livre de M. Carton de Wiart vaut heureusement mieux que le petit manifeste par lequel il débute, et qui eût gagné à ne pas dépasser le seuil de la petite église néo-catholique, comme certaines fleurs de littérature judiciaire ne perdraient rien à éclore, modestement, en famille, dans les plates-bandes aimables du Palais de Justise et du jeune barreau. Lorsque M. Henri Carton de Wiart, abandonnant les marottes d'ordonnance, écrit : *Une Ruine*, *Soir d'esseulement* ou *le Patrimoine des pauvres*, il entre, avec des qualités précieuses, dans une littérature qui vaut mieux que la littérature judiciaire : la littérature tout court. L'auteur des *Contes hétéroclites* a des mérites et des facultés qu'il serait impardonnable de dédaigner. Lorsque son ironie, qui a du trait, se dégagera davantage, elle ne manquera point de lui inspirer quelques satires barbelées. M. Carton de Wiart est enthousiaste et sincère, et, ce qui vaut mieux, il sait tenir habilement une plume d'écrivain. Je voudrais seulement qu'il la surveillât de plus près. Il est des adjectifs d'orateur qui ont bon air dans un discours, mais qui n'ont point la même figure sur le papier.

J'attends d'ailleurs M. Carton de Wiart à son prochain livre, qui sera

orné, je l'espère, comme les *Contes hétéroclites*, d'un beau frontispice de M. Georges Lemmen.

⁂

M. Auguste Vierset, que les lecteurs de *la Jeune Belgique* connaissent comme poète, publie un livre de prose, *From Home*, maigre gerbe rapportée, écrit-il, « d'un voyage trop hâtif dans un pays qui le déconcerte ».

Il se peut qu'en entrant à Londres, M. Auguste Vierset aît été déconcerté; mais il n'est pas mauvais que le voyageur soit déconcerté. Les êtres et les choses ne l'en frappent que mieux, et la gerbe d'observations qu'il rapporte du voyage n'en est que plus intéressante. C'est dire que M. Auguste Vierset se calomnie un peu, et que sa gerbe n'est pas si maigre. Au contraire, qu'il nous promène à sa suite au concert, au théâtre, à Saint-James, à Westminster, chez Mme Tussaud ou au British Museum, il se retourne vers nous pour nous communiquer des impressions fraîches, délicates ou poignantes, dont l'intérêt ne faiblit pas un instant.

J'ajoute que les impressions de M. Auguste Vierset sont d'un artiste, et qu'il les exprime dans une belle langue saine et forte, à la fois nerveuse et musclée.

Je croyais qu'on avait renoncé à cette prose-là. Je m'étais trompé, et j'en suis heureux. Je regrette seulement que je ne reçoive pas plus souvent des démentis littéraires de cette portée et de cette valeur.

Avec M. Georges Eekhoud, nous voyageons en esprit à travers l'Angleterre du XVIe siècle, l'Angleterre de Shakespeare, de ses prédécesseurs et de ses contemporains.

On sait que M. Georges Eekhoud a eu la bonne fortune de recevoir une éducation très moderne. Il connaît l'italien, l'allemand et l'anglais, et cette connaissance lui a permis de sortir, à des époques climatériques, de cette patrie ou plutôt de ce terroir flamand pour lequel il a une dévotion intransigeante et hargneuse. Il a obéi ainsi, peut-être d'abord sans le savoir, au mystérieux instinct qui poussait jadis en Italie et en Angleterre les peintres flamands de la race de Rubens et de Van Dyck. C'est ainsi que nous avons vu M. Georges Eekhoud émigrer tour à tour, en imagination, en Italie, en Allemagne, en Norwège et en Angleterre. Il en est revenu sans que sa personnalité en fût entamée, avec un trésor accru de sensations magnifiques. Il s'est confronté avec Verga, avec Grabbe, avec Ibsen, avec Ben Johnson et avec Webster. Il a irrité sa sensibilité en la mirant dans la leur. Et il semble les avoir abordés, non pas comme des étrangers, mais comme des compatriotes, comme des habitants soudain reconnus d'une mystérieuse patrie. Il est allé vers eux poussé par la sympathie qu'il éprouve pour les douloureux, les passionnés, les désordonnés et les violents.

Au Siècle de Shakespeare dresse devant nos yeux le décor fourmillant de cette Angleterre du XVIe siècle qui produisit coup sur coup, en une prodigieuse effusion de sève créatrice, de 1550 à 1640, une pléiade de deux cent trente-trois écrivains dont quarante au moins, dit M. Eekhoud, ont du talent et du génie. C'est l'Angleterre du XVIe siècle, *Merry England*,

« l'île smaragdine », que l'auteur du *Cycle patibulaire* célèbre avec un enthousiasme quasi anglais. Il évoque ses vertes campagnes, nous ouvre ses chaumières et ses cottages, rêve sous le pommier du vieux Will, nous présente les paysans et les seigneurs du temps de Henri VIII et de la reine Bess, décrit leurs costumes, leurs mœurs et leurs orgies, ressuscite en des pages nostalgiques le vieux Londres de Greene, de Ben Johnson et de Peele, nous initie aux intrigues de la cour, et nous offre nos entrées au Théâtre du Globe ou à Black-Friars. Cette série de tableaux, que M. Georges Eekhoud a brossés de son pinceau le plus opulent, m'apparaît comme le complément indispensable des magistrales études de M. Taine. Elle n'honore pas seulement l'écrivain, mais le lettré, le chercheur et l'historien. Car si M. Georges Eekhoud s'est contenté d'inscrire en tête de son étude cette note modeste : « Livres de références : œuvres de Shakespeare, Marlowe, Greene, Peele, Webster, Ben Johnson, Massinger, Beaumont et Fletcher, Drake, Gifford, Douce, Whiler, Hartley Coleridge », il ne m'interdit pas de considérer la somme d'investigations parfois ingrates auxquelles il a dû se livrer pour mener à bien une œuvre débordante d'innombrables détails recueillis, un à un, dans les dramaturges, les poètes, les commentateurs et les critiques. Et notre public peut manifester une surprise reconnaissante de voir, à son intention, un romancier fécond se transformer en bénédictin.

***

Quelqu'un d'aujourd'hui, le curieux roman que M. Henry Maubel vient de publier chez Lacomblez, nous montre l'auteur de *Miette* en proie à une crise de transformation.

« Max, écrit M. Henry Maubel au chapitre X, avait trois portraits de Christian.

« Un portrait délicat et pensif avec un visage pâlot dont la peau fine se tendait au poids de boucles blondes, avec un front ardent de pureté où montait déjà un peu du reflet des yeux bleus d'eau. Une sorte de moquerie douce d'on ne savait quoi, flottait autour de ces yeux mélancoliques, autour du nez, du menton, de la bouche modelée d'un baiser. Enfant de race prédestiné aux voyances ; petit être aux passions claires comme ses yeux, issu de ces familles penseuses qui semblent désignées pour donner une aristocratie à notre temps.

« Au deuxième portrait, les lignes sensorielles s'accentuaient et les ailes du nez devenaient mobiles ; les cheveux étaient courts ; le visage avait une expression féminine ; le buste s'élançait ; l'allongement des traits en outrait l'ironie et la sauvagerie. C'était à cette époque de crise où le corps semble s'effaroucher de l'œuvre de formation qui se fait en lui.

« Le dernier portrait était récent ; il datait de l'hiver. Christian l'avait fait faire dans un moment de spleen et l'avait envoyé à Max comme un portrait testamentaire. Le corps était formé et l'esprit avait mis son empreinte au masque. Le bas du visage, encore irrégulier, revenait à son plan proportionnel et se faisait plus sobre, plus nerveux, plus ferme, les traits de désir prenant comme une moqueuse inflexion de tristesse, tandis

que le haut s'assérénait, et, dans le contraste de ce visage qui s'équilibrait d'expression sinon de lignes, on percevait l'effort pour réfréner un désordre de passion et de souffrance. »

Si je cite ce fragment de chapitre, c'est d'abord parce qu'il donne une idée exacte de la manière de M. Henry Maubel, et ensuite, parce qu'il explique non seulement le roman, mais encore les différentes incarnations de son auteur.

Je ne puis m'empêcher, en effet, de rapporter au premier portrait de Christian les premières nouvelles de M. Henry Maubel, ces *Croquis funèbres* parus au moment de la plus forte expansion du naturalisme, mais qui tranchaient sur l'école à la mode par une rare délicatesse d'accent et par une exquise pudeur dans la description de la souffrance. *Miette* et *l'Etude de jeune fille*, ces deux œuvres ravissantes dont j'ai naguère fait ici l'éloge, sont d'un art plus net et plus sûr, mais j'ai cependant envie de les rattacher à la même période, qui est comme la puberté charmante du talent de M. Henry Maubel.

Au second portrait correspond *Quelqu'un d'aujourd'hui*. De même que l'allongement des traits outre l'ironie et la sauvagerie du visage, le sourd travail des idées et de la conscience accentue l'ironie et la sauvagerie de l'être moral. Et comme le corps semble s'effaroucher de l'œuvre de formation à laquelle il est en proie, l'esprit s'étonne, jouit et souffre de l'œuvre d'élévation et d'élargissement qui s'opère en lui.

Quelqu'un d'aujourd'hui est l'analyse d'un moment de crise intellectuelle, comme le deuxième portrait de Christian est la photographie d'un moment de transformation physique.

Comme les meilleurs d'entre nous, M. Henry Maubel est profondément troublé par la terrible banqueroute d'idées à laquelle nous assistons depuis dix ans. Comme les meilleurs d'entre nous, il a soif de certitude et de foi, et c'est devant le soleil couchant d'un siècle à l'agonie qu'il rêve à l'aurore future. « La société moderne est retombée de son idéal avant de l'avoir atteint, car le règne du Christ, le règne de *l'homme-enfant* est encore à venir... Qu'on refasse bien vite de l'enfance et qu'on rallume par les groupes d'hommes ces foyers de tendresse qui empêchent les âmes de se durcir à mi-chemin. » Tâchons donc de retrouver, grâce à la fraternité véritable, la fontaine de Jouvence où se rajeuniront les âmes.

J'ai parlé tantôt d'une crise intellectuelle. Mais cette crise intellectuelle offre cette particularité caractéristique qu'elle a pour objet un artiste sentimental. C'est par le cœur que les idées nouvelles sont entrées en lui, et c'est du cœur qu'elles remontent jusqu'au cerveau. Et comme la sentimentalité de M. Henry Maubel a une soyeuse doublure de sensualité raffinée, cette invasion d'une philosophie sans doctrine provoque un certain désarroi. Aussi les aspirations de M. Henry Maubel, tout en étant tyranniques, ne cessent pas d'être vagues. Jusqu'ici, pour celui qui sait dépouiller les phrases du lustre qu'elles doivent aux mots, Christian n'arrive encore qu'à une sorte de respect et de religion de la vie, à une espèce de timidité sacrée devant le mystère de l'amour.

Quant au roman, dégagé de son atmosphère, je lui reproche d'être épars, à la fois trop anecdotique dans les détails et presque inconsistant dans son ensemble. Il a plutôt l'air d'une confession à voix basse, destinée à des initiés, que de l'analyse, logique et bien ordonnée, d'un cas personnel dramatisé par une généralisation. Peut-être la forme employée est-elle parfois, à force d'être délicate, en délicatesse avec le fond. « Nous voudrions parler, dit quelque part M. Henry Maubel, sans qu'on entende le bruit de nos voix. »

M. Henry Maubel parle parfois trop de cette façon-là. Et ses personnages aussi, puisque « les êtres que nous chérissons ne sont que des reflets de notre être ». Au fond, M. Henry Maubel étouffe de silence, et je lui dirais volontiers, comme Max à Christian : « Il faut, de temps en temps, se rejeter à la foule... Laisse-toi aller. »

Et le jour où M. Maubel mariera les qualités de son *Etude de jeune fille* à celles de *Quelqu'un d'aujourd'hui*, il nous donnera un nouveau livre, qui correspondra au troisième portrait physique de Christian.

M. Iwan Gilkin publie chez Edmond Deman, en un cahier de luxe orné d'une lithographie de M. Odilon Redon, sous le titre *Ténèbres*, la deuxième partie de l'œuvre inaugurée par *la Damnation de l'Artiste*, et que complétera bientôt une série de poèmes intitulés *Satan*.

Comme je l'écrivais en 1890, à propos de *la Damnation de l'Artiste*, *Ténèbres* n'est qu'un fragment d'une œuvre poétique considérable, dont l'ensemble nous échappe encore. Non seulement nous ne connaissons pas la troisième partie du livre, mais les deux cahiers parus nous présentent des poèmes groupés dans un ordre provisoire, presque anthologique. Il serait téméraire de rechercher, dès à présent, quelle est l'idée génératrice et la conclusion finale de l'œuvre. Je me contenterai donc d'apprécier ce fragment comme fragment, sans m'inquiéter du rôle architectural que lui réserve le poète.

Ce qui dominait dans *la Damnation de l'Artiste*, c'était la *curiosité*. Elire quelqu'un, se glisser dans son cœur, dans son cerveau, se substituer à lui, bref, usurper avec délices une personnalité qui semble interdite, tel était l'âpre et délicieux miracle humain que M. Iwan Gilkin célébrait dans son premier cahier. Cette curiosité despotique, poussée jusqu'à l'hystérie, chantait dans chaque strophe, presque dans chaque vers, comme un *leitmotiv* étrange et puissant.

Dans *Ténèbres*, il semble que le *leitmotiv* ait changé. Ce qui chante dans la deuxième partie de l'œuvre, ce n'est plus le thème de la *curiosité*, mais celui du *silence*, du silence volontaire et de l'isolement éternel :

Ma parole est un mur sans porte ni fenêtre
Qui monte autour de moi, dur, puissant et massif,
Avec maint bas-relief gai, trompeur et lascif,
Et nul œil curieux jusqu'à moi ne pénètre.

Seul, je me connais. Seul, je sais ce que je suis.
Seul j'allume ma lampe en mes sinistres nuits
Et, seul, je me contemple, et, seul, je me possède.

Je me couche, comme un chartreux, dans mon linceul ;
Et, loin de tout désir qui me flatte ou m'obsède,
Je goûte, comme Dieu, le néant d'être seul.

Jamais, me semble-t-il, la sombre volupté du silence, du silence hermétique, du silence par orgueil, par sagesse, par charité, du silence à tout prix, même au prix du mensonge pieux et nécessaire, n'a été proclamée avec une aussi profonde et splendide amertume. On dirait le soliloque grandiose d'un sphynx que sa haute stature dérobe aux yeux de la foule. C'est une bouche de pierre qui parle dans les nuages, et qu'on ne voit pas.

Et cependant, il existe un lien entre la curiosité de naguère et le silence d'aujourd'hui. Pourquoi ce silence ne serait-il pas l'envers de cette curiosité ? Quand on pousse jusqu'à la frénésie le désir d'entrer en maître dans les cœurs et dans les cerveaux, on doit craindre à son tour d'être deviné et envahi. On a peur que la loi du talion ne se vérifie. Et l'on s'enferme seul et farouche dans la maison sans porte ni fenêtre, dont nul œil jamais ne percera les murs :

Ces baisers dangereux dont tu voulais repaître
Tes appétits malsains malgré ma volonté,
Tu convoitais leur charme étrange et redouté,
Dans mon secret suprême espérant me connaître.

Mais ma pensée est close et nul doigt ne pénètre
Les replis douloureux de sa perversité.
J'ai dédaigneusement trompé ta volupté
Et tu ne m'as jamais si peu compris, peut-être !

Comme affirmation de personnalité, ces strophes puissantes et armées poussent la cruauté froide jusqu'à la beauté féroce.

Un autre *leitmotiv*, que nous avions déjà entendu dans *la Damnation de l'artiste*, résonne aussi dans *Ténèbres*, mais avec une intensité croissante : c'est le thème de la *Rédemption messianique*. Le poète initié, en qui réside toute sagesse, qui peut faire des dieux, mais non l'être lui-même, rêve de donner au monde le miraculeux Sauveur qu'il attend. Mais l'âme de l'enfant élu est inégale à l'œuvre, le catéchumène se dérobe, et le Mage, après avoir pleuré sur sa chimère morte, se plonge, désormais sans désir, dans la froide contemplation intérieure :

Et dans l'étrange envoûtement,
Obsédé par sa ressemblance,
Son être sur sa propre essence
Se moule plus étroitement.

Construite sur ces deux phrases caractéristiques, l'œuvre devait être sombre et désespérée. Mais elle a beau sonner à larges volées le pessimisme

le plus noir et le plus farouche, je crois bien que les cloches du *Glas*, les cloches effrayantes qui versent la panique sur les villes maudites, célébreront un jour une mystérieuse et divine aurore.

Considéré comme Florilège, *Ténèbres* renferme maintes fleurs d'une éblouissante et terrifiante beauté. Il faut signaler les grands poèmes, *la Douleur du Mage*, un rêve de Gustave Moreau, *le Précurseur*, une merveille de somptuosité funèbre, *le Portrait*, où se révèle le secret du bonheur polaire, puis les sonnets bizarrement taillés, pareils à des verres de Venise remplis d'*aqua-tofana*, et enfin et surtout *Pays de rêve*, une inspiration unique dans l'œuvre du poète, et dont la pureté grecque est digne de l'Anthologie.

Dans *Ténèbres*, comme dans *la Damnation de l'artiste*, la forme plastique est impeccable. Poète au sens absolu donné à ce mot par Gœthe et par Edgard Poe, M. Iwan Gilkin combat victorieusement, par son exemple, les puériles monstruosités où se complaisent les rimeurs de la décadence. L'œuvre d'art, pour lui, n'est pas la diffusion spontanée d'une passion strictement personnelle, c'est-à-dire le triomphe de l'égoïsme le plus bas : elle n'existe à ses yeux qu'aux prix d'une transfiguration idéale ; elle montre les choses sous leur caractère d'éternité ; et par là même, quelque désespérée et quelque cruelle qu'elle soit, elle est une forme de la Charité et de l'Amour. Les poèmes de M. Iwan Gilkin sont de vrais poèmes, dont la forme est fixée, et auxquels on ne peut rien changer. Il crée sa vision, et il l'impose telle qu'il l'a créée. Et chez lui comme chez tout poète de race, on découvre un dominateur.

Ce sera l'honneur de M. Iwan Gilkin d'avoir rappelé, par de beaux vers, l'attention de nos écrivains et de nos lettrés sur les lois éternelles, aujourd'hui méconnues, de la Poésie et de l'Art.

***

L'auteur du *Château des Merveilles*, M. Valère Gille, malgré qu'il pratique la même religion littéraire que M. Iwan Gilkin, m'apparaît comme l'antithèse vivante du poète de *Ténèbres*. M. Valère Gille ne se penche point, attiré par leur vertige, sur les gouffres énigmatiques de la conscience et de la pensée. Le problème du monde ne le tourmente pas. Toutes les misères de la vie lui sont cachées par le drapeau couleur d'aurore qu'il déploie d'un geste enfantin. Il est le poète du Bonheur et de la Joie, du bonheur discret et de la joie paresseuse. Ses poèmes, fleuris et musqués comme son nom, célèbrent la beauté des choses jolies, la langueur des baisers délicats, le charme indolent des paysages de féerie. Epicure s'est fait berger, et paît de charmants moutons dans les prairies de l'école esthétique. La laideur est une invention : rien n'existe que le ciel naïf, les fleurs et les personnages de l'idylle antique. Charles Monselet, à qui Baudelaire lisait *le Voyage à Cythère*, reprocha vivement au poète d'avoir écrit cet abominable vers :

Ses intestins pesants lui coulaient sur les cuisses,

et comme Baudelaire impatienté s'écriait : « Qu'auriez-vous préféré à cette image? » répondit simplement : « Une rose! » Je crois que M. Valère Gille répondrait comme Monselet.

Et il n'aurait pas tort, puisque pour lui le cœur de la rose est le cœur du monde, et puisque son optimisme galant lui inspire des vers exquis, où la joliesse devient de la grâce. Il a, d'ailleurs, la marque du *poète-né*, car, dès ses premiers poèmes, parus en 1887 dans le *Parnasse de la Jeune Belgique*, il nous révélait déjà son rêve d'élégance et de mièvrerie. Il s'est développé depuis, en s'affinant, mais dans le même sens, et le *Souvenir* du *Parnasse* pourrait figurer, sans détonner, dans le merveilleux château d'aujourd'hui :

C'est comme un songe que l'on n'ose
Songer, qui s'efface et renaît,
S'efface et renaît, et ce n'est
Qu'une heure où l'on eut une rose.

Dans *le Château des Merveilles*, — une suite de trente ariettes de trois strophes chacune, — M. Valère Gille semble avoir voulu renchérir sur sa préciosité naturelle. Il a voulu faire une guirlande de fleurs minuscules pour une jolie fée de Lilliput. Figurez-vous les madrigaux d'un Petit Poucet précoce, dédiant des vers écrits à la loupe, sur le pétale d'une rose, à la petite fille de l'Ogre. L'amour rit au milieu des jouets :

Sa fraîche ville de poupée,
Trois petits pages d'or vêtus
Et proprets comme des écus
Sur un plateau l'ont apportée.

Avec bien des soins délicats
Autour ils mirent des vergers
De buis taillés et d'orangers
Alignés comme des soldats.

Et l'on croirait ces jardinets
Coupés comme un gâteau des Rois
Et ces mignons chalets de bois
Pris d'une boîte de jouets.

Et c'est l'Amour-enfant, aux yeux ingénus et à l'éternel sourire, qui plane sur les frêles tourelles du château.

M. Valère Gille a non seulement réalisé une jolie fantaisie d'artiste, — le château de Kate Greenaway, — mais, ou je me trompe fort, ou il s'est débarrassé, dans une œuvrette charmante, d'un petit trésor de visions et d'images qui n'eussent pas manqué de le gêner plus tard, en des poèmes d'inspiration plus adulte, parents de ceux qu'il a publiés depuis deux ans dans *la Jeune Belgique*.

Ce n'est d'ailleurs pas à Pouponville que M. Valère Gille a rimé le dernier poème de son album :

Tout l'amour de mes yeux ravis
N'est-ce pas ce matin limpide,
Ces paysages que je vis
Avec un ange comme guide?

Les fleurs aux oiseaux enlacées
Dans ce feuillage des lumières,
Ce sont sans doute mes pensées
Naïves comme des prières.

Et si mes doux yeux sont en fleur
A mon chaste et joyeux réveil,
C'est qu'Elle est entrée en mon cœur
Toute blanche, avec le soleil.

Non, ce n'est plus à Pouponville, mais dans le pays de Breughel de Paradis.

M. François Coulon, lui, revient du pays de Wagner, avec un drame en trois actes, *Euryalthès*, qu'il nous donne comme un essai de rénovation théâtrale, et qui est précédé d'un manifeste littéraire intéressant.

« Dans ce champ à la végétation serrée et gigantesque où Wagner a si largement moissonné, écrit M. Coulon, il y a encore à glaner, surtout pour les écrivains qui privés des ressources de la musique vocale et instrumentale, n'ont pas à redouter la perte totale de leur originalité. Le fond des œuvres, les idées, la disposition des scènes principales attesteront l'influence wagnérienne, mais la forme, le langage leur appartiendront. La musique des syllabes déterminera l'atmosphère du drame, établira une sorte d'orchestration verbale suggérant les idées premières que précisera le dialogue... Ainsi, pour exprimer l'idée de rêve, l'inspiration nous dictera des mots constitués plus spécialement par les consonnes *v*, *f*, *l*, suggestives de rêve, tels que : *voile*, *voguer*, *frileux*, *vague*, etc... »

Je m'en voudrais d'insister sur ces théories, dont M. Coulon sourira bientôt, s'il n'en sourit pas déjà. J'aime mieux constater que dans son drame — qui n'a rien de wagnérien, et dont le symbolisme m'échappe, — il a joué du vers libre en poète délicat et en musicien subtil. Selon les exigences de l'action, le vers s'étire jusqu'à la prose, ou bien il se resserre jusqu'aux mètres traditionnels. On sait que je n'encourage guère la mélopée, mais son emploi, s'il est ingénieux et logique, pourrait se justifier un jour par les nécessités mêmes d'une espèce de drame musical ou très proche parent de la musique. A ce point de vue, l'essai de M. Coulon attire l'attention. Non pas que le poète — qui a du talent — aît résolu le problème, mais parce qu'il apporte des éléments sérieux à ceux qui voudront le résoudre plus tard.

Il me reste, avant de terminer ce bulletin bibliographique, à demander la parole, un instant, pour un fait personnel.

M. René Ghil, dont j'ai l'infirmité de ne pas admettre les théories, et le mauvais goût de nier le talent, me décoche, dans *la Revue indépendante*, un article de vingt-cinq aunes, dont l'atticisme évolutif m'a diverti, mais qui cache mal l'arrière-pensée de provoquer une longue réponse.

M. René Ghil s'abuse. Il ne m'induira pas en polémique. Je lui ai dit pourquoi naguère, et je le lui répète aujourd'hui. J'ai connu jadis un charmant garçon qui se croyait Dieu le Père : je ne l'ai jamais contredit.

ALBERT GIRAUD

Paradis perdu, par ANTONIO DE OLIVEIRA SOARES.

Ce *Paradis perdu* de M. Soares est un paradis trouvé par le poète, car il abonde en beautés de forme et de fond, en trouvailles de rythmes ingénieuses. C'est la suite et le complément de *l'Examen de Conscience*. Le livre est divisé en deux parties. Dans la première, qui a nom : *Le mois de Marie*, (pourquoi ?) le poète célèbre ces mêmes amours chastes et quelque peu légendaires du précédent volume, avec, pourtant, une légère nuance; le désir de possession, à peine marqué là, est ici au fond de tous ses rêves :

Loin des méchants mon cœur las ne veut avoir maintenant
Qu'une vie comme un voile de communion,
Une existence passée dans la pureté du chrétien,
Faite d'abnégation, d'attachement et sacrifices,
Je voudrais noyer les vices dans la chasteté,
Vivre simplement, faisant l'aumône et priant...

C'est plein de bonnes intentions, comme vous voyez; mais, vaguement, un autre amour fait chanter dans le cœur du poète le clairon des éblouissantes chimères Il unit ses mains aux mains sévères de l'aimée et en rêve il joint sa poitrine à celle de la Désirée, de l'Annoncée à sa douleur, dont il enguirlande de baisers et de nostalgie le corps très chaste:

Aie pitié, enfin, aie compassion
De mes désirs, éclatants comme des joyaux,
Toi, qui as souri de mon aspiration,
Comme un enfant qui joue avec des joyaux.

Il y a, par-ci par-là, dans le volume quelques pièces détachées d'un charme exquis, de petits tableaux, un peu fourvoyés peut-être dans l'ensemble du poème, mais d'un mélancolisme adorable :

Ah ! quelle tristesse en moi les dimanches de pluie,
Tristes, comme un inutile avenir de veuve,
Tristes comme un soir sans Ave-Maria...
Sans que le soleil caresse, en de douces sympathies.
Des cheveux blonds d'enfant, fronts pâles
De convalescents, sourires blancs d'invalides,
Le soleil dorant les rêves éblouissants des phtisiques.

Dans la seconde partie, intitulée : *Parmi les hommes*, viennent, comme antithèse, quelques poèmes d'un sensualisme raffiné. Le poète est las de lutter, son blanc voile de fiançailles s'est déchiré, il regrette que son âme soit vierge d'amour, celle qui devait venir, l'Aimée, n'étant pas encore venue. Il n'a pas encore effeuillé les roses du rosier et n'a pas senti la douleur des baisers pécheurs dans la blancheur de son sein :

Dans le jardin où fleurissaient les lys et les martyres,
Est née, radieuse et pourpre, la tulipe royale.
Les soies et les satins ont succédé au lin,
Et à l'amour pur, l'amour péché, l'amour charnel.

La *Toute-amour* lui est apparue, les mains blanches comme des éten-

dards de paix. Il l'a rencontrée un soir d'été, enveloppée de charmes consolants et elle a mis dans son cœur, qui aimait la vierge des vierges, une auréole de désir et de péché :

Quand je la vis d'abord, avec son charme lent,
(De ces mauvais désirs je me repens et je m'absous),
J'ai voulu cueillir, dans cet amour, la fleur de l'oubli,
Boire son corps, la sucer comme un poulpe,
Avec tous les raffinements, toutes les luxures,
Tout ce dépérissement malheureux de fleur,
Désirs mauvais, rêves érotiques et furies,
Que mettait dans ma poitrine son sourire endolori.

La tour où se trouvait l'Aimée est tombée en ruines et le poète a arraché de son corps le voile blanc de fiancée. Mais il s'en repent bientôt et l'appelle, la souhaite et, s'étant revêtu de voiles blancs, spirituels, il cherche Celle qui doit venir et qui peut-être n'existe pas :

Et le Poète, laissant le mauvais chemin,
Parmi les herbes,
Monta à la Tour, et, vêtu de lin :
Sœur Anne, sœur Anne, vois-tu le chemin,
Regarde si la Fiancée vient vers moi par le chemin.
— Pauvre frère, je vois seulement la poussière et les herbes !

Ainsi finit le volume.

JEAN ITIBÉRÉ DA CUNHA

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Expositions Verstraete et Claus. — X. Mellery aux Aquarellistes.

Des nombreuses expositions particulières de ce mois, nous nous bornerons à mentionner celle de M. Théodore Verstraete et celle de M. Emile Claus.

M. Verstraete, qui continue à étudier la Campine, la Zélande et la mer, progresse lentement, mais obstinément. C'est un peintre vivant, sincère, un artiste ému, dont le sentiment poétique s'élargit, en même temps que sa facture, autrefois timide, hésitante, s'adapte avec plus de décision à l'impression choisie, sans éviter toujours la lourdeur.

M. Claus a l'œil fin, attentif et juste. Il s'est fait un métier où il a profité des plus récentes innovations, et qui est un bon métier, puisqu'il lui permet de noter avec fidélité ce qu'il a perçu et de rivaliser quelquefois d'éclat, comme dans son *Hiver*, dans son *Soleil d'arrière-saison*, avec la nature même. Dans l'ensemble, M. Claus apparaît comme un pur objectif, un pur naturaliste, soucieux uniquement de restituer les choses et la lumière dans leur intacte vérité. Ce qu'il peint, c'est son village flamand,

et la Lys bleue, et ses prairies vertes et ensoleillées, souvent acides, froides et crues, et ses horizons plats coupés de légères rangées d'arbres, égayées de taches vives qui sont des bestiaux ou des maisonnettes. Les claires journées d'hiver, les gelées blanches, les heures et les saisons fraîches le séduisent et il s'évertue à en donner la complète sensation. Çà et là, le paysan apparaît dans le paysage; toutefois, même dans la grande toile, *la Récolte des betteraves*, il n'y joue guère qu'un rôle accessoire, le rôle d'une chose animée, située à son plan dans l'atmosphère, modifiée variablement par les rayons.

***

Parmi beaucoup d'œuvrettes méritoires, mais peu individualisées, parmi beaucoup de redites qui appelleraient des redites et beaucoup d'improvisations, quelques-unes intéressantes, les six œuvres exposées par M. Xavier Mellery aux *Aquarellistes* manifestent une tenace et fervente volonté tendue vers un plus haut but d'art, et s'imposent à l'attention. Elles appartiennent à cette série d'allégories décoratives qui comprenait déjà *la Renaissance flamande*, — *la Force*, *la Justice et la Vérité*, — *la Muse de l'artiste et de l'artisan*, — et la plus belle, *le Temps et les Heures*.

C'est d'abord *la Hollande du* XVII^e^ *siècle*, évoquée en un groupe familial où tout parle de maternité douce et austère, de règle traditionnelle, de placidité domestique, de travail habituel et aimé. Le peintre a vivement senti et profondément pénétré un sujet que de longues études, attestées par ses merveilleux dessins de Hollande et de Marken, lui rendaient, plus que tout autre, familier. Recréant en lui tout un pays et toute une époque d'art, il en a concentré l'âme, sœur de la sienne, comme tel vieux peintre dans un portrait ou dans un intérieur, en cette vision sculpturale, qui est en même temps une simple scène de vie : une femme et une fillette au rouet à la clarté de la lampe. Ici M. Mellery a délicatement fusionné le réel et l'idéal, la nature et la pensée, en un ensemble d'une parfaite cohérence.

A côté de *la Hollande du* XVII^e^ *siècle*, *la Renaissance italienne* nous semble, au seul point de vue de la conception et de l'ordonnance, bien inférieure et presque superficielle. L'éphèbe ailé est d'une ligne infiniment gracieuse, sinon rare. Mais la femme qui se penche vers lui n'a pas un caractère suffisamment significatif et les accessoires ne sont que des attributs conventionnels. Dans un autre dessin encore, *l'Art et les récompenses*, M. Mellery ne se montre pas tout à fait dégagé des groupements ordinaires, des dispositions d'allégories et d'attributs que le sujet choisi, une muse récompensant les œuvres humaines, amenait presque fatalement. Il l'a seulement dispensée des indispensables couronnes et il a su exprimer par un geste de la muse la nature idéale et intime des rémunérations que l'artiste doit trouver dans son propre cœur.

La Chute des dernières feuilles d'automne a plus d'originalité, et même un charme de bizarrerie. Des branches noires qui raient un fond d'argent, des femmes tombent à travers de larges toiles d'araignées, tissus d'illusions; elles tombent doucement, semblables à des feuilles mortes; déjà

leurs membres s'engourdissent et leurs yeux se noient d'ombre. Et c'est comme une transcription naïve, un peu trop matérielle, du vers mélancolique d'Homère : Comme les feuilles des arbres sont les générations des hommes.

Mais les dessins que nous mettons au premier rang, avec *la Hollande du* XVII^e^ *siècle*, ce sont *la Famille*, admirable synthèse d'une ordonnance grave et vraiment monumentale, œuvre d'ingénuité et d'amour, à la fois solennelle et familière, et surtout *La pensée aime la nuit*, avec la grandeur de ses lignes, avec l'éloquence du geste, du bel élan d'embrassement confiant et peureux de l'âme accablée, qui se réfugie dans le sein de la nuit comme dans un sanctuaire sacré, et sent se refermer sur soi l'ample draperie des ténèbres pacificatrices. Ici l'art de M. Mellery se retrouve tout entier, sublimé et concentré, cet art dédié à la solitude et au silence, comme les statues que rêvait Carlyle.

Dans de telles œuvres, M. Mellery nous semble avoir réuni toutes les conditions de l'art décoratif vers lequel il a toujours dirigé ses efforts. Venu à une époque où triomphaient les instinctifs et les matériels, les fragmentaires et les spécialistes, il s'est isolé du courant. Tout en s'appliquant à l'observation de la vie et des choses modernes, il s'est reporté, à travers le romantisme tumultueux des peintres d'histoire qui le précédaient, vers les époques primitives qui avaient également requis le plus grand décorateur que notre école ait eu, Leys. Il a retrouvé en lui-même, avec leur patiente précision, le sentiment doux et taciturne des Primitifs du Nord, Flamands et Allemands, et il y a mêlé, dans une proportion originale, la noblesse des Italiens, des Vénitiens surtout, de la première Renaissance. Ainsi l'on voit s'unir chez lui la beauté d'expression dont l'art moderne se préoccupe par-dessus tout à l'indéfectible plastique que beaucoup d'artistes éludent trop souvent.

Malgré tout ce que son art a retenu de traditionnel, sa personnalité s'accuse avec force. Notamment, il a créé un type, sa femme néerlandaise, aux fortes épaules, aux chairs saines et solides, au cou dégagé et droit, à la tête petite, d'un ovale régulier, aux bandeaux également partagés qui descendent sur un front pur et sérieux, aux regards pleins de candeur, de franchise et de recueillement. Ce type est vivant, bien qu'abstrait; il est synthétique en même temps que réel.

La nature d'artiste de M. Mellery, qui aime avant tout, dans toute chose, la grandeur et la majesté du caractère; son éloignement pour l'action et le geste momentané, pour la véhémence qu'il n'a pas, tandis qu'il a l'intensité; son élévation d'esprit, son labeur concerté et discipliné, tout cela le rend apte aux grands travaux monumentaux. Et l'élargissement récent qu'on a pu constater aux *Aquarellistes*, d'une technique autrefois très minutieuse, et la compréhension plus parfaite de l'équilibre des masses, du balancement des lignes, et le choix judicieux des harmonies reposées, voilées de sourdines, des tonalités immobiles, des teintes sobres et sombres sur des fonds d'or qui abolissent les contingences, voilà qui prouve encore que le moment serait bon pour confier à M. Mellery — qui d'ailleurs a fait ses preuves

en matière d'art décoratif, car c'est à lui qu'on doit le dessin des statuettes du Petit-Sablon — non pas précisément un monument à décorer, puisqu'il faudrait pour cela qu'il y eût homogénéité entre sa peinture et le monument, mais des murailles à embellir, à ennoblir du rêve profond des lignes et des couleurs.

ERNEST VERLANT

CHRONIQUE MUSICALE

A partir du début de la campagne hivernale au Théâtre de la Monnaie, MM. Stoumon et Calabrési ont bien voulu, deux pauvres petites fois, faire trêve à la banalité lamentable de leurs programmes ; ils ont monté *Maître Martin* de Jan Blockx et *Yolande* de M. A. Magnard.

C'est toujours chose malaisée que blâmer un jeune compositeur et, qui plus est, un compatriote. Mais, dans l'espèce, s'en abstenir serait difficile. Quelques jours, d'ailleurs, avant la première de *Maître Martin*, M. Jan Blockx avait publié un article, évidemment destiné à casser les vitres à grand fracas, et où il attaquait, avec une vivacité maladroite et puérile, la tradition artistique émanée de l'œuvre wagnérien. A l'énonciation de pareils principes, on pouvait se douter de ce que serait l'opéra ; il y a de ces déclarations qui vous classent.

Je n'insisterai pas sur la naïveté du livret de *Maître Martin*. Mais il est regrettable qu'un musicien de la valeur de M. Jan Blockx ne sache même éviter la gaffe initiale du choix d'un mauvais livret. De ce conte d'Hoffmann, qui eût donné matière à un honnête petit acte, M. E. Landoy est parvenu à en extraire quatre. Il s'ensuit une action lourde, traînante, sans consistance comme sans intérêt.

Pour la musique de M. Jan Blockx, à part les qualités de vigueur et de coloris, de forte pâte harmonique et orchestrale qui font si bien éclater aux yeux sa vigoureuse et saine nature de Flamand, on sent bien vite le manque d'originalité, de tact, d'*esthétique* en un mot, de tout ce fatras. C'est lourd et disgracieux, terne ; l'effet est obtenu à l'aide de procédés trop souvent grossiers, des procédés de lutteur. Tout cela, dans *Milenka*, était superbe. Il n'y avait pas là autre chose qu'une scène populaire de Teniers à illustrer musicalement, et le tempérament plantureux mais superficiel de M. Blockx y fit merveille ; mais ici, où il y a autre chose qu'une kermesse, il n'y est plus.

Dommage pour M. Blockx, un compositeur national. (Nous n'en avons pas tant, chez nous !) Mais on a le droit de se montrer d'autant plus exigeant envers lui, qu'on le sait musicien sérieux, et j'ajouterai que, en tant que professeur de composition à l'Académie de musique d'Anvers, — homme de théorie, par conséquent, — on pouvait s'attendre de sa part à une objectivité plus clairvoyante devers ses propres créations.

Quelle différence avec *Yolande* de M. A. Magnard! Tout ce qu'il y avait de trop dans une des deux œuvres, manquait dans l'autre, et réciproquement. Deux antipodes d'art dramatique. L'œuvre de M. Magnard est ce que j'appellerai une œuvre d'art *absolue*, sans la moindre concession au public ordinaire du théâtre, avec, au contraire, un défi, évidemment voulu, jeté hardiment à la cohorte épicière des abonnés. Cette caractéristique à elle seule, je l'avouerai, suffirait à me rendre l'œuvre sympathique! Mais celle-ci réunit, heureusement, bien d'autres qualités encore.

L'action, renfermée modestement en un acte, est simple, mais intelligemment présentée. En plus d'un endroit, on remarque combien M. Magnard a été heureusement inspiré en écrivant lui-même son poème. La trame poético-musicale se déroule avec tant d'égalité, les effets musicaux sont si naturellement amenés dans le déroulement de l'action, qu'on devine une conception pour ainsi dire parallèle.

La châtelaine Yolande attend dans les larmes le retour de son époux, Robert le Hardi, qui s'en fut aux croisades, et dont on est sans nouvelles depuis longtemps. Le seigneur revient inopinément, mais Yolande meurt dans l'excès de sa joie. Robert éclate en malédictions désespérées; mais la morte lui apparaît entourée de la gloire céleste et, frappé de repentir, il se consacre à Dieu et se fait moine.

M. Magnard est un élève de Vincent d'Indy, et cela se sent. Nous nous trouvons en présence d'une œuvre très analogue à celle de Bruneau, *le Rêve;* et vous verrez que ce ne seront pas les seules. Nous assistons à l'éclosion de toute une école, appelée à prendre un développement rapide mais éphémère : la jeune école française s'était déjà emparée, dans la symphonie et le *lied*, de la théorie wagnérienne. Avec *le Rêve* et *Yolande*, nous voyons cette théorie transportée à la scène, mais avec une telle exaspération de procédés, une si irritante recherche de la bizarrerie et de la dissonnance, — disons de la discordance, — que *Tristan*, placé à côté de ces œuvres, devient presque classique. Évidemment, l'effort ne pourra se soutenir; il y a quelque chose d'anormal à voir une race se dépouiller ainsi de sa psychologie pour s'assimiler celle d'une race qui lui est toute contraire. Lorsque, dans les *Caprices et Intermèdes* de Brahms, nous voyons le maître allemand moduler avec une fantaisie, une originalité et une facilité vraiment fantastiques, on sent bien qu'il est de son pays, de sa race et de son tempérament. M. Magnard, comme M. Bruneau, se lance à corps perdu dans les plus austères modulations, dans les harmonies les plus féroces; et tout à coup on voit jaillir, comme une fleur, la gracieuse figure du génie français, sous la forme d'une phrase délicate et simplement charmante.

Loin de moi l'idée de blâmer semblables œuvres. Je souhaite au contraire en entendre beaucoup de pareilles. Je les respecte au plus haut point, parce qu'elles sont l'expression d'un idéal très pur et très élevé. Mais je veux montrer la stérilité de ce dualisme de tendances qui se contrarient mutuellement. M. Magnard, ainsi que tous ses pareils, possède admirablement la technique de son art. La partition de *Yolande* est d'une lecture des plus intéressantes. Mais l'originalité fait défaut. Chaque fois qu'une situation plus

dramatique provoque un récit plus accentué, nous retombons en plein Wagner. Pour ne citer que cela, la fin du prélude n'est qu'une transcription de la fin du Vendredi-Saint de *Parsifal*. Ces jeunes compositeurs sont doués d'une faculté d'assimilation des plus malencontreuses.

Après chaque représentation de *Yolande*, il y avait une reprise de *Cavalleria*... Et puis, on a encore représenté quelques autres nouveautés à sensation : *la Juive*, d'un certain Halévy, et *le Prophète*, d'un nommé Meyerbeer... La salle ne désemplit pas, et le crétinisme bourgeois exulte.

En fait de concerts, nous avions celui du Conservatoire, le 18 décembre, et, le 4 janvier, le Populaire.

Au Conservatoire, le *Messie* de Hændel. Cette colossale partition, d'une grandeur si achevée, d'une égalité dans le formidable qui nous déconcerte, qui ébranlerait la majesté d'un Wagner, a reçu de M. Gevaert une exécution digne d'elle. Les chœurs et l'orchestre ont été impeccables. Parmi les solistes, il me suffira de citer M. Désiré Demest, de Liége, qui a chanté son rôle en *grand artiste* : c'est tout dire. Malgré l'énorme durée de l'œuvre (quatre heures!), celle-ci n'a pas provoqué chez les auditeurs la moindre fatigue, tant elle est également admirable.

Le *clou* du Concert Populaire, ç'a été M. Ysaye ; l'admirable artiste a été acclamé avec enthousiasme. On ne peut imaginer plus d'art, plus de sentiment, et surtout un phrasé plus pur et plus émouvant. Si la *Fantaisie Écossaise* de Bruch présentait assez peu d'intérêt, par contre le 3e *Concerto* de Saint-Saëns était un véritable régal. Une œuvre magnifique, ce concerto, et bien digne du maître qui l'a écrite. Chose curieuse, même parmi des musiciens sérieux, ne faisant pas partie de la clique agaçante du wagnérisme excentrique, le concerto a été peu apprécié. Faut-il donc en conclure qu'on ne peut goûter au piment de la jeune école sans devenir incapable d'admirer une œuvre qui vaut surtout par la pureté de sa forme, l'harmonie de ses proportions, sa beauté très simple et dépouillée comme à plaisir de tout artifice? La différence était caractéristique avec la *Rhapsodie orientale* de Glazounow qui précédait, et dont la coloration magique, l'accent extraordinaire de langueur asiatique dans les premières pages ont d'emblée conquis le public. Ici, tout était en dehors; c'était un décor magnifiquement planté, mais un simple décor; l'œuvre est, à certains égards, inférieure à d'autres œuvres du même maître. Les airs de ballet du *Prince Igor*, l'œuvre inachevée de Borodine, terminée par Rimsky-Korsakow, brillaient surtout par l'instrumentation de ce dernier, étonnante de richesse, fourmillante de détails inédits et amusants, de sonorités bizarres, bien en rapport avec la curieuse originalité de l'œuvre borodinienne.

La prestigieuse *Kaisermarsch* de Wagner terminait le concert de ses rutilantes fanfares.

Petites nouvelles : lu l'autre jour, avec Paul Gilson, la réduction à quatre mains d'une musique de scène à grand orchestre, écrite par l'auteur de *la Mer* pour la première scène de *la Princesse Maleine*. A quand l'œuvre complète? Ce serait en tous cas tentative intéressante.

ERNEST CLOSSON

MEMENTO

Nous adressons les plus chaleureux remercîments à nos collaborateurs et tout particulièrement à nos amis de France. Au moment où *la Jeune Belgique* accentue son opposition aux nouveaux systèmes poétiques, elle tient à déclarer que ses doctrines ne lui font pas oublier ses amitiés : elle envoie un sympathique salut à son vieil ami André Fontainas et à M. Henri de Régnier, ce poète dont l'inspiration a tant de noblesse et de charme et dont le délicat éclectisme sait écrémer les innovations dangereuses avec le tact le plus prudent.



M. Luigi da Rosa, directeur de la *Cronaca nova* (Caltagirone, prov. di Catania) publiera prochainement *Canzone Siciliana*, avec préface de Tommaso Cannizzaro, l'illustre poète de *In Solitudine* et de *Tramonti*.



Cours Emile Sigogne (5e année), littérature contemporaine : 1889. Victor Hugo. — 1890. Musset, Flaubert, Lecomte de Lisle, Taine, Th. de Banville. — 1891. Tolstoï, Dostoïevsky, Alph. Daudet, J. et Ed. de Goncourt. — 1892. Villiers de l'Isle Adam, Sully Prudhomme, Coppée, poètes belges, Dickens, Thakeray.

Ce cours existant depuis cinq ans et soutenu par de nombreuses sympathies qui sont la récompense des efforts accomplis par le fondateur, aura lieu cette année dans la jolie salle de la Galerie Moderne, 180, rue Royale, tous les lundis, à 4 heures.

Des cartes sont déposées à la Galerie Moderne, chez M. E. Sigogne, 74, rue de la Croix, chez M. Lacomblez, éditeur, 35, rue des Paroissiens, chez M. Kiessling et Cie, Montagne de la Cour, 72, et à l'Office de publicité.



Les *XX* ouvriront dans le courant de février leur dixième Salon international annuel de peinture, de sculpture et de dessins. Cette exposition, à laquelle prendront part, outre la plupart des membres de l'association, des invités français, anglais, hollandais et belges, aura lieu, comme les précédentes, dans les Galeries du Musée.

Une section y sera réservée aux arts appliqués à l'industrie. Des conférences littéraires, des auditions de musique nouvelle compléteront cette manifestation artistique qui excite chaque année, à juste titre, un vif intérêt.



M. Ch. Tardieu nous adresse la lettre suivante :

Bruxelles, 24 décembre 1892.

Monsieur,

La Jeune Belgique, dont vous êtes l'éditeur, publie en son memento de décembre les lignes que voici :

« La même *Indépendance,* qui ne peut pas se représenter un d'Aurevilly en bronze, appelle Charles De Coster un pasticheur.

« *Che volete!* Tout le monde ne peut pas être Henry Fouquier, ni son fils Marcel, ni même M. Charles Tardieu. »

S'il ne s'agissait que de votre serviteur, je ne relèverais pas cette petite méchanceté. Mais il s'agit de Charles De Coster, dont j'étais l'ami ; et je tiens à ce qu'il soit constaté dans *la Jeune Belgique* que son memento a complètement dénaturé l'appréciation de *l'Indépendance*.

Voici ce que j'ai écrit dans *l'Indépendance* du 25 novembre, à propos du projet de monument du sculpteur Samuel :

« L'opinion publique serait favorable à cet hommage rendu à un écrivain qui fut un sympathique artiste et manifesta dans le style pastiche une rare et créatrice originalité. »

Il vous sera facile d'obtenir de *la Jeune Belgique* l'insertion de cette réponse, à laquelle j'ai droit.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations.

CHARLES TARDIEU.

Dont acte. Nous félicitons M. Charles Tardieu de sa rectification et de son élection à l'Académie de Belgique. Où peut-on être mieux..... ?



On annonce l'apparition prochaine d'une revue néerlandaise d'avant-garde : *Van Nu en Straks*, dirigée par MM. Buysse, de Bom, Van Langendonck et Vermeylen.

Van Nu en Straks sera illustré de dessins de Mellery, C. Meunier, H. De Groux, Ensor, Finch, Toorop, H. Van de Velde, Lemmen, Van Rysselberghe, Marguerite Holeman, Derkinderen, Holst, Thorn-Prikker, Veth et feu Van Gogh.

Le choix de ces artistes fait espérer que la jeune revue, franchement libre et moderne, s'intéressera, selon son titre, à l'art d'aujourd'hui et de demain.

Prix d'abonnement : 10 francs. On s'inscrit chez G. Vermeylen, 81, rue Pachéco, Bruxelles.



Le *Chat Noir* publie une œuvre « sensationnelle », comme disent les gens qui ne connaissent pas le français. Elle est intitulée : *Les Cure-Dents se souviennent et chantent*. Voici la fin de ce poème, qui serait très beau s'il était imprimé dans une jeune revue sérieuse :

Alors il nous souvient
Des jours anciens,
Et du soir d'automne où quelque servante accorte
Pluma notre pauvre mère devant la porte.

En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière.
(Comme dit si ingénieusement Hégésippe Moreau.)
Sur les tables des restaurants à prix modiques
Nous sommes les tristes cure-dents mélancoliques.



A la suite du décès de l'abbé Boullan, qui servit de type à M. J.-K. Huysmans pour le chanoine Dovre de *Là-Bas*, les mages se sont accusés d'avoir envoûté le défunt.

Résultat :

A la suite d'articles publiés par M. Jules Bois dans le *Gil Blas* des 9, 11 et 13 janvier 1893, M. de Guaita a prié MM. Barrès et Emile Michelet de demander une explication ou une réparation par les armes à M. Jules Bois qui, de son côté, a mis ces messieurs en relation avec MM. Jules Guérin et Charles Couïba.

Les témoins de M. Jules Bois ont déclaré que leur ami n'avait entendu porter qu'une appréciation d'ordre philosophique et ésotérique sur M. de Guaita, mais que ces critiques ne s'adressaient pas au caractère de parfait galant homme de M. de Guaita et ne pouvaient nullement l'atteindre.

Après ces déclarations, les quatre témoins, d'un commun accord, ont reconnu qu'il n'y avait pas prétexte à une rencontre.

Pour M. de Guaita :

MM. ÉMILE MICHELET,
MAURICE BARRÈS.

Pour M. Jules Bois :

MM. CHARLES COUÏBA,
J. GUÉRIN.

A la suite d'interviews de M. J.-K. Huysmans publiées dans le *Gil Blas* des 9, 11 et 13 janvier par M. Jules Bois et d'une lettre de M. Huysmans dans l'*Echo de Paris* du 13 janvier 1893, M. de Guaita a prié MM. Maurice Barrès et Emile Michelet de demander des explications à M. Huysmans qui a mis ces messieurs en relation avec MM. Orsat et Gustave Guiches.

MM. Orsat et Gustave Guiches ont déclaré à MM. Barrès et Emile Michelet que

M. Huysmans n'entendait nullement revendiquer comme des opinions personnelles les articles de M. Bois.

En outre, M. J.-K. Huysmans, après avoir pris connaissance de la lettre publiée par M. de Guaita dans le *Gil Blas* du 15 janvier 1893, s'empresse de déclarer qu'il n'hésite nullement à considérer M. de Guaita comme absolument étranger aux faits qui ont motivé la polémique sur la mort de M. Boullan.

M. J.-K. Huysmans ajoute d'ailleurs qu'il n'a jamais songé à discuter le caractère de parfait galant homme de M. de Guaita.

Pour M. de Guaita :
MM. Maurice Barrès,
Émile Michelet.

Pour M. J.-K. Huysmans :
MM. A. Orsat,
Gustave Guiches.



Il y a un poète au *Courrier de Bruxelles !* A preuve une ode enflammée sur la mort de Renan.

Ci une strophe *ad gustum :*

Et tandis que les bons pleurent sur sa dépouille,
De maçons jubilants la capitale grouille.
Tout un peuple en délire applaudit l'apostat;
Et, traître à saint Louis, la France de Voltaire
De son digne héritier met le cadavre en terre
Aux dépens de l'Etat.

Une bonne recrue pour l'art social, — côté catholique !



Une correspondance de *la Gazette* nous donne d'intéressants détails sur la librairie allemande :

« A propos de littérature à succès, vous ne serez peut-être pas peu surpris d'apprendre que ce n'est ni Zola traduit ou non, ni même Schiller ou Gœthe qui se vendent le plus en Allemagne; mais bien Shakespeare, qui le mérite d'ailleurs. Une seule imprimerie de Stuttgard a écoulé, en un an et demi, dix éditions à deux mille exemplaires des drames du grand poète anglais. On ne se fait pas d'idée du succès de vente que Shakespeare a en Allemagne. »

Il serait curieux de rechercher quel est le livre qui se vend le plus, en France et en Belgique.

Nous doutons fort que ce soit Shakespeare !



M. René Ghil adresse la lettre suivante au *Journal :*

Paris, 17 janvier 1893.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Voulez-vous, je vous prie, m'accorder l'insertion des quelques lignes rectificatives suivantes, à propos de l'article de ce jour : *Un Essai de darwinisme littéraire.*

Je dois, en effet, constater l'erreur du signataire, M. Eugène Lintilhac, et la non-originalité des idées émises solennellement par M. Ferdinand Brunetière. Voici *cinq ans* qu'un « essai de littérature darwiniste » a été fait par ma Méthode évolutive. (*En Méthode à l'Œuvre.*) Ma Philosophie évolutive part du Transformisme, et cette Méthode prétend donner comme bases à la Poésie nouvelle, ou plutôt qui renoue la tradition, la Science.

Et ce n'est plus un « essai », puisque, autour de la Méthode évolutive, se groupe l' « Ecole évolutive », bien vivante et bien travaillante...

Je compte, Monsieur le Rédacteur en chef, sur votre impartialité reconnue pour cette insertion, car je tiens fort à la *priorité mienne*, que n'ignore quiconque connaît le mouvement littéraire actuel. J'y tiens, persuadé tout comme M. Brunetière que là gît une part de l'Avenir générateur.

Mon merci anticipé, et agréez, je vous prie, mes empressées salutations.

René Ghil.
16*bis*, rue Lauriston.

Le bruit court dans les cercles les mieux informés qu'un illustre savant américain, dont le nom est encore inconnu, prépare une brochure destinée à prouver que c'est M. René Ghil qui a écrit l'œuvre de Darwin.

Quelques définitions de la poésie, recueillies pour l'*Intermédiaire des chercheurs* par M. Paul Masson :

« Un fantaisiste a défini la poésie : « L'art d'élever des vers à soi. » C'était peut-être exclure un peu durement du *Parnasse* une foule de poètes dont le génie est surtout imitatif. Un autre (?) faisant allusion à la mauvaise fortune qui poursuit trop souvent les nourrissons des muses, l'a baptisée : « La langue des gueux » et aussi, pour rappeler le domaine où elle se complaît : « Le style des châteaux en Espagne. » Nous devons à M. Maxime Parr cette jolie définition : « Une fille du ciel qui rase trop souvent la terre », et cette autre, aussi concise que profonde, à M. Charles Tissor : « La poésie, c'est l'amour sans femme. » Pour M. Sully Prudhomme, un connaisseur celui-là, c'est « le cœur dans la pensée ».

« Peinture qui se meut et musique qui pense », dit Em. Deschamps. « La poésie est le sentiment des harmonies entre toutes les choses de la nature », prononce solennellement T. Thoré, et avec encore plus de métaphysique Ed. Schérer : « La puissance qui nous affranchit un moment de l'éternelle limite. » « La poésie est l'éloquence du loisir et de la rêverie », chante Lamartine ; « la philosophie en fleur, » murmure Mme C. Angebert ; « les songes d'un sage éveillé », insinue Joubert ; « cette musique que tout homme porte en soi, » soupire Shakespeare.

D'après Paul de Saint-Victor, « la poésie est la lumière ou le relief de la parole ; c'est l'idée revêtue des ailes qui transfigurent et font voler ; c'est le souffle qui enfle les mots, les rend légers et les colore. » Pour Toussenel, c'est simplement « la femme dont la prose est l'homme ». « La poésie est la fleur des lettres », a écrit Ampère ; ce n'est que de « l'éloquence qui parle en mesure », s'il faut en croire de Bonald, « une peinture qui parle », au dire de Marmontel. Suivant Clément XIV « la poésie française est un feu qui pétille, l'italienne un feu qui brille et l'anglaise un feu qui noircit ». Frappé des théories arbitraires dont récemment on l'affligea, un classique a déclaré ceci : « La poésie est une étude que la jeune école ne pousse que jusqu'à la licence. »

Je trouve dans une collection cette boutade : « Sport qui consiste à pêcher des lecteurs à l'aide de vers alexandrins » ; cette autre d'un compositeur grincheux : « Musique sans portée », et celle-ci d'un prosateur endurci : « Des lignes d'inégale, des pages d'égale longueur. » D'autres encore n'entendent dans ce langage harmonieux que « le hennissement de Pégase » ou « l'argot du ciel ». Pour rappeler combien les ambitions de ses artisans sont souvent trahies par un outil médiocre, on a proposé de définir la poésie : « L'inspiration maîtresse et la cheville ouvrière », et aussi : « Un or dont la rime est l'alliage. » M. Gabriel d'Azambuja, l'opposant à la philosophie, a émis cette définition comparative : « La philosophie est une pensée qui se regarde, la poésie un sentiment qui s'écoute. » Par une antithèse analogue, Samuel Coleridge caractérise la prose : « Les mots dans leur meilleur ordre », la poésie : « Les meilleurs mots dans leur meilleur ordre. »

Afin d'amuser nos lecteurs et de ne pas trop nous ennuyer nous-mêmes, nous ouvrons un referendum sur la question. Tous les abonnés de *la Jeune Belgique* pourront prendre part à cette consultation poétique, tous nos abonnés et un seul de nos lecteurs, le plus assidu, M. Charles Tardieu.



Quelqu'un parle ainsi de Léon Cladel :

« Cela est très beau, une existence entière donnée à un idéal, dans le désintéressement de tout le reste. Cladel n'a voulu être et n'a été qu'un écrivain. Seulement, être un écrivain, pour lui, exigeait une somme d'efforts surhumains, demandait une vie de conscience et de travail acharné, car il s'était fait du style une idée de haute perfection, hérissée de telles difficultés à vaincre qu'il agonisait à la peine. On raconte qu'il a

recommencé, qu'il a récrit des manuscrits jusqu'à trois fois.

Le pis est qu'un si noble labeur n'est presque jamais récompensé du vivant de l'écrivain. Ces œuvres si soignées, si voulues, ne se laissent point aisément pénétrer par la foule. Leur beauté a besoin d'une sorte d'initiation; elles demeurent le culte d'une élite. C'est ce qui fait que Cladel n'a point rencontré les succès retentissants, les acclamations de ce Paris si prompt à s'engouer parfois. Je ne crois pas qu'il en ait souffert, car il avait le cœur solide et haut. Il devait se rendre compte de la vanité de certaines gloires fragiles. Mais nous en avons souffert pour lui, nous autres qui connaissions la rare valeur, qui savions aussi, hélas! que le succès c'est l'aisance, parfois la santé, la maison heureuse, égayée de soleil.

Oui, à chacune de ces belles œuvres impeccables qu'il lançait, ouvragées comme des joyaux de haut prix, nous aurions voulu les forts tirages qui hantent les impatients d'aujourd'hui, le fracas des journaux, le livre courant dans des milliers de mains. N'était-ce point un spectacle fait pour étonner, ces œuvres où il ne glorifiait que les petits et les misérables, et qui n'allaient point à la foule, à l'immense peuple illettré? Seuls les poètes, les artistes en sentaient le fin et puissant travail, les difficultés vaincues, la hautaine réussite. Il était un maître, il tenait tout un coin de notre littérature, il avait sa griffe de lion qui marquait chacune de ses pages. Dans cette petite maison de Sèvres, si simple, vivait à l'écart du grand public, adoré des seuls fidèles de la parfaite littérature, un des écrivains les plus personnels et les plus probes de la seconde moitié de ce siècle.

Et, d'ailleurs, n'est-ce pas un destin heureux que d'avoir trouvé de son vivant le succès rétif, quand on a tout fait pour bâtir son œuvre sur des bases indestructibles? Ce qui les dévore, ces ouvriers acharnés remettant sans cesse leurs phrases au feu de leur forge, c'est l'impérieux besoin de les forger si solides, si définitives qu'elles vivent ensuite éternelles dans les siècles. Flaubert les voulait d'airain, toutes droites comme des tables de bronze, debout à jamais. Et leur récompense est là, à ces vaillants, dans la certitude qu'ils peuvent mourir, que leurs livres vivront. Le miracle de vie s'accomplit, ces livres résistent et grandissent de jour en jour, lorsque tant d'autres, acclamés à leur apparition, disparaissent rapidement dans la banalité même de leur succès. La solidité du style, la conscience, le désir de perfection, tout ce qui a rebuté d'abord, travaille à la conquête de l'immortalité. »

Qui parle ainsi de Léon Cladel?

M. Zola!!



Nous avions discuté, en toute courtoisie, dans nos *Questions du jour*, certaines idées émises dans *le Mouvement littéraire*, par M. Jef Verbeek. Un torchon flamand, *Schild en Vriend*, profite de la circonstance pour nous décocher un long feuilleton truffé de choses incongrues.

Le Sarcey de *Schild en Vriend*, qui ne signe point, dit entre autres choses profitables que *Jean des Figues* est le chef-d'œuvre de Théodore de Banville.

Le chef-d'œuvre de Banville, peut-être, mais une œuvre de M. Paul Arène, assurément!

Inutile d'ajouter que nous ne discutons pas avec des critiques de cette envergure.



Palais-Noël, un christmas-number judiciaire dédié à Thémis par les esthètes du Jeune Barreau, vient de paraître chez Larcier.

La couverture est ornée d'une belle composition de Mlle Louise Danse. Poètes, prosateurs, dessinateurs et musiciens sont représentés dans cet intéressant album, publié sous la direction de M. H. Carton de Wiart.

Nous y lisons la note que voici : « *Palais Noël* ne serait pas complet si, en suite des noms et des envois que nous y avons groupés, nous n'y faisions figurer — ne fût-ce que pour mémoire — les noms de quelques

lettrés qui appartinrent au barreau et contribuèrent peut-être en leur temps à perfectionner cette fleur de floraison toute nationale, dite la littérature judiciaire : Olivier-G. Destrée, Félix Fuchs, Iwan Gilkin, Henry Maubel, Albert Mockel, Georges Rodenbach, Emile Verhaeren, Ernest Verlant.»



La Chambre s'est occupée de littérature. Sous prétexte de discuter le mérite de M. Mahaim, M. Woeste a représenté *la Wallonie* comme un journal radical datant ses articles fanatiques d'après le calendrier révolutionnaire !

M. Vanderkindere a relevé l'erreur de M. Woeste, mais il en a profité pour apprendre à la Chambre que M. Albert Giraud est rédacteur au *Journal de Bruxelles* !



Au cours de la même discussion parlementaire, MM. Helleputte et Vanderkindere ont échangé les petits propos que voici :

« M. Helleputte. — M. Vanderkindere parlait l'autre jour de fanatisme religieux ; il y a un autre fanatisme beaucoup plus dangereux : c'est le fanatisme antireligieux et, par le temps qui court, il est particulièrement redoutable.

A l'Académie, dont M. Vanderkindere fait partie, on s'arrange de manière telle qu'il est impossible de nommer des catholiques dans les jurys des concours académiques. L'honorable membre ne peut ignorer cela. Il en a été ainsi à propos des concours quinquennaux ou triennaux d'histoire ou de littérature dramatique.

M. Vanderkindere. — C'est le ministre qui nomme.

M. Helleputte. — Vous savez mieux que moi qu'il ne nomme que sur liste de présentations faites par l'Académie.

M. de Burlet, ministre de l'intérieur et de l'instruction publique. — Il est vinculé.

M. Helleputte. — L'Académie ne propose jamais de listes que de manière à empêcher les jurys d'être en majorité catholique.

M. Vanderkindere. — Je proteste absolument au nom de l'Académie contre cette assertion ! Jamais vos amis politiques à l'Académie ne se sont plaints. (*Interruptions à droite.*)

M. Woeste. — Les plaintes eussent été stériles.

M. Helleputte. — C'est vous qui auriez dû protester puisque vous avez le culte de l'impartialité et de la science.

M. Vanderkindere. — Y a-t-il donc tant d'historiens et de dramaturges catholiques ?

M. Helleputte. — Il y a eu, il est vrai, 4 catholiques contre 3 libéraux dans le concours décennal de philologie de 1880 à 1889 ; mais c'est qu'on manquait de candidats libéraux.

Pour le concours quinquennal de littérature française qui va avoir lieu, va-t-on encore éliminer les catholiques ? Si la politique pénètre à l'Académie, il est compréhensible que M. Vanderkindere — qui est, en même temps qu'un homme de science, un homme politique — se laisse inspirer dans ses critiques. Et si l'honorable membre n'intervient pas pour mettre un terme à ces abus, nous aurons le droit de dire qu'il n'est pas l'ami de la science, mais qu'il en est le pharisien. (*Approbation à droite.*)

M. Vanderkindere. — Je ne savais pas que, pour être impartial, un jury dût être composé de catholiques.

M. Helleputte. — Et moi je ce comprends pas qu'un jury pour être impartial doive être libéral. (*On rit à droite.*)

M. Vanderkindere. — Vous introduisez partout la passion politique. (*Exclamations et nouveaux rires.*)

M. Coremans. — C'est le lapin qui a commencé. (*Bruit.*) »

Cette églogue parlementaire mérite de figurer parmi les documents à conserver.

Et pleurons sur l'Académie, que l'on accusera un jour d'être socialiste !

Un Monsieur qui signe I. Will publie, sur le noble poète Tennyson, l'adorable *A propos* que voici :

« Je voulais parler de Tennyson, j'ai recherché ce qui m'avait ému jadis dans ses vers. Mais à quoi bon faire revivre les morts? A l'heure où il est venu, il a dit paisiblement des choses que nous redisons avec fièvre maintenant. D'autres les avaient dites avant lui.

Il les a mises dans une gaine ciselée et dorée et les a fait pénétrer ainsi dans quelques citadelles où les choses nues n'entrent pas. Mais pour nous, nous n'avons plus ni temps ni patience pour admirer cette harmonie extérieure, nous avons soif de choses fortes, neuves, dont l'éclatante nudité s'impose à nous.

Et pour ceux qui

Dans le bruit de l'orage
Entendent une voix plus profonde que le tonnerre

l'orage est d'une grisante beauté et fait oublier les tranquilles. »

Voyez-vous ce professeur d'athénée qui a soif de nudité éclatante, et pour qui Tennyson est trop harmonieux, et Poe aussi, probablement, et Keats, et Hugo, et de Vigny, et Gœthe, et tous les poètes, probablement!

M. I. Will, y will not!



M. René Ghil, l'évolutivman bien connu à Melle, est bigrement en colère contre *la Jeune Belgique* en général et contre M. Albert Giraud en particulier. Il leur consacre dans *la Revue Indépendante* un article de treize pages, que nous avons lu un vendredi. Voici, pour la joie de nos lecteurs, les meilleurs fragments de cette diatribe :

« Il sied de le reconnaître, M. Albert Giraud fait preuve du flair le plus subtil à découvrir même la plus ténue tendance à l'Idée évolutive servie par le verbe instrumental. Quand cette tendance s'accuse hautement volonté, alors le critique triomphe et rapporte, en lassant les échos. En novembre, il partit sur *Bois ton sang*, le volume de Pierre Dévoluy : et à propos de ce livre, d'unité car il marque les étapes de talent instinctif et de pensée grave ensuite, de ce grand poète (l'honneur de Demain avec quelques autres) dont la période d'enquête de soi-même se termine à *Flumen*, le glorieux multisonnant poème qui est comme la Synthèse de l'Idée évolutive — à propos de ce beau livre, M. Giraud, tout naturellement, ne sait être d'assez mauvaise foi...

Mais, il conviendrait d'être crâne, au moins : or, le trouble du Parnassien gonflé de faconde rhétoricienne qu'apparaît l'auteur de *Hors du Siècle*, s'accuse là, immédiatement. (Je regrette qu'il s'agisse de moi, mais parlons-en, pourtant.) — « Il serait temps, je pense, de faire le vide autour de M. René Ghil... » entonne-t-il. Çà, ce n'est pas malin : primo, parce que personne n'est groupé autour de « moi », alors qu'en libre personnalité. en irradiement de talent s'orientant selon les tempéraments et par œuvres diverses, certains poètes ont cru devoir apporter leurs forces autour de la Méthode évolutive-instrumentiste, dont la résultante sera la victoire d'une Poésie à bases scientifiques, de Philosophie évolutive, en la grande voie traditionnelle : secondo, parce que si ce vide eût dû se produire, ce serait fait accompli — et les faits donnent à l'irréfléchi Giraud le plus délicieux et probant démenti.

Cette hâblerie est de mauvais goût, vraiment, bien qu'elle ne surprenne du « pur artiste » qui (la remarque n'est pas sans enseignement) troqua son nom flamand contre cet autre, Albert Giraud, évoquant assez rondement quelque placier en vins vantant la meilleure des marques — marqueterie, démarquage : voir Baudelaire, et *Hors du Siècle*, par exemple.

. . . . . .

Je n'ai, de M. Iwan Gilkin, ni le recueil de vers, ni d'exemplaires de *la Revue* en contenant. Mais, en mon souvenir, les signatures de MM. Gille, Giraud et Gilkin peuvent s'apposer sous les vers de chacun, indifféremment.

. . . . . .

D'ailleurs, cette patrie fortement douce et que voici en travail de souffrances et d'espoirs, cette Belgique que nous aimons plus intimement qu'eux et qu'ils ne comprennent, ne semble voir nettement autour d'elle, en rien, si ce n'est — mais là la guide une grandiose tradition — en peinture. Mais en politique, n'éprouvons-nous une tristesse, instruits par les exemplaires tares de ce mode de gouvernement, à la voir mettre son dessein de bonheur meilleur, en cette remarquable combinaison de ventes et achats : le suffrage universel et le Parlementarisme...

. . . . . .

Et, chose étrange ! ces artistes en leurs revues, sont au-dessous du niveau intellectuel de certains de leurs Journaux : ce qui doit nous surprendre, en effet, nous, de France Je dirai *l'Indépendance belge*, et surtout *le Journal de Gand*. »

Nous espérons bien que, la fois suivante, M. René Ghil remerciera *le Réveil* de Gand, où M. Frédéric Friche célèbre, sur la trompette héroïque, l'entrée en l'Art du génie qui s'appelle M. Delbousquet.



La Revue Indépendante de novembre publie l'admirable poème que voici :

SUR UN BOUQUET DE VIOLETTES

Le soleil rayonnait sur la mer endormie,
Vous alliez devant moi, sous les arbres, gaîment,
Moi, je vous admirais, et je portais envie
Aux branches qui parfois vous frôlaient en passant ;

Quand je vis à mes pieds les quelques violettes
Que vous teniez tantôt en votre blanche main,
Et j'allais les couvrir de baisers, quand vous êtes
En courant apparue au détour du chemin.

Je vous tendis ces fleurs que vous aviez perdues :
Pourquoi n'usez-vous pas du même procédé ?
Ces violettes, moi, je vous les ai rendues,
Vous m'avez pris mon cœur, et vous l'avez gardé.



La Libre Parole accuse notre bon oncle Sarcey d'avoir touché un chèque du Panama.

Un chèque de trois mille francs.

Notre bon oncle a galvaudé indignement sa vaste réputation de critique impayable.

Nous ne parlerons plus jamais de lui.



La Revue générale publie un remarquable numéro de janvier. Nous lui souhaitons de prospérer de plus en plus sous l'habile direction de M. Eugène Gilbert, dont nous avons signalé, à plusieurs reprises, les bulletins bibliographiques.

Dans ce numéro de janvier une étude de M. Ernest Verlant sur M. Emile Verhaeren a fait sensation. *L'Art moderne, la Nation* et d'autres journaux ont rendu hommage au talent de M. Verlant, qui est notre collaborateur, et dont nos lecteurs, depuis longtemps, connaissent le mérite. Nous ne leur apprendrons rien en ajoutant que la presse littéraire est unanime à signaler M. Verlant comme un critique d'idées, doué d'une sensibilité artistique très fine, et servi par une langue souple et colorée. Le développement d'une pareille intelligence critique démontre la vitalité du mouvement littéraire en Belgique.



Notre chronique littéraire de février sera consacrée à *Cosmopolis* et aux livres de vers de MM. René Ghil, Meissonnier, Delbousquet, Frappart, Touchard, etc., etc.



Un bon écrivain qui se néglige et que nous ne nommerons que s'il récidive, vient d'écrire les phrases suivantes :

« Les nuées s'allongent en suaires violacés de deuil pour recevoir le chef sanglant de *l'astre décapité de son ciel...* »

« ... Son vagabondage sous un ciel malchanceux l'avait conduit à se faire porcher dans une ferme sans *grand pécune*. »

« Les verdures avaient souvent *chuté* ainsi autour de lui... »

« Le soir, qui saignait *du pourpre...* »

Allez, et ne péchez plus !



M. Georges Rodenbach fait un *Voyage dans les yeux*. Ci des extraits de ce Bædeker ophthalmique :

Pourquoi les yeux, étant limpides, mentent-ils ?
Comment la vérité, dans leur indifférence,
Meurt-elle en diluant ses frissons volatils ?
Nul n'en a vu le fond malgré leur transparence
Et ce n'est que cristal fluide, à l'infini,
Qui toujours se tient coi, l'air sincère et candide.
Aucune passion, aucun crime ne ride
Ce pouvoir dangereux d'être un étang uni.
. . . . . .

L'agate arborisée est pleine d'une flore
Sous-marine ; ainsi l'œil - on dirait des lacis,
Une géographie aux fleuves indécis
Que le verre, veiné d'ombres, aime d'enclore.
Splendeur mate de la pierre opaque sous quoi
Tout un spectacle intérieur qui se tient coi :
Sang, feuillages, coraux, à travers de la pluie ;
Gazes d'insectes morts dont l'aile mal enfuie
Dans ce prisme à jamais figea son petit vol :
Reflets momifiés comme dans de l'alcool !

Or, si telle apparaît l'agate translucide.
C'est qu'elle est millénaire et garde en ses parois
Les vestiges des très antiques désarrois...
Ainsi l'œil — plein d'anciens rêves dont il s'oxyde,
Plein de passé dont pour toujours il est imbu,
Souvenirs conservés dans ses pierres charnelles
Que, pareil à l'agate, il agglomère en elles...
Ah ! tout ce qui survit sous son cristal embu !

Ces faces ? lys défunts. Mais l'œil est un pistil
Où la vie est continuée et se résorbe.
La lune vit, ayant des yeux tels dans son orbe !
Ah ! ces yeux, les clairs de lune qu'ils ont été !
Yeux fixes qui font ces Têtes, hallucinées !
Des yeux qui furent morts mais ont ressuscité
Et gardent tout : ciel bleu, fleurs emmagasinées,
Tout le vaste paysage d'après-midi
Qu'ils ont capté durant la suprême minute,
Mais dont l'amas d'eau vive, absorbée en leur chute,
N'a pu détruire en eux le mirage agrandi.
Yeux de reflets et de verdure délayée,
Yeux remontés à la surface, revenus
Avec un tatouage au fil des globes nus,
Et qui disaient ce que médite une noyée !

Le doigt-dans-l'œillisme est fondé.

La traduction allemande de *Pierrot Lunaire*, par M. Otto Erich Hartleben, dont il n'existait qu'une édition autographiée tirée à 68 exemplaires, paraîtra sous peu à Berlin dans la collection « der deutscher Phanasten ».

Dans *la Société nouvelle* de janvier, des articles de M. Kropotkine, Merlino, Malato, Verhaeren, Kahn, Krains et Maubel, et les deux premiers actes de *la Duchesse de Malfi* de Webster, traduction française de M. Georges Eekhoud.

A signaler aussi, dans *la Revue générale* de décembre, une belle version française du magnifique poème de Tennyson : *Œnone*, par M. Olivier-Georges Destrée.

Excellent numéro triple de *Floréal*, avec des vers de M. Fernand Severin et une remarquable étude critique de M. Albert Mockel sur M. Adolphe Retté. Dans *l'Ermitage*, dont le vin devient meilleur en vieillissant, de la prose et des vers de MM. Karl Boès, Stryienski, Tardivaux, Retté, et une étude sur la rime de M. Marc Legrand, où il y a des choses justes.

Dans *le Mercure*, des vers légendaires de M. Ferdinand Hérold et une étude sur Nietzsche de M. Henri Albert. Reçu, *le Réveil*, devenu rose, et orné d'une... femme qui s'étire. Au sommaire, les noms de MM. Arnold Goffin, Mazel, Georges Marlow, Friche, etc. M. Phœbus Jouve débute.

28 janvier, ouverture de l'exposition d'un nouveau cercle : *Le Sillon*.

Toiles de G. Stevens, Verdussen, Bartholomé Janssens, Bernier, Lévêque... Dessins de Coulon et de Rodberg.... Sculptures, etc.



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, *rue des Paroissiens*, 31

BRUXELLES

Catalogue des livres de fonds :

Baudoux Fernand) . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . fr.	3 50
Bloy (Léon)	Le Pal, la collection complète (4 nos) très rare . . .	4 »
	Les trois premiers numéros, ensemble	1 »
Brabant (Victor) . . .	Notes de voyage, un volume in-18 jésus	1 »
Chainaye (Hector) . . .	L'Ame des choses	3 »
Cudell (Ch.).	Printemps sombre, nouvelle, un volume in-18 jésus .	2 »
Da Costa.	Grammaire en portefeuille, broch. format de poche .	0 50
Delattre (Louis) . . .	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eekhoud, un volume in-18	3 »
De Haulleville (Baron P.)	En vacances, un volume in-18 Jesus	3 50
Delville (Jean)	Les Horizons hantés, poésies, un vol in-16 jésus. .	3 »
De Mesnil de Volkrange (Baron).	Un voyage de noces, suivi d'une étude sur « L'art de la ciselure et le Narcisse de Gemito », un volume in-18 jésus	1 »
Demolder (Eugène) . .	Contes d'Yperdamme, un volume in-18 Jésus . . .	3 »
—	Impressions d'Art, un volume in-8°.	3 »
—	James Ensor, plaquette de luxe grand in-8° avec le dessin d'Ensor : Mort mystique d'un théologien . (Il a été tiré 6 exempl. sur Japon impérial à 12 francs).	3 »
Desombiaux (Maurice) .	Vers de l'Espoir, un volume in-18 Jésus.	2 »
Destrée (Jules). . . .	Journal des Destrée, une plaquette in-18 Jésus . .	1 »
Dulac (Paul).	Vingt-cinq Sonnets, un volume in-16 Jésus. . . . (Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon des manufactures Impériales et 9 exempl. sur Hollande Van Gelder).	1 50
Dupont (Arthur) . . .	L'Envol des Rêves, poésies, un vol. in-16 raisin . .	2 »
Eekhoud (Georges). . .	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Léon Dardenne, 1 volume in-8° (quelques exemplaires) . .	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-18	3 50
—	Les Fusillés de Malines, un volume in 18	3 50
—	Kees Doorik — Kermesses — Les Milices de saint François (épuisés).	
Elskamp (Max)	Dominical, poésies, un volume in-16 raisin	2 »
Frères (Adolphe) . .	Ames fidèles au mystère, un volume in-16	2 50
Garnir (Georges) . . .	Les Charneux, mœurs wallonnes, un vol in-18 jésus	3 50
Giraud (Albert). . . .	Hors du Siècle, poésies, un volume in-8°	3 50
—	Pierrot lunaire, poésies, un volume petit in-12. . .	2 »
—	Pierrot Narcisse, un volume in-16 raisin. . . . . (Il a été tiré 3 exemplaires sur Japon Impérial et 8 exempl. sur Hollande Van Gelder).	2 »
—	Dernières fêtes, poésies, un volume in-16, raisin . . (Il a été tiré 15 exempl. sur Japon des manufactures Impériales et 10 exempl. sur Hollande Van Gelder).	2 »
Itiberê da Cunha (J.). .	Préludes, poesies ; un vol. in-16 raisin	3 »
Jenart (Aug.)	Le Barbare, poème-drame en prose, un volume in-18.	2 »
Jeune Belgique (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8°.		7 50
Kahn (Gustave)	Chansons d'amant. poèmes, un volume in-16 raisin .	3 50
—	Les Palais nomades, poèmes, un volume in-18. . .	3 50
Lacomblez (Paul) . . .	Jeunes filles, une plaquette in-16	2 »
—	Loth et ses filles, un volume in-16 raisin . . . . . (Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon Impérial et 15 exemplaires sur Hollande Van Gelder.	2 »
Lautréamont (Comte de)	Les Chants de Maldoror, un volume in-18	3 50
Maeterlinck (Maurice) .	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un vol. in-18.	3 »
—	La Princesse Maleine, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18 . . . . . (Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 sur Hollande à 6 francs).	3 »
—	L'Ornement des noces spirituelles, par Ruysbroeck l'Admirable, précédé d'une Introduction, un vol. in-18 . . . . . (Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon des manufactures Impériales et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder).	4 »

MAETERLINCK (Maurice)	Les Sept Princesses, un volume in-18	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon Impérial et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder)	
—	Pelléas et Mélisande, un vol. in-18	3 50
MALLARMÉ (Stéphane)	Villiers de l'Isle-Adam, un volume petit raisin in-16, avec un portrait de Villiers, gravé par Desboutin.	
	(Il a été tiré 10 exempl. sur japon à 15 fr., et 25 sur hollande à fr. 7.50 avec le portrait en double état).	
MAUBEL (Henry)	Max Waller, une plaquette in-8° (épuisé).	
—	Miette, un volume in-16 . . . . . fr.	2 50
—	Etude de jeune fille, un volume in-18.	2 »
—	Une mesure pour rien, comédie, in-8°	2 »
PLÉIADE (La), journal littéraire mensuel.		
	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare) . .	5 »
POE (Edgar)	Poésies complètes, traduction de G. Mourey, 1 vol. in-18	2 »
SEVERIN (Fernand)	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
	(Il a été tiré 5 exempl. sur Japon et 25 sur Hollande).	
—	Le Don d'Enfance, poèmes : un volume in-16 raisin .	2 »
	(Il a été tiré 8 exempl. sur Japon et 32 sur Hollande).	
SLUYTS (Charles)	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16. .	2 »
	(Il a été tiré 1 exempl. sur Japon et 25 sur Hollande).	
TORDEUS (Jeanne), professeur au Conservatoire de Bruxelles. — Manuel de prononciation, un volume in-18 jésus		2 50
VAN LERBERGHE (Charles).	Les Flaireurs, drame, une plaquette grand in-16 . .	1 »
	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
VERHAEREN (Emile)	Les Apparus dans mes chemins, poésies, 1 volume in-16 raisin	2 »
	(Il a été tiré quelques exemplaires sur Japon et sur Hollande Van Gelder).	
—	Les Moines, poésies, un volume in-18.	3 »
WALLER (Max)	La Flûte à Siebel, un vol. in-8°, papier vergé . . .	3 50
	(Il a été tiré 75 exempl. sur impérial VanGelder à 10 fr.	
—	Daisy, roman, un volume in-18 jésus	3 »

Volumes en commission :

GILKIN (Iwan)	La Damnation de l'Artiste, poésies.	15 »
—	Ténèbres, poésies	15 »
LE ROY (Grégoire)	Mon cœur pleure d'autrefois, un volume in-8°, avec un frontispice de Fernand Khnopff	10 »
NYST (Raymond)	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer . . .	5 »
—	La Création du Diable, un volume in-18, sur papier de Hollande, avec une eau-forte de Willy Schlobach.	3 50
SAROLÉA (Ch.)	Henrik Ibsen, avec portrait, un volume in-16 . . .	2 »
VERHAEREN (Emile)	Les Soirs (épuisé).	
—	Les Débâcles, poésies, un vol. in-8° sur Hollande. .	12 »
—	Les Flambeaux noirs, poèmes, in-8° sur Hollande. .	12 »

La Jeune Belgique (13e année), Revue mensuelle de littérature et d'art.

Abonnements : Belgique, 7 francs par an; Union postale, 8.50. — Le numéro 75 centimes. Chacune des années précédentes : 10 francs.

La Société Nouvelle (9e année), Revue internationale (Sociologie, Arts, Sciences et Lettres).

Abonnements : Belgique et France, 12 francs par an; Union postale, 15 fr. — Le numéro : fr. 1.25.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

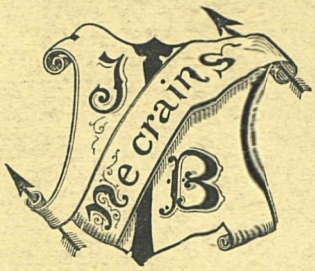
Les œuvres de Baudelaire, Barrès, Bloy, Bourget, Corbière, Dostoïewsky, Heine, Huysmans, Ibsen, Laforgue, C. Lemonnier, Mallarmé, Péladan, Poe, de Régnier, Rodenbach, Tolstoï, Verlaine, Vielé-Griffin, Villiers de l'Isle-Adam, etc., etc.

A partir de 30 francs, les achats peuvent se régler en 10 paiements mensuels.

Bruxelles. — Imprimerie V• Monnom, 32, rue de l'Industrie.

Février 1893. TOME XII. — N° 2 13me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

Symptômes de réaction . . . . . IWAN GILKIN.

Un incident . . . . . LA DIRECTION.

Le locataire . . . . . HUBERT STIERNET.

Chronique musicale. . . . . ERNEST CLOSSON.

Petites correspondances . . . . . ***

Memento . . . . . NEMO.

RÉDACTION
110, RUE DE LA LIMITE, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO
fr. 0-75.

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens
PARIS
CHAMUEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, rue de Trévise
—
1893

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



NE CRAINS LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 110, rue de la Limite, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

LIBRAIRIE PAUL LACOMBLEZ

rue des Paroissiens, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAITRE :

MAX ELSKAMP

DOMINICAL

Poésies, 1 volume in-16 raisin. Prix : 2 francs.

Il a été tiré quelques exemplaires sur hollande à 5 francs.

STÉPHANE MALLARMÉ

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Un volume petit in-16, avec portrait de Villiers, gravé par Desboutin. Prix : 3 francs.

Tirage sur hollande, avec 2 portraits, bistre et sanguine, à fr. 7-50. — Tirage sur japon, à grandes marges, avec 2 portraits, 15 francs.

PORTRAITS ET SILHOUETTES

par le baron P. DE HAULLEVILLE

Vient de paraître chez DEMAN, à Bruxelles

TÉNÈBRES

par IWAN GILKIN

PRIX 15 FRANCS

SYMPTÔMES DE RÉACTION

Dans notre dernier numéro nous nous élevions contre l'amorphisme décadent, évolutif, symbolique, etc., que l'on substitue tout doucement à notre vieil ennemi l'amorphisme académique, nous proclamions de nouveau le culte de *la forme* et l'excellence de la formule *l'Art pour l'Art* et nous disions : « Nous ne craignons pas d'affirmer que la réaction est prochaine ; on en aperçoit déjà les prodromes. Proclamer cette réaction ce n'est pas reculer dans le passé, c'est marcher vers l'avenir. »

Au moment même où paraissaient ces lignes, plusieurs revues françaises apportaient des preuves à l'appui de notre affirmation.

Voici un fragment d'un remarquable article de M. Camille Mauclair, dans le MERCURE DE FRANCE de février 1893 :

Ce même sot, et d'autres, invectivant « la littérature fondée sur la vie *artificielle* du cerveau, des nerfs, et non sur la vie *profonde* du cœur », me feraient désirer violemment l'état d'âme d'un matérialiste intransigeant. Qu'eussiez-vous dit, Cabanis, de cette nuance? Et vous, Edgar Poe, Baudelaire, comme vous auriez souri de mépris à entendre proposer d'écrire les livres avec le cœur! Je respire là le relent de la fainéantise, de la

lutte renoncée avec l'expression rebelle, de la diarrhée sentimentale *excusant sa syntaxe par son émotion*, et tout le drapé du demi-romantisme se dépenaille en ma rêverie, hantée du spectre hâve de Musset. Ceux-là nous incriminent d'avoir respectueusement scruté la pensée des autres, ils raillent nos intelligences « meublées », eux qui jugèrent plus simple d'ériger la leur en exemple, parfaite dès l'origine certes! suivant leur goût. Mais cette pâleur sur le manuscrit surchargé, cette aile chimérique insaisie au delà du cercle d'or de la lampe, et aussi cette fierté de n'offrir de soi que le suprême, en leur âme grossière que tout d'elle-même ravit, les conçoivent-ils?

***

Minute surprenante, où le nom d' « intellectuel » est devenu un signe de dépréciation sur les lèvres de jeunes hommes qui s'immiscent à la littérature! Ils seront des « sentimentaux », paraît-il : ô fauteurs des romances de 1840, piétinerons-nous le souvenir de Baudelaire et de Flaubert, pauvres « bûcheurs », pour revenir à vous? Ceux-là n'ont jamais soupçonné ce que le génie quasi-fabuleux d'un Verlaine recèle de patient labeur, de science orchestrale, de respect du mot, d'amour illimité de l'écriture : vers faciles, disent-ils, et naturellement produits par *l'inspiration*. Bons naïfs, comparons, voulez-vous, l'esthétique de *Sagesse* et celle de *Jocelyn?*

Intellectuels. Le mot garde tout de même sa noblesse et sa valeur d'art. *Dans ce temps où le PANMUFLISME prédit par notre ami Flaubert contamine tels nouveaux venus, futurs parlementaires prônant Vogüé ou INSULTEURS DES MAITRES D'HIER*, notre groupe obstiné demeure, amants de la vie cérébrale. Le génie d'un Gœthe, d'un Mallarmé ou d'un Carlyle nous émeut. Le cœur, ce cœur, le vôtre dont vous parlez, gardez-le et créez ce que vous pourrez avec ce viscère encombrant. Nous prétendons exalter autrement le nôtre, et nous ne faisons pas, comme vous, des livres avec les petites frasques de la vie privée.

Le cœur, votre cœur? Vous dites cela comme certaines gens disent : j'ai mal au cœur. Vous n'avez qu'une indigestion, c'est du ventre que vous souffrez. Vos racontars d'amourettes contrariées, c'est la littérature des commis amoureux, ce sont les vers de potaches. Votre idéalité déguise un onanisme, votre philanthropie un désir de parvenir.

Nous avons appris dans Fichte et dans Emerson un autre idéalisme que celui des romances. Le don du style, le goût esthétique est notre défense : il vous serait commode de la ruiner en la proclamant illusoire et négligeable. Mais peut-être faudra-t-il du temps. La passion héroïque de Villiers, le sentiment de Verlaine, nous les glorifions, nous n'en voulons point d'autres, nous les avons et les gardons contre vous, malgré vos ingérences et vos poses.

***

Littérature, maladie triste. On a l'art comme on a la fièvre chronique. Cela ne concède nul droit, nulle revendication, nul mérite : c'est un état dont on souffre, et voilà tout. Eux, paradant, et pareils à des femmes imitant avec plaisir la mièvrerie des convalescences, étalent leur *sentiment*, se disent *inspirés*... Pauvres au souffle court! Leur manie est fatigante. Ceux-là seuls, bien rares, qui savent le secret d'une page d'art, peuvent dire ce que sont le sentiment et l'inspiration, la mince valeur de ces mots vides; je les prononce : Sentimentalisme et flânerie.

La passion! Mais ce sont les seuls intellectuels qui peuvent l'exprimer! Si le cerveau ne concentrait pas dans l'œuvre les désarrois des sens, où serait l'œuvre?

Est-ce que l'Amour est en dehors du paroxysme du moi?

Et ce mépris de la forme au profit du fond! Suprême incarnation d'une cuistrerie normalienne ignorante et ennemie de l'art! Le charme mystérieux qui allie au mot bien serti musicalement dans le vers sa plus exacte signification, ils ne le sauront jamais. En art, ils ont inventé cela, le fond distinct de la forme : étranges dessinateurs, sculpteurs absurdes! « *Il faut savoir son métier et réfléchir, il ne s'agit pas de lever les yeux au ciel et de répéter qu'on a une âme pour faire une bonne chose.* » *Qui dit cela? PUVIS DE CHAVANNES.*

***

De son côté l'ERMITAGE, dans son numéro de janvier 1893, n'est pas moins significatif. Voici ce qu'on lit dans un article intitulé : *Petites Variations d'art :*

L'art ne consiste pas dans l'émotion, dans le frisson, dans l'intense, il consiste, partiellement encore, dans le *rendu* de l'émotion, du frisson, de l'intense, ce qui n'est pas la même chose. Pas plus qu'on n'est dessinateur si on ne sait dessiner, on n'est écrivain si on ne sait écrire. Et il n'est pas commode d'écrire. Si la vie était l'art, tout être vivant serait artiste. Le poète le plus attendrissant a certainement moins souffert d'amour que l'obscur jouvenceau qui se loge une balle dans la tête. Et si le poète nous attendrit, c'est parce que son émotion a cessé et qu'il a pu écrire ses *Nuits* ou ses *Elégies*. Il n'y a rien de plus vivant qu'un moulage sur modèle, une photographie instantanée, une lettre d'amour authentique, même d'homme d'esprit, Benjamin Constant, *il n'y a rien de moins artistique*.

Conclusion : L'art n'est donc pas la vie seule, pas plus qu'il n'est la vérité seule. Il est la vérité choisie, la vie exprimée esthétiquement. Mais si sans vie et sans vérité, il n'y a qu'œuvres ratées, sans choix et sans expression il n'y a pas d'œuvre d'art. C. q. f. d.

***

Enfin, dans le numéro de février 1893 de la REVUE DES REVUES, M. George Barlow, qui poursuit sa très intéressante étude du *Mouvement littéraire en Angleterre*, signale des maux analogues à ceux qui nous menacent, et s'écrie :

Si des poèmes comme *The Light of the World* sont mis au jour, ce n'est pas par véritable amour de l'art, et ce n'est pas non plus sous l'action de la triomphante impulsion poétique qui a produit *The Revolt of Islam*, de Shelley, *Childe-Harold* de Byron, *The ode on the Intimations of Immortality*, de Wordsworth. Non, comme je le disais en commençant, il faut que nous écrivions aujourd'hui avec un but moral défini; il faut que l'instinct de moralité gouverne nos poètes, aussi sûrement que l'instinct matériel gouverne nos marchands. Il faut que nos poèmes soient falsifiés de matière didactique aussi fatalement — et aussi désastreusement — que notre café est falsifié de chicorée, notre porto de bois de Campêche et notre beurre de saindoux. Si un écrivain dramatique écrit une pièce, c'est pour chatouiller les préférences des « Dieux » tonnants du balcon, avec l'éternelle histoire du méchant Squire, de l'innocente fille de village et du vertueux laboureur ; et si quelque poète se met à chanter, il faut qu'il le fasse, non pas comme un

poète couronné par les muses sur l'Hélicon, mais comme M. William Morris, notre lauréat socialiste, acclamé et éclaboussé d'éloges par la foule tapageuse de Trafalgar-Square.

Cela ne fait que commencer, mais cela ira *rinforzando*. Peut-être verrons-nous les éternels suiveurs qui ont été naturalistes après coup, puis décadents après coup, évolutifs après coup, symbolistes après coup, pointillistes après coup, etc., etc., être un beau jour, — ô jour trois fois heureux, — pris d'une crise de réaction classique après coup! Mais qu'ils veulent bien ne pas oublier alors qu'aujourd'hui nous leur montrons le chemin et qu'ils nous combattent.

IWAN GILKIN

Au moment de mettre sous presse, **LA PLUME** *du* 1er *février* 1893 *nous apporte un article de* **M. ADOLPHE RETTÉ**. *Nous le reproduisons en entier : il est intitulé* **L'ART ET L'ANARCHIE**.

I

Un penchant singulier se donne carrière actuellement dans la littérature, penchant qui se porte sur le socialisme et sur l'anarchie — surtout sur l'anarchie. M. Alphonse Germain, dans un admirable article (*Ermitage* de novembre 92) a fort bien relevé ce qu'une telle tendance, chez certains poètes et prosateurs de notre génération, comportait de pose inconsciente, d'affectation puérile et d'illogisme esthétique. Il a dit en substance : « Si vous êtes réellement convaincus, ce n'est point par vos écrits plus ou moins élégants, et qu'ils ne peuvent comprendre, que vous servirez les prolétaires, c'est par la parole et par l'action, c'est en vous mêlant à eux, en vivant de leur vie. » Cette très nette et parfaitement exacte déclaration permet de placer la question des rapports de l'art avec la sociologie sur son véritable terrain et de parer d'avance à plusieurs malentendus fâcheux qui ne manqueraient pas de se produire si le dilettantisme sociologique devait se propager ainsi qu'il menace de le faire. Il y a donc lieu de poser à nos fanfarons d'anarchie le dilemme suivant : Ou vous êtes des anarchistes sincères et dans ce cas votre devoir est de vous donner entièrement à vos doctrines et de les mettre en pratique, dans la mesure de vos forces jusqu'à leurs plus extrêmes conséquences, y compris la propagande par le fait; vos écrits seront des écrits de combat destinés au peuple, lui parlant sa langue; et alors, vous serez des sociologues militants — vous ne sauriez être des artistes. *Ou vous êtes des artistes et dans ce cas votre devoir unique est de vouer votre vie à la défense et à la glorification de l'Art.* Il n'existe pas de compromis possible. Les servants de l'Art ont pour mission exclusive de sauvegarder la tradition d'Idéal, d'exalter la Beauté une et toujours intégrale, hormis toutes contingences matérielles, toutes évolutions sociales,

toutes distinctions d'époques littéraires. Il a fallu les lamentables confusions d'idées qui font du XIXe siècle le siècle du néant philosophique par excellence, il a fallu l'advenue au pouvoir d'une basse médiocratie, pourrie de positivisme, imbue de la folie du progrès, poursuivant de sa rage envieuse au nom d'on ne sait quel abominable et sacrilège principe d'égalité, toute supériorité intellectuelle ou morale, il a fallu la burlesque éducation qui en découla pour que cette antinomie monstrueuse, *l'Art social*, ait pu se soutenir sans qu'il en fût fait dédaigneusement et à jamais justice par ceux de qui c'était le rôle, par les poètes.

II

L'Art pur, l'Art vrai, l'Art qui « n'a d'autre but que soi-même » exige toutes nos pensées, toute notre abnégation. Jamais, peut-être, il n'a subi autant d'outrages qu'au temps présent. Nos anarchistes de lettres le savent aussi bien que nous : le bourgeois contemporain déteste l'Artiste d'une haine qui, pour se dissimuler souvent sous des dehors d'ironique bienveillance, n'en est pas moins fondamentale — instinctive... une haine de Ventre à Cerveau. L'Artiste a-t-il jamais espéré du bourgeois la moindre admiration, moins encore, la moindre déférence? N'est-il pas le paria dont on se garde de crainte qu'il ne communique cette lèpre : la Pensée? Il s'en est peu soucié, content d'écrire pour ses pairs et d'en recueillir le suffrage.

Le bourgeois, après quelque effarouchement, provenant bien plus de son horreur de toute nouveauté que d'un scrupule de morale, s'est rué à la littérature qui lui convenait, une littérature grossière n'exaltant, sous couleur de précision documentaire et scientifique, que les instincts bas, les sensations brutes, les exceptions pathologiques, les faits médiocres, inventant une humanité à l'image des porcs — je veux dire la littérature naturaliste. Dans ce miroir fangeux la foule trouva de quoi se mirer, elle put regarder en bas, délivrée enfin, par les soins des écrivains réalistes, de cet azur importun vers où un obscur respect l'incitait jadis, malgré tout, à lever quelquefois les yeux. Le principal coupable — très inconscient car dénué de toute aspiration haute — fut, on ne saurait trop le répéter, M. Emile Zola. Il a mésusé de l'Art et d'autant plus gravement qu'il possédait des dons artistiques d'ordre très inférieur, il est vrai, mais indéniables. M. Zola a tous les succès d'argent et de notoriété qu'on peut souhaiter; M Zola voit à ses pieds les journaux qui le conspuaient naguère; il préside la Société des Gens de Lettres; il sera de l'Académie. Mais M. Zola a rabaissé l'Art au rang d'un catalogue des fonctions animales. Aussi, ce qui lui est sans doute bien indifférent, n'a-t-il pas notre estime et ne l'aura-t-il jamais.

Quant à la sorte de faveur dont jouit le réalisme, elle est plus apparente que réelle : le bourgeois n'y a cherché que les immondices — qui s'y trouvent. Pour preuve, la survente constante du plus malpropre des livres, *Nana*, et le succès scatologique de ce puant cloaque *La Terre*. Enfin, et c'est là que réside la condamnation absolue du réalisme, cette école n'a pas produit *un seul* poète — elle ne pouvait essentiellement pas en produire. Les poètes vivaient leur rêve à l'écart et maintenaient, en vue de quelques-

uns, la notion de Beauté, peu curieux qu'ils étaient du marais démocratique ambiant.

Si nul d'entre les poètes ne s'est jamais préoccupé des intérêts sociaux de la Bourgeoisie, combien devront-ils se garder plus soigneusement de se commettre, en tant que poètes, au service du peuple. Le bourgeois est une bête maligne, un être de proie retors et corrompu. Le peuple est une brute massive et qui souffre, d'autant plus dangereuse qu'elle est lasse de souffrir. Son effroyable malheur n'a d'égal que son effroyable bêtise. Si l'on doit compatir à l'un, on doit aussi se garder de l'autre. Donc, encore une fois, anarchistes littéraires, vouez votre existence, et votre fortune si vous en avez, à le soulager, à l'instruire selon sa rudimentaire intelligence, sauvez-le des sinistres imbéciles — bourgeois en germe ou bourgeois aigris — qui prétendent le guider, ce sera bien, ce sera beau, ce sera évangélique — mais ne compromettez pas l'Art dans cet apostolat. Car sachez-le — et vous le savez depuis Proudhon — la société qu'ils rêvent, la société dont nous menace l'imminent bouleversement qui donnera le pouvoir au Quatrième Etat, prohibera toute supériorité même intellectuelle, surtout intellectuelle, n'admettra que l'*Art utile*. Quiconque tentera de s'élever au-dessus de l'égalité, de la bêtise régnantes sera poursuivi avec une haine mille fois plus violente que l'animosité dissimulée et raffinée des bourgeois contre les Artistes — la haine de Caliban tout-puissant contre Ariel.

Est-ce à dire que le temps où nous vivons soit préférable? Assurément non : le mal vient de loin ; il date, pour nous, de cette horrible époque : la Révolution française; dès lors une étrange fatalité a poussé à la destruction de toute tradition, de toute croyance, de tout Idéal désintéressé; de par une logique démoniaque, le désastre s'est aggravé rapidement : le culte prédomine, universel, de la satisfaction des appétits et du bien-être matériel — hormis toute Idée pure, toute aspiration vers En-Haut. Aujourd'hui le niveau intellectuel va s'abaissant davantage encore. La comédie aryenne est jouée. Voici se lever l'aurore noire des temps maudits : nous subirons le règne des prolétaires, puis viendra l'invasion des barbares... et notre civilisation sera anéantie.

III

Or, peut-on admettre un instant que la mission des poètes soit de hâter ce désolant destin? Qui l'osera soutenir de ceux qu'une vocation supérieure voue à l'Art? S'il en existe quelques-uns, ce sont ou des enfants inconscients qui s'amusent d'une mode — et il faut les plaindre, ou des pharisiens, des marchands du Temple — et il faut les mépriser. Le devoir des poètes est d'affirmer l'aristocratie de l'Idée, la seule légitime, car les Artistes sont les Aristes. Indifférents au succès passager, méprisant la notoriété temporelle et la vaine acclamation de la foule aussi bien que ses huées, ils se cloîtreront dans l'Art. Ils seront les chevaliers du Graal de Beauté et garderont des sectaires du Ventre l'arche sainte du Rêve.

Et ils prieront Notre Père qui est aux cieux.

On les bafouera, on les persécutera ; ils erreront honnis et vaincus, don

Quichottes opprimés par un sanhédrin de Sanchos Panças... Qu'importe : les sociétés s'écroulent, les peuples disparaissent — l'Avenir lointain leur appartient et ils lègueront à la Pensée future — eux seuls puisque l'Eglise n'est plus qu'une ruine habitée par les pires Médiocres — le patrimoine d'Idéal de l'humanité.

ADOLPHE RETTÉ

UN INCIDENT

M. Georges Eekhoud nous adresse la lettre suivante :

A Monsieur le Directeur de LA JEUNE BELGIQUE.

MONSIEUR,

Une partie des « Déclarations » publiées dans votre numéro de janvier 1893 étant incompatibles avec mes convictions artistiques et révélant un esprit d'intolérance et d'exclusivisme que notre revue n'avait jamais montré jusqu'à présent, je me vois contraint, à mon grand regret, après douze ans de solidarité et d'étroite communion littéraires, de vous envoyer ma démission de membre du comité de *la Jeune Belgique*.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma cordiale estime.

GEORGES EEKHOUD.

Cette lettre, d'une si grande austérité administrative était heureusement mitigée par le billet suivant, qui se trouvait sous la même enveloppe :

« Veux-tu, mon cher Iwan, insérer dans le prochain numéro de *la Jeune Belgique* la petie déclaration ci-incluse ? Il va sans dire que si je n'admets pas tes théories ou plutôt que si je n'admets pas que tu imposes tes théories à tous les artistes (1), j'éprouve toujours pour ton art, pour ton œuvre une sincère admiration. J'espère aussi que, malgré nos divergences d'idées en ce qui concerne le rôle de l'artiste et la nature de l'œuvre d'art, nous resterons amis et que ton ***impassibilité*** et ma ***sensibilité*** ne nous empêcheront pas d'entretenir les meilleurs rapports.

Bien à toi,
GEORGES.

P. S. — Le numéro est superbe. Toutes mes félicitations ! Mais le petit memento à l'adresse de De Molder me gâte un peu cette livraison modèle. »

Nous remercions M. Eekhoud de ses sentiments cordiaux. Les nôtres sont réciproques.

Et maintenant, discutons.

La Jeune Belgique appartient en commun à MM. Albert Giraud, Georges Eekhoud, Henry Maubel, Francis Nautet et Iwan Gilkin

(1) M. Eekhoud me prend sans doute pour l'Empereur de la Chine ; je n'ai pas encore trouvé le moyen ***d'imposer*** mes théories ni à tous les artistes ni même à un seul. Les lois du pays ne me permettent pas de faire couper la tête aux récalcitrants.

Chacun des propriétaires a le droit d'insérer dans la revue, sous sa signature, tel article qu'il lui plaira.

En publiant sous ma signature de directeur de la revue mon opinion sur le mouvement littéraire en Belgique, je n'ai donc fait qu'user de mon droit. M. Eekhoud avait le loisir de me contredire. Il a préféré mettre fin un peu brusquement à notre « solidarité » et à notre « étroite communion artistique ».

Mais il y a plus, mes « Déclarations » de janvier 1893 ne sont point des nouveautés. Je n'ai fait qu'y affirmer, une fois de plus, ce qui a toujours été notre programme commun Et M. Eekhoud, loin d'en combattre les idées, les approuvait.

En effet, tout article signé *la Jeune Belgique* est, avant sa publication, lu et approuvé par les propriétaires de la revue; seul, M. Nautet, retenu par ses occupations, n'a pu régulièrement participer à ces petites cérémonies. Comparons donc mes « Déclarations » de janvier avec quelques articles signés *la Jeune Belgique*, lus et approuvés par M. Eekhoud.

Dans mes « Déclarations », je constatais que la jeune littérature subit une crise pernicieuse; j'affirmais à nouveau la nécessité du culte de la *forme* et l'excellence de la formule : *l'Art pour l'Art;* enfin, je prédisais une réaction prochaine contre l'amorphisme décadent, symboliste, etc., et j'ajoutais: « Proclamer cette réaction, ce n'est pas reculer dans le passé, c'est marcher vers l'avenir. »

Or, deux mois auparavant, dans notre numéro d'octobre-novembre 1892, on lit :

Ayons la franchise de le dire : toutes les vieilles hérésies relèvent la tête.

Comme en 1880, les De Monge — nos Brunetière — excommunient les Baudelaire et les Barbey d'Aurevilly au nom de la religion et de la morale.

Avant 1880, nos écrivains étaient parqués en deux camps : le camp catholique et le camp libéral. Aujourd'hui, on se met à parler d'art démocratique et d'art réactionnaire.

Avant 1880, on exigeait de notre littérature qu'elle fût nationale, c'est-à-dire belge, belge jusqu'à la platitude et jusqu'au néant. Aujourd'hui, on se divise en Flamands et Wallons, et l'on se fourre de nouveau, d'une autre manière, le clocher dans l'œil.

Eh bien, si les vieux Doudous recommencent leurs promenades dans notre littérature, ils seront reçus comme il y a douze ans.

Ceci n'est qu'un simple avertissement.

L'article est signé *la Jeune Belgique*, c'est-à-dire MM. Giraud, Nautet, Maubel, Gilkin et *Eekhoud*.

Dans l'article « Au lecteur » qui ouvre l'année 1892, on lit :

Les bigots n'ont pas été moins malmenés que les cuistres. Au congrès catholique de Malines une généreuse jeunesse a déchiré le petit *Syllabus* antilittéraire que tentaient de fulminer contre nous les derniers jansénistes de l'Université de Louvain. Elle n'a pu empêcher toutes les sottises, mais du moins, grâce à ses efforts, le Congrès, sollicité de condamner la formule « l'Art pour l'Art », écarta la question.

Et plus loin :

La Jeune Belgique profite de l'occasion pour rappeler qu'elle est et demeure étrangère à toute espèce de parti politique.

Son unique charte, c'est la formule : « l'Art pour l'Art ». C'est assez dire qu'elle

n'entend pas plus aujourd'hui qu'autrefois admettre n'importe quelle théorie d'art social, politique, philosophique ou confessionnel. Il va de soi que chacun de nos collaborateurs garde le droit de professer en son nom personnel telle opinion qu'il lui plaira.

Cet article est signé *la Jeune Belgique*, c'est-à-dire MM. Giraud, Nautet, Maubel, Gilkin et *Eekhoud*.

En tête de notre nº 9 du tome X (septembre 1891) on lisait, dans un article intitulé : *L'Art pour l'Art au Congrès de Malines :*

On se rappelle la vigoureuse campagne que *la Jeune Belgique* mena, plusieurs années durant, envers et contre tous, en faveur de la formule : L'ART POUR L'ART. Cette formule fut notre cri de ralliement. Elle signifiait que nous voulions être artistes, rien qu'artistes. Elle signifiait encore que dans ses travaux d'art l'artiste doit poursuivre avant tout son idéal artistique. Elle écartait les prétentions funestes des stériles théoriciens qui veulent réduire l'art à n'être que l'humble valet d'une doctrine quelconque. Elle mettait donc l'art et l'artiste en liberté. A chacun sa foi, ses croyances, ses opinions, à chacun son tempérament ou sa personnalité, mais à l'aspirant artiste cette règle salutaire : « Avant tout, dans ton labeur, la recherche passionnée et désintéressée de la Beauté telle que tu la souhaites. Et que ce souhait soit sincère. Cherche à réaliser la Beauté qui attire véritablement ton cœur, et accomplis cette réalisation selon ta nature personnelle et tes forces particulières. »

On se demande, en vérité, à quelles doctrines, à quelle religion cette formule pourrait porter atteinte. N'est-ce point l'absolue liberté pour chacun? Mais nous repoussons comme mortelles pour l'art et l'artiste les doctrines qui prétendent imposer à celui-ci la préoccupation *dominante* de faire un prêche ou une démonstration. Qu'à l'heure du travail, le Vrai, le Bien et le Beau restent chacun dans leur domaine, et la besogne sera bien faite. Nous ririons bien du savant qui serait plus préoccupé de faire beau que de faire vrai. Et qui donc oserait combattre les formules : la Science pour la Science? ou : la Vertu pour la Vertu?

Notre formule, dont on peut ne se point préoccuper en d'autres pays, où elle est pratiquée sans soulever de contestation, était et est encore en Belgique d'une importance capitale.

Nous avions à retirer l'art du gouffre de l'utilitarisme ; nous avions à émanciper l'artiste et le public, à débarrasser l'esthétique de l'un et de l'autre de tout doctrinarisme étranger à l'art, à rendre à la forme le culte nécessaire. Ce n'est que par la plus insigne mauvaise foi ou la plus complète inintelligence de notre formule que l'on a pu nous accuser de déclarer la guerre à une Idée quelconque, — religieuse, philosophique, scientifique ou sociale. Nous ne combattons même aucune forme en soi, mais seulement les applications maladroites qu'on en peut faire, et surtout les œuvres *informes*. Voilà pourquoi dans notre république littéraire, on voit vivre côte à côte, sur le terrain de l'art, des chrétiens sincères et de parfaits libres-penseurs, des adeptes de telle ou telle philosophie où d'irréprochables sceptiques, qui demanderaient volontiers si le mot philosophie s'écrit avec deux *f*.

Cet article, signé *la Jeune Belgique*, a donc été lu et approuvé par M. Georges Eekhoud.

Il y a mieux encore. Interviewé par *la Nation*, M. Georges Eekhoud a fait lui-même les déclarations suivantes :

« **L'art pour l'art est une formule générale donnant satisfaction à tous les genres de talent.** Je puis faire de l'art dit *social*, je puis me rallier à n'importe quel système philosophique, je puis être socialiste, républicain, aristocrate, athée, croyant, — question secondaire! — Barbey d'Aurévilly, le catholique intransigeant, a fait de l'art, tout comme Homère, le païen.

. . . . . .

Il y a chez nous des convervateurs et des anarchistes, des gallophiles et des germanissimes, des poètes ne rimant qu'en alexandrins, d'autres prêchant le vers libre. Mais tous aiment et respectent sincèrement l'art, **tous ont horreur de la platitude, de la vulgarité, du débraillé et du « laisser-aller » littéraire**; tous savent *se tenir* et entretiennent l'un pour l'autre une loyale estime. »

Ou cela ne veut rien dire, ou cela signifie que M. Eekhoud partage nos idées sur la nécessité d'une bonne forme littéraire et sur la valeur de la formule *l'Art pour l'Art*.

On se demande comment ces idées, qui n'étaient ni exclusives ni intolérantes avant notre numéro de janvier 1893, sont devenues révélatrices d'un « esprit d'intolérance et d'exclusivisme » dans ce numéro de janvier 1893.

Si M. Eekhoud n'a pas d'autre raison de mettre fin à une « solidarité » et une « étroite communion artistique » de douze années, il faut reconnaître que cette solidarité et cette étroite communion n'étaient plus très solides.

M. G. Eekhoud se retourne et prétend que nous avons tourné.

Le public ne s'y trompera pas. Nous n'en voulons pour preuve que le langage de *la Nation* qui, à ce point de vue, apprécie en ces termes nos « Déclarations » de janvier 1893 :

La Jeune Belgique achève sa douzième année, ce qui devient grave pour une Revue que son titre condamne à rester toujours jeune. C'est presque l'âge de la maturité, et la question se pose de savoir si les idées au nom desquelles on a engagé le combat aux jours brillants, mais téméraires peut-être, du début, sont restées celles de l'âge de raison. *La Jeune Belgique* a deviné que ce point d'interrogation pourrait se dresser dans l'esprit de ses lecteurs et elle n'a pas voulu le laisser sans réponse. Elle profite de l'occasion que lui offre sa douzième année d'existence pour affirmer à nouveau sa foi artistique, et ce n'est pas sans fierté, qu'après cette carrière déjà longue, elle vient déclarer aujourd'hui que sa foi ne s'est point attiédie et que son drapeau reste toujours tel qu'elle l'a déployé le premier jour.

C'est le principe de « l'art pour l'art » qui a retenti comme la sonnerie du clairon du départ; et après douze ans de campagne, c'est de la même formule que *la Jeune Belgique* se réclame avec la hautaine intransigeance des purs croyants qui se subordonnent eux-mêmes, sans marchander, à leur foi, et qui rapportent bien sincèrement à la vertu de leur dogme tout ce qui s'est fait autour d'eux depuis qu'ils ont planté leur étendard au grand soleil. Nous applaudissons, quant à nous, à ces dogmatismes, si absolus qu'ils paraissent, à la condition qu'ils enfantent des œuvres. Et *la Jeune Belgique* est une œuvre, et elle-même a inspiré des œuvres et a été le berceau de leur éclosion.

On le voit, nous restons fidèles à notre programme. Nous en avons éprouvé la valeur et nous avons confiance en l'avenir.

LA DIRECTION (1)

---

(1) Il importe de mettre fin à un malentendu propagé grâce à de mauvais dictionnaires: les articles signés *la Direction* émanent du directeur et marquent l'orientation, la direction qu'il compte donner à la revue dans la limite de ses pouvoirs. La Direction signifie *la Direction* et non pas *la Rédaction*, ni les *propriétaires*, ni n'importe quelle autre chose. On est prié d'apprendre à lire.

LE LOCATAIRE [1]

Depuis deux ans, la veuve vivait avec son père. Son existence s'étirait en interminables broderies faites de plus de soupirs que de points, à côté de ce grand vieillard devenu sourd, ne parlant presque pas, ne remuant pas, rentrant doucement dans la terre. Certaines heures où s'exaspérait sa nervosité lui donnaient la sensation d'être enfermée vive dans un tombeau. Sans prévision de tendresses prochaines, elle mettait tout son temps à vieillir, prenant le pas de celui dont le terme était proche.

Puis, un jour, le fils d'un ancien ami du père, nouvellement arrivé en la localité, vint leur faire visite. Cet incident banal fut un événement dans la vie de ces oubliés. Le visiteur, un grand garçon pâle aux yeux de rêveur, revint et, dans l'intimité de la maison de silence, s'ébaucha le roman de leurs amours. L'ère heureuse qui suivit ne lui laissa pas l'occasion de se demander comment celle qu'on appelait « la froide, la sévère », qui avait cru voir, il y avait trois ans à peine, s'évanouir à jamais toutes les joies, ressuscita en son cœur cette floraison d'amour.

Les sens émoussés du vieux parurent s'apercevoir du changement survenu dans sa fille, et son attitude vis-à-vis d'André, ses regards lentement détournés leur prouvèrent combien est vivace chez un père cette faculté de lire dans le cœur de son enfant. Un sentiment d'égoïsme avait peut-être aidé à cette découverte : il s'était senti volé d'une partie de l'amour qui était autrefois tout à lui et qu'il ne retrouva intégral que lorsque son corps refroidi ne pouvait plus jouir de la consolante atmosphère. Si peu de place qu'il tînt, ne devait-il pas être une gêne pour une passion exclusive? Lui disparu, et ce fut tôt, les amants, libres de toute entrave, ne se trouvèrent cependant pas plus heureux : les heures insondables de délices où l'être fulgurant triomphe sans penser, — l'éperdue et toujours un peu brutale prise de possession de la ville qui a résisté, — étaient passées; la demeure devenue familière, le coudoiement journalier du mobilier témoin d'autres amours, firent lever, ironique, au cœur d'André le regret torturant de l'irréparable. Toutes les joies vécues s'effacèrent sous le corrosif puissant de l'étrange jalousie posthume et tout ce qui retenait dans la maison le

---

(1) Extrait des *Contes au Perron,* un volume à paraître fin février, chez Charles Vo éditeur. Bruxelles.

souvenir du défunt mari d'Eliane... lui fut occasion de torture et le rendit presque méchant. Après des crises de joie, il invoqua, pour le narguer, le fantôme du maître d'antan, et prédit à la pauvre femme, qui avait commencé par en rire et fini par en pleurer, de terribles confrontations pour l'autre monde. Ces troublants fantômes, sans cesse agités devant ses yeux, effrayèrent peu à peu son esprit assez faible et des scrupules qu'elle n'aurait point soupçonnés lui naquirent; elle s'en voulut de sa conduite; souvent elle s'éveilla le matin, les idées en déroute, ayant rêvé que l'autre lui reprochait son infidélité. Des fois qu'elle se trouva seule devant le portrait du mort, elle eut de terrifiantes hallucinations : l'image se détachait, devenait chair et os et s'avançait vers elle, menaçante. Elle fit disparaître les cadres, mais, malgré cette précaution, et bien qu'André, sorti de cette période de passion ombrageuse, ne la tourmentât plus, il resta au fond de l'âme de la veuve quelque chose d'indécis, une vague frayeur qu'elle éloignait le plus possible de sa pensée.

***

— Voilà ! dit-elle avec un mouvement indiquant la satisfaction de la besogne accomplie, à mille, nous ferons une croix !

Elle avait achevé sa lettre en réponse à une demande d'appartement qu'elle venait de lire à la quatrième page du journal.

Lui, qui s'était complu à l'admirer, le buste penché sur la table, de la lumière plein les vaporeux cheveux blonds qui encadraient ses traits réguliers et réfléchis, se souleva de son fauteuil et regarda l'adresse. Mais, aussitôt, l'expression de sa figure changea :

— Tu lui écris donc maintenant ? ricana-t-il.

Il fallut à Eliane un instant pour saisir...

— Méchant !

Les signes tracés sur l'enveloppe lui apparurent cependant tout autres. C'étaient précisément les initiales de son mari. Rougissante, elle reprit le journal et s'assura qu'elle ne s'était point trompée. Puis, elle eut l'impression que ce n'était pas elle qui avait formé ces caractères. Ils étaient étalés si grassement au milieu du rectangle blanc, bien à l'aise, comme des gens qui se trouvent chez eux. Ils accaparaient les regards, violemment, tenacement. L'homme détourna la tête. Il leur sembla à tous deux qu'il y avait quelque chose de changé depuis que ces lettres existaient là, dans la maison; de ces quelques traits de plume, de ce peu d'encre s'essora une armée d'êtres invisibles qui transforma l'atmosphère de la salle et, pour ce soir, les joies et les doux propos s'envolèrent encore, un hôte occulte rôdant obstinément autour des pensées.

***

Entre chien et loup, elle rêvassait seule : à cette heure, les bouffées de crépuscule qui jaillissent des coins, noient les meubles et, dans un cercle étroit, vous enferment avec vos chimères.

Le timbre résonna clair, enfonçant un dard aigu et douloureux dans cette grande masse de silence et d'ombres molles.

Quand elle eut ouvert, elle resta sans voix, devant un homme d'assez forte corpulence, et dut tendre tous ses nerfs pour ne point défaillir. Dans la demi-obscurité, était-ce une apparition? Cette figure noiraude et imberbe, ce front assez dégarni, ce maintien... En un instant, et quoiqu'elle n'eût plus pensé à la lettre de la veille, les paroles d'André et la coïncidence importune de l'adresse lui ressautèrent à la mémoire. Le simple fait y prit soudain une signification qui éclata dans sa cervelle à la façon de ces cartouches d'apparence anodines et qui détonnent avec une terrible violence.

L'arrivant parut s'amuser de cet accueil et, sur sa face, glissa le sourire malicieux d'un homme qui s'attendait à l'effet qu'il produit. Elle ne comprit rien des paroles qu'il prononça ; cependant, elle fut persuadée qu'il venait pour le second et appela d'une voix étranglée la servante.

— C'est pour l'appartement... conduisez Monsieur.

Elle se laissa tomber sur un canapé en proie à une intraduisible émotion. La frayeur lui ôtait toute réflexion ; elle écouta vaguement, semblable à une folle, les pas qui montaient lentement et faisaient gémir l'escalier. Peu à peu, elle se raffermit : cet homme était un étranger envers qui rien ne l'obligeait ; elle l'éloignerait par des conditions inacceptables. Cependant cette ressemblance, ce bizarre concours de circonstances l'obsédèrent.

L'inconnu descendit, entra, bien qu'il n'en fût pas prié et, avec le même sourire, déclara l'appartement de son goût, la situation bien saine, la vue agréable. Ses propos agacèrent la veuve, dont l'âme entière se réfugia comme derrière un abri, en sa résolution de refuser, car elle éprouvait intérieurement une espèce de résistance mal définie qui luttait contre sa volonté et la menaçait. Elle se leva fiévreusement :

— Monsieur est seul?

— Oui, Madame; mais j'ai été marié. — Il dit ces derniers mots en hésitant et accentuant son sourire.

— Je voudrais quelqu'un qui ne rentrât pas du jour, qui n'amenât pas de connaissances...

— Bien, Madame; je pars le matin, je rentre le soir, je ne reçois personne.

Il paraissait heureux de pouvoir accepter tout ce qu'elle exigeait et continuait à sourire finement sans hausser la voix qu'il avait pateline et douce, tandis qu'elle sentait s'accroître son trouble à mesure qu'elle perdait ses chances de dire non et qu'elle souffrait cette douleur d'un enlisement dont la fatalité se manifeste. Elle enfonçait, enfonçait... et ses paroles sortaient par groupes rapides, saccadés, semblables aux derniers bataillons qui se sacrifient éperdument avant la défaite.

Sans transition, elle dit :

— C'est cinquante francs...

Ce prix très élevé fut cependant, malgré elle, moindre que celui qu'elle s'était promis de demander. Il répondit :

— Bien, Madame, souriant, et continua : Je viendrai loger ce soir.

Il lui tendit sa carte :

— J'ai l'honneur, Madame, d'être votre homonyme, bien que je ne sois pas votre parent, je pense.

Le sourire brilla singulièrement.

— J'avais donné mes initiales à l'annonce. Au revoir, Madame, au revoir..., votre serviteur...

Elle n'avait point trouvé un mot à répondre, abasourdie de ce qu'elle entendait, subjuguée, malgré ses résolutions, par cet être équivoque qui s'imposait, vaincue par elle ne savait quoi, remuée par ce continuel et gênant sourire dont l'étrange lueur lui emplissait les yeux. Un vent de folie lui passa dans la tête, elle perdit l'exacte notion des événements. Bientôt cette extrême agitation s'apaisa, mais la réflexion ne ramena pourtant point la sérénité.

Peu instruite, elle abritait, dans un coin de son cerveau, un reste ancien de superstitions et d'histoires de revenants, dont l'éveil puissant fut tout à coup très propice à son épouvante. Les incidents les plus précis prirent une tournure indécise; elle ne se rendit plus compte de la simplicité du système de correspondance par les journaux. Son imagination enjamba les intermédiaires les plus vulgaires, sauta d'un fait à un autre, négligeant de les rattacher naturellement, et aperçut tout disposé par une puissance occulte en vue d'un but spécial de punition. Dans les vaticinations extraordinaires d'André, dans les jalousies effroyables où il s'enfonçait naguère, à plaisir eût-on dit, pour exaspérer sadiquement sa volupté, elle reconnut maintenant les excitations d'un esprit en courroux dont la trame mystérieusement ourdie allait se resserrer autour d'elle avec l'atrocité impitoyable du fer des inquisiteurs cerclant la tête des martyrs. L'annonce devint un piège qu'on lui avait tendu; sa lettre, portant les initiales de son mari, une missive

lancée à l'inconnu, destinée à être lue dans un monde de spectres d'où sortait certes cet homme sous le regard duquel elle avait eu conscience qu'elle rentrait en puissance de mari et que ses amours revêtiraient, dès ce jour, le caractère de l'adultère.

***

Quoiqu'il parvînt parfois, comme en ce moment, à lui faire oublier ses terreurs dont intérieurement il s'avouait la première cause, le mal avait profondément enraciné. C'était André, maintenant, qui ne concevait plus les visions pourtant devinées présentes devant les prunelles effarées d'Eliane. Les premiers jours, il est vrai, il appela le nouveau-venu « le maître », le plaignit de « sa résurrection intempestive » ; mais, bientôt, il cessa ses railleries, effrayé des ravages moraux causés chez sa maîtresse par ce locataire qui le déconcertait un peu lui-même.

Le personnage n'était sûrement troublant. Sa mince garde-robe qui tenait tout entière dans une petite valise, lui donnait l'apparence d'un homme arrivé pour une tâche momentanée. Toujours de même habillé, l'éternel sourire indéfini aux lèvres, il glissait silencieux dans l'escalier, le corridor. Sans qu'on eût entendu tourner la clef dans la serrure, le matin, avant l'éveil de la maison, il disparaissait, se rendant à *ses occupations*. Il rentrait à une heure indéterminée, variant chaque jour, au crépuscule, dans la soirée. Sa face sans cesse entrevue au milieu de l'ombre, en emprunta un caractère de fluidité énervante et se fixa à peine dans l'œil, par cette même indécision qui dérobe à la mémoire les têtes de songe surgies aux heures de fièvre.

Son salut à André et à la servante était un murmure; sa voix ne sortait bien précise que quand il apercevait la veuve. Alors, il articulait clairement, après madame, le nom de famille qui était aussi le sien. Quoiqu'elle tînt les yeux baissés le plus possible, elle se sentait enveloppée du sourire : son corps se glaçait, elle hâtait le pas et disait adieu à sa quiétude pour le temps qu'il restait dans la maison. Un vague ennui la mina ; elle maigrit ; tout éveillée, elle fut agitée par des cauchemars suivis de lassitude et de larmes secrètes. Elle évita visiblement ses rencontres : le hasard la contraria et, sans bruit de pas avertisseurs, replanta maintes fois devant elle la tête à la satanique grimace.

Cette peur continuelle se tranforma en maladie; la femme, connaissant à son dépérissement une cause d'un ordre spécial, refusa d'abord le secours du médecin. Son état se traduisit vis-à-vis d'André par une froideur excessive qui toucha à l'aversion ; elle parla de repentir, de séparation. Puis,

soudain, son isolement voulu lui pesa, elle se rejeta dans des élans de passion extrême, pleins de cette fureur extérieure qui dénote une faiblesse au-dedans. Sa folie des sentiments et des sens ressembla au tapage que font, le soir, pour se rassurer, les enfants peureux ; elle se rua à l'amour comme on se précipite à embrasser avec rage un cadavre qui effraye. Rien ne lui rendit le repos.

Pendant un de ses rares moments de calme, elle tenta de guérir sa crainte par le raisonnement et appela à son aide tout son bon sens. Hélas ! tant de points d'interrogation hérissaient la personnalité du locataire, que la logique de la pauvre femme, incapable de se soutenir longtemps, sombra et fut derechef emportée par le courant débordé de l'imagination. Elle avait pourtant, un jour, résolu de soulever un coin du voile mystérieux qui lui dérobait son bourreau, et de chercher à savoir la nature de ses occupations, le lieu où il passait sa journée. Ce matin, elle se leva très tôt, le guetta et sortit quelques instants après lui, se promettant bien de ne point le perdre. Il marcha posément, le regard à terre, et ne s'aperçut nullement qu'elle le suivait. Elle régla son pas sur le sien : la curiosité éveillée et le fouet de l'air du matin l'électrisaient ; un épais brouillard ouatait l'atmosphère. Eliane se ressouvint qu'une fois, dans les premiers mois de son mariage, à peu près par un temps semblable, mais à la brune, aiguillonnée par un fol accès de jalousie, elle avait ainsi filé son mari ; elle se reporta dix ans en arrière : cette jalousie ! quel tourment ! Des sentiments morts ressuscitèrent passagèrement dans son cœur ; elle s'interrogea : Comment une infidélité peut-elle se pardonner ? Et tout à coup, la sensation de la pointe aigüe sur laquelle elle s'enferrait la secoua d'un frisson : si la jalousie survit, elle comprenait la justice de son supplice...

Mais quoi... le locataire n'est plus devant elle ! La rue a bifurqué, la veuve pense qu'il a pris l'autre direction pendant sa courte inattention ; elle rebrousse chemin, avec la certitude de le retrouver... Il a disparu. Trop épouvantée pour ressentir du dépit, elle regagna sa demeure, convaincue qu'elle luttait contre l'insaisissable. Les alternatives de paix et d'excitation se succédèrent, ces dernières plus fréquentes et meurtrières.

Ce soir, elle paraissait victorieuse du mal et souriait. La soie rose de l'abat-jour plaquée de dentelles faisait aux rayons de moelleuses gaines d'ombre fine, et, dans cette clarté susurrante, après s'être tout redit, ils s'aimaient silencieusement. Rien ne bougeait dans la maison où ils se trouvaient seuls. Doucement, il l'attira et il l'embrassa longuement. Un léger bruit dirigea leur regard vers l'entrée. . Ils s'éloignèrent instinctivement l'un de l'autre, frappés de stupeur : dans l'entrebâillement de

la porte, de son sourire coutumier prenant possession de toute la salle se montrait la tête du locataire ! La veuve poussa un cri et sa figure fut d'une pâleur de cercueil. L'intrus s'excusa, réclamant sa bougie oubliée par la domestique. Ils le prièrent d'entrer et ne se doutèrent même pas de leurs paroles, tant ils s'effrayaient. L'homme fit quelques pas, parla de ce mauvais temps pendant lequel on est si bien chez soi ; il souriait toujours et les tenait sous le joug de ce sourire. Tout à l'aise, dans un mouvement de reconnaissance familière, il promena ses yeux autour de lui. Sa grande taille emplissait la chambre et dominait de toute sa hauteur les deux amants atterrés, humbles et sans voix en face de cette attitude, dont l'inconvenance pour eux se transformait en un droit mystérieux et terrible. Le locataire s'appuya sur le marbre de la cheminée, à bout de propos, eût-on dit, en cherchant dans les objets voisins, à la manière des paysans. Sa main passa sur un vase dont on avait enlevé à dessein un petit ornement afin de le rendre pareil à l'autre endommagé par accident : il remarqua qu'il n'avait point toujours été comme cela. — Les vases venaient de la belle-mère de la veuve. — Puis, il laissa tomber négligemment :

— Cette pendule est déjà bien vieille !

Eliane se figura qu'il soupirait sans interrompre son sourire. Une griffe de fer se referma sur son cœur ; elle allait se trouver mal, lorsque l'homme se plaignit de devoir ressortir encore ce soir et la délivra de cette cruelle oppression. Il monta à son appartement pour redescendre et partir. Mais, dans la salle, subsista la gêne mal définie, pourtant intense que sa présence y avait apportée.

Quand il entra, ils étaient couchés depuis une heure ; une pensée de glace mettait entre eux la distance des pôles et les tenait éveillés. Au grincement de la clef du locataire, la femme tressauta :

— Le voilà !

— Oui, répondit aussitôt André. Et ces syllabes brèves paraissaient trahir une conversation dès longtemps commencée, sans vocables.

Les pas montèrent lentement avec des soupirs. Sur le palier devant leur porte, le locataire s'arrêta ; un rayon de lumière passa comme un regard dans la serrure. La femme serra convulsivement son corps froid contre André dont elle saisit le bras ; sa respiration fut coupée, elle murmura :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pardon !

Le locataire continua son ascension et bientôt tout bruit s'éteignit.

Longtemps ils restèrent agités, se retournant, remuant, sans parvenir à s'endormir. A la fin, le sommeil vint à l'homme ; la veuve aussi parut assoupie. Soudain, elle s'écria :

— André! André!

— Quoi!

— Le vois-tu? André! — Mon Dieu! Mon Dieu! Pardon! — André, chasse-le! Tue-le!

Dans les brumes du demi-sommeil, elle avait eu une apparition épouvantable : son mari s'était dressé devant elle, irrité, la transperçant cruellement d'un regard fixe, sans une parole.

Il ne put la calmer.

***

La veuve ne quitte plus son lit, en proie à un mal étrange qui désoriente les médecins. Muette, de crainte peut-être de paroles qui révéleraient la nature de ses souffrances, les yeux constamment grands ouverts et fixes, immobile obstinément, c'est une extatique occupée d'un monde intangible. Elle ne se plaint point, ne demande rien, refuse toute nourriture ; parfois, les mains jointes à se crisper, elle remue fiévreusement les lèvres et prie à haute voix. Les joues se creusent, les prunelles deviennent extraordinaires au fond des orbites, son corps, d'une maigreur excessive, se marque à peine sous les couvertures. La laisse-t-on seule un instant, aussitôt éclatent des cris insensés, et sa sœur qui est venue la soigner, la retrouve en des attitudes d'horreur, la tête détournée, repoussant du geste des êtres qu'on ne voit point. Les questions qu'on lui adresse demeurent sans réponse. Le crépuscule lui cause des crises dont elle sort pour se plonger la face en ses linges pendant des heures entières. Puis, soudain, elle saisit la garde par la main et, sans un mot, la dévisage.

La voilà bien tranquille..., mais, quelqu'un descend l'escalier avec précaution ; il est sept heures du matin : les bras de la pauvre s'accrochent, raidis, à sa couche ; elle soulève la tête et cloue de ses regards épouvantés cette porte qu'elle craint de voir ouvrir par un fantôme. Les pas descendent toujours..., c'est tout. La tête retombe en arrière sur l'oreiller, les bras se distendent, la face, du rouge pourpre passe au pâle livide et se couvre de sueurs ; survient un état d'abattement pareil à celui qu'amène un danger imminent miraculeusement éloigné. L'accès renaîtra le soir, quand la porte extérieure s'ouvrira et que les pas étouffés remonteront de la même cadence lente, les pas cruels qui piétinent cette misérable vie.

Puisque le moindre bruit l'agite, la maison se fera absolument muette, les pas se tairont dans l'escalier. Rien n'y fait. A certains moments, la veuve rentre en sa fébrilité excessive : ses membres inertes tendent à se rompre, son corps tremble, ses prunelles se dilatent, et brûlent, et fixent l'entrée....

Les pas montent l'escalier, mais si doucement... L'oreille saine et attentive de la sœur ne perçoit aucun bruit.

Dans les premiers jours qu'elle resta alitée, André demanda à la voir; on le fit entrer sans prévenir celle qui avait été sa maîtresse. Son apparition causa un effet inattendu ; comme si Satan en personne se fût montré, la veuve se retourna violemment vers la ruelle du lit en criant d'une voix que la peur rendait rauque :

— Sortez, sortez ! Je ne veux plus vous voir !

Depuis tout un long mois, elle subissait un martyre et personne n'en soupçonnait l'horreur. L'entourage désespérait de guérir cette affection indéterminée dont la marche déjouait tous les traitements. La science, devinant la patiente liguée contre elle avec la maladie, se déclarait impuissante et ne cherchait point au delà du corps. La fin approchait sûrement et emporterait cette parcelle d'impénétrable dans l'impénétrable mystère. Le pauvre organisme, aux forces sucées par de ténébreux vampires, agonisait; l'esprit, traîné par de vindicatifs revenants le long d'un calvaire douloureux, se dresserait, éclatant de folie, pour l'essor éternel. La maigreur et la faiblesse de la moribonde lui donnaient l'aspect d'un cadavre ; et ce cadavre étonnait, quand il ouvrait des yeux vivants qui ne pouvaient vraisemblablement lui appartenir. Dans les veines vidées c'était de la frayeur qu'on voyait rouler.

Un jour, la sœur, à qui le locataire s'enquérait souvent de l'état de la veuve, lui demanda s'il ne désirait pas lui faire visite. Il accepta avec empressement.

La nuit commençait à tomber lorsqu'il pénétra dans la chambre. La mourante n'avait plus bougé durant vingt-quatre heures. Un violent tremblement la secoua aussitôt ; elle poussa un cri étranglé qui fit frissonner les assistants. D'un mouvement rapide qu'on l'eût crue incapable d'accomplir, elle se mit sur son séant..., puis, les mains jointes tendues en avant, les cheveux noirs flottant en désordre, dans un geste d'apparition, elle s'élança vers l'homme :

— Pardon !... Pardon !...

Sa tête s'affaissa sur l'épaule, mais, ses yeux glauques énormes où la mort avait figé de l'épouvante, restèrent désespérément accrochés au sourire énigmatique du locataire.

HUBERT STIERNET

CHRONIQUE MUSICALE

L'Association des Artistes-Musiciens donnait, le 14 janvier dernier, son premier concert à la Monnaie.

Ces séances tournent un peu à l'exhibition. L'année dernière, à pareille époque, on nous montrait Mlle A. Holmès ; cette fois, c'est M. Tschaïkowsky que l'on avait fait venir. Le moindre défaut de ce système est de nous donner des séances consacrées tout entières — ou à peu près — à un seul auteur ; or, alors même qu'on l'applique à l'œuvre d'un grand maître, ce système constitue déjà une maladresse ; mais lorsqu'il s'agit d'un maître de second ordre, on risque fort de compromettre de la sorte tout un concert. On ne peut se le dissimuler, Tschaïkowsky est un de ces maîtres de second, et même de troisième ordre ; en le jugeant en regard de ce qu'il nous a fait entendre aux Artistes-Musiciens, je dirais même pis.

Mais le célèbre compositeur russe semblait avoir choisi à dessein ses productions les plus faibles. C'est vraiment une tendance bizarre, et que l'on n'oserait dénoncer, tant elle paraît invraisemblable, si l'on n'avait si souvent l'occasion d'en faire la remarque : un auteur composant lui-même le programme d'une exécution de ses œuvres, choisit presque régulièrement les moins estimables. Peut-être est-ce qu'il a moins souvent l'occasion de les entendre ? ou peut-être aussi se sent-il animé de ce sentiment de tendresse préférée des mères pour leurs enfants rachitiques ?

Toujours est-il que dans le programme plantureux du concert du 14 janvier, pas une œuvre, pas une note, pas une mesure à retenir : une monotonie désolante, énorme, insurmontable, se dégageait de tout cela ; du travail, suffisamment ; de la recherche, beaucoup trop ; mais pas l'ombre d'une véritable inspiration.

La 3e *suite d'orchestre* était quelconque, banale ; le 2e *concerto de piano*, — admirablement joué par Franz Rummel, — d'une longueur interminable ; les airs de ballet de *Casse-noisette*, mignards et puérils avec leur orchestration drôlichonne ; l'ouverture 1812, qui terminait le concert, franchement détestable. Néanmoins, le public, bon enfant, séduit probablement par la « tête sympathique » de Tschaïkowsky, a décerné à celui-ci plusieurs ovations...

On s'attendait cependant à mieux ; les auditeurs, pris individuellement, étaient déçus. Heureusement, le programme du prochain concert de l'Association, *la Cloche*, de Vincent d'Indy, nous *garantit*, cette fois, une soirée intéressante.

A la première séance de musique de chambre du vaillant et juvénile quatuor Crickboom, Angenot, Hans et Gillet, consacrée aux maîtres russes (encore !), nous avons pu apprécier Tschaïkowsky dans une de ses œuvres les plus magistrales : le quatuor en *mi* bémol mineur. Voilà vraiment une composition admirable, d'un bout à l'autre : abondance mélodique

extraordinaire, inspiration facile et constante, ingéniosité des développements, travail des différentes voix du quatuor, d'un enchevêtrement inextricable, tout est à retenir, tout serait à citer; à tirer hors pair, cependant, l'*Andante funèbre e doloroso*, saisissamment évocatif et émouvant.

Comme intermède, quatre mélodies de modernes russes gentiment chantées par M^lle^ Van Hoof.

La séance se terminait par le quatuor en *ré* de Borodine, tout différent de celui de Tschaïkowsky. Ici, pas de complication, pas de recherches contrapontiques : du classicisme dans la modernité. Mais quelle admirable pureté de lignes! Quel sentiment élevé! et quel style, et quelle forme! Et dire qu'il en est auxquels Borodine « ne parle pas »!

Les tout jeunes artistes du quatuor Crickboom ont donné de ces deux œuvres magistrales une interprétation digne des plus grands éloges; on sent que l'étincelle sacrée les anime, ceux-là; c'est de l'art vrai, et du plus pur. Leur chef surtout, M. Crickboom, manifeste un tempérament exceptionnel; il est digne de M. Ysaye, le grand artiste qui l'a formé, et celui-ci peut être fier de son élève.

Depuis quelques semaines, il est impossible de feuilleter une revue ou d'ouvrir un journal sans tomber sur l'article *Werther*. C'est un cauchemar, une obsession. A lire tout ce fatras, on dirait véritablement que l'on se trouve en présence d'une de ces œuvres qui font époque dans l'art, qui marquent définitivement la caractéristique d'une période : Eh bien, allez-y voir.

Le côté amusant de cette débauche werthérienne, c'est la stupéfiante contradiction qui s'y manifeste. Oncques n'ai vu pareil désarroi parmi les princes de la critique; il n'y a point deux opinions qui se ressemblent : il n'est cependant pas possible, que diable! qu'il y en ait trente-six qui donnent la note juste?

Parmi les articles les plus cocasses, il y a celui, trouvé dans je ne sais plus quel grand journal français, — on sait s'ils sont joyeux, les critiques des grands journaux français! — qui s'étend gravement sur la *sincérité* exceptionnelle de la nouvelle œuvre de M. Massenet.

Ah! ah! la sincérité de M. Massenet! Ah! le bon billet! Mais il n'en a pas, de la sincérité! Tout ce que vous voulez, technique, habileté, sentiment, je le veux, inspiration quelquefois, soit, mais sincérité, ah! non! Il n'est pas possible au contraire, même dans les œuvres les mieux venues de l'auteur d'*Hérodiade*, de démêler avec certitude la part de l'inspiration, du sentiment, de celle du procédé, du truc; chez lui, l'un ne vient pas sans l'autre. Quelle belle étude il y aurait à faire, pour un critique d'art, — un critique, hélas! qui aurait le temps... — sur le *procédé* de M. Massenet! Il tient tout entier, là, dans le creux de la main : ce sont toujours les mêmes formules, diversement présentées, administrées avec discernement et habileté. Il y en a un, de procédé, qui est débiné depuis longtemps, et sur lequel les princes déjà cités sont d'accord (faut-il que ce soit vrai!) : c'est ce que l'on pourrait appeler la *grosse caisse sentimentale*, comme la chanson-

nette : dès que la situation se complique, on crève tambours, grosse caisse et timbales. Mais que d'autres ! que d'autres...

Ce qui a si cruellement troublé la clairvoyance de la critique, c'est la simplicité de la contexture musicale, la naïveté mélodique de *Werther* ; de là à la sincérité, il n'y avait qu'un pas ; on l'a fait. Truc encore !

Pour mieux pénétrer dans cette atmosphère douce et calme du roman de Gœthe (pauvre Gœthe ! il peut aller rejoindre Gustave Flaubert parmi les martyrs de la persécution dramatico-lyrique), M. Massenet s'efforce vainement vers une simplicité, une candeur qu'il ne saurait atteindre ; il est l'homme des voluptés, des pâmoisons musicales, et il ne peut en aucune façon rendre la pureté des amours platoniques ; ce n'est pas après avoir chanté Esclarmonde qu'on peut faire vivre Charlotte, c'est avant. Une bonne preuve de ce que j'avance, c'est que la meilleure partie de l'œuvre est le troisième acte, où la passion s'exaspère et atteint son paroxysme. A citer, là, l'épisode des lettres, moins mauvais, et le *lied* d'Ossian, plutôt bien (malgré une fâcheuse similitude des premières mesures avec... *Ta-ra-ra-boom de ay*).

J'aurais voulu vous parler en détail de la partition de *Werther ;* mais, vraiment, je ne m'en sens pas le courage, et, pour tout dire, je n'en vois pas la nécessité. Totalement dénuée de véritable inspiration, je ne crois pas que la partition de *Werther* reste. L'élément vital fait défaut. C'est de l'art si on veut, mais ce n'est pas de l'ART... Je suis sorti de là l'esprit désenchanté, l'âme vide et froide...

J'aime mieux me tourner vers cette autre figure de désespéré, — combien plus imposante ! — Manfred, illuminée par Schumann du flambeau de son génie. Ah ! la suprême et délectable jouissance ! Nous l'avons revu, ce *Manfred* merveilleux, incarné par ce merveilleux artiste qui est Mounet-Sully. Ce commentaire musical est vraiment un absolu chef-d'œuvre. Comment est-il possible de réaliser ce miracle d'expression, tour à tour douloureuse, sombre, attendrie, suppliante, par des moyens si simples, des harmonies si rudimentaires, un plan si clair, si net, des formes si classiques et si sévères ; un maître moderne, voulant rendre l'impression formidable, les épouvantements de l'hymne des génies d'Arimane, n'eût pas manqué d'écrire un morceau torturé et tourmenté, où toutes les dissonnances de l'enfer se seraient donné rendez-vous, Ici, au contraire, cette impression est obtenue, et à un degré extraordinaire, par des moyens génialement puérils : une suite presque ininterrompue de consonnances.

Cette vaste composition était précédée de la symphonie en *ut* (deuxième), de Schumann. Un chef-d'œuvre aussi, celle-là. Très intéressante au point de vue de l'orchestration qui, — pour les chercheurs de petites bêtes, — renferme quelques taches légères. Remarqué, par exemple, que le joli trait descendant des violons, dans le *Scherzo*, qui ressort particulièrement lorsque, dans le développement, il se présente seul, est au début complètement noyé dans les sonorités abusives des cuivres et des bois.

Mais je m'arrête vite ; vis-à-vis de génies tels que Schumann, lorsque la critique hasarde quelques observations, mêmes fondées, elle se sent presque

rougir d'avoir osé toucher à la majesté du culte que la postérité leur a voué à bon droit ; c'est comme un sacrilège que l'on viendrait de commettre.

Ce concert du Conservatoire a laissé à tous les auditeurs une profonde impression ; la plupart sont sortis brisés, à bout de forces ; on n'entend pas impunément les accents de Schumann dans *Manfred*. Cette musique étrange ne se laisse pas objectivement admirer, comme on a pu le faire pour *le Messie*, par exemple ; elle surprend, elle entre au plus profond du cœur, elle le déchire de sa plainte amère et douloureuse, elle jette l'âme, pour un instant, dans la plus noire et la plus cuisante nostalgie d'idéal.

ERNEST CLOSSON

PETITES CORRESPONDANCES

I

MON CHER GILKIN,

Le manifeste que *la Jeune Belgique* a publié en tête de son dernier numéro avait pour but principal de rappeler le principe d'art sur lequel nous sommes d'accord. « L'art pour l'art » cela ne signifie pas la virtuosité de la forme sans fonds, mais l'art sans autre but que lui même, l'art absolu !

Cette déclaration essentielle était accompagnée de quelques observations sur les nouvelles formes que tend à prendre le vers français. J'en laisse la discussion « aux intéressés », comme disait l'un de nous.

Quant aux admonitions relatives à la discipline littéraire, elles ont été commentées par certains journaux d'une façon ambiguë.

Le Journal de Bruxelles qui a bien voulu reproduire une grande partie de ce manifeste, dit en note : « Tandis que la plupart des jeunes revues se précipitent un peu pêle-mêle vers les nouveautés, *la Jeune Belgique*, nous le constatons avec plaisir, prend parti pour la réaction. »

Si cela signifie que nous rappelons à l'étude du style les débutants qui ont le charabia trop spontané, tant mieux !

Si cela signifie que nous nous fixerons académiquement à telle forme, sans nous soucier désormais de l'incessante évolution, tant pis ! et je proteste vivement !

HENRY MAUBEL

II

MON CHER DIRECTEUR,

Les « Déclarations » parues dans *la Jeune Belgique* du mois de janvier n'ayant été signées que par vous seul, je vous prie de faire savoir aux lecteurs de notre revue que j'approuve, sans l'ombre d'aucune restriction, les

théories artistiques que vous y avez exprimées et qui sont d'ailleurs conformes à notre programme de 1881. Quant à la proposition d'accentuer le caractère traditionnel et régulier de notre critique, tout en publiant des morceaux de littérature nouvelle, non seulement j'y adhère, mais je ne vous cache point que si cette proposition n'avait pas été formulée, j'aurais, à mon tour, dénoncé le traité d'alliance.

Je ne suis hostile, en principe, à aucune tentative nouvelle. Je me réserve de les examiner, en toute liberté, au fur, à mesure qu'elles se produiront. Mais en ce qui concerne la maladroite imitation des modes littéraires parisiennes, je me joins à vous pour la condamner.

Il serait bizarre que, dans une revue fondée par nous, le directeur et le critique littéraire n'eussent plus le droit d'émettre leur opinion. J'ai comme vous, la conviction que la littérature belge est en danger, et qu'il faut la défendre contre les barbares. Et comme vous, j'ai trop le sentiment de ma responsabilité pour consentir à mariner dans un éclectisme sans force et sans dignité.

Jamais, sous aucun prétexte, je ne voudrais que *la Jeune Belgique* encourageât, même par son silence, les manifestations de *snobisme* que l'on se targue d'abriter sous son pavillon. Je n'entends pas, quant à moi, que mon nom figure sur le pavillon qui couvre une telle marchandise, et j'ai trop le respect des poètes futurs pour prêter les mains à une pareille tromperie.

Je tiens à proclamer très haut qu'à des exceptions très exceptionnelles, et que j'ai signalées dans mes chroniques, je considère les poètes du dernier bateau comme passibles d'Uccle, de Charenton ou de Bedlam.

Je ne puis évidemment pas les empêcher de pousser l'individualisme jusqu'à Evere, mais je ne veux pas qu'ils se réclament de moi en entrant où vous savez. Je n'interdis à personne de prêcher l'Evangile de Binche, mais ce ne sera jamais en mon nom qu'on le prêchera.

Bien à vous.

ALBERT GIRAUD

III

M. Firmin Vanden Bosch, rédacteur en chef du *Drapeau*, nous adresse la lettre suivante :

MON CHER CONFRÈRE,

La Jeune Belgique, en son premier numéro de cette année, mêle le nom du *Drapeau* à de vives et amères récriminations contre les tendances artistiques de la jeunesse belge.

A vous croire, « nous enfreignons la saine discipline artistique », « nous relevons les tristes drapeaux que vous avez foulés aux pieds », « nous prêchons l'art social chrétien », « nous substituons l'utilitarisme à l'art pur », « nous livrons la littérature à ses éternels ennemis » — les politiciens et les cancres!

Un réquisitoire alors?

Souffrez que *le Drapeau* présente très brièvement sa défense.

En vérité, notre situation est étrange ; tandis que vous nous reprochez de subordonner l'art à nos idées politiques, nos amis politiques, au contraire, nous font un grief de nous insurger contre la « littérature traditionnelle du parti ».

Ils ont raison et vous avez tort.

Dès son apparition, *le Drapeau* s'est posé en revue de combat, j'allais écrire de révolte contre tout cela dont certains voulaient faire le programme littéraire *officiel* des catholiques, inspiré de systématiques admirations classiques et de systématiques dédains de la modernité.

A ce programme, fétiche vénéré, nous avons opposé la liberté de l'art, le droit et le devoir pour l'artiste d'être de son temps et de s'en approprier les formes littéraires.

Barbey d'Aurévilly, Villiers de l'Isle Adam, Paul Verlaine, — ces maîtres qui donnèrent à l'idée chrétienne sa plus haute expression artistique, — nous les avons placés au faîte de nos admirations.

Cela nous a valu même, vous vous en souvenez, d'être insinués « pornographes » par les politiciens qui firent de la littérature au Congrès de Malines.

Convenez que nous avons une singulière façon de livrer Samson aux ciseaux de Dalila !

Si vous voulez bien dorénavant nous lire plus attentivement, vous conviendrez en toute loyauté avoir manqué de justice à l'égard de frères d'armes, qui combattent, encore que sous un drapeau différent, les mêmes ennemis que vous.

Votre devise — un peu amendée — est la nôtre : *Ne crains... fors Dieu.*

En toute confraternité artistique.

FIRMIN VANDEN BOSCH

Rédacteur en chef du *Drapeau.*

La protestation du *Drapeau* l'honore et nous enchante ; — puisque nous eussions été désolés d'avoir raison, il nous est bien permis, n'est-ce pas, d'être charmés d'avoir fait erreur, — encore que cette erreur fût assez explicable ; n'insistons pas, nous sommes trop heureux de nous être trompés.

Il est donc entendu que *le Drapeau* a été et demeure un défenseur convaincu de la formule *l'Art pour l'Art*, qu'il ne délivrera pas un certificat artistique à un ouvrage catholique parce que catholique et ne critiquera pas *esthétiquement* un livre hétérodoxe parce que hétérodoxe.

Nous voilà d'accord. Et nous nous félicitons d'avoir provoqué cette explication.

N. D. L. D.

MEMENTO

L'abondance des matières nous force à remettre au numéro suivant le compte-rendu d'une foule de livres. Que les écrivains chevelus nous le pardonnent.

M. Arnould, dans *la Nation*, consacre à notre manifeste du mois de janvier un article sympathique, pour lequel nous lui adressons de chaleureux remerciements. Toutefois nous ne sommes nullement d'accord. M. Arnould nous reproche de décrier l'*art social*. Voici comment il expose son opinion :

« Mais depuis que l'art vrai existe, il n'a vécu, il ne s'est fait éternel que par l'intuition qu'il avait du milieu dans lequel il se manifestait, et auquel il donnait, par la splendeur de ses révélations, une conscience plus haute de lui-même! Et c'est pour cela que les peuples étaient à genoux devant l'art et en faisaient leur religion : l'art révélait au peuple, au milieu duquel il éclatait comme un prodige de génie, les profondeurs de son âme dans le crime et dans l'héroïsme, dans l'horreur et dans le sublime, et l'art le conquérait, parce qu'il s'identifiait à lui; il était absolument, irrémédiablement social.

Tout l'art grec est social, depuis Homère jusqu'aux tragiques et jusque Aristophane. Toute la société grecque, histoire, politique, mœurs, religion, respire dans l'art grec, qui n'est que le rayonnement et l'illumination idéale de ce peuple tout entier.

Tout l'art catholique est social. Une cathédrale du moyen-âge, c'est la foi populaire toute brûlante dressée debout et escaladant le ciel.

Tout l'art de la Renaissance est social. Il éclate triomphant avec le renouveau des idées, et la forme antique ne renaît qu'avec la pensée de l'antiquité. Ce sont les philosophes qui précèdent les artistes, et l'on ne comprend les marbres des Grecs et leur architecture que parce qu'on a relu Platon et Aristote. Sinon, pourquoi, pendant tant de siècles, le Parthénon serait-il resté lettre close pour l'intelligence de tous, artistes et poètes?

Tout l'art de Shakespeare est social. Après les Grecs, c'est le plus grand art connu. Toute l'histoire anglaise, tout le peuple anglais revivent, et presque sans préoccupation d'art, dans l'œuvre surhumaine de Shakespeare. Il n'a jamais songé « à faire de l'art », il n'a songé qu'à mettre en mouvement tous les ressorts des actions et des passions de son temps et de son peuple, et c'est pour cela qu'il a fait du grand art, de l'art immortel.

Tout l'art français du XVII^e^ siècle est social. Il n'y a pas moyen de comprendre une seule des tragédies de Corneille et de Racine, une seule des comédies de Molière, si on les sépare du milieu où elles sont nées et pour lequel elles ont été écrites.

L'art allemand du XVIII^e^ siècle est social. Le *Faust* de Gœthe, ce n'est pas de l'art pour l'art, c'est la philosophie et la vie dramatisées, avec la philosophie dominant la vie. Et dans notre siècle, il n'y a qu'un artiste qui domine tout, parce qu'il est exclusivement social, c'est Balzac. Celui-là, avec Shakespeare, ne songeait pas non plus à faire de l'art ni à raffiner sur la forme. Il songeait à décrire, à reproduire, vivante et palpitante, la vie de la société qu'il voyait, et c'est pour cela que lui aussi, le social, a construit l'œuvre à côté de laquelle le romantisme d'alors et le Parnasse d'aujourd'hui battent de l'aile, essoufflés et criards, comme des corbeaux ou des moineaux autour de la haute tour immuable.

En regard de Balzac, il n'y a qu'un colosse encore, c'est Hugo; mais lui aussi est social, incompréhensible si on le sépare

non seulement de son époque, mais du moment historique précis où il a conçu et réalisé chacune de ses œuvres. Et qui encore, des vrais, des grands n'est pas social? Est-ce Byron avec son *Don Juan?* Est-ce Henri Heine? Est-ce Lamartine ou Musset? Qui donc?

Mais quel vrai écrivain, quel véritable artiste pourrait donc ne pas avoir toutes ses fibres plongeant dans la société qui l'entoure, et dans l'évolution en laquelle il n'est qu'un grain de sable, de cette société tout entière? Où donc puiserait-il la vie? et quelle œuvre peut subsister si on ne lui souffle la vie? Que *la Jeune Belgique* abandonne cette stérile formule de l'art pour l'art qui ne rime à rien et qui n'a pas de sens. L'art est social, puisque tout ce qui est humain est social, que rien de ce qu'a fait l'humanité n'a encore pu se mettre en dehors d'une société et sans faire corps avec elle, et qu'un art qui voudrait être en dehors ou au-dessus de la société serait simplement un art extra-humain, c'est-à-dire quelque chose qui ne serait pas, et que nous-mêmes, pauvres humains, ne pourrions ni concevoir ni comprendre. »

Ainsi s'exprime M. Arnould. Un mot de réponse!

Nous n'entendons point par *art social* l'art qui *peint*, directement ou indirectement, l'époque qui le produit, encore moins l'art qui s'efforce de peindre le passé. Par ces mots, nous entendons l'art à thèse sociale, l'art qui conduit à une action, l'art qui plaide en faveur d'un régime nouveau; en réalité, ce n'est qu'une application particulière de l'art à thèse en général, que cette thèse soit politique, sociale, philosophique, religieuse, etc. Autre chose est de peindre d'une manière désintéressée et objective, indifférente donc, le milieu où s'agite telle ou telle controverse, autre chose est d'y prendre position et de faire de son art un instrument de démonstration ou de persuasion, d'avoir un but intéressé, de se faire acteur dans une querelle d'idées (au lieu d'en rester le spectateur) et d'utiliser son art comme une arme ou un outil afin de contribuer au succès de l'un des belligérants. Voltaire, Alexandre Dumas fils, Ibsen ont fait de l'art social. Dans ses *Châtiments*, Victor Hugo a fait de l'art politique. Mais l'intérêt social ou politique de ces ouvrages s'éteint lorsque l'objet de leurs thèses est sorti de l'actualité. Les drames qui avaient pour but de prouver l'excellence du divorce sont devenus sans objet du jour où la loi a établi le divorce. Les pièces dirigées contre Napoléon III ont, à ce point de vue, perdu tout intérêt depuis que cet empereur a perdu son trône; on ne les juge plus que sur la somme plus ou moins grande de beauté artistique qui s'y trouve réalisée; leur valeur politique est morte.

Quant aux nombreux exemples que cite *la Nation*, ils sont invoqués bien à la légère. Homère a célébré l'héroïsme des Grecs et des Troyens : nous n'apercevons ni dans *l'Iliade* ni dans *l'Odyssée* la moindre thèse sociale. Parle-t-il de l'esclavage? de la condition des femmes? de la lutte des classes? Et Sophocle? Est-ce que son *Œdipe-Roi* plaide pour ou contre la monarchie, pour ou contre la république?

Shakespeare a vécu sous les règnes tragiques d'Elisabeth et de Jacques I^er^, au temps où l'Angleterre était en proie à la terrible lutte des protestants et des catholiques, — où le bourreau fonctionnait sans relâche, — au temps où toute l'Europe était déchirée comme l'Angleterre par la même querelle religieuse. Lisez les nombreux drames et les nombreuses comédies de Shakespeare : il semble ignorer ces événements. C'est à peine si une tradition assez vague nous le donne comme un catholique.

Est-il vrai, d'autre part, que Shakespeare n'a « jamais songé à faire de l'art? » Nous engageons ceux qui doutent de ses préoccupations artistiques à relire son septante-sixième sonnet : ils y verront que Shakespeare parle de ses procédés poétiques et les oppose à ceux des novateurs de son temps.

Le côté « social » d'*Andromaque* et du *Cid* ne nous paraît pas très visible, non plus que les problèmes sociaux agités dans *M. de Pourceaugnac* ou dans *le Malade imaginaire*.

Tandis que les canons français proclamaient par toute l'Europe les droits de

l'homme, la fin des monarchies de droit divin et la substitution de la bourgeoisie à la noblesse comme classe dirigeante, Gœthe, au milieu de l'Allemagne ravagée, composait tranquillement son *Divan oriental :* il avait une manière à lui de comprendre l'art social!...

L'art social existe assurément et a produit certaines œuvres d'une incontestable valeur. Mais les plus grands artistes ne l'ont pas abordé sans péril et il ne semble pas qu'ils y aient trouvé leurs plus belles inspirations. Nous maintenons que dans *l'art social* l'élément social est dangereux pour l'élément artistique. Ce danger est particulièrement grave dans un pays où la politique est plus prisée que l'art. Ne flattons pas nos mauvais penchants nationaux.

L'Art moderne, reproduisant l'article de M. Arnould, affirme que l'art social triomphe. Où donc triomphe-t-il? Est-ce en Belgique? Est-ce que, par hasard, M. Giraud ferait de l'art social? ou M. Severin? ou M. Maeterlinck? ou M. Valère Gille? ou M. Verhaeren? ou M. Gilkin? Voilà pour les poètes. Et chez les prosateurs, invoquera-t-on les noms de M. Goffin ou de M. O.-G. Destrée? M. Lemonnier a traité dans ses derniers romans des questions sociales; mais le minimum de salaire, l'assurance contre les accidents du travail, n'y sont pas précisément exposés ni discutés, non plus que le collectivisme des socialistes allemands, ni le système des anarchistes. Est-ce que M. Khnopff fait de la peinture sociale? Est-ce que M. Tinel fait de la musique sociale? Si l'art social triomphe, c'est assurément au delà des frontières, dans un pays dont nous n'avons pas encore entendu parler.

Le Soir, le *Journal de Bruxelles*, *la Nation* et sans doute d'autres gazettes qui ne nous ont pas été envoyées ont reproduit et discuté nos « Déclarations ». Nous les en remercions cordialement.

A la Revue Rouge. Pas contente de nous, la jeunissime *Revue Rouge ;* nous lui avons fait bobo et elle pleure de petites choses vagues et inexactes telles que ceci : « Un roman de psychologie, d'observation, c'est de l'art social. » Fichtre! à ce compte-là *la Princesse de Clèves* et *Manon Lescaut* c'est de l'art social; et tous les romans de M. P. Bourget, art social! Nous ne nous en doutions guère.

L'art social de M. Verhaeren nous est inconnu. S'agit-il de ses *Flamandes?* de ses *Moines?* de ses *Débâcles?* Une démonstration, s. v. p. — Cladel a fait de l'art social. Quand il faisait de l'art tout court, il a écrit *le Bouscassié* et *l'Homme de la Croix-aux-bœufs;* son art social lui a fait commettre *Kerkadec garde-barrière*, qui est une œuvre lamentable.

La Revue Rouge nous envoie ce pavé d'ourson mal léché : « Les malédictions des rimailleurs d'alexandrins et des pédagogues du Parnasse n'entraveront pas notre essor. » Volez, pintades, allez y gaîment! Les rimailleurs Giraud, Gilkin, Severin, Gille et leurs amis vous contemplent avec une sincère curiosité.

Un mot encore. Vous dites : « Quand Walter de Stolzing se fait vieux, il devient Beckmesser. » Nous vous recommandons instamment l'étude de la psychologie pratique : elle vous apprendra qu'on naît Beckmesser. Quant aux Wagner, tout comme les Homère et les Eschyle, ils ne vieillissent jamais. Les petits maîtres eux-mêmes, les Anacréon et les Méléagre, gardent l'éternelle jeunesse. Méfiez-vous; vous prenez les Wiertz pour des Walter de Stolzing.

Les nouveautés dont se targue *la Revue Rouge* nous semblent un peu vieilles. Pour être neuf, il faut trouver autre chose que l'art social, renouvelé des grecs comme le jeu de l'oie, prêché de nos jours avec quelque éloquence par le nommé Proud'hon, — et pratiqué par Pierre Dupont!!

Enfin vous invoquez l'ombre de Victor Hugo en faveur du vers libre. Êtes-vous complètement fous?.....

Dans le numéro funéraire des *Écrits*

pour l'Art (p. p. c.) le Dieu le Père de Melle nous appelle : « la poncive *Jeune Belgique!* »

Que son saint nom soit béni !

Nous ne sommes pourtant pas des ressemeleurs de vieilles pantoufles, des apporteurs de vieux neuf, des rempailleurs de Du Bartas.

L'évolution des instrumentistes de Melle retarde un peu. Allons, les bugles, courage ! Si nous n'en sommes qu'à la Lyre du Parnasse, c'est pas une raison pour en rester à la grosse ophicléide du XVI^e^ siècle. Hop, là ! Un petit temps de galop, s'il vous plaît. Peut-être bien que dans un demi-siècle vous rattraperez l'abbé Delille, en évoluant à toute vitesse.

Les Jeunes-Belgique ont beaucoup conférencié depuis quelques semaines. M. Georges Eekhoud a initié de nombreux auditoires aux drames d'Ibsen et de Webster, M. Maurice Desombiaux et M. Albert Giraud ont parlé à Charleroi, l'un de la chanson populaire, l'autre de l'évolution littéraire en Belgique, M. Léopold Wallner a continué, chez M^lle^ Desmeth, ses intéressantes leçons sur l'histoire du clavecin et du piano, et M. Ernest Verlant, à la tribune du *Cercle artistique* de Bruxelles, a combattu, victorieusement, les absurdes théories de Lombroso sur l'homme de génie.

Reçu : Les *Contes à Marjolaine* de notre ami et collaborateur Georges Garnir, les *Bains de Sons* de cette petite peste d'Ouvreuse du Cirque d'Eté, un livre exquis pour lequel nous avons commandé un étui en bois de calembour, etc., etc.

Patience et longueur de temps.....

M. Célestin Demblon continue, tous les mardis, dans *le Peuple*, son « Histoire de la Littérature en Belgique ».

Il en est à Lesbroussart.

Un gros événement de librairie qui est aussi un gros événement littéraire : L'éditeur Paul Lacomblez publie une édition nouvelle in-8°, à 5 francs, de *la Légende d'Uylenspiegel.*

Cette publication opportune coïncidera donc avec l'érection du monument à la mémoire de Charles De Coster, qui aura lieu prochainement à Ixelles.

De M. Eugène Thébault, dans la *Revue indépendante*, quelques vers à l'usage des spleenétiques :

« ... Le jeune homme à peu près moral de ces temps-ci,
Ramier sentimental de fades tourterelles,
Mâle navrant, si fier d'un sexe rétréci,
Sait-il, le mutilé qui s'est plumé les ailes,
Le sarcasme insultant par les forêts clamé,
Lorsqu'il ose, exhibant sa tare devant elles,
Vanter le Mysticisme au monde inanimé ?... »

« ... Dans le lit suprême,
Sur le dos couchés,
Les puceaux fauchés
A l'âge où l'on aime,
S'éplorent, oh ! oui :
Frustrés de l'étreinte
Des filles sans feinte,
Ils n'ont pas joui ! »

Cela s'appelle le *Poème du piano* ou le chevalier des touches !

Lire dans le même numéro de la *Revue indépendante* l'étude de M. L.-X. de Ricard: *Parnasse et Parnassiens.*

M. Marcel Batillat vient d'inventer le mot *ultrême*, composé ingénieux d'*ultime* et de *suprême.*

La suite au prochain numéro.

A paru chez Paul Lacomblez, à Bruxelles, et chez Chamuel, à Paris, un *Commentaire sacerdotal du Tarot*, par M. Iwan Gilkin.

Pour paraître prochainement chez Paul Lacomblez :

Premières poésies du comte Villiers de

l'Isle-Adam, dans la petite collection des poètes, à fr. 3.50. Il sera tiré quelques exemplaires sur hollande à 7 francs et sur japon à 20 francs.

Le second volume des *Portraits et Silhouettes* de M. le baron Prosper de Haulleville.

La Quenouille et la Besace, par Maurice Maeterlinck, dans la petite collection des Poètes, à 3 francs. Il sera tiré quelques exemplaires sur hollande à 6 francs et sur japon à 20 francs.

Salutations, dont d'angéliques, par Max Elskamp, dans la petite collection des poètes, à fr. 3 50. Tirage sur hollande avec des ornements en couleur de Henry Van de Velde.

L'Académie française, tel est le titre d'une nouvelle revue, dirigée par M. Saint-Georges de Bouhélier, et dont le premier numéro contient de beaux vers de M. Edouard Dubus.

Voici la proclamation de l'un des quarante :

« En vérité, le style n'est qu'un détail typographique; et de même la joliesse plastique des choses demeure une convention. La différencie chaque tempérament. Les Hottentots mésestiment évidemment la Vénus grecque. Les Chinois ni les Tartares ne s'accordent sur l'esthétique objective. Les climats diversifient les caractères de cette beauté physique.

Alors pourquoi tant prendre soin, de ce qui est si mobile et si changeant? »

C'est convenu, le style n'est qu'un détail typographique, la Vénus Hottentote vaut la Vénus de Milo, et quant à la langue elle-même, chacun doit se forger la sienne, selon son caprice et sa fantaisie. Le triomphe de l'individualisme, quoi ! *Piano à queue* signifiera *dindon, incohérence, harmonie*, et tout le monde aura du génie et du talent, excepté les écrivains qui en ont.

A quand la création d'un syndicat pour la reconstruction de la tour de Babel?

SALON DE LA ROSE † CROIX

Secrétariat : Du 15 décembre au 15 février, à Nîmes, 10, rue de la Vierge; ensuite : à Paris, 2, rue de Commaille.

Au nom du saint Esprit — son serviteur le Grand Maître de la Rose † Croix du Temple et du Graal — à tous artistes, peintres, statuaires, ciseleurs, graveurs et ouvriers d'art — Les invitons au second Salon de la Rose † Croix qui aura lieu, du 1er au 30 avril 1893, au Palais du Champ de Mars (Dôme central et galerie des Trente mètres).

Selon la théorie esthétique contenue : 1° en la *Règle du second salon de la Rose † Croix*; 2° aux *Constitutions de l'Ordre laïque de la Rose † Croix du Temple et du Graal*; 3° dans *l'Art idéaliste et mystique*, doctrine des Rose † Croix; 4° en *Comment on devient artiste*, troisième traité de l'*Amphithéâtre des sciences mortes*.

Nous vous exhortons . . . . . .

A aider par l'envoi des œuvres idéalistes notre effort de Beauté, vous redisant que le fait d'exposer à la Rose † Croix ne vous solidarise aucunement avec l'Ordre et que vous serez simplement son invité. Nous vous notifions ces dates et ces règles :

Dates. — *Visite aux œuvres :* Du 20 février au 1er mars L. L. S. S. les artistes recevront la visite du Sar qui invitera les œuvres conformes à l'orthodoxie de l'Ordre.

Il est loisible à tout artiste ou ouvrier d'art de demander une visite pourvu que sa lettre parvienne avant le 25 février.

Etranger et province. — L. L. S. S. les artistes de l'étranger et de la province devront adresser avant le 25 février une photographie des œuvres.

Faute d'avoir demandé la visite ou envoyé la photographie, l'artiste s'expose à un jugement qui peut être un refus, auquel cas il devra faire reprendre son envoi, huit jours après notification du refus.

Envoi. — Toute œuvre devra être adressée Franco, au Grand Maître de la Rose † Croix, Palais du Champ de Mars (Dôme central), Paris.

Date d'envoi. — Les œuvres peuvent être

envoyées dès le 10 mars : le dernier délai est fixé au 20 mars inclus.

Elles doivent être accompagnées d'une déclaration de leur titre sans épigraphe, et du nom et domicile de l'artiste.

Responsabilité. — L'ordre décline toute responsabilité pécuniaire en cas de perte ou d'avarie.

Catalogue illustré. — L. L. S. S. doivent envoyer en même temps que leur œuvre, un dessin partiel ou quelque étude préparatoire, exécutée à la plume ou au crayon noir sur papier très blanc, sans mine de plomb ni lavis. Ces dessins seront rendus à leurs auteurs mais ils doivent être très soignés.

Réclamations.— L'Ordre n'admet aucune sorte de réclamation ; l'artiste exposant souscrit d'avance à la règle.

Selon la possibilité les œuvres de chaque artiste seront groupées ou même isolées en un panneau.

Dates.— Le 25 mars seulement L.L.S.S. les artistes exposants seront admis à visiter le Salon et à retirer leur carte permanente.

Le 26 et le 27, MM. de la presse entreront dès le matin et retireront leur carte.

Le 28 mars aura lieu le vernissage par invitations, de midi à 6 h. du soir.

Adresser toute demande d'informations au secrétariat.

Nous espérons fermement cette année, que les efforts de tous mériteront le suffrage des Anges.

Edicté à Paris, sous la Rose Crucifère, le 8 décembre de l'an 1892 de la Rédemption.

Le Grand Maître de l'Ordre,
SAR PELADAN

N.-B. — La geste esthétique comporte un théâtre où seront célébrées la tragédie du « Sar Merodack, et le Mystère du Graal » les artistes et ouvriers d'art sont priés d'offrir leur concours bénévole.

Le V^e^ fascicule de la *Rose + Croix*, qui paraîtra le 1^er^ mars, contiendra le programme détaillé de *la geste esthétique*.

M. René Ghil adresse un manifeste au *Mouvement littéraire*. Ce document contient naturellement la liste des œuvres passées, présentes et futures du Dieu le Père de Tourcoing, et l'assurance qu'il ne s'est jamais tant admiré. Mais le passage vraiment intéressant de la lettre est une énumération, par rang d'âge, des jeunes Trônes et des puériles Dominations à qui incombe le soin de chanter évolutivement les louages du Père. Le moins vieux des Trônes, Trône cadet, a dix-huit ans. Ce serait fort bien si M. René Ghil n'en tirait prétexte pour médire des revues dont les rédacteurs sont des Mathusalem de trente printemps. Aussi avertissons-nous le Dieu le Père de Tourcoing, dont le paradis est à Melle, qu'il est cruellement distancé par *la Jeune Belgique*. Notre collaborateur Suave Pinolet a en ce moment la plus précoce des rougeoles, et Télesphore Tabibitte est en passe de faire ses dents.



Une définition de M. René Ghil :

« L'immortalité, c'est de vivre dans la reconnaissance d'autrui. »

Aux grands hommes évolutifs, toutes les rates reconnaissantes !



La Flandre libérale a deux critiques, un qui signe, et l'autre, qui ne signe pas. L'autre vient de découvrir un poète : M. Ketels.

Ce poète a commis un volume de vers intitulé *Rhythmes gris et roses*. Ce titre appartient, croyons-nous, à M. Baudoux, l'auteur de *Bobin*. Heureusement, les vers n'appartiennent pas à M. Baudoux.

Exemples :

AUX RICHES (*Fragments*).

Là, des amas d'argent, des écrins merveilleux
Qu'emplissent des bijoux, les fruits de l'opulence.
De l'or partout ! De l'or ! O métal précieux !
Or infâme ! Or hideux !... Sonore purulence !
Riches, vous en avez tout plein votre gousset
De cet or monstrueux enfantant tous les crimes.
Vous en avez tout plein vos coffres à secret
Et c'est pour cela seul que vous êtes aux cimes
De la société. — Certes, vous êtes grands ;
Arrêtez-vous ; sinon, vous trouerez les nuées :
Car rien n'est impossible à ceux qui sont puissants.
Non, jamais jusqu'à vous les sinistres huées

De l'aurore écarlate, annonçant le soleil
De la liberté, non, ces ardentes effluves
Ne vous ont point atteint... Quand un pauvre, pareil
A quelque maigre chien, sortant de ces étuves
Qu'on appelle mansarde, hélas ! vous tend la main ;
Que ne crachez-vous donc sur ce bras qui supplie,
Que ne calottez-vous ce gueusard de gamin
Qui marmotte très bas : Monsieur je vous en prie,
J'ai si faim, j'ai si froid, et maman va mourir !
Riches, si j'étais vous, je pendrais aux potences
Ce tas de loqueteux, les y laissant pourrir...
Je danserais autour des infernales danses ;
Je rirais aux éclats des rires dédaigneux
Et puis, dans une orgie étonnante et lubrique
Où vers les seins tout nus s'égareront vos yeux,
Où dans des coupes d'or pleines d'un vin antique
S'abreuveront, qui sait, vos femmes aujourd'hui
Et leurs amants demain ; eh ! bien, dans cette orgie,
Riches, je maudirais toujours, encore, oh ! oui,
Encor les malheureux . . . . . .

Et cette perle :

EUGÉNIE

Voulez-vous que je m'ingénie
A chanter votre joli nom ?
Ah ! quand on s'appelle Eugénie
On ne peut pas répondre non.

Ces trois syllabes sont charmantes,
C'est si facile à prononcer ;
C'est le parfum des fleurs de menthes
C'est presqu'aussi doux qu'un baiser !

Quand on le dit sous un grand arbre
Il ruisselle dans les échos,
Et jusqu'aux bonshommes de marbre
Qui vous ont des frissons au dos,

Quand il repasse dans vos rêves,
La nuit, au profond du sommeil,
C'est un fin clapotis de grèves...
C'est un clair rayon de soleil !

Et maintenant je vais vous dire
Pourquoi j'ai fait ces vers très fous ;
Ah ! mon Dieu, que vous allez rire :
Là... je suis amoureux de vous !

« Nous ne nous proposons pas, évidemment, dit le critique de *la Flandre libérale*, de reproduire dans nos colonnes toutes les poésies que renferme ce petit recueil. »

Vous gênez pas, M'sieu, vous gênez pas !



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, *rue des Paroissiens*, 31

BRUXELLES

Catalogue des livres de fonds :

Baudoux Fernand) . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . fr.	3 50
Bloy (Léon)	Le Pal, la collection complète (4 nos) très rare . . .	4 »
	Les trois premiers numéros, ensemble	1 »
Brabant (Victor) . . .	Notes de voyage, un volume in-18 jésus	1 »
Chainaye (Hector) . . .	L'Ame des choses	3 »
Cudell (Ch.).	Printemps sombre, nouvelle, un volume in-18 jésus .	2 »
Da Costa.	Grammaire en portefeuille, broch format de poche .	0 50
Delattre (Louis) . . .	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eekhoud, un volume in-18	3 »
De Haulleville (Baron P.)	En vacances, un volume in-18 Jésus	3 50
Delville (Jean)	Les Horizons hantés, poésies, un vol in-16 jésus. .	3 »
De Mesnil de Volkrange (Baron).	Un voyage de noces, suivi d'une étude sur « L'art de la ciselure et le Narcisse de Gemito », un volume in-18 jésus	1 »
Demolder (Eugène) . .	Contes d'Yperdamme, un volume in-18 Jésus . . .	3 »
—	Impressions d'Art, un volume in-8°.	3 »
—	James Ensor, plaquette de luxe grand in-8° avec le dessin d'Ensor : Mort mystique d'un théologien . (Il a été tiré 6 exempl. sur Japon impérial à 12 francs).	3 »
Desombiaux (Maurice) .	Vers de l'Espoir, un volume in-18 Jésus.	2 »
Destrée (Jules). . . .	Journal des Destrée, une plaquette in-18 Jésus . .	1 »
Dulac (Paul).	Vingt-cinq Sonnets, un volume in-16 Jésus. . . . (Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon des manufactures Impériales et 9 exempl. sur Hollande Van Gelder).	1 50
Dupont (Arthur) . . .	L'Envol des Rêves, poésies, un vol. in-16 raisin . .	2 »
Eekhoud (Georges). . .	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Léon Dardenne, 1 volume in-8° (quelques exemplaires) . .	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-18	3 50
—	Les Fusillés de Malines, un volume in 18	3 50
—	Kees Doorik — Kermesses — Les Milices de saint François (épuisés).	
Elskamp (Max)	Dominical, poésies, un volume in-16 raisin	2 »
Frères (Adolphe) . .	Ames fidèles au mystère, un volume in-16	2 50
Garnir (Georges) . . .	Les Charneux, mœurs wallonnes, un vol in-18 jésus	3 50
Giraud (Albert). . . .	Hors du Siècle, poésies, un volume in-8°	3 50
	Pierrot lunaire, poésies, un volume petit in-12. . .	2 »
—	Pierrot Narcisse, un volume in-16 raisin. . . . . (Il a été tiré 3 exemplaires sur Japon Impérial et 8 exempl. sur Hollande Van Gelder).	2 »
—	Dernières fêtes, poésies, un volume in-16, raisin . . (Il a été tiré 15 exempl. sur Japon des manufactures Impériales et 10 exempl. sur Hollande Van Gelder).	2 »
Itiberê da Cunha (J.). .	Préludes, poésies ; un vol. in-16 raisin	3 »
Jenart (Aug.)	Le Barbare, poème-drame en prose, un volume in-18.	2 »
Jeune Belgique (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8°.		7 50
Kahn (Gustave)	Chansons d'amant. poèmes, un volume in-16 raisin .	3 50
—	Les Palais nomades, poèmes, un volume in-18. . .	3 50
Lacomblez (Paul) . . .	Jeunes filles, une plaquette in-16	2 »
—	Loth et ses filles, un volume in-16 raisin . . . . . (Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon Impérial et 15 exemplaires sur Hollande Van Gelder.	2 »
Lautréamont (Comte de)	Les Chants de Maldoror, un volume in-18	3 50
Maeterlinck (Maurice) .	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un vol. in-18.	3 »
—	La Princesse Maleine, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18 . . . . . (Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 sur Hollande à 6 francs).	3 »
—	L'Ornement des noces spirituelles, par Ruysbroeck l'Admirable, précédé d'une Introduction, un vol. in-18 . . . . . (Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon des manufactures Impériales et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder).	4 »

MAETERLINCK (Maurice) .	Les Sept Princesses, un volume in-18	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon Impérial et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder)	
—	Pelléas et Mélisande, un vol. in-18	3 50
MALLARMÉ (Stéphane) . .	Villiers de l'Isle-Adam, un volume petit raisin in-16, avec un portrait de Villiers, gravé par Desboutin.	
	(Il a été tiré 10 exempl. sur japon à 15 fr., et 25 sur hollande à fr. 7.50 avec le portrait en double état).	
MAUBEL (Henry) . . .	Max Waller, une plaquette in-8° (épuisé).	
—	Miette, un volume in-16 . . . . . fr.	2 50
—	Etude de jeune fille, un volume in-18.	2 »
—	Une mesure pour rien, comédie, in-8°	2 »
PLÉIADE (La), journal littéraire mensuel.		
	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare) . . .	5 »
POE (Edgar)	Poésies complètes, traduction de G. Mourey, 1 vol. in-18	2 »
SEVERIN (Fernand) . . .	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
	(Il a été tiré 5 exempl. sur Japon et 25 sur Hollande).	
—	Le Don d'Enfance, poèmes : un volume in-16 raisin .	2 »
	(Il a été tiré 8 exempl. sur Japon et 32 sur Hollande).	
SLUYTS (Charles) . .	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16. .	2 »
	(Il a été tiré 1 exempl. sur Japon et 25 sur Hollande).	
TORDEUS (Jeanne), professeur au Conservatoire de Bruxelles. — Manuel de prononciation, un volume in-18 jésus		2 50
VAN LERBERGHE (Charles).	Les Flaireurs, drame, une plaquette grand in-16 . .	1 »
	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
VERHAEREN (Emile). . .	Les Apparus dans mes chemins, poésies, 1 volume in-16 raisin.	2 »
	(Il a été tiré quelques exemplaires sur Japon et sur Hollande Van Gelder).	
—	Les Moines, poésies, un volume in-18.	3 »
WALLER (Max)	La Flûte à Siebel, un vol. in-8°, papier vergé . . .	3 50
	(Il a été tiré 75 exempl. sur impérial VanGelder à 10 fr.	
—	Daisy, roman, un volume in-18 jésus	3 »

Volumes en commission :

GILKIN (Iwan)	La Damnation de l'Artiste, poésies.	15 »
—	Ténèbres, poésies	15 »
LE ROY (Grégoire). . .	Mon cœur pleure d'autrefois, un volume in-8°, avec un frontispice de Fernand Khnopff	10 »
NYST (Raymond) . . .	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer . . .	5 »
—	La Création du Diable, un volume in-18, sur papier de Hollande, avec une eau-forte de Willy Schlobach.	3 50
SAROLÉA (Ch.) . . .	Henrik Ibsen, avec portrait, un volume in-16 . . .	2 »
VERHAEREN (Emile). . .	Les Soirs (épuisé).	
—	Les Débâcles, poésies, un vol. in-8° sur Hollande . .	12 »
—	Les Flambeaux noirs, poèmes, in-8° sur Hollande. .	12 »

La Jeune Belgique (13e année), Revue mensuelle de littérature et d'art.

Abonnements : Belgique, 7 francs par an; Union postale, 8.50. — Le numéro 75 centimes. Chacune des années précédentes : 10 francs.

La Société Nouvelle (9e année), Revue internationale (Sociologie, Arts, Sciences et Lettres).

Abonnements : Belgique et France, 12 francs par an; Union postale, 15 fr. — Le numéro : fr. 1.25.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Les œuvres de Baudelaire, Barrès, Bloy, Bourget, Corbière, Dostoïewsky, Heine, Huysmans, Ibsen, Laforgue, C. Lemonnier, Mallarmé, Péladan, Poe, de Régnier, Rodenbach, Tolstoï, Verlaine, Vielé-Griffin, Villiers de l'Isle-Adam, etc., etc.

A partir de 30 francs, les achats peuvent se régler en 10 paiements mensuels.

Bruxelles. — Imprimerie Vve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

ars 1893. TOME XII. — N° 3 13me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

José-Maria de Hérédia . . . . . ALBERT GIRAUD.
Les Masques . . . . . ALBERT ARNAY.
Gisèle . . . . . ARTHUR DUPONT.
Menus propos . . . . . IWAN GILKIN.
Une âme au loin . . . . . JOSÉ HENNEBICQ.
Plainte au soleil . . . . . MARCEL FLEURY.
Atalante à Calydon (trad. de P. Tiberghien) . A.-C. SWINBURNE.
A la mémoire de Charles De Coster . . . LA JEUNE BELGIQUE.
Chronique artistique :
Le Voorwaarts; Le Sillon; Les XX. . . ERNEST VERLANT.
Chronique littéraire :
I. *La Terre promise* et *Cosmopolis.* — II. *L'Amant des roses; le Marquis joué; Bains de sons; l'Hypnotisme* . . . . ALBERT GIRAUD.
Memento . . . . . NEMO.

RÉDACTION
10, RUE DE LA LIMITE, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO
fr. 0-75.

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens
PARIS
CHAMUEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, rue de Trévise
—
1893

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



NE CRAINS LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 110, rue de la Limite, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

LIBRAIRIE PAUL LACOMBLEZ

rue des Paroissiens, à Bruxelles

VIENNENT DE PARAITRE :

MAX ELSKAMP

DOMINICAL

Poésies, 1 volume in-16 raisin. Prix : 2 francs.

Il a été tiré quelques exemplaires sur hollande à 5 francs.

STÉPHANE MALLARMÉ

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Un volume petit in-16, avec portrait de Villiers, gravé par Desboutin. Prix : 3 francs.

Tirage sur hollande, avec 2 portraits, bistre et sanguine, à fr. 7 50. — Tirage sur japon, à grandes marges, avec 2 portraits, 15 francs.

PORTRAITS ET SILHOUETTES

par le baron P. DE HAULLEVILLE

Vient de paraître chez DEMAN, à Bruxelles

TÉNÈBRES

par IWAN GILKIN

PRIX : 15 FRANCS

JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA

Le Parnasse où, le soir, las d'un vol immortel,
Se pose, et d'où s'envole, à l'aurore, Pégase!

Ce nom héroïque, couleur d'or et de bronze, rayonne enfin sur une œuvre qui lui ressemble : *Les Trophées*.

Trop certain de sa gloire pour en être soucieux, M. José-Maria de Hérédia se complut longtemps à être ignoré de la foule et célèbre pour une élite. Ce bel exemple de fierté qu'il donna, pendant vingt ans, aux bâcleurs de livres pour qui la notoriété viagère est la digne couronne d'une journalière prostitution de l'esprit, j'ai pu le déplorer autrefois, comme tous ceux qui ne connaissaient M. de Hérédia que par ses poèmes du *Parnasse contemporain*. Mais aujourd'hui, je lui en sais gré : car son œuvre éclate, comme une fanfare de soleil, dans le morne et malsain brouillard amassé par une génération poétique qui se condamne elle-même au désordre, à l'anarchie et au néant. Je suis loin de penser, certes, qu'en retardant jusqu'en 1893 la publication de ses *Trophées*, M. de Hérédia ait cédé à l'esprit de calcul — la splendeur de son œuvre défend le poète contre un tel soupçon — et cependant je ne serais pas surpris qu'il eût été encouragé dans son attitude hautaine par une mystérieuse intuition. C'est bien aujourd'hui, en effet, au moment où la poésie française est en proie aux helminthes de la décomposition, que devait

paraître ce livre; c'est bien aujourd'hui, au milieu du bredouillage, sénile et puéril à la fois, d'une tourbe d'écrivailleurs hybrides, trop poètes pour être prosateurs, et trop prosateurs pour être poètes, à l'heure où les grands noms du Parnasse sont blasphémés par de malfaisants grimauds qui n'ont jamais lu Leconte de Lisle et qui, s'ils le lisaient, seraient incapables de le comprendre, c'est bien aujourd'hui que M. de Hérédia devait rompre son vœu de silence. C'est la revanche du Parnasse, et ce ne sera point la dernière. Si elle est trop amère pour les poètes de demain, que l'un d'entre eux se dévoue! Qu'il diffère de quatre lustres seulement la publication de sa plus chère œuvre, — et nous verrons si elle possède la vertu des sonnets de M. de Hérédia !

Dans une épître liminaire adressée à Leconte de Lisle, M. de Hérédia s'exprime ainsi :

« Un à un, vous les avez vus naître, ces poèmes. Ils sont comme des chaînons qui nous rattachent au temps déjà lointain où vous enseigniez aux jeunes poètes, avec les règles et les subtils secrets de notre art, l'amour de la poésie pure et du pur langage français. Je vous suis plus redevable que tout autre : vous m'avez jugé digne de l'honneur de votre amitié. J'ai pu, au cours d'une longue intimité, comprendre mieux l'excellence de vos préceptes et de vos conseils, la beauté de votre exemple. Et mon titre le plus sûr à quelque gloire, sera d'avoir été votre élève bien-aimé. »

L'hommage est digne de celui qui le rend et de celui qui le reçoit. Aussi j'espère que les poètes futurs, lorsqu'ils renoueront, grâce à l'exemple de M. de Hérédia, les fortes et belles traditions du Parnasse, se ressouviendront de ses paroles, et que l'un d'eux, ne ressemblant pas plus à l'auteur des *Trophées* que l'auteur des *Trophées* à l'auteur de *Kaïn*, mais amoureux comme eux de « la poésie pure et du pur langage français », inscrira, avec la même affection respectueuse, au fronton d'une œuvre lyrique également resplendissante, le nom glorieux de M. José-Maria de Hérédia.

Notre chronique littéraire du mois d'avril devant être consacrée aux *Trophées*, je me borne à saluer ici l'apparition d'un beau livre, et j'offre à M. José-Maria de Hérédia, au nom de *la Jeune Belgique*, un lointain tribut de reconnaissance et d'admiration.

ALBERT GIRAUD

LES MASQUES

Les masques, les masques
Aux ronrons heurtés des tambours de basque
Tracent de minces sillons...
Déçus et fanés sous la fine pluie maussade
Mollement ils vont,
Ponctuant le trille à la cantonade
D'une enfant prodigue aux gestes légers
Que l'on veut aimer.

Les masques — oh! blancs, rouges, verts, bleus, jaunes,
Se traînent perclus parmi le brouillard
Du soir traquenard;
Les voici Eves sans pommes, aphones faunes,
Les voici folies sans une folie,
Sans être jolies
Sous leurs maladroits airs d'homme.

Les masques et ces cris — ruts impatients d'être,
Désir de s'instaurer le berger de ce soir
Sans escalader de fenêtre...
Et leurs rauques sons de cor d'après boire,
Expirant brisés comme une détresse
Que la nuit hostile étouffe et délaisse!

Les masques falots au loin évoluent,
Broyés par la main de fer
De l'ennui surgi du plaisir amer;
Et leur triste joie, ah! leur joie ne sait
S'avérer enfin et factice sue
Et n'est plus l'accorte qui se haussait,
Elançant son rire vif, dans les atellanes.

Et l'on est las soi-même et l'on a des lianes
De torpeur en soi-même et des désirs de mort
Annulant tout nouvel effort...
Et l'on a peur de la rancœur
Comme une fleur de boue éclose au fond du cœur
En ce soir de boue et de torts!

ALBERT ARNAY

GISÈLE

Gisèle est cette fée aux sourires peureux
Qui marche dans la nuit, pensive et diaphane,
Si frêle qu'un baiser de la brise profane
La blanche majesté de ses bras vaporeux.

Ses linons près de terre ont des glissements d'anges
Que nulle âme jamais ne suivit pas à pas,
Et dans ses yeux penchés sur la route, très bas,
Sommeillent doucement des visions étranges.

— « A quoi rêver ainsi, seule par les chemins,
Dans les soirs où surgissent de vaines étoiles?
Pourquoi les pleurs à tes yeux tissent-ils des voiles,
Et se courbe ta tête et se joignent tes mains ?

« Gisèle, réponds-moi, pauvre fleur douloureuse,
Quel souffle a dispersé tes rêves d'autrefois ?
Quelle main trop injuste et trop rude à la fois
A porté l'amertume à ta lèvre rieuse ? »

— « Pourquoi me demander le secret de mon cœur?
Laissez mon cœur souffrir ses peines primitives;
Malgré vous se cloront les pâles sensitives,
Malgré vous survivra mon antique douleur.

« Mais il me sera doux de savoir, ô poète,
Qu'il est encor sur terre un règne de pitié! »
— « Oh! dis-moi ton chagrin, j'en prendrai la moitié !
Le soir, dans mes deux mains, tu poseras ta tête

« Et nous nous aimerons de ce puissant amour
Qui pousse les souffrants, les faibles l'un vers l'autre;
Désormais un bonheur pieux sera le nôtre,
Un bonheur ignorant de la nuit et du jour.

« *Enfant, nous marcherons dans le soleil des plaines,*
Royaume populeux des fruits et des oiseaux,
Nous boirons notre image à l'onde des ruisseaux
Où les liserons blancs naîtront sous nos haleines;

« *A tes cheveux légers je planterai ces fleurs*
Et tu m'apparaîtras alors, à la vesprée,
Ainsi qu'un firmament de grâce diaprée
Où règneraient en paix des astres de pâleurs! »

Mais Gisèle a passé devant moi sans répondre :
J'ai vu ses grands yeux bleus s'éteindre dans la nuit
Et son corps, plus rapide qu'un oiseau qui fuit,
Effleurer d'un adieu mon rêve qui s'effondre!

ARTHUR DUPONT

MENUS PROPOS

Il n'y a pas de forme sans fond, pas plus qu'il n'y a de couleur sans substance colorée.

***

Quand nous disons : « Soignez la forme! » les sourds comprennent mal et prétendent que nous avons dit : « Négligez le fond! » — Que leur sottise retombe sur leur tête.

***

Corneille a écrit :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — Qu'il mourût!

Substituez à ce vers le bout de dialogue suivant :

JULIE

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

LE VIEIL HORACE

Nom d'un chien!
Qu'il se laissât périr s'il n'était propre à rien!

La pensée est la même; la forme seule diffère : jugez!

***

Une pensée médiocre, joliment exprimée, restera certes une pensée médiocre : du moins sera-t-elle dorée d'un léger reflet de beauté. Une grande pensée stupidement exprimée, cela ne peut pas même se concevoir, car la pensée ne peut se manifester que dans la mesure de sa forme. Prétendre qu'une pensée peut être belle sous une forme médiocre ou mal venue, c'est admettre que la Vénus de Milo peut être bossue ou boiteuse. Vous figurez-vous une belle pensée informe?

***

L'art est la matrice des formes. Les pensées, petites ou grandes, ne sont que la matière qu'on y verse.

***

L'équilibre, la proportion, voilà la loi éternelle. Donner une forme grande à une pensée petite, une forme petite à une pensée qui veut être grande, c'est rater l'œuvre d'art que l'on souhaite faire.

***

L'obscurité, le crépuscule, l'énigme, le mystère peuvent être l'objet de l'œuvre d'art au même titre que les révélations nettes de la lumière. Ici encore, approprie la forme à la substance. Et toi, bon critique, ne va pas reprocher au mystère de n'être pas clair : tu finirais par faire rire les sphynx.

***

Les larmes ne deviennent immortelles que lorsqu'un parfait magicien les cristallise en irréprochables diamants.

***

Le sourire de la Joconde brille à travers les âges parce qu'une main savante l'a retracé sur la toile. Si la main eût tremblé, elle eût gâté son ouvrage.

***

Le cœur doit échauffer le cerveau, non le brûler.

***

Veux-tu faire un chef-d'œuvre en peignant ta maîtresse? Il faut que d'avance tu aimes mieux le portrait que l'original.

***

Si tu ne préfères pas sincèrement l'art à l'amour, tu seras peut-être Don Juan, tu ne seras jamais Michel-Ange.

***

Sais-tu incarner dans ton œuvre la beauté? Il suffit : tu as, par là-même, fait acte de science et de vertu.

***

Les mêmes gens qui définissent doctement le Beau et l'appellent « la Splendeur du Vrai » ou « la Splendeur du Bien », ne cessent de crier au jeune artiste : « Méfie-toi de la splendeur, imprudent! Ne t'occupe du Bien et du Vrai que dans leur état le plus ordinaire; s'ils s'avisent de devenir splendides, nous ne les reconnaissons plus. »

— Dors en paix, bon jeune homme; leur définition ne vaut rien et leur conseil pas davantage.

***

A chacun son métier. Ne demande pas à ton curé une opinion d'artiste; ce n'est pas à Alfred de Musset que tu demanderais l'extrême-onction.

***

L'art aussi a ses souverains pontifes : ils s'appellent Homère, Dante, Léonard, Shakespeare, Wagner..... Et dans leur église, le seul droit d'un Léon X est de se taire et d'admirer.

***

M. Tartempion peut être cité, selon la nature de l'affaire, devant le juge civil, le juge criminel ou le juge de commerce. L'œuvre d'art peut être citée au tribunal du Beau, au tribunal du Vrai ou au tribunal du Bien: le premier seul rendra un jugement artistique.

***

Pour une belle âme, rien de meilleur que la beauté.

***

Mieux vaut rendre belles de petites idées en les revêtant d'une forme artistique que d'estropier de grandes pensées en les déformant par de piètres expressions.

***

Si tu as une âme d'artiste, la jambe d'une belle statue grecque éveillera en toi d'aussi profonds sentiments et d'aussi hautes pensées que la lecture de Platon ou de Sophocle.

***

Si tu fais un seul mauvais vers pour plaire au pape, à l'empereur ou à Ravachol, tu n'es qu'un misérable.

***

Ai-je conseillé au jeune artiste l'art immoral? Tartufe l'affirme. Tartufe ment, même lorsqu'il croit ce qu'il dit.

***

Ne l'oublie point : Comme tout homme, l'artiste est tenu par sa conscience; s'il croit pécher, il pèche.

Mais qui es-tu, toi qui prétends sonder les cœurs et les reins des prêtres de la Beauté?

***

Sache-le donc : La morale est un élément de l'esthétique : la vaillance, la générosité, la bonté excitent l'admiration; la lâcheté, la trahison, la violence répugnent. Vois donc ce que tu veux faire.

Toi qui prétends nous montrer l'image du monde, mélange savamment le bien et le mal.

***

L'art commence où l'action cesse. Ce n'est point dans les combats que nos sauvages aïeux ornaient leurs armes. Et réciproquement l'art cesse où commence l'action.

Rappelle-toi cela quand les idéalistes de l'action te parleront d'art social.

***

Il n'est point de grand homme pour son valet de chambre, dit le proverbe. Si tu approches un grand homme, sois son disciple, non son valet. Souviens-toi de cet autre proverbe :

Et lorsque sur quelqu'un on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

***

Les fils de Gribouille s'enferment dans les ténèbres pour ne point voir les taches du soleil.

***

Sache comprendre la nature et n'en reproduis les phénomènes qu'en y montrant leur loi.

***

Le grand art réalise à sa manière le grand œuvre : c'est l'alchimie des belles formes; il en extrait la quintessence.

***

La Nature et l'Art sont pareils au grand sphynx de granit, qui est immobile et muet. Mais s'il ne dit rien au commun des hommes, le sphynx parle aux initiés et se révèle à eux dans la mesure de leur intelligence.

***

La loi fondamentale de l'art c'est l'harmonie, et l'harmonie, c'est l'équilibre vivant.

***

Pour construire ton œuvre, opère comme un bon architecte et sache manier en maître le compas, l'équerre et le niveau.

***

Peux-tu imaginer ce fruit de chair humaine, — un cœur, — qui aurait pour noyau solide la raison. C'est à cela que doit ressembler l'œuvre d'art.

***

Entre l'homme de génie et la femme il y a une inimitié éternelle, car il n'a pas besoin d'elle pour créer sa prostérité.

IWAN GILKIN

UNE AME AU LOIN

Je devine en vos yeux des douceurs de pardon
Et votre âme lointaine est comme une aube claire!
N'est-ce pas votre voix qui tinte d'abandon,
Cette cloche dolente et si lente et si chère?

Ou n'est-ce pas un glas, vous mourez-vous au loin,
Très seule dans la nuit comme une âme en détresse?
Ou n'est-ce pas mon cœur se plaignant sans témoin
Cette cloche dolente et lente en sa tristesse?

Vos mains ont eu pour moi des gestes de bonté
— Ah! cette nuit pourquoi mon âme est-elle en peine? —
Et vos lèvres m'ont dit des verbes de clarté.
Ou serait-ce un appel, cette cloche incertaine?

Et me réclamez-vous, je ne sais où, là-bas?
Est-ce au ciel ou sur terre, êtes-vous morte ou vive?
Ce soir morne, pourquoi mon cœur est-il si las,
Cette cloche pourquoi bat-elle à la dérive?

JOSÉ HENNEBICQ

PLAINTE AU SOLEIL

Oh! pourquoi revenir, soleil des temps meilleurs,
Baigner mes derniers jours de sereines splendeurs,
Et rallumer au ciel tes pourpres rutilantes
Lorsque je veux m'éteindre en les ombres silentes?
Ne pouvais-tu laisser à l'enfant qui meurt seul
L'hiver qui lui tissait un candide linceul?
Ta gloire d'or sourit trop tôt sur ma fenêtre :
A tes chaudes ardeurs mon corps se sent renaître,
Et lui qui lentement s'endormait dans la mort
Voici que tes baisers le réveillent encor!

Je suis comme un enfant sorti de trop beaux songes,
A qui le rêve a murmuré ses doux mensonges;
Comme un enfant au cœur fleuri d'illusions,
Que bercent chaque soir de tendres visions;
Comme un très simple enfant qui croit à sa chimère
Et pour qui l'heure du réveil est bien amère!...
Car déjà s'en venait vers mon délaissement
Celle que m'annonçait un long pressentiment,
Celle dont mes désirs appellent l'hyménée :
La mort, à qui je sais ma langueur destinée!
Déjà l'ombre et l'oubli, comme un épais bandeau,
S'étendaient sur mes yeux; et, las de leur fardeau,
Mes bras meurtris volaient vers ma libératrice,
Dont je buvais la froide haleine avec délice...
A des accords de songe, à des accords si doux
Qu'ils eussent fait tomber les anges à genoux,
Mon âme, en la candeur des chastetés premières,
S'endormait loin du faste éclatant des lumières,
Dans l'extase sans nom du suprême sommeil...

Oh! pourquoi m'arracher à mon rêve, ô soleil,
En m'ôtant ces trésors si chers à mon envie?
Hélas! je veux mourir — et tu me rends la vie!

MARCEL FLEURY

ATALANTE A CALYDON

ARGUMENT

Althée, reine de Calydon, fille de Thestius et d'Eurythémis, étant grosse de Méléagre, son premier-né, rêva qu'elle accouchait d'un tison ardent; et à la naissance de son fils, vinrent les trois Parques qui lui prophétisèrent les trois choses suivantes : Il aurait en ses mains une grande vigueur, sa vie serait heureuse et il cesserait de vivre quand le tison, qui en ce moment était dans le foyer, serait consumé; c'est pourquoi Althée saisit le tison et le conserva près d'elle. Et l'enfant devenu homme s'embarqua avec Jason pour chercher la toison d'or et acquit une grande gloire parmi tous les vivants; quand les tribus du Nord et de l'Occident portèrent la guerre en Etolie, il combattit leur armée et la dispersa. Mais Artémis, ayant d'abord poussé ces tribus à la guerre contre Œneus, roi de Calydon, parce qu'il avait sacrifié à tous les dieux, l'exceptant seule et oubliant de l'honorer, Artemis fut encore plus irritée à cause de la destruction de cette armée, et envoya au pays de Calydon un sanglier qui tuait beaucoup d'hommes et dévastait tous les champs; mais personne ne pouvait le tuer, et beaucoup marchèrent contre lui et périrent. Alors tous les chefs de la Grèce furent assemblés et parmi eux une vierge, Atalante, fille de Jasius l'Arcadien; pour l'amour d'elle, Artemis permit que le sanglier fût tué, car elle favorisait grandement la vierge; et Méléagre, l'ayant achevé, en donna la dépouille à Atalante, montrant ainsi l'excès de son amour; mais les frères d'Althée, sa mère, Toxeus et Plexippus, et tels autres, mécontents que la vierge seule emportât la gloire où beaucoup avaient supporté la peine, dressèrent une embûche pour lui enlever la dépouille; mais Méléagre les combattit et les tua; quand Althée, leur sœur, les vit et qu'elle sut qu'ils avaient été tués par son fils, elle fut affolée de colère et de chagrin; et prenant le tison, par lequel était mesurée la vie de son fils, le jeta sur le feu; et à mesure qu'il se consumait, la vie de Méléagre se consumait aussi; si bien qu'ayant été ramené à la demeure de son père, il mourut en peu de temps; et après lui sa mère ne put résister longtemps à la douleur; ainsi finit-il et ainsi finit cette chasse.

PERSONNAGES :

LE CHEF DES CHASSEURS
LE CHŒUR
ALTHÉE
MÉLÉAGRE
ŒNEUS
ATALANTE
TOXEUS
PLEXIPPUS
LE HÉRAUT
LE MESSAGER
SECOND MESSAGER

ATALANTE A CALYDON

LE CHEF DES CHASSEURS. — Vierge, maîtresse des mois et des astres refermés maintenant dans les champs du ciel défleuris; divinité que tous les dieux aiment triplement, triple en ta déité complexe : lumière pour les morts et pour les heures obscures; pied agile du matin sur les collines; et pour tous les êtres farouches et rapides qui rugissent et rôdent, bras mortel, aux traits plus doux que la neige ou que le sommeil; écoute, mainte-

nant, et protège-nous, et ne lève pas une main violente, mais sois propice et bonne comme le rayon de ton œil qui se cache puis se montre dans le ciel; car toute la nuit, au milieu des chiens du roi et des chasseurs, j'ai travaillé et je t'ai adorée; et l'homme ne verra pas de plus beaux limiers ni d'épieux à la pointe plus mortelle; mais la fin est encore hors d'atteinte, entre les mains et sur les genoux des dieux. O soleil à la belle face, tuant les astres et les rosées, et les songes et la désolation de la nuit, lève-toi, brille, étends la main, à l'aide de ton arc atteins la hauteur la plus sombre du ciel tremblant; brûle et brise l'ombre autour de ta route, et perce-la de traits nombreux; agite ta chevelure comme la flamme au-dessus de l'écorce sans éclat qui fut la lune; que tes yeux remplissent le monde, que tes lèvres s'embrasent de rayons rapides; que la terre rie, et que la longue mer, ardente sous tes pieds, rie par tout le rugissement et le bouillonnement des flots et par l'écume, en étincelles rougissantes et en fleurs fuyantes secouées aux mains et soufflées aux lèvres des nymphes fendant la vague errante, de leur sein ou de leur chevelure aux tresses épaisses chargées de sel, toute d'or ou de neige frissonnante immaculée; et autour de toi tous les vents ailés et toutes les sources du monde des eaux; chaque corne d'Acheloüs, et le vert Evénus, époux de la mer resserrée. Car tu viens au bon moment.

Viens aussi, toi sa sœur jumelle, vierge Artémis, et donne à nos épieux leur proie, la peau du sanglier envoyé contre nous par ta colère pour notre faute, à cause des autels privés de sang, de vin et de feu; mais maintenant, consume-le; car ton sacrifice brille ardent, et la fumée monte dans l'aurore; et une vierge, rose virginale entre toutes tes filles, l'Arcadienne Atalante, à l'âme neigeuse, belle comme la neige, rapide comme le vent, du Ladon et du Ménalus bien boisé, par les collines solides et la mer écumante a été amenée par toi, ainsi que des rois armés, des héros, la couronne des hommes, semblables à des dieux dans la bataille. De plus, de tout le pays étolien, — depuis le pâturage Lelantien plein de fleurs, jusqu'au champ fertile que le fils de Zeus gagna sur le fleuve rugissant et sur la mer laborieuse, quand le dieu furieux recula dans ses détours et s'enfuit, quand il écumait et s'amoindrissait, et quand ses flots irrités découvraient des terres brillantes fumant sous le soudain soleil, — ces vierges, au lever du jour, t'apportent les fraîches guirlandes, et leurs chevelures plus douces, boucles luxuriantes pareilles à des fleurs mêlées aux fleurs, des offrandes pures et des hymnes chastes; mais le temps me sépare de ces choses. Ne m'en donne pas moins protection et honneur; donne à mes chiens la vitesse, aux épieux une pointe aiguë, et la chance à la main de chacun.

LE CHŒUR. — Quand les limiers du printemps sont sur les traces de

l'hiver, la mère des mois, dans les prés et dans la plaine, remplit les retraites ombreuses et fraîches du chuchotement des feuilles et du clapotis de la pluie; et le rossignol amoureux, au plumage brun lustré, oublie presque Itylus, les vaisseaux de Thrace et les faces étrangères, la veillée muette, et toute sa douleur.

Viens l'arc bandé et vidant ton carquois, vierge parfaite, reine de lumière, au bruit des vents et des rivières nombreuses, dans la clameur des eaux, dans ta puissance; attache tes sandales, ô toi la plus rapide, sur la splendeur et la vitesse de tes pieds; car le doux orient s'éveille, l'orient pâle frissonne, autour des pieds du jour et des pieds de la nuit.

Où la trouverons-nous ? Comment chanter vers elle, entourer ses genoux de nos bras et l'étreindre? Oh! si le cœur de l'homme, comme le feu, pouvait jaillir vers elle, comme le feu, ou comme la force des eaux jaillissantes! Car les astres et les vents sont autour d'elle comme un vêtement, comme les chants du joueur de harpe; car les astres qui se sont levés et ceux qui sont tombés s'attachent à elle, et le vent du sud-ouest et le vent d'ouest chantent.

Car les pluies d'hiver et les ruines sont passées, avec la saison des neiges et du mal; les jours séparant l'amant de l'amante, la lumière qui recule, la nuit qui gagne le souvenir du passé est douleur oubliée, et les froids sont tués, et les fleurs engendrées, et sous bois, dans les abris verts, fleur à fleur le printemps commence.

Les fleuves gonflés passent sur la fleur des roseaux; l'herbe épaisse arrête le pied du voyageur; la douce flamme fraîche de la jeune année monte de la feuille à la fleur, et de la fleur au fruit: et le fruit et la feuille sont comme l'or et le feu, et le chalumeau triomphe de la lyre, et le pied de corne d'un satyre écrase l'enveloppe des châtaignes sur la racine du châtaignier.

Et Pan le jour, et Bacchus la nuit, aux pieds plus rapides que le chevreau aux pieds rapides, suit en dansant et remplit de joie la Ménade et la Bassaride; et douces comme des lèvres qui rient et se cachent, les feuilles riantes des arbres séparent et dérobent à la vue, puis laissent voir le dieu poursuivant, la vierge cachée.

Le lierre retombe avec la chevelure de la bacchante sur les sourcils et cache les yeux; la vigne sauvage en glissant laisse nue la poitrine éclatante que le soupir abaisse; la vigne sauvage glisse sous le poids de ses feuilles, mais le lierre couvert de baies saisit et étreint les membres qui brillent, les pieds qui effrayent le loup poursuivant, le faon fuyant.

ALTHÉE. — Pourquoi chantez-vous? Que chantez-vous?

LE CHŒUR.— Nous apportons des fleurs, et les lèvres pures qui plaisent

aux dieux, et les vêtements qui conviennent au culte; de peur que le jour n'aigrisse tout son miel sur nos lèvres.

ALTHÉE. — Plus rapide que les rêves suivant les pieds fuyants du sommeil, la nuit, chienne noire, poursuit le jour, faon blanc; espérez-vous ramener la nuit par des prières? Et quoique le printemps refoule en peu de temps l'hiver, et les neiges qui poussent au mal tous les hommes, et la saison de fer de la malédiction, je sais que le printemps sera rongé par la pluie et que la tempête comme un feu dévorera le frêne des jours d'automne. Je m'émerveille que les hommes s'éveillent avec des prières, les hommes qui rêvent et qui meurent de leurs rêves; un dieu, oui, le moindre de tous ces êtres appelés divins, est plus puissant que le sommeil et les veilles, et cependant nous disons : « Peut-être par la prière un homme vaincra son dieu. » Mais si le sommeil est sans merci, et que les rêves de l'homme mordent jusqu'au sang et brûlent jusqu'aux moelles, que fera cet homme étant éveillé? Par les dieux! il ne priera pas pour avoir de doux rêves, ayant une fois rêvé des choses plus amères que la mort.

LE CHŒUR.— Reine, qu'est-ce donc qui t'a brûlé le cœur? Car tes paroles vacillent comme la flamme sous le vent.

ALTHÉE. — Voici que vous parlez bien, ne sachant pas ce que vous dites; car tout mon sommeil est changé en feu, et tous mes rêves l'allument.

LE CHŒUR. — Pourtant il est bien d'être patient envers les dieux.

ALTHÉE. — Oui, de crainte qu'ils ne nous frappent de quelque fléau à quatre pieds.

LE CHŒUR. — Mais quand le temps est venu, ils nous découvrent le remède.

ALTHÉE. — Et leurs herbes de guérison empoisonnent notre sang.

LE CHŒUR. — Qu'est-ce qui t'a blessée, que tu sois jalouse de leurs voies.

ALTHÉE. — Et s'ils nous donnent des poisons comme vin?

LE CHŒUR. — Ils ont leur volonté; beaucoup de paroles ne la changent point.

ALTHÉE. — Et s'ils nous donnent du fiel au lieu de lait, et pour prière la malédiction?

LE CHŒUR. — Ne donnent-ils pas la vie et la fin de la vie?

ALTHÉE. — La guérison qu'ils donnent ne soulage pas. Voici, par dérision, ils nous accordent un peu de pitié; nous prions et nous pleurons, et ils nous épargnent un instant; mais ensuite ils frappent et n'épargnent personne.

LE CHŒUR. — Il obtient peu de louanges, celui qui parle mal des hauts dieux. Qu'ont-ils fait pour que tu les blasphèmes?

ALTHÉE. — D'abord, je ne louerai pas Artémis d'avoir dévasté ce pays, ni pour les ravages du sanglier dont les dents, les crocs et les sabots furieux bouleversent les verts pâturages, la grâce des blés sur pied, les prairies et les marais avec leurs sources et leurs feuilles non écloses, et les troupeaux et les bêtes rapides, et tout ce qui broute l'herbe douce; pour tout cela je ne la loue pas ; ces choses se doivent-elles célébrer?

LE CHŒUR. — Mais quand le roi sacrifia et donna à chacun des dieux son beau tribut de grain, de sang et de vin, elle ne fut pas honorée par le sang répandu ni par l'offrande brûlée, ni par le sel et le gâteau fendu; c'est pourquoi, irritée, elle affligea la contrée; mais maintenant, elle nous délivre du sort et de ses lourdes charges. Laquelle de ces deux choses ne serait pas bonne à honorer? Une action juste considère toutes choses d'un œil sans reproche; et pitié n'est pas faute.

ALTHÉE. — Mais elle a envoyé une malédiction par-dessus toutes celles-là, pour nous blesser en nous guérissant; elle a rallumé le feu où s'éteignait l'ancien feu; et où le vent faiblissait, elle a soufflé sur nous un air plus mortel.

LE CHŒUR. — Quelle est la tempête qui tend ainsi notre voile?

ALTHÉE. — L'amour, funeste vent marin chargé de pluie et d'écume.

LE CHŒUR. — D'où vient-il? Sous quelle étoile orageuse est-il né?

ALTHÉE. — Il vient du sud, de la mer, à travers l'Evénus.

LE CHŒUR.— Comme un vent qui souffle, tes paroles vont vers l'Arcadie.

ALTHÉE. — Apres comme le nord soufflant quand les neiges sont passées.

LE CHŒUR.— Non; car cette vierge n'a pas été touchée par l'amour.

ALTHÉE. — Je voudrais qu'elle eût cherché l'amour dans un golfe de la mer froide; ou dans les antres où des bêtes étranges sont aux aguets ; ou dans le feu, ou dans les neiges des hauteurs extrêmes, ou dans le pays de fer où il n'est pas de printemps ; là, je voudrais qu'elle eût cherché et trouvé l'amour, ou que jamais l'amour ne l'eût trouvée ici.

LE CHŒUR. — Elle est plus sainte que tous les jours et toutes les choses saintes, que l'eau répandue, ou que la fumée d'un feu parfait; chaste, vouée aux pures prières et remplie de pensées plus hautes que le ciel; vierge irréprochable, fer pur, façonné en glaive. Elle n'aime pas l'homme. Que serait l'amour pour une telle femme?

ALTHÉE. — Entendez-moi; je ne parle pas comme une lumière de sagesse, mais comme parle une reine au cœur troublé; souvent j'entends

mes frères se querellant dans le palais, et je n'en suis pas émue; et mon fils les gronde, et ces choses ne m'émeuvent nullement, car je sais que toujours il y aura des fous et des sages, et je me nourris de patience; mais ceci vivement m'émeut : pour les sages et pour les fous, l'amour est une même chose, une chose mauvaise, et change les paroles choisies et la sagesse en feu et en air. Et à la fin, la joie ne viendra point, mais la douleur, les paroles âpres et le déchirement de l'âme, et des larmes fraîches naissant comme des fleurs sur l'ancienne racine des larmes, naissant commme des fruits sur l'ancienne fleur des larmes; des soupirs lamentables, et beaucoup de chagrins renaissants. Ces choses sont parmi mes présages, et moi-même j'en fais partie, et je ne sais comment; mais dans les songes les dieux pèsent sur moi, et les destinées versent à travers mes paupières des flammes mêlées d'ombre, versent du feu à travers mes paupières mêlées par la nuit, et me brûlent jusqu'à m'aveugler, et éteignent en moi la vue, et obscurcissent mon âme clairvoyante par une vision; voyant, je ne vois pas; j'entends, et entendre ne m'assiste pas; tandis que mes yeux souillent les broderies délicates du lit, tirées autour de ma face afin que je puisse pleurer sans éveiller le roi; et mes sourcils et mes lèvres tremblent et sanglotent dans le sommeil comme les flammes agiles qui palpitent, ou comme l'eau que la chaleur fait sangloter; et les larmes gonflent ma poitrine, et souillent les beaux oreillers éclatants autour du roi, d'ondées stériles plus salées que la mer, tels sont les rêves qui me tourmentent! Car il y a longtemps, je rêvai que de mes entrailles sortaient un feu et un tison; c'était avant que mon fils Méléagre, fleur splendide des champs de combat, ne vît la lumière quand il vint au monde en vagissant; mais il n'existait pas encore; et quand vint le temps, je vis mon fils, et mon cœur était grand; car jamais encore un enfant n'était né, aussi royalement vigoureux, jamais reine ne porta si noblement une créature aussi noble que l'était mon fils. Dieu m'envoya un tel enfant, et la grâce de le porter ainsi. Alors entrèrent trois femmes filant; chacune d'elles filait un fil, en disant : « Celui-ci pour la vigueur. Celui-ci pour le bonheur. » Et l'autre disait : « Jusqu'à ce que le tison du foyer soit consumé, cet homme verra de beaux jours et vivra. »

Et moi, saisissant une robe, je sautai du lit, et je retirai du foyer le tison, et je l'arrosai d'eau; et de mes pieds nus je piétinais la flamme, et j'écrasais dans mes mains nues l'étincelle sortant de l'étincelle frappée, et de mon souffle je les éteignis; car je pensais : « Celles-ci sont les plus hautes destinées qui habitent avec nous, et leur vue nous accorde un peu de faveur, rien qu'un peu, et le reste nous manque, et le temps nous abat; pourtant elles ont eu pitié de moi, ô fils, et de toi, plus pitoyable, de toi,

créature plus tendre qu'aucune fleur née d'une vivante plante de chair. « En même temps, j'embrassais mon fils, et je le cachais de mes mains, et je le couvrais de mes bras et de ma chevelure, et je pleurais, et je craignais de le toucher de mes larmes, et je riais ; si frêle créature était cet homme, maintenant si grand que les hommes rejettent la tête en arrière, quand ils voient devant le soleil flamboyer l'homme armé sculpté sur son bouclier ; quand ils entendent le rire des clochettes le long de ses brassards résonner, comme des oiseaux qui chantent ou comme le son des flûtes ; et qu'ils aperçoivent, très haut, l'ombre pennée de chaque plume divisant la brillante lumière de l'airain, et rendant son casque pareil à une tempêtueuse lune d'hiver, qui paraît à travers les nuées chassées comme un duvet, quand les vaisseaux dérivent et que les hommes luttent contre toute la mer, que les avirons se rompent, et que les proues plongent, buvant la mort. Mais alors il n'était pas plus grand que la main, et gémissait d'une voix inarticulée des paroles confuses, et de ses lèvres aveugles et des doigts il me pressait le sein bien fort et, agitait follement ses mains et ses pieds, en murmurant ; mais ces femmes grises à la chevelure liée, qui effrayent les dieux, ne l'effrayaient pas ; il riait en les regardant, et tendait les mains pour palper et tirer la quenouille et le fil intangibles ; mais elles passèrent, et je cachai le tison, et je ris aussi, ayant du ciel ce que je voulais. Mais maintenant je ne sais plus si les dieux nous ont conduits ici à droite ou à gauche ; car de nouveau je rêvai, et je vis le tison noir éclater en flammes comme une branche éclate en fleurs, et je vis la flamme se faner comme une fleur, et la mort vint, et ses lèvres sèches soufflèrent les cendres noires dans mon sein ; et l'amour piétinait les braises, et les écrasait sous ses pieds rapides. Ceci encore me serre le cœur : ce n'est pas pour moi, ce n'est pas pour moi seule ni pour mon fils, ô jeunes filles, que les dieux ont fait la vie, et le désir de vivre, l'amour et l'aversion du cœur ; mais pour tous le soleil brille, et le vent souffle jusqu'à la nuit. Et quand vient la nuit, le vent tombe ainsi que le soleil, et ensuite il n'est plus de lumière ni de tempête, il n'y a plus que le sommeil et l'oubli profond des choses. Il y a des années que la connaissance des dieux me vint des hautes paroles de la très sage Eurythémis, ma mère, qui les voyait de ses yeux vivants, et en parlait de ses lèvres, comme si sur terre elle eût été séparée de la chair, du souffle et du sang corruptibles ; le temps lui donna de tels dons, et une âme qui en fut digne, et un visage égal pour toutes choses ; et elle parlait ainsi. Mais que les heures rapides tissent ou détissent, intolérables ou joyeuses, je m'en vais, pleine de mon âme, parfaite en moi-même, me suffisant à moi-même et suffisant aux miens ; et quel que soit le lot que les dieux prennent et nous jettent, nous l'accepte-

rons: et beaucoup le porteront en même temps. Et maintenant, avant que ceux-ci ne s'assemblent pour la chasse, je vais armer mon fils, puis je l'amènerai, de crainte que l'amour ou la colère d'un homme ne le blesse.

(A continuer.)

A. C. SWINBURNE

(*Traduction de* P. TIBERGHIEN)

A la mémoire de Charles De Coster.

Comme nous l'avons annoncé dans notre livraison de février, l'éditeur Paul Lacomblez, qui continue à bien mériter des lettres belges, a réimprimé *la Légende d'Ulenspiegel.*

Le chef-d'œuvre de Charles De Coster — la Bible de l'esprit flamand — est donc enfin accessible à tous les lecteurs.

Cette réédition précède l'inauguration du monument qui va être élevé prochainement, sur une place publique d'Ixelles, au grand méconnu dont *la Jeune Belgique* a été la première à célébrer le génie.

Nous ne savons pas encore si le comité organisateur aura recours à une souscription publique.

Quelle que soit sa décision, nous sommes convaincus que nos abonnés et nos lecteurs répondront dignement à son initiative.

Charles De Coster a droit à ce mélancolique hommage posthume, car, comme l'a écrit M. Camille Lemonnier, ce bel et probe écrivain connut « l'absolu de l'isolement et de la déréliction ».

LA JEUNE BELGIQUE

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Le Voorwaarts. — Le Sillon. — Les XX.

La plupart des membres du *Voorwaarts* tiennent la promesse de leur devise : En Avant ! Leur cercle prospère d'année en année davantage. Cette fois encore, à côté de méritoires paysages de MM. Van Doren, Hoorickx, Middeleer, Rimbout, Delgouffre, de portraits minutieusement étudiés et harmonisés de M. Jules Du Jardin, de natures mortes séduisantes de M. Blieck, de dessins pénétrants de M. Ottevaere et de M. Colmant surtout, ce sont les envois de M. Gilsoul et de M. Laermans qui ont principalement attiré l'attention.

M. Gilsoul a gardé l'amour flamand de la grasse et onctueuse pâte, des tons brillants, riches et solides. Les recherches de plein soleil et de plein été des peintres contemporains le tentent peu; il préfère l'automne, le crépuscule et la nuit. Tantôt les oppositions brusques l'intéressent, et il étoile de lumières soudaines les ombres solennelles de ses parcs nocturnes (*la Fête au château*), ou il exalte vers les rouges et les ors, les verts stridents, trop stridents peut-être, de son *Harmonie automnale;* tantôt, baissant le ton, il instrumente des musiques plus recueillies, comme en son *Domaine seigneurial* aux calmes et lentes lignes, ou en son *Coin paisible*, d'un sentiment si juste et si doux. Une marine d'un mouvement superbe, *la Lame*, morceau plein de science et de fougue, de force et d'emportement, rattache nettement M. Gilsoul à la tradition de Courbet.

M. Laermans qui, l'an dernier, semblait sollicité à la fois par la composition allégorique, par l'étude réaliste de la lumière, par l'observation interprétative des types villageois, s'est consacré cette année exclusivement à ses paysanneries, où il apporte une vision neuve. Qu'elle renferme un grossissement, une accentuation caricaturale, on ne peut le nier. M. Laermans voit surtout dans le paysan les déformations professionnelles, les tares, les anomalités infligées à l'être humain par les travaux excessifs, par la pauvreté, par le régime malsain, par l'assujettissement nécessaire aux instincts primitifs. Il les saisit d'un œil perspicace, il les groupe, il les accuse, il en fait le caractère dominateur de ses tableaux. Mais il n'y met pas, ou c'est bien malgré lui, pensons-nous, l'élément soit comique, soit féroce que cherchent les caricaturistes et qu'ils soulignent dans leurs légendes, non plus que la bonne humeur gouailleuse et somme toute détachée, ordinaire aux vieux Flamands et aux vieux Hollandais qui ont peint les mœurs populaires. Son rustre grotesque est en même temps douloureux, sans qu'il grimace sa douleur, et la tristesse qui s'en dégage, il en est lui-même inconscient. L'effet total n'est pas un effet de bouffonnerie, mais de détresse, auquel contribue le parti pris des colorations uniformément grises, bleues, plombées, crépusculaires, qui enveloppent les personnages d'une atmosphère morne. Dans chacune des œuvres de M. Laermans ces remarques peuvent se vérifier; mais les plus significatives et les plus complètes nous semblent être *les Autorités du Village*, *la Prière*, *une Nuée inquiétante*, avec leurs attitudes, leurs gestes, leurs airs de tête absolument pris sur le vif, et surtout *le Soir*, où l'impression mélancolique se renforce et prédomine.

***

Un nouveau cercle d'artistes nous est né, *Le Sillon*, dont la première exposition, toute modeste, n'a cependant pas manqué d'intérêt. La plupart des exposants sont inconnus et tout jeunes, et leur jeunesse se marque plutôt par la timidité que par l'audace. Faisons le vœu que ce sillon ne soit pas une ornière et que le bon grain y germe dru : le titre même du cercle nous impose ces métaphores.

Beaucoup plus d'études que d'œuvres naturellement. Mais déjà se distinguent divers débutants de talent : M. Georges Bernier, le plus formé

de tous, animalier et paysagiste, dont le coloris a quelque chose de la robuste franchise des Verwée, des Stobbaerts, des Verheyden ; Mme Jenny Bernier-Hoppe, avec des fleurs, des natures mortes et une *Tête d'étude* extrêmement gracieuse ; M. Gustave Stevens, qui expose des nus trop sommaires, de jolis paysages, et un profil charmant ; puis d'autres encore, MM. Bartholomé, Cuvelier, De Ligne, Janssens, Verdussen, pour ne citer que ceux qui nous paraissent le mieux doués. Ajoutons M. Hankar pour ses ferronneries d'art, M Weygers pour ses sculptures expressives, M. Coulon pour ses dessins allégoriques un peu nébuleux où MM Willette, Rops et Ensor se mêlent dans une lutte dont il faut espérer que M. Coulon sortira victorieux.

***

Si elle n'est pas rétrospective et décennale, comme nous l'eussions voulu, la dixième exposition annuelle des *XX* n'en est pas moins très curieuse et, grâce en partie à l'appoint des invités, elle renouvelle encore une fois l'intérêt qui n'a cessé de s'attacher à leur Salon. En exposant leurs propres œuvres, les *XX* n'ont jamais négligé de suivre avec une sincère sympathie le mouvement qui emporte l'art contemporain, et de présenter un aperçu éclectique et mouvant de tout ce qui surgit, dans n'importe quelle direction, de plus individuel et de plus original.

Un effort considérable se porte actuellement vers l'art décoratif, ou vers l'art appliqué aux objets usuels : meubles, ustensiles, céramiques, vitraux, paravents, affiches, étoffes brodées, illustrations de livres. On dirait que les peintres sont fatigués de produire des tableaux de chevalet ; certains même n'admettent plus guère que le tableau de chevalet ait droit à l'existence et puisse être conçu isolément, abstraction faite d'un ensemble ornemental prévu, d'un éclairage donné. Sans aller jusque-là, on doit se souvenir, en examinant certaines œuvres, que leur effet total est lié à leur mise en place et à leur destination.

Il en est ainsi, par exemple, de l'une des principales curiosités du Salon, la série de huit cartons de verrières, peints par M. Albert Besnard, pour l'Ecole de Pharmacie de Paris. Telle qu'elle se présente, sans la transparence de la lumière qui doit se fondre à ses couleurs, l'œuvre apparaît déjà très belle, à la fois gaie et somptueuse. La faune et la flore en ont fourni les éléments, composés et ordonnés par un inventeur subtil, suivant un goût de mise en scène ici vaguement, là décidément japonais. Quelle exquise et rare harmonie dans le panneau des citronniers et des orangers ; quel superbe jet de dessin, quelle majesté mâle dans le fier nid d'aigles qu'enveloppe la gloire du soleil couchant sur la mer !

Les étains ciselés de M. Alexandre Charpentier, des pots, des cendriers, des couvercles de coffrets, sa terre cuite *la Sonate*, son papier gaufré *Programme du Théâtre Libre*, son *Dos de violon*, où se déroule une guirlande de petites danseuses, tout cela est d'un art élégant et souple, palpitant de vie nerveuse, qu'on retrouve exaspéré dans un bas-relief : *Gomorrhe*, encore confus et enfermé dans sa gangue, dirait-on.

Un autre décorateur de grand mérite, c'est M. de Toulouse-Lautrec, qui

poursuit ses études de filles, toutes puantes de céruse, de fard, de sueurs et de rogommes. Deux affiches, étonnantes de force synthétique et d'âpreté : *Le Divan japonais*, et *Aristide Bruant*, avec son écharpe rouge, son air de grand seigneur de la canaille, d'ironique empereur des gigolettes et des marlous.

Deux paravents : l'un, aux lignes archaïques et rigides, bizarrement griffonné d'inscriptions sans valeur décorative, inutiles donc, de M. Emile Bernard; l'autre, joli, doux et clair, de Mlle Boch : des paysans aux ouvrages, un village de dunes blondes et la rentrée des pêcheurs. Mlle Boch expose encore un paysage de fleurs et une délicate impression, *Pendant l'Elévation*, où l'heure chaude, le soleil qui monte évoquent du silence de dimanche et du recueillement.

Pareillement, outre des paysages, les uns pointillés, l'autre vermiculé ou plutôt fait comme de laines versicolores qui s'emmêlent, M. Henry Van de Velde apporte une œuvre décorative. A la distance voulue, ses paysages sont très justes et très fins ; mais pour sa *Broderie* tout le recul possible est insuffisant. Les déformations ou les simplifications choquent, et les teintes savamment juxtaposées ne se fondent pas. Au fond du chœur d'une église l'effet serait peut-être bon, et le rythme des lignes inclinées se dégagerait.

M. Lemmen ne semble pas avoir peint cette année et nous ne pouvons le lui reprocher, quand nous examinons, non pas tant ses *Soleils* et ses *Jardins* où nous sentons trop le trait lourd et écrasé propre à Van Gogh, mais ses projets d'illustrations et de titres, dont nous avons délà loué, à leur première exposition, à *l'Association pour l'art* d'Anvers, le goût ingénieux, la grâce rare, le personnel arrangement.

Sa véritable voie, M. Finch l'a sans doute trouvée dans l'art industriel. Jamais nous n'avons vu de lui rien d'aussi réussi dans son genre que sa belle *Table à thé* dont les émaux grand feu ont un éclat magnifique.

Les quatre derniers artistes que nous avons cités, sans délaisser le néo-impressionnisme, se préoccupent beaucoup plus pour le moment de l'effet décoratif des lignes. La peinture au pointillé conserve ses adeptes les plus convaincus dans le technique Signac, d'ailleurs intéressé aussi par les arabesques, et dans M. Van Rysselberghe dont toute l'exposition frappe par un tel ensemble de qualités qu'on en arrive à oublier son procédé spécial.

Dans ses deux portraits de M. Emile Verhaeren, M. Van Rysselberghe se montre notateur infiniment scrupuleux et pénétrant, maître d'un dessin analytique très serré, expert à choisir l'attitude et l'habitude caractéristiques. Le portrait peint de M. Verhaeren, et un autre portrait, une jeune fille en robe de velours vert, chantent et vibrent à merveille. Rien de plus délicatement aérien que les colorations blondes qui enveloppent le doux paysage des rives de l'Escaut : *Après le brouillard*. A signaler enfin une eau-forte très adroite, bien que ce soit un début, où une Loïe Fuller allonge ses grâces serpentines.

Deux néo-impressionnistes nouveaux à Bruxelles, MM. Petitjean et Cross : l'un imite Puvis de Chavannes, l'autre s'applique à reproduire

exactement d'arides plages méridionales. M. Vogels est toujours le beau peintre instinctif que l'on sait; M. Dario de Regoyos a de petites annotations, dont l'une, *Calle de Alcala*, très charmante; M. Van Strydonck envoie des Indes un paysage sans intérêt.

M. Wilson Steer, qui exposa aux *XX* des choses ravissantes, est assez maigrement représenté par un portrait qui a l'air d'un Whistler médiocre. Un peintre écossais, M. Hornel, pousse le tachisme à la dernière limite supportable; mais ses couleurs de gemmes, de soie ou d'ailes de papillon sont d'une éclatante splendeur. Puis vient un grand nom dans l'art britannique, Ford-Madox Brown, représenté par un doux portrait au pastel, apparenté aux tendres visions de Rossetti, et par les dessins de deux de ses œuvres les plus célèbres, *Le Roi Lear partageant son royaume* et *Roméo et Juliette au balcon*. L'intensité de l'expression dramatique et l'originale invention des moindres détails s'y accompagne malheureusement de quelque romantisme théâtral.

Toujours aussi amusante, l'exposition de M Ensor, avec des spécimens de ses divers genres habituels, entre autres une caricature enragée, *les Mauvais Médecins*, et un tableau de fleurs, d'une fraîcheur, d'une légèreté de nuances vaporeuses qu'il n'a jamais dépassée. Comme M. Ensor, M^lle^ Holeman est frappée surtout par le côté baroque des choses; son instinct du dessin et ses jolies trouvailles d'harmonies sourdes sont d'une artiste, indiscutablement; par malheur, sa fantaisie ne se gouverne pas encore et s'abandonne à l'incohérence.

Nous n'insisterons pas sur M. Thorn Prikker qui applique une chimérique théorie de lignes abstraites, ni sur M. Doudelet, transcripteur appliqué et superficiel de métaphores à faire peur, ni sur M^me^ Jacquemin dont l'art visionnaire semble, contradiction singulière, enfermé dans une formule. De plus en plus, M. Toorop s'adonne au rébus composite et poursuit des recherches absolument opposées à sa nature foncière, énergique et barbare.

Une vision gothique appliquée au paysage moderne, un sens spécial du mystère, une transposition dans l'étrangeté, avec cela une science rigoureuse de la forme et l'emploi raisonné des systèmes de lignes en vue d'un effet à intensifier, tels apparaissent les caractères fondamentaux des œuvres de M. Degouve de Nuncques, auxquelles nous voudrions nous arrêter, et particulièrement au *Paysage brabançon*, au *Hibou*, au *Portrait de Henry De Groux*, au *Hameau*, si la place ne nous manquait.

Il nous en reste tout juste assez pour signaler une alléchante collection de Rops, qui n'expose pas, mais qu'on expose; *la Salutation angélique* un peu maniérée et l'exquise *Aurore* enfantine, avec ses beaux yeux clairs d'innocence et d'ingénuité, de M. Frédéric; un buste vivant et palpitant de César Franck, signé Rodin; d'élégantes figures de M. Du Bois; *l'Adolescence* et de fines esquisses de lions, promesses de belles œuvres, de M. Gaspar; enfin un bas-relief en pâte de verre nuancée de M. Cros, *Léthé*, une tête archaïque et naïve, qui semble un fragment retrouvé en Grèce sur un tombeau de jeune fille, avec une épitaphe de l'Anthologie.

ERNEST VERLANT

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I

La Terre promise et *Cosmopolis*, par M. PAUL BOURGET.

C'est un point de doctrine pour tous les coryphées, grands, moyens et petits, qui chantent à pleine voix, en France et chez nous, devant les innovateurs du dernier bateau, la retentissante Marseillaise des imbéciles, que M. Paul Bourget est un pauvre *snob*, un confiseur de romans à l'usage des belles mondaines, un être intermédiaire entre Octave Feuillet et M. Ohnet.

Il est vrai que ce *snob* a écrit les *Essais de psychologie contemporaine*, une œuvre de haute critique intellectuelle et morale, la seule digne, en France, d'être citée après les magistrales études de Taine sur Dickens et sur Balzac. Mais que leur importe? Pour les coryphées tumultueux dont il s'agit, Taine lui-même n'est qu'un normalien, c'est-à-dire un esprit profondément méprisable. M. Bourget et Taine sont enveloppés ainsi dans une haine commune qui, reconnaissons-le à leur honneur, est parfaitement méritée.

On comprend sans peine, en effet, le motif de ces édifiantes rancunes. La consigne de nos convulsionnaires est de représenter les plus grands et les plus purs poètes dont s'honore la France, Leconte de Lisle, par exemple, comme de pitoyables rimeurs dénués de toute inspiration et de toute personnalité. L'auteur des *Poèmes barbares* est dénoncé par eux, aux débutants crédules, comme le type détestable de ces rhéteurs, volontairement isolés du mouvement social et de la vie contemporaine, qui fondèrent jadis l'école parnassienne. Or, M. Paul Bourget a eu l'audace impardonnable d'écrire, dans le deuxième volume des *Essais de psychologie*, une admirable et définitive étude sur le poète de *Kaïn*. Il a démontré à nos véhéments criticules, aux adorateurs du tendre oignon qui fait pleurer, que Leconte de Lisle a exprimé, dans une forme plastique incomparable, avec une sensibilité merveilleuse et une intelligence sympathique analogue à celle de Taine, toutes les hypothèses de la science et tous les rêves de la philosophie de son siècle. De pareilles démonstrations, quand elles ont l'éclat que sait leur donner M. Paul Bourget, assurent nécessairement à leur auteur le ressentiment de ceux qui sont incapables de les comprendre et dont elles contrarient les incohérentes vaticinations.

Je serais désolé que l'on prît ces lignes pour un plaidoyer. M. Paul Bourget n'a pas besoin d'être défendu. Elles ne sont, dans ma pensée, qu'une protestation obligée contre ce que je déteste de toutes les forces de mon âme : l'injustice ignorante et passionnée.

M. Paul Bourget vient de publier, coup sur coup, *la Terre Promise* et

Cosmopolis, deux romans fort dissemblables qui méritent d'attirer, à des titres divers, l'attention de la critique.

L'évolution littéraire de M. Paul Bourget est intéressante. D'abord poète d'analyse, tenté à la fois par des confessions d'âmes et par le décor fourmillant de la vie moderne, il se révéla soudain par des études de psychologie aiguë où il *confessait* des œuvres célèbres scrutées à la lumière de leur époque et de leur milieu. Chose piquante, le poète d'*Edel* et des *Aveux*, qui visait à l'énergie et n'y atteignait guère, se manifesta tout à coup comme un critique doué de fermeté et de force. Le succès des *Essais de psychologie* fut éclatant et décisif, et l'on put croire que M. Paul Bourget, s'étant enfin rencontré lui-même, continuerait à marcher, en triomphateur, dans la voie féconde qu'il venait de s'ouvrir. Il n'en fut rien, car M. Paul Bourget est avant tout un inapaisé et un nostalgique. De même qu'en lui le poète avait donné le jour au critique, le critique eut pour continuateur un romancier. Et l'on vit M. Paul Bourget, tout en publiant d'autres études littéraires, remarquables encore, mais déjà plus hésitantes et presque désenchantées, s'essayer à la nouvelle de longue haleine et au roman contemporain.

Le romancier n'eut pas immédiatement, et malgré des progrès incontestables, n'a pas encore, je pense, la maîtrise du critique. Certes, il faut louer, dans les premiers romans de M. Paul Bourget, le charme, la délicatesse et parfois même la profondeur de l'analyse. Mais le poète contrariait souvent l'observateur, et le critique paralysait la volonté du romancier. Il semblait que M. Paul Bourget eût une tendance fâcheuse à immobiliser ses personnages afin de procéder plus sûrement à leur autopsie morale, quitte, l'opération terminée, à précipiter, non sans maladresse, les péripéties de l'action interrompue. L'intention de s'inspirer des procédés de *la Comédie humaine* était évidente, mais la parenté intellectuelle avec l'auteur de *la Chartreuse de Parme* était évidente aussi. Bref, maint petit roman de M. Paul Bourget se manifesta sous les apparences composites, mais personnelles, d'un hommage posthume que Stendhal rendrait à Balzac.

Le Disciple, *André Cornélis* et *Mensonges*, œuvres de valeur très inégale, nous montrent cependant M. Paul Bourget en passe de dégeler ses personnages et de les exposer plus directement aux flammes de l'action et de la vie. *Cosmopolis* est l'aboutissement logique de cette lutte intérieure, tandis que *Un Cœur de femme*, une nouvelle qui pourrait bien être un petit chef-d'œuvre, et *la Terre promise*, un beau et noble roman, m'apparaissent comme le couronnement mélancolique de l'*Irréparable*, de *Cruelle Enigme* et d'*Un Crime d'amour*.

Résumer le sujet de *la Terre promise* serait une besogne ingrate. Mieux vaut formuler, en quelques mots, le double problème sentimental que M. Paul Bourget propose à ses personnages. Francis Nayrac, à la veille de son mariage, se retrouve en présence d'une ancienne maîtresse. Cette maîtresse, qu'il a crue indigne, et qui fut, dans la faute, irréprochable, est accompagnée d'une petite fille. Francis Nayrac, à cause de certaines cir-

constances, que M. Paul Bourget a rendues vraisemblables, découvre qu'il est le père de cette enfant. Dans le trouble où cette apparition soudaine l'a jeté, il a menti à sa fiancée. La vérité se fait jour; et Francis Nayrac renonce au bonheur pour assumer sa responsabilité paternelle, tandis que sa fiancée, blessée dans son amour par ce mensonge presque machinal, renonce à son tour à l'union promise. Ces deux thèmes, l'éveil du sentiment paternel et l'empoisonnement d'une âme virginale par le venin du mensonge, M. Paul Bourget les a développés avec un bonheur égal. L'action du roman, tout intérieure, se déroule dans un adorable paysage sicilien, dont la tranquille splendeur éclaire de terribles angoisses. Ce lent et long récit ne semble ni trop lent ni trop long, car M. Paul Bourget l'a gradué avec un art délicat et charmant. Mais cette délicatesse n'empêche pas le penseur de prononcer des sentences définitives sur la vanité des liaisons coupables, et ce charme n'empêche pas le moraliste d'écrire, sans nulle prétention au sermon, et sous couleur d'expliquer ses personnages, une psychologie du mauvais amour plus terrifiante et plus cruelle que tous les anathèmes lancés contre le péché de luxure par les plus inexorables docteurs de la foi. Et c'est l'originalité de ce roman, qu'il enveloppe ces maximes impitoyables et presque protestantes dans une douce et mélancolique atmosphère de jeunesse et de volupté. Nous voilà loin, heureusement, des épopées porcines de M. Zola et de ses disciples. Je défie ces grossiers enlumineurs, non pas d'écrire un roman semblable, mais de l'imaginer, et de le comprendre!

Cosmopolis est une œuvre d'ambition plus haute. M. Paul Bourget s'est flatté, cette fois, d'abandonner le quatuor pour la symphonie. Intrigue violente et compliquée, personnages nombreux et disparates, décor somptueux et attirant, il a tout disposé de manière à émouvoir profondément les lecteurs. Et cependant, malgré les efforts souvent heureux de M. Paul Bourget, je doute que *Cosmopolis* ait la même fortune littéraire que *la Terre promise*.

Dans la pensée de M. Paul Bourget, *Cosmopolis* est avant tout un roman de mœurs. C'est, dit-il dans sa dédicace au comte Primoli, « le contraste entre les allures un peu incohérentes des errants de la haute vie et le caractère de pérennité empreint partout dans la grande cité des Césars et des Papes qui m'a fait choisir ce lieu où les moindres coins parlent d'un passé séculaire pour y évoquer quelques représentants du genre d'existence le plus moderne, et aussi le plus momentané. »

Les héros de M. Bourget sont des Cosmopolitains, et le but du romancier, c'est de montrer en eux, malgré leurs apparences trompeuses, la permanence de la race. Il suffit d'un choc passionnel pour que le Cosmopolitain surgisse à tous les yeux dans la nudité primitive de son tempérament et de sa race. « Mme Steno, dit Dorsenne au marquis de Montfanon, s'est, en effet, conduite, vis-à-vis de ses deux amants, comme une Vénitienne du temps de l'Arétin; Chapron, avec tout le dévouement aveugle du descendant d'une race opprimée, sa sœur, avec la férocité scélérate d'une révoltée qui secoue enfin le joug; Haffner et Ardéa ont montré à nu deux âmes détestables, l'une d'infâme usurier à moitié Allemand, à moitié Hollandais,

l'autre de gentilhomme dégradé, en qui revit quelque ancien condottiere; Gorka a été brave et insensé comme toute la Pologne, sa femme implacable et loyale comme toute l'Angleterre; Maitland continue d'être positif, insensible et volontaire au milieu de tout cela, comme toute l'Amérique, et la pauvre Alba a fini comme son vrai père... »

Malheureusement pour M. Paul Bourget, il tient un peu trop le problème pour démontré, et il s'en faut qu'il ait réalisé, de manière à légitimer cette conclusion d'épilogue, le programme ardu de sa dédicace.

Et d'abord, le contraste entre les Cosmopolitains et le caractère pérennel de Rome ne s'impose guère. Les descriptions de M. Paul Bourget, dans *Cosmopolis*, sont loin de valoir celles des *Sensations d'Italie*. Le lecteur comprend vite que le drame pourrait se passer à Paris, à Londres, ou à Vienne, et les panoramas de M. Paul Bourget n'ont pas assez de relief pour retenir l'attention. On peut donc dire que dans *Cosmopolis* le décor et le milieu sont réduits à leur expression la plus simple.

L'étude de mœurs aussi m'a un peu déçu. Je vois bien, parmi les acteurs de M. Paul Bourget, des héros de la haute vie, de sang disparate et de nationalité diverse; mais des étrangers, des voyageurs de toutes les parties du monde, réunis à Rome, ne sont pas nécessairement des Cosmopolitains. Des nombreux personnages rassemblés par M. Paul Bourget, je ne vois guère que le baron Haffner et l'écrivain Dorsenne qui soient de vrais citoyens de Cosmopolis. Or, par une étrange ironie, ces deux Cosmopolitains avérés sont semblables à eux-mêmes depuis le début jusqu'au dénouement de l'œuvre. Quant aux autres, ils sont de Cosmopolis autant qu'une héroïne des *Chroniques italiennes* de Beyle ou qu'un poldérien des *Kermesses* de M. Georges Eekhoud. Le marquis de Montfanon, le vieux zouave pontifical, est-il un Cosmopolitain parce qu'il achève sa vie à Rome, lui qui représente avec une familière grandeur les antiques traditions chevaleresques de sa caste et de son pays? Catherine Steno, la Dogaresse, est-elle une fille de Cosmopolis, parce que, née à Venise, elle a un palais à Rome? Maud Gorka, Gorka lui-même, et Ardea, et Maitland, et les Chapron, n'obéissent-ils point, aveuglément, aux conseils muets de leur sang et de leur espèce? Et puisque M. Paul Bourget ne nous les a pas montrés ces Cosmopolitains, sous les deux aspects qu'il nous annonçait; puisqu'il ne nous a pas fait assister à leur métamorphose, puisque nous ne voyons pas l'être primitif sortir de l'être emprunté, on est en droit de conclure que l'étude de mœurs est un peu superficielle, et que, si, comme l'avance M. Paul Bourget, elle était condamnée à l'être, l'apparence superficielle des Cosmopolitains est par trop superficiellement caractérisée. Au fond, le plus Cosmopolitain de ces personnages cosmopolites, c'aurait dû être le romancier Dorsenne, car celui-là est un Cosmopolitain de tête et de cœur. Et cependant Dorsenne, le plus effacé de tous les protagonistes du roman, n'est qu'une manière d'écrivain français qui prend des notes en vue d'une étude de psychologie.

Mais *Cosmopolis*, loin d'être un roman de mœurs, est avant tout un roman de caractères et un roman de passion. Or, si M. Paul Bourget

paraissait désigné, naturellement, pour décrire les mœurs de Cosmopolis, personne ne prévoyait, je suppose, qu'il pût nous offrir un roman d'aventures savamment ordonné, d'un intérêt pathétique soutenu, et mêlant aux péripéties d'un drame poignant de fines et profondes analyses de caractères. Eh bien ! c'est l'imprévu qui est arrivé, c'est l'invraisemblable qui s'est fait vrai. Non seulement *Cosmopolis* est un roman dramatique, mais les pseudo-cosmopolitains qui s'y agitent sont, pour la plupart, des personnages très vivants, dont les gestes sont éclairés d'une parfaite lueur d'évidence. Notez, je vous prie, qu'ils sont dissemblables et nombreux, que l'intrigue qui les rassemble a des liens très embrouillés, que M. Paul Bourget ne semble point, cette fois, — exception faite pour Dorsenne, — avoir créé ses héros à sa ressemblance, et confessez avec moi que *Cosmopolis* est l'œuvre la plus déconcertante de son auteur. Rappelez-vous les personnages les plus caractéristiques d'*André Cornélis* et de *Mensonges :* ils paraîtront pâles à côté du marquis de Montfanon — une espèce de Barbey d'Aurevilly manchot — et de la comtesse Sténo, une patricienne dont la tranquille audace amoureuse eût comblé de joie un Mérimée ou un Stendhal.

Certes, M. Paul Bourget a dû faire un effort pour soutenir un pareil sujet. Mais il n'en est pas trop la cariatide, et cette grande victoire indécise me paraît en annoncer une définitive, que cet écrivain intellectuel et volontaire, doublé d'un poète qui n'est pas endormi, me paraît capable de remporter J'avoue cependant ma prédilection pour *la Terre promise*, et je ne puis m'empêcher de penser que cette œuvre-là se rattache directement, malgré sa mélancolie pessimiste, au roman sentimental du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, au roman qui ne démontrait rien pour mieux montrer tout, et dont les lourdes machines romantico-naturalistes n'ont réussi qu'à mettre en lumière, par le contraste, la force sans effort et le souple esprit.

II

L'Amant des roses, par M. Georges Touchard. — *Le Marquis joué*, par Charles Frappart. — *Bains de sons*, par l'Ouvreuse du Cirque d'été. — *L'Hypnotisme*, par Henri Nizet.

Deux jeunes poètes, dont les noms riment toujours ensemble au sommaire des nouvelles revues, MM. Georges Touchard et Charles Frappart, — la consonne d'appui, s'il vous plaît ! — publient en même temps, chez l'éditeur Moens-Galas, l'un, *l'Amant des roses*, et l'autre, *le Marquis joué.*

L'Amant des roses est un recueil d'odelettes anacréontiques facilement, trop facilement rimées, et qui dénotent, sinon chez l'amoureux, du moins chez le poète, la plus printanière des candeurs. Nos lecteurs en jugeront par cette strophe d'un poème modestement intitulé *Art poétique :*

Un oiseleur de belles filles
N'est-il point poète, en effet?
Aime les tétins sans chevilles :
Ils valent plus d'un attifet.

Je me permets de conseiller à cet oiseleur de belles filles de rimer des vers pareils à d'irréprochables tétins.

M. Charles Frappart n'a point de théories sur les tétins. Il se contente de faire dialoguer en un coin de parc, au crépuscule, après la gavotte d'un bal champêtre, Léandre, la marquise et le marquis, qui est... ce que vous savez. Ce marivaudage n'est pas méchant. M. Charles Frappart y fait preuve d'une certaine vivacité qui aurait du charme, s'il ne s'entêtait pas, sous prétexte de rendre naturel son dialogue, à écrire des alexandrins approximatifs.

Exemples :

Ah ! ces mots-ci, Léandre, vous montrent volage!

. . . . . .

C'est l'union à l'amour d'un autre amour égal.

. . . . . .

Sont-ce point là, Madame, des désirs tout innés ?

J'aime encore mieux les vers libres !

Il me reste à signaler *Bains de sons*, un alerte volume de critique musicale orné de deux mille et trois calembours (dans le texte) par l'Ouvreuse du Cirque d'été, qui appelle gentiment M. Moréas « le Pèlerin pensionné », et, dans la Bibliothèque belge des connaissances modernes, une intéressante étude critique sur *l'Hypnotisme*, par M. Henri Nizet, un prosateur qui prophétise le crépuscule des poètes.

Je veux bien ; mais alors, à quoi verra-t-on que M. Nizet est un prosateur ?

ALBERT GIRAUD

MEMENTO

Notre ami et collaborateur M. Jules Destrée a fait, au Cercle des Conférences populaires de Charleroi, une conférence sur Paul Verlaine.

Le *Journal de Charleroi* nous apprend que le succès de l'orateur a été grand.

Malheureusement, après avoir cité *la Chanson d'Automne*, lue par le conférencier :

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Plissent mon cœur
D'une longueur
Monotone,

le reporter du *Journal de Charleroi* impute à M. Jules Destrée la réflexion que voici :

« Dans cette pièce, Verlaine s'est affranchi des règles de la prosodie : c'est un novateur de ce genre de « versification libre » qui a été poussé à l'excès par quelques mystificateurs, mais qui a produit des chefs-d'œuvre. »

Affranchi des règles de la prosodie?

On apprend tous les jours !...

M Henry Maubel vient de terminer une monographie scénique en trois actes, sous ce titre : *L'eau et le vin.*

On lit dans *la Revue Rouge :*

« L'orthographe, la grammaire et la syntaxe sont connaissances indispensables à quiconque se pique d'écrire. »

On lit dans le même numéro les mirifiques phrases que voici :

« *La Jeune Belgique* prétend qu'il *faille* suivre certaines conventions en art. »

« Dans le premier chapitre, Eekhoud nous transporte dans les campagnes, nous initie aux habitudes et aux coutumes des paysans, nous décrit leurs mœurs, nous dépeint les paysages avec une adresse et une connaissance qui feraient croire que l'écrivain *les a vécues et observées* lui-même. »

« ... Dans ce cadre étrange, il nous fait assister à l'éclosion d'un être, *enfant d'abord. .* »

« ... La ville de Londres, avec son peuple malheureux, buveur, batailleur, mais spectateur assidu des scènes à la mode, spectateur aussi difficile que *peu besogneux*... »

« Certaines descriptions sont inoubliables et impressionnent sincèrement le lecteur, peu habitué *de délecter* des œuvres critiques aussi profondes et aussi grandement conçues. »

C'est ce que *la Revue Rouge* appelle « faire claquer au vent la masse d'un étendard dont nous ne connaissions point les couleurs! »

Lire la remarquable livraison de février de *la Société Nouvelle*, qui contient la suite de la traduction de *la Duchesse de Malfi,* par M. Georges Eekhoud, des vers de M. Henri de Régnier, et des études de MM. Nikitine, James Van Drunen et Maubel.

Un bon point au Sénat.

M. le comte Goblet d'Alviella a prononcé un excellent discours sur l'organisation des Musées et sur la décoration du Palais de Justice.

De son côté, M. Lammens a révélé l'existence d'un petit pot aux roses de 37,000 fr. qui exhale une odeur des plus enivrantes.

Voici, d'après *les Annales parlementaires*, le discours de M. Lammens :

« Le gouvernement, tout en reconnaissant, dans une certaine mesure, l'insuffisance des crédits des lettres, des sciences et des beaux-arts, se déclare dans l'impossibilité de faire droit aux réclamations, faute de ressources. En présence de cette situation, je suis étonné de voir régulièrement inscrite au budget une somme de 37,000 francs pour encouragement à la littérature et à l'art dramatique. En économisant sur ce crédit, on trouverait facilement des ressources pour d'autres manifestations de l'art.

Personne ne me contredira quand je dirai que l'organisation actuelle des encouragements à l'art dramatique n'a produit que des résultats négatifs.

Il existe actuellement quatre comités de lecture et des commissions provinciales chargées d'assister aux représentations. On devine ce que doivent coûter ces rouages compliqués, ces jetons de présence, ces frais de correspondance, de déplacement, etc.

La pièce approuvée par les comités et commissions a droit à une prime de 40 à 250 francs pour les cinq premières représentations, puis à une demi-prime pour chaque nouvelle série de cinq représentations, pourvu que ces dernières soient données dans une autre localité.

Résultat surprenant et d'un haut comique! Maint cabaret de village ou de banlieue s'est transformé en salle de représentation et la manne des subsides s'est émiettée à l'infini. Grâce à ce régime, il existe, le croiriez-vous, 98 théâtres officiellement reconnus en Belgique. Il y en a à Erbs-Querbs, à Montaigu, à Brecht, à Blaesvelt, à Cortenbergh, Maeseyck en compte trois; Moll, Gheel et Hoogstraeten chacun deux. (*Hilarité.*) Cela vous édifiera sur l'importance de tous ces temples de Melpomène. (*Nouveaux rires.*) Que dire des Corneille, des Shakespeare que l'on joue sur ces scènes subventionnées? A part quelques honorables exceptions, il vaut mieux ne pas tirer de l'oubli les noms que nous révèle chaque année le *Moniteur*.

Nous restons, malgré tous les subsides, tributaires de l'étranger en matière dramatique et ce n'est pas par cette distribution aveugle de subsides qu'on parviendra à fonder jamais un théâtre belge. »

Inutile d'ajouter que ces prétendus théâtres sont des foyers de propagande électorale, alimentés par le budget des Beaux-Arts.

Voici en quels termes M. De Burlet a répondu à M. Lammens :

« Chaque année, le *Moniteur* publie la liste des sociétés dramatiques qui ont reçu des encouragements de l'Etat. La dernière est de novembre 1892, et l'honorable sénateur me semble l'avoir attentivement parcourue.

Mon attention a déjà été appelée sur les inconvénients signalés par l'honorable M. Lammens.

L'émiettement des subsides, qu'il critique avec tant de bon sens, est la conséquence d'une organisation déjà ancienne, puisqu'elle résulte de la combinaison, notamment, d'arrêtés royaux du 31 mars 1860 et du 24 décembre 1883, ce dernier contresigné par M. Rolin-Jaequemyns.

Toute cette matière est réglementée de la manière la plus minutieuse : l'examen des pièces de théâtre, les représentations, la mise en scène, les dimensions du théâtre, des décors, du rideau, tout est prévu, codifié, tarifé.

Dans ces conditions, le ministre a, en quelque sorte, les mains liées et il ne peut guère que ratifier les propositions qui lui sont faites par les comités et commissions.

Ces comités remplissent, du reste, leur tâche avec zèle et avec un véritable souci d'impartialité; mais, sous peine de chômer, la littérature dramatique produisant peu de chefs-d'œuvre dans notre pays, ils se croient obligés à une indulgence et à une condescendance peut-être excessives.

Le tarif des primes semble établi en vue de cet émiettement des subsides, assez contraire à l'esprit des encouragements officiels.

D'après ce tarif, un ouvrage en un ou deux actes n'a droit qu'à une prime de 40 à 60 francs.

Le taux des primes est calculé d'après le nombre d'actes, ce qui est, à mon avis, une base d'appréciation difficile à justifier.

L'article 1er du règlement de 1883 porte

que les subsides sont payés pour chacune des cinq premières représentations dans la localité où l'ouvrage a été monté la première fois, mais l'article 2 ajoute que :

« Lorsque, après avoir été joué pour la première fois sur un théâtre en Belgique, l'ouvrage est transporté sur une scène d'une autre localité du pays, il est accordé pour chacune des cinq premières représentations, dans chaque ville ou commune, un subside égal à la moitié de celui qui a été accordé à ces ouvrages en vertu de l'article 1er. »

Cette disposition est critiquable et ne tient pas compte des faits.

Il est certain qu'un opéra, qui suppose des chœurs, un orchestre, une machination compliquée, une quantité d'accessoires, ne peut être facilement transporté d'une scène à une autre, et que, en pratique, par conséquent, le droit à la prime se trouve épuisé après cinq représentations.

Une comédie, au contraire, après avoir été jouée à Bruxelles, peut facilement, et à peu de frais, être montée successivement à Ixelles, à Schaerbeek et même à Erps-Querbs, où il y a, paraît-il, un théâtre. (*Hilarité*) Elle peut même être jouée à Gheel, où M. Lammens nous a dit qu'il y a une scène subventionnée...

M. Lammens. — Il y en a même deux!

M. Dupont. — Pour les aliénés des deux sexes. (*Nouvelle hilarité.*)

M. de Burlet, ministre de l'intérieur et de l'instruction publique. — Chaque déplacement donne ouverture, pendant trois ans, à une nouvelle série de cinq primes.

C'est ainsi que *le Testament de l'Oncle Turlupin* ou telle autre comédie du répertoire subsidié pourrait toucher plus de primes que *Richilde*, l'opéra de M. Emile Mathieu.

Il importe cependant que, lorsqu'on se trouve en présence de telle œuvre d'une réelle valeur, on puisse lui accorder mieux que les sommes dérisoires du tarif

Tout cela est mis à l'étude et je suis charmé de trouver un appui dans les observations de l'honorable membre. Il ne s'agit pas de bouleverser radicalement ce qui existe, mais d'améliorer graduellement ce qui est défectueux dans le système.

L'honorable membre a exprimé l'opinion que, vraisemblablement, les frais d'administration nécessités par les études conduisant à l'octroi et à la répartition des subsides étaient assez élevés et absorbaient une partie notable du crédit.

Lorsqu'une question est soulevée dans l'une ou l'autre Chambre, je ne vois aucune espèce de difficulté, en ce qui me concerne, — bien au contraire, — à dire très sincèrement et très complètement à l'assemblée toute la vérité sur la situation. C'est, à mon sens, la plus saine des politiques.

Il résulte donc de mes informations que le crédit de 37,000 francs dont il a été parlé sert à payer les jetons de présence des quatre comités de lecture.

Cela coûte environ 3,500 francs par an; les appointements des secrétaires du comité coûtent environ 3,000 francs par an, et ensuite les frais de voyage et de séjour, lorsqu'il s'agit d'assister à l'audition des pièces sur les scènes dramatiques, donnent lieu aussi à une dépense assez élevée.

Il y a donc environ 10,000 francs sur 37,000 qui sont absorbés par les frais d'administration : il reste ainsi 25,000 à 26,000 francs affectés aux subsides aux auteurs et aux sociétés dramatiques.

Seulement, il y a toute une organisation qui fonctionne, depuis longtemps, en vertu d'arrêtés royaux et je ne puis que promettre à M. Lammens d'examiner la question en tenant sérieusement compte des observations qu'il a faites, et cela avec la ferme intention de faite disparaître les singulières anomalies qui peuvent exister. »

Le gouvernement n'est pas encore parvenu à constituer le jury du concours pour le prix quinquennal de littérature française.

Il paraît que M. Gustave Frédérix a refusé de faire partie du jury.

La fin du monde, quoi!

Un des plus grands écrivains de ce siècle, Hippolyte-Adolphe Taine, est mort à Paris, le 5 mars.

La Jeune Belgique lui consacrera prochainement une étude.

En attendant, nos lecteurs liront avec intérêt le passage suivant d'un article de M. Maurice Barrès :

« On ne comprendrait pas le sens de la vie de M. Taine, si l'on ne posait tout d'abord et très fortement que la passion de cet homme fut de voir clair. Il s'appliqua à classer les faits sous un autre fait dont on put déduire leur nature, leurs rapports et leurs changements.

Chaque groupe de faits a sa cause : cette cause est un fait. M. Taine ne vécut que pour saisir la cause ordonnatrice dans la multitude des faits que nous classons sous les noms de littérature anglaise, civilisation italienne, révolution française, etc., etc.

Cet homme est admirable, pour nous avoir présenté, sous vingt-cinq formes, une même méthode de raisonner et de comprendre.

Il fut notre professeur d'analyse. Et notre éducation, il la commença dès son premier livre, quand il s'appliqua à nous faire voir que chez les « philosophes classiques » de ce siècle, chez MM. Cousin, Royer-Collard, Jouffroy, Maine de Biran, la méthode est nulle, et qu'en même temps il nous invitait à reprendre la tradition des Condillac et des Cabanis fortifiée par une féconde méditation de *l'Ethique* de Spinoza et de *la Logique* de Hegel.

Et quand il nous promena ensuite dans l'histoire de la pensée anglaise, dans les musées italiens, dans la vie privée de Thomas Graindorge, etc., etc., c'était moins encore pour nous renseigner sur tous ces instants de la civilisation que pour nous enseigner à *analyser*.

M. Taine, c'est notre professeur de psychologie, le père vénéré des analystes.

Je m'arrête encore dans ce raccourci que j'essaye de tracer de l'influence de Taine sur la pensée française. Je la sens si vivement, cette influence, je lui garde, à cet illustre mort, une si vive reconnaissance! Ne lui devons-nous pas, entre autres bienfaits, le meilleur de Paul Bourget, le meilleur de Vogüé aussi. Ah! Renan mort, que nous reste-t-il donc!

. . . . . .

En résumé, nous expliquons M. Taine tout entier comme étant l'homme de la méthode dite *l'analyse*. Nous l'admirons comme un type, parce qu'il a manifesté, plus qu'aucun homme de notre connaissance, ce don singulier qu'on appelle l'imagination philosophique. Et nous le remercions, parce qu'il nous a appris, grâce à cette méthode et grâce à son enthousiasme contagieux, à aimer toutes les formes de l'intelligence humaine. »



M. Paul Verlaine a fait une tournée de conférences en Belgique. Notre collaborateur M. Valère Gille nous avait promis un article sur les lectures de Pauvre Lélian.

Au moment de mettre sous presse la prose gracieuse mais tardive de notre excellent collaborateur nous a fait défaut...



Infortunés poètes! Quand nous discutons entre nous, entre gens du métier, la technique de notre art, nous sommes déjà loin de nous entendre. Mais quand les prosateurs s'en mêlent, plus moyen de voir où l'on va.

Voici, par exemple, ce que, dans *l'Avenir social*, au cours d'un très intéressant article sur P. Verlaine, affirme M. H. Carton de Wiart :

« En 1865, il donna à l'impression son premier livre : les *Poèmes saturniens*, recueil de vers déjà anciens, faits pour la plupart dans son pupitre de rhétoricien. *Verlaine s'y révélait déjà poète indépendant des conventions prosodiques alors universellement admises*, seulement soucieux de sincérité et d'humanité. Aussi ne fit-on à ce livre, qui parut en même temps que le *Reliquaire* de Coppée, l'honneur de s'en occuper un peu que pour renvoyer l'auteur au bon français, à la syntaxe, au bon sens, à toutes ces bonnes choses dont les Pont-martin d'alors se croyaient — en vertu d'on ne sait quel mandat mystique — les représentants autorisés. »

Dans les *Poèmes saturniens*, Verlaine a scrupuleusement observé la technique parnassienne; il n'y a point trace, dans tout le volume, du moindre manquement aux « conventions prosodiques » dont parle M. Carton de Wiart.

NEMO.

Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, *rue des Paroissiens*, 31

BRUXELLES

Catalogue des livres de fonds :

Baudoux Fernand) . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . fr.	3 50
Bloy (Léon)	Le Pal. la collection complète 4 nos) très rare . . .	4 »
	Les trois premiers numéros, ensemble . . .	1 »
Brabant (Victor) . . .	Notes de voyage, un volume in-18 jésus	1 »
Chainaye (Hector) . . .	L'Ame des choses	3 »
Cudell (Ch.).	Printemps sombre, nouvelle, un volume in-18 jésus.	2 »
Da Costa.	Grammaire en portefeuille, broch format de poche.	0 50
Delattre (Louis) . . .	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eekhoud, un volume in-18	3 »
De Haulleville (Baron P.)	En vacances. un volume in-18 Jesus	3 50
Delville (Jean)	Les Horizons hantes, poésies, un vol in-16 jésus. .	3 »
De Mesnil de Volkrange (Baron).	Un voyage de noces, suivi d'une étude sur « L'art de la ciselure et le Narcisse de Gemito », un volume in-18 jésus	1 »
Demolder (Eugène) . .	Contes d'Yperdamme, un volume in-18 Jésus . . .	3 »
—	Impressions d'Art, un volume in-8°.	3 »
—	James Ensor, plaquette de luxe grand in-8° avec le dessin d'Ensor : Mort mystique d'un théologien .	3 »
	(Il a été tiré 6 exempl. sur Japon impérial a 12 francs.	
Desombiaux (Maurice) .	Vers de l'Espoir, un volume in-18 Jésus.	2 »
Destrée (Jules). . . .	Journal des Destrée, une plaquette in-18 Jésus . .	1 »
Dulac (Paul).	Vingt-cinq Sonnets, un volume in-16 Jesus. . . .	1 50
	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon des manufactures Impériales et 9 exempl. sur Hollande Van Gelder).	
Dupont (Arthur) . . .	L'Envol des Rêves, poésies, un vol. in-16 raisin . .	2 »
Eekhoud (Georges). . .	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Leon Dardenne, 1 volume in-8° (quelques exemplaires) . .	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-18	3 50
—	Les Fusilles de Malines, un volume in 18	3 50
—	Kees Doorik — Kermesses — Les Milices de saint François (epuisés).	
Elskamp (Max)	Dominical, poesies, un volume in-16 raisin	2 »
Frères (Adolphe) . .	Ames fidèles au mystère, un volume in-16	2 50
Garnir Georges) . . .	Les Charneux, mœurs wallonnes, un vol in-18 jésus	3 50
Giraud (Albert). . . .	Hors du Siècle, poésies, un volume in-8°	3 50
—	Pierrot lunaire, poesies, un volume petit in-12. . .	2 »
—	Pierrot Narcisse, un volume in-16 raisin	2 »
	(Il a été tiré 3 exemplaires sur Japon Impérial et 8 exempl. sur Hollande Van Gelder).	
	Dernières fêtes, poésies, un volume in-16, raisin . .	2 »
	(Il a été tiré 15 exempl. sur Japon des manufactures Impériales et 10 exempl. sur Hollande Van Gelder).	
Itiberê da Cunha (J.). .	Préludes, poésies ; un vol. in-16 raisin	3 »
Jenart (Aug.)	Le Barbare, poème-drame en prose, un volume in-18.	2 »
Jeune Belgique (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in 8°.		7 50
Kahn (Gustave)	Chansons d'amant. poèmes, un volume in-16 raisin .	3 50
—	Les Palais nomades, poèmes, un volume in-18. . .	3 50
Lacomblez (Paul) . . .	Jeunes filles, une plaquette in-16	2 »
—	Loth et ses filles, un volume in-16 raisin	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon Impérial et 15 exemplaires sur Hollande Van Gelder.	
Lautréamont (Comte de)	Les Chants de Maldoror, un volume in-18	3 50
Maeterlinck (Maurice) .	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un vol in-18.	3 »
—	La Princesse Maleine, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18	3 »
	(Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 sur Hollande à 6 francs.	
—	L'Ornement des noces spirituelles, par Ruysbroeck l'Admirable, précédé d'une Introduction, un vol. in-18	4 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon des manufactures Impériales et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder).	

Maeterlinck (Maurice) .	Les Sept Princesses, un volume in-18 . . . . fr.	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon Impérial et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder)	
—	Pelléas et Mélisande, un vol. in-18	3 50
Mallarmé (Stéphane) . .	Villiers de l'Isle-Adam, un volume petit raisin in-16, avec un portrait de Villiers, gravé par Desboutin.	
	(Il a été tiré 10 exempl. sur japon à 15 fr., et 25 sur hollande à fr. 7.50 avec le portrait en double état).	
Maubel (Henry) . . .	Max Waller, une plaquette in-8° (épuisé).	
—	Miette, un volume in-16	2 50
—	Etude de jeune fille, un volume in-18.	2 »
—	Une mesure pour rien, comédie, in-8°	2 »
Pléiade (La), journal littéraire mensuel.		
	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare) . . .	5 »
Poe (Edgar)	Poésies complètes, traduction de G. Mourey, 1 vol. in-18	2 »
Severin (Fernand) . . .	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
	(Il a été tiré 5 exempl. sur Japon et 25 sur Hollande).	
—	Le Don d'Enfance, poèmes : un volume in-16 raisin .	2 »
	(Il a été tiré 8 exempl. sur Japon et 32 sur Hollande).	
Sluyts (Charles) . . .	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16. .	2 »
	(Il a été tiré 1 exempl. sur Japon et 25 sur Hollande).	
Tordeus (Jeanne), professeur au Conservatoire de Bruxelles. — Manuel de prononciation, un volume in-18 jésus		2 50
Van Lerberghe (Charles).	Les Flaireurs, drame, une plaquette grand in-16 . .	1 »
	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
Verhaeren (Emile). . .	Les Apparus dans mes chemins, poésies, 1 volume in 16 raisin.	2 »
	(Il a été tiré quelques exemplaires sur Japon et sur Hollande Van Gelder).	
—	Les Moines, poésies, un volume in-18.	3 »
Waller (Max)	La Flûte à Siebel, un vol. in-8°, papier vergé . . .	3 50
	(Il a été tiré 75 exempl. sur impérial VanGelder à 10 fr.	
—	Daisy, roman, un volume in-18 jésus	3 »

Volumes en commission :

Gilkin (Iwan)	La Damnation de l'Artiste, poésies.	15 »
—	Ténèbres, poésies	15 »
Le Roy (Grégoire). . .	Mon cœur pleure d'autrefois, un volume in-8°, avec un frontispice de Fernand Khnopff	10 »
Nyst (Raymond) . . .	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer . . .	5 »
—	La Création du Diable, un volume in-18, sur papier de Hollande, avec une eau-forte de Willy Schlobach.	3 50
Saroléa (Ch.) . . .	Henrik Ibsen, avec portrait, un volume in-16 . . .	2 »
Verhaeren (Emile). . .	Les Soirs (épuisé).	
—	Les Débâcles, poésies, un vol. in-8° sur Hollande. .	12 »
—	Les Flambeaux noirs, poèmes, in-8° sur Hollande. .	12 »

La Jeune Belgique (13e année), Revue mensuelle de littérature et d'art.
Abonnements : Belgique, 7 francs par an; Union postale, 8.50. — Le numéro 75 centimes. Chacune des années précédentes : 10 francs.

La Société Nouvelle (9e année), Revue internationale (Sociologie, Arts, Sciences et Lettres).
Abonnements : Belgique et France, 12 francs par an; Union postale, 15 fr. — Le numéro : fr. 1.25.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Les œuvres de Baudelaire, Barrès, Bloy, Bourget, Corbière, Dostoïewsky, Heine, Huysmans, Ibsen, Laforgue, C. Lemonnier, Mallarmé, Péladan, Poe, de Régnier, Rodenbach, Tolstoï, Verlaine, Vielé-Griffin, Villiers de l'Isle-Adam, etc., etc.

A partir de 30 francs, les achats peuvent se régler en 10 paiements mensuels.

Bruxelles. — Imprimerie Vve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

vril-Mai 1893. TOME XII. — Nos 4-5 13me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

Le Parnasse contemporain	IWAN GILKIN. ALBERT GIRAUD. FERNAND SEVERIN. VALÈRE GILLE.
Visions d'Egypte	ALBER JHOUNEY.
Taine	ERNEST VERLANT.
Ordo	IWAN GILKIN.
Hélène	ARNOLD GOFFIN.
Printemps	MAURICE DUC.
Suprême vision	J. VANDER BRUGGHEN
Atalante à Calydon (trad. de P. Tiberghien), (suite)	A.-C. SWINBURNE.
Pensées sensibilisées	HENRY MAUBEL.
Chronique musicale	ERNEST CLOSSON.
Chronique littéraire : I. *Les Trophées ; Solness le Constructeur.* — II. *Contes à Marjolaine.* — III. *Gens de province.* — IV. *Dit un page*	ALBERT GIRAUD.
Le Complot parnassien	ARGUS.
La plus belle Princesse sur la plus grosse tour.	VICOMTE POURDEUX.
Memento	NEMO.

RÉDACTION

10, RUE DE LA LIMITE, BRUXELLES.

NUMÉRO DOUBLE

fr. 1-50.

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens

PARIS

CHAMUEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, rue de Trévise

1893

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



NE CRAINS LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 110, rue de la Limite, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris.

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

VIENNENT DE PARAITRE :

QUELQU'UN D'AUJOURD'HUI

par HENRY MAUBEL

Histoire des Lettres belges d'expression française

par FRANCIS NAUTET

STANCES DORÉES

Commentaire sacerdotal du Tarot

par IWAN GILKIN

Le Nouveau Parnasse Contemporain

La réaction contre l'amorphisme décadent, réclamée et prédite par la direction de notre revue dans notre numéro de janvier, se dessine en France.

Le 1er octobre prochain, l'éditeur Alphonse Lemerre commencera la publication de la quatrième série du *Parnasse Contemporain*.

Voici la circulaire de l'éditeur :

« Nous nous proposons de livrer prochainement à l'impression un volume nouveau du *Parnasse Contemporain*, recueil de vers inédits des principaux poètes de ce temps.

Depuis le *Parnasse* de 1866, qui eut, on le sait, la bonne fortune de donner son nom à un groupe éminent de poètes et de révéler toute une renaissance de l'art des vers, deux autres recueils de la même série ont été publiés, l'un en 1869, l'autre en 1876. Dix-sept années nous séparent donc du dernier ; plus d'un maître est mort, de ceux qui l'avaient illustré de leur collaboration, mais, en revanche, d'autres talents ont grandi, d'autres sont nés, des tendances nouvelles se sont produites et le moment est venu, nous semble-t-il, de mettre sous les yeux du public l'état dernier de notre poésie lyrique en 1893.

L'éditeur fait donc appel aux poètes, connus ou inconnus, à quelque

école qu'ils appartiennent. Il ne sera tenu compte que du mérite des ouvrages présentés au Comité de Lecture et ce Comité se composera de maîtres universellement admirés, dont nul ne saurait mettre en doute la largeur d'esprit ni la compétence.

Les poèmes devront être rigoureusement inédits. On peut adresser dès à présent les manuscrits à la librairie Alphonse Lemerre, 23-31, passage Choiseul, Paris, jusqu'au 30 juin. »

Ce recueil de vers nouveaux, de vrais vers, soulève déjà les colères des novateurs dont l'ancêtre commun, M. Jourdain, définissait les tendances en s'écriant : « Je ne veux ni vers ni prose! » Les poètes du *Parnasse* de 1893 seront aussi violemment attaqués que leurs aînés du *Parnasse* de 1866. Et nous ajoutons : ils seront attaqués pour les mêmes motifs, au nom des mêmes préjugés et des mêmes hérésies artistiques, par des adversaires semblables à leurs adversaires d'il y a vingt-sept ans.

Pas plus qu'en 1866, le Parnasse n'est une école. Ce fut à tort que l'on accusa les Parnassiens d'inventer des canons poétiques et de vouloir les imposer à leurs disciples. La vérité, qui sera bientôt officielle, c'est que le Parnasse fut un temple, non pas pour telle ou telle espèce de poètes, mais pour la Poésie, dont on avait perdu la notion et dont on méconnaissait l'essence. Et les griefs que les mauvais critiques et les méchants écrivains firent valoir contre la poésie parnassienne, furent en réalité de misérables blasphèmes contre la Poésie elle-même. Le Parnasse n'eut jamais d'autre religion que le culte de la forme parfaite et de la beauté pure, de l'art désintéressé de tout, sauf de lui. Et il ne connut jamais d'autre discipline commune que le respect de la langue et des règles fondamentales que la nature de la langue impose aux poètes français.

Cette religion et cette discipline furent celles de tous les vrais poètes de tous les temps. Qu'on en finisse donc une bonne fois avec l'inepte reproche d'exclusivisme, et avec la niaise accusation d'impassibilité. La table du Banquet où Leconte de Lisle était voisin de Baudelaire, Baudelaire de Gautier, Gautier de Banville, M. José-Maria de Heredia de M. François Coppée, M. Sully-Prud'homme de M. Armand Silvestre, M. Léon Dierx de M. Catulle Mendès, et M. Paul Verlaine de M. Stéphane Mallarmé, fut une table généreuse et hospitalière, et c'est parmi ces convives réputés impassibles que l'on trouve les poètes les plus différemment *sensibles* de ce temps.

Nous espérons que le Parnasse de 1893 sera le digne pendant du Parnasse de 1866.

Il est urgent, en effet, d'affirmer de nouveau les vérités méconnues ; il est

temps que les ouvriers de l'œuvre désintéressée par excellence, la Poésie, rappellent, par leur exemple, au génie de la langue et du rhythme les jeunes écrivains de la nouvelle génération.

Ce rappel à l'ordre, s'il est nécessaire en France, l'est encore plus en Belgique.

C'est dire combien nous approuvons l'initiative de l'éditeur Lemerre; c'est dire aussi que nous demeurons fidèles aux principes d'esthétique proclamés par nous, en 1887, dans le *Parnasse de la Jeune Belgique*.

Aujourd'hui comme alors, nous désirons le libre développement de la personnalité littéraire, pourvu que son expression respecte la nature de la prosodie, l'esprit de la langue et l'essence de notre Art.

Quand on défend les idées éternelles, il ne faut pas plus craindre d'être traité d'arriéré que d'être appelé révolutionnaire.

IWAN GILKIN
ALBERT GIRAUD
FERNAND SEVERIN
VALÈRE GILLE

.....

VISIONS D'ÉGYPTE

L'Égypte dans les sables songe
Comme un immense Urœus d'or
Et son corps divin se prolonge
Dans les cavernes de la mort.

La tête du serpent splendide
A les vastes yeux d'Osiris
Qu'anime d'un reflet candide
Le ciel rose comme un ibis.

Le souffle infini de l'Afrique
Apporte au dragon la chaleur
D'un monde sombre, chimérique,
Qui sent la fièvre et la douleur.

Mais le Nil pourpré monte et baigne
Les anneaux de l'Urœus-Roi
Et l'onde maternelle saigne
Pour nourrir le champ qui la boit.

Mais le soleil va dans sa barque
Inaltérable et débordant,
Tel qu'un immobile monarque
D'où se déchaîne un peuple ardent.

Le matin s'élance et rayonne
Et descend pour renaître au blé.
Sekhet, à tête de lionne,
Ronge le granit accablé.

L'astre indomptable ici dessèche
La solitude qui se fend,
Là fleurit en oasis fraîche
Comme une poitrine d'enfant.

Il fait vivre et c'est lui qui tue,
Horus tout ensemble et Typhon.
Aussi la géante statue,
Assise à l'horizon profond,

Garde à sa bouche magnifique
Un sourire vague, entr'ouvert,
Doux comme le Nil pacifique
Et triste comme le désert.

L'ombre s'abat. Les Pyramides
S'environnent paisiblement
De pâles haleines humides
Que le sable exhale en fumant.

Chéops grandit vers l'Empyrée
Et sur la cime on croirait voir
La première étoile azurée
Descendre et quitter le ciel noir.

Peut-être qu'Harmachis s'arrête,
Pour la terre fuyant le ciel,
Et pose le pied sur le faîte
De l'altier sépulcre éternel.

Peut-être le vaste Invisible
Va-t-il s'abaisser à pas lents,
Fouler de sa marche impassible
Les montagnes d'escaliers blancs...

La nuit règne, un prêtre contemple
En sa chaste robe de lin,
Debout à la porte d'un temple,
Le zénith sombre et cristallin.

Et sa puissante rêverie
Evoque solennellement
Thouëris la déesse et prie
La matrice du firmament.

La déesse apparaît, penchée
Sur la terre grise et voûtant
Sa grande stature ébauchée
De l'orient à l'occident.

Dans la mer où le jour commence
Plongent ses pieds mystérieux,
L'azur de sa poitrine immense
Contient les innombrables cieux.

Planètes et soleils palpitent
Dans l'éternité de son corps,
En son ventre les dieux habitent,
Elle engloutit les mondes morts.

Ses mains s'enfoncent dans la grève
Qu'Atoum blêmit d'un long rayon.
Elle semble un sphinx qui se lève
Sur ses quatre pieds de lion;

Comme une arche abrupte, sans borne,
Ombrageant l'être universel,
Se courbe la puissance morne
Qui tient la terre et clôt le ciel,

Mais de son douloureux visage
Que jamais voyant ne verra,
Par delà l'occident sauvage,
Au fond de la tombe de Ra,

Elle avance dans le mystère
Où flottent les morts confondus,
Dans la ténèbre élémentaire
Qui résorbe les dieux perdus,

Elle baisse la tête et souffre
De ce qui remplit son regard
Et toute son âme s'engouffre
Dans les ombres du Néter-Kar...

ALBER JHOUNEY

TAINE

On ne peut se défendre d'une grande sympathie, bien que lointaine, et plus grande encore d'autant qu'elle l'est, pour cet homme qu'on ne connaît que par de beaux livres, et qui, très glorieux, a vraiment aimé d'être ignoré, et ne sembla jamais attristé ni surpris s'il fut tantôt dénigré par les partis qu'il déconcertait, tantôt exalté pour des raisons outrageantes à sa loyauté d'historien et de penseur sans arrière-pensée. Mais l'admiration respectueuse pour celui dont on devine, dans son dédain sans étalage et sous ses réticences mêmes, la rare noblesse d'âme, doit se renfermer dans un silence pareil : Taine est de ceux dont il convient de ne louer que les œuvres, qui ont été sa vie tout entière ou tout ce qu'il en a voulu montrer. C'est à ses œuvres plutôt qu'à lui-même qu'il faut rendre hommage, comme si elles étaient anonymes. Dans sa mort, taisant tout autre sentiment, nous déplo-

rerons donc la perte d'écrits projetés, et en particulier l'interruption, quelques mois avant l'achèvement définitif, du monument grandiose édifié pendant vingt années, de ces *Origines de la France contemporaine*, dont les derniers chapitres, qui en auraient été sans doute le couronnement synthétique, demeureront à l'état de matériaux inemployés et ne seront pas construits.

Certains, dans la génération la plus récente, hostiles à la science, à l'intelligence même, à la méthode, au principe hiérarchique dans le groupement des pensées comme dans les groupements sociaux, se sont révoltés, il est vrai, contre la suprématie de Taine, mais sans la renverser encore, car on ne détrône que ceux qu'on peut remplacer. Son influence subsiste donc, et les esprits les plus nets et les plus réfléchis la confessent en la subissant. Et elle ne se renferme pas dans la France seule. Taine fut un véritable Européen et il a aimé comme sa grande patrie tous les pays de haute civilisation. Chacun lui a conféré ses dons, la Grèce antique, l'Italie et les Pays-Bas, leurs diverses conceptions de la beauté ; l'Allemagne, la souplesse d'intelligence, le pouvoir de se métamorphoser en autrui, de vivre en d'autres âmes, de penser en d'autres cerveaux; l'Angleterre, l'exactitude des recherches, le bon sens pratique, la précision des textes ; la France enfin, la délicatesse de son goût, sa fine perception des nuances, son ironie, sa vivacité, sa clarté. En retour, il rendit à chacun ce qu'il avait pris à tous; il réagit sur tout ce qui avait agi sur lui, et le rayonnement propre de ce foyer concentrateur se propagea partout d'où un faisceau de lumière avait pu le frapper.

Dût-on rejeter, si on le pouvait, toutes ses doctrines en philosophie, tous ses jugements généraux en histoire et en art, on en gardera encore, dans toute construction raisonnée, l'esprit fondamental, la méthode, rigoureusement codifiée par lui, de toute science critique. Philosophe, on peut croire qu'il a échoué après tous les autres, dans l'organisation d'un système qu'il n'a d'ailleurs pas eu le temps de compléter. Mais il a ruiné le crédit des philosophies officielles et convenues, de l'éclectisme bâtard, de la creuse rhétorique, de la déclamation vide; pour négative qu'elle soit, cette œuvre n'en a pas moins été utile en désencombrant l'intelligence de maints préjugés d'école. Historien, il a abordé impartialement un sujet gardé jusque-là contre les investigations patientes et les vérifications circonspectes par un fétichisme national, par un rempart de légendes consacrées; on pourra discuter, amender, refaire son œuvre peut-être, mais on devra l'y suivre sur son terrain et l'y combattre selon ses principes.

En critique, ce qui est le point principal que nous voulons envisager ici,

son avènement marque un âge nouveau comme celui de Geoffroy Saint-Hilaire et de Darwin en histoire naturelle. Tout en rendant justice à ses précurseurs dont il a développé et systématisé les idées éparses, on peut dire en général qu'avant lui l'œuvre d'art apparaissait isolée, comme une création arbitraire d'un esprit élu. La critique vivait à part, dans un compartiment fermé. Taine a abattu les cloisons. Il a rattaché la critique à l'histoire et l'évolution artistique au grand courant universel. On pourra toujours apprécier en amateur des œuvres d'art considérées en elles-mêmes et rien qu'en elles-mêmes, et les juger d'après des lois objectives ou d'après son goût personnel. Mais de telles appréciations mises bout à bout ne feront jamais une histoire, car un historien ne peut plus être un spécialiste, et il a perdu le droit de ne pas explorer l'âme humaine à la fois dans toutes ses manifestations et d'écarter comme indifférentes les données, de toutes parts convergentes, de toutes les sciences de la vie.

Sainte-Beuve, le grand prédécesseur de Taine, n'avait fait qu'amonceler mille constatations psychologiques sur des individualités ; dans l'ensemble, son œuvre, souvent admirable par le détail, flottait un peu au gré du rêve; elle était inconsistante, presque toute en fines conjectures, en suggestives et inconcluantes anecdotes, en menus traits qui s'effaçaient souvent l'un l'autre, en nuances fuyantes jusqu'à l'imprécision. Taine en a saisi les tendances confuses, il leur a donné un corps, il les a disciplinées et dirigées. A la fois plus positif et plus philosophe, il a plus méthodiquement rassemblé les faits et il s'est davantage préoccupé des causes.

Pour arriver à les surprendre, il s'est attaché à ordonner les faits selon leurs groupes naturels. Rien n'est isolé, l'univers est un organisme, un tissu vivant, un indissoluble réseau. Toutes choses, morales et physiques, se lient et s'enchaînent. Les choses simultanées dépendent l'une de l'autre, les choses successives sont conditionnées l'une par l'autre. Telle est sa conception fondamentale. Considérer un fait comme indépendant et inconditionné, c'est le dénaturer, le tronquer en supprimant les rapports qu'il soutient avec tous les autres, c'est le connaître mal ou insuffisamment, car « connaître un objet, c'est connaître sa cause et la suivre dans tout l'ordre de ses effets ». Et connaître une cause, c'est démêler, dans la multitude des faits qui s'entrecroisent, le fait dominant et générateur, celui qui est le lien commun de tous parce qu'il les contient et les produit tous. L'observation des faits, pour être utile, doit, dans les sciences morales comme dans les sciences physiques, être accompagnée de l'observation de cet autre fait qui est la dépendance mutuelle des premiers et de ce fait général et antérieur qui est leur cause et leur loi.

On voit immédiatement qu'une critique ainsi élargie s'élève des individus considérés aux modes généraux de penser et de sentir, et qu'elle montre surtout dans les individus ce qu'ils ont de commun entre eux et qui les groupe et par quoi ils communiquent. Elle prétend rechercher, au delà ou au-dessous de l'œuvre d'art, le pourquoi de l'œuvre d'art. Mais c'est à tort qu'on a dit, qu'on s'est imaginé qu'elle ne se préoccupe pas de savoir ce qu'est l'œuvre d'art en elle-même ni d'y analyser les éléments qui donnent la sensation de beauté. C'est là toujours la première opération, qui demeure à la base de tout l'édifice; si elle est mal faite, tout croule nécessairement. Comment Taine pourrait-il classer une œuvre et la rattacher à des causes, s'il ne l'avait d'abord étudiée dans ses caractères en vue d'en dégager le caractère fondamental? C'est ce qu'il fait avec grand soin, avec plus de soin notamment et d'une manière plus directe que Sainte-Beuve, en y appliquant cette intelligence et cette imagination sympathique dont il a donné à la fois la théorie et l'exemple. Pour citer un exemple, qu'on prenne son étude sur Shakespeare dans son *Histoire de la littérature anglaise*. S'il a fortement rattaché Shakespeare à sa race, à son milieu et au moment de civilisation où Shakespeare est apparu, n'est-il pas vrai d'abord qu'il l'a étudié dans ses œuvres, et d'une manière pénétrante et complète? N'est-il pas vrai que jamais Shakespeare n'avait été aussi bien compris, aussi plausiblement expliqué, et qu'on ne voit pas ce que, depuis que cette étude est écrite, la critique purement littéraire a pu y ajouter?

C'est que, pour aborder son entreprise, l'intelligence de Taine était parfaitement douée et préparée. D'abord il apportait à la science une âme libre, débarrassée autant que possible de toute préoccupation étrangère. Il la servait d'un culte désintéressé. Il avait un minimum d'opinions politiques, à peu près ce qu'en peut avoir un Anglais indépendant, sans préjugés et sans ambition. Cela se réduisait à penser qu'il faut écarter l'intervention du pouvoir en matière de religion, de morale, de philosophie, d'enseignement, d'économie politique, et que l'Etat doit se borner à être un gendarme ou un chien de garde; en second lieu, que le gouvernement des hommes est une chose très difficile, et que, selon toute apparence, les gens spéciaux, compétents, façonnés tout exprès, et qui ne se mêlent que de ce qui les regarde, y doivent réussir mieux que les autres. Il n'apportait à la recherche du vrai aucune disposition mystique ni sentimentale. Il voulait savoir pour savoir, sans s'illusionner sur l'infaillibilité de la science ni sur l'importance de son rôle dans le progrès et dans l'amélioration de la vie humaine. Il ne croyait pas beaucoup à l'homme bon, sensible et généreux

de tous les réformateurs. Il voyait plutôt dans l'homme, malgré la civilisation, un carnassier qui raisonne généralement mal.

De pareilles dispositions d'esprit, qui paralyseraient un homme d'action si par hasard elles s'introduisaient dans sa cervelle, accusent une vocation que rien ne contrarie de penseur détaché de l'action. Librement, il pouvait se livrer à son amour des notations précises, des certitudes tangibles, des connaissances nettes. La métaphysique qu'il étudia en historien et en psychologue ne put satisfaire son esprit, capable de recréer en soi toutes conceptions et de jouir de la poésie des larges hypothèses comme d'un beau rêve, mais qui ne pouvait se contenter d'un beau rêve et le mêler à la trame palpable des réalités, il répudia l'apriorisme, rejetant le mystère qui enveloppe ses postulats fondamentaux. Des métaphysiciens allemands, il n'admit dans son esprit que les analyses, les considérant pour le surplus comme de merveilleux assembleurs de nuages. Dans les philosophes officiels français, à qui il eut directement affaire, il ne vit que de verbeux déducteurs de formules, des esprits semblables à des trous noirs. Plus tard, il reconnut des gens de la même famille dans les jacobins, auxquels il reprocha principalement d'opérer selon une mauvaise méthode, de confondre la politique avec la géométrie, comme les autres confondent la science avec le développement déclamatoire de thèmes affirmés sans preuves.

Comment passe-t-il de l'observation des faits circonstanciés à leur classification et transforme-t-il un amas en système? Grâce à sa faculté très puissante, qui est chez lui, selon sa propre terminologie, la faculté maîtresse, de se représenter les choses non à l'état abstrait, selon l'habitude des esprits cartésiens du XVIII^e^ siècle, mais à l'état concret, réel et sensible, avec tous leurs organes en action. Sous les termes généraux et algébriques, l'individu réel lui apparaît, non pas isolé et desséché comme une fleur dans un herbier, mais relié à tous les autres comme une fleur vivante, participant de la vie de la grappe, du rameau, de la tige, nourrie du suc obscur des racines. Quiconque démêlerait ainsi toute l'immense complexité des rapports verrait, dans le monde physique et selon Taine dans le monde moral également, tout le passé et tout l'avenir déterminés dans le présent. Il est clair que ceci dépasse prodigieusement la portée de la plus vaste intelligence; mais la plus vaste intelligence et la plus faible ont le même mode d'action. Tel est chez lui le grand ressort, qui met en mouvement toute la machine. En même temps que les faits qu'il voit, il découvre les liens, les enchaînements, les nécessités, les dérivations. Deux faits se réduisent à un, plus général; celui-ci forme un couple avec un autre, du même plan, et ainsi de suite, jusqu'à ce que de réduction en réduction, de simplification en sim-

plification, les formules s'emboîtant toujours l'une dans l'autre, on en arrive à enfermer les faits les plus enchevêtrés dans la formule la plus vaste, la plus compréhensive et la plus simple. C'est ainsi qu'il élabore ses conceptions d'ensemble où s'unissent et se concilient toutes les observations éparses, où les groupes se soutiennent et se renforcent mutuellement. Ou du moins c'est ainsi qu'il procède et l'on ne peut s'en prendre à la méthode si parfois l'observation est discutable ou incomplète, si des éléments ont été négligés ou exagérés, si la généralisation semble trop impatiente ou trop hardie. Par l'entassement constant de telles inductions, toutes notions se classent en même temps qu'elles s'emmagasinent dans l'immense répertoire de son cerveau, et s'y distribuent en groupes coordonnés et subordonnés comme une hiérarchie militaire dans les cadres d'une armée.

A cette aptitude fondamentale se conforme exactement son procédé d'exposition. Sa vision concrète y éclate. Il est précis et exact, d'une couleur admirable et même violente. Dans son style on sent l'afflux des sensations fortes; aucune idée, si abstraite qu'elle soit, qui ne vienne en relief, qui ne prenne corps, qui ne fasse saillir ses contours, qui ne se revête de métaphores expressives et énergiques. La nature de l'écrivain se manifeste déjà telle dans ses premiers livres où cependant la préoccupation de la tenue classique, de l'ironie sèche du XVIII^e^ siècle s'accusent davantage; mais à mesure qu'il avance, son goût du trait vigoureux s'affirme de plus en plus, sous l'influence sans doute des écrivains qu'il aimait le plus, de Shakespeare, de Saint-Simon, de Balzac, et parmi ceux qui l'entouraient, de Théophile Gautier, de Flaubert, des Goncourt, de Paul de Saint-Victor. Comme eux, c'est un coloriste ardent et intense; mais outre cela, et ici son tempérament de philosophe reparaît, c'est un architecte, un constructeur. Ses livres sont bâtis solidement comme des temples égyptiens ou comme des pyramides. Infatigablement, il choisit ses matériaux, il les taille, il les empile, il ajuste les blocs géométriques. Rien n'y est inutile, rien n'y porte à faux, tout concourt à la solidité générale de la démonstration. L'impression d'ensemble est une impression de masse formidable, de lignes dures, de calme horizontal, de rythme simple et d'achèvement définitif. Un style plus spontané et plus passionné ne lui conviendrait pas, à ce réfléchi, à ce volontaire, et la manière molle et déliée de Renan par exemple n'irait pas à sa décision catégorique. Il s'est forgé le vrai style qu'il fallait à sa tournure d'esprit. Il n'y en a pas de plus convaincant ni qui inspire plus de sécurité. L'abondance et le bon ordre de ses preuves subjugue l'intelligence en même temps que la justesse de ses éclatantes images s'impose à l'imagination. Sa dialectique semble péremptoire et adéquate; sa prose organisée où tout se

noue et tout s'étreint, apporte avec elle l'enchantement et souvent sans doute l'illusion de la certitude et de la compréhension totale.

Quand on lui échappe, c'est d'ordinaire par une différence de sensibilité. Critique historien, il a surtout étudié les époques révolues, se bornant à des annotations ou à des indications sur les choses actuelles, où il n'a guère démêlé ni pressenti, dans les arts et dans la littérature, les modifications contemporaines du goût. Dans les siècles passés même, en peinture et sculpture, son idéal qui coïncide avec l'idéal païen renouvelé à la renaissance, son rêve grec d'une humanité olympienne, doit paraître trop exclusif et trop injuste pour l'art chrétien. En présence des œuvres du Moyen âge et des écoles primitives, son intelligence sympathique semble parfois l'avoir abandonné ; il les sacrifie presque à une conception trop restreinte de l'art, dans laquelle il a quelque peine à faire entrer un Dürer ou un Rembrandt ; il a d'ailleurs écrit, par une heureuse contradiction insuffisamment expliquée, des pages magnifiques sur eux, sur Rembrandt surtout, où il pénètre à fond, laissant tous les critiques, et Fromentin tout d'abord, loin derrière lui.

Des lacunes donc, et dans ce qui touche de trop près ses prédilections, une insuffisante objectivité, voilà ce qu'à notre gré on peut lui reprocher. Sur les grandes théories directrices, nous sommes beaucoup moins porté à céder à ceux qui les attaquent, plus souvent d'après l'idée fausse qu'ils s'en font, que d'après l'exposé même de Taine. La force de ses thèses éclate souvent à la pauvreté des objections qu'on leur fait : c'est ainsi qu'en regard de son étude sur Bonaparte, le livre de protestation du prince Napoléon apparaît risible à tout lecteur non prévenu.

Pareillement sa doctrine sur le triple conditionnement des faits par la race, le milieu et le moment, qu'on a tant combattue, nous semble avoir assez victorieusement résisté. Nous n'y ferons qu'une courte réserve, pour notre part, et elle est purement théorique. Avant Taine, ou plutôt avant qu'on ne voie émerger les idées qu'il a codifiées, on n'analysait pas les œuvres humaines au point de vue des causes, on attribuait tout, en gros, à l'arbitraire personnel. Lui fait le contraire : il prétend analyser tout et ne rien donner à l'arbitraire personnel. A une formule qui égalait l'œuvre considérée à x, car la liberté de l'individu est une quantité indécomposable et inconnue, il a substitué une formule nouvelle : l'œuvre est la somme de trois quantités variables, $a + b + c$, qui sont elles-mêmes formées d'une multitude d'éléments. L'x a disparu, la molécule irréductible ; or, nous voudrions la rétablir comme quatrième élément de l'addition, sous lequel on devrait comprendre tout ce que l'on perçoit dans une œuvre et qu'on

ne peut ramener aux trois premiers, soit par ignorance, soit parce que cette quantité est en réalité irréductible, ce qu'il ne sera jamais possible d'affirmer avec certitude. Taine la nie; il lui eût suffi de la négliger, puisqu'elle ne pouvait en rien lui servir, étant sans rapports, sans liaisons, sans groupement possible, à lui qui faisait de l'histoire et de la psychologie de groupes. C'est pour cela que notre réserve est purement théorique; elle ne fait qu'affirmer une existence ou une possibilité que Taine rejette; elle ne peut modifier en rien les conditions de l'analyse.

Ceci dit, nous croyons que les objections faites à la théorie des milieux notamment, la plus attaquée, proviennent d'une insuffisante réflexion. Taine d'abord ne supprime pas, comme on le croit souvent, la force réactive de l'individu, et bien des passages démontreraient qu'il laisse parfaitement place à cette affirmation de Renan : « On est de son siècle et de sa race, même quand on réagit contre son siècle et contre sa race ». Ensuite on oublie souvent que dans une même époque, dans un même pays, il n'y a pas qu'un seul milieu, mais autant de milieux formés, outre les influences communes, par toutes les influences particulières, qu'il y a d'individus différents, le milieu étant, d'après la formule même de Taine, l'ensemble de toutes les influences du dehors. Emile Hennequin, qui fut cependant un critique perspicace et instruit, se trompe manifestement quand il oppose à Taine des listes d'hommes très divers qui auraient vécu dans les mêmes conditions (1). Il est abusif de déclarer que Rabelais et d'Aubigné, par exemple, que La Bruyère et Saint-Simon appartiennent à un milieu identique, alors que, sans entrer dans plus de détails, les différences de contrée, d'âge et de condition sociale sont si considérables. Un exemple nous servira à éclaircir ce point, capital pour l'intelligence de la doctrine de Taine. Nous l'empruntons à un autre critique qui s'est encore plus lourdement mépris : « Pensez-vous, s'écrie M. Aurier (2), que l'Angelico ait beaucoup subi l'influence de l'Italie dissolue et sensuelle du XV^e^ siècle; que de nos jours, Puvis de Chavannes, cette âme de mystique païen, ou Gustave Moreau, ce rêveur de chimères triomphales et somptueuses, aient beaucoup à démêler avec leur siècle de myope analyse, hideusement industrialiste et utilitariste? » Il suffira d'envisager le cas de l'Angelico. Quoi qu'on en dise, l'influence du milieu et du moment sur sa formation artistique frappe à première vue. Par son maître Starnina, il appartient à la tradition giottesque modifiée dans le sens de

(1) *La Critique scientifique.*

(2) *Mercure de France*, décembre 1892.

l'élégance et de la grâce. Comme d'autres, Uccello, les Pollajuoli, Verocchio, Ghirlandajo, Botticelli ont reçu une éducation d'orfèvres et s'en ressentent, il a reçu une éducation d'enlumineur : aussi a-t-il transporté sur les murailles des miniatures de missel, avec leur exécution délicate et leurs fraîches colorations. Il entra au couvent, et dans un couvent très pieux, à vingt ans, en 1407, bien avant que le siècle n'eût pris une direction païenne et sensuelle. Peu de temps après, les dominicains de Fiésole se transportèrent à Foligno, non loin d'Assise, puis à Cortona, où il demeura des années sous l'influence de l'art mystique des écoles de Pérouse et de Sienne, dont les tendances s'accordaient avec sa propre nature. Et il avait quarante-neuf ans, quand il vint à Florence même, au couvent de San-Marco. L'accord qui existe toujours, selon Taine, entre l'homme et l'œuvre, quand on y regarde bien, se montre chez lui. Fra Angelico, « très simple et très saint » selon Vasari, se retrouve dans sa peinture, dans ses personnages doux, naïfs et fervents, et il y a retracé les visions d'une âme de paradis. Rien d'étonnant, d'autre part, qu'il n'ait pas étudié l'anatomie et le modèle nu. Cependant, échappe-t-il à l'influence du naturalisme florentin de Masolino et de Masaccio? Nullement. Il n'a pas le culte sensuel des formes vivantes, mais bien la vérité, l'amour de la nature, la familiarité de l'observation. Est-il absolument isolé? Non, pas même dans l'école florentine, où il y en a d'autres, Gentile da Fabriano, par exemple, qui forment avec lui la transition entre l'idéal chrétien de l'âge antérieur et l'idéal païen de l'âge postérieur. Quelque chose de lui ne se prolonge-t-il pas en Cosimo Rosselli, en Benozzo Gozzoli? Bien plus tard, lors de la réaction de Savonarole, l'idéal mystique ne ressuscite-t-il pas dans un autre moine, Fra Bartolomeo della Porta? En dehors de Florence, à Assise, à Pérouse, les traditions du Moyen âge persistent d'ailleurs longtemps avec opiniâtreté.

Pense-t-on que Taine, qui ne parle pas longuement de l'Angelico et qui a cependant noté plusieurs remarques de ce genre, aurait eu grand'peine à se défendre de la critique sous laquelle on s'imagine l'écraser? Vraiment, c'est abréger beaucoup et simplifier énormément que de prétendre caractériser en deux mots un siècle aussi complexe que le XV^e^, où tant d'influences agissent, où tant de courants s'entrecroisent. Il y a au XV^e^ siècle, dans la deuxième moitié surtout, après la mort de Fra Angelico, un courant dissolu et sensuel. Mais il est inadmissible qu'on enferme toute une époque de civilisation entre deux épithètes qui n'en décrivent qu'un aspect. Trouver alors dans cette époque un homme à qui elles ne conviennent pas, c'est véritablement un procédé trop commode, mais très commun, de réfutation. On démontrerait de même que Taine, en ce siècle de reportage et de charlatanisme, n'a pu exister.

La théorie de Taine est plus large et plus solide qu'on ne le suppose, et sa fécondité n'est pas épuisée. Elle suffirait à la gloire d'un autre. Il ne faut pas oublier qu'elle n'est chez lui qu'une partie de la méthode qu'a formulée et suivie pour s'élever aux généralisations les plus hautes ce puissant esprit encyclopédique, qui a contenu et systématisé la somme des connaissances et des tendances intellectuelles de son temps.

ERNEST VERLANT

ORDO

Pendant qu'en l'ouragan des lanières d'éclairs
Fouettaient les chênes noirs au bord des flots amers,
Le pontife mourant cria dans la nuit sombre :

Ainsi le monstrueux chaos hurlait dans l'ombre
Et l'aveugle nature enfantait pour la mort,
Hommes, lorsque je pris pitié de votre sort.
Le hasard dévorait vos forces éphémères ;
Autant de volontés, autant d'efforts contraires ;
Rien n'arrivait à rien et des flots de sang noir
Noyaient hideusement tout rêve et tout espoir,
Car vos informes cœurs, mous et pourris de haine,
N'engendraient que le meurtre et votre âme était pleine
De reptiles gluants se dévorant entre eux.
L'homme haïssait l'homme et la terre et les cieux.
Tout tournait au hasard dans un gouffre de boue
Où le destin broyait sous son horrible roue
Tous les millions d'yeux que l'aurore eût aimés.

O divins avenirs que mes mains ont formés!
J'ai dit, pour rassembler ce que la nuit sépare :
« Que la lumière soit! » et j'allumai le phare
Attirant tous les yeux, rayonnant en tout lieu :
J'ai fixé l'idéal et je l'ai nommé Dieu!

Deux forces désormais se partagent la terre.
Tout ce qui hait la nuit marche vers ma lumière

Et grâce aux cœurs unis dans une même foi
L'ordre sort du chaos et c'est mon œuvre, à moi!

Le vieux mage se tut pour écouter son rêve.
Et quand le jour naissant illumina la grève,
Le vieillard étendu sur les goémons verts
Disparut lentement sous l'écume des mers.

IWAN GILKIN

HÉLÈNE

L'insinuante et molle beauté du pays, l'attentive amitié de ces créatures si vivantes et si simples : Hélène, Réginald, métamorphosaient Delzire, circonvenaient son impatience passionnée et inquiète de sécurité indicible et de calme. Les vagabondages au travers la tiédeur des bois, le long des berges fraîches de la rivière, à trois, entrecoupés de courses gamines, d'enfin frivoles conversations, de rires écervelés, entretenaient chez lui cette humeur convalescente. A découvrir, chaque jour, de nouveaux motifs ignorés d'être bon, il se semblait devenu réellement meilleur et son unique souffrance, sans aigreur, au reste, était de chercher encore parfois, à la compassion qui l'enflammait, une issue assez sympathique et ardente.

Mme d'Isoeil même, dont quinze jours auparavant chaque syllabe l'eût révolté, se définissait, à ses yeux, ainsi qu'une aimable femme, d'une bienveillante expérience, et il se complaisait à ses entretiens, acquiesçait, avec déférence et componction, à la probité rengorgée de ses idées, à sa douillette adulation de la routine et du purifiant succès; mais stupéfaite de l'enthousiasme déréglé de Réginald pour ce Peu jovial étranger, et jalouse, offensée de la confidence volontairement tardive de cette déjà ancienne liaison, elle mortifiait par sa gaucherie compassée les respects exaltés de son hôte, se maintenait cérémonieuse, exactement, et polie.

L'inexplicable et si différent esprit de Delzire, ses allures impromptues et fébriles éveillèrent, dès l'abord, sa défiance; la clairvoyance immédiate, spéciale aux médiocres, lui présagea la probable influence de cet être excentrique sur ses parents, si déraisonnables à son gré et accessibles aux plus absurdes et périlleuses chimères... La prolongation de l'intimité, — vite funeste au préjugé que Mme d'Isoeil savait inspirer d'elle aux visiteurs

superficiels ou éphémères, — affola ses appréhensions de quelques anodins paradoxes, ironique feu d'artifice que Delzire ne put interdire à sa déconvenue : une gêne, alors, embarrassait leurs réunions, marquait les repas ; d'arides silences, saturés visiblement d'aparte hostiles, et que le formaliste savoir-vivre de Mme d'Isoeil, acharnée à son rôle et à ses rubriques de maîtresse de maison, voulait sauver et transformait en un supplice odieux et ridicule.

Par un concert tacite, les jeunes gens évitèrent, dès lors, le séjour du château ; ils s'évadaient parmi les jardins et les campagnes où, les jours d'intempéries, se reléguaient dans l'appartement de l'un d'entre eux. Curieuse et troublée, alanguie par la moiteur orageuse des après-midi estivales, à la crépitation précipitée des averses lourdes sur les feuillages, Hélène, fixant sur lui de grands yeux avides, écoutait la parole hésitante et songeuse de Delzire, le dévoilement visionnaire et comme ébloui, le verbe réfléchi et tâtonneur, à longues incidentes suspendues ou découragées, par ou il essayait de définir, moins à ses auditeurs, aurait-on dit, qu'à lui-même, ses impressions.

Rarement, émue d'une particulière admiration, d'une foi intransigeante de lucidité et de conscience, ou traduisant une opinion pour pensée, son ton s'animait, timbrait l'émission vive et jeune, sans lacunes ni soudures, d'une généreuse conviction. Cet inconnu investissait jusqu'aux poncives vulgarités quotidiennes, de si morne et habituelle banalité dans la bouche des autres, de phrases au contour excentrique et coloré, inaudites, plus nobles et précises, et Hélène sentait se dissoudre son instinctive antipathie, ensorcelée par cette voix tyrannique et captieuse.

A l'origine, en effet, une sorte de méfiance affectait la jeune fille, une étrange répulsion initiale, le pressentiment confus, s'expliquait-elle plus tard, qu'à moins d'une stricte et habile défensive, cet intrus, dangereux à l'équilibre de sa vie, et que, sans alternative, il fallait aimer violemment ou haïr, l'asservirait. Mais cette aversion préventive, alimentée d'abord de sa propre substance, s'exagéra à se manifester et, impuissante à maintenir son libre arbitre, le sang-froid de la courtoise neutralité préméditée, s'envenima et se résolut par du dépit et de la rancune.

De là, ensuite, une morbide et fiévreuse préoccupation de Delzire : la première semaine, malgré elle, et la vergogne de cette inquisition, elle l'épiait, analysait ses démarches et ses discours, les interprétait tout en s'efforçant à de risibles airs désintéressés et distraits, à darder sur lui de fixes regards perspicaces, comme pour lui signifier son indépendance, la vanité, auprès d'elle, des prestiges qui séduisirent son frère. L'envie perdu-

rait en elle, inavouée, de l'excessive ferveur, de l'absorption ravie des lettres de Réginald relatives à Delzire, et la négligente irrégularité de cette correspondance, d'expansion désormais tarie, restreinte et taisant, se figurait-elle, des choses, incompréhensibles pour une pensionnaire provinciale, mais essentielles, l'avait blessée.

Sans en convenir vis-à-vis de son amour-propre, à la longue, elle capitulait; la bouderie dont elle était, seule, qui sait? à pâtir, se relâchait, lorsqu'un soir, au moment de descendre pour le dîner, elle se surprenait avec un mutin tressaillement de courroux et se mordant les lèvres, accordant à sa toilette un préalable coup d'œil dans la psyché ! L'éclair de cette découverte, galvanisant sa petite âme entêtée et colère, aboutit à la ruine, une période, de la familiarité, peu à peu, acquise; à demi apprivoisée, elle se refit hérissée, à plaisir, et rébarbative.

Les promenades où elle se maintint en tiers rechigné, dérouillant quelquefois son mutisme par de jolies boutades rageuses, lui démontraient Delzire, cependant; la simple sincérité, le naturel et profond aloi de cet un peu morose accent, doux et âcre, et qui, surexcité, se saccadait, jaillissait en lueurs, en phrases d'une hyperbolique splendeur dont elle commençait à apprendre et à aimer la fierté. Le cours capricieux et rêveur de la conversation de Delzire, très semblable à un soliloque à voix haute, poursuivant avec une insistance somnambulique, au travers de ses chutes, ses fuites et ses repentirs, un but entrevu, représentait souvent, à Hélène, la fatigue de cheminer parmi les sentes escarpées, la brousse ardue et les vimaires pour tout à coup, à un détour, par la vertu péremptoire d'une conclusion nette, se sentir hissée devant un brusque et merveilleux panorama inattendu... Elle chérissait, à la fin, tous les modes vibratiles et changeants de sa parole et même, malgré la prostration engendrée par ces accès, les jours où elle le pressentait en pleine possession de lui-même et volontaire, la précision inflexible et brutale, le douloureux relief imagé, l'exagération poignante de sa fugitive éloquence. L'atmosphère respirée aux côtés de Delzire, affectueuse et indulgente, que l'habitude et l'orgueil de la pensée embaumaient de tolérance intellectuelle et de subtile modestie, la grisait et lui enlaidissait encore le rugueux et puritain contact de sa tante.

Abandonnée, — par une façon d'expiation mentale de sa primitive injustice, — sans remords et sans calcul, à la fortitude, à cette joie rénovée de vivre, elle ne s'intimida de scrupules et d'alarmes qu'à des incidents, révélateurs subits de l'absolue sujétion où Delzire, inconsciemment, la réduisit; car par l'unique prodige de sa gravité enjouée, de sa persuasive et despotique tutelle spirituelle, il s'était conquis ce contagieux cerveau de femme, l'avait marqué d'une magnétique empreinte.

Mme d'Isoeil perçut obscurément cette révolution morale d'Hélène, tenta une réaction et de ressaisir son autorité amortie; mais l'enfant se dérobait, éludait les enquêtes indiscrètes ou maladroites, insurgée contre la sagesse diminuante, prête à l'irrespect et à la raillerie devant les sordides préceptes de bonheur mitoyen, les recettes trop divulguées de quiétude fade, de ladrerie niaise... Les enseignements, savoureuse quintessence des entretiens aimés, en opposition diamétrale avec toutes les idées jadis inculquées, lui servaient de critère unique, à présent, et souverain; toute une conception lui était ainsi venue, autre, irréfragable et superlative, des êtres et des choses : la vie avait un moins ignoble but qu'elle même, à présent; la végétative observance de codes puérils et conventionnels, de vils soucis hygiéniques, de répugnantes parades mondaines, ne la circonscrivaient point toute; et, sans honte, on pouvait avouer s'y plaire puisque de si hautes ambitions rachetaient sa tare originelle, d'à ce point complètes générosités et que, confondues parmi la tourbe des hommes, de telles âmes condescendaient à subsister, sublimes éperdues, éblouies de foi et d'enthousiasme...

Nature enfant, pétrie de spontanéités ingénues, de compréhensive et délicate douceur, estompées de mélancolie, avec la sapidité sauvageonne de ses ignorances et de l'entière solitude villageoise dans laquelle, environnée de l'égale tendresse d'êtres frustes, elle avait grandi, Hélène se trouva interdite et sans recours à l'aspect d'un esprit délibéré semblable à celui de Delzire, déconcerté lui-même en dehors des sphères abstraites où il gravitait d'ordinaire, et que son invétérée distraction garantissait de toute affectation ou gloriole. Tel, elle devait ou le méconnaître absolument ou, par toutes les magiques partialités primesautières d'une âme altière et vierge, lui vouer un sentiment outrancier et ardent.

Derrière ses rires et ses crâneries candides, son agile aristocratie, sa svelte, caustique et frêle élégance, gisaient, dormantes, la capacité du dévouement, les inflexibles énergies et la bravoure du sacrifice à la créance embrassée et irrécusable incarnation, désormais, à ses yeux, du beau, du vrai, du juste... La lutte intestine supportée, dès lors, le démontra et sa révérente mais tenace résistance, sans pleurs ni bravades, la patience stoïque opposée aux basses circonvallations dont sa persévérance se vit assiégée.

Transplantée, sans intervalle, des stériles et sèches régions où, chlorotique, elle dépérissait, dans les climats embrasés de la pure intellectualité, elle s'épanouit en fleurs d'un suave et farouche parfum; sa pensée, trop docile à la revêche discipline primordiale, se redressa, harmonieuse et parée d'exquises demi-teintes, timides et magnifiques; et, conservant ses soubre-

sauts de gaieté puérile, la grâce étourdie et quelquefois étourdissante de son âge, de juvénilement folles et, à cette heure, plus nerveuses larmes, elle se coiffa d'une humble et touchante couronne d'abnégation fière et de passion soumise. Sa fougue enfantine, la primeur acide, parfois un peu hardie, de ses répliques, la claire et impudente effronterie de son regard, moiré maintenant de réflexion, disparurent pour se transfondre en subites pudeurs, en gaucheries timorées, en confusions rétractiles; un charme adolescent, incomparable et divin...

A l'innocence expansive et diffuse de ses bavardages se substitua une discrète retenue; sa voix aigrelette mua, s'infléchit, moelleuse, plus expressive et nuancée de son ordinaire taciturnité, même; et à des récidives de jeunesse espiègle, saoulée de plein air, exubérante et taquine, encore, ainsi qu'un fruit trop vert et acidulé qui mûrit et se colore.

La seule présence de Delzire semblait, à Hélène, avoir éveillé son intelligence, déblayé son cerveau de l'insane et pernicieux décombre amalgamé par son éducation, la somme d'honorifique et profitable morale, legs de ses ascendants, douaire pieusement transmis jusqu'à elle, comme le blason domestique, la tradition vivante, la prospérité et la dignité de la vie.

Subjuguée par la distinction sans apparat, la sobriété d'allures de Delzire, les translucides altitudes, tellement insoupçonnées, où il l'attirait respirer, l'enchantèrent d'un peu de délicieux vertige, l'appréhension d'une chute à l'abîme qui, chaque jour, réinventait son plaisir, restaurait les sortilèges de l'involontaire séduction... Elle les combattait, néanmoins, s'imposait de fuir l'orbe immédiat de cette attraction, s'assujettissait à des retraites; mais c'étaient, alors, des temps d'insupportable vacuité, de compression indicible et hantés de si maléficieux cauchemars que, vite dédaigneuse des présages adverses et de l'avenir, elle cédait à son désir impétueux, attisé par cette résistance passagère et fragile.

L'acrimonie de l'accueil préliminaire d'Hélène, la presque discourtoise urbanité dont elle usa d'abord à son égard, alarmèrent instinctivement Delzire pour le futur de ses relations avec cette enfant singulière. L'Hélène préfigurée, la têtue impérieuse et caressante, la petite despote timide projetée, vive et drôle, des confidences de Réginald, se parachevait bien par cet insolite prélude, les mines frondeuses et gourmées qui narguaient ses souriantes avances; mais l'ostentation, l'outrance colère de ces manifestations n'en infirmaient-elles point la sincérité?

Indice autrement caractéristique, au surplus : Hélène pastichait, machinalement, le pittoresque, l'improvisé de son parler, ponctuait bientôt son langage de ses épithètes favorites, à lui, adoptait les tournures obscures et jusqu'au soulignement vocal qui lui étaient familiers.

Cet alliage de défauts et de qualités adorables rendait bien scabreuse la stratégie naïvement perfide de la jolie bourrue et encouragea Delzire à fortifier, de son côté, sa sauvegarde, l'indifférence enjouée, la parfaite incompréhension simulée de l'antipathie que l'on prétendait lui signifier : un aveuglement aux apparences assez naturelles, en somme, et plausibles pour atteindre son but, ne pas devenir, aux yeux éveillés de sa clairvoyante antagoniste, démonstratif d'un intérêt masqué.

Tous deux, déjà, s'embrouillaient et trébuchaient dans leur diplomatie, oubliaient par moments les protocoles imposés : après avoir, parmi l'entrain et la verve d'une causerie, à des coïncidences sentimentales, à des similitudes verbales, échangé des regards heureux et presque complices, ils s'écartaient, tout à coup, interdits et honteux comme d'une fatale et grave transgression, prolongeaient des silences renfrognés qui décontenançaient Réginald.

(A suivre)

ARNOLD GOFFIN

PRINTEMPS

Amis! que le printemps est doux après l'hiver!
Plus de neige! Le sol a mis son manteau vert;
Les grands vents qui soufflaient le froid, et les tempêtes
S'adoucissent en brise et caressent nos têtes;
Sous le vivifiant effluve des printemps,
D'un brusque élan, la sève afflue à nos vingt ans!
Oui : Tout chante et tout rit! Tout s'ouvre et tout respire!
Tout renaît! Nul n'échappe au bienfaisant empire
Du bourgeon frais qui pousse aux arbres dégarnis,
Du parfum plein les fleurs et du bruit plein les nids...
Le sol vert! Le ciel bleu... la nuit, piqué d'étoiles!
Allons! c'est le printemps : Mon âme, ouvrons nos voiles
Aux efforts caressants des zéphirs pleins d'amour!

Mais rien ne se ranime en mon cœur resté sourd.
Pour lui, rien n'a changé des choses qu'il contemple,
Nul dieu n'est apparu sur les murs nus du temple.
Nul n'y trace les mots de Bonheur et d'Espoir.
Sombre et désenchanté, je cherche jusqu'au soir

Dans le désert affreux de mon âme en deuil, celle
Dont l'absence me fait, foyer sans étincelle,
Pleurer sur les cœurs pleins d'un amour malheureux,
Car Hiver ni Printemps n'ont plus de sens pour eux!

MAURICE DUC

SUPRÊME VISION

Quand Jésus apprit qu'on allait le crucifier, un long soupir soulagea sa poitrine. De même qu'un forçat voit tomber ses chaînes dont le bruit sonne une fanfare de liberté, le Nazaréen se sentit soudainement déchargé d'un poids immense et torturant, car l'approche de la mort était pour lui l'aube de la délivrance.

Oh! la fin! Le couronnement de son œuvre! Que de nuits passées en amères et infécondes rêveries; que d'insomnies douloureuses invaincues et d'horribles cauchemars subis depuis que l'idée de terminer naquit en son esprit inquiet. Oui, cesser, mais de manière à ne pas déchoir, à garder son prestige, la gloire acquise, à conserver la confiance et la foi à tous ceux qui déjà le proclamaient Dieu.

Et cette solution tant cherchée se présentait à cette heure d'une si désirable façon, que Jésus récompensa d'un sourire la foule hurlant la bonne nouvelle!

Et la précise notion de l'avantage de cette mort publique et ignominieuse lui apparut. Dès cet instant, il se sentit pénétré d'une grande quiétude. Il songea que mourir ainsi consoliderait sa doctrine qu'il considérait, maintenant, assise sur d'ineffondrables bases. Et, dans un vif élan de reconnaissance, l'Enfant de Bethléem pria avec ferveur et avec joie.

Et ni l'atteinte des épines aiguës et meurtrissantes, ni les morsures des lanières de la flagellation ne lui arrachèrent un cri. Sa résignation était de l'extase, sa douceur et son insensibilité un abandon complet du corps par la pensée qui planait, là-haut, dans les régions de sérénités et de splendeurs, qui lui divulgaient un règne omnipotent que les siècles perpétueraient. Et à de rares intervalles, lorsqu'il avait conscience de la réalité redoutable, il se raidissait contre la souffrance, s'évertuait à supporter la douleur sans une plainte, sans un murmure, voulant prouver l'inanité du châtiment des

hommes sur sa chair surhumaine et affirmer son essence divine... Et quelle procession triomphale que le Chemin de la Croix! Les vociférations de la foule, furieuse d'être encore craintive, et la brutalité des soldats firent sourire Jésus d'un sourire ironique et bon et plein de gratitude pour cette colère déchaînée. Et il marchait, courbé sous la charge de la Croix, absorbé par des visions éclatantes lui donnant d'exquises sensations cérébrales.

Or, il est arrivé au pied du Golgotha. Un éclair d'orgueil s'allume en ses prunelles bleues et humides pareilles à des pervenches baignées de rosée. Il monte au Calvaire comme sur un trône, se sentant Roi de cette multitude âpre et houleuse qui l'environne, et assiste à la sanctification de son martyre — inviolable et secret désir de son âme. Puis il livre aux bourreaux, avec des paroles de paix et de pardon, son corps frêle et blanc et vierge et tandis que les clous chassés à lourds coups de marteau perforent ses mains et ses pieds, Jésus, calme, le visage rayonnant d'une lueur céleste, plaint de tout son cœur les hommes commis à son supplice.

Oh! comme il bénit cette pompe sanglante, barbare et neuve et sinistre aussi de son sacre! Et il sent venir à lui et l'inonder des courants de sympathie qui croissent de moment en moment. La Foi s'installe au cœur de la foule tantôt narquoise encore ; on se prosterne devant ce mourant comme devant un souverain lors de son avènement...

Et le voici crucifié entre deux voleurs. A ses pieds grouille le peuple menaçant et interdit à la fois. C'est, pendant un instant, un silence immense et terrible. Plus que tous les prêches ce spectacle édifie. Christ magnifié ne songe point, n'entend que ce silence terrible et immense, brusquement rompu par une longue clameur mêlée de sarcasmes et de pitié : il triomphe.

Et c'est une jouissance si forte que des larmes de bonheur lui mouillent les paupières.

La foule a fui. Les trois suppliciés sont encore exposés à la formidable colère des éléments. Sur l'horizon lourd de noirs nuages mouvants, le corps albe du Fils de Marie se détache, les bras éployés. Un nimbe illumine le front du Sauveur.

Et ceux qui passent maintenant l'injurient : « Toi qui détruis le temple et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même. Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. »

Et les principaux sacrificateurs, et les scribes, et les anciens le raillent : « Il a sauvé les autres et ne peut se sauver lui-même ; s'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui. »

Et le malfaiteur pendu à sa gauche aussi ricane : « N'es-tu pas le Christ, toi? Sauve-toi toi-même et nous aussi. »

Mais le brigand pendu à sa droite le reprend et dit à Jésus-Christ :

« Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume. »

Christ interrompt son rêve béatifique. Oh! oui, descendre de la croix et y remonter ensuite, mais montrer que la mort est volontaire et ôter *encore* le doute de ces esprits et les sauver!

La peine de Jésus se rengrège en entendant les soldats rire et le défier. Mais l'hilarité des soldats, et le ricanement du bandit, et les injonctions insolentes des passants se perdent en un soudain et prodigieux roulement de tonnerre.

Christ se tait. Or, lui-même doute maintenant de l'efficacité de sa mission. Une vive douleur s'ajoute à toutes ses douleurs et le poigne. Peut-être aurait-il dû vivre encore, convaincre davantage. Et il se sent agoniser! Le sentiment de l'Irrémédiable surgit et l'écrase...

Et tandis que l'amertume de ces pensées assiège son esprit et trouble son âme, les deux larrons s'invectivent, se démènent avec fureur et se blessent au bois rugueux du gibet d'infamie.

Et tout à coup Jésus, les traits transfigurés, la chair secouée d'un frisson et les regards plongés par-delà l'infini, voit dans la querelle de ces hommes le symbole des temps futurs. Une voix intérieure lui annonce que sa doctrine de Paix et de Fraternité sera une ère de luttes et de massacres pendant des siècles et des siècles... Et le Rédempteur ferme les paupières pour ne plus voir les flots de sang qui, dans sa vision prophétique, montent vers Lui...

Il faisait presque nuit dans cette après-midi mémorable.

Le Calvaire était muet. Et quand l'éclair brillait, on voyait dans une lumière phosphorescente les trois agonisants se débattre dans les convulsions suprêmes.

Et dans le sein de cette nuit étrange et tumultueuse retentit soudain un cri angoissant, douloureux et si terrible qu'il domina les bruits de la fureur du ciel.

Et le voile du temple se déchira.

Et le sublime Résigné, inclinant sa tête pâle vers la terre, expira en demandant pardon.

JULES VANDER BRUGGHEN

ATALANTE A CALYDON

(Suite.)

LE CHŒUR. — Avant le commencement des années, pour former l'homme se réunirent le temps, avec un don de larmes; le chagrin, avec un sablier s'écoulant; la joie avec la douleur pour levain; l'été, avec des fleurs qui se fanaient; le souvenir, tombé du ciel; et la folie, surgie de l'enfer; la force, sans poings pour frapper; l'amour qui souffre pour un souffle, la nuit, ombre de la lumière, et la vie, ombre de la mort.

Et les hauts dieux prirent en leurs mains le feu, et les larmes tombant, et une mesure de sable fuyant sous les pieds des années, et l'écume et la houle de la mer, et la poussière de la terre laborieuse, et les corps des êtres qui devaient vivre dans les maisons de la mort et de la naissance; et ils firent en pleurant et en riant, et formèrent avec dégoût et avec amour, avec de la vie avant et après, et de la mort dessous et dessus, pour un jour, une nuit et un matin, — afin que sa force pût résister un moment, avec fatigue et lourd chagrin, — l'esprit sacré de l'homme.

Comme pour un combat, ils réunirent les vents du nord et du midi; ils soufflèrent sur sa bouche, ils remplirent de vie son corps; ils firent la vue et la parole, pour servir de voiles à l'âme intérieure, pour travailler et pour penser pendant un temps, pour être esclaves et pour pécher pendant un temps; ils lui donnèrent la lumière de ses voies, et l'amour, et un temps pour la joie, et la beauté et la longueur des jours, et la nuit et le sommeil pendant la nuit. Sa parole est un feu brûlant, ses lèvres créent; en son cœur est un aveugle désir, en ses yeux la prescience de la mort; il tisse et il est vêtu de dérision; il sème et il ne moissonnera pas; sa vie est une veille ou un songe, entre un sommeil et un sommeil.

MÉLÉAGRE. — O doux ciel nouveau, air sans une étoile, beau jour, sois bon et bienvenu, pour des hommes qui ont des actes à accomplir et de la gloire à recueillir, grâce à toi. Avance, enfant né dans les sons clairs et la lumière, riant, aux membres agiles et aux regards heureux; que cette grande chasse, où des héros servent de limiers, te laisse mémorable, et nous soit favorable.

ALTHÉE. — Fils, d'abord je loue ta prière, puis je fais des vœux pour toi; mais les dieux entendent les mains des hommes avant les lèvres, et se soucient moins des invocations et des sacrifices que de la lumière des

choses faites et du bruit des hommes au travail. Mais toi, armé et parfait pour l'action, attends ; car pareille au nuage de pluie dans le vent, s'accroît la foule de tes compagnons, l'élite du monde, assemblée pour détruire le fléau, et pour laisser la reconnaissance, les jours tranquilles, et la paix dans Calydon.

MÉLÉAGRE. — Toute la cité, et tout le pays inférieur flamboie, et le doux air résonne de ceux qui viennent. Que les dieux donnent à tous ceux-ci le fruit de leurs travaux !

ALTHÉE. — Porte là-bas ton regard, et fixe ton esprit, et dis quels sont ceux que tu connais ; car violemment mêlés, l'ombre et le vent s'élevant entre le matin et le brouillard, les chevaux fumants, et les éclairs des brides et des roues, et le feu, et les paillettes de l'aurore brisée, et la poussière traversée de dure lumière, et les épieux qui brillent changeants comme la pointe du regard des bêtes sauvages, — frappent mes yeux ; ainsi brûle leur troupe confuse, et des points clairs s'éparpillent et jouent dans la lumière.

MÉLÉAGRE. — Le premier de ces hommes, car j'en reconnais peu, étant fort loin d'eux, est Peleus de Larisse ; dans sa couche dort la blanche femme née de la mer et chaussée d'argent, belle comme l'écume qui jaillit, une déesse ; et leur fils est le plus rapide et le plus splendide des enfants nés des hommes, semblable à un dieu, plein de gloire future.

ALTHÉE. — Quels sont ceux-ci, brillants comme les deux moitiés d'un astre ?

MÉLÉAGRE. — Les fils de ta sœur et la double fleur des hommes.

ALTHÉE. — O les plus doux de mes parents, jumeaux nés du sang de Léda, têtes gracieuses comme des lumières dans un ciel sans tempête, belles étoiles en fleur dans l'écume de fer du combat, avec quelle joie du cœur et quelle affection de l'âme bien que mes yeux soient souillés par les larmes et que mes paupières soient brûlées par l'inquiétude), de si loin je vous salue, me réjouissant de vous voir si beaux, et de formes divines ! Vous venez de loin, les plus jeunes d'années parmi ceux-ci, mais les plus nobles ; et vous voir inspire l'amour.

MÉLÉAGRE. — Toutes pareilles (car ayant navigué loin d'ici, j'ai vu près de Sparte l'Eurotas creusant ses rochers humides par son courant impétueux) toutes pareilles je vis leurs sœurs ; l'une, blanche comme le cygne, la petite Hélène ; et moins belle, la belle Clytemnestre, grave comme les faons qui broutent et qui craignent les traits ; mais par moments, comme touchée d'amour ou saisie de joie, elle rit et ses yeux s'éclairent, puis elle pleure ; alors Hélène, ayant ri, pleure aussi ; et l'autre la gronde, et elle

grondée, ne dit rien, mais baise les joues, les lèvres et les paupières de sa sœur en riant ; elles jouent ainsi, fleurs non écloses, pleines de vie non épanouie et du sang des dieux.

ALTHÉE. — Que de doux jours leur soient donnés, et le doux amour de leurs seigneurs, et les honneurs tendres et tranquilles du foyer, la paix, une vie parfaite et une couche irréprochable ! Mais qui, près d'eux, porte un aigle d'or qui flamboie et agite ses larges ailes contre le soleil, et dont le bec vide s'ouvre vers une proie plus vaine?

MÉLÉAGRE. — Reconnais à ce signe Télamon, régnant entre les bouches farouches ouvertes contre la mer, dans les récifs étroits de Salamis deux fois lavée.

ALTHÉE. — Enguirlandé de vigne, parfumé par la mer, brillant comme le vin et mouvant comme la vague, il a l'aspect d'un roi très puissant. Mais quel chef à la forte ceinture le suit d'un air brutal?

MÉLÉAGRE. — Ancæus, renommé pour sa vigueur, masse de fer, à deux tranchants pour la bataille, comme la hache à côté de son bras ; et qui s'élance contre la houle des lances tempêtueuses, à toutes voiles ; Cepheus le suit, son frère jumeau, le second en renommée de tous les Arcadiens.

ALTHÉE. — Que la gloire soit pour les hommes, au dehors ; pour nous, une vie chaste dans la demeure, et la vénération de la famille !

MÉLÉAGRE. — A côté, le pied gauche sans sandale, tu reconnais la voile et l'aviron du pays étolien, tes frères, Toxeus et le violent Plexippus, trop prompt des mains et de la langue ; car les mains sont fertiles, mais la bouche ignorante souffle et corrompt leur œuvre par son haleine stérile.

ALTHÉE. — La parole sage aussi porte des fruits ; et son souffle renverse les choses empoisonnées, et les violences haut assises ; et par le charme des paroles et des chants, des hommes ont repoussé le mal déchaîné et le feu des tyrannies.

MÉLÉAGRE. — Oui, toutes choses, sauf les dieux et l'amour.

ALTHÉE. — Toi, aime la loi, et attache-toi aux choses ordonnées.

MÉLÉAGRE. — Elle vit sur leurs lèvres, la loi qu'ils applaudissent.

ALTHÉE. — De qui veux-tu parler? Quel dieu applaudit aux choses nouvelles?

MÉLÉAGRE. — Zeus, qui a sous son pied la crainte et la coutume.

ALTHÉE. — Mais il n'aime pas le mépris des lois, ni la vie déréglée.

MÉLÉAGRE. — Pourtant lui-même n'est pas moindre que sa propre loi.

ALTHÉE. — Et il ne change ni ne bouleverse les choses anciennes.

MÉLÉAGRE. — Mais suivant sa volonté, il refond et détruit.

ALTHÉE. — Beaucoup de choses; mais il laisse chaque créature vivre sa vie.

MÉLÉAGRE. — Non seulement vivre, mais briller et s'élever.

ALTHÉE. — L'orgueil se rompt lui-même, et les biens trop grands se perdent.

MÉLÉAGRE. — Les biens acquis se dissipent, mais les grandes actions subsistent.

ALTHÉE. — Enfant, quand un homme sert la loi par toute sa vie, et la révère de tout son cœur, tous les dieux le louent; mais celui qui ne l'aime que des lèvres, et qui ne la désirant pas dans son cœur ni dans ses œuvres, cache par des paroles obséquieuses une volonté perverse, celui-là, le ciel l'enorgueillit, et le sort né avec lui le suit, et se rapproche de lui, flairant de loin les péchés et les chiens rapides de la mort violente le dévorent. Que l'homme s'unisse aux dieux à l'esprit tranquille, et il prospérera; mais non en déchirant les lois, en violant la règle, ni en changeant la face des choses. Une femme armée est en guerre contre elle-même; elle n'est plus femme, elle foule aux pieds l'usage et la coutume, et perd le doux honneur commun qui est à elle, l'amour et les cris des enfants, et les mains fiancées, et les bouches unies par le mariage. Ainsi fait-elle, n'étant pas aimée; mais si elle est aimée, le feu ni le fer, ni la guerre à la large bouche, ne sont plus mortels que ses lèvres et ses cheveux tressés ; car il en sort un poison, et une malédiction en tombe et brûle la vie des hommes. Mais toi, mon fils, ne sois pas rempli de mauvais rêves, ni du désir de ces choses; car avec le temps, l'amour aveugle se consume; mais s'il est nourri jusqu'à ce que la pâle flétrissure souille toute la vie, plus rien ne paraît digne d'éloges, et l'on ne meurt point de la mort douce et sage des vieillards vénérables, qui ont vécu toute la longueur de toutes leurs années, irréprochables; et qui satisfaits ont vu la face des dieux, et sans honte et sans crainte ont accompli des choses mémorables; tandis que par leurs jours s'écoulant à la vue de tous les hommes et à la grande lumière du soleil, ils acquièrent la gloire et donnent une part de leur mérite à la terre qui les a portés et au jour qui les enfanta ; ils donnent au foyer des amis et des hospitalités lointaines, ils remplissent d'une renommée durable et chérie des pays aimés du soleil ou baignés par les mers violentes, des villes populeuses, et beaucoup de chemins nouveaux; et à l'étranger et dans la patrie, des lèvres répètent leurs paroles. Mais quand la blanche vieillesse et la mort vénérable fauchent la vigueur et la vie dans leurs membres, dessèchent leur sang et assombrissent leurs yeux clairs, un honneur immortel est à eux, arrivés par

la vie splendide et la mort désirable à la pure demeure et au trône éloigné des âmes, aux pays indécouvrables de l'ouest inconnu, autour desquels le courant violent d'une mer sacrée roule à jamais, sans brises, et la neige n'y montre pas ses ailes blanches et ses pieds tempêtueux; ni le tonnerre ni la pluie rapide ne s'y font entendre et le soleil ne brûle pas; mais toutes choses reposent et prospèrent; et eux, remplis de jours, divins et morts, les sages et les poètes enflammés par le dieu, et ceux qui aimèrent leur patrie et toutes les choses bonnes, et la mieux aimée des meilleurs hommes, la liberté; vies et lèvres libres, mais libres d'hommes nés libres, et tous ceux qui sur terre furent honorables, quels qu'ils eussent été parmi la race éphémère, vivent là une vie qui n'est pas semblable à celle des dieux, mais qui en est plus proche que la vie des jours terrestres. Aime une telle vie, et désire une telle mort. Mais de la lumière et des rêves ardents de l'amour jaillissent de lourds chagrins et une vie sans sommeil, des visions qui ne sont pas des songes, dont nul charme ne fermera les paupières, dont nul chant ne peut adoucir l'insomnie; et la mort rapide écrase de ses pieds stériles l'épi non mûri, et foule les vendanges prématurées; mais toi, l'évitant, accepte la fortune de ta vie présente, qui n'est pas sans honneur, et qui te donnera les fruits que recueillent et mangent des hommes après les heures dépensées, peu d'hommes, mais heureux; sois parmi eux, ô mon fils, le plus heureux, si tu soumets ton âme à la destinée, et si tu fixes tes yeux et ton cœur sur les hauts espoirs, les actions divines et l'abstinence divine. Alors, pour tous les hommes, pendant tous tes jours, tu seras pareil à une lumière et à une force communicables, brillant au ciel parmi les au-dessus des heures; et tu ne sera pas brisé comme se brisent les hommes, et tu ne t'éteindras point; car à quel autre parmi tous les noms héroïques, les dieux ont-ils mis sa vie en ses mains, comme à toi? Et tu as vécu glorieusement, et rendu ta vie, pour moi qui t'ai porté et pour tous les hommes, digne à jamais de reconnaissance et d'éloges; et tu as conquis la gloire quand la guerre farouche se brisait tout autour de la maison de ton père, et que les peuples furieux des montagnes tempêtueuses dressaient leurs lances contre nous, comme une mer, et que dans toute l'Etolie tonnaient les sabots thessaliens; pourtant, comme le vent se joue de l'écume et repousse la vague qui s'étend, tu brisais et séparais leurs lances, jusqu'à ce que défaits ils tombassent homme à homme; car vous étiez dieu contre dieu, Arès et Artémis, et tu étais le plus puissant; c'est pourquoi la malédiction d'Artémis lâcha contre toi le monstre à la dent aiguë que tu dois vaincre aussi; car dans la fleur de ta vie plus verte, avant que ta feuille déployée n'eût de fleur, et quand le temps te

donna du répit, tu ne laissas pas ton âme s'affaiblir ou s'endormir; mais fort par les bras et par le cœur, tu cherchas les louanges des hommes dans les passages difficiles et les entreprises périlleuses, voyant l'écume étrange des mers non encore fendues par les proues, dans les détroits inconnus, près des rivages où les vents anciens ne cessent pas de souffler, où toute la nuit résonne le tonnerre, et où le jour n'est pas une joie pour l'homme.

LE CHŒUR. — Méléagre, les dieux ont donné à cette femme une noble sagesse et de belles paroles; entends-les.

MÉLÉAGRE. — O mère, je ne lutte pas volontiers en paroles, et je ne tournerai pas ma bouche contre toi, qui es sage autant que celles-ci viennent de le dire et pleine de paroles sacrées. Mais une chose certaine m'est connue, et je m'y tiens; c'est que, sans avoir comme toi l'esprit subtil, sans savoir, comme une femme, tisser les douces paroles, ni fondre comme à l'aide d'un feu l'esprit changeant des hommes sages, pourtant moi-même, agissant équitablement et respectant les dieux, je ne manquerai pas d'esprit pour savoir quelles choses sont justes. En effet, qui ils aiment, qui ils rejettent, étant dieux, il n'est homme qui ne le voie, et à temps ne se soumette, retenant son cœur. Et comme tu l'as dit, moi aussi j'ai vu de grandes choses; je les ai vues ailleurs, mais surtout quand la voile saisit entre les cordages tendus le vent d'ouest rugissant, et que tous nos avirons battirent vers l'orient, et que le vent faisait voler autour de la face des navigateurs les blancs et splendides flocons de neige de l'écume déchirée et que le premier sillon dans la mer verte et virginale suivit le soc plongeant de sapin taillé, puis se referma, comme lorsque le profond sommeil a dompté le souffle de l'homme, les lèvres se ferment et le cœur s'apaise, et se refermant, brilla, ensoleillé par la chevelure de mainte néréide, et s'agita autour des bouches tremblantes de divinités insolites, surgies pour nous observer des golfes sonores privés du soleil, à travers les eaux pâlissantes, dans la la lumière légère; et quand la tourterelle fuyante fut prise par des mains invisibles, et que nous lui décochâmes nos flèches, et que nous nous hâtâmes au milieu des Symplegades sans retour; mais surtout quand la grève pâle et les collines sans herbe apparurent au delà de la Colchide, et que nous entendions les roches crevassées rauques dans le vent, et que nous voyions, entre les récifs resserrés, l'éclair de la vague irrésistible briller, et la blanche flamme humide des brisants brûler au loin sous l'ardent vent du sud, comme une lampe qui brûle allonge toute sa flamme sous le souffle; des cimes farouches où le vent ne voyage pas, et des vallées fendues vers la mer par leurs fleuves violents, et blanches de fleurs amères et des croûtes brillantes du sel marin; nous entendions les âpres rafales

rapides passer comme le vol courbe des oiseaux, et crier avec des voix d'oiseaux, et de leurs pieds furieux parcourir en désordre les longues frontières de l'ouragan, et nous voyions tout l'Euxin blanc s'entrechoquer et tomber, la gueule béante, et tonnant de ses mille gorges ; pourtant nous parvînmes au but et nous conquîmes la toison, et Médée plus mortelle que la mer ; mais ayant vu là mainte merveille, et des choses terribles aux hommes, je n'y vis point de créature pareille à celle que j'ai vue ici, très belle et terrible, féminine, divine, irréprochable, que je n'aime pas, étant différent, mais que je crains, que j'honore et que je préfère entre tous les dieux.

ŒNEUS. — Reine, fille de Thestius, et toi, fils, je n'ignore pas votre querelle, et je ve viens pas, effrayé de vains rêves ou vacillant comme un feu qui se consume, juger entre vous d'un esprit léger, mais en roi plein de jours passés, et sage des années supportées. Je ne te loue pas, toi, qui déferais volontiers les choses faites ; ni toi, prompte à les trop estimer. Car ce que les heures ont donné est donné, et sans retour ; celles-ci, pourtant, changent, et à temps découvrent des choses nouvelles et bonnes, rien n'étant immuable ; aujourd'hui, dans notre détresse, elles nous ont envoyé, parmi les hommes armés, une femme étrangère, une vierge, ne ressemblant pas à la fleur naturelle des êtres, qui croît, donne son fruit, et mœurt ; ne pouvant être aimée et n'étant pas destinée à éclairer la maison d'un époux ; glorieuse parmi les jeunes filles et préférée des dieux qui honorent la virginité. Eux aussi, nous les honorons en l'honorant ; mais toi, retiens tes pieds et ne la suis pas, refuse à tes yeux les regards amoureux, et ne tourne pas ton cœur vers le sien, mon fils, de crainte que la haine ne produise un fruit plus mortel que l'amour.

ALTHÉE. — O roi, tu es sage, mais la sagesse est boiteuse, et tu es juste, mais les dieux ne préfèrent pas la justice au destin, et frappent la bouche pure aussi bien que la violente, et mêlent le sang insolent à celui de l'homme pieux, et écrasent les lèvres saintes comme celles qui mentent. Il suffit, car les paroles sages me manquent, et mon cœur s'enflamme et tremble comme la flamme, ô mon fils, ô enfant, à cause de toi ; mes yeux se troublent, tournés vers toi, guerrier si beau, si glorieux, et par amour pour tes yeux, les miens s'obscurcissent, et ardentes comme le feu, les larmes les brûlent, et mes lèvres s'arrêtent et mon âme défaille d'amour. Mais par ta main, par ta douce vie et par tes yeux, par ton grand cœur, par tes genoux embrassés, ô fils, je te conjure de ne pas me tuer en même temps que toi. Car jamais mère, née de la femme, n'aima mieux son fils, et jamais une reine des hommes ne fut plus parfaite en son cœur pour celui

qu'elle aimait. Car ce qui pèse peu pour beaucoup, et ce qu'ils oublient, des choses petites et passagères comme une brise de la mer, je ne les oublie jamais, je t'ai vu pendant toutes tes années, homme vigoureux, joie des hommes qui ont vu ta tête briller, et ta main comme un feu s'ouvrir un chemin par le profond sillon de fer des lances écartées; mais aussi je t'ai vu, fleur de trois soleils, petit être gisant qui aspirais ma vie pour la faire descendre en toi et te nourrir; enfant et faible, tout à moi; inutile à tous, doux pour moi. Qui te soignait alors? Qui t'assistait? Qui te savait beau? Non, personne. Alors quelle mer te vit, et résonna, frappée de tes avirons, enfant? En quel pays étrange fis-tu briller la guerre? Mais pour moi tu étais belle, ô faible vie sans fruit, fruit de ma propre chair, aveugle, plus précieux que beaucoup d'or, fleur folle non épanouie. Car ni l'argent, ni la neige éclatante, ni la plume, ni l'écume, n'étaient plus blancs; l'or n'était pas plus jaune que ta chevelure, ô enfant, mon enfant; et maintenant que tu as grandi magnifiquement, et que tu n'es pas plus digne d'amour, que tu n'es pas autre à mes yeux, je te conjure par ton âme et par ce sein; crains les dieux, et moi-même, et ton propre cœur, de crainte que tous ne se tournent contre toi; car qui sait quel vent, sur quelle vague de temps changeant, criera la tempête et soufflera la calamité? Rien n'est stable au monde que les dieux ne brisent; et pourtant, mon fils, s'il est une chose plus forte qui puisse durer, certes, le tenace et profond amour qui brûle entre nous, allant de moi vers toi, durera plus que toutes choses. Pourquoi suis-tu des amours étranges? Pourquoi me tuer le cœur? Écoute, je dis des paroles violentes et orageuses, et je tombe de la sérénité de mon esprit, et je semble détrônée de moi-même, honnie et abaissée, et l'esprit qui était ma couronne se brise, et mon cœur s'est échappé, et je suis dévêtue de mon âme, et je reste honteuse, comme une femme vile; réfléchis : vis, si tu veux, et si tu ne veux pas, regarde : les dieux t'ont donné la vie à perdre ou à gagner; tu ne mourras pas comme meurent les hommes, mais ta fin tombant sur toi, me brisera aveuglément.

MÉLÉAGRE. — Reine, tout mon cœur se fond sous tes larmes, et mes membres gémissent de pitié pour toi, et l'amour accable de douleur mes yeux et mon souffle pénible; car je sais ce que tu es, et j'adore ton sein et tes beaux yeux, et devant toi mon esprit est enchaîné, et je t'aime de toute mon âme. Car rien n'est plus terrible aux hommes que la douce face et la puissance maternelles. Mais que ce qui doit être soit; une fois seulement le jour luit pour nous et nous ne savons quand. Le temps et l'heure fertile sont plus que nous et se saisissent de nous; mais toi, Dieu, Zeus, seul maître du gouvernail des choses, Père, sois prompt à nous voir, et si tu le veux, aide-nous; mais si tu es adverse, réprime-nous suivant ta volonté.

LE CHŒUR. — Nous t'avons vu, ô Amour, tu es beau ; tu es désirable! Amour! Tes ailes font de la lumière dans l'air, comme les ailes de la tourterelle. Tes pieds sont comme le vent qui laboure les flots de la mer ; la terre est le voile qui te cache, ton vêtement Tu es léger et subtil, et aveugle comme la flamme ; devant toi est le rire ; derrière toi les larmes du désir ; et à tes côtés marchent un homme et une vierge ; elle a les yeux d'une fiancée que le bonheur effraye : son souffle virginal est comme la brise dans les bourgeons qui palpipent ; mais Destinée est son nom ; et son nom, à lui, est Mort.

Car une fleur mauvaise était née de l'écume de la mer et du sang bouillonnant, au fruit rouge comme le sang et amer, et ses graines étaient le rire et les pleurs ; et ses feuilles, la folie et la honte ; une fleur amère dès le bouton, sans racines sortit de la mer, sans greffe sortit du temps.

La toile du monde n'avait pas été déchirée, qui est tirée du jour et de la nuit, la chevelure des heures n'était pas blanche, le vêtement du temps n'était pas usé, lorsqu'une merveille naquit, joie du monde, dangereuse divinité.

Et comme elle paraissait, les vagues de la mer s'ouvrirent, et l'écume lui caressant les pieds se réjouissait d'avoir produit une fleur de chair, une flamme réchauffant les cieux jusqu'aux froides extrémités blanches du nord.

Et dans l'air les oiseaux bruyants, et les hommes sur terre qui entendent les douces paroles doucement entrecoupées ; et dans les bas-fonds, les canaux et les étangs, les rapides troupeaux sans pieds se réjouirent, étant simples de cœur.

Car tous disaient sur terre : « Elle est belle. Elle est blanche comme la colombe, et la vie du monde par son haleine respire ; et quand elle est née, la vie du monde a commencé. » Car ils te savaient la mère de l'amour, et ne te savaient pas la mère de la mort.

Qu'avais-tu à faire étant née, mère, quand les brises étaient heureuses, comme une fleur du printemps des blés, comme une fleur de l'écume des mers? Car dès ta naissance tu fus amère, Aphrodite, mère des discordes. Avant toi, il était sur terre quelque repos, quelque répit aux larmes, un peu de joie dans la joie. Car la vie n'était pas alors telle que tu es, mais comme celle qui, croissant en années doucement parlées, devient une femme féconde ; la terre n'avait pas d'épine, le désir pas d'aiguillon, la mort pas de flèches cruelles. Qu'avais-tu à faire parmi eux, toi, vêtue d'un feu brûlant, toi, ceinte de la souffrance du cœur ; toi, jaillie de la semence des mers, comme un épi de la semence du blé ; comme un tison retiré du bûcher, comme un rayon lancé par le matin, — pour troubler l'âme et la blesser par les flèches, les aiguillons et les épines? Pourquoi as-tu voulu naître alors?

N'y avait-il pas assez de mal, mère, ni d'angoisse sur terre, nés avec l'homme à sa naissance : sous ses pieds, le sol stérile; et au-dessus, la tempête du ciel, ou la splendeur répandant la famine; les naufrages dans les traversées lointaines, et le péril des récifs et des détroits; et les larmes qui jaillissent et s'amassent dans les lieux vides de joie, — pour que toi, qui as des ailes comme la colombe, et qui es ceinte de la ceinture du désir, tu vinsses après tous ces maux pour mettre sur l'homme l'amour?

Tu n'aurais pas dû naître; ou la mort aurait dû se lever avec toi, mère, et la crainte visible, la douleur, les mains qui se tordent, et le bruit de tous ceux qui gémissent, un bruit de poitrines frappées, de genoux fléchissants, et dans l'oreille de chacun un cri pareil à celui de contrées qui périssent, le gémissement d'un peuple emprisonné, un tumulte de douleurs infinies; et le tonnerre de la tempête sur les sables, et les lamentations des femmes sur le rivage; et nouvellement surgis au-dessous de toi, les écueils bruyants et les récifs qui brisent les vaisseaux, l'air brûlant et la violente lumière; les voiles déchirées, et l'aviron se rompant, l'obscurité et les rumeurs de la nuit; l'entrechoquement des flots de la mer, vague contre vague, comme des épées; la clameur des courants et l'écume; les pluies qui dévastent la terre, les vents devenus furieux qui rôdent comme une horde de loups; les fruits qui se flétrissent sur l'arbre, et les êtres aveugles morts dans leur naissance; la famine, et les blés niellés, — quand ton temps fut venu de naître.

Toutes ces choses, nous les connaissons; mais toi, qui te discernera et te jugera? Jusqu'aux limites lointaines de la mer brille la lumière de tes paupières et de tes cheveux, la lumière de ton sein comme un feu entre la roue du soleil et les flammes ailées de l'air. Ne te détourneras-tu point encore, n'auras-tu point pitié? Veux-tu rester avec le désespoir, le désir, la clameur des armées en déroute, les lamentations s'élevant de l'homme contre l'homme, et la destruction de la cité par la cité? La discorde entre les amis, la séparation des frères, veux-tu les pousser jusqu'à l'extrémité? Aies pitié, mère!

Dès longtemps, sur tous les hommes tu as abattu ta main, comme une malédiction, et tu as jeté les dieux hors de leur place. Ces choses on les dit de toi. Tu as trouvé des flèches pour en percer des rois puissants, heureux au milieu de leurs richesses, et tu as fait leur royaume et leur race pareils à la poussière et à l'écume de la mer; tous, accablés de maux, affaiblis par la longueur de leurs jours, tu les as tués; et de plus tu as envoyé sur Tyro une chose mauvaise : les cheveux arrachés et les fleurs de ses joues ensanglantées par le fer et les coups, quoiqu'elle eût couché au côté d'un dieu qui l'aimait, quoique belle et de la race d'un roi; car autrefois, remplie de ton

ardeur, elle ne put endurer plus longtemps sur son sein la robe couleur de safran, sur son épaule le carquois de frêne; et pleine de désir elle se mêla et s'unit à Enipéus, et toute sa chevelure était mouillée par la bouche du fleuve et son sein plein de l'écume des flots.

ATALANTE. — Soleil et lumière pure sur les collines vertes, et jour levé tardivement et longtemps désiré, et vous, dieux justes, dont les mains distribuent l'angoisse et la récompense; mais toi d'abord, blanche sœur du soleil, vierge dans le ciel, sur terre adorée par toutes vierges — je vous salue, entendez-moi et témoignez pour moi que je ne suis pas envoyée sans signe, sans règle et sans respect, moi, vierge bénie et chasseresse sainte comme celle que je sers, qui suis devant vos yeux et exposée aux regards de ces hommes, comme eux vêtue pour la chasse, les flèches prêtes; c'est pourquoi vous tous, soyez à mon côté, si je suis pure et si vous êtes les dieux justes, de crainte qu'un homme ne méprise une femme qui ne sera pas épouse, qui porte un épieu pour quenouille, et l'arc bandé pour fil à tisser. Avec des lèvres pures, je salue le ciel et la face de tous les dieux, et l'aurore remplissant de flammes virginales et de fleurs virginales les enclos déserts des étoiles, et adoucissant les hauteurs chaudes et pâles de l'air, les chemins suivis par la lune et les barrières sans souffle, et les extrêmes collines du ciel. Ensuite, ayant offert l'eau et les dons purs de sang, des fleurs, et un anneau doré de cheveux purs, je prie Artemis d'être favorable, et de rendre ce jour tout entier doré, le sien et le nôtre, gracieux et bon et pur, parfait jusqu'à la fin. Mais toi, bien-aimée, entre tous mes jours, rends fertile celui-ci, qu'il soit la couronne de tous les autres, qu'il produise des feuilles dont j'entourerai ma chevelure en guirlande parfaite, tissée par toi pour celle qui est tienne. Car ce n'est pas sans la parole de ta chaste bouche, sous la loi donnée ni l'ordre clair, que poussée par les vents et les dieux bienveillants, à travers les blancs détroits de la mer mouvante, depuis Elis jusqu'au sinueux Acheloüs, je vins ici, loin de la maison de mon père; ni que je laissai dans la tristesse Jasius, et les collines arcadiennes, et toutes leurs sources à la verte chevelure, et tous les bois inconsolables de ne plus entendre mon cor retentir et de ne plus voir briller mes rapides pieds blancs.

(A continuer.)

A.-C. SWINBURNE

(*Traduction de* P. TIBERGHIEN.)

PENSÉES SENSIBILISÉES

A Francis Nautet.

I

Chez les hommes complètement organisés, l'idée et l'impression sont simultanées et confondues. L'une ne se manifeste pas sans que l'autre ne surgisse. Peut-être y a-t-il entre la naissance de l'idée et celle de l'impression l'inappréciable espace de temps qui sépare deux coups de feu tirés au commandement, mais cette priorité initiale ne se fait pas sentir dans la réalité extérieure où la vie de l'être arrive complexe.

Il est vrai que l'homme le plus harmonique se caractérise par une dominante de cérébralité ou de passion. Est-ce sur la dominante de cérébralité qu'on base certaines doctrines en vertu desquelles il semble que l'artiste, au moment de composer, puisse isoler son cerveau du reste de son être? Il vaudrait mieux dire qu'il se produit à ce moment une telle aspiration de toute la vie au cerveau, que les émotions mêmes se déplacent. Dire que l'artiste a glacé sa vie émotionnelle et « tué son cœur », c'est dire qu'il est devenu subitement un philosophe travaillant dans la matière morte de la pure raison, un archéologue de la pensée.

La pensée latente est comme l'éther bleuâtre que la seule profondeur de sa lumière colore. Qu'un remous de vie la condense et elle se dessine en appliques de pensées sur elle-même, à la façon des nuages se groupant en figures sur le ciel pur. On dit qu'alors la pensée se sensibilise et le mot prend sa double acception : les pensées sont des êtres ; elles frissonnent de vie et retiennent les esprits en dégageant vers eux leur frisson.

En vérité, les pensées s'enveloppent toujours d'émotion et quand deux naïfs de science, affolés à distance froide l'un de l'autre, célèbrent par leur impassibilité la victoire de l'idée pure, c'est qu'un mouvement de fluides animiques a opéré secrètement cette communication — cette communion — pour amuser leur orgueil.

La nature a de ces charités et de ces ironies.

Si l'homme pouvait concevoir la mort absolue, c'est sans doute par des

raisonnements qu'il la démontrerait ; mais la vie ne se prouve que par les œuvres. La vie surprend toutes les doctrines en défaut et les brise. C'est pourquoi ceux qui veulent gouverner l'art par des doctrines font l'effet de gens qui voudraient démontrer la plastique par l'orthopédie. Il est évident que le premier mouvement de l'homme qui se retrouverait ingambe serait pour envoyer son appareil au milieu de la route. La discipline de deux jambes solides est la plus harmonieuse qu'un marcheur puisse avoir. Quand je vois un membre entouré de ferrailles théoriques, je me dis que ce n'est pas naturel. Et ce mot de nature, qui fâche tant les poètes, n'est-il pas, en somme, le mot qui sauve les presque-noyés de la philosophie du bien et du beau ?

Le « naturisme », en littérature contemporaine, était une étiquette d'école ; mais le naturalisme, dans la vie universelle des êtres, est un principe attesté par les œuvres, et les poètes qui se font gloire d'être artificiels — parce qu'ils confondent ce qui est artificiel avec ce qui est paradoxal — ne pourraient sérieusement le repousser puisqu'ils ne peuvent être artificiels que « selon leur nature ».

Quand ces poètes artificialiseront la nature au point de changer les rameaux — verts, bleus ou violets — en bois mort, il faudra qu'on les punisse en naturalisant l'art, cet étranger, et la religion et tout ce qu'on nomme le merveilleux qui ne cessera pas d'être merveilleux à l'approche des hommes, mais qui entrera mieux, alors, en similitude avec la vérité spirituelle.

L'imagination n'est qu'une synthèse de sensations. Les poèmes, les féeries transposent de la vie dans un domaine supérieur d'images. Les hommes auraient moins peur de ces poèmes et de ces féeries si on ne leur faisait tant croire, à force de raisonnements, que les images qu'on y voit sont des monstres délicieux ou horribles.

Mais peut-être, inconsciemment, obéit-on à une tradition surannée, en maintenant fermées les formules du mystère.

En art comme en religion, les dogmes tombant, lourds, entre les œuvres et les hommes, séparant l'âme du corps, ont contribué à ne faire voir à la foule que la façade de l'empyrée ? Comme au temps de la foi, où la foule était l'esclave aveugle de la vérité révélée, elle devient l'esclave des beautés proclamées qui la dominent sans la faire vivre. N'approchons-nous pas pourtant d'une ère d'unification et d'élargissement de la vie, où la pensée les respirera plus librement, sans que les artistes perdent rien de leur aristocratie ni de leur prestige ?...

II

Nos jugements sont des transactions d'idées, des pensées nouées dont le nœud formule un doute. A l'origine le doute n'existait pas. C'est le raisonnement qui a créé le doute en distinguant les pensées. Au lieu d'unir les êtres, le raisonnement les isole. Il a particularisé les cerveaux et chacun, maintenant, se fortifie en soi.

Chaque être est un univers d'où l'on tire sur l'univers d'en face. C'est bon la bataille. Quelquefois, à force de se battre, on s'aime. Mais barricader de théories les petits univers que nous sommes pour empêcher des idées d'y entrer ou d'en sortir, c'est puéril. Avouons que les théories ne sont qu'un simulacre. Car nos jugements sont relatifs autant que nos péchés, et soumis à l'absolu de la vie. Nous devons les énoncer en confession comme des fautes de raison qui ne nous seront remises que si nous les expions par des actes.

Ainsi la critique qui dogmatise parle à contre-sens de pensée. La critique partiale est la seule aimable. Elle porte en elle son excuse, car elle a la chaleur et la décision d'un acte personnel. Ses jugements valent le jeu de pile ou face qui marque la place des combattants dans un duel. Cette critique-là participe de l'œuvre. Elle est pleine d'injustice et de vie. C'est la seule qui puisse développer l'harmonie d'un caractère.

III

La foi est ce qui attache énergiquement un homme à son avenir. C'est le principe de la vie. Chez les hommes bien vivants, cette foi subsistera en dépit des raisonnements. Les penseurs se la légitimeront par un équivalent de rêve.

Vouloir tuer le rêve par la raison, c'est vouloir tuer l'esprit de la pensée par la lettre de la pensée. La vie qu'on chasse de la pensée se réfugie au cœur. Plus on nie le mystère, plus on fortifie en nous le sentiment et la souffrance du mystère. Tout, aujourd'hui, tend à rétablir un équilibre rompu par les excès de la raison humaine sur le compte de laquelle les hommes se sont abusés.

La raison n'élargit pas la pensée, elle la vide et fait voir la carcasse étroite où cette pensée s'enferme sans communication avec l'extérieur. Toute prétendue règle que nous formulons est une exception et ne vaut que comme telle. Toute règle, en enfermant plus vigoureusement un être dans sa personnalité, le fortifie. Toute règle enfermant deux êtres affaiblit l'un des deux.

Il y a un principe de physique qui dit que deux corps ne peuvent pas occuper en même temps la même place. C'est à ce principe que nous nous rattachons en affirmant que chaque être règle d'une façon particulière ses rapports avec l'être universel. Sur dix hommes soumis à une loi, neuf sont mal gouvernés. Un homme découvre seul l'harmonie de sa vie; formuler cette harmonie lui serait inutile; la formuler lui serait impossible puisqu'il ne peut s'extérioriser. Sans doute, des lois nous régissent, lois générales en regard desquelles les lignes critiques que nous voudrions établir seraient invisibles. Ces lois dont nous n'avons que le sentiment, nous ne les connaîtrons jamais. Nous ne pouvons comprendre ce qui est plus grand que nous.

Mais qu'importe cela, si le sentiment nous pousse vers un but prédit de sorte que nos combinaisons rationnelles ne soient que des jeux de figures tracées à la surface de notre volonté spontanée.

Autant les lois particulières nous différencient les uns des autres, autant les mystérieuses lois générales nous assimilent les uns aux autres. Ces lois que nous ne pouvons réaliser par la raison, nous tendons à les réaliser par le sentiment dont l'art est le suggéreur et l'interprète.

Dans ce domaine des généralités, la science répond à notre besoin de vanité. L'art y joue un rôle plus simple et plus réel. Qu'on le garde de l'envoûtement par la science. Qu'on se garde de le dogmatiser.

Les lois que nous respectons en nous et que l'œuvre y développe exercent notre force intime; mais ne les proposons pas à l'œuvre. Dénudées de la vie qui les impliquait, les lois sont quelque chose de posthume qui n'intéresse plus que l'histoire. Les lois nous livrent une tradition utile, car elles sont ce qui nous fixe dans le passé. Elles ne nous guident pas vers l'avenir. L'art est une prescience de vie; il travaille à l'éternelle rejonction des êtres à l'être. Son instrument est l'imagination. Si vous voyez que des gens s'occupent à établir des lois et des règles, dites-vous qu'à leur place, déjà la vie se fige, que la science a pris possession du terrain et pressez le pas : l'art est au delà.

IV

Exaspérés par une longue et bruyante dissonnance, des artistes évoquent le classicisme. Le mot est dangereux parce qu'il peut détourner l'idée.

Toute œuvre a sa coque de vie matérielle, son vêtement d'actualité. Pièce à pièce, le vêtement tombe et l'être de l'œuvre se dégage. Les œuvres classiques sont celles qu'on pourra regarder nues, les œuvres essentielles qui vivront jusque dans la mort de leur chair. Cela ne signifie pas qu'il faille imiter

le beau geste qu'elles avaient en mourant. Mais songeons à la spirituelle simplicité de la vie qui faisait à ce moment naître la lumière sous leurs paupières closes et recherchons la vie en essence.

Les figures de classicisme qui nous hallucinent sont les images embrumées d'une synthèse et d'une foi nouvelles. Elles nous prédisent la résurrection d'une harmonie profonde qui sauvera la dissonnance et rescellera l'anneau brisé.

HENRY MAUBEL

CHRONIQUE MUSICALE

Nous sommes en plein, en ce moment, dans la saison des concerts. Pas une semaine qui se passe sans plusieurs auditions, solennelles ou autres. Je ferai grâce au lecteur de ces « autres », pour ne lui parler que des séances les plus importantes.

Premier en date, le troisième Concert populaire : *Le Chasseur maudit* de César Franck, le beau Concerto (op. 15) de Brahms, pour piano, *la Noce villageoise* de Goldmark et une ouverture de Dvorack, *Hutzitska.* C'etait ce qu'on peut appeler un beau programme ; mais, hélas ! tout cela s'en est allé à vau-l'eau, de par M. Van Tyn, dont l'effondrement, dans le Concerto de Brahms, est encore présent à toutes les mémoires. Rarement nous aura-t-il été donné de constater plus de défauts unis à moins de qualités. Sécheresse, rudesse d'attaque, absence de tout sentiment et encore mieux de tout style, tout cela concourait, chez M. Van Tyn, à une véritable « exécution » du pauvre Concerto de Brahms.

Alors, naturellement, le désastre s'est étendu au reste du programme. Par un de ces mouvements d'âme qui disent si bien la sottise du public, celui-ci a également boudé la jolie symphonie de Goldmark et l'ouverture de Dvorack. Cette ouverture est cependant une œuvre forte et vigoureuse, bien bâtie, d'une inspiration abondante et d'un beau caractère héroïco-dramatique. Le concert s'ouvrait par *le Chasseur maudit*, un tableau symphonique qui ne compte pas parmi les meilleures pages de Franck ; l'œuvre, en somme peu personnelle, est fortement influencée par le récitatif wagnérien : il semble que tous les récits de Wotan lui aient servi de base; on y trouve également du Grieg (1). Elle est néanmoins intéressante par

(1) Il y a, d'ailleurs, chez Franck, des connexités avec le maître norwégien qu'il serait intéressant d'étudier de près. On trouve dans certaines œuvres de Franck — la *Symphonie*, par exemple — des formules de Grieg qui se détachent avec une netteté et une intégrité étonnantes.

sa belle facture et la distinction extrême de son coloris harmonique et instrumental.

L'ouvrage sur lequel la médisance s'est exercée avec le plus d'acharnement, même de la part d'artistes sérieux et convaincus, c'est bien la *Ländliche Hochzeit-Symphonie* de Goldmark; j'avoue que je n'y comprends rien. Sans doute, l'œuvre n'a pas des visées bien élevées ; elle est plutôt aimable, gracieuse, mais si son cadre est petit, elle le remplit bien; c'est évidemment une œuvre honnête et sincèrement écrite, sans recherche du gros effet. « Le Jardin », titre de l'*andante*, n'est, certes, pas un jardin décadent ou fin de siècle fleuri d'yeuses, de scabieuses et de roses trémières... Goldmark, un bon Viennois (on sait que les compositeurs de l'école moderne allemande ont pris l'habitude de naître à Vienne), Goldmark n'y a mis que des roses et de bénévoles œillets... Toute la symphonie, d'ailleurs, d'une orchestration originale et pimpante, est écrite dans un sentiment intime, doux et paisible. Elle méritait en tout cas meilleur accueil.

Le troisième concert du Conservatoire peut marquer comme une date caractéristique dans l'éternel et irrésistible « En avant » de l'art; l'entrée officielle du Wagner de la dernière manière au Conservatoire; M. Gevaert, le clairvoyant Hans Sachs bruxellois, plantant là décidément les Beckmesser de la réaction, et tendant la main à Walter pour l'introduire dans la forteresse classique de la « tablature »

Le programme, à part *la Réformation* de Mendelssohn — ô antithèse! — n'était composé que de fragments wagnériens : la *Faust-Ouverture*, celle des *Maîtres Chanteurs*, la Marche funèbre de Siegfried (du *Crépuscule*), le prélude de *Tristan* et celui de *Parsifal*. Un orchestre voué au classique se trouvait naturellement quelque peu dépaysé devant les pages du terrible maître. Le prélude de *Parsifal* a été le moins bien rendu ; le *Thème de la Cène*, au commencement (et non pas le thème de la *Foi*, comme le nomme un confrère) était un peu rude, dur ; le *Thème de la Foi*, lui, était pris dans un mouvement beaucoup trop rapide; le prélude de *Tristan* a été beaucoup mieux exécuté. Quant à la *Faust-Ouverture*, à l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* et à la Marche funèbre de Siegfried, c'était la perfection. Dans *les Maîtres Chanteurs*, chaque thème sortait avec une netteté et une clarté superbes. Mais la Marche funèbre! Ah! l'inénarrable, le sublime fragment! Je crois que jamais il n'a été écrit une page d'un héroïsme semblable; on se sent littéralement enlevé, emporté à des hauteurs surhumaines. Le succès a été prodigieux; et cependant, combien, parmi les auditeurs, se trouvaient au courant de la signification attachée à chacun des nombreux thèmes qui forment le tissu du morceau? Considéré à cet unique point de vue de l'habileté de la facture, celui-ci n'en devient que plus étonnant encore. Les thèmes ont été disposés par Wagner dans un ordre absolument *chronologique*, c'est-à-dire d'après l'ordre de succession, dans les *Nibelungen*, des péripéties dramatiques auxquelles chaque thème est attaché. Cela commence avec le *Thème du Velse*, la race dont Siegfried est issu, passe par divers thèmes et atteint son apogée dans l'explosion formidable du *Thème de Siegfried*; puis, la fin, la mort; et par une saisis-

sante évocation du passé, c'est la sombre et horrible menace de *la Malédiction de l'Anneau*, cause initiale de la catastrophe finale, qui symbolise celle-ci. Et pourtant, tout cela se tient, forme un tout sans solution de continuité : quelle leçon pour les contempteurs de la forme!

S'il nous faut offrir à M. Gevaert un juste tribut d'hommages pour cette admirable séance, profitons-en pour le remercier du même coup d'un autre régal artistique dont nous lui sommes également redevables : *Orphée* à la Monnaie. En dehors du talent superbe déployé dans le rôle d'Orphée par Mlle Armand, à part la bonne volonté manifeste des chœurs et de l'orchestre, du talent et de l'invention de MM. Devis et Lynen dans leurs décors du premier et du troisième acte, il y a un certain ensemble, une homogénéité dans les divers moyens concourant au tout dramatique, qui trahissent la présence extraordinaire de quelqu'un au coup d'œil large et sûr, et à la volonté ferme.

Telle qu'elle se trouve actuellement représentée à la Monnaie, l'œuvre de Gluck nous apparaît comme une véritable révélation. Les airs, les chœurs et les fragments symphoniques sont d'un charme et d'une intensité extraordinaires. Mais les récitatifs, les fameux récitatifs de Gluck, sont bien plus intenses encore. Chose curieuse! avec leur énergie véhémente, leur rythme fort et simple, leur belle coupe large et leur métrique rationnelle, on croirait entendre des récits wagnériens! L'illusion est frappante. L'acte des Champs Elysées est un rêve, musicalement et scéniquement parlant; le décor, un véritable Corot, est un chef-d'œuvre de délicatesse et de goût.

Je l'ai dit, Mlle Armand est excellente dans Orphée; MMlles Lejeune et Darcelle gâtent un peu cette impression, la première par une interprétation un peu mièvre, l'autre par une émission de voix étranglée et gutturale. On ne peut tout avoir!

Pour finir, que le lecteur me permette de l'emmener à... Mons Oui, parfaitement, à Mons. L'excellente Société de musique de la ville, naguère fondée par M. Gurickx, aujourd'hui présidée par M. Mangin, donnait le 9 de ce mois, un grand concert auquel elle avait convié bon nombre d'artistes et critiques bruxellois.

Le programme, très copieux, comprenait, outre une *Ouverture de concert* de Fétis, vraiment trop peu intéressante pour que j'en parle plus longuement, le 5e concerto de Vieuxtemps pour violon et orchestre, interprété par Mlle I. Sethe; *le Démon*, de Gilson (1re exécution) et des fragments du *Laatste Zonnenstraal* de M. Huberti, exécuté récemment à Louvain.

Mlle I. Sethe, une des meilleures élèves sorties des mains d'Ysaïe, a joué dans la perfection le concerto de Vieuxtemps. Belle technique, sonorité pleine et vibrante, style impeccable, Mlle Sethe joint tout cela à un sens profondément artistique; avec quelle tendresse et quelle simplicité elle a dit, pour ne citer que cela, les quelques notes de l'air populaire « Où peut-on être mieux » intercalé par Vieuxtemps dans sa composition! Des bravos et un enthousiasme légitimes ont salué la jeune artiste à son départ de l'estrade.

L'audition du *Démon*, joué pour la première fois, m'a confirmé absolument dans l'admiration véritable que je conçus pour cette œuvre, lorsque je l'analysai il y a quelque temps, en vue d'un travail sur Gilson et son œuvre jusqu'à ce jour. Je n'ai rien à retrancher aux opinions que j'exprimais alors : c'est une œuvre robuste, saine, fortement pensée et portant bien l'empreinte de l'extraordinaire technique harmonique et orchestrale de l'auteur. L'exécution, sous l'habile direction de M. Prysse, a été très bonne, sauf, dans la première partie, quelques attaques un peu dures des chœurs, et, par-ci par-là, quelques *couacs* désagréables des cors. M. Piéltain, excellent dans le rôle du Démon, ainsi que Mme Houzeau de Lehaie dans celui de Thamara ; MM. Tondeur et Preumont tenaient bien les petits rôles du Prince et du roi Goudal. Après l'exécution, l'auteur, appelé avec enthousiasme, a été extrait à grand'peine d'un petit coin sombre au fond de la salle, et s'est vu forcé de venir devant l'estrade saluer le public, — ce qui l'a mis de fort mauvaise humeur : Quel drôle de garçon !

Le *Laatste Zonnenstraal* (*Dernier rayon de soleil*) de M. Huberti terminait le concert. C'est une composition fort vaste, pour soli, chœurs et orchestre, d'après un poème d'E. Hiel. L'œuvre, sous la direction de l'auteur, n'a pas été exécutée intégralement. Elle comprend de très jolies parties, reliées entre elles par le thème du *Dernier rayon de soleil* ; je citerai particulièrement le premier tableau, d'une jolie couleur agreste, et l'avant-dernier, avec le solo de soprano, bien chanté par Mme Houzeau de Lehaie. Néanmoins, l'œuvre a paru un peu longue ; la faute en est surtout, selon moi, à la monotonie rythmique qui est son principal défaut : une fois un mouvement adopté, l'auteur ne le lâche plus jusqu'au bout du morceau. M. Tondeur a soutenu vaillamment la partie de baryton solo, assez considérable. L'interprétation, de la part de l'orchestre et des chœurs, a été excellente.

Après le concert, qui s'est terminé assez tard, M. Huberti a été chaleureusement acclamé.

Les *XX* avaient organisé, comme ils l'ont fait chaque année, quelques intéressantes séances musicales. Je ne puis en parler, n'ayant pu assister à ces concerts qui se donnaient, comme toujours, pendant la semaine, et l'après-midi : autant dire des concerts à l'usage exclusif des désœuvrés, des petites dames et des jeunes gens « bien » qui, déambulant l'après-midi par la Montagne de la Cour, exécutent ce jour-là un petit crochet et vont passer une heure au Musée, entre deux potins.

Désœuvrés, Dieu merci, les artistes ne le sont généralement pas. Peut-être même la partie la plus intelligente et la plus sérieuse du public se recrute-t-elle parmi les travailleurs et les besogneux.

ERNEST CLOSSON

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I. *Les Trophées*, par J.-M. de Heredia. Paris, Lemerre. — II. *Solness le Constructeur*, par H. Ibsen. Paris, Savine. — III. *Contes à Marjolaine*, par G. Garnir. Bruxelles, Lacomblez. — *Gens de Province*, par F. Mahutte. Bruxelles, Lebègue. — IV. *Dit un Page*, par M. Edmond Rassenfosse. Liége, A. Bénard.

I

Quelqu'un a écrit, à propos des *Trophées*, qu'il serait impossible de « considérer d'une vue d'ensemble ces médullaires poèmes épigraphiques ou épigrammatiques ». L'erreur est grande, car l'œuvre de M. José-Maria de Heredia, bien qu'en partie inachevée, n'en a pas moins son ordonnance et son unité.

Poète épris de la beauté pure, M. de Heredia la poursuit à travers l'histoire et la légende. Il la demande à l'Antiquité, au Moyen-âge, à la Renaissance. Il la recherche avec une noble passion, chez les dieux et chez les héros, dans la splendeur des êtres et dans la splendeur des choses. La nature, pour lui, porte le deuil divin, et, s'il consent parfois à ouvrir les yeux sur le spectacle de la vie, c'est afin d'y découvrir les reflets d'un idéal aboli. Qu'il parcoure la Grèce et la Sicile, Rome et la Gaule, l'Italie et la France de la Renaissance; qu'il ressuscite l'Espagne des conquérants et les éblouissements de la Castille d'or; qu'il chante l'Orient, les Tropiques, la mer de Bretagne ou l'Océan polaire, chacun de ses poèmes est un hymne à la beauté, à la beauté de la force ou à la beauté de la grâce, et aux reliques mystérieuses où brille un rayon de cette beauté. Mais, hélas!

Le temple est en ruine au haut du promontoire,
Et la mort a mêlé, dans ce fauve terrain,
Les déesses de marbre et les héros d'airain
Dont l'herbe solitaire ensevelit la gloire.

L'homme demeure indifférent au rêve des aïeux; la nature est vide; la force est devenue laide et la grâce, maladive. C'est pourquoi, sur l'ensemble de ces évocations glorieuses de couleurs et de lignes, planent les grandes ailes d'une virile tristesse.

Tel est le lien qui relie les *Trophées*. Il a plu au poète de ne pas le rendre apparent; mais il n'en existe pas moins pour ceux qui ont pénétré son œuvre.

Ce voyage en rêve à travers des civilisations disparues, d'autres poètes l'ont rêvé. Mais les uns, comme Victor Hugo, n'abdiquèrent jamais l'idéal sentimental de leur siècle; les autres, comme Leconte de Lisle, s'attachèrent à incarner l'idéal philosophique de leur temps. M. de Heredia, au contraire, poète doué d'une sensibilité plastique merveilleuse, recherche la beauté antique pour elle-même, telle qu'elle exista, telle qu'elle fut réalisée

par le rêve ou par l'action des hommes d'autrefois. Son rêve est semblable à leur rêve; les actions qu'il imagine sont pareilles à leurs actions; son esprit est contemporain du leur. L'homme d'aujourd'hui, en M. de Heredia, ne se révèle guère, si ce n'est par la faculté, essentiellement moderne, de comprendre et d'exprimer, avec un bonheur égal, des époques et des civilisations très diverses, et par l'inévitable tristesse qui est la rançon de cette faculté.

C'est dire, non pas que M. de Heredia est un poète *objectif* — ce ne serait pas assez! — mais qu'il est le poète *le plus objectif* de la France du XIXe siècle, et peut-être de la France de tous les siècles. Gustave Flaubert professait que l'œuvre d'art, une fois composée, doit exister comme un objet indépendant de son auteur. Cette théorie d'art, blessante pour la vanité des méchants écrivains, Flaubert l'appliqua souvent, moins souvent qu'il ne le croyait; M. de Heredia l'applique toujours. Comme l'a écrit justement M. Paul Bourget, l'auteur des *Trophées* a réalisé ce reste de panthéisme qui se cache derrière la théorie de l'art objectif : « Une intelligence toute peuplée, toute composée de formes émanées des choses, si bien que c'est la vie universelle qui semble aboutir à chacune de ces visions déprise de sa propre existence. » De pareilles réalisations supposent un labeur de pensée, un travail d'imagination, des études historiques dont le lecteur profane, simplement charmé, ne soupçonne point l'étendue. Il est plus facile, assurément, de délayer, en une centaine de pages, sous prétexte de sincérité, les anecdotes de sa vie sentimentale, que d'assembler et d'unir harmonieusement les traits caractéristiques d'un parfait poème de quatorze vers. Une telle condensation exige une force créatrice patiente et maîtresse d'elle-même, et il est juste que cette noble patience soit récompensée par la certitude de l'éternité. *Patiens quia eternus*, disent de Dieu les théologiens. Pour honorer le bon poète, il faut renverser la phrase et dire : *Quia patiens eternus.*

J'ai parlé plus haut de la merveilleuse sensibilité plastique qui se manifeste dans *les Trophées*. Merveilleuse en elle-même, elle est plus merveilleuse encore par la manière dont elle choisit les éléments du poème. Entre mille détails que lui suggèrent la matière du sujet, elle s'empare infailliblement des plus expressifs, de ceux qui font image par le dessin, par la couleur et par le relief. Ces détails caractéristiques, l'écrivain les traduit, en des mots éclatants, d'une propriété scrupuleuse, qui s'imposent au souvenir. Et ces mots, il les unit par la chaîne d'or du rythme, pour en faire un poème, un poème absolu, qui est la quintessence de son rêve, et dont nulle main, sans être sacrilège, n'oserait modifier les proportions. Aussi est-il logique qu'un poète doué d'une telle sensibilité préfère, de tous les poèmes à forme fixe, celui qui permet le plus grand effort de concentration : le sonnet.

Ce bonheur imperturbable dans le choix des éléments et dans la disposition des mots expressifs est un don essentiellement latin. M. de Heredia, malgré son nom, malgré la pompe castillane de ses rimes, quoiqu'il ait écrit des sonnets d'une pureté grecque, et bien qu'il se complaise à peindre l'éventail d'un Samouraï ou d'un Daimio, est un poète de race romaine.

Fils de la Louve, il va droit à la beauté concrète, à la clarté, au soleil. Son rêve, qui repousse le clair-obscur, la langueur et le brouillard de la poésie septentrionale, est souvent le souvenir, le pressentiment ou le désir de l'action. Ce rêve, il faut qu'il le touche, qu'il le rende aussi réel qu'un beau marbre polychrome, qui charme à la fois les sens et l'esprit Lutter avec la réalité pour l'exprimer, l'ordonner et la fixer en l'embellissant, tel est son triomphe. Parmi tous les écrivains d'âme latine, M. de Heredia est peut-être le plus latin. C'est proclamer qu'il est magnifiquement français. Et s'il était nécessaire qu'il y eût une école destinée à combattre l'invasion des barbares du Nord, je dirais volontiers, en montrant *les Trophées* : « Le chef-d'œuvre de l'école romane, le voilà ! »

II

Assurément, Henrik Ibsen n'est pas un Latin. Ses commentateurs le tiennent pour un Norwégien irréductible, un Norwégien de toutes les Norwèges, et opposent volontiers ses drames à ceux des auteurs français.

Les commentateurs sont peut-être un peu aveugles. Ibsen est certes un Norwégien, dont les personnages norwégiens se meuvent dans une atmosphère norwégienne ; mais il ne serait point paradoxal de prétendre que cet irréductible Norwégien a subi, dane une certaine mesure, l'influence et l'aimantation des idées françaises.

Non seulement maints de ses personnages ont le regret ou la nostalgie de Paris, — voyez *les Revenants*, — non seulement ils s'évertuent parfois à copier l'esprit et la désinvolture des raisonneurs de M. Alexandre Dumas fils, —voyez *Hedda Gabler*,— mais le dramaturge lui-même, en faisant du théâtre à thèse, révèle des préoccupations semblables à celles de la plupart des dramaturges français. L'analogie de *Maison de poupée* avec *Froufrou*, d'*Hedda Gabler* avec les comédies de M. Alexandre Dumas fils, n'a pas été assez signalée. C'est, je crois, l'auteur de *l'Étrangère* qui, dans une de ses préfaces, déplore que le théâtre français soit consacré presque tout entier à la description et à la psychologie de l'amour. M. Dumas fils attribue ce phénomène au rôle exagéré joué par la femme dans les sociétés d'origine latine. Or, si l'écrivain norwégien ne se complaît guère à étudier la bataille des sexes, et si son art est d'une chasteté peu gauloise, ses idées sur l'amour, sur le mariage, sur les droits et sur l'émancipation de la femme sont des idées françaises que l'on trouvait déjà, il y a cinquante ans, dans les romans de George Sand. Ajoutez enfin que, dans la plupart des drames d'Ibsen, la femme est le personnage actif. L'homme apparaît comme un fantoche tranquille ou comme un polichinelle détraqué, que la femme entraîne dans le tourbillon de ses jupes. Les héroïnes d'Ibsen sont des femmes d'action intellectuelle : elles dominent le mâle de toute la hauteur de leur esprit et de leur volonté. Rébecca de *Rosmersholm* et Hilde de *Solness le Constructeur* sont, à ce point de vue, des personnages caractéristiques. On pourrait donc soutenir, sans trop avoir l'air de proposer une gageure, que l'idéal du Norwégien irréductible se rapproche parfois, singulièrement, de l'idéal dramatique français.

Il est permis, je pense, de signaler cette analogie sans être accusé de méconnaître l'originalité d'Ibsen. Cette originalité, M. Ernest Verlant l'a mise en lumière, de façon saisissante, ici même, dans une remarquable étude, il y a deux ans. De son côté, dans un article sur *le Canard sauvage*, M. Iwan Gilkin nous a dénoncé, avec une nerveuse justesse, le défaut capital du dramaturge norwégien. Je renvoie le lecteur à ces deux essais de critique, auxquels je ne prétends rien ajouter. Tout au plus risquerai-je cette remarque, que si *Maison de poupée*, *les Revenants*, *Rosmersholm* et *l'Ennemi du peuple* justifient les commentaires élogieux de M Ernest Verlant, *Solness le Constructeur*, au contraire, augmente la valeur littéraire des critiques exprimées par M. Iwan Gilkin.

Bien plus que *le Canard sauvage*, *Solness le Constructeur* est une œuvre incohérente et malsaine. Le vice essentiel du drame, c'est d'être équivoque. Deux actions s'y mêlent et s'y superposent. L'une, réelle, émane d'un observateur qui pousse l'analyse jusqu'à la minutie; l'autre, symbolique, trahit un poète qui tombe du symbolisme dans le ridicule et l'absurdité. Un architecte de génie déséquilibré, guetté par la démence, est sur le point d'inaugurer une tour qu'il a construite, lorsqu'il retrouve sur son chemin une jeune fille exaltée qu'il a connue enfant, le jour où il a lui-même planté la couronne de feuillage sur la girouette de sa première église, et à laquelle il a promis alors, par jeu, que, lorsqu'elle serait grande, elle serait sa princesse, et qu'il lui bâtirait un château enchanté. Solness, séduit par la jeunesse et par l'enthousiasme de Hilde, lui sacrifie les dévouements obscurs qui se pressent autour de lui. Hypnotisé par la jeune détraquée, il pousse l'imprudence, malgré qu'il soit sujet au vertige, jusqu'à vouloir, comme naguère, fleurir lui-même le sommet de sa tour. Ivre d'orgueil, il attache la couronne inaugurale au sommet de son édifice, lorsque Hilde, incapable de contenir sa joie, s'écrie : « Vive maître Solness ! » Le malheureux perd l'équilibre et tombe. Solness meurt, tandis que Hilde sanglote, avec une passion concentrée et sauvage : « Mon maître!... mon maître! »

Certes, voilà un sujet dramatique étrange par lui-même. Ibsen a beau le réaliser et l'humaniser à force d'observation patiente et d'analyse méticuleuse, cette tragique et enfantine action réflexe exercée par Solness sur Hilde et par Hilde sur Solness est une combinaison dramatique déconcertante, qu'un double détraquement cérébral justifie à peine, et qui, malgré la force incontestable du dramaturge, garde je ne sais quel air d'incertitude et de cauchemar.

Mais le malaise augmente lorsqu'on apprend que Solness, loin d'être seulement un architecte au cerveau fêlé, incarne le poète lui-même. Les premières églises de Solness représentent les œuvres romantiques, les maisons bourgeoises, les œuvres sociales, et les châteaux enchantés, les œuvres symboliques. Hilde c'est la jeunesse, qui exalte et qui tue. Les personnages secondaires sont aussi symboliques que les deux héros : Mme Solness, l'épouse délaissée, c'est le passé avec ses tristesses et ses puérilités; le vieux Brovik, c'est la routine détruite, et le jeune Brovik, c'est l'utilitarisme triomphant. Il n'y a pas jusqu'au docteur qui ne porte son allégorie, et le

traducteur laisse entendre aux initiés de la secte ibsénite que les deux jumeaux de Solness, morts au berceau, représentent la Suède et la Norwège.

L'absurdité d'une conception pareille saute aux yeux. *Solness le Constructeur* est un drame à deux étages. Le premier est réel et le second symbolique. L'action passe d'un étage à l'autre, d'acte en acte, de scène en scène, de tirade en tirade, selon que Solness n'est qu'un constructeur toqué ou qu'il incarne un poète de génie, selon que Hilde n'est qu'une jeune folle ou qu'elle représente la jeunesse nouvelle. Le réalisme profond dont Ibsen est coutumier accentue encore la bizarrerie de ce double jeu. Quand les personnages montrent leur humanité, le sens allégorique du drame s'évapore, et ils la perdent lorsqu'il se précise. A force de passer d'un étage à l'autre, l'action devient incompréhensible, et l'esprit, qui se tend à vouloir la suivre, finit par succomber à une sorte de courbature mentale, de torticolis intellectuel.

Solness le Constructeur est une œuvre de décadence, de la décadence d'un écrivain dont la maturité parfois géniale donnait déjà tant d'exemples d'incohérence, d'enfantillage et d'obscurité. Aussi, malgré mon admiration pour certaines œuvres de ce misanthrope contradictoire et fielleux, de ce saturnien barbare qui plaide toutes les thèses avec la même éloquence malsaine, n'hésité-je pas à déplorer l'influence croissante qu'il exerce sur l'âme germanique, ingrate par là-même envers Goethe et envers Wagner.

III

L'auteur des *Charneux*, M. Georges Garnir, publie, chez Lacomblez, des *Contes à Marjolaine*, qui ne manqueront pas de faire honneur au jeune écrivain. M. Georges Garnir est, on le sait, un Wallon wallonnisant, et Marjolaine, pour lui, c'est la personnification de la Wallonie. Ce symbolisme est plus élémentaire, mais plus touchant que celui d'Ibsen. « Ce que j'appelle ma patrie, dit M. Georges Garnir, ce n'est pas l'étendue des terres comprise entre les arbitraires et vaines limites qu'il a plu aux hommes de tracer par leur crayon promené sur une carte, comme le berger mesure, dans un pré, par un cercle de piquets, l'enclos où il parque ses moutons; non, mon peuple, notre peuple, Marjolaïne, c'est celui dont le cœur s'émeut de même façon que le nôtre, dont l'esprit est ouvert aux mêmes joies ; c'est la collectivité des êtres du même sang, unis par des souvenirs à garder en commun, par des aspirations à formuler d'intelligence. Les provinces de cette patrie-là s'appellent : Ardennes, Famenne, Condroz, Entre-Sambre-et-Meuse. »

Cette Wallonie, M. Georges Garnir l'évoque en des pages pieuses, d'un accent juste et pénétrant. Ses contes, dont la donnée est simple, évoquent, dans des paysages décrits d'une main délicate et fervente, des âmes ingénues et tendres. On devine chez M. Georges Garnir, qui est aussi poète, un frère intellectuel de M. Fernand Severin.

Le nouveau livre de M. Franz Mahutte, *Gens de province*, ne ressemble guère aux contes de M. Georges Garnir. M. Mahutte aime la caricature. Il

trace, avec une verve amusante et sèche, des silhouettes falotes et ridicules. Il saisit avec joie l'aspect étriqué des êtres et des choses. Il voit laid et comique, et nous invite à voir comme lui. Peut-être ce pince-sans-rire est-il un peu superficiel, mais il a du trait et de la malice. Puissent les gens de province, et surtout les vieux professeurs, ne pas trop lui garder rancune!

IV

Dit un Page, un charmant petit livre, sorti des presses liégeoises de M. Auguste Bénard, et orné, par MM. Auguste Donnay et Armand Rassenfosse, d'« interprétations » exquises, est la première œuvre de M. Edmond Rassenfosse, dont les jeunes revues ont fait connaître le nom.

Le petit page qui passa
Chanta des chansons bien tristes,
De longues chansons d'autrefois,
Le petit page qui passa.

Ce petit page, qui pourrait s'appeler Gaspard Hauser, et qui a choisi comme devise le vers si doux de M. Fernand Severin :

Les pauvres qui mourront d'avoir vécu d'amour,

n'est qu'une incarnation de la puberté, de la puberté vierge aux yeux clairs qui vole en chantant vers la femme et qui s'en revient les ailes brisées, pleurant sur son rêve mort.

Ce trouble divin, que le poète du *Lys* et du *Don d'Enfance* a confessé naguère dans des poèmes d'une beauté parfaite, M. Edmond Rassenfosse l'exprime en des chansons vagues, balbutiées, d'une musique enfantine et lointaine, dont j'apprécie le charme naïf :

Joie, joie, joie est dans ma chanson,
Ma chanson d'amour!
Je vous ai revue, ô petite dame,
Je vous ai revue, joie dans ma chanson!

Vous étiez à la fontaine :
Je suis venu à vos genoux,
Vous étiez à la fontaine
Et vous m'avez souri très doux.

J'ai baisé vos frêles mains,
Votre regard s'est fait d'amour;
Vous étiez à la fontaine,
Et je vous ai parlé d'amour!

Joie, joie, joie est dans ma chanson,
Ma chanson d'amour!
Je vous ai revue, ô petite dame,
Je vous ai revue, joie dans ma chanson!

Ces strophes négligées sont charmantes, et elles révèlent un poète. Malheureusement, M. Edmond Rassenfosse n'a pas toujours le négligé aussi

heureux. Il mêle parfois dans sa chanson naïve, à de préciosités bien inattendues, de regrettables vulgarités d'expression. Et puis, comme presque tous ses jeunes confrères, il me paraît sacrifier à des engouements littéraires qui ne sont pas sans danger.

Je dirai librement ce que je pense, et ce qui va suivre vise beaucoup moins M. Edmond Rassenfosse que la plus récente génération des poètes français de Belgique, Flamands ou Wallons. Qu'ils le sachent bien, quoi qu'en disent les petits ramoneurs de lettres qui s'ingénient lourdement à noircir mes intentions, ils n'ont pas, chez nous, de lecteur plus assidu ni plus attentif que moi. Je lis tout ce qu'ils écrivent, et ceux qui les écrasent sous d'hyperboliques éloges intéressés n'en font peut-être pas autant. Mais je n'abdique mon franc juger devant personne. Je ne l'ai jamais fait et je ne le ferai jamais.

Voici donc ce que j'ai à dire :

J'ai peur que les poètes de la nouvelle génération, et en particulier ceux de Gand et de Liége, à force de vouloir « faire du neuf », n'en arrivent, au contraire, à rapetasser d'anciennes ferrailles et à se réfugier, en haine d'un poncif imaginaire, dans le plus réel et le plus vieillot des poncifs.

Ce qu'ils cherchent avant tout, c'est le simple et le naïf. Aussi les voit-on se jeter, à corps perdu, dans la chanson populaire, qu'ils prennent pour une fontaine de Jouvence, et à laquelle ils demandent une renaissance de la poésie.

Faut-il faire ressortir la vanité d'un pareil espoir?

Certes, il existe d'admirables chansons populaires, qui sont comme les enfants trouvés de la poésie. Elles sont nées, un jour de hasard, de la rencontre de l'âme universelle et d'un événement qui passait. La mémoire enfantine des foules les a recueillies, et les transmet d'âge en âge jusqu'au moment où, émerveillé, un Gérard de Nerval leur offre l'hospitalité du livre. Mais Gérard s'est contenté de les noter : il n'a point prétendu en écrire de pareilles. Au lieu de recommencer la complainte de Jean Renaud, il rima les superbes sonnets que l'on connaît.

Je pense qu'il fit bien. Admirons les chansons populaires lorsqu'elles sont admirables, et ne les pastichons pas. Pour en inventer, il faudrait être, non pas un poète, mais un peuple. Lequel d'entre-nous est un peuple?

En vérité, rien n'est plus vain, rien n'est plus dérisoire que ces roueries littéraires, ces yeux de blasé qui visent au naïf et qui retombent piteusement dans l'artificiel et le mécanique. Que le diable emporte ce syndicat de poètes dévoyés qui travaillent sans succès à composer des refrains de nourrice, dont les nourrices ne voudraient pas pour bercer les enfants, — et qui nous endorment!

Assurément, de grands artistes se sont inspirés de la chanson populaire. Mais je défie qu'on m'en cite un seul qui se soit piqué de les pasticher! La chanson populaire, en effet, n'a été pour eux qu'une matière première, et rien ne ressemble moins à leurs œuvres glorieuses que cette matière éparse dont elles sont sorties. Le génie a soufflé sur ce chaos, et c'est de ce souffle que naît la lumière.

Qu'est-ce d'ailleurs, je vous prie, qu'une chanson populaire qu'on ne chante pas? Un bateau qui ne va pas sur l'eau, une chose inerte, vide et morte. Ce n'est pas même un bateau : c'est la moitié d'un bateau! La chanson populaire n'existe que si elle est chantée. C'est par la musique que s'expliquent et se justifient les irrégularités du vers Quand la rime n est pas au bout du mètre, elle tinte dans la mélodie, elle carillonne dans le refrain. Maintes chansons populaires furent composées sur des airs connus. Il est donc permis d'affirmer, contrairement à l'opinion reçue, que la chanson populaire se rapproche des poèmes à forme fixe.

L'imitation de la chanson populaire, même si elle échappait au reproche d'être absurde et contradictoire, n'offrirait d'ailleurs aux poètes qu'un champ nécessairement étroit et ingrat.

Toutes les chansons populaires se ressemblent. Elles roulent sur quelques thèmes généraux, communs à tous les peuples et à tous les âges. Et c'est le pastiche de la chanson populaire que l'on propose à la Poésie, sous prétexte de l'émanciper et de l'affranchir!

Aussi la plupart des jeunes poètes passent-ils leur temps, les uns à nous raconter la légende de Loreley, les autres à rééditer des contes de fées. Et quand ils ont fini, ils recommencent. Le nombre de fois que le beau chevalier traverse la forêt, malgré le dragon, pour aller épouser la princesse endormie est incalculable. Oh! ce chevalier! Il nous obsède; il est partout, on ne voit que lui. Et cette princesse, qui s'éveille et qui se rendort pour se réveiller de plus belle! Doivent-ils être fatigués, ces deux personnages désormais indispensables à tout jeune rimeur qui se respecte! Quelquefois, il est vrai, la princesse s'appelle la petite reine, et le chevalier le page, le trouvère ou le troubadour. Mais on les reconnaît tout de suite et l'on salue. Et la tour, la fameuse tour, jette-t-elle assez d'ombre sur notre horizon. Depuis que Rimbaud écrivit la chanson de la plus haute tour et qu'il a plu à M. Gérardy de rimer cette chanson exquise : « La vieille tour a la parole... », les tours poussent comme des champignons après la pluie. Il ne croyait pas si bien dire, M. Gérardy. Oui, la vieille tour a la parole, et elle parle, elle chante, elle crie, elle fait à elle seule un tapage qui couvre la chanson des trois mille chevaliers, pages et troubadours qui célèbrent les trois mille princesses! Ah! la tour, prends garde! Tu parles trop, et comme le patois s'en mêle, nous te surnommerons la tour d'Auvergne!. Tu ne l'auras point volé.

Ce n'est pas tout : il paraît que le poncif de la chanson populaire ne suffisait point. Ils y ajoutent d'autres poncifs. C'est ainsi que, grâce aux *Lieds de France* de M. Catulle Mendès et aux chansons de M. Maurice Maeterlinck, la vertu du nombre trois est définitivement reconnue. Les chevaliers sont trois, les princesses sont trois, les tours sont trois. Les *trois* sœurs ont voulu mourir ; la forêt leur a donné *trois* baisers. *Trois* jeunes filles reviennent d'Orient, et *trois* ans après, on les rencontre encore. Elles chantent à la première et à la deuxième porte, afin de pouvoir chanter à la *troisième*. Elles poussent *trois* cris d'effroi. Au premier cri on voit voler *trois* colombes, au deuxième *trois* cygnes, au troisième *trois* corbeaux. Elles pleurent *trois* nuits, après avoir acheté *trois* couronnes d'or, *trois*

rets d'argent et *trois* nœuds de fer. On sonne *trois* fois du cor; on trace *trois* signes sur la porte; on massacre *trois* petites filles; le troubadour a *trois* cordes à sa lyre; *trois* serpents poussent l'esprit d'imitation jusqu'à siffler pendant *trois* ans, *trois* agneaux jusqu'à brouter pendant *trois* ans et *trois* archanges jusqu'à veiller pendant *trois* ans. Et les trois sœurs, devenues aveugles, montent à la tour, qui reprend la parole avec une déplorable volubilité.

J'ai lu tout cela *trois* fois. La première, j'ai souri *trois* fois. La deuxième, j'ai bâillé, *trois* fois aussi, et la *troisième*, j'ai répété *trois* fois le vers de M. Paul Redonnel :

« *Ah! Nom de Dieu, de nom de Dieu, de nom de Dieu!* »

Voilà donc où nous en sommes, en l'an de grâce 1893. Tout est triple, et Mme Adam va croire que la Triplice envahit la littérature. Et c'est pour se livrer impunément aux douceurs de cette nouvelle règle de trois que les jeunes poètes répudient avec honneur la prosodie de Théodore de Banville! Le vers de Hugo et de Baudelaire ne répond plus aux besoins de la poésie contemporaine, comme le dit élégamment la direction du *Réveil* de Gand. On est tellement engorgé de vastes pensées, qu'on doit renoncer à les faire entrer dans le vers traditionnel. La princesse fait des manières, le chevalier se met en travers et la tour, couchée tout du long sur le papier, dépasse de plusieurs aunes la limite de l'alexandrin. Les imitateurs s'en mêlent, et les pissenlits de mille patois variés fleurissent aux pieds de la princesse. Les moutons de Panurge font *bê, bê, bê*, la poésie retourne à sa plus simple expression, l'onomatopée, et la tour de Babel sourit de loin à son innombrable postérité. Le génie, disait Baudelaire, c'est de créer un poncif.

Nos jeunes poètes en ont créé plusieurs, qui sont communs à la Wallonie et aux Flandres. C'est la réconciliation des races. Le bonhomme Clesse doit être content.

ALBERT GIRAUD

Le Complot Parnassien

Le Complot.

Depuis quelques semaines le bruit courait qu'après la revision de la Constitution, le gouvernement belge décréterait le vers polymorphe obligatoire.

M. Albert Giraud, plongé dans les délices des *Dernières Fêtes*, et M. Iwan Gilkin, qui du fond de ses *Ténèbres* vagissait plaintivement *un' poco più di luce!* réunirent secrètement leurs amis autour d'un vers de Mme Blanchecotte, le lundi 17 mars, à onze heures du soir, à *la Patte de Dindon*.

Le Plan.

On décida tout d'abord de laisser dans l'ignorance la plus crasse MM. Demolder, Vielé-Griffin, Friche, Bernard Lazare et Mme Pirotte. Le mot d'ordre fut : *Hémistiche et Mystère!*

L'Exécution.

A onze heures vingt minutes on expédia à M. Georges Kaïser un télégramme inutile, afin de dérouter l'Histoire.

A onze heures trente minutes un conjuré déguisé en Ecrivain Sincère offrit adroitement au concierge du ministère de la justice un numéro de *la Revue rouge*. L'effet fut foudroyant. Le malheureux s'affaissa dans une léthargie aussi regrettable que profonde.

M. le Ministre de la Justice, qui, depuis la publication du *Parnasse de la Jeune Belgique* s'était tenu à l'abri de toute littérature, afin que rien ne vînt gâter ses délicieuses impressions, reçut à bout portant la collection complète de *l'Art moderne*. Trois minutes plus tard, il signait — des deux mains — l'ordre d'arrêter et d'incarcérer le chef de l'anarchie littéraire en Belgique, M. Edmond Picard.

Le Vers-polymorphe en Prison.

Le redoutable chef de l'anarchie littéraire fut arrêté le mardi 18 mars, à 7 heures du matin. A midi, au café de *la Lanterne*, une académie d'anarchistes littéraires fut fondée pour étudier le moyen de délivrer le martyr du Vers-polymorphe. A trois heures, ces messieurs tuaient le ver traditionnel.

Le Prisonnier. — Attentat à la littérature nationale.

Le prisonnier avait emporté dans sa cellule deux livres : ce n'étaient ni un roman poldérien ni un conte d'Yperdamme La nouvelle de cet inqualifiable attentat à la grandeur des Lettres Belges pétrifia les anarchistes conjurés. A trois heures trois quarts ils décidèrent de « rendre hommage aux faits ». A quatre heures, les Parnassiens vainqueurs et désormais redoutés, signèrent l'ordre d'élargir le prisonnier.

LA PLUS BELLE PRINCESSE

SUR LA PLUS GROSSE TOUR

La princesse sur la tour
Qui picote un peu d'amour,
Picoti, picotin,
Lève sa queue et saute à l'eau
Dans le fossé du château.

Un beau page au nez troussé
Qui passait près du fossé,
Picoti, picotin,
Tire ses chausses, ôte ses bas
Et vers elle nage à grands bras.

Mais comme il était tout nu
Elle n'en a pas voulu,
Picoti, picotin,
Préférant mourir dans l'eau
Que de lui toucher la peau.

Lui, quand il revint au sec,
Il chanta sur son rebec,
Picoti, picotin,
Lève ta queue et saute en bas
La triste histoire que voilà.

Vicomte POURDEUX.

MEMENTO

Les idées de M. Maubel. — L'article de notre ami Henry Maubel, que nous publions dans le présent numéro, est une théorie de l'antithéorisme. Il est assez piquant de voir un spirituel écrivain dogmatiser ainsi contre les dogmes. Nous nous permettons de faire remarquer à M Maubel que c'est dans un vilain petit bouquin théorique qu'il a appris la grammaire, dans un autre bouquin théorique qu'il a appris la syntaxe, tant et si bien que c'est grâce à l'étude qu'il a faite jadis, de la théorie de l'art d'écrire, qu'il se trouve aujourd'hui en état d'écrire une théorie contre la théorie de l'art d'écrire. Ingratitude, voilà bien de tes coups!

Il y a dans cet article, que je réprouve d'un bout à l'autre, une phrase que je dois relever, car c'est un affreux blasphème : « Si vous voyez que des gens s'occupent à établir des lois et des règles, dites-vous qu'à leur place déjà la vie se fige, que la science a pris possession du terrain et pressez le pas : l'art est au delà! »

L'auteur de ces lignes est pourtant un fervent admirateur de R. Wagner qui, avant d'écrire ses chefs-d'œuvre, formula toute la théorie du drame lyrique (*Opéra et drame*)!

Baudelaire, Edgard Poe, Léonard de Vinci, Gœthe, Victor Hugo, Flaubert furent les théoriciens de leur art. — « Pressez le pas, l'art est au delà!!! »

I. G.

Le directeur de *la Jeune Belgique* a reçu la lettre suivante :

Mon cher Iwan,

La presse quotidienne ne nous habitua guère à la déférence vis-à-vis de la poésie; aussi, lorsque un journal consent à consacrer trois colonnes de sa première page à un compte rendu compréhensif d'une causerie littéraire, il me semble que nous devrions signaler cette attitude insolite par des félicitations et des louanges.

C'est pourquoi j'ai trouvé fort inutile de relever l'erreur commise par le *Journal de Charleroi*; puisque *la Jeune Belgique* s'en fait l'écho, il me faut bien déclarer que je n'ai rien dit de pareil.

Je reconnais donc, pour te faire plaisir, que Verlaine est resté parnassien dans ses *Poèmes saturniens;* mais, j'ajoute, pour réjouir ceux du vers libre, que dans l'œuvre du grand Ingénu, les *Poèmes saturniens* ne sont pas ce que j'exalte de préférence.

Cordialement.

Jules Destrée, vil prosateur.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Saint-Maurice, 26 *mars*.

Monsieur,

Des excuses, je vous envoie de palpitantes excuses.

Avez-vous lu *la Revue blanche?* On vous y embelge à cause de moi. Mes vers ont paru flandrards aux puissantes boutures de Francisque Sarcey qui frondoient dans cette feuille titulairement incolore. « C'est plutôt médiocre, savez-vous? » ironisent ces naturalisés d'hier qui portent des noms scandaleusement exotiques : Outre-Rhin et Outre-Manche mêlés dans un fraternel saladier. On me la fait à l'Ile-de-France, misère! alors que mes aïeux ont combattu aux côtés de Jean de la Flèche, le puceau de Tours, le héros de Montdessin! Mais ai-je à m'offusquer de la dernière pensée de Véber?

Votre...

Chantrailles.

Le Réveil de Gand trouve bizarre que M. Albert Giraud parle des « helminthes de

la décomposition », et profite de l'occasion pour nous apprendre que les helminthes sont des « métazoaires septiques ».

Grand merci. Malheureusement, les helminthes sont des entozoaires, et les sceptiques, c'est nous.

Compliments à M. Jachère, à Phœbus Jouve et à Valmy Baisse ! Il y a un personnage de Paul De Kock qui s'appelle Baisemon.



Nos remerciements au *Magasin littéraire* qui très aimablement reproduit une page de l'article de M. Verlant sur Iwan Gilkin, et qui veut bien reconnaître les « immenses services » rendus par *la Jeune Belgique* aux lettres belges. Cordialement merci !

Ce numéro du *Magasin littéraire* (15 avril) est d'ailleurs très intéressant. La littérature y tient une large place. Mais il nous est impossible de partager les opinions de M. Armand Thiéry sur l'art et la morale. Les articles que publient les jeunes écrivains de la plus récente génération nous inquiètent pour l'avenir de la littérature en Belgique. De jour en jour des principes et des tendances que nous croyons profondément dangereux se manifestent plus hautement et trouvent des défenseurs plus convaincus. Voilà pourquoi nous protestons.

M. A. Thiéry combat la formule « l'art pour l'art », bien qu'il lui reconnaisse un sens austère et désintéressé, qui est le nôtre (voir *la Jeune Belgique* du 15 septembre 1891 : l'Art pour l'art au Congrès de Malines). A cette formule il préfère celle-ci : « l'Art pour le beau ». Cela nous importerait peu, si cette formule n'était à la merci de la définition que l'on donne du Beau, — et précisément M. Thiéry en donne une qui est inadmissible. M. Thiéry transporte ainsi sur le terrain philosophique la recherche d'une formule où nous n'avions voulu trouver qu'une règle pratique.

Enfin, chose non moins grave, l'article de M. Thiéry est entrelardé de propositions dangereuses, que nous ne pouvons laisser passer sans protestation. S'appuyant sur ce que Taine appelle la « bienfaisance » de l'Idéal, il écrit : « Comme au temps d'Homère, la société a besoin que nous aimions nos femmes et aussi que les proses, les poésies et les arts nous les fassent aimer bonnement ; je tiens que les contes jaunes, verts ou bleus qui nous les font aimer purement, amoureusement, franchement, sont de belles et bonnes œuvres d'art. »

Il suffit, pensons-nous, pour en faire justice, de signaler cette bizarre esthétique qui aboutirait à mettre le plat optimisme de M. Ohnet au-dessus du grand art pessimiste de Leconte de Lisle. L'art n'a pas plus mission de nous faire aimer nos femmes que de célébrer la meilleure machine à coudre. Utilitarisme ! Utilitarisme ! Voilà le gouffre vers lequel, tout doucement, à grand renfort d'idées morales, on s'efforce, en ce temps, de pousser l'art. *Caveant poete !*



Une petite feuille de salade qui s'intitule *la Lutte pour l'art* et qui n'a d'autre signataire que M. Villeval, imprimeur typographe à Saint-Josse-ten-Noode, émet au sujet de *la Jeune Belgique* des sottises aussi grossières qu'anonymes. Si les quelques goujats et rastaquouères de lettres qui se dissimulent derrière M. Villeval, imprimeur typographe à Saint-Josse-ten-Noode, s'imaginent qu'ils vont nous induire en polémique, ils se trompent.

On demande une Jeanne Darc littéraire. La poésie française est déplorablement envahie par d'obstinés Anglo-Saxons et de bouillants Palicares qui, rebelles à l'harmonie autochtone du vers français, l'oreille toujours sollicitée par les musiques de leur pays natal, ont entrepris de bouleverser le Parnasse de France et de lui imposer des lois de leur façon. L'Anglo-Saxon Vielé-Griffin s'est proclamé le Bedford de cette invasion. Il ne semble pas que les jeunes portelyre de France songent à lui opposer la moindre résistance. Aussi assiste-t-on à ce spectacle bizare : tandis que la jeunesse des Gaules laisse faire les Grecs et les Anglais, c'est de Bruxelles que s'élève (étant toutefois supprimée la musique du R. P. Halévy)

le belliqueux refrain : « Jamais en France, jamais l'Anglais ne régnera! »

Mais aussi, pourquoi M. Vielé-Griffin s'en prend-il à *la Jeune Belgique?*

Notre ex-collaborateur, qui jadis nous envoyait des vers avec empressement, affirme aujourd'hui que « notre polémique est un peu villageoise et que nous représentons peu l'avenir depuis que M. Georges Eekhoud, le vigoureux Flamand, s'est retiré de nous ».

Alors, M. Vielé-Griffin ne collaborait à *la Jeune Belgique* qu'à cause de la présence d'un vigoureux Flamand? Cette septentrionalité l'honore — et le dénonce.

Anglo-Saxon voyant l'avenir dans le flamand, ô l'étrange poète français!

Que Jeanne Darc, la bonne Lorraine, l'ait en sa sainte garde!

Une profonde pensée de M. Vielé-Griffin, à propos des sonnets de M. de Heredia : « Mais enfin, la poésie ne s'arrête pas au quatorzième vers, ceux-ci éployassent-ils tous et chacun leurs douze syllabes au complet. »

Nous avons consulté là-dessus M. de la Palisse, qui nous a répondu : « Puisqu'un sonnet n'a que quatorze vers, il faut bien que la poésie s'arrête au quatorzième; on m'assure aussi qu'il n'existe pas de triangle ayant quatre angles. »

Une autre belle pensée de M. Vielé-Griffin : « Sa voix (celle du poète) dût-elle, au prix d'une spécialisation atrophiante, sonner plus haute dans le choral perpétuel des anthologies parnasso-sixtines, le poète ne saurait néanmoins se complaire à des vocalises de chapon. »

Voilà qui est fort bien. Mais quel charabia, mon Dieu, pour apprendre au monde que les poètes, comme les autres hommes, aiment à garder leurs propriétés intactes.

Et jamais nous n'avons entendu dire que les gardiens du Parnasse eussent l'habitude de demander aux néophytes la bourse ou la vie.

Résumé général de la théorie des néophages :

« La crotte la plus fraîche est toujours la meilleure. »

M. Verspeyen, l'antique directeur du *Bien Public*, est allé dernièrement à Liége, où il a harangué la jeunesse catholique. La conférence était annoncée sous ce titre : *La Jeune Belgique.*

Au lieu de parler de *la Jeune Belgique*, le vieux pitre de la Byloque a offert sa fille Léopoldine en mariage aux cent cinquante jeunes gens qui pâmaient sous l'œil attendri de Mgr l'évêque de Liége. Il a aussi vanté le bourgogne de son curé et narré les belles querelles théologiques et littéraires auxquelles il se livre avec un jeune copurchic des bords de la Coupure, de qui les sonnets ont le don de chatouiller Mlle Léopoldine a l'endroit sensible. Cette jeune personne paraît, d'ailleurs, jouir d'un naturel entreprenant : M. son père a avoué qu'il l'a parfois surprise en conversation dangereuse avec des animaux. M. le directeur du *Bien Public* a failli ainsi devenir le beau-père de sa basse-cour.

On juge du succès de ces confidences : Mgr de Liége riait aux larmes; les cent cinquante jeunes gens frétillaient comme de petites anguilles folles de leur corps, et peu s'en est fallu qu'ils n'épousassent, sur l'heure, Melle Léopoldine à la queue leu-leu. Cette bouillante enfant aura donc de quoi satisfaire à son brillant tempérament : elle ne contristera plus le directeur du *Bien Public* par des familiarités déplacées avec des mammifères inférieurs.

Voilà pourquoi la jeunesse doit se consacrer au relèvement de l'ouvrier.

Après ce prodigieux discours, M. Verspeyen, dûment arrosé de bourgogne, est rentré à Gand, où il a été interné dans les bureaux du *Bien Public*. Son état inspire les plus vives inquiétudes. Quant à Monseigneur l'évêque, il n'est pas encore tout à fait remis du fou rire dont ses pieuses entrailles ont été secouées par les inénarrables

bouffonneries du sous-Giboyer détraqué qui serait le plus bel ornement de la colonie de Gheel, si, en Belgique, on mettait les choses et les gens à leur place.



Notre prochaine chronique littéraire sera consacrée aux œuvres suivantes : *Claudine Lamour*, *Odes en son honneur*, *Elégies*, *Chevaleries sentimentales*, *la Chevauchée d'Yeldis*, *Africa*, *Contes au Perron*, *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, etc., etc.



Lire dans *la Société Nouvelle* du mois de mars, *Chardonnerette* de M. Georges Eekhoud, la suite de l'*Histoire des lettres belges* de M. Francis Nautet, et des vers de M. Emile Verhaeren. Lire aussi l'article de M. André Fontainas, sur *les Trophées*.

Nous avons remarqué dans cet article le passage suivant :

« Comme à toute entreprise grandiose et dominatrice, du front étroit de la cohue la raillerie ricana de faciles quolibets à l'adresse des redresseurs d'idéal, et fut décrété le dogme de leur impassibilité, comme l'on sait. Quelle réfutation à cette balourdise, mieux que leurs œuvres? et lequel parmi eux tous, soit que les environne la facile rumeur d'une éphémère popularité : Coppée, Mendès ou Silvestre, soit que le diadème de l'alme gloire, et le laurier précieux pour eux s'apprêtent ou leur soient décernés : Dierx si méconnu toujours et si grand! Mallarmé, Verlaine, aujourd'hui Heredia, a pu succomber à l'ineptie d'un tel reproche, dont le bruit néanmoins perdure, pour permettre à quelques oisifs cérébraux de leur dénier encore le juste renom? »

Chose piquante : l'article de M. André Fontainas n'a déterminé aucun collaborateur de *la Société Nouvelle* à donner sa démission.



La *Revue Blanche*, qui naguère faisait grand cas du talent de M. Fernand Severin, le plaisante lourdement à propos du très beau poème intitulé *La chanson douce*.

Quel est ce mystère, ô Natanson?



La *Revue Générale* du mois de mars contient des pages remarquables de MM. Georges Legrand, Van den Bosch et Gilbert, ainsi qu'une belle étude de M. Ernest Verlant sur M. Iwan Gilkin.



M. Louis Dumur publie dans le *Mercure* d'intéressantes traductions de Minsky.



Notre ami et collaborateur Léopold Wallner a terminé son cours d'histoire du clavecin par une mémorable séance consacrée à la famille Bach.



M. Ernest Lavisse a été reçu par l'Académie française.

Son discours de réception, consacré à l'éloge de l'amiral Jurien de la Gravière, renferme la perle que voici :

« L'amiral fit, en ce monde, ce qu'il y devait faire : il est entré dans l'autre tranquillement. »



LE MACAQUE FLAMBOYANT.

La récolte de ce mois est magnifique. Jugez-en :

« Habitués à ne chercher leurs arguments qu'en les livres, *les Trophées* ont été incorporés dans leur bibliothèque militante... »

(*Art Moderne* du 9 avril 1893.)

« D archer, aux grands arcs éployés prendre posture et maintien, et si loin, flèche, lancer une âme par l'ascendant chemin illustre, si loin *par de là*, qu'ignorance en éternité soit aux autres, de là OU la chute.

Or, en ce départ de trop de visions réflexes incité, bon mousse sais-tu la direction du hors-soi, autrement que par la rose des vents effeuillée complémentairement à ton âme,

puisque le spleen déjà, d'OU tu ne fus, est, et que revenus avant l'aller, tes yeux n'affirment qu'un angle peut-être, entre d'autres plus lumineux d'étoile, mais nulle terre tangible, où pour tes colonies, serait le drapeau vraiment notre et patrial, dans les voix en canon des anges, à hisser. »

Lors folie, quitter ton clavecin et cette ville de toute ta vie symphonique, pour l'autre rythme adventice des goëlettes et les assonnances magiques à savoir, sous telle figuration féminisée de brouillards chevauchés d'eaux quand *on* sera dans l'en-allée.

Et cependant à quels atlas, consultés hors les marges, par les légendaires planisphères bleuies d'astres et de mers de confusions, lire la terre ou l'étoile d'élection vers laquelle tendre la chair ou l'âme.

Petit travail de cul-de-jatte aux fenêtres d'un village, — car sont loin les planètes ; — mais va ravaudeur de l'OU trop porté des chefs de gare et des capitaines de navire, au canevas des longitudes et des latitudes et par les rapiéçages mauves des Europes et les cretonnes fleuries des Amériques économisées, va où, animalement, tes yeux guident vers cette lune de miel mal-apassionnée, en la province — pour ta tristesse — d'une honnête femme. »

(*Floréal* du 15 février 1893.)

« Je passerai cependant cette distraction enfantine si chère aux critiques : analyser le style de l'auteur ! Celui-ci est comme une coulée saisissant et rendant toute la vie, tout le mouvement, plastique et psychique. Et voilà. N'est-ce pas le simple et humble devoir de la phrase ? Et l'artiste ne réalise-t-il pas tel qu'il conçoit, toujours ? Je ne crois pas à la partie d'idéal qui reste dans le cerveau, sans parvenir à se réaliser dans l'action verbale, picturale ou sculpturale. Je n'y crois que comme étant illusion sur nous-mêmes. Et pour moi, un artiste complet, patient et laborieux, passe tout entier dans son œuvre.

Il existe d'abord comme base et comme fonds l'étendue de la conception, et puis, comme exécution, des degrés de patience et de labeur. Comme tout cède à la vie dans le monde, la grammaire et la syntaxe n'ont qu'à lui céder maintenant. Est-ce qu'il n'est pas visible que celles-ci n'ont été que le guidon des mots, pour notre pensée à travers les mots, un pur mécanisme qui, une fois connu, nous aidait à nous retrouver dans la compréhension de la phrase verbale ou écrite. Nous n'avons plus besoin que de l'aide de notre intelligence prompte et étendue et de nos connaissances, pour nous retrouver, et du coup la langue abandonne la symétrie et la formule, pour tomber plus d'aplomb comme une coulée sur la vie plastique et psychique, elle cesse d'être une langue pour devenir les imprévus et infinis phénomènes du mouvement. »

(*Le Mouvement littéraire* du 8 avril 1893.)

« Et le rictus de ses lèvres
Où perdure un long dégoût,
Aux tenaillements des fièvres
Semble accorder un absoud ;

Les fièvres du désespoir
De connaître un monde infâme
Et peut-être aussi d'avoir
Déflorescé très belle âme.

Ce rictus paraît vengeur
Bien qu'un peu miséricorde,
Dessinant d'un trait majeur
L'irrémédiable discorde. »

(*La Revue Rouge* de mars 1893.)

« Le Destin disparaît dans l'horizon hideux
Comme un spectre repoussant et perfide
Qui étend ses bras en longs gestes vers les cieux
Et inonde son chemin d'un gluant liquide. »

(*Le Réveil* de février-mars 1893.)

Décidément, ils sont très forts ; il ne leur manque que la parole !

Continuons la série :

« La dominante, au salon des XX, c'est le souci du neuf ou du reneuf, le raffinement de l'invu et la recherche de l'inédit ou de l'exhumé.

Au hasard de mes notules :

Lemmens, chercheur jusqu'à l'inquiétude, très épris pour le moment de l'illustration présentant un alliage hybride mais attachant de japonisme et d'anglicisme, un ornemaniste qui composerait de délicieux modèles de bijoux en train de ressusciter l'arabesque et de rajeunir le frontispice.

De Gouve de Nuncques, du naïf ou du néo-firmitif, visions d'enfant ou de blasé débonnaire, impressions rendues avec une gaucherie attachante, d'une patte gourde

mais fervente. A citer : *l'enfant au hibou*, et un *Berger*, et un admirable portrait d'Henry de Groun.

Ensor, le coloriste à la dynamite, un triste jusqu'au sardonisme : à la fois pince-sans-rire et fulgurant.

Mlle *Holleman*, sollicitée par l'ange du bizarre : du Carle Vernet macabre.

Jan Toorop, hanté des symboles et qui tend par trop, lui, le vigoureux et ressenti coloriste, à se déprendre du symbolisme immanent de tout art sincère.

Rops, le grand confesseur du nu moderne, le vivisecteur à l'eau forte.

Tom Pricker : le rébus magnifié.

Charles Doudelet : enfiévré de la peur ambiante, du désespoir et de l'effroi des choses ; des paysages lus dans Maeterlinck, hargneux, maléfiques, des entrées de gorges maudites devant lesquelles des conjurateurs s'angoissent en occultes sérénades.

Hornel, le plus coloriste — dans le sens flamand — des Anglais pourris d'italianisme médiéval.

Van Rysselberghe, un des seuls pointillistes qui fassent oublier, c'est-à-dire qui justifient le procédé.

Léon Frédéric, toujours intéressant, mais moins heureux que dans ses compositions précédentes.

Rodin, représenté par un magistral buste de César Franck.

Gaspard : un jeune maître. Son *Baiser*, d'une chasteté hardie, d'une volupté contenue, forme une opposition bien venue à une des œuvres populaires de Lambeaux, son maître.

Toulouse Lantrec : l'affichage infernal et macabre, l'apothéose du monde sombre et cryptogame chancrant Paris la grande « ville de joie ».

Carpentier : des poteries d'argent pour les Gambrinus fin de siècle.

Besnard : le Messie du vitrail. »

(*La Revue Rouge* d'avril.)

« Ces grandes machines littéraires, telles que les *Rougon*, la *Comédie humaine*, n'ont, en vérité, plus de raison d'être. L'existence s'activant, elles retardent fatalement sur l'actualité ; leur caractère d'épopée en tant de chants jure avec l'ambiance moderne. »

(*La Liberté* du 24 avril.)

« *Des* petites princesses rentraient du théâtre... »

(*La Société Nouvelle* d'avril.)

« Il *se* recula un peu... »

(Id.)

« Un Saint Georges bardé de vermeil *et dont* Saint-Pierre conserve la clef d'argent... »

(Id.)

« A propos de la forme de l'Art pour l'Art, *des* justes réflexions de M. Vielé-Griffin... »

(Id.)

« Leurs âmes mignonnes d'enfant
Mélancolient des chants d'adieu... »

(*Le Réveil* d'avril.)

L'Art Moderne demande « qu'on enseigne, dans les écoles, à jouer de l'harmonica et de la flûte en fer blanc ».

Que messieurs les esthètes commencent!

L'Art Moderne s'extasie devant ce vers de M. Vielé-Griffin :

« Le vent passe dans les peupliers »

et s'écrie : « Quelle raison vaut celle-là! »

Réponse : La raison d'un plus fort, qui, rompant avec la banale habitude parnassienne de faire passer le vent dans les peupliers, fera passer les peupliers dans le vent!

Fleurs de littérature belge :

« ... Et d'un vol rapide, qui produisit entre les maisons une musique presque imperceptible *mais* rappelant celle des harpes... »

Cela rappelle aussi la phrase célèbre :

« Il se nommait Anatole, et *cependant* il avait dix mille livres de rente. »

M. Henry Van de Velde, dans *Floréal*, fait savoir aux peintres et aux sculpteurs que

« le tableau et la statue sont des formes épuisées et scrofuleuses ».

Voilà !



Quelques sobriquets congolais, en usage sur les bords du Kassaï :

Lolo Motoko : sans derrière.

Mafuta Mingi : l'homme aux tripes pendantes.

N'Tu N'Guvu : sourire d'hippopotame.

Niama : viande.

Mupongo : celui qui ne connaît rien...!

(*Traduction de* VATÉTÉ.)



Dernières nouvelles :

(De notre correspondant gantois.)

La princesse est de nouveau montée sur la tour. Elle a regardé l'eau avec son fuseau. Le prince a passé, et la princesse est tombée dans l'eau.

Phœbus Van Artevelde.

PRIÈRE

Seigneur, vieux et vénérable parnassien d'en haut, ne permettez plus à la princesse de monter sur la tour, et vice-versa! Empêchez le chevalier de passer, même s'il est gentil ! Rappelez aux jeunes poètes qu'on regarde avec les yeux, non avec un fuseau, fût-il d'approche, et délivrez-nous du folklore, de la folklorose et des troubadours folklorotiques ! Amen !



Les poètes de la nouvelle école, romans, vefslibristes, polymorpheux, instrumentistes et mélopéistes ont décidé de publier un parnasse intitulé *Florilège.*



Sous presse, chez Edmond Deman : *Les Campagnes hallucinées*, par EMILE VERHAEREN.



M. Albert Giraud publiera prochainement une réédition du *Scribe*, avec une préface conciliante, et un curieux portrait de feu Jean Heurtaut par M. Georges Lemmen.



On écrit d'allemagne à la *Gazette* :

C'en est fait du filandreux alexandrin ! il a vécu. On fait maintenant en Bavière — le pays leader en matière d'art allemand — des poèmes non pas en quatre vers, — c'était bon pour le vieux Heine, ça — mais en quatre syllabes ! Oui en quatre syllabes ! Quand on en compte six, le *Gedicht* est trouvé long.

Et tout doit y être : la rime, la pensée, le tableau et la poignante impression.

Voici, par exemple, le Gedicht : le poème ou plutôt — le mot poème a vieilli — le télégraphème de « la Repoussée »:

Pardonnerais ?
Moi ?
Toi ?
Jamais !

Il y a plus de quatre syllabes, — j'en compte sept, — mais soyez assez bon de m'excuser ou mieux d'excuser la langue française; elle ne saurait rendre le télégraphème nouveau-parnassien plus laconiquement.

Vous voyez la scène : une femme infidèle se jette, éplorée, les cheveux dénoués, aux genoux du mari ou de l'amant qu'elle a trompé et sollicite le pardon de sa faute. Lui, le cruel, l'impitoyable, repousse la Madeleine sanglotante et d'un mot termine le drame : Jamais ! Le tout ne dure qu'une seconde.

C'est ce qu'on appelle à Munich faire non pas un tableau en un coup de brosse, comme Rubens, mais représenter une scène en un coup de plume. C'est de la littérature instantanée.

Voulez-vous connaître aussi le télégraphème de « l'Amant grossier » qui est arrivé à son but?

Heureux !!!
aussi amoureux
que crapauds
sont gros.

En allemand, c'est bien plus joli et plus court.

Le poète du Neue Parnass — du Nouveau Parnasse — s'appelle conpoète ; en allemand : Compoet Parmi ces illustrations « aurorantes », citons M. Max Dauthendey, un coloriste littéraire d'extrême puissance.

Comme certains soi-disant wagnériens prétendent pouvoir tout représenter par le son musical : un oiseau qui vole, la neige qui tombe, le froid qu'il fait en Russie, une nymphe qui se baigne, etc., etc., de même M. Dauthendey « peint en mots ». La langue est sa palette et la plume son pinceau : votre âme sa toile.

Il ne dit pas un pouls pressé, fiévreux, mais « le battement de pouls rouge », « rothen Pulsschlag ». Quand il sent mauvais quelque part, l'étendue est « pourrie » comme une pomme trop mûre.

Le Nouveau-Parnassien entre dans un temple :

« Haut espace vide — autel — prêtre en chemise à petits plis — cierges aux yeux lumineux et gelés en épines d'or — silence bleu d'acier : « Stahlblaue Stille ! »

Vous ne direz pas que ce silence bleu d'acier n'est pas une trouvaille ? Et ces umières gelées ne sont-elles pas une trouvaille non plus ? Que Gœthe ose encore se montrer !

« Un courant écarlate saigne sur la croix pâle. » Le jour tombe lentement et le silence qui était bleu d'acier devient — oh ! devient ! — « brun de marais » : Moorbraun. Si ce n'est pas là de la couleur littéraire, je ne sais où il faut en chercher.

Laissez-moi vous présenter aussi le Nouveau-Parnassien M. Arno Holz. Il est à sa fenêtre et appuie son front de conpoète à la vitre d'une maison située dans l'isolement au bord de la mer. C'est l'automne. Herr Arno Holz regarde dehors, voit la nature triste et devient triste aussi. Voici le télégraphème que lui a inspiré cette mélancolique situation :

Eine Düne.
Auf ihr
Einsam....

Pardon ! j'avais oublié, sous l'effet de cette magique poésie, que c'est en français que je dois vous écrire. Recommençons : « Une dune — sur elle — isolée — une maison — dehors pluie — moi à la fenêtre — derrière moi : tic tac ! — front contre vitre. — Rien ! — Ciel gris — grise mer — grise âme ! »

Pas de succès en Bavière : trop long !

Un télégraphème ne saurait durer aussi longtemps. Plus de temps pour déguster le vin, il faut avaler le verre d'un trait.

Le Nouveau-Parnassien Herr Carl Busse a trouvé ceci : les giroflées qui dorment debout !

Puis vient le « voyant de cadavres », Herr Ludwig Schorf. Voici le Gedicht du « Bouquet » envoyé probablement par un Céladon affadi à une femme de marbre : « Bouquet ! — rouges, blanches azalées — vert froid de cadavre. »

Dans sa « déclaration d'amour », un poème également cadavéreux, nous lisons : « J'avance en des rangées sans fin — les lanternes me regardent fixement. — Pourquoi n'en pas faire des potences ? — leurs pieux sont solides assez. »

Herr Schorf, dans ses marches inspirées, arrive à une rivière. Il y voit flotter des bateaux — mais pourquoi pas de cadavres ?!

Et plus loin, en pleine campagne, le poète voit des corbeaux cherchant des vers. « Oh ! combien l'oiseau noir préférerait la proie humaine ! »

Ce n'est pas pour rien que la Bavière dirige maintenant les arts. « Tête de mouton qui ne sait pas rire des bêtises des autres », s'écrie le Nouveau-Parnassien, M. le baron von Wollzogen, qui a raison.

Si parmi vos honorables lecteurs il y en avait un, par hasard, qui voulût connaître la nouvelle école bavaroise de plus près, — elle qui va remplacer peut-être l'école scandinave, — qu'il s'adresse pour plus amples renseignements à Herr Otto Julius Bierbaum ; c'est l'éditeur des Nouveaux-Parnassiens.



Le Figaro a publié une douzaine de sonnets de Taine, qui ne sont pas des poèmes de prosateur

Exemple :

Des cils roides et longs, antennes hérissées,
Font sentinelle autour de son nez frémissant ;
Et le plus léger bruit qui le frôle en passant
Elargit sur son front ses oreilles dressées.

Quand la nuit a brouillé les formes effacées,
Il voit ; le monde noir à son regard perçant
Ouvre ses profondeurs ; il distingue, il pressent ;
Ses sens plus acérés aiguisent ses pensées.

Des craquements de feu courent sur son poil roux
Tout le long de sa moelle un tressaillement doux
Conduit l'émotion en son âme inquiète.

Les poils de son museau vibrent à l'unisson,
Et sa queue éloquente a le divin frisson,
Comme une lyre d'or aux mains d'un grand poète.

A la suite de cette publication, Mme Taine a adressé au *Journal des débats* la lettre suivante :

Paris, le 15 mars.

Cher Monsieur Patinot,

J'apprends, à mon retour de Savoie, qu'un journal du matin a publié, dans son supplément littéraire, des sonnets inédits de M. Taine.

Ces sonnets n'ont jamais été destinés à la publicité : ils n'étaient que le délassement de quelques soirs d'été ; il n'en existe que trois exemplaires en dehors de ma famille.

Comme cette indiscrétion pourrait se renouveler, particulièrement pour des correspondances, je crois devoir porter à la connaissance du public l'extrait suivant du testament de M. Taine :

« Je charge expressément ma femme et mes héritiers de s'opposer, par toutes les voies légales, à la publication de mes lettres intimes et privées, de quelque nature qu'elles soient. Je charge aussi ma femme et mes enfants de transmettre cette interdiction à leurs héritiers et descendants, pour être observée *indéfiniment*. Les seules lettres ou correspondances qui pourront être publiées sont celles qui traitent de matières purement générales et spéculatives, par exemple de philosophie, d'histoire, d'esthétique, d'art, de psychologie ; encore devra-t-on en retrancher tous les passages qui, de près ou de loin, touchent à la vie privée, et aucune d'elles ne pourra être publiée que *sur une autorisation donnée par mes héritiers*, et après les susdits retranchements opérés par eux. »

Conformément à cette clause, toute publication de lettres faite sans le consentement des héritiers de M. Taine serait immédiatement suivie d'un procès.

Recevez, cher Monsieur Patinot, l'expression de mes sentiments très distingués et dévoués.

DENUELLE H. TAINE



Un des adorateurs du grand Saint-Cère publie cet *Acte de Charité :*

J'aime les pauvres, les pauvres qui peinent
Je les aime pour leur souffrance ;
Je les aime parce que d'autres les méprisent ;
Je les aime pour leur misère.

J'aime les humbles, les humbles qui luttent,
Je les aime pour leur vaillance ;
Je les aime parce que point d'orgueil ne les ronge ,
Parce que vivre leur suffit.

J'aime, j'aime tous ceux qui peinent,
Tous ceux qui luttent et tous ceux qui pleurent,
Je les aime pour leur tristesse,
Je les aime pour leur douleur !

Quelle pleurnichottière !

Le bruit court qu'entraîné par l'exemple, Manneken-Pis fait pipi par les yeux.



Le Saint-Graal a été le théâtre d'une terrible catastrophe. Son rédacteur en chef, M. Emmanuel Signoret, rédige désormais sa revue tout seul. « Le Saint-Graal, écrit-il, éblouissante comète verseuse d'épouvantes et de bénédictions, fait son apparition au zénith irrégulièrement. »

Ci quelques extraits d'une épitre saint-graaleuse adressée par M. Emmanuel Signoret à M. Alfred Valette :

« ..... Malgré vous, vous nous avez marqués d'un signe d'élection.

Vous avez parlé de toutes les publications plausibles ou non. Et vous avez eu la pudeur mauvaise de ne point élever sur les foules notre Ciboire unique, où bouillonne le Sang-Réel. Votre silence nous a placés

à part — dans un resplendissement solitaire.

Eh! quoi! Vous avez longuement disserté sur telles Revues dont le nom n'est pas digne de monter jusqu'à ma plume, et vous avez à peine nommé le Missel où sont scellés, pour des siècles, les proses et les vers de Bloy, de Verlaine, de Retté, de Robert, de le Cardonnel et de moi-même!

Vous n'avez osé l'entr'ouvrir, ce Missel qui clôt, sous ses fermoirs d'or rare, tout le présent et presque tout l'avenir.

Quoi! Lorsqu'éclata *Romans baptisés,* cette puissante orchestration d'idées dont la *Revue Blanche* acclama le prélude et qui, de l'aveu même de mes ennemis, fait époque dans l'histoire de la Littérature française, vous avez pu écrire cette phrase : « Dans les Revues de la quinzaine, rien de remarquable!

. . . . . .

. . . . . .

Vous n'êtes que trouble buée et que vapeur qui passe. Vous avez voulu vous interposer entre le peuple et nous pour lui dérober notre splendeur.

Mais sachez que notre étincelle vive vous résoudra en néant et que le retentissement de votre annihilement assourdira les siècles et leur clamera notre nom.

Car nous venons des Cités d'azur et nous avons quelque chose à dire. Nous avons une planète à conquérir.

Je vous conseille, Monsieur, de ne point parler dans *l'Echo de Paris* du colossal numéro où vous lirez cette provinciale.

Car il a l'infinie richesse et la terrifiante splendeur de la voûte sidérale. Or, ce ciel lourd de toutes les constellations présentes, passées et à venir, s'il venait à couler par votre pusillanime plume, la fracasserait à l'instant et vous en jetterait les débris par la face. »

Il existe du *Saint-Graal* une édition somptueuse, à 25 centimes, et un édition populaire, à 10 centimes.

Quant à la valeur personnelle de M. Emmanuel Signoret, elle n'a pas encore pu être déterminée, même par lui!



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, *rue des Paroissiens*, 31

BRUXELLES

Catalogue des livres de fonds :

Baudoux Fernand) . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . fr.	3 50
Bloy (Léon)	Le Pal, la collection complète (4 nos) très rare . . .	4 »
	Les trois premiers numéros, ensemble	1 »
Brabant (Victor) . . .	Notes de voyage, un volume in-18 jésus	1 »
Chainaye (Hector) . . .	L'Ame des choses	3 »
Cudell (Ch.).	Printemps sombre, nouvelle, un volume in-18 jésus .	2 »
Da Costa.	Grammaire en portefeuille, broch format de poche .	0 50
Delattre (Louis) . . .	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eekhoud, un volume in-18	3 »
De Haulleville (Baron P.)	En vacances, un volume in-18 Jésus	3 50
Delville (Jean)	Les Horizons hantés, poésies, un vol in-16 jésus. .	3 »
De Mesnil de Volkrange (Baron).	Un voyage de noces, suivi d'une étude sur « L'art de la ciselure et le Narcisse de Gemito », un volume in-18 jésus	1 »
Demolder (Eugène) . .	Contes d'Yperdamme, un volume in-18 Jésus . . .	3 »
—	Impressions d'Art, un volume in-8°.	3 »
—	James Ensor, plaquette de luxe grand in-8° avec le dessin d'Ensor : Mort mystique d'un théologien .	3 »
	Il a été tiré 6 exempl. sur Japon impérial à 12 francs).	
Desombiaux (Maurice) .	Vers de l'Espoir, un volume in-18 Jésus.	2 »
Destrée (Jules). . . .	Journal des Destrée, une plaquette in-18 Jésus . .	1 »
Dulac (Paul).	Vingt-cinq Sonnets, un volume in-16 Jésus. . . .	1 50
	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon des manufactures Impériales et 9 exempl. sur Hollande Van Gelder).	
Dupont (Arthur) . .	L'Envol des Rêves, poésies, un vol. in-16 raisin . .	2 »
Eekhoud (Georges). . .	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Léon Dardenne, 1 volume in-8° (quelques exemplaires) . .	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-18	3 50
—	Les Fusillés de Malines, un volume in 18	3 50
—	Kees Doorik — Kermesses — Les Milices de saint François (épuisés).	
Elskamp (Max)	Dominical, poésies, un volume in-16 raisin	2 »
Frères (Adolphe) . .	Ames fidèles au mystère, un volume in-16	2 50
Garnir Georges . . .	Les Charneux, mœurs wallonnes, un vol. in-18 jésus	3 50
Giraud (Albert). . . .	Hors du Siècle, poésies, un volume in-8°	3 50
—	Pierrot lunaire, poésies, un volume petit in-12. . .	2 »
—	Pierrot Narcisse, un volume in-16 raisin.	2 »
	(Il a été tiré 3 exemplaires sur Japon Impérial et 8 exempl. sur Hollande Van Gelder).	
—	Dernières fêtes, poésies, un volume in-16, raisin . .	2 »
	(Il a été tiré 15 exempl. sur Japon des manufactures Impériales et 10 exempl. sur Hollande Van Gelder).	
Itiberê da Cunha (J.). .	Préludes, poésies; un vol. in-16 raisin	3 »
Jenart (Aug.)	Le Barbare, poème-drame en prose, un volume in-18.	2 »
Jeune Belgique (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8°.		7 50
Kahn (Gustave)	Chansons d'amant, poèmes, un volume in-16 raisin .	3 50
—	Les Palais nomades, poèmes, un volume in-18. . .	3 50
Lacomblez (Paul) . . .	Jeunes filles, une plaquette in-16	2 »
—	Loth et ses filles, un volume in-16 raisin	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon Impérial et 15 exemplaires sur Hollande Van Gelder.	
Lautréamont (Comte de)	Les Chants de Maldoror, un volume in-18	3 50
Maeterlinck (Maurice) .	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un vol. in-18.	3 »
—	La Princesse Maleine, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18	3 »
	(Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 sur Hollande à 6 francs).	
—	L'Ornement des noces spirituelles, par Ruysbroeck l'Admirable, précédé d'une Introduction, un vol. in-18	4 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon des manufactures Impériales et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder).	

Maeterlinck (Maurice) .	Les Sept Princesses, un volume in-18 . . . . fr.	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon Impérial et 25 exemplaires sur Hollande Van Gelder)	
—	Pelléas et Mélisande, un vol. in-18	3 50
Mallarmé (Stéphane) . .	Villiers de l'Isle-Adam, un volume petit raisin in-16, avec un portrait de Villiers, gravé par Desboutin.	
	(Il a été tiré 10 exempl. sur japon à 15 fr., et 25 sur hollande à fr. 7.50 avec le portrait en double état).	
Maubel (Henry) . . .	Max Waller, une plaquette in-8° (épuisé).	
—	Miette, un volume in-16	2 50
—	Etude de jeune fille, un volume in-18.	2 »
—	Une mesure pour rien, comédie, in-8°	2 »
Pléiade (La), journal littéraire mensuel.		
	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare) . .	5 »
Poe (Edgar)	Poésies complètes, traduction de G. Mourey, 1 vol. in-18	2 »
Severin (Fernand) . . .	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
	(Il a été tiré 5 exempl. sur Japon et 25 sur Hollande).	
—	Le Don d'Enfance, poèmes : un volume in-16 raisin .	2 »
	(Il a été tiré 8 exempl. sur Japon et 32 sur Hollande).	
Sluyts (Charles) . . .	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16 . .	2 »
	(Il a été tiré 1 exempl. sur Japon et 25 sur Hollande).	
Tordeus (Jeanne), professeur au Conservatoire de Bruxelles. — Manuel de prononciation, un volume in-18 jésus		2 50
Van Lerberghe (Charles).	Les Flaireurs, drame, une plaquette grand in-16 . .	1 »
	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
Verhaeren (Emile). . .	Les Apparus dans mes chemins, poésies, 1 volume in-16 raisin.	2 »
	(Il a été tiré quelques exemplaires sur Japon et sur Hollande Van Gelder).	
—	Les Moines, poésies, un volume in-18.	3 »
Waller (Max)	La Flûte à Siebel, un vol. in-8°, papier vergé . . .	3 50
	(Il a été tiré 75 exempl. sur impérial VanGelder à 10 fr.	
—	Daisy, roman, un volume in-18 jésus	3 »

Volumes en commission :

Gilkin (Iwan)	La Damnation de l'Artiste, poésies.	15 »
—	Ténèbres, poésies	15 »
Le Roy (Grégoire). . .	Mon cœur pleure d'autrefois, un volume in-8°, avec un frontispice de Fernand Khnopff	10 »
Nyst (Raymond) . . .	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer . . .	5 »
—	La Création du Diable, un volume in-18, sur papier de Hollande, avec une eau-forte de Willy Schlobach.	3 50
Saroléa (Ch.) . . .	Henrik Ibsen, avec portrait, un volume in-16 . . .	2 »
Verhaeren (Emile). . .	Les Soirs (épuisé).	
—	Les Débâcles, poésies, un vol. in-8° sur Hollande . .	12 »
—	Les Flambeaux noirs, poèmes, in-8° sur Hollande. .	12 »

La Jeune Belgique (13e année), Revue mensuelle de littérature et d'art.

Abonnements : Belgique, 7 francs par an; Union postale, 8.50. — Le numéro 75 centimes. Chacune des années précédentes : 10 francs.

La Société Nouvelle (9e année), Revue internationale (Sociologie, Arts, Sciences et Lettres).

Abonnements : Belgique et France, 12 francs par an; Union postale, 15 fr. — Le numéro : fr. 1.25.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

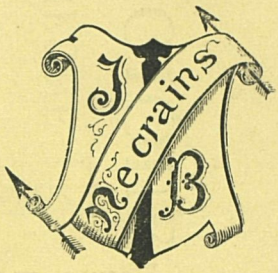
Les œuvres de Baudelaire, Barrès, Bloy, Bourget, Corbière, Dostoïewsky, Heine, Huysmans, Ibsen, Laforgue, C. Lemonnier, Mallarmé, Péladan, Poe, de Régnier, Rodenbach, Tolstoï, Verlaine, Vielé-Griffin, Villiers de l'Isle-Adam, etc., etc.

A partir de 30 francs, les achats peuvent se régler en 10 paiements mensuels.

Bruxelles. — Imprimerie Vve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

Juin 1893. TOME XII. — N° 6 13me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

Pelléas et Mélisande à Paris . . . . . IWAN GILKIN.
Le Réveil ingénu . . . . . ALBERT GIRAUD.
Le Roman d'un papillon. . . . . FRANÇOIS ACCINELLI.
Nature . . . . . GEORGE GARNIR.
Littérature russe : *Poésies de Tutchew*. Traduction de . . . . . LÉOPOLD WALLNER.
Chronique artistique : *L'Exposition Heymans ; L'Association pour l'Art ; La Société des Aquafortistes belges*. . . . . ERNEST VERLANT.
Chronique musicale . . . . . ERNEST CLOSSON.
Chronique littéraire. . . . . ALBERT GIRAUD.
Tachypoèmes sténorythmiques . . . . . TÉLESPHORE TABIBITTE
Memento . . . . . NEMO.

RÉDACTION
110, RUE DE LA LIMITE, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO
fr. 0-75.

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens
PARIS
CHAMUEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, rue de Trévise
—
1893

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



LA JEUNE BELGIQUE NE CRAINS

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 110, rue de la Limite, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

VIENNENT DE PARAITRE :

QUELQU'UN D'AUJOURD'HUI

par HENRY MAUBEL

Histoire des Lettres belges d'expression française

par FRANCIS NAUTET

STANCES DORÉES

Commentaire sacerdotal du Tarot

par IWAN GILKIN

PELLÉAS ET MÉLISANDE A PARIS

On a représenté *Pelléas et Mélisande* à Paris et cette représentation — il n'y en a eu qu'une — est devenue un événement littéraire dont la grande presse parisienne s'est vivement préoccupée; disons mieux : elle s'en est émue et son émotion s'est manifestée par des articles qui ne sauraient nous laisser indifférents.

Nous ne reparlerons pas du drame de M. Maeterlinck, pour lequel nous avons exprimé ici même notre vive admiration (*Jeune Belgique*, t. XI, 1892, p. 255). C'est d'autre chose qu'il s'agit.

La représentation de *Pelléas et Mélisande* a déchaîné à Paris une véritable crise de protectionnisme ou de chauvinisme littéraire. La plupart des grands journaux ont déclaré la littérature française en danger, ont dénoncé les brumes du nord, conspué les obscurités germaniques, abominé le symbolisme septentrional, anathématisé le pessimisme, qui, paraît-il, répugne à la native bonne humeur française, et crié sur tous les tons « sus à l'étranger! » On a protesté au nom de la clarté française, de l'optimisme français, de l'esprit latin et de l'esprit gaulois et l'on a vaillamment déclaré la guerre à l'exotisme, qui est en passe de ruiner la France littéraire.

Il paraît, d'ailleurs, que de tous les exotiques M. Maeterlinck est le plus pernicieux; on n'oublie point cependant de signaler les méfaits de Tolstoï,

d'Ibsen, de Strindberg et de quelques autres grands coupables; l'un des plus dangereux, aux yeux de plusieurs critiques, ne s'appelle-t-il pas Richard Wagner?

Et ce n'est pas seulement M. Francisque Sarcey qui fait entendre ces plaintes et ces imprécations; on les retrouve sous la plume de M. Lemaître, de M. François Coppée, de M. Theuriet.

M. Pessard écrit dans *le Gaulois* (18 mai 1893) :

Mais, je ne puis taire, puisque l'occasion m'en est offerte, l'inquiétude que me causent les progrès de l'invasion étrangère dans notre domaine artistique. J'ai beau sourire, je suis bien obligé de reconnaître que, petit à petit, sous le prétexte avouable de tout connaître et de tout savoir admirer, nous avons ouvert nos portes aux génies reconnus, puis aux talents discutés, puis aux originaux contestés, puis enfin à des amateurs que leurs nationaux, plus sages que nous, ne reconnaissent que par patriotisme. Après Tolstoï, Ibsen; après Ibsen, Strindberg; après Strindberg, Maeterlinck.

Or, il est indéniable que l'influence de ces génies et de ces médiocrités exotiques se fait déjà sentir sur nos nouvelles générations littéraires et obscurcissent, embrument, dénaturent leurs jeunes talents.

Dans *le Journal*, le même jour, M. François Coppée tenait le même langage :

Naguère, dit-il, c'était Tolstoï qui, à lui tout seul, avait inventé la pitié; et devant le Raskolnikoff de Dostoïewski embrassant Sonia la prostituée, nous ne nous sommes pas même souvenus du baiser de Jean Val-Jean à Fantine morte, Victor Hugo ayant le tort de n'être pas Russe. Hier, nous étions de feu pour les drames d'Ibsen, où je sens bien de la puissance, mais qui, de bonne foi, sont tout de même informes et obscurs. Aujourd'hui, les rêveries vaguement atroces de Nietzsche nous passionnent, et nous avons, grâce à lui, quelques anarchistes de salon. Depuis de longues années déjà, *nous suivons avec peine, chez quelques poètes, les ravages d'une sorte de maladie de nos rythmes et de notre langue, et, là encore, nous reconnaissons une influence étrangère.* Car rien de tout cela n'est latin, n'est français, ne jaillit de notre sol, de notre inspiration nationale. Une brume germanique nous envahit et nous conquiert, et j'en suis désolé. Que voulez-vous! Je n'aime pas ce vent d'est qui nous apporte, cette année, la sécheresse et la famine, et qui, si les choses se gâtaient par trop là-bas, en Allemagne, pourraient nous amener quelque chose de pire encore.

La plupart des grands journaux expriment les mêmes sentiments : guerre à l'exotisme et protectionnisme littéraire, et, ce qui est plus grave pour nous, plusieurs affirment nettement que l'ennemi c'est le Belge.

De fait, c'est nous, les écrivains belges, qui sommes plus exposés que personne à être les victimes de la campagne qui s'annonce. De nos écrivains, de nos poètes surtout, l'on ne connaît guère en France que ceux-là précisément qui sont le moins français.

N'importe ! nous comprenons parfaitement la mauvaise humeur des écrivains qu'irrite l'invasion des littératures étrangères. Cette mauvaise humeur, il faut le reconnaître, est quelque peu fondée en raison et si M. Pessard, M. Lemaître et M. Theuriet se fâchent, peut-être n'ont-ils pas tout à fait tort.

Certes, il est absurde d'entourer une nation d'une muraille chinoise pour la préserver de l'invasion des chefs-d'œuvre étrangers; la France moderne n'a pas à se plaindre, pensons-nous, d'avoir lu Gœthe, Schiller, Byron, Dickens et Tolstoï. Non moins que la science, la pensée artistique est internationale et le peuple qui voudrait s'isoler ne ferait que s'appauvrir, peut-être même se dessécher et languir. Quel mal pourrait d'ailleurs lui faire la connaissance des littératures étrangères s'il possède lui-même une littérature nationale vivante et vigoureuse, nourrie des puissantes traditions de la patrie? Loin de voir leur force diminuer au contact des ouvrages étrangers, les écrivains de ce peuple ne pourraient qu'enrichir leur talent de sentiments nouveaux et de formes nouvelles. Mais une condition est indispensable pour que cet afflux du dehors soit inoffensif et utile : il faut que les écrivains nationaux aient les moelles imprégnées de l'esprit national et des traditions nationales, en sorte que s'ils absorbent des produits étrangers ils se les assimilent et les incorporent sans rien sacrifier de leur caractère propre, sans rien admettre qui répugne invinciblement au génie de la patrie.

S'il en est autrement, si la tradition nationale est affaiblie, si l'esprit national est endormi, le contact de l'art étranger sera dangereux et pourra même devenir mortel. Au lieu d'enrichir la littérature nationale de sentiments nouveaux et d'idées nouvelles en les acclimatant, en les adaptant au génie propre de la race, c'est celui-ci que l'on violente; on lui impose des formes auxquelles il répugne en même temps que l'on brise les formes lentement élaborées par le travail vivant des siècles; on infuse dans les cerveaux des sentiments qui en détruisent l'équilibre et la santé; on injecte dans les veines un sang qui empoisonnera tout l'organisme; en place de substances assimilables et fortifiantes, on jette dans les estomacs des matières toxiques dont l'effet lent ou rapide sera infailliblement délétère.

Or, telle est aujourd'hui, en France, la situation. L'exotisme n'y est plus une curiosité normale et fortifiante; c'est une maladie qui ronge les forces propres des lettres françaises. On ne se borne pas à prendre connaissance de l'art étranger et à en honorer les chefs-d'œuvre; on se sert de l'art étranger et de bien autre chose, hélas ! que ses chefs-d'œuvre, pour attaquer ce qui fait la vie et la santé de l'art français. En cette occurence, la littérature française ne conquiert pas, elle est envahie. Voilà le danger. Nous l'avons

signalé à mainte reprise (1) et nous estimons que ceux qui le signalent aujourd'hui en France accomplissent un devoir.

Ne le voit-on donc pas? La rythmique française est brisée, la langue elle-même est violentée sans cesse dans sa syntaxe, dans sa grammaire, dans son vocabulaire et une jeunesse imprudente acclame ces attentats, les imite et ne cherche qu'à les dépasser. Si l'on y regarde de près pourtant on ne peut s'y tromper : c'est l'œuvre de l'esprit étranger. Les étrangers ne sont pas toujours les hommes qui habitent au delà des frontières; tel poète qui habite Paris et qui peut-être est né en France est pourtant possédé d'un démon exotique, qui circule dans ses veines avec chaque globule de son sang.

A ce propos, il est intéressant de comparer les noms des innovateurs d'aujourd'hui avec les noms des hommes qui ont accompli la grande réforme du romantisme : ceux-ci s'appelaient Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Vigny, Sainte-Beuve, Gautier, puis Musset et Banville... Les révolutionnaires de l'heure présente portent des noms qui sonnent moins la terre de France : Papadiamantopoulos (Moréas), Vielé-Griffin, Stuart Merril, Marie Krysinska (2), M. Psichari. N'oublions pas ce détail caractéristique : le foyer le plus puissant de la révolution nouvelle fut *la Revue wagnérienne*, où régnait tout autre chose que la tradition française et l'esprit français.

Qu'on ne se méprenne point : nous ne nions pas le talent de ces écrivains, nous nous bornons à remarquer qu'ils sont fraîchement issus de souches étrangères et que c'est eux qui ont créé et qui dirigent le prétendu mouvement « jeune » qui méconnaît et altère les traditions nationales de la poésie française. Et nous ne leur en faisons pas un grief. Ils ont agi tout naturellement, tout inconsciemment. L'oreille bourdonnant encore des chants anciens de leur patrie, ils ont modulé sur le luth de France à la manière de leurs ancêtres qui chantaient en s'accompagnant de la guzla ou de la harpe de pierre. On ne peut leur en faire un crime, mais on doit s'abstenir prudemment de les imiter.

Aujourd'hui l'on ignore ou l'on ne veut pas reconnaître encore qu'en Belgique, au sein de tout un groupe de poètes, s'est maintenu pur et fervent

---

(1) Voir l'article que nous avons publié dans *la Jeune Belgique*, numéro de juillet-août 1892, sous ce titre : *L'Invasion des Barbares*, à propos des poèmes de Walt Whitman.

(2) Ne devrait-on pas ajouter à ces noms celui de M. Gustave Kahn, — le plus hardi et le plus logique de tous les innovateurs? Mais nous lui réservons une place à part dans nos études de Poétique française.

le culte parnassien de la forme. Les mêmes causes qui avaient déterminé en France la fondation du Parnasse de 1866 ont amené en Belgique les jeunes poètes de 1880 à proclamer les mêmes principes et à instaurer les mêmes méthodes : il ne s'agissait point, d'ailleurs, de créer une école poétique particulière, mais de réagir contre le désordre, l'ignorance et l'amorphisme ambiants : on n'ouvrait pas une petite chapelle, on nettoyait la grande église où règnent la religion désintéressée de l'art et le respect de la forme. Il y eut des schismes et des défections, mais le groupe qui publia en 1887 le *Parnasse de la Jeune Belgique* est demeuré presque intact et se glorifie d'avoir maintenu sans défaillance le respect absolu des lois fondamentales de la poésie française, sans préjudice des particularités de pensée et de sentiment que nous devons à notre race, à notre climat, à notre situation intermédiaire entre les peuples latins et les peuples germaniques.

Un jour, si la France est juste, elle en conviendra et s'en réjouira, car la France littéraire n'a pas les mêmes frontières que la France politique et, pour vivre à Bruxelles ou à Genève, on n'en est pas moins, si l'on fait résonner la lyre de France, un véritable poète français.

IWAN GILKIN

LE RÉVEIL INGÉNU

Près des remparts d'Assise, — oh! que la vie est douce! —
Sous le ciel qui n'est plus qu'un soleil dilaté,
A l'ombre, dans la Vigne éblouissante et rousse,
On célèbre ce soir la fête de l'été.

De hardis jeunes gens — oh! que la vie est belle! —
Baisent les seins aigus des filles aux grands yeux;
Sur la chair des fruits mûrs le sang des vins ruisselle
Et des rires d'enfant vibrent dans l'air joyeux.

Pacifique et puissant, le couchant, comme un fleuve
Déborde à flots vermeils sur la cime des bois;
Les lèvres et les fleurs — oh! que la vie est neuve! —
Semblent fleurir ce soir pour la première fois.

Le coup d'aile léger de l'heure qui s'envole
Flatte leur nonchaloir et caresse leurs jeux;
Et le roi du banquet — oh! que la vie est folle! —
C'est François, le plus jeune et le plus beau d'entre eux.

Ses blonds cheveux, ambrés par l'or du crépuscule,
Adulent son front pur et ses yeux attirants;
Son rire épanoui — que la vie est crédule! —
Aspire en un baiser tous les baisers errants.

Debout, portant très haut sa tête cavalière,
Ivre de sa jeunesse, il brave le Destin;
Et sa parole ardente — oh! que la vie est fière! —
Comme un oiseau de feu plane sur le festin.

Mais personne n'a vu le visage de l'ange
Dont le geste d'extase, obscur et triomphant,
A tracé tout à coup — que la vie est étrange! —
Le signe de la croix sur le front de l'enfant.

Immobile et muet sous la douce main d'ombre,
Il rompt le fil soyeux du conte qu'il contait,
Et le groupe des fous — oh! que la vie est sombre! —
Vaincu par ce silence inflexible, se tait.

Leurs regards étonnés, pleins de joie offensée,
Voient surgir du beau page un apôtre ingénu,
Et sur sa bouche close — oh! la vie est blessée! —
Se poser, comme en rêve, un sourire inconnu.

Et le cœur embrasé par le monde qu'il porte,
Il contemple à son tour ces spectres mensongers,
Et sans les reconnaître — hélas! la vie est morte! —
Se réveille en sursaut parmi des étrangers.

ALBERT GIRAUD

LE ROMAN D'UN PAPILLON

Il y a un bois en Deslalia dont les troncs gris, larges colonnades végétales, s'élèvent droits et nus pour soutenir la nombreuse famille qui s'unit et s'entrelace au haut et forme comme un toit de verdure impénétrable au soleil. Et ce bois-là est situé au pied d'une montagne et d'une crevasse où s'élance un torrent écumant qui, à peu de distance, se calme et reflète dans le miroir de ses eaux les terres et les arbres du rivage qui s'y inclinent avec coquetterie pour s'y regarder.

Ce fut près de la cataracte de ce petit Nil qu'une petite fleur rose s'épanouit sur le sommet d'un chèvrefeuille mobile grimpant au haut avec l'aide d'un vieux tronc qui l'avait affectueusement soutenue et qui cependant ne regardait pas avec orgueil les vertes campagnes qui glissaient humblement à ses pieds. Cette petite fleur était l'amour d'un papillon étincelant appelé Phalène. Ils s'étaient embrassés souvent, heureux dans le calme de la pleine lune. Mais le lendemain, vers le soir, ils s'étaient disputés par jalousie et Phalène, pour taquiner son aimée et ainsi rendre ensuite la paix plus tendre, descendait par des vols tortueux tantôt sur une jacinthe et tantôt sur l'autre, mais il restait toujours équilibré sur ses ailes, fidèle à sa petite fleur, qui se balançait avec nonchalance au gré des vents.

Les ombres du soir s'étendaient sur la campagne et le silence qui suit le coucher du soleil était seulement interrompu par le bruit du petit Nil.

Il y avait dans le ciel et sur la terre la magnificence dont se pare le moindre atome à cette heure solennelle.

Urgèle sortit du milieu du bois où la nuit arrive mystérieuse et douce quelques heures plus tôt. Elle avait dormi tout le jour dans le creux d'un tronc avec une feuille pour rideau.

Le désordre de ses cheveux blonds montrait le sommeil récent. Elle alla vers le lac qui lui servait de bassin et de miroir et fit sa toilette et ses ablutions du soir. Elle peigna ses cheveux, les entortilla et les emprisonna dans un peigne de diamant; ensuite, capricieuse et gamine comme elle était pour se montrer à un enfant qu'elle avait connu deux soirs auparavant dans un berceau d'osiers, s'enfonça dans une robe d'arlequin toute à morceaux rouges et jaunes et ses clochettes dorées tintèrent gaîment. Elle rabattit ensuite son petit chapeau gris sur l'oreille gauche d'où lui pendait le demi-

masque noir; elle peignit ses lèvres de carmin, s'attacha un grain de beauté au menton et, comme dernière coquetterie, elle détacha la petite fleur rose, amour du papillon, et la mit à la bouche. Les ailes de Phalène tremblotèrent et pâlirent; mais il prit courage et vola essoufflé embrasser pour la dernière fois le petit corps de sa fleur. Il n'en eut pas le temps, car Urgèle, pour réjouir dans son premier sommeil son cher amant, pendant que Phalène la suivait, avait saisi par une de ses ailes une hirondelle, était montée dessus, et la frappant avec un bâton de rose, l'avait précipitée dans l'espace.

Lorsque Phalène n'eut plus l'espérance de rejoindre la Fée, il continua cependant à aller sans savoir où, lorsque plus loin, dans une petite chapelle de cimetière, il aperçut une lampe devant une croix; il y arriva dans un instant et s'y précipita en criant : Amour, accueille mon âme!

FRANÇOIS ACCINELLI

NATURE

Je revois, ce printemps, les sites familiers
Que j'ai, triste et ravi, délaissés à l'automne
Et voici qu'inquiet mon cœur cherche et s'étonne :
Je croyais vous connaître, ô bois inoubliés!

Je croyais vous connaître, ô sentiers pleins de mousses,
O rochers crevassés et flagellés de vent,
Hêtres tordus, bouleaux aux cuirasses d'argent,
Chênes dont les vieux troncs crèvent de jeunes pousses!

Je croyais vous connaître, ô verts sentiers mouillés
Enserrant comme un lacs les flancs de la montagne,
Bouquets d'arbres épars à travers la campagne,
Crépuscules divins, matins émerveillés!

Nature débordante et toujours contenue,
Nature que mon cœur cherche à comprendre en vain,
Je suis comme un amant qui découvre soudain
Dans l'amante d'hier une femme inconnue.

Les vergers, ce printemps, ont des parfums meilleurs,
Cette grêle aubépine a des blancheurs plus fraîches
Et ces grands nénuphars, ouverts comme des crêches,
Bercent plus mollement dans l'eau froide leurs fleurs!

Des branches ont poussée que je n'ai point connues...
Quelles mousses ont fait au roc ce vert manteau?
Le ruisseau détourné murmure un chant nouveau...
Il passe dans le ciel des plus étranges nues!

Nature qu'à notre âme attache un secret lien,
Multiforme Nature, active et décevante,
Trop maternelle Mère et trop aimante Amante,
Comme on te connaît peu quand on te connaît bien!

Je reste anéanti devant ton œuvre immense
Où tout, jusqu'au soleil, entre comme élément,
Je te regarde faire avec des yeux d'enfant
Et, sans la pénétrer, j'admire ta puissance.

Pour te parer ainsi qui t'a donc dévoilé
Les secrets surhumains, la divine harmonie?
Tout ce que tu pétris a la grâce infinie,
Il n'est rien d'imparfait sous ton ciel étoilé!

Pour quelles fins fais-tu sans cesse de la vie?
Dans quels creusets sacrés trempes-tu tes beautés?
Pour quel astre amoureux tes printemps enchantés?
D'où te vient la bonté dont mon cœur s'extasie?

Toi qui toujours requiers des yeux pour t'admirer,
— Comme une courtisane exercée à l'intrigue
Veut des cœurs pour combler son cœur vide et prodigue —
Dis, quel amant vaincu veux-tu désespérer?

On croit te pénétrer, ô Nature rebelle,
On croit t'avoir surprise en tes derniers secrets
Et lorsque l'on s'attarde à compter tes attraits,
On te voit tout à coup différente et plus belle.

On croit te posséder, on crie, on s'émerveille
Et dès que l'on triomphe on ne retrouve plus
Dans ton ciel d'aujourd'hui les astres révolus,
Dans tes buissons en fleurs les odeurs de la veille.

Toujours tu nous déçois, Créatrice inlassée,
Et les hommes surpris demandent à leurs cœurs
S'ils doivent te bénir de tes jeunes splendeurs
Ou pleurer du regret de tes beautés passées!

GEORGE GARNIR

LITTÉRATURE RUSSE

POÉSIES DE TUTCHEW

I

La pensée suit la pensée, l'onde suit l'onde : — Deux formes d'un même élément. — Que ce soit dans le cerveau exigu ou dans l'océan infini, — ici à l'étroit, et là — au large, — toujours ce même flux et ce même reflux, — toujours cette même vision vaine et tourmentée.

II

Là où les montagnes, fuyant, — se perdent dans le lointain lumineux, — coulent du très fameux Danube — les flots éternels. — C'est là, dit-on, aux temps d'autrefois, — durant les nuits bleues, — que tournoyaient, sous l'eau et sur l'eau, — les folles rondes des fées. — La lune écoutait, les ondes chantaient, et, se penchant au-dessus des rocs escarpés, — les castels des chevaliers les contemplaient avec terreur et curiosité. — La lumière, enfermée et solitaire, — de la vieille tour — leur clignait de l'œil avec ses rayons magiques. — Les astres du ciel les regardaient — et, un rang passant après un autre, — ils continuaient entre eux — leur calme et intime causerie. — Enfermé dans l'armure de l'ancêtre, — le guerrier faisant la garde sur la muraille — entendait, secrètement ensorcelé, — ces bruits lointains, comme en songe ; — aussitôt qu'il s'oubliait dans le sommeil, —

le bruit devenait plus distinct et tonnait, — mais le guerrier se réveillait en sursaut et, marmotant une prière, — recommençait sa garde sur la muraille du château... — Hélas, tout cela s'est évanoui, les ans ont tout emporté! — Tu succombas aussi à ton destin — ô Danube! — car maintenant les bateaux à vapeur — labourent ta surface en tout sens.

III

Plongée dans une somnolence solennelle, — la forêt, à moitié dépouillée, se mélancolise; — de toutes les feuilles de l'été, à peine la centième, — brillant dans sa dorure automnale, — bruit encore sur la branche.

Je regarde avec une sympathie attendrie, — lorsque, perçant les nuages, — un rayon se projette tout à coup, — à l'instar d'un éclair, sur les arbres bariolés.

Ah! comme ce qui se fane est aimable! quel charme y respire pour nous! — quand ce qui a fleuri et vibré jadis, — devenu maintenant si faible et si débile, — nous sourit encore pour la dernière fois.

IV

Tu l'as connu dans le cercle du grand monde : — tantôt sombre, tantôt excentriquement gai, — parfois sauvage, ou distrait, ou plein de pensées secrètes... — Ainsi est le poète — et tu l'as méprisé!

Regarde donc la lune : toute la journée, comme un nuage exténué, — elle est là dans les cieux, l'on dirait un mourant, — mais la nuit vient, et la déesse lumineuse — brille au-dessus du bosquet endormi.

V

Démence.

Là-bas, où, comme la fumée, la voûte du firmament — se confond avec la terre calcinée, — là aussi, joyeuse et insouciante, — habite la démence misérable.

Sous les rayons incandescents, — enfuie dans le sable brûlant, — elle cherche de ses regards vitreux — quelque chose dans les nuages.

Tantôt elle bondit soudain, pressant — contre la terre fendillée son oreille vigilante, — et elle écoute quelque chose avec une vraie attention avide, — avec une satisfaction mystérieuse au front.

Car il lui semble qu'elle perçoit le bouillonnement des ondes, — qu'elle entend le courant des eaux souterraines, et ce qu'elles chantent à leur berceau, — et ce qu'elles clament en sortant de terre.

VI

Quel col sauvage! — A ma rencontre court un ruisseau : — il a hâte d'arriver à la maison où l'on pend la crémaillère. — Mais moi, je grimpe vers des hauteurs toutes couvertes de sapins... — J'arrive, — j'ai atteint le sommet, — et m'assois calme et joyeux... — Toi, ruisseau, tu es pressé de descendre dans la vallée — où sont les hommes. — Essaie — vois comme on vit parmi eux.

VII

Au-dessus de la vallée vibre — avec douceur le son lointain de la cloche; — ne dirait-on pas le bruissement d'une troupe de cigognes, — bruissement qui se meurt dans le bruit des feuilles.

Grossie et scintillante, — la mer printanière ne berce plus le jour; — et, se hâtant, — l'ombre, de plus en plus silencieuse, s'étend sur la vallée.

VII

De pays en pays, de cité en cité — le destin, comme le tourbillon, emporte les hommes, — et que lui importe ce que tu veux ou ce que tu ne veux pas!... — En avant, en avant! — La brise vous apporte un soupir bien connu : — le dernier adieu de l'amour... Derrière nous, que de larmes, — devant nous s'étendent le brouillard et l'inconnu! « Regarde donc en arrière, arrête! — où veux-tu courir et pourquoi tant courir ? — L'amour te reste encore ; et quoi au monde de meilleur que lui ! — L'amour te reste encore — plein de larmes dans les yeux et de désespoir dans le cœur... Aie pitié de ta propre souffrance; pourquoi détruire ta félicité?! Rappelle-toi le bonheur — de tant de beaux jours... Quoi, tout ce qui a été si cher à ton âme — tu l'abandonnes le long de ta route ! »

— Il n'est plus temps d'évoquer des ombres, — car l'heure est déjà assez morne. — L'image des défunts est d'autant plus terrible — qu'ils étaient plus chers à notre cœur. — De pays en pays, de cités en cités — le puissant tourbillon emporte les hommes, — et qu'importe si tu veux, ou si tu ne veux pas, — il n'en a cure..... en avant, en avant!

IX

En route.

En ces lieux, où la voûte céleste fatiguée — regarde la terre appauvrie, — la nature, lassée, dort — plongée en un sommeil de plomb. — Seuls,

çà et là de pâles bouleaux, — de menus arbrisseaux — et la mousse grise — troublent la tranquillité morbide.

X

Je songe au temps d'or, je songe à un pays charmant. — Le jour tombait. Nous étions deux, — à nos pieds, dans l'ombre, mugissait le Danube. — Et sur la colline, là où les ruines du château — regardent, blanchissantes, au loin, — tu te tenais debout, ma jeune fée, — en t'appuyant sur un bloc de granit couvert de mousse.

Tu foulais de ton pied enfantin — l'amas des débris séculaires... — Et le soleil s'attardait en adressant ses adieux — à la colline, au château et à toi. — Et le zéphyr, en son vol, — jouait dans tes vêtements, — et les pommiers sauvages neigeaient — sur tes jeunes épaules des flocons fleuris.

Insouciante, tu regardais au loin — l'horizon vaporeux qui s'éteignait doucement; — le jour agonisait, et, plus sonore, — le fleuve chantait entre ses bords ternis. — Et toi, joyeuse, sans lendemain, — tu reconduisais de tes regards l'heureux jour... — et l'ombre de la vie éphémère — volait délicieusement au-dessus de nous.

XI

Les pins et les sapins — pointent leurs aiguilles — comme celles d'un hérisson; — s'emmitouflant dans les givres et les tourmentes, — leur maigre verdure dort, et bien qu'elle ne jaunisse jamais, — jamais elle n'est fraîche. — Mais nous, tribu légère, — nous croissons et brillons — et ne séjournons sur les branches qu'un court espace de temps. — Durant le bel été — nous étions dans notre splendeur, — nous jouions à la lumière, — nous nous baignions dans la rosée.

Mais les oiseaux se sont tus, — les fleurs sont passées, — les prés ont pâli, — les zéphyrs sont partis. — Pourquoi donc jaunir — et pendre encore en vain, — ne vaut-il pas mieux s'envoler avec eux?

O sauvages aquilons, — arrivez-nous plus vite, — arrachez-nous plus vite — de nos branches ennuyeuses ! Arrachez-nous, entraînez-nous, — nous ne voulons plus attendre ! — Volez donc, volez donc, — nous volerons avec vous !

XII

Sur la mort de Pouchkine.

De quelle main est-il parti, ce plomb mortel — qui a déchiré le cœur du poète? — Qui a détruit cette amphore divine — comme si ce n'était qu'un

simple vase d'argile? — Qu'il eût raison ou qu'il eût tort devant la justice terrestre, — mais une main suprême l'a stigmatisé — à tout jamais : « Régicide! »

Et toi, ravi à la lumière et tout à coup précipité — dans les ténèbres prématurées, — paix, paix à toi, ombre du poète, paix radieuse à tes cendres!

En dépit de l'ignoble diffamation, — saint et élevé fut ton sort : — tu étais l'organe vivant des dieux, — mais tu avais du sang dans les veines... du sang bouillant.

Tu étanchas ta soif de l'honneur — avec ce sang plein de noblesse, — et ton trépas fut béni par le drapeau de la douleur nationale. — Ton inimitié, que Dieu la juge, — Lui qui entend le cri du sang versé!... — Mais toi, comme un premier amour, — le cœur de la Russie ne t'oubliera jamais!

XIII

Oui, il a été inscrit là-haut qu'ici — nous devrions nous dire notre dernier adieu, — adieu à tout dont a vécu le cœur, — à tout ce qui, tuant la vie, l'avait réduit en cendres — dans ta poitrine fatiguée!

Adieu!... Après beaucoup, beaucoup d'années — tu te rappelleras, en tressaillant, — ce pays, ce rivage avec sa lumière méridionale, — ce pays où règne un éclat éternel, où s'épanouit la fleur précoce, — où l'air de décembre est réchauffé — par l'haleine des pâles roses tardives.

XIV

Je t'ai quitté à peine, ô Midi bienheureux, — toi qu'une fois encore j'ai pu revoir face à face, — toi qui, comme l'Eden entr'ouvert, — me fut accessible, à moi l'étranger! — Hier encore, bien que sans ravissement, — quoique tout rempli de nouvelles sensations, — je prêtais une oreille attentive et non en vain — aux chants des grandes vagues de la Méditerranée.

Et leur musique était pleine d'harmonie, — comme aux temps d'autrefois, — quand de leur sein fécondant — surgit soudain la rayonnante Aphrodite... Elles sont restées les mêmes jusqu'à présent : — elles bruissent de même, elles sonnent de même, — et sur leur champ azuré — glissent toujours des visions familières.

Mais moi, entraîné vers le nord, — je vous avais dit adieu. — Et de nouveau au-dessus de moi s'est abaissée — la voûte céleste comme une chape en plomb. — Ici l'air est piquant : — une neige abondante — sur les hauteurs et dans les vallées, — et le froid, ce magicien omnipotent, — règne ici en maître souverain.

Mais là, derrière ce royaume des bourrasques, — là-bas, là-bas, sur les confins de la terre, — dans ce Midi lumineux et doré, — vous, ô vagues, vous m'apparaissez plus belles et plus brillantes, — plus azurées et plus fraîches, — et votre murmure arrive — plus harmonieux encore jusqu'à mon âme.

XV

Avec quelle nonchalance, avec quelle mélancolie amoureuse — ton doux, ton passionné regard s'était épuisé sur lui! — Muette et affolée, quasi foudroyée par le feu de l'éclair, — tout à coup vaincue par l'excès du sentiment, le cœur si plein, toute troublée, toute en larmes, tu tombas la face par terre. — Mais bientôt un sommeil calmant, insouciant et juvénile, — descendit sur la soie de tes cils, — et ta tête se pencha sur les mains de ton ami; — et lui, plus tendre qu'une mère, te prodiguait des caresses... — Le gémissement s'éteignait sur tes lèvres, ta respiration devint égale — et ton sommeil tranquille et doux... — Mais aujourd'hui... Ah! s'il t'était venu seulement en rêve — ce que l'avenir nous avait réservé à nous deux!... — Sous cette morsure cruelle, tu te serais réveillée en te lamentant, — ou tu aurais passé du sommeil au repos de la mort.

Traduit du russe par L. WALLNER

CHRONIQUE ARTISTIQUE

L'exposition Heymans. — L'Association pour l'Art. — La Société des aquafortistes belges.

Au *Cercle artistique* on put récemment voir une partie considérable de l'œuvre de M. Heymans et lire, de tableau en tableau, l'histoire de ce grand talent dans toutes ses transformations, depuis ses débuts lointains dominés par Courbet et Daubigny, à travers ses recherches incessantes vers un idéal personnel.

Pour lui reconnaître définitivement dans notre école de paysage la maîtrise et la suprématie, plusieurs, déconcertés par la vie, semblent attendre que M. Heymans se fige et s'immobilise. Mais il ne veut pas, et il ne peut pas. Aussi le représente-t-on comme un inquiet, un entraîné, un trop docile. Tel n'est point notre avis. M. Heymans n'est pas de ceux qui suivent la nouveauté; il est de ceux en qui elle se crée, par qui l'évolution se marque.

Un arbre qui fleurit n'imite pas le printemps : c'est le printemps qui monte dans ses sèves, qui s'épanouit dans ses bouquets parfumés. Comme un arbre, cet artiste éclos de la terre campinoise a son principe interne de développement : ses phases sortent l'une de l'autre, sans se délimiter nettement l'une l'autre comme il arrive chez ceux qui sont exclusivement des réceptifs; on y perçoit la persistance du même instinct, d'une tenace et mâle volonté d'art.

De tous nos paysagistes, nul n'est plus que lui poète. Sans doute le spectacle des formes baignées dans les lumières colorées intéresse ses yeux; sans doute, il se complaît dans l'exactitude des tons, des rapports et des plans; il ne s'écarte pas de la vérité des apparences naturelles et ne consentirait pas à les déformer pour en abstraire de force, comme tels peintres nouveaux, une manifestation plus significative du sentiment éprouvé d'abord, puis pensé. Mais avant tout, avant de rendre le pittoresque et le réel, il lui importe de traduire une impression intime, tout en retraçant fidèlement, du plus près qu'il peut, le paysage qui l'a ému.

C'est un œil épris d'harmonie et de justesse, mais c'est tout d'abord une âme douce et contemplative, idyllique et tendre, de la famille de Virgile et de Corot. Son paysage préféré n'est pas tragique, il ne parle pas d'ardeur, de violence, de lutte; il est délicat, taciturne, parfois pénétré de joie sereine, plus souvent de mélancolie virile et résignée; il n'a pas de gaîtés, mais des fraîcheurs charmantes, des légèretés allègres qui donnent la sensation d'une promenade matinale par un beau jour vif.

Jadis M. Heymans affectionnait les heures crépusculaires, mais ce n'était pas l'agonie des soirs terribles qu'il peignait, c'était la molle incertitude des levers de lune, la respiration calme de la terre en amour (*Nuit radieuse*), ou la respiration entrecoupée de sanglots étouffés de la terre lasse (*la Chaumière*); c'était l'isolement, la grande marée de silence qui submerge tout, l'apparition visionnaire d'un paysage hostile, étreint d'angoisse (*Effet de nuit*); ou, émergeant d'un troupeau noyé dans les ténèbres argentines, la haute silhouette d'un grand berger qui va machinalement devant lui sous les étoiles (*la Rentrée du berger*). Maintenant il aime à surprendre l'éveil de la lumière, les brumes des aubes et des aurores, la fraîcheur de la rosée, les frissons des plaines aux premières clartés. Mais c'est presque toujours le même pays qu'il peint, son territoire ancestral, sa belle Campine de Wechelderzande et de Blommeschot, aux grands horizons vagues, aux ciels irisés et changeants, et les dunes sauvages, et les bruyères violacées, et les mares engourdies, et les grands arbres épars, puis autour des villages les oasis de cultures vertes, de prairies humides et fleuries. A part quelques pointes poussées en Hollande à diverses époques, et tout récemment dans les Ardennes, à Houffalize, il n'est guère sorti de la contrée natale, il lui a gardé une fervente prédilection.

Mais son respect de la nature, son impressionnabilité exceptionnelle, sa parfaite sincérité lui font à chaque fois des yeux neufs, exempts de réminiscences et de partis pris. Chacun de ses tableaux témoigne d'une émotion des yeux et du cœur, chacun représente une nuance particulière de sentiment, aussi variable que l'heure, la saison, l'âme épanouie ou sévère du

paysage et du ciel. S'abandonnant à son émotion, il a su s'affranchir de ses propres succès et continuer à se développer librement, au risque de se compromettre auprès des amateurs déroutés.

Si l'impression perçue est spontanée chez M. Heymans, son exécution n'en est pas moins savante. Nul ne dédaigne davantage les ficelles, mais nul ne connaît mieux les ressources du métier, nul n'a travaillé davantage à acquérir la perfection technique. De tout temps, il s'est préoccupé de mettre son faire en rapport avec sa manière de voir. Grand ennemi des lignes sèches, des contours découpés, très attentif à l'enveloppe des choses, il a d'abord fondu, amalgamé les pâtes. Quelquefois on a pu lui reprocher une solidité exagérée, une certaine uniformité de rendu, des feuillages maçonnés, impénétrables à l'air, un défaut de palpitation. Tout en éclaircissant sa palette, chargée au début de couleurs plutôt sombres aux effets luisants et veloutés, il a cherché les aspects plus fluides, plus immatériels, plus conformes à la fois à la vérité de la nature et à son propre sentiment.

En même temps, le problème de la vibration lumineuse le tourmentait. Et il est arrivé, voici quelques années, à se constituer peu à peu une manière légère et aérienne, une peinture de frémissements, de frissons, de poudroiements, grâce à l'emploi fréquent dans les feuillages, dans les ciels, dans les eaux, dans les terrains mouvementés, de hachures courtes, croisées en sens divers, posées d'un coup sans tâtonnement, laissant jouer entre elles le fond gris de la toile. Cette facture lui est personnelle et varie de tableau à tableau, et constamment dans le même tableau, selon le caractère des objets. Des observateurs superficiels ont prétendu y reconnaître le procédé du néo-impressionnisme, le pointillé. Il suffit d'analyser avec soin un morceau quelconque pour constater que c'est là une erreur. A de rares exceptions près, M. Heymans n'a pas recours au système de la décomposition du ton, qui est la chose essentielle pour les techniciens issus de Seurat. Le procédé de M. Heymans n'est pas déduit d'un raisonnement scientifique, mais d'une série d'expériences personnelles, et sans doute il n'en vaut que mieux, parce qu'il se trouve mieux accommodé à sa vision. C'est encore la raison pour laquelle l'emploi n'en peut convenir à tous. Il requiert d'ailleurs un œil d'une sûreté et d'une mémoire longuement exercées; il ne souffre pas l'à peu près ni la négligence. Aussi, avant de peindre, M. Heymans dessine-t-il patiemment à la plume jusqu'aux moindres détails, pour n'abandonner rien au hasard, pour pouvoir exécuter son tableau sans hésitations ni remaniements.

Des cent cinquante œuvres exposées, il faudrait maintenant choisir les principales, outre celles auxquelles nous avons déjà fait allusion. Mais une énumération serait fastidieuse et une analyse nous entraînerait trop loin. Admettant et admirant les impalpables délicatesses des *Brumes du matin*, si critiquées naguère, chef-d'œuvre incontesté aujourd'hui, beaucoup réprouvent les toiles nouvelles de M. Heymans et déplorent son entêtement à ne pas se recommencer. En opposition nette avec eux, nous estimons que l'œuvre la plus belle de la collection, encore supérieure à ce triomphal *Réveil* dont nous avons déjà parlé ici, ce fut sa dernière grande composition, *Prin-*

temps. Une prairie s'étoile des premières fleurs de l'année, aux bords d'un ruisseau dont les eaux paresseuses rêvent dans de petites anses. De hauts marronniers dressent leurs thyrses blancs et arrondissent leurs dômes dans un ciel d'un bleu profond où glissent mollement des nuages dorés de la douce lumière de mai. Des baigneuses blanches apparaissent, noblement groupées sous les arbres et dans les roseaux, aux ondoiements de l'ombre et du soleil. Rien de plus calme, de plus grave, de plus tendre, de plus élyséen. C'est à la fois la nature vue et la nature rêvée. L'analyse s'y complète d'une haute vision synthétique, et tout l'art de M. Heymans s'y résume, y aboutit et s'y élève au-dessus de lui-même en s'y concentrant.

***

A Anvers, s'est ouverte la seconde exposition de *l'Association pour l'Art*, qui inscrit à son catalogue la plupart des noms que l'on voit figurer aux derniers catalogues des *XX*. Nous avons trouvé ou retrouvé là des œuvres de MM. Heymans, Constantin Meunier, Gaspar, Du Bois, Finch, Van Rysselberghe, Laermans, Lucien Pissarro, Signac, Thys, Van de Velde, Cross, Denis, Gausson, Luce, de Toulouse-Lautrec, etc., des figures et des fleurs de M. Morren, qui est l'un des deux exposants anversois et dont les progrès sont très marqués, puis de délicieuses figurines en pâte de verre de M Henri Cros, de ravissants étains de M. Charpentier, des types très curieux et très vivants de M. Ibels et, enfin, et surtout, une collection de soixante-trois estampes d'Outamaro, aux couleurs infiniment douces, délavées et amorties : des scènes familières de la vie de tous les jours, ennoblies par la grâce aristocratique et ingénue de la femme qu'Outamaro créa et dont l'élégance subtile signe ses pièces.

***

La *Société des Aquafortistes belges* a ouvert sa première exposition d'eaux-fortes et de pointes-sèches. Nous devons constater qu'en dépit du mérite de certains graveurs belges, parmi lesquels MM. Ensor, Dardenne, Henri et Karl Meunier, De Haene, Maréchal, Wytsman, Verstraete, Van den Eeckhoudt, la Belgique n'occupe pas le rang qu'elle devrait conquérir. L'eau-forte a plus de souplesse et de vie que la gravure au burin, mais elle ne supporte pas davantage le débraillé, le trait indécis, le faire lâche et incorrect. Au premier rang des productions étrangères figurent les coquets minois de jeunes femmes de M. Helleu, les vivants portraits de M. Desboutin, quelques planches représentant des danseuses, de M. Renouard, une série de paysages et de figures, d'un goût charmant, d'une adresse irréprochable, de M. Zilcken, notamment son excellente gravure du portrait de Paul Verlaine, admirablement juste, de M. Toorop. Mais les magistrales marines de M. Storm van 's Gravesande sont le plus grand attrait de l'exposition. M. Storm sait exprimer, d'un dessin puissant et large, l'élan de la lame qui déferle, le mouvement de la vague qui balance les barques, se brise aux pilotis, monte à l'assaut des estacades, ou va mourir à l'horizon

marin. Son trait synthétique, sobre et net, évoque à merveille les ciels aérés et mouvants de la Zélande, et les jeux de la lumière à la surface des eaux clapotantes. On ne pourrait davantage et mieux dire, avec un geste de plus grande allure, avec plus d'aisance et de simplicité.

ERNEST VERLANT

CHRONIQUE MUSICALE

La date de parution du dernier numéro de *la Jeune Belgique* ne m'a pas permis de parler, dans ma précédente chronique, du deuxième concert des Artistes musiciens. Mais l'intérêt exceptionnel du programme autorise ce coup d'œil en arrière ; il s'agissait, en effet, de la première exécution, à Bruxelles, du *Chant de la Cloche*, la fameuse légende dramatique de Vincent d'Indy, le chef de file de la jeune école française.

Dans la première partie du concert, la *Fest-Ouverture* de Lassen, — une œuvre un peu surannée, mais si bien bâtie et d'une allure si chaleureuse ! — l'admirable *Aria* en *ré* de Bach, et cette géniale plaisanterie qui a nom *Espana* de Chabrier. Cette *Espana*, on a beau l'entendre, elle étonne toujours. Dans ce morceau où il n'y a plus de Pyrénées, la fougue et la langueur espagnoles s'allient heureusement, et sans soudure apparente, à la grâce et à la spirituelle verve française. Doublement intéressante au point de vue de la rythmique, d'une difficulté énorme pour chaque instrument, et de la couleur orchestrale de la plus fantaisiste drôlerie. Oh ! cette entrée cruelle, en coup de poing, des cuivres, au milieu du *pp* éthéré d'un dessin des cordes ! Puis, c'est l'une des œuvres les plus sensuelles que je connaisse. Par exemple, ce n'est pas un morceau convenable ; ah ! non ! Et si le sâr Péladan pense qu'aucune honnête femme ne devrait se compromettre à l'audition des beautés sévères — et classiques, malgré tout — de *Tristan*, j'estime, moi, que la jeune fille qui ne rougit pas aux échevèlements inconvenants de l'*Espana* de Chabrier, atteste une perversité impudente ou une incompréhension totale en matière de musique...

Le Chant de la Cloche excitait ici une vive curiosité pour tous ceux qui n'en connaissaient que la réduction au piano. Composée il y a dix ou quinze ans déjà, elle valut à son auteur le prix de la Ville de Paris, et l'on peut, à bon droit, le considérer comme une des compositions capitales d'un jeune maître qui a déjà produit bon nombre d'œuvres remarquables.

Le Chant de la Cloche est divisé en sept tableaux et un prologue. Le maître fondeur Wilhelm, arrivé au terme de sa carrière, évoque les principales phases de son existence où les cloches ont joué un rôle. Le dernier tableau représente la mort de Wilhelm et son triomphe.

Vincent d'Indy fut son propre librettiste : le détail est à noter, car il a son importance au point de vue de la fusion absolue réclamée par le *drame musical*, dont l'auteur s'inspire directement. Trop directement, même; c'est là du Wagner, et du plus pur. L'auteur est, du reste, le premier à le reconnaître. La musique procède de l'auteur des *Maîtres Chanteurs*, et c'est cette œuvre qui a, évidemment, inspiré le librettiste. Cette union de Wilhelm et de Lénore, subordonnée à la collation du titre de maître, cette fête avec son cortège de métiers, l'allocution du doyen, tout cela, évidemment, rappelle d'une manière flagrante la comédie musicale du formidable ogre de nos compositeurs contemporains.

On a trouvé à d'Indy de la personnalité; ce n'est pas vrai. De l'originalité, oui; de la personnalité, non. Même en faisant abstraction des influences wagnériennes qui le possèdent, on ne peut encore lui décerner ce titre de personnel. Il ne l'est pas plus que ne l'était C. Franck, son maître... Oh! j'entends crier ! Toute cette jeune école française possède, non une véritable personnalité, mais une personnalité apparente. Je le faisais observer à un fervent admirateur de ce doux mystique dont la foi profonde inspira les *Béatitudes*.

« Comment ! se récria-t-il, Franck, pas personnel? »

Puis, après quelques passes :

« Et son harmonisation, fit-il triomphant, la comptez-vous pour rien? »

C'était le défaut de cuirasse du raisonnement. En effet, chez C. Franck comme chez Vincent d'Indy, l'originalité extrême de l'harmonie constitue une sorte de personnalité factice. Je dis factice, car elle réside plutôt dans la science, le travail, l'habileté de l'auteur, que dans son inspiration. Est-ce à dire que l'inspiration fait défaut? Point du tout. Les *Béatitudes* et les *Eolides*, *Wallenstein* et *Sauge-Fleurie* sont de l'inspiration la plus noble et la plus pure. Cependant, cette inspiration en elle-même n'est pas personnelle, mais la réalisation harmonique est si curieuse qu'elle revêt leur pensée d'une personnalité factice. C'est dans cette confusion de mots que réside tout le malentendu : l'orchestration, la forme, l'harmonisation surtout peuvent être *originales ;* la pensée mélodique seule peut être *personnelle*.

Cette parenthèse fermée, je me hâte de constater l'extrême intérêt de *la Cloche* et la poésie véritable qui s'en dégage. On regrette de ne pas voir l'œuvre mise à la scène, tant la conception scénique est belle et la musique intimement liée à l'action.

Le quatrième tableau, *la Vision*, dans l'intérieur du clocher, avec son caractère fantastique, le charme pénétrant des deux fragments du milieu — les Voix des cloches et les Esprits du rêve, son orchestration piquante et ses trouvailles de mise en scène, — tout ce tableau est vraiment exquis, et se termine magistralement par un lever de soleil d'une grandiose expression musicale.

Le cinquième tableau, *l'Incendie*, qui terminait le concert, les deux derniers fragments n'étant malheureusement pas exécutés, attestait magnifiquement la technique superbe du jeune auteur, la facilité avec laquelle il manie les masses chorales et instrumentales. Cette scène est parfaite à tous

les points de vue, et l'auteur met une audace remarquable à entrer immédiatement dans les grands effets, soutenant puissamment l'effort et graduant encore toutes les périodes d'une situation dramatique très forte jusqu'à l'éclat final. L'exécution, de la part des solistes, MM. Leprestre, Seguin, Ceuppens, Mlles Chrétien, Wolf, Van Hoof et Frandas, était fort bonne; du côté orchestre, proprette, sans plus. Cette belle œuvre méritait en tous cas plus de soin et de fini.

Gros succès, mais peu de monde. Les « manifestations tumultueuses » battaient leur plein ce soir-là, et la plupart des bons amateurs, au lieu de venir au concert, faisaient de l' « art social » dans les rues, en tenue de garde civique et baïonnette au canon! Un joli détail inédit, à ce propos : Le concert devait commencer par l'ouverture de *Charlotte Corday* de Peter Benoit. Mais, au dernier moment, on craignit que les *Marseillaise*, *Ça ira* et autres *Carmagnole*, dont le maître flamand s'est plu à émailler l'œuvre, ne donnassent prétexte, dans la salle, à des manifestations dissonantes... et l'on remplaça par la bénévole *Fest-Ouverture* de Lassen, bâtie sur un lied populaire allemand qui n'a rien de subversif!

***

Au Conservatoire, deuxième audition du *Messie*, retardée par indisposition de M. Demest. Interprétation plus parfaite encore que la première fois, si possible. A ce propos, relu un vieil article de *l'Echo du Parlement* de 1869, trouvé parmi de poussiéreuses découpures, où le chroniqueur s'étend avec enthousiasme sur l'exécution du *Messie* au « Festival belge » de cette année, sous la direction de Samuel, avec Agnesi, Morère, Mme Sass et Mlle Wertheimber, devant un auditoire de *huit mille* personnes. Après *le Messie*, on avait joué une machine du duc Ernest de Saxe, intitulée *L'Hymne à la Paix*; « on l'avait mis au programme, ajoute le critique de *l'Echo*, pour complaire au Roi, qui avait bien voulu consentir à honorer de sa présence l'inauguration du festival ». Comme c'est loin, tout ça!

***

Le chant en chœur vient de s'enrichir, à Bruxelles, d'une institution dont le besoin se faisait véritablement sentir : un chœur mixte. Depuis le décès de la Société de musique, cette intéressante branche de l'art musical était absolument tombée en désuétude chez nous. Et le mouvement se produit de deux côtés à la fois : garantie pour l'avenir.

C'est d'abord M. Beauvais, qui nous a donné l'*Octuor belge*, petit groupe d'amateurs fort bien stylés par leur chef. M. Beauvais a donné jusqu'à présent trois concerts qui font bien augurer des séances suivantes. Son octuor a interprété des chansons anciennes et quelques chœurs modernes, avec piano. Excellentes voix et excellentes intentions; mais que de chemin à faire encore avant d'atteindre à cet idéal *Amsterdamsch a capella koor!* L'octuor de M. Beauvais ne me paraît pas encore bien sûr de lui-même; on a pu s'en apercevoir au second concert, où, devant les difficultés un peu épineuses d'un motet de Sweelinck, les artistes se sont « mis dedans ». N'importe, ces accidents passagers sont bien excusables de la part de chan-

teurs qui ne se sentent pas encore bien les coudes. Mme Everaerts, pianiste, s'est fait entendre à chaque concert, dans des œuvres classiques qu'elle a jouées sans style, sans mécanisme, sans observance même des principes les plus élémentaires qui président à l'interprétation des classiques, exécutant, dans une gavotte, les mordants *avant* le temps au lieu de les prendre *sur* le temps, etc. ; ce sont choses qu'il est permis d'ignorer en un salon, mais non sur une estrade.

De leur côté, MM. Soubre et Carpay ont fondé, parmi les professionnels, une association plus vaste, sous le nom de Choral mixte, dans le but de donner des concerts de musique chorale, et, au besoin, pour renforcer les Artistes musiciens ou les Concerts populaires.

Un premier concert a été donné le 17 mai, avec le concours de M. Ysaye; programme très intéressant et exécution excellente, surtout de la part des chœurs. On y a entendu deux chœurs des *Saisons* de Haydn, une *Chanson d'Ancêtre* de Saint-Saëns, *A la Porte du Cloître* de Grieg (bien ternes, les solistes!), la belle *Nuit persane* de Saint-Saëns, et des fragments de *Béatitudes* de C. Franck. Les meilleures félicitations et bonne chance!

Pendant que nous en sommes à sonder les chœurs, je citerai encore une autre expérience du même genre, qui a réussi au delà des espérances de ses promoteurs.

Un concert de charité s'est donné, le mois passé, à la salle Veydt, à Saint-Gilles, avec le concours de Mlle L. Merck et de MM. Demest et Gillet. On y a entendu un chœur d'une vingtaine de dames et demoiselles amateurs, excellemment dirigées par M. Charles L., interpréter différents chœurs avec une grande finesse de nuances, une justesse, un ensemble remarquable et un sens artistique très fin : il y avait un pittoresque *Pardon breton* de Chaminade, *A la Porte du Cloître* de Grieg, une *Ronde triste* de votre serviteur, et surtout deux admirables petits poèmes de C. Franck, *La Vierge à la Crèche* et *Soleil.*

***

Une indisposition mille fois maudite m'a empêché d'assister au dernier Concert populaire, sous la direction de Félix Mottl, de Carlsruhe, l'un des triumvirs de l'orchestre de Bayreuth. Enthousiasme pharamineux. Après le concert, un banquet a réuni au Grand Hôtel les principaux héros de la séance. Qu'il me soit permis, pour terminer gaiement cette trop longue chronique, de citer le menu éminemment fantaisiste de cette agape :

« Potage crême d'Oscar à la Monnaie. — Consommé sauce populaire. — Petites bouchées à la Béatrice. — Turbot sauce Mottl. — Filet de Hunding (!) à la Edouard. — Ris de Colonne (veau) (!!) à la Walkyrine. — Asperges sauce Wilder. — Brunnhilde à la Dupont. — Salade Meyerbeer. — Langouste à la Wotan. — Glace Huguenote. — Werthériades. — Fruits, desserts. — (Graves, Saint-Estèphes, etc.) »

On est gai, au Populaire!

ERNEST CLOSSON

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La Chevauchée d'Yeldis et autres poèmes, par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. Paris, Vanier. — *Une Belle Dame passa*, par ADOLPHE RETTÉ. Paris, Vanier. — *Chevaleries Sentimentales*, par A.-FERDINAND HÉROLD. Paris, Librairie de l'Art indépendant. — *Salutations, dont d'Angéliques*, par MAX ELSKAMP. Bruxelles, Lacomblez. — *Une Ame princesse*, par POL DEMADE. Gand, Siffer. — *Contes au Perron*, par HUBERT STIERNET. Bruxelles, Charles Vos.— *Claudine Lamour*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, Dentu.— *Ames Blanches*, par WILLIAM RITTER. Paris, Lemerre. — *L'Animale*, par RACHILDE. Paris, Simonis Empis. — *En République*, par J. DE TALLENAY. Paris, Ollendorff. — *Sous le Bleu*, par FIRMIN VAN DEN BOSCH. Gand, Siffer. — *Salomé*, par OSCAR WILDE. Paris, Librairie de l'Art indépendant. — *La Littérature française dans son développement historique*, par H. PERGAMENI. Bruxelles, Rosez. — *Au Ciel*, par JEAN CASIER. Gand, Siffer. — *Sonnets en Bige*, par ANTOINE SABATIER. Paris, Librairie de l'Art indépendant. — *Prestiges*, par JOSEPH DUCLAREUIL. Paris, Girard.— *Prima Verba*, par VICTOR THOMAS ORBAN. Bruxelles, Lamertin. — *Feuilles Errantes*, par C. LANCKRIET. Gand, Van Melle. — *Le Poème de l'Ame*, par RENÉ CAILLIÉ. Paris, Comptoir d'édition.

Après *les Cygnes*, M. Francis Vielé-Griffin publie sous ec titre : *La Chevauchée d'Yeldis et autres poèmes*, une série de morceaux de prose poétique qui ne paraissent guère viser à l'unité.

Je vois bien que ces morceaux, dont plusieurs sont charmants, n'ont pas la forme du vers. Toutefois, je n'oserais pas jurer qu'ils soient écrits en prose. Mes lecteurs partageront mes scrupules en lisant avec attention les fragments que voici :

« ... Le porche était bas avec sa grille close d'un triple fer forgé ; les terrasses s'étageaient, de fruits en fleurs, jusqu'aux charmilles, avec des treilles aux musles tors du poids (il semblait) des grappes gorgées... Martial prit l'une d'elles, du dehors, brusque et disant à demi-voix : « Soyons ainsi pour Elle, cessons de défeuiller ses marguerites et jurons d'accepter son choix et sans querelles. » — Le couchant riait rose jusqu'au zénith — nous le jurions par notre âme immortelle... »

« ... Ce vieillard vint pour échanger des ors étranges, quelque matin ; nous le connûmes de la sorte ; son regard souriait, lointain, comme vers sa jeunesse longtemps morte. Il marchait calme dans le tumulte des quais houlants, au cri de la vigie au guet, vers les jetées, et comme il nous dit sa demeure hors de la ville, au coteau des chênaies, nous fûmes lui porter de jeunes monnaies et nous vîmes Yeldis parmi ses fleurs. Philarque, en comptant les vieux ducats d'or, croyait la reconnaître aux effigies, et dut les recompter, et se tromper encore... »

Un de mes amis soutient que ces morceaux sont écrits en prose. J'ai beau lui objecter qu'il est facile d'y découvrir des rimes et de fausses rimes, et que certains tours de phrase sentent un peu la strophe, il me répond qu'à

ce compte-là les périodes de Châteaubriand, où l'on relève non seulement des allitérations, des assonances et des rimes, mais encore des alexandrins parfaitement rythmés, ne seraient point de la prose. La prose de M. Vielé-Griffin lui paraît plus étriquée ; mais il n'admet point qu'il existe entre les fragments cités et tels morceaux de Châteaubriand une seule différence essentielle.

Un autre de mes amis soutient, au contraire, que c'est grâce à un artifice typographique que les fragments dont il s'agit ont l'air d'être de la prose. Il prétend que M. Vielé-Griffin aurait dû les faire imprimer ainsi :

... Le porche était bas avec sa grille
Close d'un triple fer forgé ;
Les terrasses s'étageaient,
De fruits en fleurs, jusqu'aux charmilles,
Avec des treilles aux muscles tors
Du poids (il semblait) des grappes gorgées...
Martial prit l'une d'elles, du dehors,
Brusque, et disant à demi-voix :
« Soyons ainsi pour Elle,
Cessons de défeuiller ses marguerites
Et jurons d'accepter son choix,
Et sans querelles. »
— Le couchant riait rose jusqu'au zénith —
Nous le jurions par notre âme immortelle...

... Ce vieillard vint pour échanger des ors étranges,
Quelque matin ;
Nous le connûmes de la sorte ;
Son regard souriait, lointain,
Comme vers sa jeunesse longtemps morte.
Il marchait calme dans le tumulte des quais
Houlants, au cri de la vigie au guet,
Vers les jetées ;
Et comme il nous dit sa demeure
Hors de la ville, au coteau des chênaies,
Nous fûmes lui porter de plus jeunes monnaies,
Et nous vîmes Yeldis parmi ses fleurs ;
Philarque, en comptant les vieux ducats d'or,
Croyait la reconnaître aux effigies,
Et dut les recompter, et se tromper encore...

Et cependant, je ne suis pas convaincu. M. de Souza s'est livré, récemment, sur la prose de Flaubert, à une expérience semblable, dont le résultat me paraît aussi concluant. Mon deuxième ami, d'ailleurs, en est réduit, pour les besoins de son paradoxe, à faire rimer *forgé*, *étageaient* et *gorgées*. Or, ces mots ne riment que pour les étrangers qui prononcent mal le français. Il en est de même pour *demeure* et *fleur*. Enfin, il me semble que si, d'après la définition de M. Gustave Kahn, le vers est un arrêt simultané de la pensée et de l'expression, mon deuxième ami découpe la prose de

M. Vielé-Griffin d'une façon un peu arbitraire. Pourquoi, en effet, rythmer ainsi :

Et comme il nous dit sa demeure
Hors de la ville...

alors que rien ne justifie cet enjambement? La vraie leçon serait évidemment :

Et comme il nous dit sa demeure hors de la ville.

Le vers aurait treize pieds, mais il serait construit d'une manière logique.

Faut-il conclure?

Je pense que la prose de M. Vielé-Griffin est une prose de poète, et que l'auteur de *la Chevauchée d'Yeldis* reviendra fatalement à la forme du vers. Je n'en veux pour preuve que le *Diptyque* et les morceaux intitulés *Fleurs du Chemin.*

***

Une Belle Dame passa ne peut pas soulever la même discussion que *la Chevauchée d'Yeldis*. M. Adolphe Retté a voulu écrire et a écrit des vers. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que ces vers soient rigoureusement conformes à la prosodie classique; mais je soutiens qu'ils ne s'en écartent guère, et que c'est à elle, lorsqu'ils sont beaux, qu'ils doivent leur beauté.

Qu'on en juge par les strophes suivantes :

O regards de prière! ô cheveux parfumés!...
— Quel présage de sang vers ces folles nuées,
Qui voilaient une lune en leurs affres noyée! —
Voici venir la Nuit tueuse de Beautés.

O regards suppliants... mourront-ils, dis, trop frêle,
Comme toi, comme moi, mourront-ils cette Nuit? —
Les oreillers de fleurs et les rideaux vermeils
Saignent du souvenir de nos bouches unies,

Car, vois-tu, mon enfant, nous avons trop aimé,
Trop souffert, trop pleuré l'un par l'autre, et sans doute
Que si nous délaissons cet amour abhorré,
Nous le retrouverions au détour de la route.

Que fais-tu là? Pourquoi ces regards de détresse?
Pourquoi ces pleurs encor dont je sais le mensonge? —
Moi je suis lâche, et si tu m'offres ta faiblesse,
Mon âme veut ton âme et s'y penche et s'y plonge...

Va-t'en, ôte tes mains fraîches comme des roses;
Je voudrais tant dormir délivré de tes lèvres
Très loin... Qu'une neige d'oiseaux chastes se pose
Sur mon cœur convulsif et sur mon front de fièvre.

Va-t'en, détourne-toi vers l'ombre maternelle,
Cache ta face et tes regards trop radieux —
Les oiseaux sont-ils là? j'entends chanter des ailes...
Va-t'en chez les démons rieurs qui sont tes dieux!

Assurément, M. Retté emploie aussi les fausses rimes; il déboîte parfois le vers et se permet mille audaces prosodiques dont je n'aperçois point la nécessité; mais personne ne s'avisera de prétendre que c'est grâce à un artifice typographique que ces vers ont l'air d'être des vers. Si l'on y regarde de près, les audaces de M. Retté sont timides, et plus apparentes que réelles. Elles consistent le plus souvent à faire rimer le singulier avec le pluriel, à mettre une syllabe muette à l'hémistiche, et parfois — très rarement — à risquer un vers de quatorze pieds. A ces licences près, dont la raison nous paraît assez puérile, les vers de M. Adolphe Retté ont la sonorité de l'alexandrin traditionnel. Les strophes citées plus haut sont de vraies strophes, et il y a un abîme entre elles et la mélopée nouvelle. Elles nous permettent d'affirmer que M. Retté est un vrai poète, dont la veine est franche et dont la frénésie charnelle atteint parfois à l'éloquence.

***

Dans une gamme plus douce et plus souriante, M. A.-Ferdinand Hérold, l'auteur des *Chevaleries sentimentales*, n'innove pas plus profondément que M Retté. Certes, M. A.-Ferdinand Hérold sacrifie aux formes nouvelles; mais si l'on établit une balance entre ses mélopées et ses poèmes traditionnels, on est forcé de reconnaître que ces derniers sont beaucoup plus nombreux. Sauf certains poèmes très vagues et quelques récitatifs destinés à relier des morceaux lyriques, la plupart des évocations de M. A.-Ferdinand Hérold sont régulièrement prosodiées. Tels sont les harmonieux sonnets du *Livre des Reines* et du *Vitrail des Saintes*, où se révèle un artiste délicat, épris de couleurs heureuses et de musiques apaisées.

Mes lecteurs ne manqueront pas de se fleurir les yeux au délicieux vitrail que voici :

Parmi les floraisons qui gemment le rivage
Suivant des yeux le doux archange Gabriel,
Qui plane et rit, vêtu d'or immatériel,
Elle rêve. Au lointain, gronde le flot sauvage.

Le Barbare a dompté sa ville et la ravage :
Nulle plainte ne sort de sa lèvre de miel :
Jésus libérateur veille aux clartés du ciel.
Qu'importent le travail amer et l'esclavage?

Les oiseaux rois des mers, les calmes goëlands
S'en viennent de l'azur avec des cercles lents
Pour adorer la pure et la candide vierge.

Et là-bas, solitaire en des champs de méteil,
Un cyprès vigoureux et droit, tel qu'un grand cierge,
Dresse sa tête où meurt un rayon de soleil.

***

Le poète de *Dominical*, M. Max Elskamp, publie chez Paul Lacomblez, en une édition exquise ornée d'une couverture de M. Henry Van de Velde, un recueil de vers dont le titre : *Salutations, dont d'angeliques*, me paraît un peu tourmenté.

Toutes ces salutations ne sont pas angéliques, et ce ne sont pas les angéliques que je préfère. J'aime mieux, je l'avoue, les jolies chansons historiées auxquelles les salutations servent de prétexte, comme par exemple, le nº IV de *Horloge admirable :*

Mais voici l'horloge admirable
Des belles heures à sujets,
Qui sonne l'instant pris aux rêts
Des musiques mues par du sable;

Et c'est très vieillement d'abord,
Moïse recevant les Tables
Aux histoires saintes des fables,
Mais très vieillement et d'abord.

Lors matin, et très en décor,
Voici les bergers, les agnelles
Et loin un château à tourelles,
Lors matin et très en décor;

Or, midi, c'est une fontaine,
Et le jet d'eau vivant toujours,
Et des cygnes tout à l'entour,
Et la fenêtre aux châtelaines;

Puis, pour la nuit, et c'est après
Un paysage taciturne,
La lune pleine sur Minturnes,
Mais pour la nuit, et c'est après.

Je prise beaucoup aussi, dans *Etoile de la mer*, le charmant dénombrement d'une Armada puérile, et bien d'autres, qui appartiennent à la meilleure veine de *Dominical*. M. Max Elskamp n'a point perdu la grâce un peu précieuse de son verbe, et ses *Salutations* abondent en tournures ravissantes, mi-enfantines, mi-vieillottes, qui surprennent délicieusement. Mon cœur, murmure-t-il,

Mon cœur de trop grande personne
Pour ces ciels enfants, s'abandonne
A monter en lèvres vers vous;

Il appelle la Vierge « Marie-aux-heures », « Marie-au-peuple », « Marie-aux-cloches », etc.

Ce sont là d'adorables trouvailles, dont il faut louer chaudement M. Elskamp. Mais le poète me paraît tomber du côté où il penche si joli-

ment, et à force de chercher l'enluminure verbale, il verse quelquefois dans le mauvais goût le plus affligeant. C'est ainsi qu'il dit à Marie : « Me voici le page de vos syntaxes », que la vierge est vêtue d'une robe « isocèle », que l'on célèbre « une loin royauté sur l'à-présent d'une heure », que les hommes « ont beau s'aller en peine », que l'on « attend mer jusqu'à mourir » et que l'on conseille à la Vierge de se faire sœur noire « pour peut-être Jésus malade ».

Ce style en tire-bouchon, que M. Emile Verhaeren a remis à la mode, est d'un emploi par trop facile. Ce sont là miroirs à nigauds et attrape-bourgeois dont le talent de M. Elskamp, comme le robuste tempérament de M. Verhaeren, pourrait aisément se passer.

Dans *Salutations*, comme dans *Dominical*, M. Elskamp ne rime pas toujours d'une façon régulière. Mais pas plus que MM. Retté et Hérold, il ne donne, à proprement parler, dans la mélopée. Il a l'instinct de la musique, et il supplée à l'irrégularité de la strophe et de la rime par mille artifices que lui suggère une ouïe très experte. La plupart de ses chansons, quoique irrégulièrement prosodiées, ont un rythme accusé, net et franc. Le procédé qui lui est le plus familier consiste à répéter une rime, voire un vers, ce qui permet de desserrer artificiellement le corps de la strophe.

Je puis donc répondre à ceux qui s'appuient sur les poèmes de MM. Retté, Hérold et Elskamp pour proclamer une prétendue victoire des formes nouvelles : « Vous vous trompez étrangement. Les poètes que vous citez, et tous leurs rivaux, à l'exception de M. Gustave Kahn, — dont l'originalité est entière, — subissent encore, à leur insu peut-être, l'influence d'un héritage poétique plusieurs fois séculaire. Leurs poèmes conservent un rayon de ce soleil qu'on prétend couché, et la grâce de leurs strophes n'est qu'un reflet de la Beauté qu'ils ont servie et que la longue dynastie des maîtres servait avant eux. »

***

L'auteur d'*Une Ame princesse*, M. Pol Demade, se propose de prouver, par une série d'histoires, réunies sous un titre audacieux : *La Passion Catholique*, que « le catholisme, auquel il a l'honneur d'appartenir, loin de jeter de la cendre sur le cœur humain, en attise, au contraire, puissamment la flamme ».

M. Pol Demade semble donc se réclamer de la préface d'*Une Vieille Maîtresse*. On pourrait plus mal choisir, car la caution de Barbey est bonne. Mais M. Pol Demade n'a pas lu que cette préface : il a dévoré d'Aurevilly tout entier, et d'Aurevilly le dévore. C'est, au sens exact du mot, une véritable possession.

Que l'on ne prenne pas cette constatation pour un reproche insultant. N'est pas possédé qui veut, et si M. Pol Demade porte en croupe l'âme incendiaire de celui qui écrivit les *Diaboliques*, c'est qu'il n'en est pas tout à fait indigne.

On nous assure que le récit de M. Pol Demade répond, dans une certaine mesure, à *l'Ennemi des lois* de M. Maurice Barrès. Or, — chose inattendue

et méritoire, — M. Barrès s'en est aperçu, et il a très galamment présenté aux lecteurs du *Journal* l'œuvre qui contredit son œuvre.

Voici l'appréciation de M. Barrès :

« Résignons-nous à ne toucher que le point essentiel de cet enivrant problème de psychologie, enivrant par l'intensité de la sensualité sous un ciel illimité. Oui, dans l'*Ame princesse*, trois pages sont décisives pour éclairer cet état d'un catholique confondant son amour terrestre avec son amour pour Dieu.

C'est la situation psychique où se trouvaient, autour du Dante, un grand nombre de ces « mystiques » des siècles de foi. Rien n'est plus saisissant que de retrouver, déformés par les milieux modernes, exactement les mêmes sentiments sur lesquels, à la Sorbonne, de savants érudits discutent en archéologues.

Ces pages significatives de notre contemporain, les voici, résumées à titre de document :

« Albine, — c'est le nom d'une jeune femme aimée par le personnage énigmatique que met en scène M. Demade, — Albine était une dévote, et je ne vous souhaite pas une autre femme qu'une dévote...

« Elle ne m'aima jamais plus et je ne l'aimai jamais mieux que le sang de Jésus-Christ dans son sang et dans mon sang... *J'en étais arrivé à deviner, rien qu'à ses caresses et à ses baisers, le secret de ses communions multiples...*

« S'il lui arrivait, le matin, d'interrompre mon travail ou mes études d'un baiser plus passionné que d'autres, je lui disais :

« — Tu as communié ce matin?

« ... Plus tard, ce fut pour nous l'expression sacrée entre toutes. Communier, pour nous, c'était *faire provision d'amour*. »

Le dirai-je? Ces pointes extrêmes du catholicisme, cet amour charnel, si faible, si défaillant, qui s'enlace et se fait porter par l'amour divin, ces mélanges sensuels et religieux me sont suspects. Quelque chose d'équivoque m'attire là et me repousse. »

Le dirai-je à mon tour, je suis plus repoussé qu'attiré. Et si j'éprouve une vive répugnance, ce n'est pas à cause de la description d'un pareil baiser — j'ai toujours affirmé que l'Art peut tout décrire — mais parce qu'elle est placée dans la bouche d'un catholique, et que ce catholique n'hésite pas à se glorifier de cet étrange amour charnel, attisé par une sorte d'entremise divine.

Le mystérieux héros d'*Une Ame princesse* aime deux femmes à la fois. Le cas psychologique n'est pas nouveau, et, si je ne m'abuse, Musset l'a traité, à sa manière, dans *les Deux Maîtresses*. Mais M. Pol Demade nous avertit que son personnage aime deux êtres également, du même amour terrestre, entier, absolu. C'est ce qui rend sa thèse originale, mais c'est aussi ce qui la rend fausse à mes yeux. Ce serait une intéressante matière à soumettre aux docteurs ès-passions, catholiques ou non, et je n'ai pas le loisir de discuter l'hypothèse de M. Demade. Je me borne à confesser qu'au point de vue sentimental elle me semble inadmissible.

Quoi qu'on en puisse penser, l'œuvre n'est pas ordinaire. Malgré quelques fautes de goût, — j'ai noté, page 108, dans un dialogue qui vise au sublime, de pénibles dissonances (1), — M. Pol Demade tire de fiers accords d'un style tourmenté, dont il n'est pas toujours le maître. Et puis, c'est un éveilleur et un remueur d'idées, ce qui devient de plus en plus rare, par le temps qui court...

***

M. Hubert Stiernet ne se donne pas pour catholique, et les sujets qu'il traite ne ressemblent guère à ceux de M. Pol Demade. Toutefois, il se pourrait qu'il y eût entre les deux écrivains le lien d'une parenté lointaine. Sous ses apparences de conteur réaliste, M. Hubert Stiernet ne cache pas tout à fait un esprit inquiet, attiré par les états d'âme exceptionnels et bizarres. Dans l'excellent article qu'il consacre à M. Stiernet dans *la Société nouvelle*, M. Hubert Krains a dénoncé certain penchant au rare, au compliqué, à l'excentrique. Rien n'est plus exact. Les *Contes au Perron* contiennent maintes pages d'analyse psychologique, on pourrait même dire de casuistique sentimentale, qui démontrent combien M. Stiernet est sollicité par l'étude du « monstre ». Et cet amour des déformations morales est d'autant plus sincère qu'il a l'air d'être inconscient. Il y a beaucoup de cruauté et de férocité dans la manière de M. Stiernet, et son analyse est d'autant plus impitoyable qu'elle s'exerce de préférence sur des êtres d'une humanité moyenne, parfois même rudimentaire. Il en résulte un déséquilibre, qui disparaît dans les contes d'inspiration purement fantastique, comme *Social* et *le Faucon blanc*, qui sont les pages les plus harmonieuses de l'œuvre.

M. Stiernet a des qualités de style, qui ressortiraient davantage s'il ne tendait pas constamment sa phrase, un peu surchargée de termes rares.

***

M. Camille Lemonnier se plaît à dire, paradoxalement, que chacun de ses romans est un début. S'il entend par là qu'au lieu de rééditer sans cesse le même livre, il a l'ambition de pousser l'objectivité aussi loin qu'elle peut aller, et l'orgueil d'écrire des livres qui tout en ressemblant à leur père, soient dissemblables entre eux comme des étrangers, il n'a pas tort. Mais débuter ainsi — puisque début il y a — n'est pas à la portée d'un écrivain vulgaire, et le *protéisme* de M. Lemonnier, que l'on a parfois plaisanté, est la marque léonine d'un tempérament exceptionnel.

Le dernier début de M. Lemonnier est assurément l'un de ses plus heureux. Il lui a plu d'évoquer, dans son milieu, l'âme à la fois compliquée et simple d'une étoile de café-concert. L'étrange fleur humaine, ou plutôt l'étrange fleurette instinctive, poussée sur le fumier de Paris! Elle est du

(1) « ... C'est que je dois te dire quelque chose, *mon homme...* »

peuple, et son élégance perverse est aristocratique ; elle est bête et elle a le génie de la chanson. Elle est savante, elle est rouée, elle s'est, gamine, souillé les yeux et les oreilles dans la compagnie d'abominables petits polissons, — et elle est vierge, et lorsqu'enfin elle se donne, c'est par amour !

Claudine Lamour, c'est un Tanagra... de Paris !

Cette exquise figurine, M. Camille Lemonnier l'a, on le sent, pétrie et caressée avec une sorte d'amour étonné, de curiosité ravie, avec la tendresse d'un bon géant pour un petit enfant trouvé chez les nains. Il l'a aimée en la concevant, sa Claudine. C'est pourquoi elle est réelle et vivante, cette divette descendue d'une affiche bariolée de Chéret.

Car ici M. Camille Lemonnier lutte avec Chéret, avec Degas et avec Forain. Chacune de ses phrases est une petite tache de couleur, ou un geste crayonné d'un coup de crayon fringant et rapide. Jamais peut-être, — et cependant il n'est pas de forme d'art plastique avec laquelle il n'ait lutté, — jamais peut-être M. Lemonnier n'a eu à ce degré le génie de la transposition littéraire. Sauf dans quelques descriptions où il n'a pu s'empêcher d'empâter les couleurs, la touche est d'une agilité et d'une souplesse prestigieuses. Et les personnages secondaires, Poiron, la Touque et la mère Lamour sont « croqués » avec une sûreté et une légèreté de main auxquelles, jusqu'à présent, M. Lemonnier n'avait pas atteint.

Claudine Lamour est une série de dessins écrits. Et il n'y a pas jusqu'à certains mots de la divette — un peu trop joliment profonds, semble-t-il — qui ne contribuent à l'illusion. Ce sont les légendes du dessinateur !

***

Il me reste à peine l'espace nécessaire pour signaler *Ames Blanches*, un beau et noble roman romanesque de M. William Ritter ; *l'Animale*, de Mme Rachilde, une œuvre érotique et sadique dont le tréfonds me semble naïf ; *En République*, de M. J. De Tallenay, une vivante étude de mœurs « eldoradiennes » — cherchez la clef de l'adjectif, et vous la trouverez, — *Sous le Bleu*, d'intéressantes notes de voyage rassemblées par M. Firmin Vanden Bosch, l'ennemi personnel de Nicolas ; *Salomé*, un drame en un acte de l'esthète à la fleur, M. Oscar Wilde, une œuvre bien profitable où saint Jean, Hérode, Hérodiade et Salomé, après avoir lu *la Princesse Maleine*, organisent un concours de métaphores orientales ; *la Littérature française dans son développement historique*, de M. H. Pergameni, un livre qui veut être, et qui est parfois, « une sorte de biographie de cet être complexe qui concentre et réfléchit en lui, à travers les siècles, les tendances diverses de l'esprit français » ; *Au Ciel*, un poème religieux de M. Jean Casier ; les *Sonnets en Bige*, soularysés avec conviction par M. Antoine Sabatier ; *Prestiges*, de M. Joseph Duclareuil, un poète qui ne manque pas de somptuosité verbale ; *Prima Verba* de M. Victor-Thomas Orban, auquel il sera pardonné parce qu'il a beaucoup voyagé ; *Feuilles errantes*, où M. Lanckriet nous décrit

Trois enfants, beaux et frais, près d'entrer dans la vie,
Se contant le destin qui leur faisait envie,

et, enfin, *le Poème de l'Ame*, orné de trois pantacles et accompagné de deux mélodies pour piano et chant :

Et puis, le soir, ce fut de rubans rouge-feu
L'éclat sur son chapeau : « Amour! » me disait-Elle
Mystérieusement, comme si c'était peu
D'avoir cent fois juré son Amour immortelle!

Cette strophe de M. René Caillié n'a pas encore été mise en musique.

ALBERT GIRAUD

Au sommaire de la prochaine chronique littéraire : *La Vie artistique* de M. Gustave Geffroy, *la Rôtisserie de la Reine Pédauque*, de M. Anatole France, *la Duchesse de Malfi*, par M. Georges Eekhoud, *Histoire de la littérature française*, de M. l'abbé Stiernet, *les Campagnes hallucinées*, de M. Emile Verhaeren, *Savonarola*, de M. Roger de Goey, *Africa*, de M. Descamps-David, etc., etc.

TACHYPOÈMES STENORYTHMIQUES

I

ACCIDENT DU CHEMIN DE FER

Express.....
Déraille!....
On braille.....
Compress'!
Hôpital!
Moi bancal.

II

DRAME CONJUGAL

Adultère??
Chut! Mystère!
Suivre piste.....
— Cornard!!!!
Poignard!!
Puis, trappiste!

III

ECHO ET NARCISSE

Mirefontaine
Le flou jeune homme
Dégomme
Sa peine.
Folle de lymphe
La nymphe
Echo
Prend l'eau.

IV

CHATIMENT DES MAUVAISES PASSIONS

Très dangereux,
La plèbe.
Trop amoureux?
Cubèbe!

V

L'AVENTURE D'HERMAPHRODITE ET DE SALMACIS

Les sexes
Se vexent
Et fondent
Dans l'onde.

VI

DRAME

Oh! ce viol!.....
Du phénol!.....
Et en fuite,
Vite, vite!....
— Les gendarmes??!!!
Et pas d'armes!!!!
— Soyons fort.....
Adieu, Trine!...
Atropine.....
Mort!... .

VII

RÊVERIE A LA FENÊTRE

Fenêtre,
Miroir
De l'Être!.....
Vous voir,
Ciel noir,
Et plaine
Sereine
Qu'abreuve
Un fleuve
Où tremblent
Ensemble
Etoiles
Et voiles!.....

Etique
D'éthique,
Mon âme
Se pâme,
O pure
Nature,
Devant
Ton vent
Si libre,
Si libre,
Si libre,
Si libre!!!!

TÉLESPHORE TABIBITTE.

MEMENTO

Le présent numéro contient exceptionnellement 36 pages.

L'abondance des matières nous force à remettre au mois prochain plusieurs morceaux de prose et de vers, notamment la suite d'*Atalante à Calydon*, de C.-A. Swinburne, — la suite d'*Hélène* de A. Goffin, — plusieurs poèmes de Tutchew, traduits par L. Wallner, etc., etc.



L'Art moderne appelle les traducteurs des « dictionnaires ».

Sur qui tombe ce pavé d'ours, s'il vous plaît ?



Un brin de MACAQUE FLAMBOYANT :

« J'ai entendu les heures calmes de nuit pour relire ce livre, ces heures où la méditation, au-dessus des fièvres du jour qui dorment, s'étend et se purifie. Car c'est un livre d'oratoire, à lire à genoux, ou plutôt à chanter, et je n'ai pas d'oratoire sinon la nuit, et je n'ai pas de voix sinon celle qu'on entend chanter dans le silence. »

(*Le Mouvement littéraire.*)

La voix intérieure ?

« Elle est misère cette cause de la nation où l'on ne se sent de pairs de l'un ni de l'autre côté ; cette situation des intellectuels qui voudraient prendre position active dans leur temps, et pas plus que jamais jadis, n'entrevoient leur place, aujourd'hui. »

(*Le Mouvement littéraire.*)

C'est ainsi : plus que jamais jadis, cette cause est misère.

Ce qui est misère, et même miséricorde, c'est qu'ils ne varient plus leurs fautes de français : ils font tous la même.

C'est le charabia collectif !



Les dernières nouvelles de la Princesse et du Castel :

La forêt haute et farouche,
Sanglotte sa lente douleur
Et dans un sombre castel,
Elle garde en morne torpeur
Une princesse frêle, si frêle...

Lasse est la princesse frêle,
Son chant de cygne est languide ;
La voûte stellaire et mystique
Bleuit, dans la nuit lucide,
Les vieux créneaux fantastiques.

Cesse sa chanson si molle
Avec l'aurore nouvelle,
Elle se penche à la fenêtre
Et déroule sa chevelure
En rideau d'apothéose.

(*Le Mouvement littéraire.*)

On est sans nouvelles du prince, qu'on suppose perdu, cor et chiens.



Erreur !

Il est retrouvé.

Il a téléphoné à la châtelaine, qui lui a répondu, et de cette communication est née la chanson suivante :

Hé bonjour la châtelaine !
— Hé bonjour, prince charmant !
— Il fait grand vent dedans la plaine.
— Il fait grand vent, prince charmant.

Hé bonsoir la châtelaine !
— Hé bonsoir, prince charmant !
— Le ciel est rouge dessus la plaine.
— Le ciel est rouge, prince charmant.

Hé adieu la châtelaine !
— Hé adieu, prince charmant !
— La nuit est triste de par la plaine.
— La nuit est triste, prince charmant !

(*Floréal.*)

Là-dessus la nourrice de la princesse, accompagnée de la nourrice de *Bébé*, ont couché le prince charmant après lui avoir fait faire pipi, à la Toto.



La Justice, organe politique, assure que la représentation de *la Walkyrie* à Paris est un événement social.

Tout juste autant que l'apparition de *la Justice*, à Bruxelles, est un événement littéraire !



Le Réveil n'a pas compris *les Visions d'Egypte* de notre collaborateur Albert Jhouney.

Comme *le Réveil* démontre ainsi son ignorance absolue de la mythologie égyptienne, il nous semble qu'il y a lieu de ne pas trop insister sur une... lacune.



La bonne doctrine :

Un certain M. de Malvost publie dans les *Entretiens politiques et littéraires* les petites proclamations que voici :

« Il faudrait pourtant nous entendre sur la valeur et l'expression vraie du mot : *musicien*.

Tu t'écries, à chaque instant : Quel musicien que ce Massenet !... quel musicien que Richard Wagner !... Or, tu te trompes étrangement, mon cher, en accolant ainsi à un Dieu et à un mortel la même épithète.

Le *musicien*, dans le sens strict, est celui qui, acceptant *a priori* un module de sonorité ayant servi à construire la gamme de Gui d'Arezzo, choisit un des sons de cette échelle, aux degrés si distants, et édifie, sur cette base, une juxtaposition d'autres notes qu'il parfait selon la technique d'une méthode d'harmonie de laquelle il s'est imposée, par avance, les lois inviolables.

En cette édification, le *musicien* procède d'une manière analogue à celle du typographe qui, d'un mouvement machinal, puise dans de multiples casses les caractères, les assemble et forme ainsi les mots, constituant bientôt les phrases. »

Définition du créateur-esthète : « Pour lui, nul besoin de science acquise. »

Parbleu ! C'est l'ignorance qu'il faut entretenir par la folie. Wagner ne savait pas la musique, — tandis que M. Massenet est musicien.

Les lecteurs de *la Jeune Belgique* sont priés, s'ils sont satisfaits, d'en faire part à leurs amis et connaissances.



Un des rédacteurs de *l'Art moderne* parle d'une « syntaxe que les grammairiens assurément réprouvent, mais que les poètes à l'unanimité admettent ».

Que le rédacteur de *l'Art moderne*, s'il est poète, soit unanime à admettre cette syntaxe, nous ne le contestons pas. Mais qu'il se garde d'engager les autres poètes. Sinon, ça pourrait devenir très rigolo.



M. Camille Lemonnier est déféré devant la Cour d'assises du Brabant pour avoir publié, dans le *Gil Blas illustré*, une nouvelle parue, il y a deux ou trois ans, dans le *Gil Blas* quotidien, et qui a figuré, depuis, dans le recueil de contes intitulé *Dames de volupté*.

Trois lignes seulement de cette nouvelle sont incriminées.

La chambre des mises en accusation avait prononcé le non-lieu ; mais le procureur général a estimé qu'il y a lieu quand même.

Il est inutile d'ajouter que *la Jeune Belgique* proteste contre ces poursuites, et qu'elle envoie à l'écrivain qui en est victime ses plus chaleureux témoignages de sympathie.



M. Camille Lemonnier adresse au ministre de la justice une lettre ouverte dont nous détachons le passage suivant :

« C'est toute une jeunesse, c'est le plus admirable mouvement littéraire, c'est un miracle de génie et de courage, c'est la sève vive d'une floraison des esprits rendant l'Europe attentive qu'on va exposer encore une fois aux rires et aux clameurs des prétoires ! Je ne suis qu'un des arbres de cette forêt qui toujours monte et s'étend plus au loin. Mais le coup retentira à travers les

autres arbres, il retentira par delà la forêt. Et la foule ironique et méchante, la même qui insultait à nos premiers livres, recommencera à nous outrager en cette pauvre chose de nous qui est notre foi, qui est notre conscience littéraire et qu'aura méprisée l'inclémence d'un Parquet.

Je vous expose cela tristement, Monsieur le Ministre, plus en peine de notre œuvre commune que de moi. Reconnaissez à ma franchise l'entraînement que nous nous sentons vers une haute conscience, la vôtre, et votre don d'Art émouvant C'est la littérature qu'on voudrait proscrire, c'est elle qui me vaut, après tant d'anciennes humiliations dont je triomphai, le triste privilège de la défendre en souffrant encore pour elle.»



M. Antoine et ses compagnons viennent de jouer, au Théâtre-Libre, *les Tisserands* de M. Gérard Hauptmann.

Il est probable que ce grossier *mélo* socialiste, qui vaut beaucoup moins que *la Grâce de Dieu* et *Germinal*, sera promené en Belgique.

En attendant, voici comment *le Peuple* commente le drame de M. Hauptmann :

« Nous avons voulu intéresser nos lecteurs à cette œuvre, d'abord parce qu'elle est bien moderne et qu'elle fait connaître au public l'ouvrier tisserand, dont la situation est tellement précaire qu'une grève générale vient d'éclater à Verviers, une Silésie belge.

« L'ouvrier tisserand est ignoré. Dans toutes les grèves, la sympathie va au mineur, le sort de celui-ci émeut et passionne. Or, le tisserand est plus à plaindre encore. Nous ne connaissons rien de plus vrai que le triste poème de sa vie qu'on vient tout à coup de mettre en relief. Dans les fabriques de la vallée de la Vesdre, la journée ordinaire est de douze heures, mais presque toujours l'ouvrier ou l'ouvrière travaillent treize et quatorze heures par jour. L'ouvrier est aux pièces ; s'il veut gagner 3 francs et fr. 3-50, il doit parfois faire des journées doubles.

« L'atmosphère qui règne dans les filatures et les tissages est atroce et les conditions les plus élémentaires d'hygiène ne sont aucunement observées. Ajoutez-y le danger permanent d'accident causé par le travail mécanique et vous aurez une faible idée du sort du tisserand.

« Que messieurs les législateurs qui nient l'étendue et la profondeur du mal social aillent quelque temps séjourner dans ces bagnes et ils nous en diront des nouvelles! »

Voilà ce que devient la critique *littéraire*, quand il s'agit d'*art social*. On se fiche de l'art comme de Collin Tampon et l'on discute la question des tisserands. Il n'en pouvait être autrement, il n'en sera jamais autrement.



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, *rue des Paroissiens*, 31

BRUXELLES

VIENNENT DE PARAITRE :

Max ELSKAMP

SALUTATIONS, DONT D'ANGÉLIQUES

un volume in-8°, sur papier de Hollande
avec frontispice de HENRY VAN DE VELDE. — Prix : fr. 3-50

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

PREMIÈRES POÉSIES

un volume de la *Petite Collection des Poètes*, beau vélin, fr. 3-50
Exemplaires numérotés : sur japon impérial. . . . . 20 francs.
Id. id. sur hollande Van Gelder. . . . 8 id.

SOUS PRESSE :

Edmond PICARD

EL MOGHREB AL AKSA

Une mission belge au Maroc

Charles SLUYTS

NOTES D'ÊTRE

volume de luxe

EN PRÉPARATION

pour paraître dans la *Petite Collection des Poètes :*

La Quenouille et la Besace, de MAURICE MAETERLINCK.
Sous la Couronne, d'ALBERT GIRAUD,
et des volumes de FERNAND SEVERIN, GRÉGOIRE LE ROY, etc.

En formats divers :

des œuvres d'EDMOND PICARD, GEORGES EEKHOUD,
ALBERT GIRAUD, etc.

EN VENTE

à la librairie PAUL LACOMBLEZ

BRUXELLES

PAUL BOURGET : *Un Scrupule,* in-32 illustré . . fr. 2 »
CHARLES DE COSTER : *La Légende d'Ulenspiegel* . 5 »
ANATOLE FRANCE : *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* 3 50
Baron DE HAULLEVILLE : *Portraits et Silhouettes,* 2e série. 3 50
IBSEN : *Les Prétendants à la couronne. Les Guerriers à Helgoland* 3 50
LEDRAIN : *La Bible, VIII : Job. Les Psaumes.* . . 3 50
PIERRE LOTI : *L'Exilée* 3 50
AD. RETTÉ : *Une Belle Dame passa* 3 50
VERHAEREN : *Les Campagnes hallucinées* . . . . 5 »
VERLAINE : *Mes Prisons.* 3 50
VIELÉ-GRIFFIN : *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : *Nouveaux Contes cruels et Propos d'au-delà* 3 50

Dépôt des Revues Françaises :

La Plume, fr. 0-50; franco, fr. 0-55
Le Mercure de France, 1 franc; franco, fr. 1-25
L'Ermitage, fr. 0-60; franco, fr. 0-65
Les Entretiens politiques et littéraires, fr. 0-60; franco, fr. 0-65

Demandez le Catalogue complet de l'Éditeur Paul LACOMBLEZ.

Bruxelles. — Imprimerie V• Monnom, 32, rue de l'Industrie.

illet 1893. TOME XII. — N° 7 13me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

Fragment d'églogue	FERNAND SEVERIN.
Hélène (suite)	ARNOLD GOFFIN.
La Fontaine étoilée	VALÈRE GILLE.
Les Roseaux et les eaux.	O.-GEORGES DESTRÉE.
Nénufar	AIMÉ GEENS.
Vers	ISIDORE LAHAYE.
Atalante à Calydon (trad. de P. Tiberghien) (suite)	A.-C. SWINBURNE.
Chronique littéraire :	
I. *La Rôtisserie de la reine Pédauque; La littérature française au XVIIe siècle.* — II. *Les Campagnes hallucinées; Les Chansons tristes*	ALBERT GIRAUD.
III. *Savonarola*	ARNOLD GOFFIN.
Memento	NEMO.

RÉDACTION
10, RUE DE LA LIMITE, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO
fr. 0-75.

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens
PARIS
CHAMUEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, rue de Trévise
—
1893

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



LA JEUNE BELGIQUE NE CRAINS

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER MAURICE WARLOMONT

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 110, rue de la Limite, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

VIENNENT DE PARAITRE :

QUELQU'UN D'AUJOURD'HUI

par HENRY MAUBEL

Histoire des Lettres belges d'expression française

par FRANCIS NAUTET

STANCES DORÉES

Commentaire sacerdotal du Tarot

par IWAN GILKIN

FRAGMENT D'ÉGLOGUE

I

« Reste assise parmi les bois silencieux...
Après tant de regards et d'abandons, mes veux,
Mes yeux extasiés croient ne t'avoir point vue.

Que tes cheveux sont beaux, enfant! Oh! laisse-m'en
Défaire mille fois le pli souple et charmant
Et palper mille fois la merveille inconnue!

Ils sont vagues et clairs comme un or nuageux;
Leur ombrage indécis met sur ton front neigeux
Le charme, plus troublant, de la grâce entrevue. »

II

« Va, mon faon! Que j'admire, au moindre de tes pas,
Le beau geste inappris de tes pieds délicats;
Déroule tes beautés, toi, mon vivant poème.

Mais, oh! reste à jamais le bonheur de mes yeux;
Mon tendre et svelte éphèbe au corps harmonieux,
Tout en éclosions, comme le printemps même;

Paré de sa candeur et de sa nudité!
Mais exhalant pour moi de toute sa beauté
Le souvenir obscur de ces grands bois que j'aime... »

FERNAND SEVERIN

HÉLÈNE

(*Suite.*)

Les matins, tout le monde sommeillant encore, un hasard tacite amenait Hélène et Delzire au banc du rond-point, en face du lac, réflecteur d'étain et de vermeil, moiré, à cette heure, des buées nocturnes, et où le vaporeux paysage et les verdures humides admiraient leur immobile reflet, froncé, parfois, du sillage de ces seuls et célestes cygnes... Cher décor familier, redécouvert plus pur, chaque jour, et ennobli par la survenue d'Hélène, le cœur alerte, tressaillant d'allégresse contenue et un peu honteuse, sous sa longue et lumineuse robe de flanelle...

Et deux heures s'évadaient, ailées, de vague et folâtre causerie, de querelles douces et délicieuses ; — frivolités graves, étrangement, aux yeux de Delzire et décisives de son bonheur ou de son chagrin jusqu'au lendemain. Des jours néfastes, de loin en loin, entrecoupaient la monotonie aimée de ces vacances, que, inhabile à toute feinte, il n'essayait même point de dissimuler, car ç'aurait été humiliant presque pour Hélène et la ravaler, en somme, au rang de quelque charmant et espiègle animal domestique, favori gâté et câlin, mais inapte à compatir et à consoler.

Ces crises, la poignée de main de Delzire, confiante et virile, mais sans insistance et comme préoccupée, la délirante expression concentrée et qu'elle connaissait si bien, de ses yeux, les signalaient à Hélène.

Plongé en une ivresse extrinsèque à toute réalité, transporté hors de sa chétive et restreinte personnalité, en une espèce d'assomption cérébrale; conscient de sa propre puissance créatrice, de l'insatiable capacité de foi et d'amour qui tue, forcément, et refrénée, le martyrisait ; — suivi d'Hélène oubliée mais qui, certes, pardonnait cet involontaire outrage, — il vaguait, saoulé de pensées, orgueilleuses jusqu'au suicide, tendres jusqu'aux larmes, humbles jusqu'à la prière; éperdu de parcourir, à tire d'aile, l'orbe entier de son horizon mental, la gamme intégrale, fulgurante et, à présent, sans hiatus ni dissonances, de ses idées... Filières de conceptions en profondeur dont, seule, la finale expressive et violente émergeait, mais riche, harmonieuse et forte, consubstantielle aux antécédentes infinies, — racines, sève, tige devinées que, *fleur*, elle objectivait ; sensations abstraites, fondues et nuancées à la fortuite clairvoyance exacerbée d'une heure d'enthousiasme,

de pondération physique et morale, rarissimes, et qu'il faut accueillir en pur don.

Hélène saignait de se pressentir importune ou nuisible, tout au moins inutile, à ces émotions ; et du coup d'œil de Delzire, cependant, où l'habitude et la bienséante complicité de gens qui, en d'autres occasions, subalternes et mondaines, sympathisent, esquissait un pâle sourire courtois.

Il parlait, pourtant, à la cantonade, par monosyllabes incongrus et déchiquetés, au sens brusquement suspendu ou sombré bientôt dans sa résorbante songerie...

— J'en ai l'âme gelée ! s'exclamait joliment Hélène, vexée et boudeuse.

Elle essoufflait en vain son agile et gracieux esprit à vouloir escorter, ne fût-ce que de très bas et des yeux, le vol aventureux, saccadé et maladif de la pensée de son ami ; avec un tact peu féminin et malgré des velléités de faire sentir et rémunérer cette condescendance, elle interceptait les intempestives questions, les remarques oiseuses ou aigres qui l'eussent troublé ou contristé. En dépit de l'expérience contradictoire à ces conjectures et du sûr retour, plus affectueux de tout le remords de Delzire, le lendemain, — quel supplice, ces jours de lointaine relégation, entraînant, toujours, la désespérée conviction que, cette fois, c'était bien fini et le prologue de la décisive indifférence et mortelle... Mais, âprement scandées par ce cruel déboire et ces affres, les heures, quand même, et la nuit inapaisée, aussi, s'écoulaient; — et, au réveil, le rêveur vilain et cher, libéré de son transitoire égoïsme méditatif, Hélène retrouvait le regard attentif de l'égaré, les inflexions cordiales de sa voix, sans hasarder jamais une plainte rétrospective, à laquelle, au reste, la fougue de son allégresse actuelle, la candide générosité de son amour ne laissaient aucune place.

La mémoire de ces affligeantes disparates lui devenait presque délectable, aux périodes atroces où, un incident quelconque ayant tangibilisé le tellement rapide progrès de leur intimité, Delzire se renfrognait, propageait une déprimante gêne, ulcérée d'intermittentes saillies, acerbes et dures, sans réplique possible et qui, même, se seraient exaspérées à la moindre condoléance : — morose et stérile stagnation, symbolisée, aux yeux d'Hélène, par la table infinie de la salle à manger, desservie et dont la lisse et inflexible étendue lui semblait prendre avec l'aspect, la froideur d'une banquise et isoler les convives, les soirs malévoles où la sécheresse atrabilaire de Delzire l'énervait d'oisiveté mécontente, décourageait toute conversation ou de recourir à l'alibi d'une lecture.

Ces accès intermittents oblitéraient chez lui toute perception extérieure et jusqu'à la répercussion de la peine mal dissimulée d'Hélène La tranquille

et vigilante présence de celle-ci l'environnait d'une immanente bienveillance, attentive et prête, à la plus minime provocation, à détendre son sérieux d'un sourire de compréhensive et mâle amitié. Ce vaillant petit cœur d'enfant s'était machiné toute une retorse procédure de roborative tendresse et de tact pour surveiller la fièvre de son capricieux et irascible malade, le prémunir contre le danger de lui-même et des autres.

Cet amour, monté de suite à un diapason suraigu, à l'implacable merci de tant et de si complexes et inopinées influences ; valide, abattu, à la même minute, et convalescent, Delzire l'augurait fertile en écueils, perfectionnant sa journalière embûche de scrupules assassins, le piège de ses joies disproportionnées et de ses rancœurs. Un avenir se prédestinait, supplicié et incurable, où si ses rêves le sauvegardaient, nul palliatif n'existait pour Hélène, aucun antidote au lent venin, à l'insupportable vision perpétuelle d'une affection, récompensée, certes, mais vibratile et minutieuse au point de se mortifier de trop évidentes satisfactions, capable d'intervertir et d'adultérer les plus directes raisons d'une félicité absolue jusqu'à en déduire des motifs d'humiliation, extraire d'expansions, libres d'arrière-pensées et loyales, l'essence délétère et toxique du doute et de l'angoisse.

Aux moments, tôt révolus, où sa température morale s'équilibrait, en quelque sorte, à l'atmosphère ambiante, aux circonstances, choses et gens, Delzire, diverti de ses prophéties pessimistes, ressuscitait avec la gaieté simple, gamine, l'enjouement d'allure robuste et saine, un peu puéril, d'un prêtre pieux et chaste. La féerie matutinale du tête-à-tête au milieu de l'exubérance du parc rajeuni inaugurait, souvent, la journée par des heures d'enivrantes balbuties, le délice de propos scindés de silences délicieux et béats, auxquels le faste religieux, la grâce éblouie du site infusaient une incisive éloquence.

Ils respiraient, avec les effluences capiteuses de la terre, la démence téméraire, dédaigneuse de l'amer passé et du lendemain sinistre; l'aveugle nonchaloir, borné à lui-même, et qui ne voulait prévoir ni se souvenir.

Il écoutait le son de sa voix, attentif uniquement au voluptueux mystère de cette musique, dont les modulations argentines usurpaient, à son oreille, une telle vivacité métaphorique, que les paroles d'Hélène, sans autre importance, d'ailleurs, et rieuses, lui en semblaient l'incohérent et négligeable commentaire, évaporé, bientôt, parmi les transparences de l'air, la suavité du ciel et des arbres, volatilisé dans la défaillance bénie du matin clair. Intimidé, engourdi de la plénitude lucide de ses impressions, il ne regardait même point Hélène, son fin profil nimbé d'un poudroiement irisé de soleil et de gloire, ses vêtements modestes diaprés de plaques chan-

geantes de lumière et pénétrée, toute, comme lui, d'allégresse indicible et de quiétude, respectueuse de la muette distraction que la rémission souriante de son beau regard prismatique protège, mais trépignant intérieurement de l'impatiente turbulence du bonheur.

Souvent, au cours d'un entretien, plus qu'à l'ordinaire animé et volage, les yeux, si étrangers déjà, de Delzire se fixaient, exilés d'elle, tout à coup, irrésolus et comme reportés vers lui-même; et ces intempestives absences dissociant la conversation, toujours à l'instant précis de la confiance et de la verve, inquiétaient Hélène et l'irritaient...

Delzire, lui, se représentait combien préférable et lénifiante, la solitude, n'importe où, et de penser à elle, au lieu d'être assis à ses côtés, proférant d'insignifiantes et médiocres plaisanteries, — à l'infructueux affût de la fugace et efficielle minute, — évanouie, chaque fois, avant d'avoir assumé le loisir et le courage de la saisir, — où la paradoxale coïncidence, la hasardeuse corrélation de leurs sensations autoriserait d'essentielles paroles, créerait la possibilité de se confesser, vraiment, et de s'ouvrir... Informulables effusions, trop véhémentes et lyriques, d'une saveur trop violente pour l'agréable fadeur de leur éparse et fantaisiste causerie; — souhaits écoutés, avidement, et compris, en d'utopiques entrevues occultes, seulement, et qui, à cette heure, — toujours, au reste, — traduits en lourds et formels vocables, dissoneraient... Quels termes assez fluides et précis définiraient ce fabuleux et précaire équilibre qu'une onde plus vive de clarté détruirait?... Langueur sans amertume; curiosité spéculative, ravie de sa propre virtualité, et insoucieuse de s'exercer; vibration trépidante d'une hyperbolique énergie, inactive de son omnipotence même; cette sorte de nerveuse euphorie psychique, enfin, tellement instable, superposée au jeu élastique d'un organisme ingénu, et d'où résultait le magique regain de ces perceptions amplifiées par le régénérant miracle d'aimer, l'efflorescence, la maturité magnifique d'une âme décidément adulte.

Aimantées à ce pôle vital, ses ambitions s'essoraient, aventureuses et légères, parmi l'affolante extase, la subtilité splendide du firmament divin, épurées au concours inoui, à l'éphémère connivence du paysage; volitions impalpables au tact grossier du style et dont la fugitive notion ne pouvait être communiquée à leur inspiratrice, que d'un mot, ou jamais.

Delzire, alors, fuyait, désespéré de la vanité du verbe et des intelligences; ou l'exorbitant parallèle entre le personnage qu'il persistait paraître et la créature ivre, jusqu'à la sérénité, de l'audacieuse conscience d'elle-même, le sentiment suraigu de cette dissidence le faisait, à la surprise déconcertée d'Hélène, fondre en âcres et brûlantes larmes. Dans la difficulté d'inter-

préter ces faiblesses à la jeune fille, il les attribuait à un malaise quelconque ; Hélène se fût, en effet, alarmée et troublée d'un tel délire, de l'apparente aberration de ces preuves d'une outrance morbide ou, qui sait? se les figurant préméditées, y aurait-elle discerné (étant données les circonstances, protectrices, jusqu'alors) un pathétique ridicule...

— Hélas ! pensait-il, l'amour ne prospère, donc, et ne s'enracine qu'abrité de malentendus et de restrictions ?

Tout aveu nous est interdit et tout épanchement ; l'imprudence serait flagrante de dévoiler l'arcane originel de notre passion et ses modes successifs... Malheur à qui se familiarise avec son Dieu ! Chérissons-nous avec simplicité, sans éclaircir notre commune infirmité... La haine deviendrait la fatidique rançon de ce sacrilège, car la durée de notre pacte est au prix d'une discrétion indulgente. Le dévouement que nous nous sommes mutuellement dédié, chaque matin, chacun de nous le revivifiera, rafraîchira du plus précieux de son sang le simulacre, déjà anémié, qu'il en a pétri, recrépira les brèches effritées de ce plâtre fragile.

Nous adorons, l'un dans l'autre, cela, uniquement, que notre illusion y a transféré ; la projection adonisée d'un soi-même objectif, un peu subalterne (puisque nous le jugeons et le protégeons) à laquelle la réalité, corrompue et modelée par notre imagination servile et fourbe, collabore si mal encore, que la duplicité inépuisable de notre amour-propre nous en sauve, seule, le perpétuel et outrageux démenti. Aimer, n'est-ce point, au fond, créer? — s'adopter un séduisant sosie, se dédoubler en autrui. Celui-là donc qui, de prime abord, s'arroge la suprématie, légitimée par elle-même, métamorphose le cœur, l'intellect et aussi la physionomie de l'être subjugué à son image ou, du moins, à la ressemblance dont son orgueil le flatte.

Effective tutelle compensée, évidemment, par une absolue vassalité formelle, un incessant prosternement aux pieds de l'indigne — la plupart du temps, — et méchante idole instaurée que ses caprices et ses perfidies vengent sur son inventeur de n'être qu'une provisoire hypostase ; — sans décourager, au surplus, une obstination qui ne voudrait désavouer son œuvre, ni la détruire.

Mais, la quand même palpable pertinence de sa très essentielle infériorité transforme, à la longue, sans qu'il aille jusqu'à la rébellion franche, l'aimé en adversaire ardent et rusé, en un sournois ennemi intime... Vaudrait-il l'effarante dépense d'énergie et de patience, présupposée par l'exercice d'une telle domination, l'individu qui la subirait sans s'insurger jamais, ni gémir? Et puisque ces sacrifices très égoïstes sont faits à nous-mêmes, par personne interposée !...

Des stades se produisent, à la fin, d'épuisement et de fatigue : l'intensité faiblit et se relâche, de la transfusion intellectuelle ; le foyer irradiant, peu à peu étouffé sous les scories de la défiance et du scrupule, interrompt de darder ses ondes génératrices ; la réfringence cesse, le mirage apâli se dissipe... Effroyable éclipse de nous-même !...

L'aperception stupéfiée du précipice béant, le soufflet glacial du vide tout à coup entr'ouvert ont détruit, dès lors, stérilisé toute foi intégrale et ferme ; mais, le terrain miné où nous marchions avec sécurité, avant d'avoir pu l'interroger et sonder l'imminence de la subversion redoutée, notre ingénieuse fatuité, la malice de cet impresario aux abois, a paré aux investigations, étançonné et reverni le vieux décor éraillé dont, paresse collusoire et ombrageuse vanité, nous nous hâtons d'éblouir nos soupçons. Ainsi, la facilité à se laisser tromper est en raison corrélative de l'envergure de notre imagination. Bientôt, malgré tout, la plus complaisante crédulité devient impraticable ; sous le fard accumulé qui sèche et s'écaille, derrière le postiche grimé, brusquement, repousse la natale et répugnante identité du ménechme... Car, l'astuce, souvent, de personnages retors se subordonne volontiers à un généreux patronage, proportionne son hypocrisie aux préjugés de sa dupe, pour, à l'abri de ce satellisme, se rendre plus vénimeux et meurtriers !

Rancœur autrement crucifiante ! épier l'insensible adultération de l'effigie si laborieusement fixée, les indices, irréfragables bientôt, d'une influence rivale ; l'œuvre, sculptée de nos mains excessives, rectifiée, tous les jours, et parfaite, chérie de toute l'angoisse heureuse dont elle est l'insigne, se libère, subitement, de nous et se relève, hostile... Et même alors, cette extrémité franchie et encore que notre perspicacité scrutatrice ne s'y laisse pas décevoir, notre vanité tente de se leurrer elle-même, d'invalider une vérité un peu âcre, de s'épargner, à l'aide de piteux stratagèmes, une trop cuisante déconvenue...

Jouir, donc, l'un par l'autre, d'un bonheur simultané, fût-il contradictoire ? S'aimer sans espérer atteindre sa personne idéale, jamais ! sans pouvoir outrepasser l'incognito, le fuyant fantôme que nous nous restons mutuellement ! ni savoir si cette félicité partagée est mieux qu'une conspiration superficielle, émeut et réveille en ces deux créatures, des échos, sinon identiques, mais le moins du monde similaires.

Qu'importe et que m'importe ? Satisfaits des clartés pâles, de la louche évidence mensongère de la vie, cheminons, fraternellement, le bras enlacé à un bras irrémissiblement étranger, mais qui, à la première velléité d'une entente intime, pour peu que nous prétendions nous expliquer et nous connaître, deviendrait, aussitôt, ennemi !

Lueurs maudites, fatales au bienfaisant artifice du spectacle; auréole de probité sentimentale, ambitieuse — et railleusement obscurcie, alors que nous périssons, les dents grincées, dans les cloaques aliénés ou sa poursuite niaise nous a amenés... Atroce certitude du damné qu'une inespérable larme désintéressée, seule, peut racheter ou quelque paradoxale et sublime abnégation !

Pourquoi troubler le malentendu vital, certes, et salutaire, de subtilités sophistiques, — que la vertu stricte, toute native noblesse proscrivent d'émettre, — dont contaminer un esprit intact, encore, et ingénu serait l'impardonnable attentat... Décevoir ! être déçu ! alternative insupportable à une âme un peu hautaine, mais à laquelle, l'heure échue, elle se soumettra sans frémir, parce que les vérités qui contrarient nos passions, nous les refoulons vivement dans la spéculation...

(*A suivre.*) ARNOLD GOFFIN

LA FONTAINE ÉTOILÉE

Dans la grotte de clématites,
D'azur en fleurs et de feuillages
Où des grappes de stalactites
Balancent des roses sauvages,

De guirlandes enveloppé,
D'un subtil et léger essor
Le Ravisseur s'est échappé
Du réseau des calices d'or.

Sous l'arc arrondi d'une branche
Dont les corolles purpurines
Agacent ses lèvres, il penche
Son front couronné d'églantines.

Fol, dans la fontaine étoilée
Qui s'illumine, mire-t-il
Ses yeux dont la lumière ailée
Endiamante chaque cil?

Ou voudrait-il, ô jeux charmants!
Saisir les gerbes de lumière,
Les feuilles d'or, les diamants
Qui jouent sur l'eau fraîche et claire?

Non! Soudain des baisers hardis
Enflamment ses lèvres tentées
Et dans ses yeux de paradis
S'ouvrent des forêts enchantées,

Car sous le léger clair-obscur
Des ombres et d'un ciel vermeil
Brodé de dentelles d'azur
Et de fougères de soleil,

Dans la fontaine de porphyre,
O mirage! il a vu la Fée
S'éveiller d'un divin sourire,
De nacre et de perles coiffée.

Fxtase de son jeune esprit,
Charmant il contemple un moment
Ce beau visage qui sourit
A son chaste ravissement.

Mais l'éclair rose d'un baiser
A frémi... ô fleur trop brève!
Insensé, tu viens de briser
Le miroir de ton propre rêve.

Au choc du baiser qui propage
En tourbillons des rides noires,
Disparaît l'idéale image
Dans le remous mourant des moires;

L'apparition se replonge
Dans le néant de l'eau trompeuse :
Ce n'était qu'un divin mensonge
Créé par ton âme amoureuse.

VALÈRE GILLE

LES ROSEAUX ET LES EAUX

A M. Selwyn Image

Que j'aime les roseaux tremblants du bord de l'eau, les clairs roseaux mouvants, tout frissonnants, penchés plaintifs sur la rapide rivière, les sveltes flexibles roseaux qui frémissent et bruissent au doux frôlement de l'eau, au moindre souffle du vent; en la rivière, retenues, flottent des mousses, radieuses éclatantes prairies, minuscules forêts touffues, que les rayons du soleil, transperçant les eaux fugitives, illuminent et constellent de mille flammes vives; et par-dessus les mousses, des algues, comme des serpents inquiets cherchant une route perdue, ondoient sans trêve, s'enroulent, s'allongent et se déroulent au gré des eaux, au cours de l'eau.

Le vent s'élève et ride l'eau, le vent passe dans les roseaux; les hautes tiges inclinées baignent en gémissant leur tête dans l'eau. Il semble qu'une main tremblante écarte les hautes tiges, je crois entendre un grand soupir et le mystérieux clapotis que cause un remous brusque de l'eau. Ah! sûrement, une femme était là assise, qui s'est dans l'onde claire, furtive, fugitive, évanouie. Chère dame des pâles roseaux, chère âme qui vous penchiez sur l'eau, qui êtes-vous, que pleuriez-vous, pourquoi êtes-vous disparue?

Au cours des eaux, au fond des eaux, rien ne bouge que les algues, les claires algues, les longues algues, souples et ondoyantes comme des chevelures dénouées, comme d'amoureux serpents aux anneaux d'émeraude qui languissamment se jouent dans le pur cristal de l'eau qui fuit. L'eau murmure en s'éloignant, l'eau se lamente en s'écoulant; ô chant doux et triste, murmures, plaintes des roseaux, regrets, soupirs qui montez de l'onde qui s'enfuit, vous pleurez Ophélie, la vierge rose et blanche, la douce morte fleurie, qui mêlant sa voix à vos chants, portée par vous, blanc lis, fleur spirituelle mourut, chantant les fleurs et son amour avec les fleurs qu'elle tenait embrassées — ô vierge aux grands yeux bleus, âme égarée d'amour, ô fleur, tragique fleur de pur amour, cachée, pleurante au creux des sources, au fond de toutes les rivières.

Olivier-Georges Destrée

NÉNUFAR

En ses silences de ténèbres
et d'immobile désespoir,
noir au clair de lune funèbre,
l'étang songe sous le ciel noir.

Sous des neiges de lune y luit
l'âme blême du nénufar; —
l'ombre où s'ouvrent des yeux de nuit
hallucine son œil hagard.

— Traînant d'immenses plis de moires
dans l'eau couleur de nuit, qui dort,
torpide et lourde de douloir,
du sommeil de toutes les morts, —

quel cygne ainsi le frôle encor
de sa royauté orgueilleuse?
quel cygne errant suscite encor
cet éveil d'ondes douloureuses?

... Infiniment les tristes moires
de l'eau couleur de nuit torpide
qu'éveille un blanc cygne languide
pleurent des sanglots noirs aux soirs.

AIMÉ GEENS

VERS

SES YEUX

Ses yeux ont la couleur pâle des tubéreuses
Et l'acérain éclat des armes de Damas;
Leur émail est plus blanc que la dent des pumas
Qui rôdent par l'horreur des forêts ténébreuses.

Dans l'immobilité des paupières terreuses,
L'ombre opaque des cils, inflexibles et mats,
Ils ont l'algidité des plus cruels frimas
Et la morne stupeur des choses douloureuses.

Parfois je les contemple et je sens, malgré moi,
En les voyant ainsi ternes, vides d'émoi,
La douleur m'angoisser car, malgré moi, je l'aime...

Je pense à ces miroirs, par les crêpes ombrés,
Réfléchissant des morts le cadavre tout blême,
Epave des espoirs dans le néant sombrés!

GLOIRE AUX SOLEILS!

Voici les clairs soleils illuminant les nues!
Les saintes voluptés se dressent toutes nues
Et leurs rayons divins fécondent les espoirs,
Voici les soleils d'or en la pompe des soirs!

Le Printemps, radieux de jeunesse et de force,
Sur la Terre troublée étend son vaste torse
Et des soupirs ardents s'élèvent dans les airs,
Et la vie à flots lourds de ses flancs entr'ouverts

Déborde! Un long frisson parcourt au loin les plaines;
Les vents sont embrasés; leurs troublantes haleines
Pénètrent jusqu'au cœur des grands bois dégarnis
Et la sève tressaille en leurs troncs rajeunis.

Hosanna, les soleils! Un hymne d'allégresse,
Un hymne de bonheur, pour chanter leur ivresse,
Du fond de l'océan monte jusques aux cieux.
Ils sont les créateurs, à toute heure, en tout lieu!

C'est par eux que jaillit la source de la vie!
Par eux qu'au sein ému de la femme ravie
Grandit avec l'amour, grandit illimité
L'instinct chaste et fécond de la maternité.

Gloire donc aux soleils, irradiant les nues!
Les saintes voluptés se dressent toutes nues
Et les rayons divins fécondent leurs espoirs.
Gloire aux soleils en feu dans le pourpre des soirs!

IS. LAHAYE

ATALANTE A CALYDON

(Suite.)

MÉLÉAGRE. — Pour ton renom, et par respect pour ta chaste tête, ô très pieuse Atalante, aucun homme n'ose te louer, bien que plus belle que tout ce que louent les hommes, et divine par la grâce de ta chevelure consacrée, et par la pieuse expression de tes yeux, et par tes pieds, à côté desquels l'écume ne paraît ni blanche ni rapide lorsque le vent la vanne et l'enlève en tourbillons; mais nous louons les dieux, à cause de toi plus adorables, et plus dignes des éloges de tous les hommes; c'est pourquoi nous te louons aussi, toi comme eux, pure, flamme allumée aux mains des dieux.

TOXEUS. — Pendant combien de temps aiguiserez-vous vos épieux à votre éloquence, combattrez-vous et tuerez-vous des bêtes, les mains sèches, par de douces paroles? Cesse, ou parle encore, et tue les sangliers dans ta demeure.

PLEXIPPUS. — Puisqu'elle chevauchera parmi nous comme un homme, assieds-toi à sa place pour filer; un homme changé en fille vaut une femme armée; assieds-toi, reste ici.

MÉLÉAGRE. — Tais-toi et sois plus sage; aucun dieu n'aime les paroles oiseuses.

PLEXIPPUS. — Ni aucun homme une bouche d'homme à langue de femme.

MÉLÉAGRE. — La morsure de mes lèvres n'est pas plus cruelle que mes mains.

PLEXIPPUS. — Tes mains et tes lèvres mordent doucement; mais les miennes n'ont rien de doux.

MÉLÉAGRE. — Garde tes mains pures; elles auront assez de temps pour se souiller.

PLEXIPPUS. — Les tiennes se reposeront et ne seront pas rougies aujourd'hui.

MÉLÉAGRE. — Satisfais-toi en paroles; parle et soulage ton cœur.

ALTHÉE. — Retenez vos lèvres, ô mes frères et mon fils, de crainte que les mots, changés en serpents, ne mordent la bouche qui les profère.

TOXEUS. — A moins qu'elle ne donne son sang devant les dieux, quel bien résultera de la présence d'une vierge parmi ces hommes?

PLEXIPPUS. — Qu'elle vienne couronnée, et qu'elle tende la gorge au couteau, qu'elle perde le souffle en bêlant, et meure, et ainsi les hommes prospéreront par elle et par les dieux prospères, mais non par elle vivante. Peut-elle vivre, bouton de fleur du lit en fleurs, ou doux fruit pour les baisers et pour la bouche qui distille le miel, en jouant avec le bouclier et la lance faits pour des hommes vigoureux? Alors la génisse et le taureau perdraient leurs cornes, et la fiancée soumettrait le fiancé; et les hommes, les dieux; car une pareille division sépare ceux-ci; puisque toutes les choses créées ont leur place et leur durée, et si l'une changeait, toutes seraient troublées. Mais toi, ô Zeus, écoute-moi! Permets que je tue la bête devant toi, et que nul homme ne partage avec moi, ni aucune femme, de crainte que ceux-ci ne te raillent, quoique dieu, qui as fait les hommes vigoureux: et que toi, étant sage, tu ne sois tenu pour fou; car elle est sage la chose qui dure.

ATALANTE. — Hommes, élite de tout ce peuple, et toi, roi, je vous prie de m'écouter un instant. Car si la vie que j'ai vécue est honteuse, que les dieux et leur colère en témoignent; mais ils ne portent pas un tel jugement contre moi. Toi, ô mienne, ô sainte, ô heureuse déesse, si je pèche en quittant le langage et les œuvres des femmes pour les épieux et les visages d'hommes étrangers, n'as-tu pas une des sept flèches soudaines qui percèrent la poitrine, les côtés ou la gorge éclatante des sept enfants qu'elles couchèrent autour des genoux défaillants de leur mère, tous d'origine divine, de la race de Tantale? Mais si je parais à l'un de vous trop hardie de prendre ainsi beaucoup sur moi, qu'il songe combien aussi je paie chèrement ma vie divine des forêts, la renommée, et cette virginité armée de fer; jamais je n'aurai l'amour d'un homme, jamais je ne verrai la face d'enfants nés de moi, ni leurs lèvres buvant en moi la vie, ni leurs yeux fixés sur moi; et morte, les rois mes fils ne me pleureront et ne m'enseveliront pas, et sur les joues de mes filles les larmes ne brûleront pas; mais une vie froide et sacrée, étrange, loin des danses et de la flamme renversée de la torche, loin des fleurs et de la couche nuptiales, sera ma vie à jamais. Les neiges qui voient d'abord la face du matin, et les froides collines pleines de vent, et les tempêtes labourant la mer, et les ailes errantes des nuits bruyantes qui connaissent le tonnerre et qui entendent s'assembler les

loups; le pin le plus élevé, et la gelée immaculée des bois, qui parlent aux vents et aux dieux, les heures renaissantes, et les blanches divisions de l'aurore; les sources aux mille voix et par intervalles le chalumeau, et les rivières, dont le murmure parle de leur mère, la neige, toutes ces choses m'attirent et me connaissent; mais nul homme ne me connaît; seule ma déesse me connaît. Voyez maintenant si ces choses peuvent blesser un seul d'entre vous. Plaise à Dieu que l'un de vous ait toute la gloire, et que ma mémoire se perde quand je mourrai; alors je paraîtrais devant les yeux parfaits de celle que je sers, pure, vierge jusqu'à ma mort. Quant au reste, que tous soient satisfaits. Vous est-il pénible que j'aie part, n'étant qu'une femme, à votre mâle puissance et aux exploits accomplis par votre vigueur? Pourtant en mon corps règne un cœur aussi grand, et mon esprit, ô hommes, n'est pas moins divin; il serait mal qu'un lâche pût se mêler à vous, une main craintive, un œil vil; et celui-là, mais non moi, vous pourriez à bon droit le haïr et l'injurier; car ce n'est pas la différence entre les corps, vils ou nobles, beaux ou abjects, qui fait le mérite, mais un esprit plus pur, et un cœur plus haut que les bouches et les membres méprisables, qui se nourrissent, se reposent, se lèvent, et sont, puis ne sont plus. Et que dirai-je pour moi? Par les dieux du monde, et par mon corps de vierge, par tous les serments qui lient la langue des hommes et la volonté mauvaise, je n'ai pas l'esprit orgueilleux, je ne désire pas les couronnes, ni les dépouilles des êtres tués, ni la gloire; repaissez-vous-en, mangez et engraissez; criez, riez, ayant mangé, et dansez sans lyres, chantez, mêlez au vent vos clameurs, frappez et secouez les tambourins sonores, et les chevelures tumultueuses, et remplissez la danse de la tempête de vos pieds, car je ne veux aucune de ces choses; mais ayant prié mes prières, et offert les offrandes en reconnaissance de la prospérité, je m'en irai, et aucun homme ne me verra plus. Quelle action est-ce, pour vous, de me huer? Des hommes m'enlèveront-ils ma vie, comme si elle était envieuse de toutes les vôtres, comme si j'étais, moi, une voleuse de gloire? Non, car s'il est au ciel un dieu plus haut, trônant au-dessus des trônes et de la foudre des dieux, et sous qui roule la roue du monde, qu'il juge entre vous tous et moi, et qu'il voie si je suis coupable; mais vous, retenez vos mains coupables, et vos bouches sans frein, et gardez le silence, de crainte que trop d'écumes de paroles violentes, et le poison de vos propres lèvres ne vous fassent mourir.

ŒNEUS. — O fleur de Tegea, vierge, pied le plus rapide, tête la plus sacrée parmi les femmes, sois satisfaite en tes bonnes paroles; vous, partez avec elle, paisibles et respectueux, chacun d'un œil irréprochable suivant la

destinée ; élevez vos cœurs et vos mains, frappez sans trêve, flèche sur flèche, et blessure sur blessure ; partez avec les dieux, et avec les dieux revenez.

LE CHŒUR. — Qui a donné à l'homme la parole ? Qui a mis en elle l'aiguillon du péril et le piège du péché ? Car dans la parole est la vie et le souffle, et dans la parole est la mort, afin que la folie et le cœur orgueilleux puissent engendrer l'action dans les entrailles de la parole, et que la vie puisse engendrer une chose avant que tout ne soit passé, une chose qui est à nous, et qui pourtant ne peut mourir : la mort. L'as-tu jamais vue n'importe où, la sœur jumelle du temps, impérissable comme il est périssable et plaintif, vêtu de souci et mouvant comme le sable ; tandis que la mort est vigoureuse, pleine de sang et belle, et immuable et pareille à un roi ? Non, tu ne vois pas le temps, tu ne verras pas la mort, jusqu'à ce que la main droite de la vie ait quitté ta main, et que les jours de ta vie t'aient quitté. Car les dieux très subtilement forment la folie de tristesse sur la terre, ne connaissant point la compassion, et estimant la pitié de nulle valeur ; ils ont donné et pris beaucoup de choses, et créé et détruit beaucoup de choses ; ils ont ébranlé et secoué la terre ferme, et scellé la mer et toutes ses sources ; ils ont lassé le temps par de lourds fardeaux, ils ont accablé par le souffle les lèvres de la vie ; ils ont mis les hommes au travail et leur ont donné des récompenses : la mort et une grande obscurité après la mort ; ils ont mis les gémissements parmi les chants nuptiaux, et une souillure sur les voiles nuptiaux ; ils ont entouré la souffrance de plaisir, et ceint le plaisir de souffrance ; ils ont jonché le lit de mariage de larmes et de feu, pour l'extrême dégoût et l'extrême désir.

Que fera-t-on de toutes les larmes de nos yeux ? Seront-elles des sources dans le beau ciel pour y baigner le front du matin ? ou comme des fleurs semées brillantes devant les heures les plus étoilées ? ou seront-elles la robe des Sept en pleurs ? ou plutôt, ô nos maîtres, devront-elles apaiser la famine de la mer périlleuse, ou seront-elles une grande fontaine de lamentation rassasiant les dieux tristes ? ou bien vont-elles tomber et couler çà et là, au milieu des années et des saisons, et en baigner les pieds dans les tribulations, et les combler d'angoisses avant l'anéantissement ? Hélas, ô maîtres, hélas encore ! Nous voyons vos portes de fer briller comme l'or, mais tous, nous y frappons en vain ; avec des plaintes nombreuses nous frappons aux portes barrées, devant lesquelles tout le sol est pavé de notre douleur. Oui, et dans la lassitude des lèvres et des yeux, la poitrine brisée, en soupirant, nous travaillons, et nous sommes vêtus et nourris de souffrance, et comblés de jours que nous ne voyons pas volontiers, et de nuits que nous voudrions ne

pas nous rappeler; nous vieillissons, nous vieillissons tous, nous desséchant comme les feuilles; nous sommes rejetés errants entre le clair soleil et la lune; notre lumière et notre obscurité sont comme les feuilles des fleurs, fleurs noires et blanches, qui périssent; et midi est pareil à minuit; et la nuit, aux heures du jour. Un fruit chétif pendant peu de temps nous appartient, et bientôt le ver le trouve.

Mais au fond des cieux, les hauts dieux un à un mettent la main sur la coupe vivifiante, pleine de toutes les larmes répandues et de toutes les choses finies, et agitent de leur doux souffle impérissable l'amertume bouillonnante de la vie et de la mort, et la tendent vers nos lèvres et rient; mais ils préservent leurs propres lèvres de la saveur de la nuit et du jour, de peur qu'aussi ne changent et ne dorment les destins qui filent, les lèvres qui nous ont faits, et les mains qui tuent; de peur qu'eux tous ne changent, que le ciel ne se courbe plus devant eux, et qu'eux-mêmes ne deviennent les sujets de la domination séculaire et de la révolution terrestre du soleil. C'est pourquoi ils rejettent loin d'eux le breuvage, et ils repoussent le temps.

Je voudrais que le vin du temps, fait âpre et doux par la multitude des jours, des nuits et des larmes, et par les saveurs mêlées de beaucoup d'années étranges, ne fût plus foulé sous leurs pieds, rejeté et répandu autour de leurs demeures sacrées; que la vie leur fût donnée comme un fruit à manger, et la mort comme une eau à boire; que la lumière, se retirant de leurs yeux, pût refluer, et que la nuit cachât pour une heure leurs faces impérissables; qu'ils dussent se lever tristes dans les cieux, et connaître le chagrin et le sommeil : l'un pâle comme la jeune vierge, l'autre froid comme la gelée et comme la pluie dévastatrice; qu'ils dussent se lever et se reposer et souffrir un peu de temps, et être comme toutes les choses nées avec nous, et comme nous; et vivre dans la douleur comme des hommes, et être tués comme des hommes. Car maintenant nous ne les connaissons pas; mais on dit que les dieux sont bons, louant Dieu; mais Dieu, quand l'as-tu vu? as tu senti son souffle te toucher, comme le soleil consumer tes paupières et te remplir jusqu'aux lèvres du feu de la mort? Nul ne l'a vu, nul n'a vu au-dessus des autres dieux et des formes des choses, — rapide sans pieds, volant sans ailes, intolérable, non vêtu de mort ni de vie, insatiable, inconnu de la nuit et du jour, le seigneur de l'amour et de la haine et des querelles, qui donne une étoile et qui prend un soleil; qui forme l'âme, et en fait l'épouse stérile du corps terrestre et de la vie douloureuse de l'argile; qui change les membres vigoureux en une petite flamme, et qui entoure la grande mer d'un sable étroit; qui a fait le désir, et qui tue le désir par la honte; qui secoue les cieux dans sa main comme des cendres;

pour qui la lumière est comme l'ombre ; qui ordonne au jour de consumer la nuit, comme le feu dévore un tison ; qui frappe sans glaive, et châtie sans verges, — Dieu, le mal suprême.

Oui, il est dit que tu nous a recouverts de ta haine, ô Dieu, et que tu as caché nos yeux loin de tes regards, et que tu nous a jetés, éphémères, dans les périls, êtres faibles et légers ; pourtant les hommes t'ont loué, disant : « Il nous a faits ainsi, et il fit bien. » Tu nous a donné ton baiser et tu nous a frappés de ta main gauche, tu as mis en nous la vie en disant : « Vivez » ; puis tu as dit : « Que votre souffle s'arrête », et ta main droite a mis sur nous la mort. Tu nous a envoyé le sommeil, et tu as affligé le sommeil par des songes, en disant : « La joie n'est pas, mais l'amour de la joie sera ! » Pour toutes les rivières tu as fait des sources douces, mais à la fin tu les a rendues amères dans la mer. Tu as nourri la rose de la poussière de beaucoup d'hommes ; tu as frappé le visage du feu de nombreuses larmes ; tu as pris l'amour et tu nous a rendu la douleur ; tu nous a remplis de souffrance jusqu'aux yeux et jusqu'aux oreilles ; et parce que tu es fort, ô père, et que nous sommes faibles ; parce que tu es contre nous, et que ta main nous pousse aux écueils de la mer et nous brise aux limites de la terre ; parce que tu as courbé les éclairs comme un arc, et lancé les heures comme des flèches, et fait tomber les péchés et les paroles indomptables, les malheurs rapides et les guerres parmi nous, avec une seule fin pour toutes choses ; parce que tu as fait le tonnerre, et que tes pieds sont pareils à des eaux qui se précipitent quand le ciel se déchire ; tandis que ta face répand une chaleur excessive, et que les paupières de tes yeux sont des flammes de feu ; parce que tu es au-dessus de tout ce qui est au-dessus de nous ; parce que ton nom est vie, et notre nom, mort ; parce que tu es cruel et que les hommes sont misérables ; et que nos mains travaillent, et que tes mains dévastent, vois : de nos cœurs déchirés, et de nos genoux devenus tremblants ; vois : de nos lèvres éphémères et de notre souffle hasardeux, au moins avant la mort, nous témoignons contre toi que ces choses ne sont pas autres, mais bien telles ; que chaque homme en son cœur soupire et parle, que tous les hommes, comme moi, que tous sont contre toi, contre toi, ô Dieu très haut. Mais vous, sur terre, gardez que vos lèvres ne parlent trop ; les paroles bruyantes et les souhaits ont peu de valeur, et la fin est pénible à atteindre. Car le silence, après les choses douloureuses, est bon, et la vénération, et la crainte qui conserve les hommes, et la honte ; et gouvernant la chair selon la justice, la souveraineté de l'âme. Mais des paroles et de l'esprit violents, les hommes ne recueillent aucun fruit ; et amassant des épines, ils secouent l'arbre jusqu'aux racines ; car les mots divisent et déchirent ; mais le silence jusqu'à la fin est le plus noble.

ALTHÉE. — J'ai entendu dans la demeure un cri, annonçant des nouvelles, et je suis accourue venant du côté oriental, où l'aurore réjouit d'abord les deux gardiens qui font face au soleil, et ensuite nos yeux encore fermés ; car soudain vinrent des chocs de talons rapides et des piétinements, et entre les colonnes du corridor où passe le vent, une lumière plus vive que les flammes coutumières du jour dont l'aurore ardente l'emplit chaque jour ; des clartés, et le tonnerre d'un peuple criant ; de la poussière et des cavaliers qui se hâtent ; voici revenu leur chef, qui chevauchait à côté d'Œneus. Quelles nouvelles, héraut du roi mon seigneur?

LE HÉRAUT. — Reine, de bonnes et grandes nouvelles ; le sanglier est tué..

LE CHŒUR. — Loués soient tous les dieux qui veillent sur Calydon.

ALTHÉE. — Bonnes et brèves, tes nouvelles. Mais par quelle main plus heureuse?

LE HÉRAUT. — Par celles d'une vierge et d'un devin, et de ton fils.

ALTHÉE. — Heureux l'épieu qui sépara le monstre et la vie!

LE HÉRAUT. — Ce n'est pas un étranger, c'est un des tiens que tu as béni.

ALTHÉE — Sois aussi béni doublement, pour moi et pour lui.

LE HÉRAUT. — Pour toi, à la parole du roi, j'ai chevauché couvert d'écume.

ALTHÉE. — Tardera-t-il jusqu'à ce qu'on apporte la dépouille?

LE HÉRAUT. — Auprès du lieu de la curée, où ils se reposent, ô reine.

ALTHÉE.— Raconte leur aventure ; mais apportez des fleurs et couronnez ces dieux et tout le linteau, et répandez du vin, amenez et tuez la victime ; car le ciel est bon.

(A continuer.)

A.-C. SWINBURNE

(*Traduction de* P. TIBERGHIEN.)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I. *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, par ANATOLE FRANCE. Paris, Calmann Levy.— *La Littérature française au XVII^e siècle*, par J.-B. STIERNET. Bruxelles, Kiessling.— II. *Les Campagnes hallucinées*, par EMILE VERHAEREN. Bruxelles, Deman. — *Les Chansons tristes*, par PAUL SAINTE-BRIGITTE. Malines, Godenne. — III *Savonarola*, par ROGER DE GOEIJ. Bruxelles, Lebègue.

I

Je m'étais promis de consacrer une étude à *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, le nouveau roman de M. Anatole France. Je ne tiens pas cette promesse. Je préfère résumer en une phrase l'article dont je menaçais mes lecteurs : *La Rôtisserie de la reine Pédauque* est un chef-d'œuvre digne de *Thaïs*.

A quoi bon justifier cette appréciation ? Elle sonnera comme un blasphème aux oreilles, aux grandes oreilles des écrivains et des amateurs d'aujourd'hui, et le mérite d'un blasphème, c'est d'être court. Le mauvais goût du temps est tel, le sens esthétique est tellement oblitéré parmi nous, que je ne me sens plus le courage de prêcher des sourds. Qu'ils se contentent d'apprendre que je ne partage ni leurs excentricités ni leurs lubies. Nous sommes, dans l'extraordinaire troupeau des esprits de Panurge, en Belgique et en France, quelques-uns qui n'avaient pas encore renié nos dieux. Je dis *encore* parce qu'il faut être modeste et ne désespérer personne.

M. Anatole France est un des derniers écrivains athéniens de son époque et de son pays. Il porte dignement son nom au milieu du carnaval d'étrangers et de barbares que l'on nous offre en ce moment sous prétexte de littérature originale. L'original, le véritable original, le voilà ! A quoi songe donc M. Anatole France en se rattachant impudemment à la glorieuse tradition des conteurs et des romanciers français ? A quoi songe-t-il en écrivant des livres qui, avec les *Souvenirs* de Théodore de Banville, brilleront un jour du plus vif éclat dans l'énorme monceau de boue prétentieuse que, sous prétexte de romans, laissera notre abominable école de prosateurs?

Heureusement pour l'auteur de *Thaïs* et de *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, la plupart de ses confrères en littérature ne soupçonnent point sa valeur. Sinon, je crois bien qu'ils le tueraient, car son œuvre forte, exquise et variée, suffit pour faire rentrer dans l'ombre et dans le néant la plupart des pénibles rapsodies contemporaines. Lisez donc ses livres, lisez *Thaïs*, une merveille, supérieure, s'il se peut, à *la Tentation de saint Antoine*, et *le Crime de Sylvestre Bonnard*, et *l'Etui de nacre*, et *Balthasar*, et *la Rôtisserie de la reine Pédauque*. Lisez ces livres pour vous laver l'esprit de toutes les sottises actuelles. L'œuvre de M. Anatole France est l'œuvre lustrale par excellence. Plongez-vous-y comme dans un bain réparateur, dans une eau de Jouvence où votre esprit, courbaturé par un

demi-siècle de fatras et d'amphigouri, retrouvera sa native et riante souplesse. Et laissez rire les sots, qui se délectent aux productions grossières de M. Zola ! Car Hugo, Taine et Banville morts, Leconte de Lisle volontairement silencieux, M. Anatole France est seul, avec deux ou trois écrivains de sa trempe, a représenter le clair et brillant génie de sa race et de son pays.

C'est ce génie que M. l'abbé Stiernet, professeur de littérature française à l'Institut Saint-Louis, s'attache à faire revivre et comprendre dans son *Essai sur l'histoire du XVII^e siècle*. Il le fait avec une science, une élévation de pensée, une sûreté de goût qui méritent d'être signalées. Ce livre ne sent ni le pédant ni le cuistre, et sa forme, sobre et classique, est d'un écrivain. Plût aux dieux que toutes nos chaires de littérature, dans nos collèges, nos athénées et nos universités, fussent occupées par de pareils professeurs!

II

M. Emile Verhaeren publie, chez l'éditeur Edmond Deman, un cahier de vers intitulé *Les Campagnes hallucinées*. Cette œuvre nouvelle contredit étrangement, sinon par sa forme, du moins par sa pensée, la série de poèmes qui portent comme titre *Les Apparus dans mes chemins*. Ce dernier livre apparaissait comme un livre d'apaisement et de demi-teinte. La frénésie du poète s'y résolvait en une sorte de douceur et d'attendrissement. Ce violent, mordu par sa violence, finissait, me sembla-t-il alors, par se blottir, frileux d'une candeur renaissante, dans le giron d'une foi enfantine, celle des humbles et des ignorants. Toutefois, en constatant la transformation de M. Verhaeren, je me demandais s'il fallait la considérer comme définitive, et j'hésitais. Je n'avais pas tort d'hésiter. Certes, le robuste poète des *Flamandes*, des *Moines* et des *Débâcles* nous a familiarisés avec les bonds les plus imprévus, avec les sautes d'idéal les plus inexplicables. Mais la saccade intellectuelle qui sépare *les Apparus dans mes chemins* des *Campagnes hallucinées* est vraiment par trop déconcertante, même pour les initiés. Afin de concevoir son nouveau livre, M. Verhaeren a dû sauter pardessus lui-même jusqu'aux *Flamandes*, en enjambant *les Moines*, *les Apparus* et la farouche trilogie inaugurée par *les Soirs*. Le saut de Leucade est un saut de puce à côté de ce saut-là !

C'est qu'en effet, non seulement le poète revient à sa Flandre imaginaire, mais encore à son idéal d'alors. Sans doute, il célèbre moins les truandailles de naguère, mais sa conception du paysan n'a pas changé. Elle est romantico-naturaliste. M. Zola n'en eut pas d'autre dans *la Terre*. Comme le romancier de Médan, M. Verhaeren regarde les paysans avec les yeux et les préjugés d'un citadin. Dans *les Flamandes*, le rustre fornique ; dans *les Campagnes hallucinées*, le rustre est fou ; dans les deux œuvres, il est également laid, ignorant, méchant et bestial. M. Verhaeren n'a pour lui ni charité ni amour : il le voit comme une brute énorme, gonflée par les plus hideux d'entre les péchés capitaux. Cette conception est par trop simple et par trop facile. Elle est d'un rhéteur enclin à enfourcher toutes les grosses

formules, non d'une intelligence libre, accoutumée à lire au fond des choses et des êtres.

Que signifie d'ailleurs ce titre : *Les Campagnes hallucinées*, sinon que l'écrivain est aveuglé par une rhétorique enragée, dont il n'est plus capable de maîtriser les caprices? Tous les paysans sont des criminels, des malades, des fous. Donc les campagnes sont hallucinées. L'étrange raisonnement, digne d'un Lombroso! Don Quichotte est devenu le famulus d'un médecin aliéniste, et l'on sait que le famulus est toujours plus intransigeant que le docteur. La maladie, le crime, la folie rejaillissent des êtres sur les choses. La nature n'est plus qu'un second visage de l'homme; les fous enseignent leur folie aux arbres, aux champs et au ciel. Et quels fous! Ecoutez ce campagnard halluciné qui chante :

Je les ai vus, je les ai vus.
Ils passaient par les sentes
Avec leurs yeux comme des fentes
Et leurs barbes comme du chanvre.

Deux bras de paille,
Un dos de foin,
Blessés, troués, disjoints,
Ils s'en venaient des loins
Comme d'une bataille.

Un chapeau mou sur leur oreille,
Un habit vert comme l'oseille,
Ils étaient deux, ils étaient trois,
J'en ai vu dix qui revenaient du bois.

L'un d'eux a pris mon âme,
Et mon âme comme une cloche
Vibre en sa poche.

L'autre a pris ma peau,
Ne le dites à personne,
Ma peau de vieux tambour
Qui sonne.

Quant à mes pieds, ils sont liés
Par des cordes au terrain ferme.
Regardez-moi, regardez-moi :
Je suis un terme.

Ce paysan-là est peut-être fou ; mais c'est... un paysan de la ville, qui a étudié. Je ne jurerais point qu'il n'ait pas lu la *Chanson du fou* de de Châtillon. Ce qui est certain, c'est qu'il jette en pâture à sa rhétorique les souvenirs confus qu'il a pu garder de l'enseignement des spécialistes et de la lecture de leurs traités.

Je pourrais faire défiler ainsi tous les fous qui peuplent les campagnes de M. Verhaeren ; mais ce défilé serait monotone. Restons-en là. Ce rustre dont la folie érudite consiste à se prendre pour un terme nous dispense de montrer ses frères en démence.

En somme, si l'on met à part le poème initial, *La Ville*, qui a de beaux moments d'éloquence, et surtout la vision intitulée *Le Fléau*, un cauchemar

macabre rythmé avec un rare bonheur et qui évoque les vieilles gravures sur bois des maîtres allemands, l'œuvre de M. Verhaeren me semble inférieure à ses devancières Les défauts de l'écrivain s'y retrouvent, hélas! — non ses qualités. On dirait que la couleur et le dessin se brouillent et perdent leur évidence plastique. On a l'illusion d'une gigantesque machine, emportée par sa propre force, et qui, n'ayant plus rien à moudre, mâche du bruit et dévore du vide.

Quant à la forme de l'œuvre, je n'étonnerai personne, et M. Verhaeren moins que personne, en avouant qu'elle me consterne. Non que je blâme le poète de rythmer irrégulièrement, — je crois que l'irrégulier est sa règle, — mais parce qu'à mes yeux, de plus en plus, il perd le titre de poète français.

Je m'en suis expliqué souvent avec lui, et, pour bien attester que les récentes polémiques entre parnassiens et anarchistes n'exercent aucune influence sur mes jugements, il me plaît de reproduire ce que j'écrivais publiquement à M. Verhaeren, ici même, au mois de juillet 1886, à propos des *Moines :*

« ... Mais ce que je n'admire plus du tout, mon cher ami, ce que je réprouve avec horreur, ce qui m'encolère et m'énerve, c'est ton dédain d'improvisateur pour la forme du vers, ton ignorance profonde et vertigineuse de la prosodie et de la langue... C'est un congrès international de fautes de français, de vers boiteux, de tournures baroques, d'images fausses, de métaphores incompréhensibles... C'est du Savoyard, du Malgache, du Huron, du Commanche, du Patagon; c'est la danse du scalp autour de la grammaire, de la logique et du bon sens. On dirait des mots qui courent dans des sacs. »

M. Verhaeren n'a point changé : moi non plus.

Mais s'il n'a point changé, s'il conserve avec soin ses défauts, s'il les cultive avec amour et les développe avec frénésie, il en arrive aujourd'hui à une sorte de dogmatisme qui est caractéristique de son tempérament et du milieu où il s'agite. M. Verhaeren prêche ouvertement aux nouveaux poètes que le règne de l'individualisme est arrivé. Ce qui, écrit-il dans *la Nation* du 29 janvier 1893, différencie un poète de cette heure des poètes d'il y a vingt ans, c'est que « ceux-ci obéissaient à des lois générales de prosodie et de grammaire, tandis que ceux-là cherchent leur forme en eux-mêmes, forgeant leur ordre et ne se soumettant qu'à des règles individuelles, jaillies de leur manière de penser et de sentir ». Vous entendez bien : il n'y a pas de grammaire, pas de syntaxe, pas de langue, ou plutôt, chaque écrivain a sa grammaire, sa syntaxe, sa langue, et le plus grand sera celui dont l'instrument ressemblera le moins à l'instrument des autres. Bref, le beau, c'est ce qui diffère, c'est ce qui est contradictoire; le beau c'est le neuf, ou le vieux-neuf.

M. Théodor de Wyzewa, dans un très subtil article publié dans *le Mercure de France* du mois de juillet, rappelle à ce propos quelques vérités oubliées, que M. Emile Verhaeren ferait bien de méditer :

« Boileau (j'appelle de ce nom tous les vieux professeurs) disait qu'il y

avait en art deux sortes d'*originalités* : celle qui provient de ce que l'on n'est point fait comme tout le monde, et celle qui provient de ce qu'on ne se résigne pas à produire des œuvres qui ressemblent à celles de tout le monde. La première de ces originalités a définitivement disparu : à force d'user nos pantalons sur les mêmes programmes scolaires, à force de monter dans les mêmes trains, de lire les mêmes journaux, de nous disputer les mêmes places, de déposer nos opinions dans les mêmes urnes, nous sommes tous devenus absolument pareils. Si nous n'avions pas nos prénoms et la coupe de nos barbes, je ne sais pas comment nous arriverions à nous reconnaître nous-mêmes d'avec nos voisins. Nous ne pouvons plus penser, sentir, agir, que collectivement : de là toutes ces ligues, où nous nous enfournons dès l'âge de raison ; et des jeunes gens m'ont affirmé que les plus mauvais lieux leur paraîtraient sans agrément, s'ils ne se mettaient à plusieurs pour s'y aller divertir.

« Mais d'autant plus fort s'est développé en nous, depuis cinq ans, le désir de l'autre originalité, de celle qui consiste à se distinguer de tout le monde par l'apparence extérieure de ce que l'on produit. On en est venu à croire sérieusement que c'était une nécessité pour l'artiste d'être *original*, c'est-à-dire de fournir au public une œuvre tout à fait différente de celles qui lui avaient plu auparavant. L'épicier sait que pour satisfaire sa clientèle, il doit lui fournir du sucre qui soit *bon ;* mais l'artiste d'aujourd'hui s'imagine que son seul devoir est de fournir sa clientèle des livres, des tableaux, qui soient absolument *nouveaux*. Et comme il n'est lui-même, hélas ! pas nouveau du tout, comme il tend de plus en plus à n'avoir en propre ni une idée, ni un sentiment, il ne trouve rien de mieux que de donner à son œuvre une apparence nouvelle en mettant du bleu où ses devanciers avaient mis du rouge, en faisant des vers trop longs si l'on a fait avant lui des vers trop courts, en affectant d'être idéaliste s'il vient après un réaliste, ou inversement. Cette décroissance de l'originalité intérieure, et ce souci croissant de l'originalité extérieure, ce sont les deux faits qui résument toute l'histoire de l'art contemporain, aussi bien à l'étranger que chez nous.

« Il n'en allait pas de même autrefois. L'artiste d'autrefois n'avait pas la prétention d'être un personnage sacré, supérieur au reste des hommes : il ne prétendait qu'à être, comme tout le monde, un honnête et consciencieux ouvrier, fournissant à sa clientèle le genre de travail qu'elle lui demandait. Il ne se souciait pas de faire à l'inverse de son prédécesseur, mais, au contraire, de faire comme son prédécesseur. Et si par là-dessus il avait du génie, il n'en était que plus à l'aise pour en tirer avantage ; car, travaillant dans une forme qui lui était familière, et qui l'était au public, il n'avait plus qu'à user suivant son cœur du métier qu'il tenait en main, et la moindre de ses inventions avait chance d'être aussitôt goûtée. Fra Angelico, Raphaël étaient des artisans, occupés à traduire leurs sentiments à eux dans le style de leurs maîtres ; Bach était un consciencieux organiste ; Mozart, quand il a connu Bach, s'est mis tout de suite à l'imiter ; et Beethoven s'est exténué quarante ans à vouloir imiter Mozart. Notre cher Ronsard, pour ne parler

que de littérature, se serait fâché si on lui avait dit qu'il n'imitait pas les anciens poètes, et on sait assez que la seule ambition littéraire de Racine a été d'imiter Euripide. »

M. Théodor de Wyzewa a raison : c'est la recherche de l'originalité extérieure qui perd les écrivains d'aujourd'hui. C'est afin d'être reconnaissables de loin, pour la foule des badauds, qu'ils se forgent une grammaire, une syntaxe, une langue. Il me semble cependant que, pour avoir respecté la grammaire, la syntaxe et la prosodie, pour ne pas avoir outragé le génie de la langue française, Hugo, Lamartine, Vigny, Gautier, Beaudelaire, Leconte de Lisle et Banville n'en ont pas moins réussi à exprimer leur personnalité. Si donc les poètes de cette heure échouent dans des conditions analogues, c'est que leur personnalité est bien fragile et bien mince.

Tel n'est pas le cas de M. Verhaeren, qui possède, à un haut degré, la personnalité intérieure. J'ai assez souvent confessé, avec joie, mon admiration pour les superbes poèmes qui étoilent, de ci, de là, le tumultueux fouillis des *Flamandes*, des *Moines*, des *Soirs*, des *Débâcles*, pour qu'on me comprenne à demi-mot. Mais si M. Verhaeren possède la personnalité dont il s'agit, il n'en est que plus coupable de recourir aux moyens grossiers, aux artifices vulgaires, aux puériles coquetteries qui séduisent la badauderie contemporaine. Tout cela, qu'il me permette de le lui dire, est, au fond, abominablement bourgeois. C'est proclamer, je pense, que je ne lui pardonne point de dissiper, comme il le fait, son admirable patrimoine de poète.

Ce que je ne lui pardonne pas non plus, c'est d'être, pour les débutants, une espèce d'avorteur. J'ai sous les yeux un livre dont M. Verhaeren a accepté la dédicace. Cela s'appelle, je crois, *Les Chansons tristes*, et c'est signé Paul Sainte-Brigitte.

J'y relève les vers que voici :

« ... *J'ai vu la nuit mauvaise, alanguie et funeste,*
Maudire et blasphémer, comme un amour inceste,
Mon rêve séraphin de mourir en tes bras...

« ... *Vos accents verts seront pour nous*
Des ressouvenirs bleus et moires
Dans l'horizon des lointains roux...

« ... *Vers un ciel d'opale agonie...*

« ... *En le spectural anathème...*

« ... *Et tout mon être inespérant*
A déploré, des Rêves juvénistes
L'éclat et l'orgueil des frissons...

« ... *J'entends d'oratives vestales*
Chanter gloire au Crucifié...

« ... *Ce rictus paraît vengeur*
Bien qu'un peu miséricorde...

Je me sens très « miséricorde » pour M. Paul Sainte-Brigitte, qui est une victime, mais pas « miséricorde » du tout pour M. Verhaeren, que je rends responsable des sottises qu'il couvre de son pavillon. Voilà où abou-

tissent les théories proclamées dans *l'Art Moderne* et dans *la Nation*; voilà le triomphe de l'individualisme! *Les Chansons tristes* sont le prolongement des *Campagnes hallucinées*. J'ajoute qu'elles en sont le châtiment.

Je n'ignore pas qu'en écrivant ces choses, je m'expose à blesser des âmes sensibles. Je m'en soucie comme un esturgeon d'une orange. Peu m'importe qu'un certain clan d'écrivains, inconscients ou dévoyés, réunis par le charmant lien d'un Saint-Office de Publicité, s'évertuent à donner raison à Baudelaire en organisant des bandes de thuriféraires et des orphéons de réclamiers. Je n'en dirai pas moins, ni plus haut ni plus bas, tout ce que je pense. Et pour résumer cette chronique, je leur dédie ces vers de Leconte de Lisle :

Dors! L'impure laideur est la reine du monde,
Et nous avons perdu le chemin de Paros.

ALBERT GIRAUD

III

Savonarola, drame en vers, par ROGER DE GOEIJ. — Bruxelles, Lebègue.

Si, dans les annales passionnées du XVe siècle italien, un profil apparaît, dur et inflexible, et le moins susceptible de fioritures, c'est bien celui du prieur de Saint-Marc; l'incontestable originalité de la conception de M. de Goeij est de nous montrer un Savonarola sentimental, éploré, roucoulant et pâmé et qu'un faux dépit amoureux a poussé vers le cloître! Trop tard, il retrouve sa Louise Strozzi, exonérée de son époux « emprisonné par le Saint-Père » et celle-ci s'ébahit de son accueil frigide :

Il fut un temps où vous, fier prieur de Saint-Marc
N'étiez qu'un amoureux, tout carquois et tout arc...

Elle lui apprend qu'une jeune fille, dont l'existence le navre et enflamme sa jalousie, est sa nièce :

— Ce n'est pas votre enfant? — LOUISA : Non! Alors? — SAVONAROLA : Hosanna! que dis-tu? — LOUISA : Que malgré le feu qui me dévore, — nul ne m'a possédée et je suis vierge encore!

Michel-Ange forme une réplique habile et gracieuse du groupe principal, avec Madeleine Strozzi, une jeune poitrinaire qui prédit, non sans mélancolie :

Le printemps qui s'en va, je ne dois plus revoir!

Le dominicain, singulier heureusement, de M. de Goeij professe, cela va sans dire, une haine véhémente, manifestée dès l'âge puéril, pour l'arrogance sacerdotale, le culte d'hyperdulie, le célibat des clercs, etc., sentiment naturel chez le héros de la protase d'une trilogie — « conception colossale », à l'opinion de l'auteur — qui doit parfaire son dessein en deux rapsodies encore inédites : *Les Derniers Jours du Taciturne* et *le Libre-penseur d'Anvers*.

Aussi nous garderons-nous d'objecter à M. de Goeij Guichardin, Machiavel, la monographie péremptoire de Villari, et que Michelet même, cette pythie de l'imposture, descendue, par hasard, de son trépied sectaire,

infirme la thèse protestante. Du reste, les erreurs historiques apparentes de ce prologue atteindront, peut-être, une vérité essentielle et symbolique, alors que le tryptique aura dévoilé tous ses panneaux; ou le dramaturge les envisage-t-il comme licites et légitimées par la licence poétique et libre-penseuse?

L'idylle encombre si fort la scène de ces quatre journées, que le militant apostolat politique du réformateur de Florence n'y a pu trouver place; de sorte que son supplice, fruit de la coalition des *Bigi* et des *Compagnacci* et non de sa prétendue hétérodoxie, ce supplice, catastrophe de la pièce, semblera au lecteur, non instruit d'ailleurs, inexplicable et exorbitant; aux intempérances étourdies de langage et de conduite que notre auteur prête à son moine, l'*in-pace* aurait, évidemment, suffi!

Les martyrs de l'Eglise et de l'Inquisition ont toujours, grâce à Dieu! abondé, et puisque, à vrai dire, hormis leurs noms et le décor où ils évoluent, rien ne situe les acteurs de *Savonarola*, on transformerait cette épopée, moyennant quelques faciles retouches, en une espèce de mélodrame itinérant, extemporané, dont le protagoniste mobile serait choisi selon les lieux et les circonstances. Le contour personnel de la langue et du style du poète entraverait, sans doute, ce projet; mais l'accent cosmopolite dont il les a dotés compenserait cet inconvénient. On a entendu Savonarola; voici parler Laurent le Magnifique, à son lit de mort :

Médicis, en mourant, produit l'effet contraire
Au lion qui succombe : aucun âne vient braire
Et le frapper du pied : que non, car un savant,
Le plus sachant de tous, rien qu'en l'apercevant
En prend peur et s'enfuit.

Bentivoglio, dédaigné par Louisa, s'exclame avec la logique d'un tyran :

Elle est belle; pourtant, *elle me fuit sans cesse;*
C'est vraiment malheureux.

Francesco Strozzi soudoie un spadassin pour massacrer Savonarola, « le beau taureau »; et il réfrène l'indiscrétion redoutée du *bravo* par ces menaces préventives :

Chevance
N'aura, triple coquin, qu'en gardant du tombeau
Le silence.

On le voit, M. de Goeij sait faire ronfler puissamment la lyre; certes, son vers a rarement la suavité de ces « chants trop surhumains, obtenus par des crimes appris des musulmans », mais il est souvent hardi et heureux, et suggestif.

ARNOLD GOFFIN

Au prochain numéro : *Les Baisers morts*, de M. Paul Vérola; *la Chanson panthéiste*, de M. Marc Amanieux; *la Duchesse de Malfi*, traduction de M. Georges Eekhoud; *Toute la Lyre*, de Victor Hugo; *Africa*, de M. Descamps-David; *la Vie artistique*, de M. Geffroy; *Gens de chœurs*, de M. Sparafucile; les *Premières poésies* de Villiers de l'Isle-Adam; *Contes et Souvenirs*, de M. Léopold Courouble, etc., etc.

MEMENTO

Notre ami et collaborateur M. Henri de Régnier vient de perdre son père. La Jeune Belgique présente au poète l'expression de ses plus sincères sentiments de condoléances.

Extrait d'une étude de M. Becque sur le théâtre contemporain :

« Il y a huit ans, lorsque j'ai donné *la Parisienne*, le doyen de la critique théâtrale, M. Francisque Sarcey, a écrit que c'était un mauvais vaudeville; quatre ans après, il a écrit que c'était un chef-d'œuvre définitif; deux ans plus tard, il a écrit que c'était une pièce fort ordinaire; un an plus tard, il a écrit que c'était un ouvrage de premier ordre. Comment voulez-vous que je connaisse la valeur de *la Parisienne*, lorsque le premier critique de France et d'Auvergne n'a pas encore décidé la question. »

La solution est fort simple : M. Sarcey s'est trompé chaque fois.

Pelléas et Mélisande a été représenté au Théâtre du Parc avec le plus grand succès, — succès d'ailleurs constaté par les critiques bruxellois qui n'accordaient aucune importance au Maurice Maeterlinck d'avant Mirbeau.

Les interprètes ont fait preuve de tact et de discrétion.

LE MACAQUE FLAMBOYANT (suite) :

Ce livre, à côté de la force toujours contestable de la Raison mathématique, se complète de la force de la Vie et de Beauté qui entraîne vers la complète communion. C'est-à-dire qu'il est un Verbe et qu'il est une Action. Et, sans doute, d'un côté s'il humilie les vanités de la femme, elles viendront à lui, se laissant enflammer de ferveur, tant elles sentiront que celui qui les presse, très différent des autres, est un mâle formidable, aux jarrets cérébraux, à la volonté plus étreignante et plus inlassable que la chair des pauvres bras humains et mortels.

(*Le Mouvement littéraire.*)

Avec une incroyable puissance, c'est une divination qui instruit l'écrivain des abîmes qui en nous se lèvent et se combinent, tourmentant toute une humanité charnelle qui se damne de gestes et de paroles, fatalisés par les hérédités lointaines Nous n'avons pas encore vu tout le flanc du Maître, où germe une œuvre épique. Aujourd'hui que les temps de fois lucides accourent, la pauvre tendresse de la chair humaine agonise en d'effroyables folies et d'effroyables rébellions; les abîmes se vident, la chair puise toutes ses armes de larmes et de griffes; la main d'un maître s'est insinuée dans la matrice universelle, et cherche, dirait-on, où l'esprit s'ombilique aux mystères de la matière; cette main qui a écrit *le Bestiaire*, l'a certainement tracé sous la divination déjà d'une autre œuvre...

(*Le Mouvement littéraire.*)

Opinion de *l'Art moderne* sur le MACAQUE FLAMBOYANT :

« La pensée de M. X. (*auteur du fragment que nous venons de citer*) gagne constamment en profondeur et en coloris et justifie les pronostics que nous avions formulés dans *l'Art moderne* lors de ses premiers écrits. »

Opinion de M. Francis Vielé-Griffin sur le nouveau volume du *Parnasse contemporain* que préparent MM. Leconte de

Lisle, Coppée et A. Lemerre : « On nous a dit que le Parnasse autoritaire préparait UN COUP DE FORCE pour écraser l'anarchie symboliste. »

Bigre! un coup de force! On a, sans doute, prévenu M. Francis Vielé-Griffin comme on a jadis prévenu le général Boulanger. Et que diantre peut être ce coup de force? Se propose-t-on de s'emparer de la personne des symbolistes? Les fera-t-on empoigner par vingt sbires masqués, armés d'une rime riche, qui les ficèleront et les renverront dans la baie de Cheasapeke étudier la prosodie française selon la meilleure méthode américaine?

Car, enfin, un livre n'est pas un coup de force. Et si l'apparition du nouveau volume du *Parnasse* doit suffire à écraser l'anarchie symboliste, c'est que cette pauvre anarchie se porte assez mal.

M. Francis Vielé-Griffin affirme ensuite que ce n'est pas sans peine qu'il voit « ce nouvel appel à la proscription littéraire formulé (oh! sans franchise aucune!) par les *vieux galants de la Muse* contre ses favoris de cette heure ».

Si l'on se rappelle qu'à la tête des organisateurs du nouveau Parnasse se trouve l'illustre Leconte de Lisle, l'un des plus grands poètes du monde, on appréciera la grâce et la finesse des « favoris de cette heure ».

Enfin, M. Francis Vielé-Griffin révèle à Montmartre épouvanté le plan infernal des parnassiens : « On exercerait en province une pression inouïe, surexcitant les vanités de chefs-lieux d'un leurre de gloire parisienne, appelant à une revanche — hélas! chimérique! — les ratés et les aigris : il faut être en nombre! »

Pour un Parisien de Nazelles, ce n'est pas mal trouvé : Lyon, Bordeaux, Genève et Bruxelles ne savent plus où cacher leur honte.

La France a jadis envoyé Lafayette aux Américains pour les aider à conquérir leur indépendance; l'Amérique reconnaissante envoie aujourd'hui aux Français de puissants apôtres chargés de briser les fers de la Muse française, si douloureusement enchaînée par Victor Hugo.

Il y a quelques lettrés que cela fait sourire et qui se content de dire à mi-voix : « Allons, tais-toi, Chicago! »



On connaît cette charmante fleur de l'anthologie italienne du poète Jérôme Amalthée; elle a été traduite dans toutes les langues et Muratori la trouvait si parfaite qu'il ne pouvait croire qu'elle ne fût une traduction de l'anthologie grecque. Elle fut faite à l'occasion de deux enfants, frère et sœur, tous deux d'une rare beauté, quoique borgnes, l'un de l'œil droit, l'autre de l'œil gauche.

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro;
Et poterat forma vincere uterque deos.
Parve puer, lumen quod habes concede sorori :
Sic tu cæcus Amor, sic eritilla Venus.

Voici comment l'un des nôtres, M. Iwan Gilkin, a traduit ce quatrain :

L'œil droit manque à Myrrhine et l'œil gauche à Lycus;
Pourtant, les dieux n'ont pas leur beauté fraternelle.
Cède à ta sœur, enfant, ton unique prunelle :
Aveugle, sois l'Amour, elle sera Vénus.



Une bonne aventure arrive à l'esthète Oscar Wilde.

Le *Truth* a reçu la lettre suivante :

« Monsieur, puis-je appeler votre attention sur un scandaleux plagiat commis par M. Alexandre Dumas dans la pièce *Denise*, qui vient d'être jouée à Drury-Lane?

M. Dumas met dans la bouche d'un de ses personnages ces paroles : « Le devoir est ce qu'on exige des autres. » Or, chacun aura remarqué assurément que M. Oscar Wilde, dans sa pièce intitulée *Une femme de point d'importance*, actuellement jouée au théâtre de Haymarket, dit : *Duty is what we expect from others* » (traduction à peu près littérale de la sentence de M. Dumas). Moi, Monsieur, comme un Anglais patriote, ayant à cœur la réputation de notre drame anglais, je proteste avec la plus grande véhémence contre cette impudente appropriation de la brillante saillie de M. Wilde. Qui est donc ce M. Dumas?

Quelqu'un qui fréquente les théâtres. »

De M. René Doumie, dans *les Débats*, ces réflexions qui ne peuvent manquer d'en provoquer d'autres :

« Tout le monde sait combien le goût de la musique s'est répandu dans ces derniers temps. C'est un fait dont il y a trop de signes, et trop connus, pour qu'il soit besoin d'y insister. Les amateurs de musique ne sont pas seulement devenus beaucoup plus nombreux qu'ils n'étaient jadis; ils sont aussi plus éclairés. Ils vont aux œuvres sérieuses et de haut vol. Et je m'en réjouirais. Mais on ne fait pas à la musique sa part. Le musicien est par nature un être encombrant et accaparant. Nous assistons à une sorte d'universel envahissement par la musique.

Je n'examine pas si quelques-uns des phénomènes saillants de notre époque, tels par exemple que l'extraordinaire surexcitation des nerfs contemporains et une recrudescence des troubles cérébraux, ne viendraient pas de là. Je ne me place qu'au point de vue des modes littéraires nouvelles. Toutes reviennent à ceci : c'est à une application des procédés de la musique à la littérature.

On peut se moquer des symbolistes, des instrumentistes et des décadents; on ne s'en est pas fait faute; et il faut avouer que cela était par trop tentant. Tout de même, depuis dix ans, leur tentative est à peu près la seule qu'aient eue à signaler les guetteurs de nouveau. Or, leur système, en ce qu'il a d'essentiel, consiste à vider les mots de leur signification pour ne s'attacher qu'à la sonorité des syllabes, sonorité évocatrice de sensations.

Voici quelques-uns des traits où se reconnaît notre jeune littérature et où elle se vante de se reconnaître. Le sens du mystère. Et la musique nous remue au fond mystérieux de notre être. — Le goût du vague. « Aujourd'hui, déclare dans une comédie d'Emile Augier un pianiste idéologue, nous en sommes à la décadence de la langue; mais la musique est prête... Eh bien, lui est-il répondu, puisque la musique est prête, faites-moi le plaisir de me jouer sur le piano ce que vous venez de me dire là. » — Le mysticisme. Et ce mysticisme de surface n'est qu'un état de l'âme attendrie et alanguie, qu'une extase demi-sensuelle, semblable à celle où nous plongent les orchestres où il y a des violons et des harpes comme dans le Paradis. On a beaucoup discuté sur ce mysticisme renaissant; on s'est demandé d'où il venait; on y a vu une juste réaction contre les doctrines étroitement positives dont nous avons longtemps porté le joug; on a recherché s'il n'annoncerait pas un réveil de l'idée religieuse, encore que les néo-mystiques soient des incroyants. L'explication est beaucoup plus simple. Cela, et le reste, c'est de la musique. »

Ceux qui, l'autre jour, sur la scène des Bouffes, laissée libre par *Miss Helyett*, entendirent *Pelléas et Mélisande*, croyaient assister à un opéra de Wagner où il n'aurait manqué que l'accompagnement. L'art de M. Maeterlinck consiste à supprimer dans la représentation de l'humanité les traits qui distinguent chaque individu, et dans l'expression des sentiments les nuances particulières; or, l'individuel et le particulier, c'est justement ce que la musique ne peut rendre.



Le 12 juillet a été célébré à Saint-Gilles (Bruxelles) le mariage de notre ami et collaborateur Albert Chapaux, sous-lieutenant de cavalerie, avec Mlle Du Bois. Les témoins du marié étaient M. Iwan Gilkin, directeur de *la Jeune Belgique*, et M. Verbruggen, lieutenant au régiment des grenadiers. *La Jeune Belgique* présente aux jeunes époux ses félicitations et ses meilleurs souhaits de bonheur.



L'Ermitage publie un très curieux *referendum;* il avait adressé aux jeunes littérateurs cette question : « Quelle est la meilleure condition du Bien social, une organisation libre et spontanée ou bien une organisation disciplinée et méthodique? Vers laquelle de ces conceptions sociales doivent aller les préférences de l'artiste? » A ces questions, *l'Ermitage* a reçu quatre-vingt-dix-huit réponses de jeunes écrivains fran-

çais et étrangers. Parmi ces derniers, nos compatriotes figurent au nombre de neuf. Nous reproduisons ici les réponses qui nous intéressent le plus, en commençant par celle de M. H. Mazel, directeur de *l'Ermitage:*

Mazel (Henri). — La liberté est l'air respirable sans lequel une société végète et meurt. Elle est la condition du bien social, mais elle n'est pas ce bien. Il faut un autre levain pour faire fermenter la pâte humaine; ce levain, c'est l'amour, c'est-à-dire le dévoûment. — Quant à la contrainte, elle est admissible et nécessaire comme moyen de répression, jamais comme moyen de prévention, j'entends de réglementation préconçue.

Gilkin (Iwan), de Bruxelles. — J'imagine malaisément une organisation spontanée et libre, c'est-à-dire qui n'a pas été organisée.

L'anarchie fondée sur l'expansion illimitée de chaque individu, c'est le frottement des égoïsmes explosifs. Une société ne peut, théoriquement, exister sans pouvoirs civils et politiques que si elle est fondée sur l'abnégation absolue et la charité. Mais un tel idéal est-il réalisable ?

La société organisée à outrance, comme la rêvent les collectivistes, ne serait plus qu'un immense parc aux huîtres, l'abrutissement dans l'inertie !

Les meilleurs états sociaux sont ceux qui, appropriés à la race, au climat, au moment, laissent le plus de jeu possible à l'individualisme en sauvegardant les droits d'autrui et les libertés publiques.

Aujourd'hui les classes laborieuses souffrent. Leur évolution est douloureuse. L'encyclique de Léon XIII indique le remède au mal.

Quant aux préférences de l'artiste, c'est affaire de tempérament. Quelques rares génies de même que quelques peuples privilégiés incarnent l'équilibre des deux tendances : on ne saurait trop les honorer, car en eux résident l'intelligence suprême et la volonté souveraine du monde.

Giraud (Albert), de Bruxelles. — Je ne crois pas à la possibilité d'une organisation sociale spontanée et libre. Un de mes amis, M. Iwan Gilkin, dont je partage l'opinion, a traité la première question de manière à rendre ma réponse inutile. Je préfère donc m'en tenir à la seconde.

Il s'agit de savoir vers quelle conception sociale doivent aller les préférences de l'artiste.

Vers aucune.

L'artiste a ce privilège d'être, sous n'importe quel régime, le maître de sa pensée et de son œuvre. Il est son roi, s'il le veut. Dès lors la forme de l'organisation sociale doit lui être indifférente. C'est au bruit du canon français que le divin Gœthe écrivit *le Divan oriental.*

Les préférences, en cette matière, sont aussi dangereuses pour l'artiste que pour l'œuvre d'art. Quand on préfère telle forme d'organisation sociale, on incline vite à se laisser enrôler dans le parti qui la réclame. Et l'artiste risque alors de ne pas s'enrôler seul, mais d'enrôler son art et son œuvre. Cet enrôlement-là n'est qu'une prostitution de l'esprit.

L'artiste, quand il en arrive à cette extrémité, sacrifie bientôt, même sans le savoir, l'idée du Beau à l'idée du Bien. Le public auquel il s'adresse les confond à son tour, et cette double illusion donne naissance à des œuvres vaines et à une renommée plus vaine encore.

Je sais que, depuis quelque temps, l'anarchisme est très bien porté par les jeunes écrivains. Les uns suivent la mode parce que le rouge les flatte; les autres, hélas! mirent dans les doctrines anarchistes la déplorable anarchie de leur cerveau. Les premiers guériront peut-être, les autres sont incurables.

Baudelaire qui, en 1848, portait une blouse de soie bleue, a écrit plus tard, avec une légitime fierté : « L'artiste ne doit être d'aucun parti : sinon, il serait un homme comme les autres. »

Maubel (Henry), de Bruxelles.— L'artiste préférera l'idéal au réel. La conception d'une organisation sociale spontanée et libre me semble être tout idéaliste, c'est-à-dire antipolitique. Je la préfère.

Quant au bien social, deux espèces de travailleurs en fournissent la matière aux sociologues : les producteurs du capital matériel et ceux du capital spirituel. Il faut

évidemment que ceux-ci puissent aimer, penser, souffrir et travailler en paix.

NAUTET (Francis), de Bruxelles. — Votre question embrasse la vie entière et je n'embrasse pas cela tous les jours. Il me semble que j'aimerais mieux votre première proposition, « le moins de lois possible, une certaine harmonie sociale avec assez de jeu pour le libre essor du neuf et de l'imprévu ».

GOSSE (Edmund), de Londres. — A mon avis, une forme méthodique et disciplinée de la société, en débarrassant l'artiste de préoccupations politiques, est plus propre à favoriser sa production qu'une forme changeante qui réclamerait sans cesse son attention et troublerait ses idées.

SELWYN (Image), de Londres. — Si je puis résumer ma réponse en quelques mots, je dirai :

Sans aucun doute une société qui serait organisée et disciplinée : et à personne l'organisation et la discipline ne seront plus salutaires qu'à ceux qui ont le tempérament artistique.

SYMONS (Arthur), de Londres. — La meilleure, ou la pire forme de la société n'est pas l'affaire de l'artiste. Il n'a qu'à s'occuper d'hommes et de femmes qui lui servent de matière; et cette matière, il l'acceptera, s'il est sage, comme il la trouve.

Mme Pirotte, après la lecture du *Docteur Pascal*, s'est sentie moins humiliée d'être homme. Pour les pièces justificatives, voir *l'Art moderne* du 9 juillet 1893.

M. Jean Delville publie dans *le Mouvement littéraire* une série de sonnets extraits de son prochain livre : *Vers la Lumière*.

Voici l'un de ces poèmes :

D'ici je vois mourir la vie et la lumière.
Le labeur s'est lassé dans les tristesses du soir,
Et la ville érige son lourd fantôme noir
Et semble un rêve d'ombre en un sommeil de pierre.

Pauvre terre humaine de sueurs et de sang!
Plus rien de ta force ne palpite en les âmes,
Déjà le souvenir de tes luttes infâmes
Ne hante plus ce ciel morne où le soleil descend.

Tes orgueils, tes amours, tes haines, tes sciences,
Qu'un grand froid ténébreux et sépulcral endort
Sous cette nuit qui tombe sur toutes ces souffrances,

Comme un monde chargé des bienfaits de la mort,
Qu'ils taisent à jamais sous la magie astrale
Le grand cri de la vie effroyable et bestiale.

Ce sonnet, qui a l'air d'avoir été rimé par un débutant inhabile à scander les syllabes, un des nôtres s'est plu à en faire, en changeant quelques mots, un poème absolument régulier.

Voici :

D'ici je vois mourir la vie et la lumière.
Le labeur s'est lassé dans les douleurs du soir,
Et la ville a dressé son lourd fantôme noir
Et semble un rêve d'ombre en un sommeil de pierre.

O pauvre sol humain de sueurs et de sang!
Plus rien de ta vertu ne palpite en les âmes;
Déjà le souvenir de tes luttes infâmes
Ne hante plus ce ciel où le soleil descend.

Tes orgueils, tes amours, tes haines, tes sciences,
Qu'un grand froid ténébreux et sépulcral endort
Sous cette nuit qui choit sur toutes ces souffrances,

Comme un monde chargé des bienfaits de la mort,
Qu'ils taisent à jamais sous la magie astrale
Le grand cri de la vie horrible et bestiale.

Le morceau n'en est pas plus beau, mais il a la forme rythmique.

L'expérience est-elle concluante?

M. le sénateur Dide assure que les révélations faites, chez la duchesse de Pomar, par l'esprit de Marie Stuart, ne laissent aucun doute sur la vanité du « matérialisme » de Schopenhauer.



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, *rue des Paroissiens*, 31

BRUXELLES

VIENNENT DE PARAITRE :

Max ELSKAMP

SALUTATIONS, DONT D'ANGÉLIQUES

un volume in-8°, sur papier de Hollande
avec frontispice de HENRY VAN DE VELDE. — Prix : fr. 3-50

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

PREMIÈRES POÉSIES

un volume de la *Petite Collection des Poètes*, beau vélin, fr. 3-50
Exemplaires numérotés : sur japon impérial. . . . . 20 francs.
Id. id. sur hollande Van Gelder. . . . 8 id.

SOUS PRESSE :

Edmond PICARD

EL MOGHREB AL AKSA

Une mission belge au Maroc

Charles SLUYTS

NOTES D'ÊTRE

volume de luxe

EN PRÉPARATION

pour paraître dans la *Petite Collection des Poètes :*

La Quenouille et la Besace, de MAURICE MAETERLINCK,
Sous la Couronne, d'ALBERT GIRAUD,
et des volumes de FERNAND SEVERIN, GRÉGOIRE LE ROY, etc.

En formats divers :

des œuvres d'EDMOND PICARD, GEORGES EEKHOUD,
ALBERT GIRAUD, etc.

EN VENTE

à la librairie PAUL LACOMBLEZ

BRUXELLES

PAUL BOURGET : *Un Scrupule,* in-32 illustré . . fr. 2 »
CHARLES DE COSTER : *La Légende d'Ulenspiegel* . 5 »
ANATOLE FRANCE : *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* 3 50
Baron DE HAULLEVILLE : *Portraits et Silhouettes,* 2e série 3 50
IBSEN : *Les Prétendants à la couronne. Les Guerriers à Helgoland* 3 50
LEDRAIN : *La Bible, VIII : Job. Les Psaumes.* . . 3 50
PIERRE LOTI : *L'Exilée* 3 50
AD. RETTÉ : *Une Belle Dame passa* 3 50
VERHAEREN : *Les Campagnes hallucinées* . . . . 5 »
VERLAINE : *Mes Prisons.* 3 50
VIELÉ-GRIFFIN : *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : *Nouveaux Contes cruels et Propos d'au-delà.* 3 50

Dépôt des Revues Françaises :

La Plume, fr. 0-50; franco, fr. 0-55
Le Mercure de France, 1 franc; franco, fr. 1-25
L'Ermitage, fr. 0-60; franco, fr. 0-65
Les Entretiens politiques et littéraires, fr. 0-60; franco, fr. 0-65

Demandez le Catalogue complet de l'Editeur Paul LACOMBLEZ.

Bruxelles. — Imprimerie V^e Monnom, 32, rue de l'Industrie.

Août 1893. TOME XII. — N° 8 13me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

En Béotie	LA JEUNE BELGIQUE.
Le Prix quinquennal	LA JEUNE BELGIQUE.
Déprécation magique	IWAN GILKIN.
Consolatrix	O.-GEORGES DESTRÉE.
Hélène (suite)	ARNOLD GOFFIN.
L'Album à Toto. *Pêche à la ligne*	TOTO.
Une Conversion. *Lettre de M. Jean Delville.*	LA DIRECTION.
Chronique musicale	ERNEST CLOSSON.
Chronique littéraire : I. *Premières Poésies ; Les Chants de la Nuit ; Les Baisers morts ; Toute la Lyre ; La Chanson panthéiste.* — II. *Contes et Souvenirs ; Les Aspirations ; Le Bestiaire ; La Duchesse de Malfi ; El Moghreb al Aksa ; La Vie artistique*	ALBERT GIRAUD.
La Réforme de l'orthographe	ETHELRRED VAZY.
Memento	NEMO.

RÉDACTION
110, RUE DE LA LIMITE, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO
fr. 0-75.

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens
PARIS
CHAMUEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, rue de Trévise
—
1893

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



LA JEUNE BELGIQUE NE CRAINS

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 110, rue de la Limite, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris

---

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

VIENNENT DE PARAITRE :

QUELQU'UN D'AUJOURD'HUI

par HENRY MAUBEL

Histoire des Lettres belges d'expression française

par FRANCIS NAUTET

STANCES DORÉES

Commentaire sacerdotal du Tarot

par IWAN GILKIN

EN BÉOTIE!...

Les amateurs de vélocipédie ont organisé une course de bicyclettes entre Paris et Bruxelles. C'est leur droit. Ils ont raison de s'amuser et de convoquer les badauds à les venir admirer : nous n'y contredisons point.

M. Carnot, président de la République française, et S. M. Léopold II, roi des Belges, se sont empressés d'offrir des prix aux vainqueurs. Nous admettons volontiers que l'on prime les jarrets et les pédales et que les chefs d'Etat rendent au « pneu » l'hommage qui lui est dû.

Mais ce n'est pas tout. Le roi des Belges est allé en personne recevoir le vainqueur à l'arrivée. Le vainqueur se faisant attendre, Sa Majesté s'est retirée en exprimant son profond regret de ne pouvoir attendre davantage (Louis XIV est bien mort) et Elle a promis de recevoir le cycliste primé au palais de Bruxelles.

Sa Majesté a tenu parole. Elle a reçu le vainqueur dans ses salons avec le cérémonial consacré aux hommes illustres.

Il y a en Belgique d'autres concours et d'autres vainqueurs. Le prix quinquennal de littérature, — un prix du Roi, s. v. p.! — à été remporté il y a cinq ans par M. Camille Lemonnier, — cette année par M. Georges Eekhoud.

M. Lemonnier n'a été ni attendu dans un lieu public par une tête couronnée ni reçu au palais du Roi. Il est à présent traduit en cour d'assises pour avoir écrit en français ce que tous les journaux avaient raconté en patois.

Le bicycliste primé est invité chez le Roi ; M. Lemonnier est poursuivi par le procureur du même Roi.

Il est vrai que la littérature est un travail de la tête et le cyclisme un travail des pieds.

Nous livrons ces simples rapprochements aux réflexions de nos amis.

LA DIRECTION

LE PRIX QUINQUENNAL

L'un de nos meilleurs écrivains vient d'obtenir le prix quinquennal de littérature. Nos cordiales félicitations à M. Georges Eekhoud. Si nous n'aimons guère les concours, les prix, les lauriers et les couronnes, dont nous n'avons cessé de demander la suppression, il nous plaît pourtant de voir que les prix, en attendant qu'on les abolisse, sont à présent octroyés à des écrivains de mérite.

M. Lemonnier, M. Maeterlinck, M. Eekhoud ont été couronnés. Grâce à de tels noms, les partisans des concours peuvent aujourd'hui invoquer, en faveur de leur maintien, des circonstances atténuantes.

Constatons aussi que le monde officiel a été forcé de changer d'attitude à notre égard. Malgré la mauvaise volonté et l'esprit de dénigrement dont il fit preuve lors de nos débuts, le voici forcé de décerner ses distinctions et ses récompenses à des écrivains qui sont sortis du sein de cette *Jeune Belgique* tant conspuée.

Le jury qui a couronné M. Georges Eekhoud se composait de MM. Fétis, conservateur en chef de la bibliothèque royale ; abbé Stiernet, professeur à l'Institut Saint-Louis de Bruxelles ; chanoine de Groetars, professeur à l'université de Louvain ; Kurth et Wilmotte, professeurs à l'université de Liége ; Discailles, professeur à l'université de Gand ; Pergameni, professeur à l'université de Bruxelles. Aucun de ces messieurs n'appartient, ni de près ni de loin, à notre « petite chapelle ».

La Nouvelle Carthage de M. G. Eekhoud a obtenu cinq suffrages contre deux.

La Jeune Belgique ne peut que répéter ce qu'elle publiait en 1888, au sujet du prix décerné à M. Lemonnier : « Nous félicitons M. Eekhoud, de qui la réputation reçoit ainsi la consécration de la foule. Quant à nous, nous l'admirions avant, nous l'admirons après : il n'y a qu'un prix quinquennal de plus. »

C'est d'ailleurs le jury surtout qui mérite des félicitations : nous ne lui marchandons point les nôtres.

LA JEUNE BELGIQUE

DÉPRÉCATION MAGIQUE

Dans le caveau tendu de noir
Les flammes du réchaud consument
Les funèbres parfums qui fument
Devant le haut et noir miroir.

Malheur à celui dont l'offense
A mérité le châtiment!
Voici qu'irrévocablement
Ma voix prononce la sentence.

Rouet divin du Devenir,
Qui formes et transformes l'être
Aux pieds de l'éternel Peut-Être
Qui crée en rêvant l'avenir,

Forces qui pétrissez les mondes,
Nombres dont le rythme fatal
De l'immense océan vital
Pousse les ondes sur les ondes,

Que tout ce qui doit être, soit
Et que le destin s'accomplisse!
Que de la faute la justice
Jaillisse comme un glaive droit!

Que les fleurs noires de l'abîme
S'épanouissent dans la nuit!
Loin du pardon, qui tremble et fuit,
Que le crime suive le crime!

Qu'on fasse encore ce qu'on a fait!
Traître, trahis! Meurtrier, tue!
Que le forfait se perpétue!
Qu'il soit la cause et soit l'effet!

Qu'ainsi les coupables eux-mêmes
Sur leur front maudit par les dieux
Des quatre coins des vastes cieux
Attirent les foudres suprêmes!

— Dans le caveau tendu de noir
Les flammes du réchaud consument
Les funèbres parfums qui fument
Devant le haut et noir miroir.

IWAN GILKIN

CONSOLATRIX

Assis devant la fenêtre large ouverte, regardant le soir qui tombait, le jeune homme repassait en son esprit les douloureux événements de sa journée; les ténèbres de la nuit reflétées par ses yeux descendaient lentement en son âme, et une seule et toujours même pensée gonflait son cœur de tristesse.

« Hélas, hélas, dit-il enfin, cette femme ne m'aime pas, aucune femme « ne m'a jamais aimé, et nulle femme sans doute ne m'aimera comme « j'eusse tant souhaité être aimé; pourquoi donc, ô Dieu, avoir mis en « mon cœur cet amour qui me brûle et me consume, et que nulle fontaine « n'est destinée à rafraîchir, pourquoi m'as-tu mené, Seigneur, parmi des « étrangers, et pourquoi m'avoir envoyé sur la terre, moi qui ne puis vivre « sans amour, et qu'un amer destin condamnait à vivre isolé? »

Et à la pensée de cet isolement, une telle douleur le saisit, que des san-

glots l'étreignirent à la gorge et que des larmes abondantes jaillirent de ses yeux.

Mais au même instant, dans la chambre, une ombre se glissa, légère, vêtue de noir, l'ombre attristée de sa mère morte depuis longtemps. Elle s'avança sans bruit dans la chambre et elle se tint debout. auprès de son fauteuil, anxieusement penchée vers lui; elle écarta les mains qui voilaient ses yeux gonflés de larmes, et doucement deux fois elle l'appela par son nom, disant :

« Mon enfant, pourquoi m'oublies-tu? Regarde-moi, reconnais-moi, je suis ta mère bien-aimée; je t'ai donné la vie, ô mon enfant, et quand tu vins au monde, je priai ardemment le Seigneur, la Vierge et tous les saints pour qu'une vie heureuse et longue te fût donnée, et je priai aussi pour que toute grande douleur te fût épargnée même au prix de mes souffrances et même au prix de ma vie tout entière. Et ma prière fut agréable à Dieu, et il m'accorda plus que je n'avais osé demander, car il me fut donné de te voir grandir heureux et fort pendant toute l'insouciante et belle saison de ta première enfance. Et comme je t'ai aimé tu t'en souviens encore, ô mon cher fils, et il n'y a pas de plus grand ni de plus doux amour sur la terre. Car tu étais tout mon orgueil et toute ma joie, bel enfant souriant que je portais avec fierté dans le berceau caressant de mes bras; et j'ai baisé tant de fois ton visage à ta bouche, que tes lèvres ont pour toujours gardé l'empreinte et la forme de mes lèvres et qu'aucun autre baiser ne pourra plus maintenant les faire changer; alors, à la moindre crainte, au moindre léger chagrin tu te réfugiais en hâte dans le sûr refuge de mes bras, te cachant la tête en mon sein; de tes deux petits bras tu m'enlaçais follement, fébrilement le cou et jamais collier ne me parut plus beau ni plus doux à porter. Et si je mourus depuis pour les autres, toi, ô mon enfant, tu sais que je ne t'ai point quitté, car les mères mortes jeunes et dont les prières furent exaucées, reviennent auprès de leurs enfants toute leur vie, et toute leur vie les protègent et les veillent, ayant pris la place de leur ange gardien. Ainsi il me fut permis de t'apparaître parfois lorsque tes nuits et ton esprit étaient troublés et toujours, tu le sais, ces visions t'ont été utiles et bienfaisantes. Or, maintenant, ne pleure plus, ne déplore plus, ô cœur aimant, l'ardent amour qui est en toi, pensant que cet amour ne t'est point retourné; car il n'est point d'amour profond, dévoué, absolu qui n'engendre tôt ou tard un semblable amour. Mais bien plutôt réjouis-toi de ce qu'un pareil amour t'a été accordé, qui te permet d'aimer et de sentir plus vivement que les autres et qui te fait goûter doublement en ceux que tu aimes et en toi les joies et les bonheurs de la vie. Rappelle-toi aussi, ô mon enfant, qu'il n'est pas de

bonheur sans peine, non plus que de belles roses sans épines. Mais la fleur reste à qui veut bien se blesser pour la cueillir, et le bonheur acquis s'augmente au souvenir des peines qu'on a eues à l'obtenir. »

Elle dit et le jeune homme sentit son cœur s'apaiser à ces douces paroles; et tandis qu'y réfléchissant encore, et les pesant en son esprit il tenait les yeux fixés en terre, il lui sembla qu'un doux baiser pareil à ceux que jadis il sentait en ses rêves d'enfant, lui effleurait le front et relevant ses yeux reconnaissants il ne vit plus à ses côtés l'ombre chère, mais devant lui, par la fenêtre, le ciel que la nuit avait obscurci, et les étoiles qui s'y levaient radieuses et claires, scintillaient, ranimant en son cœur les fraîches fleurs de la douce Espérance.

OLIVIER-GEORGES DESTRÉE

HÉLÈNE

(*Suite.*)

J'aime! je suis aimé! L'adorable niaiserie éternelle de cette formule, — dénonciatrice, au tréfond, d'un assez humiliant triomphe, — grisait cependant Delzire jusqu'à l'aberration, fomentait en lui une tourbillonnante ardeur jeune, dont il s'ignorait posséder encore l'aptitude; galvanisait, coordonnait d'éparses idées embryonnaires, efficaces, hautement, à cette heure, et significatives. La stupeur ravie de cette convalescence, arrachée à la claustration plaintive, à la misanthropie studieuse et malingre de sa chambre, pour se voir, soudain, transférée au grand air enivrant, parmi les bois et les eaux et y découvrir la saveur, jusqu'alors calomniée, de la vie! — Hélène, oui, — miraculeux et visible symbole; instrument, tout à la fois et essentielle image de sa rédemption; — Hélène incarnait tout cela...

Delzire ignorait les voies mitoyennes d'une félicité sage et tempérée : des alternatives antagonistes de prostration atroce et de fortitude forcenée; l'habitude, devenue mécanique, de spéculer ses sensations et ses pressentiments jusqu'à leurs conséquences ultimes lui affadissaient singulièrement les faits, pour offensifs et funestes qu'ils fussent.

La préconception d'un plaisir en constituait ainsi, pour lui, l'unique et

intégrale réalité. Où trouver, d'ailleurs, le point stable, l'équilibre inaccessibles à l'ordinaire outrance de ses déductions et de sa conduite?

Sans transition, il transformait son ascétique sobriété, sa spartiate hygiène en une orgiaque sensualité, désespérée, presque, et anémique, insalace, même, à la fin, si la douleur n'en devenait l'incendiaire ferment. Il se géhennait, ensuite, d'intransigeantes et barbares rigueurs, mortifiait, obstinément, sa paresse, son ineptie physique, son penchant à la flânerie cérébrale; se contrariait de réitérées et pénibles victoires sur son inclination nonchalante et irrésolue. Dans cette humeur, il ne tolérait aucune ni la moindre infraction aux procédurières et strictes disciplines promulguées, tellement il redoutait voir s'invétérer, introduite par la brèche initiale, une contagieuse impéritie. La plus courte relâche aux disproportionnés labeurs prescrits l'excitait, bourrelé de remords, à la mésestime et au découragement de lui-même; et vexé, il abdiquait la régie de sa trop débile existence, la laissait dériver à une oisiveté farouche et empoisonnée.

Des maux assujettissants, cause d'une onéreuse déperdition d'énergie, auraient pu excuser quelque indulgence pour des lacunes de volonté; mais, bien au contraire, Delzire croyait salutaire et thérapeutique une règle étroite et que le travail tenace, cette dépense quotidienne et utile de persévérance, le distrairait, seul, de sa maladie, le préserverait d'en devenir la proie et l'otage, car, si rien ne balançait sa morbifique influence, elle usurperait toute son attention, le métamorphoserait en un quinteux et ridicule valétudinaire, esclave contrefait par le joug ignominieux de méprisables souffrances corporelles.

Son actuelle bienveillance envers lui-même l'émerveillait et la bénignité de cet incorruptible et vigilant censeur, l'inquisiteur puritain sous la férule duquel il gémissait et dont, pourtant, sauf de brèves escapades, la tyrannie lui était devenue nécessaire et chère. Parfois, en effet, infligeait-il à son confesseur occulte, le repentir anticipé et la pénitence d'une faute projetée, aheurté à la commettre, si sa perpétration lui semblait, et au delà, compensatrice du probable dommage moral; mais, cette fois, la voix bourrue réfrénait ses avis coutumiers, le rogue et prosaïque témoin, corrompu, peut-être, par le sourire d'Hélène renonçait à ses vaticinations austères et à célébrer le charme saint de l'abstention et de la quiétude.

Sa fenêtre ouverte sur le parc, à l'orée d'une sapinière dont les noirs fûts calcinés effluaient leurs odoriférantes résines, sous l'effervescence sombre du firmament nocturne, Delzire, accablé de la découverte, enfin, et de la conscience d'une raison d'être; et que cette trop récente révélation, l'ins-

tinctif effroi de la sentir mieux qu'éphémère, énervaient, ne se résolvait point à se coucher, dans le dépit enfantin d'abdiquer, une période, la notion vivante de sa joie.

Une œuvre violente et célèbre trouait le velours usé de la tapisserie : une tête décharnée d'excentrique rancœur, amaigrie par quelque incompréhensible transe et dont les yeux ternes, vitreux, tout à la fois, et stupéfiés, dilatés par l'habitude de la fièvre et de la pensée démesurée, transpercent, d'outre en outre, l'âme interdite du spectateur du fixe regard stagnant d'une peine que son intensité ne console plus ; le navrement inflexible et auguste dont de si fiers yeux, embusqués au fond de leur orbite cave, expriment l'étendue, que leur inépuisable et aride rayon stérilise, fauche toute velléité d'insouciance et de libre arbitre.

Mais, ce dessin inouï, admiré jadis de toute la similitude de ses propres meurtrissures, miroir sublimatoire où, désappointé du bonheur et de l'ambition même du bonheur, il cherchait son personnel reflet pathétisé ; — cette image, signe, jusqu'alors, magnifique et poignant, suggestif hiéroglyphe d'années maladives et aimées, requérante plutôt de sa vertu commémorative, à la longue, que pour sa foncière intensité plastique, — la voici se définir, à présent, ainsi qu'un simple *funambulisme* d'artiste, réduit à sa nébuleuse éloquence naturelle, au conspect duquel pouvait frémir son tact esthétique, — et dissonant, non seulement à la série actuelle de ses rêves, mais — tellement Delzire avait changé d'intransigeance ! — à toute conception exacte et saine de la vie !...

Les désolés traducteurs de semblables cataclysmes psychiques les concrètent sous des métaphores trop inappréciables à l'intuition d'un auditoire quelconque, même affiné, — à n'importe quelle vision étrangère, gouvernée par un mécanisme logique et non exclusivement passionnel. Cette lithographie, géniale pour ceux-là, uniquement, susceptibles de parfaire de leur mentale substance, de leur souffrance, l'intention spécifique de l'inventeur, se réalise donc selon l'exacte mesure de cette capacité de collaboration. Phénomène exigé, certes, par tout ouvrage d'art, mais, croirait-on, dans la proportion inverse à sa virtuelle intellectualité.

Botticelli, Vinci s'installent en rois invincibles et sacrés, subjuguent et envoûtent les cerveaux ; de leur burin volontaire, sous leur pinceau thaumaturgique, du fond d'une captivante et méditative patrie, des visages ont surgi, — archanges, déesses, patriciennes, — dont les yeux scrutateurs ou extatiques, humiliés et éblouis, les lèvres ensorcelées ou implorantes, l'indicible et voltigeant sourire déconcertent, au travers les siècles, le contemplateur et l'intimident... Il se laisse guider par ces mystagogues picturaux

et se subordonne; sa famille cérébrale s'est enrichie d'un nouvel et synthétique personnage, d'un témoin de sa pensée, inépuisable abréviation de tous les problèmes ambigus, des pâlissants logogriphes qui l'abattent et l'exhaussent.

Redon, lui, en proie à un songe qui le fuit et le nargue, hanté de cauchemars élémentaires et nomades, charbonne, d'une main cataleptique, une obtuse esquisse, décalque, délimite de traits écrasés et d'ombre le contour mouvant de son inspiration, insoucieux de dégager la statue du monolithe qui l'étouffe, de transcrire la stéganographie où, d'ailleurs, l'absolu chef-d'œuvre, imperfectible, désormais, est lisible pour lui. Canevas que chaque individu remplit d'après la richesse de sa sensibilité ou de sa fantaisie; œuvre manifestement infirme, invertébrée, puisqu'elle s'adapte à chacun, se conforme à ses admirateurs, jusqu'à propager en ceux-ci la fatuité d'y déchiffrer la vulgarité embellie, la mesquinerie sublimée de leurs émotions avortées; au lieu de violemment les déprendre d'eux-mêmes, dociles aux obsédants et tyranniques prestiges de l'évocateur. Infériorité flagrante d'une esthétique dont les plus sûrs recours s'adressent non à l'intellect, mais au cœur, à la chair, insuffisante à s'élucider elle-même : fleur à la merci du climat favorable ou adverse et fécondée par le vent qui passe. Spécieuse beauté créée, toute, de sympathie coïncidente et hasardeuse, sans contexture indiscutable et indépendante de l'applaudissement ou du blâme; satellite obnubilé des âmes; fuligineux miroir où le caprice atrabilaire ou souffreteux des uns configurera le monde difforme et magique, la théorie lugubre, l'ordonnance saturnienne de leur pensée; — les autres, de fongibles ébauches, des fumées suffoquantes et houleuses... Malfaisant haschich qui boursoufle les ulcères irrités et les gangrènes de notre amour-propre; offusque la mâle et sereine perspective de la scène tragique de notre ridicule silhouette, étriquée et bouffie. Nulle, en résumé, la valeur subjective d'une œuvre semblable, car elle n'existe qu'en s'abdiquant. « Et cette tendance m'y paraît spéciale, à enjôler les imaginations, au lieu de loyalement les conquérir, les ranger à la suprématie lyrique d'irréductibles et nobles conceptions, dont il faut s'assimiler l'intégrité ou les rejeter absolument, puisque l'on ne peut y mirer avec complaisance sa petite âme quotidienne et maniaque... »

Cette course élastique et un peu cabrée de son esprit assoupli amusait Delzire; l'encore neuve, et comme à jamais inopinée surprise de son bonheur, semblait le radieux commentaire de tous ses actes, l'espèce de magnifiant halo sur lequel ils se détachaient : luminosités fluides, harmonies continues,

pluies constellées parmi l'horizon doux et sombre de sa pensée; trame fugitive où s'ourdissait la broderie erratique et fastueuse de ses songes...

Les yeux fixes, il regardait toujours le cadre maléfique, ou plutôt l'astragale discursive que son incohérente et vagabonde réflexion en faisait jaillir, lorsque, à l'effusion balsamique subitement attisée encore, de la chambre, au magnétisme soudain d'une subtile influence, véhiculé par l'atmosphère, qu'il respirait, et dont sa vie accélérée empruntait un haut relief ineffable, Delzire supputa moins qu'il ne perçut l'approche de quelqu'un, exorable et tendre...

Timorée, et presque aussitôt évaporée comme affligeante d'infatuation, l'idée précaire émergea qu'Hélène, peut être... Conjecture torpide, résorbée de suite, fondue, comme un rapide arc-en-ciel utopique, dans l'éther élyséen, le tourbillon extasié et rhythmique où il marchait...

L'espoir le retint immobile, aussi, de perpétuer le charme, l'ambiguë douceur intermédiaire de cette minute, — le bénéfice d'un doute exquis qu'aucune certitude jamais n'équivaudrait... Il aurait adoré Hélène, après cette si pure audace, de disparaître, en laissant derrière elle seulement le délicieux sillage et la fragrance de son passage... A quoi bon d'explicites manifestations et des paroles, redoutables, toujours, superfétatives? et payer d'une rançon désenchantée le sentiment suave que le facile mutisme faisait si beau?

La semi-volontaire perplexité de Delzire qu'un mouvement aurait terminée et dont il prolongeait l'affre sournoise, l'envoûtait d'une stupéfiante et graduelle anesthésie, berçait la somnolence de ses yeux des figurations incantatoires d'un crépuscule alangui et changeant, propice à l'impulsive méditation que la pénombre, peu à peu accrue, attriste et dramatise, le conduisait, enfin, à l'abandon passif, aux sophistiques injonctions d'un égoïsme artificieux...

L'âme enfantine du poète, accaparée toute et pavoisée d'idées et d'images, n'offre qu'une passagère et fuyante prise à la morsure de tangibles désirs, de pondérables envies, et transporte ses nostalgies et ses aspirations sur des choses inconsistantes dont nul, judicieux et posé, ne comprend la possibilité d'ambitionner, avec une telle et si assidue véhémence, la stérile possession...

L'un peu égale tendresse d'Hélène, jusqu'alors, sa confiance décourageante ne l'avaient-elles souvent irrité, comme si l'appréhension perpétuelle, et l'instabilité étaient un des caractères vitaux de la passion, la nécessaire sensation de sa continuité, et la preuve, à chaque instant perceptible, de sa toujours égale ferveur... Pourtant, voici comment il en saluait le premier et irrécusable témoignage!...

Mais, à la véridique clarté d'une illumination intime, le mauvais chemin parcouru dévoila ses pièges et ses embûches, et, délivré de lui-même et de sa pusillanimité, Delzire sentit sourdre et filtrer dans ses veines le sang précipité d'une presque douloureuse béatitude...

Appuyée à la muraille, contre le vibrant velours griffé des tentures, debout, modeste et jolie, en sa large robe blanche, à longs plis, chastes et droits, Hélène!... Un doigt sur les lèvres, — pour intimer le silence ou indécision? — avec une physionomie essoufflée de mystère, mutinée et tendre, et le sourire résolu du défi, éclipsé, quelquefois, par l'éphémère reflet d'une pudique crainte effarouchée, — elle attendait...

Sa personne fragile, accompagnée d'un frais arome de lavande; la grâce négligente de sa coiffure de nuit et l'inaltérable naïveté de son front poli, ridé légèrement de sa hardiesse irréfléchie, jurent d'un si angélique abandon, que Delzire la contemple sans mot dire... Comment accueillir une tellement vaillante et insolite démarche? de quelles phrases, du plus imperturbable naturel, assonantes, malgré cela, à l'imprévue circonstance, sans en marquer la vaguement illicite témérité, sinon par un accent plus pénétré, où l'onction se pressentirait d'une gratitude sous-entendue; de quelles paroles hautes et très simples la saluer?

Hélène, entretemps, gauchement s'avançait un fauteuil, s'y laissait choir, terrassée à l'aspect, dérobé auparavant de l'enfiévrée exécution de son projet, précis, à cette heure, et vertigineux, du péril où son cœur insensé l'a mise... Le frigide abord, aussi, l'abord de son ami l'accable et la visible hésitation réfractée en ses manières compassées, le probable et légitime étonnement affligé, le naissant mépris engendrés chez lui par l'effronterie d'une pareille visite, si attardée, et antipathique à sa sensitive délicatesse.

L'extraordinaire situation perdurait; mille pensées, dissolvantes et cruelles, leur dardaient l'esprit; tous deux épiaient le mot réciproque qui, substituant aux larves ombrageuses dont ils se vénéficiaient, la claire réalité épanouie, leur dicterait l'entretien inspiré, enjoué tout à la fois, et solennel, sans réticences ni ambages, irrévocable et bref, que l'éventualité énonçait. Mais, à interroger leurs visages, ils reflétaient l'un pour l'autre la gêne, seulement, et l'expectation, colères chez Delzire, honteuses et grosses de sanglots chez Hélène, prostrée de l'effort accompli et anéantie.

Exaspéré de sa lâcheté et nerveux, Delzire parcourait la salle, jetant de rapides regards clandestins sur la jeune fille qui, la tête basse, en proie à la somnolente atonie, suite de cette projection énorme de vouloir, et immo-

bilisée par la catastrophe entr'aperçue, imminente, sans conteste, quoique incompréhensible, — que son premier pas déterminerait, — scrutait de ses yeux agrandis la cohue profuse de visions contradictoires dont son cerveau hypertrophié était le théâtre.

Troublée de la subreptice surveillance de Delzire, timidement, elle se mit à feuilleter un volume ouvert sur la table. Delzire se rapprocha, appuya la main au dossier du fauteuil, penché comme pour participer à sa lecture... Elle ne discernait pas un des vers auxquels elle feignait de se rendre attentive ; les lignes imprimées reculaient devant son regard fixe, s'infléchissaient parmi les brouillards cabalistiques de flageolantes et dérisoires perspectives... Dans le silence haletant, tout près d'elle, à coups sourds et retentissants, elle entendait battre le pouls de Delzire; interdite, courbaturée de terrifique catalepsie, comme si, fuyant quelque péril prochain, elle avait senti ses membres envahis et ses articulations pétrifiées de l'engourdissement hagard de la panique, vainement elle tentait de distinguer, au milieu de la multiple clameur effarée de ses sensations, un signal raisonnable pour guider sa conduite ..

— Transfigurée par sa dévotion exclusive, et instruite, une inquiétante divination, un sens vibratoire lui vinrent, lucides au point de lui reconstituer le cours sinueux et contrarié des volitions spirituelles de Delzire, et qui rendirent sa compassion plus compréhensive du chagrin et du scrupule, que son attitude envers elle lui dénonçait. Les assoupissantes monitions de Mme d'Isoeil aidant, sa momentanée intuition s'oblitérait, se démontrait mensongère, même, et décevante: la nuit énorme, accrue de l'intense lueur aussitôt évanouie, se refermait et l'initiale défiance d'Hélène devant les modes et l'erratique génie de cette affection ravivait ses aiguillons.

Mais de sa remittente clairvoyance, un sillon persistait en son imagination, semblable à une trajectoire de poussière ignée et fulgurante ; la source ignorée d'elle-même, le germe d'autres, impatientes idées, superlatives et si altières, — incompatibles à l'allure calme de son intelligence journalière ; — incitations étrangères dont, le sang-froid revenu, l'effervescent reflet dans sa mémoire l'épouvantait.

Investie, à ce moment, de son aléatoire perspicuité, elle subissait, par une sorte d'intussusception morale, les soupçons, les questions dont Delzire se bouleversait et la chaîne rompue, à chaque instant, et reforgée où il éperdait sa raison.

L'intolérable de ce terrible tête-à-tête, aggravé de leur menaçante proximité, allait enfin aboutir à l'instinctive retraite aveugle de la visiteuse, lorsque Delzire, contrit de l'irrémédiable perte de cette heure décisive, pré-

vint le mouvement d'Hélène, lui saisit la main et la porta à ses lèvres... Et tandis que, retombée sur son siège, elle se cachait la face de ses mains tremblantes, Delzire défaillant, atterré comme d'un sacrilège, murmurait :

— Me pardonneras-tu ? Depuis si longtemps j'étais l'âpre et douloureux possédé des choses que je n'osais t'exprimer...

— (Oh ! oui, longtemps ! si les songes sont mieux qu'un leurre, l'ironique mirage de notre volonté obscure... Et depuis cette préfiguration hallucinée de la scène actuelle, aux moments qui semblaient incliner au dénouement prédit, quelle folie hantée m'asservissait, délirante de l'appréhension de voir Delzire en pénétrer le motif ; expectative tellement intolérable que, pour forcer l'événement, m'évader de cet inextricable dédale fréquenté par la démence, j'ai familiarisé ma faiblesse avec l'extravagance de cette soirée !...)

— Inaccessible de ta gaîté, même, et de ta douceur, ta seule venue, aujourd'hui, m'a enhardi... Car, n'ignorais-je point — et maintenant plus que jamais ! — l'accueil réservé à cet aveu, dont ta mémoire peut-être ne voudra rien retenir... Hélas ! tu ne réponds pas ! Je te prie, rends-moi tes yeux charitables, ou me résignerai-je à croire t'avoir blessée ?

— (Oh ! rêve, présage échu dès lors qu'il se formulait, et qui a usurpé dans mon avenir le caractère, la somptueuse splendeur triste, et irrévocable, d'une réminiscence !

Prophétie minutieuse jusqu'à m'astreindre à la rauque et délicieuse angoisse qui, en effet, m'exalte ; balsamique souvenir préconçu, beau surtout de son profil perdu, et que son incarnation déçoit... La gorge consumée, alors déjà je tentais une inutile réplique, — néfaste, même, puisque jamais la grâce ne descendra sur moi, ni la puissance, d'articuler des discours analogues, si soumis et prosternés...

L'orgueil d'être adulée implique-t-il donc l'ingratitude ou si un tel amour exclut toute récompense possible ?...

Seconde vue inconsciente et maudite, avide de se vérifier et provocatrice de l'impatience qui m'ardait d'en ressaisir le chimérique enivrement ; la fortune m'a satisfaite, tout à la fois, et frustrée ; spoliée de la langueur, désormais, et de mon souvenir et de mon espérance, je porte mon bonheur avec les couleurs du deuil et salue son avènement de condoléances résignées...)

— Ce mutisme, c'est donc l'implacable interprète d'un malentendu trop évident, enfin, et dur ? Sois indulgente, alors, pour mon audace téméraire et la présomption de ma crédulité... A quoi bon, t'importuner, encore, et solliciter l'explication d'une inexpugnable rancune ?

— (Non ! laisse d'insister ! Quelle vengeance et pourquoi ?... Très sim-

plement, mon vœu exaucé me désoriente, et la vertu primitive, l'aptitude future à une existence affranchie, dont mes souhaits fallacieux nous voyaient investis... L'entière insuffisance m'appartient, au reste, d'y hausser ma faiblesse et je me sens morfondue...

Ah ! créature d'une noblesse si innée qu'elle présume communiquer son courage natal aux indignes et aux infirmes ; tu m'as créée, mise au monde de la réflexion et la première expérience stérilise et dessèche en moi le fort dévouement ingénu, l'effusion juvénile où m'aurait, jadis, entraîné la touchante et discrète prétention d'un amour, secrètement ambitionné et qui, cependant, se présente dans l'appareil des suppliants... L'inertie et le marasme gagnent sur moi et m'endurcissent... L'hippogriffe qui étonnait de son vol les avenues éblouissantes de l'horizon était donc, lui aussi, fabuleux !...)

— Hélène ?...

— Tais-toi ! j'ai peur !...

(*A suivre.*) ARNOLD GOFFIN

L'ALBUM A TOTO

PÊCHE A LA LIGNE

Dans tes yeux, dans ce lac charmant
Où, t'a-t-on dit, s'ébat le cygne
De ton âme, moi, simplement
Je voudrais pêcher à la ligne

Les dorades et les cyprins,
Les beaux poissons dorés sur tranche
De tes pensers mutins, gamins,
Qui sournoisement font la planche.

A l'ombre chaude de tes cils
Ce serait si doucement bête
D'attendre les goujons subtils
Comme un bourgeois un jour de fête.

Je jetterais tous mes bonbons
Pour amorcer les épinoches
Qu'accompagnent de vieux barbons
Les yeux graves à leurs bamboches.

Frétillant, tournoyant, glissant,
Voici le beau monde aquatique
Qui s'en vient faire son Longchamp
A la pose, en robe électrique.

Mais mon plus fol, plus doux plaisir,
En des attentes subreptices,
Serait sous les mousses saisir
Les anguilles de tes caprices

Qui dans tes yeux, où le héron
De ta tristesse bâille et rôde,
Etincellent comme un frisson
De diamant et d'émeraude.

Et le soir, amoureusement,
Sans qu'un argousin m'importune,
Je pêcherais au ver luisant
Sous l'ombre rose de la lune.

TOTO

UNE CONVERSION

Nous avous reçu la lettre suivante, que nous publions avec un légitime plaisir :

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA JEUNE BELGIQUE,

La correction infligée par l'un des vôtres à l'un de mes sonnets libres paru dans *le Mouvement littéraire* est, en effet, une expérience concluante, je l'avoue. Je me conforme d'autant plus au résultat *rythmique* de cette correction que, depuis la parution prématurée de ces sonnets, je les ai moi-même rectifiés, m'étant soumis à l'admirable formule du vers classique, grâce à la lecture du Traité de Banville. J'ignorais la mécanique versificatoire et je m'entêtais à ne vouloir y être initié. La licence est presque toujours le châtiment de l'ignorance; voilà pourquoi je fus un des nombreux pensionnaires de l'hôtel Rambouillet! Je m'en suis évadé comme on s'évade d'un mauvais lieu, jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

Vous le voyez, *je mets mon cœur à nu*, comme dirait M. Candide. Pourvu que M. Giraud n'aille pas y piquer les sadiques coups d'épingles de son sarcasme! Ce serait peu paternel, attendu que l'enfant prodigue, après avoir rôdé dans les sentiers remplis d'ivresse du vers libre et des *Horizons hantés*, vient de retrouver la grande et claire route qui mène au foyer du Parnasse, là où M. Giraud est Père.

En publiant, Monsieur le Directeur, la présente confession au confessionnal de *la Jeune Belgique*, vous m'aideriez beaucoup, j'espère, à recevoir l'absolution de mes péchés littéraires.

JEAN DELVILLE

Nous félicitons M. Delville de sa conversion. Nous le félicitons plus encore de sa franchise et de son courage.

Puisse sa confession faire réfléchir quelques jeunes hommes bien doués mais mal instruits et obstinés dans leur ignorance; puisse-t-elle surtout aider au salut de ceux qui sont les innocentes et aveugles victimes des prédicateurs du désordre et de l'amorphisme.

Quant aux sarcasmes de M. Giraud et des autres « Pères » de *la Jeune Belgique*, que M. Delville se rassure et que nul autre ne craigne. *La Jeune Belgique* ressemble un peu au ciel, où, dit-on, il y a plus de joie pour un pécheur qui se convertit que pour dix justes qui font leur salut.

LA DIRECTION

CHRONIQUE MUSICALE

Une toute petite chronique estivale, presque rien...

Le Waux-Hall, et rien que le Waux-Hall, où l'on va, machinalement, entendre les « concerts extraordinaires », qui le sont parfois si extraordinairement peu. Quelques-uns à retenir cependant, entre autres ceux dirigés par Th. Ysaye, le chef de l'admirable quatuor qui porte son nom. Je mentionnerai particulièrement deux séances marquantes, fécondes en rapprochements curieux, qui se sont succédées à quelques semaines de distance : deux festivals, consacrés, le premier aux jeunes musiciens belges, le second à la jeune école française.

Un fait curieux et unanimement constaté, est l'énorme, l'indéniable supériorité des premiers sur les seconds. Je n'y mets cependant aucun chauvinisme ridicule, et il est probable que M. Ysaye, extrêmement épris des jeunes français, n'avait composé son programme que d'œuvres de choix.

Alors, quoi? Eh! eh! la conclusion n'est pas à notre désavantage!

Toujours est-il que, parmi les œuvres de nos jeunes, — d'un talent nécessairement inégal, — pas une œuvre faible n'a été entendue. Il y avait des compositions de Jehin, de Greef, Dubois, Mortelmans, un fragment très intéressant de *la Suite Wallonne*, de Th. Ysaye, une *Fantaisie sur deux thèmes angevins*, de Lekeu, profondément poétique et finement orchestrée, deux parties des impressionnantes *Scènes Hindoues*, de Raway, *le Chasseur maudit*, le vigoureux poème symphonique de C. Franck, et la robuste *Fantaisie sur des thèmes canadiens*, de Gilson. Œuvres remarquables, curieusement différentes de caractère, les unes bien flamandes en leur rutilante santé et leur harmonisation plantureuse, — comme chez de Greef et Gilson, — les autres plutôt délicates, d'une grâce légère et pétulante, vraiment wallonnes celles-là; mais, chez toutes indistinctement, une inspiration réelle et abondante, la netteté des formes, la sûreté des développements, et, par-dessus tout, l'intégrité consciente et délibérée du style, quel qu'il soit, adopté par l'auteur.

C'est précisément en quoi péchaient la plupart des œuvres interprétées au festival français. Une absence complète de style, ou plutôt un chaos de styles, un manque total de l'homogénéité, de l'unité qui donne à l'œuvre cette *atmosphère* qui lui est propre, qui en soude les diverses parties, qui la tient ensemble enfin! Du Wagner, du Gounod, — oui! — du Franck mal pastiché, un heurt d'écoles, un corps à corps de réminiscences, donnant quoi? des œuvres? — Des bribes et des lambeaux!

C'est ce qui m'a surtout frappé dans le fameux *Poème de l'Amour et de la Mer*, de Chausson, délicieusement chanté par M. Demest. Cela commençait bien, en une note tendre et idyllique; mais bientôt, *les Nibelungen* et *Parsifal* arrivèrent tout doucement, pour sévir bientôt avec fureur, ame-

nant rapidement l'auteur à l'apogée des dissonnances cruelles, des transitions impossibles, à une bizarre marqueterie de phrases jetées au hasard, pour finir presque vulgairement. Cela ne vaut pas *Viviane*, du même! Je ne parlerai pas de la banale ouverture de *Gwendoline*, indigne de la belle œuvre qu'elle précède, des insipides *Airs de danses*, de Castillon, et de la *Suite en style ancien* (?) de A. Magnard, franchement mauvaise celle-là. Deux œuvres seulement vraiment bien venues : *le Camp de Wallenstein*, de d'Indy, — bien connu de tous, — et une mélodie de Duparc : *Phydilé*, d'un sentiment pénétrant et d'une exquise fraîcheur, d'ailleurs d'une belle ligne et d'une grande harmonie de formes.

Mais, en résumé, quelle pauvreté, quelle indigence pénible, et quelle anémie en cette jeune école française, réputée si vivace et si fertile! Une science consommée, une connaissance approfondie de toutes les recettes harmoniques, un charmant coloris orchestral, de la distinction parfois énormément, mais la forme, et le fond, et l'idée, L'IDÉE! Hélas! rien, ou peu de chose...

***

Il me revient de différents côtés que ma dernière chronique a scandalisé quelques-uns de nos amis, qui me considèrent désormais comme un sot conservateur venant perfidement pousser à la réaction au centre même du groupe progressiste.

Ceci me fait de la peine.

J'avais pris la liberté grande d'émettre une critique partielle concernant César Franck, lui contestant une *personnalité* véritable, dont une grande originalité harmonique lui tient lieu. Mais il paraît que l'on ne peut toucher, même de loin, au chef de la jeune école française moderne, sans que l'on paraisse le rejeter complètement.

Sans vouloir discuter ma première assertion, dont il me paraît puéril de prouver la véracité, je tiens à rassurer les farouches admirateurs du maître liégeois contre mes sentiments prétendument réactionnaires dans le milieu vivace de *la Jeune Belgique*. Je connais presque toutes les œuvres de Franck, je l'admire de très longue date déjà, et peut-être *beaucoup mieux qu'eux*...

Serait-ce que je l'admire comme un grand artiste, sans l'adorer comme un fétiche des bords du Lomami?

ERNEST CLOSSON

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Premières Poésies, par VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. Bruxelles, Lacomblez. — *Les Chants de la Nuit*, par ANDRÉ YEBEL. Paris, Librairie de l'Art indépendant. — *Les Baisers morts*, par PAUL VÉROLA. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Toute la Lyre*, par VICTOR HUGO. Paris, Hetzel. — *La Chanson panthéiste*, par MARC AMANIEUX. Paris, Ollendorf. — *Contes et Souvenirs*, par LÉOPOLD COUROUBLE. Bruxelles, Lacomblez. — *Les Aspirations*, par VICTOR REMOUCHAMPS. Paris, Vanier. — *Le Bestiaire*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, Savine. — *La Duchesse de Malfi*, par GEORGES EEKHOUD. Bruxelles, Monnom. — *El Moghreb al Aksa*, par EDMOND PICARD. Bruxelles, Lacomblez. — *La Vie artistique*, par GUSTAVE GEFFROY. Paris, Dentu.

I

L'éditeur Paul Lacomblez a eu l'idée d'ouvrir sa petite collection des poètes aux *Premières poésies* de Villiers de l'Isle-Adam. Les fanatiques de Villiers s'en réjouiront; quant aux lettrés et aux curieux, ils liront ce livre avec une désillusion salutaire. Les uns et les autres sauront gré à l'éditeur.

On ne connaît guère, de Villiers rimeur, que la gerbe de poèmes insérée dans les *Contes cruels*. Voici un gros volume qui contient des milliers de vers, et dont pas un n'est d'un poète.

Je cite, sans choisir, car le choix est impossible :

GUITARE

I

Voici l'heure des sérénades
Où brille, loin des colonnades,
Au cristal du fleuve changeant,
L'astre d'argent :
L'Espagne, dans ces nuits divines,
Nécoute plus les mandolines;
Bien de beaux yeux vont se fermer!
— Il faut aimer.

II

Demain, tu pourras, jeune fille,
Danser ta folle séguidille
Et mettre des fleurs, si tu veux,
Dans tes cheveux...
Mais, ce soir, puisque la gitane
Suspend sa guitare au platane,
Laissons là nos résilles d'or...
— Aimons encor!

III

Les vents, qui sur les ondes passent,
Aux ombres de ceux qui s'enlacent
Mêlent les feuillages légers
Des orangers...
Si, près du fleuve monotone,
Ils doivent faner, à l'automne,
Les orangers et les amours,
— Aimons toujours !

Il serait puéril de continuer à citer. Pour quiconque sait lire, l'épreuve est faite : Villiers de l'Isle-Adam n'était pas un poète, s'il m'est encore permis d'employer ce terme dans son sens exact. Villiers ne pense pas en vers : il pense en prose. Le mètre n'est pour lui qu'une contrainte inutile, une gymnastique qui déforme. Ou bien il s'étourdit l'oreille avec les plus lamentables lieux communs du romantisme, ou bien il cherche péniblement des rimes pour des morceaux de prose estropiée. Ce livre est au pied de la lettre, non pas mauvais, non pas médiocre, mais inexistant.

C'est que la poésie et la prose sont deux formes expressives aussi étrangères l'une à l'autre que le français et l'allemand, et ces formes correspondent à des manières de penser et de sentir qui sont non moins différentes et contradictoires. Certes, on pourrait citer des hommes de génie ou de talent qui furent à la fois poètes et prosateurs ; mais il est rare qu'ils aient joué des deux instruments avec une perfection égale. Les uns sont avant tout poètes, les autres, avant tout, prosateurs. D'ailleurs, les exemples de cette double faculté sont très rares et l'on peut considérer ceux qui en jouissent comme des êtres exceptionnels.

Tel n'était pas — nos citations le démontrent — le cas de Villiers. Mais il ne s'agit pas seulement d'un phénomène d'impuissance rhythmique. S'il en était ainsi, le cas ne serait guère intéressant. Chacun sait, en effet, que Rousseau, Chateaubriand, Balzac et Barbey d'Aurevilly ont écrit de fort méchants vers. Tout méchants qu'ils sont, cependant, ils annoncent parfois, en un éclair, l'écrivain de génie. On reconnaît le grand prosateur sous son vêtement d'emprunt, et l'on devine sa force à voir l'embarras de son geste et de sa démarche.

Ici, rien de pareil. Le fond est aussi banal que la forme. Rien de celui qui fut Villiers, le beau Villiers des *Contes cruels*, ne se lève derrière ces vers traînants et pâteux. Pas une expression personnelle, pas une image originale, pas un signe, pas un cri. Et, pour achever de dérouter le lecteur, la langue de ces poèmes est non seulement vulgaire et plate, mais impropre et incorrecte. Je parie que si ces vers étaient anonymes, on les prendrait pour le premier et le dernier livre d'un fils de famille échauffé par des lectures romanesques. Villiers dut avoir, de 1856 à 1860, deux ou trois mille contemporains qui rimaient aussi mal que lui, et dont les alexandrins dorment dans la paix des bibliothèques de province.

***

Je ne sais si M. André Yebel, l'auteur des *Chants de la Nuit*, nous donnera plus tard quelques beaux morceaux de prose; je le lui souhaite de tout mon cœur. En attendant que mon souhait se réalise, je livre à mes lecteurs l'alexandrin suivant :

Qu'entends-je? Qu'entends-je? C'est la voix de Solon?

J'ignore si c'est la voix de Solon, mais ce dont je suis sûr, c'est que c'est la voix de quelqu'un qui scande bien mal le français.

M. Paul Vérola, lui, connaît son métier. *Les Baisers morts* — sans doute j'étonnerais le poète en lui disant que cette association de mots est dans Béranger — révèlent un bon ouvrier porté vers des formes compliquées. La plus grande partie de l'œuvre se compose de sonnets accouplés. L'harmonie de ces sonnets accouplés, M. Paul Vérola le reconnaît, est un peu vague. C'est mon avis, et j'estime que l'effet obtenu n'est pas en proportion avec la difficulté vaincue.

Je donnerais gros pour que ces sonnets accouplés se contentassent d'être libertins.

***

L'apparition de la dernière œuvre posthume de Victor Hugo, *Toute la Lyre*, a donné lieu à des manifestations qui seraient touchantes si les jeunes rimeurs français n'avaient confié naguère à M. Huret leur profond mépris pour le grand lyrique, et si la plupart des convives s'étaient épargné le ridicule de saluer le poète de *la Fin de Satan* comme leur précurseur.

Ces manifestations me paraissent d'autant plus équivoques qu'elles ont éclaté à propos de *Toute la Lyre*, dont la dernière série n'ajoutera rien à la gloire de Victor Hugo. Ah! si l'on avait célébré, même par une prosaïque levée de fourchettes, l'apparition de ce chef-d'œuvre qui s'appelle *la Fin de Satan*, j'applaudirais avec enthousiasme! Mais il s'agit d'un groupe de poèmes dont les uns ne sont pas inédits, dont les autres ne sont que des « états » imparfaits ou affaiblis de certains poèmes que nous admirons, et dont l'ensemble, je l'avoue, ne me paraît pas porter profondément la griffe du lion. Bref, les novateurs ont trop mal — ou trop bien! — choisi le moment de se réconcilier avec le grand Mort.

Le fragment le plus curieux de cette œuvre disparate est assurément le long poème en strophes de cinq pieds intitulé : *Coups de Clairon*. C'est un tour de force rhythmique, un des plus retentissants morceaux de bravoure qui aient été chantés par Victor Hugo.

Je n'en dirais pas plus long si je n'étais obsédé, depuis quelque temps, par une idée un peu ironique. C'est contre l'alexandrin, contre la strophe grégorienne de quatre vers, contre la forme de prédilection des poètes parnassiens que les novateurs sont partis en guerre. Ils étouffent de tous leurs poumons, assurent-ils, dans les mètres où se joue la puissante pensée de Leconte de Lisle, où saignent harmonieusement la mélancolie d'Alfred de Vigny et la désespérance de Baudelaire. Ils veulent une liberté plus grande, des formes plus variées et plus souples, des aspects prosodiques moins

monotones et moins réguliers. C'est pour réaliser ce vouloir qu'ils tentent de détruire toute forme, toute prosodie et tout rhythme. Les malheureux! Que ne relisaient-ils, avant de s'armer du marteau des iconoclastes, l'œuvre complète de Victor Hugo ! Ce qu'ils désirent vaguement, ce qu'ils cherchent à tâtons dans l'obscurité, se trouve là, en pleine lumière, réalisé par un maître, à la portée de tous les poètes de bonne volonté. Si l'on en excepte les poèmes à forme fixe, le sonnet, la ballade, le triolet et le rondel, — oiseaux merveilleux que Théodore de Banville nous a rapportés des Iles — il n'est pas de combinaison de rhythme, de trouvailles métriques, il n'est pas de strophe, c'est-à-dire de geste lyrique, qui ne se trouve dans Hugo. Il n'y avait qu'à les prendre, — et il ne fallait même pas se baisser pour cela !

Qu'on me comprenne bien : je ne prétends point que les successeurs de Hugo aient eu tort de délaisser ses rhythmes. L'idéal plastique et philosophique de Leconte de Lisle a son expression naturelle dans l'alexandrin sculptural, aux mouvements rares et nobles, et la psychologie douloureuse de Baudelaire s'accomode admirablement de la strophe paresseuse et contemplative. Mais les lyriques qui ne se réclament ni du poète de *Kaïn* ni du poète des *Fleurs du mal*, ceux qu'une imagination plus bondissante et moins profonde incline à des œuvres plus jaillissantes et plus fougueuses, sont inexcusables de chercher dans les poètes anglo-saxons, au détriment de la poésie française, le secret des problèmes rhythmiques résolus journellement, pendant soixante années, par le maître incontesté des chanteurs français.

Leur seule excuse, c'est qu'ils ne l'ont même pas lu.

Quelqu'un qui l'a lu, certes, et bien lu, mais un peu trop littéralement peut-être, c'est l'auteur de *la Chanson Panthéiste*, M. Marc Amanieux.

Qu'on en juge par cette strophe :

— Moi, le champ, je vous dis, habitants des cités,
Que vous les ignorez, mes bonheurs abrités
Par de tutélaires ramures,
Mes paysages faits avec de vrais roseaux,
Mes silences troublés par des fuites d'oiseaux,
Tous mes rayons, tous mes murmures !

La Chanson Panthéiste abonde en moments de ce genre, et — ce qui vaut encore mieux — renferme quelques poèmes d'une belle venue, où la hauteur de l'inspiration est servie par une forme prosodique savante et colorée. Sans doute, la veine de M. Amanieux n'est pas très personnelle; mais, ma foi ! par le temps qui court, c'est presque une originalité que d'être un bon élève de Victor Hugo !

II

Un prosateur nous est né, qui s'appelle M. Léopold Courouble, et qui publie chez l'éditeur Paul Lacomblez, sous le pavillon d'une préface à la fois impertinente et timide, écrite par son meilleur ami, un alerte et fringant volume intitulé : *Contes et Souvenirs*.

M. Courouble est un fantaisiste qui laisse courir sa phrase à plume que veux-tu, et qui a raison. Sa phrase aime à jouer avec l'idée comme un jeune chat avec une pelote. Elle perd parfois son temps, mais sans cesser d'être élégante et rapide. M. Courouble confesse, dans sa préface, que son style est chargé et d'une tenue peu latine. En est-il bien sûr? Il me semble que la plume des *Contes et Souvenirs* a parfois des airs de plume en exil et qu'elle a trempé, naguère, dans l'encre de France. Sa fantaisie n'a rien de belge, et je l'en félicite de tout cœur. Même quand il risque des *Contes bruxellois*, il conserve son verbe qui danse, et sa phrase qui semble faite d'éclats de rire peu flatteurs pour ses personnages. Je confesse cependant que j'aime mieux les *Contes de Pâques*, les *Contes de Noël* ainsi que *Mes Prisons*, où le morceau intitulé *Sarah Bernhardt* me plaît plus que je ne saurais le dire dans une chronique à bâtons rompus. Les pages consacrées aux enfants ont un charme discret auquel Max Waller n'eût pas été insensible. Je gage, d'ailleurs, que si notre cher Siebel avait lu ce livre, il dirait à M. Léopold Courouble : « J'avais lu dans *la Réforme*, comme tout le monde, les chroniques de Me Chamaillac : elles ne sont pas mal. Mais vous avez beaucoup plus de talent que cet avocat! »

Au lieu d'être, comme M. Courouble, un fantaisiste, M. Victor Remouchamps apparaît comme un songeur aux songeries sévères. Son recueil de poèmes en prose : *Les Aspirations*, révèle un idéal austère et se rattache, par sa couleur et par ses tendances, aux idées qui travaillent les nouvelles générations.

Dans le poème baptisé *Les Barbaries futures*, l'auteur décrit avec une fièvre haineuse le monde de « l'impérieuse, absolue et horrible action ». Le culte qui règne, c'est celui du positivisme en philosophie, et celui du réalisme en art. La Boue énorme triomphe. C'est pourquoi « une génération mystique s'épanouit, amoureuse de toutes les vieilles illusions bafouées », et qui, croyant aux lointaines délices, « bénit le mensonge des légendes ».

M. Remouchamps appartient à cette génération, dont il célèbre la noblesse et la grâce maladives. Ses aspirations sont celles de la plupart des jeunes âmes de ce déclin de siècle, et l'écrivain les exprime en une langue fière et douce, naturellement musicale.

Ce n'est point de musique que s'occupe, dans *le Bestiaire*, M. Camille Lemonnier. Vous pensez bien qu'il s'agit de la bête humaine, dont un amant de la Beauté célèbre la tragique laideur. Cette série de contes noirs, noirs jusque dans le rire de la parodie, laisse une impression, assurément voulue, de malaise et de dégoût. M. Camille Lemonnier prend un âpre plaisir à étaler les manies, les ridicules, les perversions et les crimes d'une sorte de personnage multiforme qui est le héros de l'œuvre et l'incarnation des hontes, physiques et morales, de l'humanité. L'atmosphère de ce livre volontaire est froide et cruelle. Pour réaliser un rêve passager, M. Camille Lemonnier a banni de son *Bestiaire* la miséricorde et la charité.

***

Je dois me borner à signaler ici, dans cette chronique surchargée et qui s'allonge désespérément, trois œuvres qui, à des titres divers, mériteraient une étude particulière. Il s'agit de *la Duchesse de Malfi*, l'orageux drame de Webster traduit par M. Georges Eekhoud, des savoureux récits de voyage que M. Edmond Picard intitule *El Moghreb al Aksa*, et de la deuxième série de *la Vie Artistique* de M. Gustave Geffroy.

Dans *Au siècle de Shakespeare*, M. Georges Eekhoud nous a déjà confessé, avec la franchise intransigeante qu'on lui connaît, sa dévotion pour les sombres et tumultueux dramaturges anglais qui brillent en pléiade autour du grand Will. Il les aime à cause de leur crudité, de leur férocité, de leur âpre odeur animale ; il les adore dans ce qu'ils ont de gigantesquement informe, d'inachevé et de bégayant. Webster surtout le charme par un déroulement insatiablement funèbre d'épouvantements et d'horreurs. Peut-être l'arrière-pensée de M. Georges Eekhoud est-elle d'égaler Webster et ses rivaux à l'astre central dont ils ne sont que les satellites. S'il en était ainsi, il me permettrait de ne point partager son opinion. Sans doute, il y a dans le dialogue de *la Duchesse de Malfi* de superbes éclairs de poésie; mais le drame ne s'élève guère au-dessus d'un fait-divers macabre et sanglant. Il y a plus d'art dans les *Chroniques italiennes* de Beyle que dans cette succession de meurtres et de cauchemars. La psychologie des personnages est nulle, l'action s'agite sur place. On dirait des figures de cire montrées, à coups de baguette, par un forain naturellement éloquent. Je n'en sais pas moins gré à M. Georges Eekhoud d'avoir consacré ses trop rares loisirs à la traduction de cette œuvre à la fois inconnue et célèbre. Sa version a de la force et du mouvement.

Dans *El Moghreb al Aksa*, M. Edmond Picard a cherché et trouvé une sorte de pittoresque violent et neuf. On le sait, l'auteur du *Juré* ne dédaigne pas d'étonner. Aussi a-t-il été ravi de l'heureuse fortune qui lui a permis de visiter un pays fermé aux Européens. La joie qu'il éprouve, une joie enfantine d'homme mûr en vacances et en rupture d'Europe, se communique à sa phrase, qui va, vient, court, s'arrête, s'extasie et se retourne pour nous dire : « Ah! si vous aviez vu ce que j'ai vu! » Cette joie de contempler des spectacles interdits a certes contribué à l'animation du style, qui est prodigue de couleurs imprévues et d'accidents inattendus.

M. Picard a-t-il vu le Maroc tel qu'il est? Question oiseuse, dont la solution, si elle était possible, ne nous intéresserait point. Je constate simplement que le Maroc de M. Picard ne ressemble guère à celui de M. Loti. La comparaison est intéressante, et je l'indique, en passant, aux amateurs. Ce qu'il faut signaler aussi, dans le livre de M. Picard, c'est le germe de certaines théories, scientifiquement audacieuses, et historiquement paradoxales, qu'il a développées depuis avec sa crânerie et son entêtement habituels.

La deuxième série de *la Vie artistique* ne le cède en rien à la première. J'ai déjà eu l'occasion de rendre hommage au talent de M. Gustave Geffroy. C'est une intelligence pénétrante servie par un écrivain à la fois robuste et

délicat, dont le style se colore à la lumière des œuvres aimées. L'éloge n'est pas mince, et j'éprouve du plaisir à le répéter.

ALBERT GIRAUD

Au prochain numéro : *Le Docteur Pascal*, *Vathek*, *Valbert*, *Pages de Joie*, *la Ronde du Trouvère* et *le Livre qui pue.*

La Réforme de l'Orthographe

M. Gréard, grand maître de l'Université de France et académicien français, promoteur de la nouvelle réforme de l'orthographe, a reçu, nous dit-on, les lettres suivantes (*N. B.* M. Gréard est le porte-voix des « phonétistes », qui veulent réduire l'orthographe à figurer exactement la prononciation) :

I

Marreceille, le vinguetroi marsse de l'agne procègne.

CERRE MOCIEU GREYARRE,

Surre le borre de la merre ou feleurri l'oragnezé, riingn n'égalle vottere gloirrre. Vous ékelipecé, bagasse, Cézarre et l'illucetre Pommepée. Ekerirre selogne ke l'ogne parrele, selogne ke l'ogne peronnonnece, terounne de l'errre, tout è la. Perremetté moi de vou zammeberassé

Vottere cerrevitteurre,
LÉOGNE DUVALLE D'ARREMAGNAKKE

II

Ichoir, che vouit chuyê.

Mochieu, chi ch'è chinchèreman ke vou cherchia jà chinplifia la franchia, je vou félichitt. Voui, la prononchiachion, voilà lortograf.

Chalu,
MORICH PINDÉPICH

III

Popringue, le tresse julieye.

MOCIEUW,

J'eye tejour etèye trèye genèye d'ortegrafièye le francèye san fotte. Ça mankèye de sinplistèye. Avec votr refôrem, je pourèye ekrir desormèye san m'eskintèye. Mercie. Mèye je doie fèr atachion de ne päie melèye l'axan flaman. Ça ne srèye pa bow.

VAN KLOUTENBOUM

D'autre part, on nous assure que l'étranger ne reste pas insensible aux attentions de M. Gréard, qui désire rendre le français plus accessible aux amateurs exotiques. Il nous revient qu'un éditeur anglais et un libraire allemand préparent des éditions nouvelles des classiques français, dont l'orthographe sera mise en rapport avec la prononciation de leurs compatriotes respectifs. Imminent ainsi un *Racine* pour Anglo-Saxons et un *La Fontaine* pour Teutons.

Cy les quatre premiers vers d'*Athalie* (teutche) :

Fwi, ché fien tan zon dampl atôré l'Edernl
Ché fien zélon l'ouçaj andic et zôlnl
Zélbré afec fou le vameus chiourné
Où zur lé mon Zina la lwa nou fu tôné.

Passons au début de la fable *la Cigale et la Fourmi* (ingliche) :

Le cigl éan channté
Tow l'êté
Sé treuvé for depiourveu
Kan le bése fiou véniou.
Pâ le piou pétit morciow
De moûtch o de vêrmçow.
El allé créé fémine
Ché le fiormi, sè voésine...

Hep, hep, messieurs les académinomd'unchien! En route pour l'avenir!

ETHELRED VAZY

MEMENTO

LE MONT BLANC JUGÉ PAR M. PERRICHON :

« Il restera de l'œuvre immense de Hugo un tout petit livre de choix. *quelques vers peut-être*, qui attesteront auprès des générations futures la gloire du Grand Poète et l'honneur de notre siècle. »

C'est signé *Franz Foulon* et c'est extrait de *Feuille d'Echos*, nouvelle revue belge illustrée.

L'Art moderne consacre à notre vaillant éditeur et ami Paul Lacomblez l'article suivant, que nous contresignons avec plaisir :

. . . . . .

« La première publication de Paul Lacomblez fut *le Lys* de Fernand Séverin. Timide encore, et croyant à la vertu de la parisine, il avait cru bien faire en accolant à son nom, sur la couverture, celui du fameux Lemerre. Détail typique, peignant bien l'état des esprits à cette époque, il y eut quelqu'un dans la presse belge qui trouva moyen, dans un compte rendu, de louanger Lemerre et de ne pas même nommer Lacomblez. C'était encourageant pour un début! mais c'était dans les habitudes et dans l'ordre.

Sauf quelques camarades, le nouvel éditeur n'avait personne autour de lui. On s'en défiait, naturellement, quand on ne le prenait pas pour un fou! Publier des livres belges, presque toujours à ses frais! pensez donc!

Il était fort abattu. Il fallait choisir. Abandonner la partie pour ne plus s'occuper que de grosse librairie commerciale, à l'instar de tous les autres; ou lâcher la clientèle vulgaire, liquider à perte la marchandise courante et se jeter à corps perdu où l'appelaient ses goûts et son instinct.

C'est ce qu'il fit, le téméraire! Il y mit tout son avoir. Il y mit toutes ses forces, faisant tout lui-même, se sevrant de vacances, se sevrant de plaisirs, économisant, liardant sur tout pour pouvoir résister, s'il le fallait, dix ans. Tel un navigateur qui tente la navigation dans les régions polaires.

Premier point : il fallait galvaniser les auteurs belges, leur donner confiance en eux-mêmes, leur faire espérer qu'un jour on les comprendrait, on les lirait, on les achèterait. Car ils étaient là-dessus d'un scepticisme incommensurable.

D'abord ils ne bougèrent pas. Ils en avaient eu tant de ces espoirs sans suite. L'apathie du goût dans le public leur avait donné l'apathie de la crédulité. *Niente da fare*, était leur maxime. Ils écrivaient pour eux et quelques amis, et le surplus des lecteurs ils l'envoyaient au diable. Ce fut la période des œuvres tirées à un dédaigneux petit nombre d'exemplaires.

Paul Lacomblez lança alors à ses frais une revue : *La Pléiade*. Il y écrivit lui-même. On ricana, on goguenarda, on zwanza naturellement, on blagua l'éditeur-artiste. Mais Maeterlinck vint, Van Lerberghe aussi, L. Delattre : les *Contes*, *les Aveugles*, *les Flaireurs* furent édités.

Au bout de deux ans, Paul Lacomblez s'était imposé. La librairie appliquée aux livres des auteurs belges prenait corps. Mais que la vente était encore pénible! Que de rebuffades subies, de plaisanteries idiotes entendues, d'âneries, de mufleries, de snoberies! Que d'imbéciles à flanquer à la porte! Quelle exacerbation du système nerveux, jusqu'à la souffrance.

L'Art moderne avait, le premier, exulté *la Princesse Maleine*. *Vox clamavit in deserto!* Un an après paraît, dans *le Figaro*, l'article célèbre de Mirbeau. Le coup de fouet fut formidable et, de sa cinglure, fit sauter sur ses jambes le public belge endormi. Il y eut un polémiculage interminable. L'attention était forcée. Le service rendu fut immense et vraiment l'article fut une date.

Désormais, il y a en Belgique attention pour la littérature nationale. Les professionnels sont conquis et peu à peu les non-professionnels se gagnent. Avec une extrême lenteur, oui, mais incessamment. La tache d'huile.

Incessamment aussi Paul Lacomblez travaille. Il recrute dans la bourgeoisie si longtemps réfractaire, il propagande, il persuade, il dit combien il est idiot d'ignorer ce qui se fait chez nous, si abondamment, si brillamment. Puis sa vitrine flamboie, attire, arrête, hypnotise le passant qui apprend à retenir tous ces noms de compatriotes.

Une autre arme, c'est son catalogue répandu partout et qu'il tient avec soin à jour. C'est là une grande force, sans compter les milliers de couvertures en circulation qui véhiculent au verso les noms et les ouvrages de nos auteurs.

A l'étranger, Paul Lacomblez a des correspondants directs à Berlin, Leipzig, Prague, Genève, Londres, New-York, et dans les principales villes de la Hollande, où le mouvement littéraire moderne est diligemment suivi.

Malgré tout, on achète peu. Il y a malheureusement une tendance générale en librairie à ne plus accepter de livres en dépôt, aussi bien ceux venant de France que d'ailleurs. Mais les maisons importantes nous connaissent enfin, ont en mains nos catalogues, peuvent renseigner leurs clients, et savent où se renseigner au besoin.

Quant à Paris, la vente de nos livres, en dehors des lettrés et des artistes qui nous observent et qui nous aiment, est pour ainsi dire nulle : nous y sommes noyés dans les immenses tas de publications fongibles que les libraires retournent aux éditeurs sans les avoir mises en montre. Mauvais état des affaires, protectionnisme ou rivalité littéraire, nous avons là tout contre nous... jusqu'à nouvel ordre.

En résumé, le plus fort est fait, l'attention est éveillée, la librairie belge existe. On vendait autrefois une demi-douzaine d'exemplaires de nos meilleurs auteurs : on en vend maintenant (en dehors des amis) quelques douzaines. Avec de l'entêtement et du temps, on arrivera à quelques centaines; mais il faudra encore beaucoup de patience.

Ce à quoi il faut viser principalement et constamment, c'est à créer, après une « littérature belge » qui existe désormais très spéciale, très locale, très déterminée, très elle-même. un public national, un *marché intérieur*, pour employer le mot commercial. Il faut tout faire pour arriver à cela ! Et surtout se grouper pour impressionner le public et les pouvoirs publics par la *mise en masse*, la concentration de notre production intellectuelle. »



Un artiste de talent, M. Philippe Zilcken, vient de découvrir Félicien Rops.



On nous apprend de Gand, place Saint-Bavon, qu'il y a eu un échange de regards entre un casier et un charbonnier.

Résultat :

Un charbonnier, du siège
Où l'air piquant l'assiège,
A plongé son regard sans fiel dans mon coupé :
Ce regard du pauvre homme inconnu m'a frappé;
Tout mortel est égal à moi par la nature,
Prince, poète, chiffonnier :
Dans les conventions je suis mal prisonnier...
Affectueusement, du fond de la voiture,
J'ai dirigé mes yeux vers ceux du charbonnier.



D'un poète de la même école, cette adorable chute de sonnet :

. . . . . et l'on voyait tout près,
Sur le ciel du couchant, plein de rouges blessures,
Le vérificateur des poids et des mesures
Et l'inspecteur en chef des eaux et des forêts.



Le Magasin littéraire publie l'avis que voici :

« Le poète Benoît Quinet mériterait d'être mieux connu de la génération actuelle. Son œuvre considérable est tout entière de l'inspiration la plus haute et de la plus absolue sincérité. Le talent du poète a bien servi chez lui l'âme du fervent chrétien et de l'ardent patriote. *La Science* est la dernière

production de cette plume vibrante; c'est un poème lyrique ayant par endroits des allures de véritable épopée. La fausse et vaine science, en révolte contre Dieu, y est combattue et défaite par la vraie science, adoratrice du Créateur. Nous recommandons vivement ce volume à tous les amis de la littérature catholique. D'intéressants appendices augmentent la portée de l'œuvre au point de vue scientifique et doctrinal. »

Nous attendons les appendices en nous gargarisant avec le plus beau vers de l'auteur :

Et la peste se mit dans les pommes de terre!



La Revue rouge, que nous taquinons souvent, — pour son plus grand bien, — publie d'intéressantes lettres de Baudelaire et de Bürger.



Notre sympathique confrère M. Eugène Demolder prépare une série de petits poèmes en vers polymorphes intitulée : *Accordéons*.

On assure que ce nouveau livre exhalera un capiteux parfum de sincérité.



De M. Charles Sluyts, dans les *Entretiens politiques et littéraires*, cette phrase sibylline :

« Aussi pour des raisons autres, les initiateurs de *l'Association pour l'Art* valurent des insultes. »

Encore un écrivain qui aurait dû entrer dans la diplomatie.



Dans le même numéro des *Entretiens*, M. Gabriel Mourey découvre que « le Verbe seul est Dieu ! »

Il nous semble que nous avons déjà lu cela quelque part; mais dans les *Entretiens*, ça semble neuf.



L'Art moderne parle avec un intelligent mépris du « crottin de Francisque Sarcey et d'Anatole France ».



A l'occasion des Fêtes nationales, M. Raymond Nyst a hué le conseil communal de la ville de Bruxelles, du seuil idéal des temples d'art qui attendent, du seuil mémorable de l'Histoire des grands peuples, du seuil solitaire de la Pensée.



M. Daruty de Grandpré donne à *la Plume* du 1er août une très intéressante étude sur Baudelaire et Jeanne Duval.



A propos de l'article de M. Téodor de Wyzewa, reproduit dans notre précédente chronique littéraire, il n'est pas inutile, croyons-nous, de rappeler l'attention sur cette admirable page d'Ozanam, qui sert de conclusion à son étude sur les *Sources poétiques de la Divine Comédie :*

« Il nous semble que le premier trait du génie, ce n'est pas d'être neuf, comme le veulent quelques-uns : c'est bien plutôt d'être antique, de travailler sur quelques-uns de ces sujets qui ne cessèrent jamais de toucher les hommes. Il n'est pas vrai que l'art n'intéresse que par l'imprévu. Rien n'est plus prévu que les passions, les situations, les pensées, qui depuis vingt siècles remplissent le théâtre : ce sont deux lieux-communs usés par tous les poètes, l'amour et la mort, qui restent encore en possession de remuer les cœurs et de tirer les larmes. Rien ne se répète comme l'éloquence : Bossuet n'a pas un mouvement qu'il ne doive aux Pères de l'Eglise. Il y a six cents ans que la peinture produit des chefs-d'œuvre sans sortir des christs, des vierges et des saintes familles. L'art, au contraire, ne veut donner ses peines qu'à une matière qui les vaille. Il la lui faut durable, éprouvée, ancienne par conséquent. Comme il prend le marbre dans le rocher aussi vieux

que la terre, il choisit le texte de l'épopée dans les plus vieilles traditions des peuples ; et, s'il en est quelqu'une qui remonte aux premiers jours du monde, c'est celle qu'il préfère, puisqu'elle tient davantage de l'Eternité.

Que reste-t-il donc au génie, et par où sort-il de la foule ? Il y touche par l'emprunt du sujet, qui appartient à tout le monde ; il en sort par le travail, qui est à lui, et par l'inspiration, qu'il tient de Dieu.

Le génie ne peut rien de plus. Il n'a pas mission, quoi qu'on ait dit, de créer, d'introduire des idées dans le monde. Il y trouve tout ce qu'il faut d'idées pour les esprits, comme tout ce qu'il faut de lumière pour les yeux : mais il les trouve flottantes, nuageuses, en tourbillon et en désordre. La hardiesse est d'arrêter chez soi, au passage, ces pensées fugitives, de percer leur nuage, de saisir au vif les beautés qu'elles recèlent, de les fixer enfin, en les enchaînant, en y mettant l'ordre, en les forçant de se produire par les œuvres. Je crois voir l'originalité souveraine dans cette force d'un grand esprit qui soumet ses idées, les fait obéir, et en obtient tout ce qu'elles peuvent : en sorte que le dernier secret du génie comme de la vertu serait encore de se rendre maître de soi. Si l'homme, d'après les philosophies, est un abrégé de l'univers, il ne se montre jamais si puissant que lorsqu'il maîtrise cet univers intérieur, ce tumulte orageux de sentiments et de pensées qu'il porte en lui. Dieu s'est réservé le pouvoir de créer : mais il a communiqué aux grands hommes ce second trait de sa toute-puissance, de mettre l'unité dans le nombre et l'harmonie dans la confusion. »

On lit dans *le Drapeau :*

« Et maintenant que le dégoût me prend parfois et que je trouve un âpre plaisir à redire cet admirable vers du glorieux poète Verlaine :

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres...

Heureusement, Verlaine est glorieux par d'autres vers que ceux de Mallarmé !

LE MACAQUE FLAMBOYANT

PROSES DE JOIE

On lit dans *l'Art moderne :*

« J'ai chez moi une figurine d'un de nos jeunes, Gaspar, coulée en bronze, simple et belle, dont j'ai fait un presse-papier, quoiqu'un peu lourd. Je la prends par la tête, la manie, la déplace, la reprend, laissant à sa surface la grasse chaleur de la main : elle est devenue d'une merveilleuse patine, luisante et douce et molle, par la caresse sans cesse renouvelée. Elle est pareille maintenant, quant à la fleur de ses surfaces, aux statues de la renaissance dans les carrefours des villes d'Italie, qu'on frôle incessamment, qu'on polit, que les mains des lazaroni, *et leurs sommeils et leurs appuis, manipulent* sans cesse et rendent si harmonieusement brillantes et moelleusement glacées. Allez voir les queues des lions de Simonis au pied de la colonne du Congrès, que les gamins frôlent sans relâche dans leurs jeux : elles ont le même *enduit séducteur*. Je vis au Musée de Naples une statue antique de femme couchée sur le dos, offrant au regard l'enchantement divin de ses deux jeunes seins de marbre blanc et leurs fraises : les passants, admirateurs polissons, n'ont pu, depuis des décades d'années, résister à la tentation de caresser ces jeunes seins divins et leur ont donné une incomparable teinte de vieil ivoire.

Partout où se frotte la nonchalante paresse des mains et des corps, l'œuvre d'art prend ainsi des tons imprévus et superbes. C'est vrai pour les vieux bois, les vieux cuirs comme pour les métaux. *Il faudrait convier les gamins et les gavroches à les lustrer de leurs frôlements joueurs au lieu d'instiguer les agents de police, malheureux instruments de variées bêtises, à fondre sur eux (?) en oiseaux de proie dès qu'ils (?) enfourchent un lion ou grimpent sur un héros, inaltérables du reste, comme leur (?) gloire, vu la solidité de la matière.*»

C'est convenu : quand les gamins de Bruxelles auront appris, dans les écoles officielles, à jouer de l'accordéon et de la flûte en fer blanc afin d'ajouter un charme esthétique au paysage, ils frôleront la

queue des lions de Simonis, afin de la couvrir d'un enduit séducteur, et leur sommeil manipulera les statues, lesquelles acquerront seulement alors leur complète valeur esthétique.

Il est regrettable qu'il n'y ait plus de Priape dans nos jardins. Les « ketjes » seraient invités à le polir!

Il est vrai qu'il y a Manneken-Pis!



L'Art moderne annonce que *la Revue rouge* organise un banquet en l'honneur de M. Georges Eekhoud. Font partie du comité : MM. Verhaeren, Demolder, Sander Pierron, Paul Sainte-Brigitte.



Au prochain salon de peinture seront exposés les tableaux des jeunes peintres qui concourent pour le prix Godecharles. Espérons que le jury chargé d'encourager un effort artistique, ne confondra point sa mission avec celle des bureaux de bienfaisance : c'est un reproche que, paraît-il, on s'est cru parfois en droit de lui adresser.



Croquis de Plage : *Blankenberghe, Heyst, Wenduyne, Knocke, Le Coq-sur-Mer*, par Mars.

Mars vient de faire paraître à la librairie d'art Dietrich et Cie, Bruxelles et Blankenberghe, un nouvel album d'aquarelles délicieuses et de spirituels croquis, soulignés de légendes.

Titre : Croquis de Plage : *Blankenberghe, Heyst, Wenduyne, Knocke, Le Coq-sur-Mer*.

C'est très vu, très observé; cela fourmille de scènes réjouissantes, de réflexions drôles, de types familiers, présentés en une série de tableaux bien vivants, dans lesquels l'artiste, qui les connaît à fond, retrace avec joie, et vous fait aimer les côtés séduisants de la vie balnéaire sur le littoral belge.

Ce nouvel *album de Mars*, en vente chez tous les libraires, est habillé d'un élégant cartonnage. Comme ses aînés, il sera bientôt dans toutes les mains.



Pour paraître prochainement, chez L. et A. Godenne, imprimeurs-éditeurs, à Malines, *Par les Routes...*, par Joseph Desgenêts.

Un volume de proses, in-16, sur papier de luxe, caractères elzéviriens, au prix de 2 francs.

Le volume sera envoyé franco à tout souscripteur.



Thomas Brown, religionis medicorum, Brussels. — Aow yes!



Notre confrère André Lenéka vient d'être nommé rédacteur en chef de *Mascarille*, revue littéraire, artistique et théâtrale.



SYMPTOMES DE RÉACTION

La réaction que nous avons prédite ne cesse de s'accentuer. M. Brunetière, sur qui messieurs les symbolistes avaient fondé de grandes espérances, vient de publier dans la *Revue Bleue* la conclusion de ses études sur l'évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle. On y lit les déclarations que voici :

« Pour ce qui est d'abord de la question de forme, l'effort des Parnassiens ne sera certainement pas perdu, ni même leur exemple et, en dépit de quelques novateurs, je ne pense pas que l'on réussisse à substituer jamais le vers blanc au vers rimé; ni, comme type du vers français, le décasyllabe ou quelque vers impair que ce soit, — de onze, de treize, de quinze syllabes, — à notre ancien alexandrin.

. . . . . .

Nous ne voyons pas non plus qu'un vrai poète ait jamais souffert de la contrainte de la rime; et pour quelques sacrifices qu'il a dû parfois lui faire, — comme aussi bien les Grecs ou les Anglais à la mesure, — que de services en revanche ne lui a-t-elle pas rendus? Tel est, du moins, l'avis de tous les maîtres, et Ronsard, sur ce point, s'accorde avec Malherbe, lequel ne pense

pas autrement que Sainte-Beuve, dans la pièce que je vous ai citée :

Rime, l'unique harmonie
Du vers....

ou que Banville dans son *Petit traité de poésie. Qu'importe après cela l'opinion de quelques prosateurs?* En français, nous l'avons déjà dit, — dans une langue où le vocabulaire de la poésie ne diffère pas substantiellement de celui de la prose, — si la rime n'est pas l'unique génératrice du vers, il semble bien que l'imagination de la rime soit le premier don du poète, son aptitude originelle, la faculté qu'il apporte en naissant. »



On lit dans *la Réforme* :

L'Art moderne montre fort justement ce qu'il y a d'exagéré dans les triomphes d'André, le pédaleur émérite que le roi a reçu l'autre jour. Georges Eekhoud, dit-il, le récent lauréat du prix quinquennal de littérature, l'auteur de dix belles œuvres, n'a pas eu ce royal honneur; et *l'Art moderne* finit par demander qu'on le décore. Qu'a fait notre ami Eekhoud pour qu'on veuille ainsi l'abreuver de vaines officialités? Laissons à César ce qui appartient à César, à M. François Coppée l'Académie, aux gens affligés de décorations leurs étalages de ferblanterie, et à l'artiste l'orgueil de son art dépouillé des mesquines et sottes ambitions.



Le 9 août a été célébré à Saint-Josse-ten-Noode (Bruxelles), le mariage de notre ami, le peintre Georges Lemmen, avec Mlle Aline Maréchal. Témoins : MM. Paul Dubois, Hector Monnom, Théo Van Rysselberghe et Iwan Gilkin. *La Jeune Belgique* présente aux jeunes époux ses félicitations et ses vœux de bonheur.



Une amusante fantaisie empruntée au poète Amédée Pommier :

LA PYRAMIDE

A
Ta
Cime
Sublime
Monument
Qui fièrement
Lèves tes assises
Les ombres indécises
Des vieux jours évanouis
Les spectres des rois enfouis
Dans les ténèbres de leurs cryptes
Ce monde géant de l'antique Egypte
Apparait : mais le nom du grand Napoléon
Rayonnant au milieu d'obscurs hiéroglyphes
Eclipse Pharaons, rois grecs, romains caliphes
Comme un soleil qui brille au faite du Panthéon.

Le jour où, fatigués de confondre la poésie avec la musique, nos jeunes novateurs la confondront avec l'architecture, cette pyramide pourra servir.

Seulement, ils la mettront la pointe en bas, parce que c'est plus original.



M. Francesco Accinelli, le délicat lettré qui nous honore de sa collaboration, a publié dans une revue italienne, les *Abruzzi dei giovani*, une belle traduction de l'*Amour d'Hôpital*, d'Iwan Gilkin.



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, *rue des Paroissiens*, 31

BRUXELLES

VIENNENT DE PARAITRE :

Max ELSKAMP

SALUTATIONS, DONT D'ANGÉLIQUES

un volume in-8°, sur papier de Hollande

avec frontispice de HENRY VAN DE VELDE. — Prix : fr. 3-50

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

PREMIÈRES POÉSIES

un volume de la *Petite Collection des Poètes*, beau vélin, fr. 3-50

Exemplaires numérotés : sur japon impérial. . . . . 20 francs.

Id. id. sur hollande Van Gelder. . . . 8 id.

SOUS PRESSE :

Edmond PICARD

EL MOGHREB AL AKSA

Une mission belge au Maroc

Charles SLUYTS

NOTES D'ÊTRE

volume de luxe

EN PRÉPARATION

pour paraître dans la *Petite Collection des Poètes :*

La Quenouille et la Besace, de MAURICE MAETERLINCK.

Sous la Couronne, d'ALBERT GIRAUD,

et des volumes de FERNAND SEVERIN, GRÉGOIRE LE ROY, etc.

En formats divers :

des œuvres d'EDMOND PICARD, GEORGES EEKHOUD, ALBERT GIRAUD, etc.

EN VENTE

à la librairie PAUL LACOMBLEZ

BRUXELLES

PAUL BOURGET : *Un Scrupule,* in-32 illustré . . fr. 2 »
CHARLES DE COSTER : *La Légende d'Ulenspiegel* . 5 »
ANATOLE FRANCE : *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* 3 50
Baron DE HAULLEVILLE : *Portraits et Silhouettes,* 2e série 3 50
IBSEN : *Les Prétendants à la couronne. Les Guerriers à Helgoland* 3 50
LEDRAIN : *La Bible, VIII : Job. Les Psaumes.* . . . 3 50
PIERRE LOTI : *L'Exilée* 3 50
AD. RETTÉ : *Une Belle Dame passa* 3 50
VERHAEREN : *Les Campagnes hallucinées* . . . . 5 »
VERLAINE : *Mes Prisons.* 3 50
VIELÉ-GRIFFIN : *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : *Nouveaux Contes cruels et Propos d'au-delà.* 3 50

Dépôt des Revues Françaises :

La Plume, fr. 0-50; franco, fr. 0-55
Le Mercure de France, 1 franc; franco, fr. 1-25
L'Ermitage, fr. 0-60; franco, fr. 0-65
Les Entretiens politiques et littéraires, fr. 0-60; franco, fr. 0-65

Demandez le Catalogue complet de l'Editeur Paul LACOMBLEZ.

Bruxelles. — Imprimerie Vve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

Septembre 1893. TOME XII. — N° 9 13me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

Le Sacre de Ponce-Pilate	J. VANDER BRUGGHEN.
Vers.	ALBERT ARNAY.
Le Mouvement flamand	LA DIRECTION.
Pierrot et l'Ane.	ALBERT GIRAUD.
Atalante à Calydon (trad. de P. Tiberghien) (suite)	A.-C. SWINBURNE.
Rimes d'ombre	IWAN GILKIN.
Littérature russe : *Poésies de Tutchew*. Traduction de.	LÉOPOLD WALLNER.
Chronique littéraire : I. *Le Docteur Pascal.* — II. *Valbert*; *Vathek*	ALBERT GIRAUD.
Memento	NEMO.

RÉDACTION
110, RUE DE LA LIMITE, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO
fr. 0-75.

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens
PARIS
CHAMUEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, rue de Trévise
—
1893

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



LA JEUNE BELGIQUE NE CRAINS

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 110, rue de la Limite, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 19, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 journaux par jour.**

VIENNENT DE PARAITRE :

QUELQU'UN D'AUJOURD'HUI

par HENRY MAUBEL

Histoire des Lettres belges d'expression française

par FRANCIS NAUTET

STANCES DORÉES

Commentaire sacerdotal du Tarot

par IWAN GILKIN

LE SACRE DE PONCE-PILATE

L'un des principaux sacrificateurs venait de terminer, contre Jésus, une énergique accusation soulignée par les cris approbatifs de la foule, et s'étant majestueusement assis, il attendit, au milieu des hurlements sourds, que le juge répondît.

Les soldats, robustes et farouches, la lance au poing, maintenaient à grand'peine la populace houleuse et irritée.

Jésus debout, les mains liées, le visage serein auréolé du roux de ses cheveux flottants, regardait Ponce-Pilate et celui-ci sur son escabeau, les mains appuyées sur ses genoux écartés, demeurait morne, indécis et muet, les yeux attachés au sol avec une nerveuse obstination. Il n'osait lever le regard ni sur l'accusateur fiévreux, ni sur l'assistance impatiente et vindicative, ni sur Jésus, dont l'air doux et tranquille l'avait déconcerté déjà. Et ce pendant que tous les yeux s'attachaient sur lui, une grande lâcheté l'oppressait, la perplexité l'étourdissait, le livrait sans volonté à cette cohue frémissante de colère qui l'apostrophait, l'assaillait de plaisanteries amères et cruelles, le taxait de pusillanimité à cause de son silence prolongé. Et Ponce-Pilate, immobile toujours, gardait son attitude prostrée, courbait la tête sous les injures qu'il n'avait pas le courage de réprimer, abdiquant ainsi son autorité devant le peuple grondeur qui imposait son vouloir au maître.

Et les clameurs croissaient en intensité d'instant en instant ; des voix aiguës de femmes et d'enfants dominaient en l'explosion de ce délire furieux.

Ponce-Pilate se sentait assommé par ce bruit ininterrompu, son jugement l'abandonnait, ses pensées se troublaient. Il souhaitait une pluie de feu sur la Judée, afin d'échapper aux injonctions du peuple. Et son silence perdurait. Et au milieu des vociférations stridentes demandant la mort de Jésus et des cris de délivrance pour le brigand Barabbas, l'accusateur se pencha vers Ponce-Pilate et dit : « Tu trembles pour la vie d'un homme qui blasphème le dieu des juifs et insulte César! Que pense le peuple de toi? Hâte-toi de lui donner le spectacle qu'il te réclame, ou veux-tu que cette meute avide de sang t'accuse et se jette sur toi? L'heure est venue de te rendre populaire. Qu'as-tu fait déjà? Rien ! Allons ! va ! le marché est à vil prix... »

Tandis que cet homme parlait, Ponce-Pilate avait regardé Jésus à la dérobée et tressailli.

Puis s'étant levé, blême et tremblant, il demanda à Jésus : « Es-tu le roi des Juifs? » Et Jésus répondit : « Tu le dis. »

A cette réponse faite d'une voix ferme et douce, une longue huée retentit. La foule criait : « Ote, ôte ! crucifie-le ! » Et les sacrificateurs et les scribes et les huissiers disaient : « Nous n'avons d'autre roi que César ! »

Et un grand trouble avait pénétré l'âme du juge, car, tout à coup, la prescience que la condamnation du Fils de Marie était l'irrémissible déchéance des juifs lui était venue. Comme s'il lisait dans l'avenir, il vit le judaïsme sombrer et s'engloutir sous les flots vivaces et envahisseurs de la doctrine nouvelle. Il prévoyait que l'agonie des croyances du moment commencerait avec celle de Jésus et que celui-ci naîtrait *universellement* à l'instant de sa mort.

Un terrible combat se livrait en lui. Il eût voulu tergiverser encore, retarder l'instant suprême, ne pas prononcer la sentence que témérairement les juifs réclamaient. Mais la réponse de Jésus le déroutait, le forçait à se rendre.

Et la foule criait toujours ; et les sacrificateurs renforçaient sa colère ; et quelques hommes montés sur les épaules d'autres hommes protestaient d'une voix dominatrice et violente. Et tous applaudissaient et criaient encore et plus fort toujours...

Or, pendant ce tumulte de voix et de gestes, les regards de Jésus et ceux de Ponce-Pilate se rencontrèrent et, dans les prunelles limpides et bleues du Rénovateur, le juge lut un ordre impérieux, marqué d'une ironie cinglante, s'imposant à son esprit, le subjuguant. Et peu à peu, comme envoûté par ces prunelles limpides et bleues et si douces pourtant qui semblaient lui

dire : « Lâche ! tu n'oses donc pas me condamner ? » Ponce-Pilate partagea la haine de la foule. C'est en vain qu'il tenta de se soustraire à l'énergie fascinatrice qui lui commandait de livrer Jésus. Oh ! lutte désespérée et impuissante contre la foule qui réclamait l'homme et l'homme qui disait : « Condamne ! » Et Ponce-Pilate, hors de lui, subissant le choc de ces volontés réunies, succomba à l'irrésistible tentation et abandonna le Sauveur aux mains des juifs...

Alors le Procurateur de la Judée, accablé de sa décision, irrévocable désormais, conscient de l'épouvantable crime qu'il permettait, retomba lourdement sur le siège judicial.

Mais soudain il se redressa et, regardant Jésus qu'on emmenait, il murmura d'une voix sourde, empreinte d'une âpre joie de châtiment : « Ton sang retombera sur leur race maudite que j'exècre maintenant. » Et le Rédempteur, dont le visage reflétait une solennelle béatitude, s'étant retourné, répondit par un sourire intraduisible.

JULES VANDER BRUGGHEN

VERS (1)

Et l'un des fous chante,
Lorsque le matin touche sa raison,
Un chant que l'heure indulgente
Restitue à sa raison.

Au bord fleuri de cette eau,
Dans un calme paysage
Que nul hiver agressif jamais ne ravage,
Vous trouverez mon château.

Il est tout d'or clair et de pierreries,
Mon joli château,
Et sa flèche fine s'incline pour que rient,
Comme un visage d'enfant, les regards de l'eau.

Il est au bonheur comme la nature
Qui l'entoure et qui lui fait
Des couronnes de jasmin, des nids de verdure
Et des parterres d'œillets.

(1) D'un volume en préparation.

Puis des carillons légers sonnent aux terrasses,
Sonnent légers dans le vent,
Afin que tous ceux qui viennent ou passent,
S'arrêtent rêveurs en y arrivant.

Mais n'y entrez pas, fillette ingénue,
Vos roses s'y flétriraient...
Mais n'y entrez pas, rieuse inconnue,
Vos beaux yeux y pleureraient.

Au dedans plus rien n'arrive
Des liesses d'alentour,
Au dedans rien ne s'avive
Des bonnes clartés du jour.

L'air est lourd, rien ne répète
A l'écho muet des phrases d'amour
Et l'horloge du bonheur soudain s'y arrête
Toujours, pour toujours!

Et de l'horizon
Une voix répond.

L'ombre seule ici hasarde
Sa présence, à pas de loup ;
C'est le carrefour des suicidés où
Nul passant jamais ne s'attarde.

La peur seule sur la bruyère
Chevrote ses sanglots
Autour des mares en caillots;
Et seule la nuit la douleur des mères
S'agenouille et prie au pied des calvaires
Le Christ et ses angelots.
Le soleil pourtant eut des heures d'épopée
En cette aridité sans fin
Quand, au cliquetis des lourdes épées,
Les cors annonçaient — solennels — les toasts de vin
Octroyant aux preux des préséances vantées.

Et sur la froide lande ouverte à tous les vents
Dormait une ville au calme de ses canaux
Et de ses chemins où de belles dames claires
Souriaient et se penchaient aux fleurs printanières
Du matin levant,
Aux phrases en fleurs de leurs damoiseaux.

Et c'était loin des négoces
Les violons doux des festins de noces,
Et c'était le rire ému des soirs sans langueurs
Et sans courtisanes —
Ce rire qu'un oiselet solitaire glane
Lorsqu'il chante au ras du carrefour de la peur!

Mais une autre voix encore
Chante dans la triste cour, que le soleil dore
D'un rais de matin...
Une voix craintive, au timbre enfantin :

— Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien?
— La fée erre à la fontaine
En cueillant des marjolaines
De ses doigts prestes et fins.

— Anne, ma sœur Anne, le temps s'enfuit...
— Je ne vois, au clair de lune,
Que des ombres sur les dunes
Et des folles et des fous qui rient sans bruit.

— Anne, ma sœur Anne, aux grèves des mers
N'est-il point de barque ou de canot qui amarre?
— Je ne vois rien que les phares
Au plus loin des mers.

— Anne, ma sœur Anne, ah! l'heure a sonné
Du destin inéluctable :
N'entends-tu point sur le sable
Quelque pas pressé?...

ALBERT ARNAY

LE MOUVEMENT FLAMAND

Il existe en Belgique un puissant courant d'opinion, qui porte le nom de « mouvement flamand ». Infime et obscur à sa source, ce courant n'a cessé de croître en importance et en impétuosité : la récente évolution politique qui vient de transformer notre Constitution oligarchique en une démocratie radicale, va décupler sa force et faire du petit cours d'eau capricieux et tapageur un torrent redoutable. Il y a là un danger sérieux sur lequel nous avons le devoir d'attirer l'attention de nos jeunes écrivains et du public.

Deux races habitent le sol belge : les Wallons, d'origine celtique, les Flamands, de souche germanique. Les deux races, quoique réunies parfois sous un même sceptre, ne se sont jamais mêlées. Il est vrai de dire que, avant la Révolution française, elles eurent parfois un même souverain, mais jamais elles ne subirent le même gouvernement. La conquête française, en détruisant les gouvernements locaux et les coutumes particulières, prépara l'unité du futur royaume. Cette unité fut réalisée une première fois en 1815, quand les provinces belges et hollandaises furent réunies pour former le royaume des Pays-Bas. Dans ce nouvel Etat, la race flamande l'emportait de beaucoup en nombre sur la race wallonne. Le roi, mal conseillé, chercha à écraser cette dernière. La langue néerlandaise lui fut imposée sans ménagement. On essaya de flandriciser le pays wallon comme aujourd'hui on russifie les provinces baltiques. Telle fut la cause profonde de la révolution de 1830. Le reste, le mécontentement de la noblesse et du clergé catholique, ne fut qu'une cause accessoire. Bruxelles, ville mixte, où, malgré l'usage de la langue flamande, les idées françaises ont toujours été en honneur, se souleva ainsi que le pays wallon, tandis que les Flandres ne suivirent le mouvement qu'avec mollesse, par religion plutôt que par patriotisme, et, longtemps même après la fondation du royaume de Belgique, elles restèrent secrètement dévouées à la maison d'Orange.

Après l'établissement du régime nouveau, il y eut une réaction nécessaire contre les excès du « flamingantisme ». La langue française devint, de fait, la langue officielle et toutes les idées, toutes les nouvelles, toute la science et toute la littérature dont se nourrirent — oh ! sans excès ! — les nouveaux citoyens belges, furent empruntées à la France. On lut ses livres et ses journaux ; on alla jusqu'à les contrefaire. Peu à peu cependant une « personnalité » belge se formait, grossière et ignorante, d'abord, — peu à

peu dégrossie et instruite par des hommes d'une réelle valeur, qui, au lieu d'aller briller à l'étranger, consacrèrent leurs forces obscurément à tenter l'éducation de leur pays. Tâche ingrate et qui mériterait une reconnaissance dont nos compatriotes ne paraissent pas encore être capables.

Ainsi se constituait lentement une élite intellectuelle, appelée à former progressivement un public civilisé, instruit et lettré. Ce travail s'accomplissait nécessairement en français, le français étant la langue officielle, la langue de la cour, de la haute société, de la grande et de la petite bourgeoisie, aussi bien dans les provinces flamandes que dans les provinces wallonnes. D'ailleurs, tandis que la langue flamande ne nous eût mis en communication qu'avec la minuscule Hollande, par la langue française, nous nous trouvions en rapport intellectuel avec le monde entier (1).

Par malheur, tandis que de ce côté tout marchait à souhait, quoique avec une lenteur parfois exaspérante, le bas peuple flamand avait des sujets de mécontentement. L'usage exclusif du français comme langue officielle en matière administrative et judiciaire, dans un pays où les masses populaires ne parlaient guère que le flamand, avait suscité de nombreux abus. Il y avait là une « plate-forme » toute prête pour les tribuns populaires et pour les braillards non moins que pour les âmes généreuses. De justes revendications se firent entendre, auxquelles se mêlèrent aussitôt les bruyantes déclamations des nombreux farceurs qui demandaient aux revendications flamingantes des bénéfices, des places ou un bon petit commerce.

Le « mouvement flamand » eut ses ligues, ses meetings, ses journaux, son académie (2) et ses cavalcades. Le but avéré que poursuit le parti est exposé par sa devise : *In Vlaanderen Vlaamsch!* « En Flandre, le flamand! » Il s'agit en effet de faire parler le flamand par tous les habitants des Flandres, de rendre à cette langue la primauté prétendûment usurpée par la langue française; on demande que l'enseignement moyen et l'enseignement supérieur soient flandricisés : au collège, à l'athénée, à l'université, les cours devraient être donnés en flamand. Ce n'est pas tout : ces jours derniers un congrès flamingant, siégeant à Bruges, proposait d'exiger de tous les députés flamands qu'ils parlassent le flamand à la Chambre.

---

(1) Il est à remarquer qu'aucun de nos savants ne s'est avisé de publier en flamand. C'est en français que sont écrits les ouvrages de MM. Van Beneden, Thonissen, Laurent, Gevaert, Reusens et de tant d'autres Flamands.

(2) Son académie! Voilà une chose qu'il ne fallait accorder à aucun prix. En fondant l'académie flamande, le gouvernement reconnaissait le flamand comme langue officielle, au même titre que la langue française.

Il est facile de deviner où l'on va. Si ce mouvement n'est pas enrayé, c'est à la destruction de notre nationalité que nous marcherons. La partie wallonne du pays, dont on connaît la gallophilie, se donnerait sans répugnance à la France; la partie flamande irait probablement s'incorporer à la Hollande. Les chefs du mouvement flamand n'ont jamais caché le peu de cas qu'ils font de l'intégrité du royaume. Ils sont Flamands, ils ne sont pas Belges.

Qu'on ne nous taxe ni de pessimisme ni d'exagération. Lorsque l'on pourra faire ses études en flamand et exercer les professions libérales et les hautes fonctions publiques sans devoir recourir à l'usage du français, on cessera de parler le français en pays flamand; plus de lien moral donc entre nos provinces flamandes et nos provinces wallonnes. Quand les lois seront faites par des chambres bilingues, où les Flamands posséderont une majorité formidable, les populations belges qui parlent le français se trouveront presque en pays ennemi et tourneront leurs regards vers le sud. Des liens moraux et intellectuels les uniront étroitement aux Français, tandis que les Flamands ne seront plus pour eux que des étrangers plus ou moins hostiles (1).

On eût évité peut-être tous ces périls si le gouvernement avait écrasé le parti flamingant dans l'œuf : il fallait se hâter de donner satisfaction aux justes griefs et repousser avec fermeté les prétentions exagérées; il fallait ne point permettre aux partis politiques de se servir de la question flamande comme d'un tremplin électoral et, au besoin, recourir à des lois répressives. Maintenant il est bien tard pour parer au danger. C'est toujours une faute lourde pour les gouvernements de laisser se développer ces querelles de races.

En Bohême, les Tchèques ont fait leur mouvement national; au début, ils n'en voulaient qu'à la prépondérance des Allemands, puis ils se sont mis à réclamer leur autonomie, aujourd'hui ils insultent l'Empereur et le parti jeune tchèque est en passe de devenir une redoutable faction antidynastique et révolutionnaire. Les événements suivront la même marche chez nous: il n'y a pas deux logiques.

---

(1) Et le fédéralisme? Le fédéralisme ne sera qu'un remède illusoire, une solution provisoire. La confédération helvétique s'est formée par agglomération, la nôtre se formerait par scission. Le mouvement se poursuivrait dans le même sens, jusqu'à la séparation complète. D'ailleurs, l'une des parties fédérées n'aurait plus avec l'autre aucun lien sympathique; elle n'éprouverait à son égard que de l'aversion et de la rancune, tandis que toutes les sympathies iraient vers une nation voisine. Dans ces conditions, la confédération n'aurait pas la vie longue.

En quoi tout cela concerne-t-il les écrivains belges? En ceci.

En faisant fleurir les lettres françaises en Belgique, nous resserrions le lien intellectuel et moral qui fait l'unité du royaume; tout en affermissant notre nationalité, nous travaillions aussi à faire de notre pays une importante province littéraire de la France. Mais si nous avons à craindre que ce lien ne soit détruit et que nous n'en soyons réduits à être les écrivains de la petite Wallonie, laquelle ne tarderait guère à être politiquement absorbée par la France, quel avantage trouverons-nous à rester claquemurés dans un pays sans avenir? Ne vaut-il pas mieux dès à présent nous adresser au public français et tenter la fortune à Paris?

Telle est la question qui va s'imposer bientôt aux méditations de nos amis.

LA DIRECTION

PIERROT ET L'ANE

Fatigué d'Eliane et las de Lélio,
Las d'Arlequin et de Colombine et d'Aminthe,
Pierrot, dans la forêt couleur d'or et d'absinthe,
Pour bercer sa douleur compose un fabliau.

Ses beaux amis l'ont fui dans les Iles vermeilles,
Là-bas, vers les palais qu'il a songés pour eux.
L'Ane seul est resté fidèle au malheureux
Dont il rhythme les vers en battant des oreilles.

Et la bête levant sur le blanc révolté
Des regards ignorants où la toute Bonté
S'allume au clair foyer d'une âme sans envie,

Pierrot réconforté plonge ses yeux rêveurs
Dans le ciel baptismal de ces grands yeux sauveurs
Et s'y lave le cœur des hontes de la vie.

ALBERT GIRAUD

ATALANTE A CALYDON

(Suite.)

LE HÉRAUT. — A quelque distance vers le nord, où commencent les fougères, à l'ouest de la chaîne rétrécie des collines guerrières dont les ruisseaux saignèrent quand ton fils frappa l'Acarnanie, là tous s'arrêtèrent et royalement rangés, d'un œil attentif examinèrent les épieux et les chiens; Laertes l'insulaire, le jeune Gérennien Nestor, Panopeus, et Cepheus et Ancæus, les plus vigoureux, tous Arcadiens; puis, vue à regret par ceux-ci, l'Arcadienne Atalante, avec deux chiens allongeant la laisse, sous les narines et sous le front faisant briller leurs dents découvertes et leurs yeux étincelants; mais sur sa blanche épaule résonnaient les flèches emplumées, et l'arc brillait à son côté; près d'elle, Méléagre, glorieux parmi tous les autres hommes, pareil au soleil de printemps, qui, frappant la branche, en fait jaillir les feuilles et les fleurs dans le monde entier; puis Iphiclès, et le suivant, celui qui frappa le taureau biforme, Pirithoüs; et le divin Eurytion, et Æacides, consacré aux dieux; ensuite son frère Télamon, et, voyant et oracle des visions et de la vérité, l'Argien Amphiaraus; et la force quadruple de ta race, les fils de ta mère et ceux de ta sœur; et Jason revenu récemment du rugissement de l'écume lointaine; et Dryas, frère jumeau de la guerre, fleur de la bataille éclatante, le glaive et l'homme brillants; et Idas, et Lynceus à l'œil perçant, et Admètus marié deux fois, et Hippasus et Hyleus, aux grands cœurs. Ayant fait halte, ils firent sonner les cors, puis chevauchèrent à travers les bois et les terres dévastées, coupées par les rivières orageuses, plus loin que les ifs et que la lourde chevelure des pins, jusqu'à l'endroit où la rosée est plus abondante sous les chênes, par un chemin, puis par un autre; mais cherchant en haut et en bas, ils ne voyaient ni ne sentaient aucune trace; et l'un, Plexippus, dit : « Aide-nous, ou ne nous aide pas, Artemis, nos mains viriles enlèveront la peau de ton sanglier. » Mais en parlant, il s'interrompit, et ne dit pas ce qu'il voulait; car il se trouvait devant un marais, dont la vase verte secouait au soleil mille roseaux inaccordables; et au milieu de la multitude des fleurs humides, la masse aveugle de la bête immense dormait d'un sommeil nourri de visions violentes; et la voyant, il frémit dans tous ses membres d'un âpre désir de louanges, et lança un double trait, et manqua la bête; car trop ardent d'esprit, et plus

faible que sa volonté, son grand désir le troublait ; de sorte que sa main trahît son zèle ; et le trait traversant les roseaux, dans le tronc d'un tamaris vibra et se fixa ; alors tous s'arrêtèrent, sauf l'Arcadienne Atalante : de ses côtes s'élancèrent ses chiens, fatiguant la laisse, et ils s'échappèrent et leurs pieds plongeant firent rejaillir l'eau ; mais elle, ayant dit : « Je la lance en ton nom, favorise-la, déesse », tendit l'arc et lâcha la flèche ; la corde soudaine résonna et s'élança, et l'air humide siffla, et les plumes moites des roseaux muets ondulèrent comme une vague que le vent ne pousse plus. Mais le sanglier souleva à demi de la vase et du limon son flanc raide, frémissant autour de la blessure barbelée, plein de rage ; et lançant des regards furieux, ses soies effrayantes hérissées, il plongea, et les chiens se cramponnèrent à lui, et les fleurs vertes et blanches étaient rougies et écrasées tout autour de leur passage ; et chargeant, sa défense frappa Hyleus ; et la mort âpre saisit soudain son âme, et un sommeil violent étendit la nuit sur ses yeux. Alors Peleus, avec un vigoureux effort de la main et du cœur, tira ; mais sa flèche oblique glissa et frappa son compagnon d'enfance, son cher compatriote, et l'atteignit sous le bras gauche, tandis qu'il ajustait aussi un trait ; et le sang éclatant jaillit écumant, et entraînés en arrière par le poids des armes retentissantes, les membres morts d'Eurytion en tombant résonnèrent durement. Ensuite, un plus heureux tira, le devin cadméen Amphiaraus ; car son trait sacré perça le cercle rouge de l'un des yeux dévorants, sous le front sauvage du sanglier sanguinaire, plus sanglant maitenant de l'homme tué ; mais ainsi blessé, il bondit aussitôt et se dressant, poussa un cri semblable au tonnerre et au rugissement des torrents d'hiver qui mêlent leur écume à la mer plus jaune ; et comme une tour qui s'écroule dans les flammes pendant le combat, avec les ruines de ses murs et tous ses archers, et qui brise sous elle la fleur de fer de la guerre, écrasant les membres carbonisés et les armes fondues des hommes, ainsi, à travers les branches brisées et les ronces rougies, résonnait et craquait l'ardeur de ses pieds ; et il piétinait, l'ayant lancé de côté par ses défenses, le corps à la lourde vigueur d'Ancæus, trop lent à se mouvoir ; et comme se dispersent les flocons de neige aux faibles ailes, tous les muscles durs de ses membres palpitants éclataient, et la chair déchirée retombait de tous côtés, et le sang pleuvait, avec des fragments rouges qui n'étaient plus d'un homme. Alors tous les héros, respirant péniblement, regardaient et ne frappaient pas ; mais Méléagre, mais ton fils, au milieu de la route impétueuse du fléau s'approchant, était enraciné comme un rocher, beau, les lèvres serrées farouches, l'œil clair, les membres aux muscles élastiques ramassés, le menton ramené obliquement vers la gorge tendue, grave, tous les nerfs tendus,

semblable à un dieu; et il dirigeait vers la gauche son épieu bien taillé, le serrant à l'endroit où le frêne est le plus noueux, et il frappa, sans lancer son arme, le sanglier monstrueux dans le creux le plus velu de la peau, sous la dernière côte, à travers la chair et les os, profondément; et profondément frappée, et à mort, la pesante horreur, avec ses flèches pendantes, sauta et retomba, furieusement, et de sa gueule sortit l'écume de la dernière fureur de sa vie. Et tous, regardant, louaient les dieux d'un cœur plus libre, Zeus et tous les dieux, mais surtout Artemis; mais Méléagre fit aiguiser les couteaux pour écorcher, et fit enlever et étendre la splendeur de la dépouille; et échauffés et horribles, après le travail tous s'assirent et respirèrent, burent et se réjouirent, et lavèrent la sueur pénible de leurs fronts plus calmes. Car beaucoup de doux gazon croissait là, plus haut que les roseaux et bon pour le sommeil; et toutes les plantes les plus sacrées, le narcisse et le mélilot rampant, et tous les beaux feuillages et toutes les belles fleurs qui croissent où les boutons de violettes, cachés par les hyacinthes plus lourdes, fleurissent et brûlent; et le feu des fleurs jaunes, et la lumière des lys, et les feuilles que craint le pied du faune et que connaît la dryade; l'olivier et le lierre, et le peuplier consacré veillaient sur mainte fontaine. Là, maintenant, ils se reposent; mais le roi m'a ordonné d'apporter la bonne nouvelle, afin de réjouir cette ville et toi-même. C'est pourquoi sois joyeuse et vous tous rendez grâces, car tout le chagrin de Calydon est tombé.

ALTHÉE. — Louez les dieux, car ce qu'ils ont donné est bon, et ce qui sera, ils le cachent jusqu'à leur heure. Tu nous a dit beaucoup de bien, et une chose douloureuse, et tu les as bien dites; mais laissons toutes les choses tristes, jusqu'à ce qu'on ait, devant les dieux propices, brûlé le sacrifice et versé le vin floral. Montrez-vous bons, ô dieux, et favorables; car nous ne vous louons pas d'un cœur faux ni d'une bouche flatteuse lorsque vous êtes cléments, mais par des prières de nos âmes pures.

LE HÉRAUT. — Tu as bien prié; quiconque ne les craint pas, mais dans la prospérité enfle son cœur, par une chose nouvelle, à l'improviste, sera détruit.

LE CHŒUR. — Oh si maintenant moi aussi je pouvais être auprès des sources profondes et des flots, auprès des fleuves des antiques collines, où tous les lieux couverts de tendre verdure portent des fleurs s'attachant au gazon, des fruits stériles et de belles herbes, ou bien les sombres boutons du lierre qui divisent ta chevelure jaune, Bacchus, et ses feuilles qui se balancent autour de ta peau de faon, effleurant les épaules nues d'un dieu, douces comme la neige; là, l'année est douce et la terre est pleine de sources cachées, et les heures ferventes aux joues de rose, qui unissent l'aurore au

milieu du jour, y passent sans soleil, pâles dans l'ombre des feuillages et dans l'atmosphère mystérieuse, pâles comme l'herbe ou les fleurs tardives, ou comme les pâles anneaux moites de la vigne sauvage couverts de rosée sous la lune; et tout le jour le rossignol dort, et toute la nuit il chante; là, dans les fraîches retraites écartées, que ne trouble aucun œil étranger, ni aucun pied, ni aucune approche d'ailes, aucun vent ni aucun chant, ô reine, toi la plus sacrée, fleur la plus blanche entre toutes choses, aux tresses allongées indociles, au sein splendide brillant soudain, inconnu sauf des vierges; là tu as coutume d'entrer, là tes divins membres rapides, et l'or abondant de ta chevelure virginale dénouée brillent, baignés dans les eaux pures, et à tes côtés brillent tes vierges, dans les bois humides ou dans les fougères sans fleurs des collines où abondent les sources, hors de la vue de tous les hommes; ou plus bas, près des étangs qui voient tous leurs bords revêtus d'une guirlande de lys innombrables, d'où l'abeille à la ceinture d'or fuit à travers les roseaux en fleur et va tourmenter la violette blanche, ou la violette sombre, belles comme celles qui dans les années lointaines, de leurs boutons restés brillants, et de leurs petites feuilles humides de la rosée chaude des larmes, des larmes d'une mère dans l'extrême détresse, cachèrent les membres de Jamus, né du sang de ton frère; car son cœur eut pitié de son fils, de même que ton propre cœur a maintenant pitié de nous; le tien, ô déesse, tournant vers nous son front bienveillant et irréprochable; voyant assez de maux, assez de vies desséchées comme sèchent les feuilles consumées par le soleil; voyant morts assez de chasseurs, assez de ruines de toute notre année, les troupeaux massacrés et les moissons dispersées, tant de bergers frappés, les fruits et les toisons brûlés ensemble et une longue succession de jours mortels.

Pourtant, avec des lèvres révérencieuses et avec crainte, nous nous tournons vers toi, et nous te louons pour ce beau temps qui vient nous consoler, et pour la prospérité renaissante. Car fréquemment, lorsque tout l'air sans souffle, comme une eau limpide brille, et que les hommes ne craignent point, le sort, sans tonnerre, soudain éclate et apporte la mort.

Vous les grands dieux, vous donnez la joie avec le chagrin, le bon avec le mauvais, et vous courbez tout l'orgueil des vivants, et la plus haute prospérité; comme autrefois vous domptiez, dès longtemps, dans l'ancien temps, plus d'un homme grand et fort, et tout ce qui existait. Mais toi, douce déesse, agis autrement; écoute toutes nos prières, entends tous nos soupirs; nous t'en supplions par ta lumière, par ton arc, par tes doux yeux, et par le royaume de la nuit, sois favorable et bonne; par tes traits et ta puissance, et par Orion renversé, par la vierge qui fait ta joie, par la ceinture indissoluble et la chevelure sacrée.

UN MESSAGER. — Vierges, si vous voulez chanter encore, changez votre chant, courbez-vous, criez et pleurez de pitié. Est-ce le temps de chanter? Non, mais de répandre la poussière et les cendres, de déchirer ses vêtements et de se frapper la poitrine.

LE CHŒUR. — Quelle nouvelle chose est, comme un loup, aux aguets derrière tes paroles? Quelle langue de serpent entre tes lèvres? Quel feu dans tes yeux?

LE MESSAGER. — Menez-moi devant la reine, et je parlerai.

LE CHŒUR. — Voici qu'elle vient, comme si l'offrande de reconnaissance était faite.

LE MESSAGER. — Offrande stérile pour un don amer.

ALTHÉE. — Quels sont ceux-ci, portés sur des branches, la face couverte? Vivants, ils n'étaient point vils; mais tués, de tels honneurs leur sont dus s'il en est encore dans la mort.

LE MESSAGER.— Reine, ce sont tes deux frères, les fils de ta mère.

ALTHÉE. — Déposez les morts jusqu'à ce que j'aie vu leur sang, si vraiment c'est le mien; et je pleurerai.

LE MESSAGER. — Pleure si tu veux, car ceux-ci ne pleureront plus.

ALTHÉE. — O frères, ô fils de mon père, par moi bien aimés et bien honorés, je pleurerais des larmes plus précieuses que le sang précieux tiré de vous, si je ne savais pas que vous n'êtes point mécontents; et que tués, vous ne dormez pas d'un sommeil honteux, car certes, mon fils vous a vengés.

LE MESSAGER. — Non, ô reine! ta propre race se serait-elle détruite elle-même?

ALTHÉE. — Ta parole double engendre une double mort.

LE MESSAGER. — Apprends donc ceci simplement: ils tombèrent frappés par une seule main.

ALTHÉE. — Que murmures-tu de ta bouche ambiguë?

LE MESSAGER. — Tués par la main de ton fils. Ces mots sont-ils si difficiles?

ALTHÉE. — Notre temps est venu sur nous; le voici.

LE CHŒUR. — O misérable, dépouillée par ta propre main.

ALTHÉE. — Sorti de ce ventre, ne fus-tu pas nommé Méléagre?

LE CHŒUR. — Il a produit pour toi un chasseur cruel.

ALTHÉE. — Né flamme, ne devais-tu pas dévorer?

LE CHŒUR. — Le feu que tu allumas te consumera-t-il toi-même?

ALTHÉE. — Mes rêves sont tombés sur moi; brûle aussi, toi.

LE CHŒUR. — Ce n'est pas sans Dieu que les visions naissent et meurent.

ALTHÉE. — Les dieux sont nombreux autour de moi; je suis seule.

LE CHŒUR. — Elle gémit comme des hommes, luttant contre des dieux plus forts.

ALTHÉE. — Ils me déchirent, ils me divisent, ils me détruisent.

LE CHŒUR. — Ou comme une femme en travail pour d'étranges naissances.

ALTHÉE. — Ils sont forts, ils sont forts; je suis brisée et ils l'emportent.

LE CHŒUR. — Le dieu est grand qui est contre elle; elle mourra.

ALTHÉE. — Oui, mais pas maintenant; car mon cœur est grand aussi. Je voudrais que je ne fusse point ici à la vue du soleil. Mais toi, dis tout ce que tu as vu, et je mourrai.

LE MESSAGER. — O reine, car tu t'es soutenue royalement, un petit mot peut tenir tant d'infortune. Pendant le partage de la dépouille sanglante, ces hommes, tes frères, se querellant, firent enlever la hure et l'horreur de la peau, pour qu'elles restassent dans Calydon, merveilles vénérées; et plusieurs les appuyaient; mais ton fils, de ses grandes mains saisissant toute cette charge de poils, jeta le monceau mort, bruissant et affaissé, devant les pieds féminins, en disant : « A toi cette dépouille, vierge, et non à moi! Ta propre main pour toi-même a moissonné, et Dieu te donne toute cette gloire. » Elle, à ces mots, rit, comme lorsque l'aurore ayant touché la nuit sacrée, le ciel voit rire et rougir et s'ouvrir les lèvres obscures et les paupières virginales du soleil, et les seins chauds et lents du matin se soulever, fertiles, et rougis par la flamme des heures que la lampe éclaire, et une ondulation virginale de chevelure brillante colorer les nuages; ainsi elle rit d'un cœur pur, éclairée d'une lente rougeur jusqu'à ses cheveux tressés, et rose et froide comme l'aurore même, dorée et divine, chastement avec des lèvres chastes, d'un faible rire grave; et tous restèrent paisibles, et elle passa près d'eux. Alors une voix cria : « Les Arcadiens ne nous railleront-ils pas, disant qu'une femme nous a dépouillés tous? » Et tous chevauchèrent vers elle, violemment, et firent tomber de sa chevelure la fraîche couronne; et ils allaient lui arracher la dépouille, et allaient ainsi la déshonorer; mais Méléagre, comme un lion familier qui s'irrite, s'élance contre eux, les sépare, et de mêm qeue le feu fend le bois, il les divise et les repousse; mais elle ne leva pas la main pour frapper; et cet homme-ci d'abord, Plexippus, s'écriant : « Ceci pour l'amour de vous, chère Atalante! » courut à Méléagre, qui, levant l'épieu, lui transperça la joue. Alors Toxeus vint à son secours, muet; mais son épieu parlait: mots vains et violents, sans fruits; car la terre le sentit tomber, lui aussi, percé de part en part; et l'écume de son cheval blanchit la face de ton fils, le

meurtrier. Et ceux-ci tués, tous se turent, immobiles ; mais Œneus ordonna de les porter ici, eux que le ciel fit orgueilleux dans leur mort, et insensés; car ils méprisèrent le sort et tombèrent. Et tous passèrent, et elle, digne d'être honorée, fut honorée par tous les hommes, étant révérée par le ciel.

ALTHÉE. — Que dites-vous, femmes ? Tout ceci n'est-il pas bien fait?

LE CHŒUR. — Nulle action n'est bonne que Dieu n'y ait part.

ALTHÉE. — Mais point de part ici ; vous n'avez rien de commun avec ceux-ci, mes frères nés ; vous ne les connaissez pas, comme moi qui étais leur sœur, victime que leur mort a tuée. Je voudrais être morte pour eux, car cet homme mort s'est promené avec moi, enfant près d'une enfant, et sa main tendre et son bras se faisaient le faible soutien de mon pied plus faible encore ; il me tenait et me conduisait doucement, et me montrait l'or et l'acier, et les formes brillantes du miroir, et des couronnes claires, et toutes les belles choses ; et il lançait des lances légères, et m'apportait de jeunes chiens se pressant à mes pieds, et jetant leurs têtes familières contre ma poitrine de petite fille, et m'amusant par leurs grands yeux. Et ces jours s'en allèrent, et ceux-ci sont amers, et je suis une reine stérile, une sœur misérable, une créature de douleur, mère de nombreuses malédictions ; et elle aussi, ma sœur Léda, là-bas au-delà des mers, ses beaux fruits autour d'elle, et son seigneur irréprochable me maudiront, disant : « C'est un chagrin et non un fils, sœur, qui a été porté par toi, ou plutôt un feu brûlant, un tison consumant ta propre âme et la mienne. »

Mais vous, fils de Thestius, réjouissez-vous, car vous aurez pour le feu des funérailles un bois comme aucun roi n'en a ; et une flamme qui, une fois éteinte, ne sera pas ravivée par l'huile, ni rallumée par le souffle, ni rafraîchie par le vin ; plus précieuse que l'or fin, et que de nombreuses vies d'hommes errants.

LE CHŒUR. — O reine, tu as encore avec toi des objets dignes de ton amour : ton époux, et la grande force de ton fils.

ALTHÉE. — Qui me donnera des frères tandis que je suis vivante? Qui les portera ? Qui les mettra au monde pour remplacer ceux-ci ? Nos pères et nos frères ne sont-ils pas unis dans notre cœur ? Aucun homme leur est-il comparable ? Et les miens ne sont-ils pas ici, tués ? N'avons-nous pas été élevés ensemble, lui et moi, nourris de fleurs comme les abeilles se nourrissent, avec le lait maternel pour miel ? Et cet homme-ci, mort aussi, l'épieu de mon fils entre les côtes, ne nous a-t-il pas vus, nés après lui, rire les lèvres pleines, ne riait-il pas à notre rire, par amour ? Alors il n'y avait pas au monde de fils, ni d'épieus, ni de femmes au pouvoir mortel, mais les dieux nous laissaient vivre des jours purs de tout ceci. Je voudrais être

morte non mariée, et n'avoir pas enfanté de glaive pour le tourment du monde ; car ceux-ci qui me disaient autrefois de douces paroles et qui m'aimaient, ne me parleront plus, ne m'aimeront ni ne me regarderont plus ; et de toute ma vie, je ne les entendrai ni ne les verrai vivants. Et moi-même, vivante, comment vivrai-je désormais ? Avec mon fils, comment vivrai-je cette vie : savoir ce qui a été, désirer ce qui ne sera pas, chercher des regards morts, écouter des lèvres mortes, et tuer mon propre cœur à me les rappeler ; et de ces yeux qui voient leur meurtrier vivant, pleurer, et me tordre les mains qui le prendront par la main ? Comment supporter mes songes qui me feront entendre des voix trompeuses, sentir les baisers de bouches trompeuses, et le son imaginaire des pieds qui ne marcheront plus ? Puis m'éveiller et n'entendre peut-être que leurs propres chiens, dans un sommeil misérable pleurant les maîtres morts ; voir leurs épieus, leurs lits, leurs sièges, et tout ce qui fut à eux, et le lieu de leur vie, et ne pas les voir eux-mêmes ? Les chiens et les chevaux vont gémir, languir avec des yeux étranges, dresser leurs oreilles affamées, mourir de faim, le cœur défaillant pour leurs chers maîtres, et moi, je ne m'en soucierai point ? Et ces créatures aveugles abandonneraient la vie par amour, et je vivrais ? Certes, la mort est quelquefois meilleure que la vie ; la mort est préférable pour lui, pour eux et pour moi ; car si les dieux les avaient frappés, il se pourrait que je l'endurasse ; s'ils étaient tombés dans la guerre, ou par les embûches et les couteaux d'une mort secrète, frappés dormants par des mains mercenaires, cela aussi, j'aurais forcé mon âme à le souffrir ; ou bien cette chasse, si elle les avait fait tomber, sous la défense ou sous la dent, déchirés, sanglants, foulés, brisés ; car toutes les morts, honorables ou vengées d'un pied facile et suivies de la main des dieux rapides, toutes, sauf celle-ci, sont tolérables ; mais n'ayant pas combattu pour leur doux pays, ne s'étant pas sacrifiés, les voici morts ; sinon je n'aurais pas répandu tout mon cœur par mes yeux ; mais me hâtant, j'aurais, comme il est juste, tué leur meurtrier en expiation, ou j'aurais jonché de fleurs leur bûcher, et suspendu des couronnes sur leur tombe, et chanté leur mémoire, et j'aurais vu leur gloire plus enflammée que leurs cendres ; car toutes les vierges, tous les hommes seraient venus ici, et des lèvres pures, des chants seraient tombés sur eux, et des larmes des yeux héroïques ; et leur mort aurait été une vie immortelle ; mais maintenant, ce n'est point par une main mercenaire, ni par le glaive étranger, c'est par leurs propres parents qu'ils sont tombés, pendant la paix, après un grand péril, sans amis au milieu des amis, par des mains haïssables qu'ils aimaient ; et comment mes mains toucheront-elles ces mains, revenues rougies, mais non par la guerre, ces mains fatales

de la vendange des veines des hommes, des hommes morts, mes frères? Pourront-elles, ces mains, se laver, non point des taches de fête d'un vin sans joie, et tenant ma main, mêler leur sang avec moi, tandis que mon sang les souille? Comment pourrai-je dire « fils » moi qui ne suis pas sœur? La nuit et le jour, ne serons-nous pas assis, nous haïssant l'un l'autre, et pensant des pensées détestables? Ne vivrons-nous pas, lesyeux baissés par la honte, humiliés, marchant lentement d'un pied craintif, chacun de nous sans paroles de reproche, chacun de nous coupable sans être accusé, et sans un mot outragés l'un par l'autre? Et je te laisserais vivre, je te verrais vigoureux, je m'entendrais louer par les hommes à cause de toi, alors que tu n'as pas voulu laisser vivre ceux-ci, que nul ne louera jamais? Ceux-ci seraient morts, sans être pleurés ni secourus, et tout cela à cause de toi? Vivants, ils étaient doux pour moi, et mon cœur qui les désirait, et qui alors était satisfait, est maintenant affamé; et ces morts me manqueront toujours jusqu'au jour de ma mort. Car toutes les choses et tous les hommes peuvent renaître; oui, les dieux peuvent prendre et donner fils pour fils, mais jamais plus ils ne rendent le frère ou la sœur.

(A continuer.)

A.-C. SWINBURNE

(*Traduction de* P. TIBERGHIEN.)

RIMES D'OMBRE

I

FATUM

Aimerons-nous toujours ce qui nous fait souffrir,
Les cœurs capricieux, les candeurs éternelles
Et l'alcool meurtrier des amours éternelles?
— Nous adorons les dieux parce qu'ils font mourir.

Ta beauté me torture et je ne puis te fuir,
Ange mystérieux des hontes fraternelles,
Sombre et terrible fleur des ténèbres charnelles,
Morne comme une plaie impossible à guérir.

J'attire les serpents dont je crains la morsure;
Je rampe dans les puits où me guette la peur;
J'aiguise les couteaux qui perceront mon cœur.

Ah! j'ai reçu la vie ainsi qu'une blessure
Dont les lèvres jamais ne se doivent fermer.
Et je hurle à la mort lorsque je veux aimer.

II

HALLUCINATION

Quelqu'un a dévissé le sommet de ma tête;
Mon cerveau rouge luit comme une horrible bête.

Sac vineux d'une pieuvre énorme, il s'arrondit,
Il palpite, il s'agite et tout à coup bondit,

Traînant de longs filets de nerfs tentaculaires,
Il nage, peuplant l'air de suçoirs circulaires.

Il nage éperdument, menaçant, triomphant,
Dans les lieux fréquentés par la femme et l'enfant.

Ses lourds et sombres yeux, tout de braise et de soie,
Brillent hideusement lorsque passe une proie.

Malheur aux jeunes fronts fiers, rêveurs et pensifs :
La bête les enlace en ses nœuds convulsifs.

Elle a faim de la pulpe où saignent les idées
Et son bec dur se plaît aux têtes bien vidées.

Elle dévore tout : rêves, craintes, désirs,
La neige des vertus et le feu des plaisirs.

Et, le repas fini, la monstrueuse bête
Rentre, pour digérer et dormir, dans ma tête.

IWAN GILKIN

LITTÉRATURE RUSSE

POÉSIES DE TUTCHEW *(suite)*.

XVI

Les larmes.

Mes amis, j'aime à caresser des yeux — ou la pourpre des vins scintillants, — ou le rubis aromatique des fruits entre les feuilles.

J'aime à voir la création — plongée dans le printemps — quand le monde s'est endormi dans les parfums, — et qu'il sourit à travers le rêve.

J'aime le visage de la beauté — quand il est enflammé par l'air printanier — qui soulève tantôt la soie de ses boucles, — tantôt s'enfonce avec volupté dans les fossettes de ses joues !

Mais que sont tous les charmes de la reine de Paphos, le jus de la treille, le parfum des roses — auprès de toi, sainte fontaine des larmes, — rosée de la divine aurore !...

Le rayon céleste joue en elles, — et, se réfractant à travers les gouttes de feu, — dessine des arcs-en-ciel vivants — sur les nuages orageux de l'existence.

Et à peine, ô ange des pleurs, touches-tu — de tes ailes les yeux des mortels, — que déjà le brouillard est dissipé par les larmes — et que le ciel des visions séraphiques se déploie — tout à coup devant nos regards éblouis.

XVII

Je traversais les champs de la Livonie. — Autour de moi tout était si morne : le fond incolore des cieux, la terre sablonneuse, — tout cela rendait mon âme pensive... — Je songeais au passé de cette triste terre, — à cette époque sombre et sanglante — quand ses fils, prosternés dans la poussière, — baisaient l'éperon du chevalier. — En te contemplant, toi, fleuve désert — et toi, forêt riveraine, — vous, pensais-je, vous êtes venus de loin, — ô vous — les compagnons de ce passé.

Certes, à vous seuls il a été donné — d'arriver jusqu'à moi des bords de ce monde trépassé...

Ah, si je pouvais obtenir de vous — une réponse, ne fût-ce qu'à une seule de mes questions !...

Mais sur les temps de jadis, ton monde, ô nature, — se tait avec un sourire équivoque et mystérieux : — Semblable en cela à l'adolescent, témoin des sortilèges nocturnes, — et qui garde sur eux, durant le jour, un silence obstiné.

XVIII

Le Printemps.

1

Si lourde que soit la main du sort ; — si décevante que soit l'illusion ; — si profondes que soient les rides qui labourent le front ; — si ulcéré le cœur ; — et si sévère l'épreuve à laquelle on est soumis, — qui est-ce qui résiste devant le souffle — et la première rencontre du printemps?

2

Le printemps, lui, ignore votre existence, — la vôtre, celle de la tristesse et du mal ; — dans son regard brille l'immortalité, — et sur son front il n'y a point de rides. — Soumis uniquement à ses propres lois, — il descend, à l'heure convenue, vers nous, — lumineux, indifférent et bienheureux, — ainsi qu'il convient aux divinités.

3

Il fait pleuvoir des fleurs sur la terre, — il est frais comme le tout premier printemps, — et, en existait-il un autre avant lui, il l'ignore complètement. — Dans le ciel flottent beaucoup de nuages, — mais ces nuages sont à lui, — car il ne trouve nulle part les traces — de l'existence des renouveaux évanouis.

4

Les roses soupirent-elles après le passé ; — le rossignol chante-t-il en son honneur ; — l'aurore verse-t-elle sur le passé ses larmes odoriférantes ; — et la terreur d'une fin inéluctable — fait-elle tomber de l'arbre une feuille seulement? — Non, leur vie, comme l'océan sans bornes, — est toute répandue dans le présent !

5

Jouet et victime de la vie particulière, — viens ça et répudie la tromperie des sentiments ; — jette-toi, courageux et autoritaire, — dans cette mer vivifiante ! — Viens, viens laver ta poitrine de martyr — dans cette onde éthérée ; — Viens participer, ne fût-ce qu'un instant, à la vie universelle et divine !

Traduit du russe par L. WALLNER

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Docteur Pascal, par Emile Zola. Paris, Charpentier. — *Valbert*, par Téodor de Wyzewa. Paris, Perrin. — *Vathek*, par Beckford. Paris, Perrin.

I

M. Emile Zola vient de publier le vingtième et dernier volume de son histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire. *Le Docteur Pascal* clôt et résume la série des *Rougon-Macquart*. Ce roman final contient deux œuvres superposées : une étude soi-disant scientifique donnant les conclusions de l'auteur, et une étude de passion, qui n'a qu'un rapport très arbitraire avec la première. Dans l'une, le docteur Pascal expose ses théories sur l'hérédité ; dans l'autre, M. Zola raconte les amours incestueuses de Pascal Rougon et de sa nièce Clotilde.

L'étude de passion est à la fois banale et répugnante. C'est sale, ça prend de la place, et ça manque complètement d'intérêt. Pascal Rougon, qui a soixante ans, devient un jour l'amant de sa nièce, qui a vingt-cinq ans, et qu'il a élevée comme si elle était sa fille. Cette dernière circonstance ajoute une ordure et une invraisemblance de plus à l'histoire ordurière et invraisemblable de cette coucherie, à laquelle les amants préludent par d'interminables discussions religieuses et scientifiques. Car si Clotilde, au point de vue de la science, est l'élève docile et passive du docteur, elle combat, de toutes ses forces de chrétienne et de catholique, l'incrédulité et l'athéisme de son oncle Pascal. La polémique religieuse à laquelle se livrent les futurs amants est d'ailleurs un chapitre d'une drôlerie inconsciente, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, les lieux communs à la Homais du libre-penseur ou les extravagances de la prétendue dévote.

Clotilde s'offre à son oncle parce que, à la suite du colloque religieux, le docteur, entraîné par l'espoir de la convaincre à ses théories scientifiques, lui révèle, en lui montrant le fameux arbre généalogique, les hontes et les misères des Rougon-Macquart. Dans *la Faute de l'abbé Mouret*, il y a aussi un arbre entremetteur ; mais c'est un arbre réel. Dans *le Docteur Pascal*, l'arbre entremetteur est sur le papier. La pauvrette, un instant terrifiée, a quelques songeries sous cet arbre allégorique, puis, prenant héroïquement son parti, elle y grimpe, oblige son oncle à y grimper avec elle, et, sur la plus haute branche, ils s'empressent, pour obliger M. Zola, de faire un petit Rougon qui réhabilitera la famille.

Pourquoi Clotilde agit-elle ainsi ? M. Zola néglige de nous l'apprendre. Quant à moi, je renonce à deviner. Cette jeune fille pieuse qui, brusquement initiée aux stupres et aux crimes de sa famille, — une famille d'Atrides bourgeois, — rompt avec ses idées religieuses pour devenir la

concubine de son oncle, et pour ajouter un édifiant chapitre à l'histoire, suffisamment édifiante pourtant, des *Rougon-Macquart*, est une créature incompréhensible, une poupée qui dit « mon maître » et « mon oncle », lorsque M. Zola presse le ressort. Si elle était vivante, elle irait frapper à la porte d'un couvent. M. Zola nous l'exhibe frappant à la porte de la chambre à coucher de son oncle. L'arbre généalogique fait de ces miracles.

J'ai signalé les chapitres consacrés aux discussions scientifiques et religieuses entre Clotilde et Pascal Rougon. Ils possèdent une *vis comica* peu ordinaire, et j'en recommande la lecture aux mélancoliques. Toutefois, j'ai peur qu'ils ne soient éclipsés, à ce point de vue, par l'étonnant récit de la mort d'Antoine Macquart, Cette « crapule d'oncle », comme dit son neveu Pascal, meurt de combustion spontanée. Le vieil ivrogne s'endort la pipe à la bouche. La pipe tombe, le tabac enflammé se répand, et l'oncle brûle. Félicité Rougon voit Antoine s'allumer, mais elle se garde bien de l'éteindre. Lorsque Pascal pénètre dans la bastide de l'ivrogne, il ne reste rien de l'oncle, sinon sa pipe, restée ironiquement intacte Et le docteur s'écrie, « en élargissant la scène de son geste vaste » — procédé économique que je signale en passant aux directeurs de théâtre — : « Moi, je la trouve superbe, cette mort, pour ce vieux bandit d'oncle, qui a mené, mon Dieu ! on peut bien le dire à cette heure, une existence peu catholique... Et le voilà qui meurt royalement, comme le prince des ivrognes, flambant de lui-même, se consumant dans le bûcher embrasé de son propre corps ! .. Vois-tu cela ?... Être ivre et ne pas sentir qu'on brûle, s'allumer soi-même comme un feu de la Saint-Jean (*sic*), se perdre en fumée, jusqu'au dernier os !... Hein ? Vois-tu l'oncle parti pour l'espace, d'abord répandu aux quatre coins de cette pièce, dissous dans l'air et flottant, baignant tous les objets qui lui ont appartenu, puis s'échappant en une poussière de nuée par cette fenêtre, lorsque je l'ai ouverte, s'envolant en plein ciel, emplissant l'horizon... Mais c'est une mort admirable ! disparaître, ne rien laisser de soi, un petit tas de cendre et une pipe, à côté !... »

N'est-ce pas adorable de lyrisme ? Et cette apologie de l'auto-crémation involontaire n'est-elle pas une des pages les plus étourdissantes de M. Emile Zola ?

Mais j'ai hâte d'en venir à la partie doctrinale de l'œuvre, digne assurément de la partie romanesque. La partie doctrinale, envisagée dans son ensemble, a l'air d'une immense étude sur M. Zola, étude que personne ne s'est encore avisé d'écrire selon le désir de M. Zola, et que M. Zola, pour supprimer tout intermédiaire, aurait pris le parti d'écrire lui-même. Lucullus y traite royalement Lucullus.

M. Zola s'y contredit avec la grâce qui lui est particulière. « Oui, se fait-il dire par Pascal, cela est aussi scientifique que possible... Je n'ai mis là que les membres de la famille, *et j'aurais dû donner une part égale aux conjoints, aux pères et aux mères, venus du dehors, dont le sang s'est mêlé au nôtre et l'a dès lors modifié*... N'est-ce pas beau, un pareil ensemble, un document si définitif et si total, où il n'y a pas un trou ? On dirait une expérience de cabinet, un problème posé et résolu au tableau noir !... »

Un beau document définitif et total, en effet, qui est cependant incomplet! Un beau problème, en vérité, mais dont l'auteur reconnaît avoir négligé l'une des données! Il aurait dû dresser l'arbre des conjoints, mais il ne l'a pas fait. Voilà une belle expérience! Voilà une magnifique solution qui ne résoud rien du tout!

D'où vient le contrebandier Macquart, l'amant d'Adélaïde Fouque? Où est son arbre? Quelle part d'hérédité apporte-t-il à Ursule et à Antoine Macquart, ses enfants? Où est l'arbre du premier Rougon, le « lourd et placide jardinier »? Où sont les arbres de Justine Mégot, de Rosalie Chavaille, de Renée Béraud, du père inconnu d'Angélique Rougon, etc.? Où enfin celui d'Adélaïde Fouque, et de quel droit M. Zola dit-il que toutes les misères de la famille sortent de « la lésion nerveuse première » de cette détraquée? L'hérédité n'existait donc pas avant elle?

C'est ce que M. Zola appelle un document « sans trou ». Et cependant, il reconnaît que « les éléments nouveaux apportés par les conjoints, les accidents et la variété infinie des mélanges doivent très rapidement effacer les caractères particuliers, *de façon à ramener l'individu au type général* ». Mais Adélaïde Fouque, telle que M. Zola nous la dépeint, n'est pas ramenée au type général, puisque c'est une détraquée. D'autre part, les derniers rejetons de la famille, Louis Coupeau, Jacques-Louis Lantier et Charles Rougon, ne s'y ramènent pas davantage. Reste l'enfant inconnu, le fils de Pascal et de Clotilde, que ses parents se représentent comme un rédempteur, mais que nous ne connaîtrons jamais que par ses vagissements du dernier chapitre. M. Zola n'ose pas même nous le montrer, et nous ignorerons toujours s'il est ramené au type général. Où est la conclusion, s'il vous plaît?

Si M. Zola inclinait vers l'hypothèse de l'enfant rédempteur, elle serait d'ailleurs peu acceptable. L'enfant inconnu naît d'un vieillard, déjà malade au moment de la conception. Il serait surprenant, on en conviendra, que l'enfant d'un vieillard malade fût un modèle d'équilibre moral et physique. Cet enfant tardif, ce vieillard l'a de sa nièce! Et sur la tête de ces amants incestueux plane la redoutable hérédité d'une race épuisée!

M. Zola nous la baille belle, avec son roman expérimental. Rien n'est moins probant, rien n'est moins scientifique que cette lourde série de romans physiologiques, dont l'argumentation incohérente n'est pas même capable de résister à quelques questions posées par un enfant d'intelligence moyenne. L'expérimentation de M. Zola ne prouve rien, car ses documents sont incomplets et contradictoires. Ils seraient inattaquables qu'ils ne démontreraient rien encore, car il n'est pas scientifique de conclure d'un seul cas particulier au général. Au point de vue doctrinal, *le Docteur Pascal* achève la banqueroute intellectuelle de M. Emile Zola.

Littérairement, l'œuvre porte, comme il est juste, la peine des préoccupations scientifiques de l'auteur. M. Zola n'a pas renoncé à sa lourde phrase monotone, qui coule comme un fleuve aux ondes épaisses. Le limon augmente de livre en livre, et le style, qui eut parfois de la force, devient boueux.

« Ah! l'animalité, s'exclame quelque part Pascal Rougon, tout ce qui se traîne et tout ce qui se lamente au-dessous de l'homme, quelle place d'une sympathie immense il faudrait lui faire, dans une histoire de la vie! » M. Zola applique ces paroles à l'animalité des animaux. Cette sympathie dont il parle, qu'il éprouve quelquefois et qui lui a inspiré, de-ci de-là, une page émue, il a eu tort de l'étendre à l'animalité... humaine. Il n'a vu qu'elle; son regard ne s'élève pas plus haut que le nombril de ses personnages, et la place qu'il a faite à la bête, parlante ou non, est plus grande qu'il le croit. L'odeur animale qui se dégage de ses romans est d'ailleurs faite pour flatter la grande majorité des narines contemporaines. C'est à elle d'une part, et à la médiocrité du style, de l'autre, que M. Emile Zola doit le succès et la célébrité. La gloire durable s'acquiert à la façon d'un Flaubert, d'un Leconte de Lisle ou d'un Taine. M. Emile Zola est l'élu d'une espèce de plébiscite de toutes les ignorances et de toutes les médiocrités. C'est le vrai romancier du suffrage universel.

II

L'auteur de *Valbert ou les Récits d'un jeune homme*, M. Téodor de Wyzewa, n'est pas le romancier du suffrage universel. Comme Valbert, son héros, M. de Wyzewa est un intellectuel, et la patrie des intellectuels, c'est la solitude. Ce n'est pas à dire, pourtant, qu'il n'aime pas à s'expatrier. Mais il le fait intellectuellement, et aux yeux de la foule, les intellectuels demeurent invisibles. L'anneau de Gygès s'élargit pour eux : au lieu de l'avoir au doigt, ils le portent autour de leur vie. Ils ont beau se mêler à l'action, leur action n'est pas aperçue. Tout au plus peuvent-ils communiquer leur pensée à des êtres plus sentimentaux et plus instinctifs, qui sont leurs intermédiaires auprès de la masse.

M. de Wyzewa a-t-il trouvé, ou trouvera-t-il ces intermédiaires, je l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'après quelques tentatives littéraires peu consistantes, il s'est proclamé chrétien. J'ai dit naguère, ici même, ce que je pense de ce christianisme-là. M. Téodor de Wyzewa s'est converti sur le chemin de Bayreuth. Il est résulté de cette conversion des contes qui ne me paraissent pas toujours édifiants, et qui auraient eu quelque succès auprès des hommes sensibles du XVIII^e^ siècle. Je ne voudrais pas raviver la querelle que j'ai cherchée à M. de Wyzewa. Je me contenterai de faire remarquer que cet intellectuel est en pleine révolte contre l'intellectualité. La pensée, selon lui, est un poison qui engendre l'égoïsme. Il faut s'abêtir, selon le conseil de Pascal, afin de revenir à la compassion et à l'amour.

Je ne discute point, je constate. Au fond, je crois que M. de Wyzewa est un sophiste très évangélique. Comme le dit fort bien M. Pierre Quillard dans le *Mercure de France*, « à supposer que la compassion puisse donner à un pur niais la science de l'humanité souffrante, il ne s'ensuivrait pas que la sottise fût la condition nécessaire de cette vertu ».

Quoi qu'il en soit, de pareilles prédications ne sont pas de celles qui,

actuellement en France, rendent célèbre le prédicateur. Quant aux esprits d'élite, ils se réservent, et M. de Wyzewa ne pourrait pas les en blâmer. Il a montré, certes, une très vive intelligence; sa culture est, je pense, réelle et profonde; mais il a déjà eu tant d'avatars, il a montré tant de mobilité, de souplesse, et parfois d'ironie voilée! Le plus exquis chef-d'œuvre de de M. Téodor de Wyzewa, c'est d'avoir passé, sans transition, de *la Revue indépendante* et de *la Vogue* au *Figaro* et à *la Revue des Deux-Mondes*, et de n'y avoir pas détonné. Ecrire les *Contes chrétiens* et *Valbert*, après avoir été le commentateur et l'admirateur exclusif de M. Stéphane Mallarmé, cela n'est pas non plus à la portée d'un être banal. Mais tout cela est d'un esprit qui inquiète un peu, et cette inquiétude, on dirait que M. de Wyzewa, loin de vouloir la dissiper, s'ingénie à l'entretenir. Cet évangéliste connaît Renan, et on le soupçonne de dilettantisme.

Valbert sera lu avec intérêt par tous ceux qui suivent le curieux mouvement de renaissance religieuse qui se produit aujourd'hui, en France et ailleurs, parmi la jeunesse lettrée. Peut-être seront-ils un peu déçus; mais si *Valbert* ne leur paraît pas très convaincant, ils trouveront dans ses récits une curieuse psychologie de la race slave.

Le roman de M. Téodor de Wyzewa est écrit élégamment et négligemment, avec plus de négligence que d'élégance, à la façon des contes du XVIII^e^ siècle dont les auteurs écrivaient... comme tout le monde. Aussi m'en voudrais-je si je le comparais, ne fût-ce qu'un instant, à la petite merveille qui s'appelle *Vathek*. Voici un conte oriental qu'un écrivain anglais du XVIII^e^ siècle, le fils du lord-maire Beckford, écrivit en français, pour se divertir. Or, il se trouve que ce divertissement, qui coûta trois jours de travail à l'auteur, est un des chefs-d'œuvre de la littérature légère du XVIII^e^ siècle. Plus coloré que les *Mémoires* d'Hamilton, il est tout aussi français. Je vais sans doute choquer, encore une fois, de considérables marchands de pathos, mais que m'importe! *Vathek* prendra place définitivement dans les bonnes bibliothèques, celles qui contiennent seulement les quelques livres qui dispensent de lire tous les autres.

Il faut savoir gré à M. Stéphane Mallarmé d'avoir rendu *Vathek* au public pour lequel il fut écrit.

ALBERT GIRAUD

Au prochain numéro : *Pages de Joie*, *la Ronde du Trouvère*, *Idylles joyeuses*, *les Opales*, *Premières Poésies*, *Rêves des Heures lentes*, *Esotérisme et socialisme*, *Histoire des Lettres belges d'expression française* et *le Pouah de Senteur*.

MEMENTO

L'Exotisme littéraire. — Au mois de juin dernier, dans un article intitulé *Pelléas et Mélisande à Paris*, nous écrivions :

« S'il en est autrement, si la tradition nationale est affaiblie, si l'esprit national est endormi, le contact de l'art étranger sera dangereux et pourra même devenir mortel. Au lieu d'enrichir la littérature nationale de sentiments nouveaux et d'idées nouvelles en les acclimatant, en les adaptant au génie propre de la race, c'est celui-ci que l'on violente; on lui impose des formes auxquelles il répugne en même temps que l'on brise les formes lentement élaborées par le travail vivant des siècles; on infuse dans les cerveaux des sentiments qui en détruisent l'équilibre et la santé; on injecte dans les veines un sang qui empoisonnera tout l'organisme; en place de substances assimilables et fortifiantes, on jette dans les estomacs des matières toxiques dont l'effet lent ou rapide sera infailliblement délétère.

Or, telle est aujourd'hui, en France, la situation. L'exotisme n'y est plus une curiosité normale et fortifiante; c'est une maladie qui ronge les forces propres des lettres françaises. On ne se borne pas à prendre connaissance de l'art étranger et à en honorer les chefs-d'œuvre; on se sert de l'art étranger et de bien autre chose, hélas! que ses chefs-d'œuvre, pour attaquer ce qui fait la vie et la santé de l'art français. En cette occurence, la littérature française ne conquiert pas, elle est envahie. Voilà le danger. Nous l'avons signalé à mainte reprise et nous estimons que ceux qui le signalent aujourd'hui en France accomplissent un devoir. »

Au moment où paraissaient ces lignes, plusieurs personnes n'y voulurent voir qu'exagération et pessimisme. Nous prions ces bienveillants optimistes de lire ce que M. Mauclair vient de publier dans le *Mercure de France* (septembre) à propos de *Sollness le constructeur*, le dernier drame d'Ibsen :

« Depuis quelques années, nous avons été pris entre trois colosses : Tolstoï, Wagner, Ibsen. Et malgré les cris, cela est inéluctable. Il faut que cela triomphe : nous en serons broyés ou nous en serons vivifiés, selon la pureté des natures. Pour moi, j'irai vers le Nord avec joie. Ah! certes, la *Valkyrie* de-ci, *Pelléas et Mélisande* de-là, faisaient crier à l'invasion germanique le patriotisme salarié de nos ordinaires Pessard. *Eh bien! oui, c'est bien prouvé maintenant, nous nions l'esprit national.* Tous nos pères spirituels, ceux que je viens de nommer, et Carlyle, et Hegel, et Fichte, et toute la musique, de Bach à Wagner, de Schumann à Borodine, tous sont étrangers : et Rossetti et Swinburne, et encore Nietzsche et tous! Donnez-nous autre chose que Dumas, Vogüé et Coppée — ou renoncez-vous, et nous crierons vers le Septentrion, au moins pour « mourir en beauté ».

Ecoutez ces cris : « Nous nions l'esprit national!! Tous nos pères spirituels sont étrangers!! . Nous crierons vers le Septentrion !!... »

Est-ce que vraiment nous exagérions?

D'autres jeunes écrivains français voient, comme nous, le danger. Nous n'en voulons pour preuve qu'un excellent article de M. Rebell, publié dans *l'Ermitage* du mois de septembre. Par malheur, M. Rebell ne se borne point à énoncer quelques vérités générales excellentes, il les fait servir de préface à un éloge de M. Moréas auquel nous ne pouvons nous associer. Mais négligeons la queue de l'article, — *desinit in piscem*, — et reproduisons-en l'excellente page que voici :

« Nos poètes ont beau dédaigner toute vision simple et prétendre ne s'occuper que de l'Idée pure, leur idée est faite ainsi que toutes les autres idées de représentations de choses. Or, comme cette représentation de choses est chez eux très limitée, qu'ils ne connaissent point les champs ni ne veulent voir les villes, comme ils méprisent le détail d'un paysage aussi bien que les complexités d'une âme et que, par principe, l'intuition dans leurs vers doit remplacer toute science, il leur arrive de refaire sans cesse les uns après les autres la même synthèse; ils réalisent ainsi une poésie qui, loin de nous émouvoir, nous rappellerait plutôt les froides abstractions de Guillaume de Lorris. Leur mêlée d'images produit sur nous l'effet d'un

bariolage de couleurs : elle nous éblouit sans nous laisser une impression d'ensemble, de telle sorte qu'il serait aisé, sans nuire au poème, de changer de place un vers ou même une strophe entière.

Un tel mépris des lois de la composition s'accompagne fatalement d'un mépris pour l'art d'écrire. Du moment que la poésie est une vision particulière, un rêve où l'auteur recrée pour lui seul le monde au hasard de sa fantaisie, sans s'occuper si ses idées se groupent logiquement, sans considérer l'exactitude des rapports, il semble naturel qu'il se préoccupe peu de la langue. Paul Verlaine d'ailleurs n'a-t-il pas mis la poésie en dehors de la littérature? Que le poète soit musicien et qu'il « suggère » cela suffit.

Aussi me suis-je souvent demandé pourquoi les symbolistes employaient des mots français : ils eussent témoigné de plus d'originalité en se servant de termes qu'eux seuls eussent compris.

S'ils étaient encore réellement des musiciens! mais leur musique est bien étrange. Ils ont voulu innover — avec leur seul instinct d'homme de génie pour guide. Ils se disaient : « Voici un rythme neuf qui doit être beau, puisque je l'ai découvert. » C'est ainsi que les enfants étalent de l'encre sur du papier et s'émerveillent ensuite des bizarres dessins qu'ils ont obtenus.

Mais cette poésie de hasard, dédaigneuse de toute tradition parce qu'aventurière et sans race, qui n'a point découvert de nouvelle beauté ni créé pour les intellectuels de féconds enthousiasmes, cette poésie larmoyante de Pierre ou de Paul ne durera pas plus que la sensibilité maladive, l'imagination affolée qu'elle reflète. Et si un moment elle s'impose au public ahuri qui la confondra avec celle de M. de Montesquiou, elle ne peut prétendre conquérir des esprits amoureux de noblesse souriante et de beauté simple, qui n'estiment point une œuvre d'art à la frayeur ni à l'étonnement qu'elle leur a causé.

Il est nécessaire d'entretenir cette aversion qui commence à se manifester chez les hommes de goût. Leur indulgence a jusqu'ici autorisé les pires excentricités. Le symbolisme a été dans l'histoire de notre poésie une singerie d'enfant qui a failli détruire toute grâce naturelle. Quelle peine ont pris tous ces poètes pour ne pas écrire en français. Il n'est que temps de se corriger de ces grimaces dont notre art bientôt ne pourrait plus perdre l'habitude. »

— « Il ne s'agit pas d'absorber des aliments, mais de les digérer », dit encore M. Rebell. C'est la thèse même que nous développions dans notre article du mois de juin. M. Rebell dit encore très bien : « Balayons loin de notre intelligence cette énorme bêtise : *L'art n'a pas de patrie!* — L'art est l'apanage de certains peuples; l'Italie et la France ont hérité de ce génie admirable de la Grèce dont s'inspirèrent, sans être infidèles d'ailleurs à celui de leur nation, un Keats, un Gœthe. Mais lors même que le génie gréco-latin serait inférieur, nous n'en serions pas moins obligés de nous en tenir à lui en acceptant ses qualités et ses défauts, car le renier, ce serait renier notre race et par là-même notre individualité. Sans parler des influences héréditaires, l'usage du français, la lecture depuis l'enfance de livres écrits en cette langue ont donné à notre pensée certaines formes qu'elle gardera toujours : que nous l'alimentions parfois de la pensée allemande ou anglaise, je l'admets, mais encore devons-nous faire nôtres les éléments nouveaux que nous y introduisons et répudier ceux qui ne se prêteraient point à cette transformation. »

Les affiches. — Tous nos compliments à l'administration des chemins de fer de l'Etat, qui a eu l'heureuse idée de mettre au concours le projet d'affiche-réclame pour la ligne Ostende-Douvres et qui a organisé une exposition très intéressante des envois qu'elle a reçus. Les artistes seront certainement reconnaissants à cette administration des procédés corrects et courtois, sur lesquels plusieurs comités d'exposition pourraient utilement se régler. Nous les recommandons particulièrement au comité de l'*Exposition Universelle d'Anvers* pour 1894.

Ce comité met au concours une affiche qui doit avoir la dimension réglementaire de 80 centimètres sur $1^m,15$.

Or, pour un projet de cette dimension, voici les conditions généreuses et aimables du comité :

La Société anonyme de l'Exposition d'Anvers en 1894 fera choix, avant le 31 juillet, de trois projets auxquels seront accordés, d'après ordre de mérite, des primes de 300, 150 et 50 francs.

Ces projets primés appartiendront en

pleine et entière propriété à la Société de l'Exposition qui pourra les modifier, les utiliser et les reproduire dans telles conditions qu'elle jugera convenir à son service de publicité (exposition, distribution, reproduction sur format réduit ou non, en Belgique et à l'étranger, en tel nombre, en telle langue et sous quelque forme que ce soit) et sans autre redevance que le montant de la prime une fois payée.

L'Art moderne a publié un « Hommage à Victor Hugo » dont le grand poète eût été médiocrement flatté.

Voici quelques pierres détachées de ce monument :

« Il (Hugo) héritait d'une langue neutre que les Baour et les Viennet et les Delille, *sous prétexte de correction, de grammaire et de syntaxe,* stérilisaient opiniâtrement... On la disait très française, bien qu'elle n'eut aucun caractère... Hugo la prit, la cassa et la broya. »

Celui qui a écrit ces lignes possède le génie de l'inexactitude. Ce n'est nullement sous prétexte de grammaire, de syntaxe et de correction que les néo-classiques stérilisèrent la langue. C'est la recherche du mot noble et de la périphrase, le souci, poussé à l'excès, de ne plus exprimer que par des termes généraux les aspects généraux de l'humanité et du monde qui fit aboutir la littérature classique au règne des Campistron et des Viennet. Aussi les romantiques cultivèrent-ils avant tout le mot propre, le terme pittoresque, ce que Boileau appelait le style bas. Et s'ils se révoltèrent contre la tragédie racinienne et la règle des trois unités, c'est afin de pouvoir montrer sur les planches des héros moins abstraits et plus individuels.

Si les taupes faisaient de la critique littéraire, elles y verraient plus clair que *l'Art moderne!* Et à coup sûr, elles se souviendraient du vers fameux de Victor Hugo :

Guerre à la rhétorique et paix à la syntaxe!

Notre critique continue en ces termes :

« La prosodie classique, il en viola les règles grâce au déplacement de la césure et à l'introduction de l'enjambement qui donne l'illusion d'un vers de treize, quatorze ou quinze pieds dont la rime ne tombe même pas sur la syllabe terminale; la grammaire, il la fouetta, changeant les auxiliaires, employant activement les verbes neutres, accolant deux substantifs pour former un seul mot... »

Que le critique de *l'Art moderne* nous donne des exemples de ce qu'il avance, et nous lui promettons qu'on rira. Assurément Hugo, comme tous les poètes de tous les temps, ne s'est pas fait scrupule d'employer les mots transformés par l'usage dans leur sens détourné ou nouveau, mais quant à l'accuser d'avoir bouleversé la grammaire et la syntaxe, halte-là! Hugo fut, au contraire, un des meilleurs grammairiens de ce siècle, et sa syntaxe est quasi impeccable. Lorsqu'il écrit « *le Lion Océan* », il n'accole pas deux substantifs pour en former un seul mot, à la façon de Laforgue inventant « violupté » : il fait simplement une personnification, ce qui était vieux comme le soleil.

En ce qui concerne la prosodie, l'aveugle de *l'Art moderne* mérite un flageolet d'honneur. M. Catulle Mendès a dit un jour : « Les pires audaces de Hugo sont dans Racine! » Les classiques, en effet, connurent la césure mobile et l'enjambement. M. de Souza a prouvé, d'une manière irréfutable, que toutes les combinaisons de l'alexandrin romantique se retrouvent dans les poètes du XVIIe, du XVIe et du XVe siècle. Hugo et ses amis les reçurent de leurs prédécesseurs, et — chose piquante — tout en s'inspirant de Ronsard et d'Agrippa d'Aubigné, ils acceptèrent, sans velléité de révolte, les fameuses règles imposées par Malherbe.

Quand on est taupe, c'est pour longtemps!

Reste « l'enjambement qui donne l'illusion d'un vers de treize, quatorze ou quinze pieds dont la rime ne tombe pas même à la syllabe terminale ».

Ça, c'est le bouquet!

On pourrait aussi concevoir *la Légende des Siècles* comme un seul vers libre d'un milliard de pieds et qui n'aurait pas même de rime.

Que le critique de *l'Art moderne* prenne l'initiative d'une pareille réédition des *Con-*

templations. Du coup, il aura Victor Hugo comme précurseur et comme père. *Amen !*

M. Camille Lemonnier, qui feint d'être en colère contre M. Anatole France, développe dans *Gil Blas* la proposition suivante : « Nous ne sommes pas vingt dans Paris à comprendre cette chose, le Style. »

Attention à l'appel nominal !

« Edmond de Goncourt, Léon Bloy, Stéphane Mallarmé, Saint-Pol Roux le Magnifique, Pierre Louijs, André Gide, Retté, Tailhade, Mauclair, Verhaeren, Maeterlinck, Mockel, Raymond Nyst et Camille Lemonnier. »

En tout, quatorze.

C'est beaucoup, mais il y a quelques figurants dans ce cortège-là !

Dans le même article, M. Lemonnier certifie que Hugo et Flaubert « créèrent des langues », et il décrète que le style peut être « elliptique ou longitudinal, pénombral ou translucide, expansif ou subreptice ».

On nous assure que ces diverses proclamations ont produit de l'effet sur les boulevards.

Que les Parisiens ne s'y trompent pas : sous ses apparences souvent emphatiques, M. Camille Lemonnier cache un Brabançon, volontiers goguenard, et qui n'a pas renoncé aux mystifications bruxelloises.

Le Brabançon a fait une sortie, voilà tout !

Notre sympathique collaborateur M. Georges Kaïser ayant exprimé le désir de consacrer un article au drame anti-esclavagiste de M. le chevalier Descamps-David, *Africa*, nous nous sommes incliné. Malheureusement, jusqu'à ce jour, notre ami a négligé de nous envoyer son article. Nous le prévenons charitablement que s'il ne fait pas diligence, notre prochain numéro contiendra une étude préventive sur certain *Voyage au Canada...*

LE MACAQUE FLAMBOYANT

Proses de joie :

I

« Malgré le charme et l'émotion des récits, dès qu'on se retire du séducteur entraînement, il faut bien reprendre cependant les sentiments et la nature pour l'excessive puérilité dont l'auteur parfois les trahit. Mais l'œuvre d'Eugène Demolder, je la louangerais sans cette remarque, si je ne me tenais obligé en ce journal et partout de faire acte d'ambassadeur pour l'austérité des légendes, de la nature et de la pensée, aussitôt que je vois leur essence dévoyée ou bien oubliée ».

(*Le Mouvement littéraire.*)

A peine retiré du séducteur entraînement de ces phrases, nous nous demandons s'il est équitable de reprendre cette pauvre Nature sous prétexte que M. Demolder l'aurait trahie puérilement. C'est tout simplement révoltant.

Nous expliquerons cette citation du *Mouvement littéraire* lorsque nous l'aurons comprise, mais pas avant.

Il serait inutile de chercher à nous y contraindre, même si nous recevions la carte de visite que voici :

ELIPHAS-NÉPOMUCÈNE PITANCHARD
Ambassadeur
pour l'austérité des légendes
PATHMOS.

II

« ... Je me rappelle les polémiques de plume qui suivirent cette mémorable soirée et la scission, bien nette désormais, du mouvement littéraire en Belgique. *La réalité en est aujourd'hui de ceux qui avancent et de ceux qui restent sur place.* »

(*Le Peuple.*)

La réalité en est de cela, parfaitement.

Continuons :

« ... Et c'est cette existence du paria, *toujours uniforme de monotonie souffrante* et d'inespoir, et c'est cette existence surhumaine, avec ses révoltes et ses clameurs, ses rages et ses malédictions, que chantent fièrement ces livres ... » (*Idem.*)

Aux lecteurs qui trouveraient cet extrait uniforme de monotonie, nous conseillons, sans aucun inespoir, l'usage des phrases que voici :

« ... Le *Cycle Patibulaire*, où SA MORBIDESSE APPARAÎT DANS TOUTE SON ÉTRANGE PUISSANCE. »

La puissance de cette morbidesse est un étrange phénomène, en effet.

Voici le bouquet :

« ... Il *s'en continue* fièrement sa route, parmi les derniers venus et *leur influe* le souffle de la victoire prochaine. »

Ah ! si au lieu de s'en continuer, il leur influait un peu de grammaire, de syntaxe et d'orthographe, ça serait assurément moins fier, mais ce serait plus utile !

Sait-on que le colonel Ramollot a remarquablement défini ce jargon en s'écriant : « Ne songez pas à ce que je dis ! Songez à ce que je veux dire ! »

A propos du deuxième volume de l'*Histoire des Lettres belges* de M. Francis Nautet, on lit dans *la Liberté* :

« Rien n'est dangereux comme d'écrire de l'actuel. « L'histoire a sa perspective », a dit Macaulay ; pour estimer les hommes et les livres, il faut un certain recul dans le temps, sans quoi l'on est exposé à prendre une colline pour une taupinière, et réciproquement. Ce n'est pas précisément ce qui arrive à M. Nautet, mais il n'a pas plus que tout autre échappé aux difficultés d'apprécier de très près le décor intellectuel d'une époque ; peut-être s'est-il un peu laissé aller à admirer des détails qui, à la distance de quelques années, feront l'effet d'un coin de miniature perdu dans une fresque panoramique. C'était d'ailleurs dans sa mission et nul n'oserait s'aventurer à prédistinguer ce qui sera ou ne sera pas oublié demain... *si du reste quelque chose de ce qui s'est fait chez nous doit ne pas être oublié...* »

Cette excellente *Liberté* ne perd pas son temps : elle n'a pas six mois d'existence et elle est déja aimable pour les écrivains de son pays !...

Petite précoce, va !

On lit dans *le Mouvement Littéraire*, sous la signature de M. José Hennebicq, les lignes que voici :

« La réaction de *la Jeune Belgique* contre l'envahissante manie du vers libre me semble nécessaire et opportune.

En partant en guerre contre l'amorphisme, Gilkin et Giraud ont fait leur devoir de poètes : ils ont bien mérité de l'Art et du Parnasse. »

M. Célestin Demblon continue, dans *le Peuple*, son intéressante *Histoire de la littérature belge*. Il en est à Théodore Weustenraad.

EN HOLLANDE. — Un certain M. Schaepman, qui cumule les professions de prêtre, de député et de versificateur de l'autre côté du Moerdyck, a bien voulu s'occuper des Jeunes-Néerlande, des Jeunes-Belgique, des Jeunes-France et des Jeunes-Allemagne au Congrès littéraire qui a tenu récemment ses assises en Hollande. Ce M. Schaepman a adressé aux jeunes écrivains de tout pays un reproche qui émouvait déjà les abbés du temps du roi Salomon. Il paraît que nous n'avons pas d'idéal, d'où il suit que nous méritons les galères. Le raisonnement puissant de l'honorable M. Schaepman peut se résumer comme suit : « La jeunesse littéraire est matérialiste ; elle n'a pas d'idéal. Or, sans idéal on ne peut rien faire de bon ni de beau, car l'Idéal c'est Dieu ! » Ouf !

Ce reproche-là, tous les sacristains catholiques, protestants, juifs ou libéraux francs-maçons le fulminent avec une égale énergie dès qu'ils se trouvent en présence d'une génération artistique et littéraire qui a un idéal différent du leur.

Car il y a idéal et idéal, comme il y a, d'ailleurs, idée de Dieu et idée de Dieu, puisque le Dieu d'un Turc diffère un peu du Dieu d'un catholique.

Or, si M. Schaepman a le droit d'avoir un certain idéal et une certaine idée de Dieu, Paul et Jacques ont non moins le droit d'avoir un autre idéal et une autre idée de

Dieu ; ils ont même le droit d'avoir pour idéal la négation de toute espèce de Dieu. Chacun a son idéal plus ou moins bien construit, plus ou moins raisonnable, plus ou moins probable. L'idéal de M. Schaepman doit être très étriqué, puisqu'il n'admet point que les autres hommes aient un autre idéal et qu'il déclare avec une réjouissante fatuité que hors l'idéal Schaepman il n'est point d'idéal.

Laissons ce bon M. Schaepman dans sa schaepmannerie et saluons-le avec toute la déférence due aux gens qui croient être Dieu-le-Père ou simplement Dieu-le-Saint-Esprit. Amen. L'incident est clos.

N. B. Celui qui écrit ces lignes n'est pas matérialiste pour un sou. Il professe même une véritable horreur à l'endroit du matérialisme, ce qui ne l'empêche nullement de tolérer le matérialisme de sa belle-mère.



Les Revues :

Lire dans la *Revue Bleue*, afin de détester davantage l'abominable pays du porc salé, *Trois jours à Chicago*, par M. Maurice Bouchor.

Le Réveil publie un beau numéro triple, très touffu et très encombré, où l'on remarque des proses de MM. Henri Mazel, Arnold Goffin, Fernand Severin, etc., et des vers de MM. Paul Aléricl, Georges Marlow, Henri de Régnier, etc., etc.

A savourer, dans la *Revue Blanche*, l'incantation suivante de M. Romain Coolus :

Tes lourds yeux indécis, indécents, indicibles,
Tes yeux luxuriants, luxurieux, de luxe,
Tes yeux malévolents, hantés de maléfices,
Vouleurs de mort, ordonnateurs de sacrifices,
Tes yeux pers, pires, verts et pervers, aux intimes
Corruptions, dont je contamine les miens
Caravanés de lents rêves bohémiens
Qui procèdent ainsi qu'un peuple en agonie,
J'égrène leur déroute au long des insomnies,
Tes yeux lourds, indécis, indécents, indicibles,
Tes yeux inaccédés, tes yeux inaccessibles,
Tes yeux rôdés d'énigmatiques sortilèges
Je m'en clame l'esclave triste et sacrilège.

Dans le *Mercure*, des vers de M. Albert Samain, un article sur Maupassant par M. Mallarmé, et un dessin original de Henry de Groux.

Lire dans les *Entretiens*, qui tombent dans l'occultisme et la politique, l'amusante coquille du sommaire :

ISIS : Le gouvernement des Mages. — *Le culte de la Boule !!*

L'Ermitage, toujours intéressant, contient des poèmes de MM. Merill, Michelet et Remouchamps, et des réflexions curieuses de Saint-Antoine sur Victor Hugo.

Plus de nouvelles de *Floréal* ni de *la Nervie*.



Le Théâtre de la Monnnie a rouvert ses portes. Débuts brillants : La représentation d'*Aïda* a été particulièrement satisfaisante. Est-ce enfin un renouveau artistique qui s'annonce?



En l'absence de M. Iwan Gilkin, directeur de *la Jeune Belgique*, M. Albert Giraud a bien voulu se charger de diriger la publication du prochain numéro (octobre).



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, *rue des Paroissiens*, 31

BRUXELLES

VIENNENT DE PARAITRE :

Max ELSKAMP

SALUTATIONS, DONT D'ANGÉLIQUES

un volume in-8°, sur papier de Hollande

avec frontispice de HENRY VAN DE VELDE. — Prix : fr. 3-50

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

PREMIÈRES POÉSIES

un volume de la *Petite Collection des Poètes*, beau vélin, fr. 3-50

Exemplaires numérotés : sur japon impérial. . . . . 20 francs.

Id. id. sur hollande Van Gelder. . . . 8 id.

SOUS PRESSE :

Edmond PICARD

EL MOGHREB AL AKSA

Une mission belge au Maroc

Charles SLUYTS

NOTES D'ÊTRE

volume de luxe

EN PRÉPARATION

pour paraître dans la *Petite Collection des Poètes :*

La Quenouille et la Besace, de MAURICE MAETERLINCK,

Sous la Couronne, d'ALBERT GIRAUD,

et des volumes de FERNAND SEVERIN, GRÉGOIRE LE ROY, etc.

En formats divers :

des œuvres d'EDMOND PICARD, GEORGES EEKHOUD,

ALBERT GIRAUD, etc.

EN VENTE

à la librairie PAUL LACOMBLEZ

BRUXELLES

PAUL BOURGET : *Un Scrupule,* in-32 illustré . . fr. 2 »
CHARLES DE COSTER : *La Légende d'Ulenspiegel* . 5 »
ANATOLE FRANCE : *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* 3 50
Baron DE HAULLEVILLE : *Portraits et Silhouettes,* 2e série. 3 50
IBSEN : *Les Prétendants à la couronne. Les Guerriers à Helgoland* 3 50
LEDRAIN : *La Bible, VIII : Job. Les Psaumes.* . . . 3 50
PIERRE LOTI : *L'Exilée* 3 50
AD. RETTÉ : *Une Belle Dame passa* 3 50
VERHAEREN : *Les Campagnes hallucinées* . . . . 5 »
VERLAINE : *Mes Prisons.* 3 50
VIELÉ-GRIFFIN : *La Chevauchée d'Yeldis* 3 50
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : *Nouveaux Contes cruels et Propos d'au-delà.* 3 50

Dépôt des Revues Françaises :

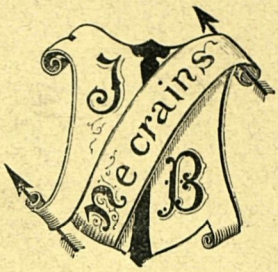
La Plume, fr. 0-50; franco, fr. 0-55
Le Mercure de France, 1 franc; franco, fr. 1-25
L'Ermitage, fr. 0-60; franco, fr. 0-65
Les Entretiens politiques et littéraires, fr. 0-60; franco, fr. 0-65

Demandez le Catalogue complet de l'Editeur Paul LACOMBLEZ.

Bruxelles. — Imprimerie V^e Monnom, 32, rue de l'Industrie.

Octobre 1893. TOME XII. — N° 10 13me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

Le Critique-Fantôme . . . . . ALBERT GIRAUD.
Le Frisson du sphinx (fragment) . . . . JEAN DELVILLE.
Vieux Cœur . . . . . LOUIS DELATTRE.
Poèmes en prose . . . . . HECTOR CHAINAYE.
L'Église de Lordship Lane . . . . . OLIVIER-G. DESTRÉE.
Hélène (suite) . . . . . ARNOLD GOFFIN.
Chronique artistique :
Au Salon de Bruxelles . . . . . ERNEST VERLANT.
Chronique littéraire :
Au Jardin de l'Infante; Premières Poésies; Les Opales; Idylles joyeuses; Pages de joie; La Ronde du Trouvère . ALBERT GIRAUD.
Memento . . . . . NEMO.

RÉDACTION
110, RUE DE LA LIMITE, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO
fr. 0-75.

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens
PARIS
CHAMUEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
129, rue de Trévise
—
1893

NE CRAINS



NE CRAINS

BELGIQUE LA JEUNE — LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 110, rue de la Limite, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Anvers : Chez Smeding, 44, Marché Saint-Jacques.

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le COURRIER DE LA PRESSE, fondé en 1889, 19, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 journaux par jour.

VIENNENT DE PARAITRE :

QUELQU'UN D'AUJOURD'HUI

par HENRY MAUBEL

Histoire des Lettres belges d'expression française

par FRANCIS NAUTET

STANCES DORÉES

Commentaire sacerdotal du Tarot

par IWAN GILKIN

LE CRITIQUE-FANTOME

Le critique-fantôme a reparu.

M. Gustave Frédérix, qui, depuis deux ans, gardait un silence adroit, plus remarqué que ses anciennes cavatines, et qui récemment, pour la première fois, se rendit justice en refusant de faire partie du jury chargé de décerner le prix quinquennal de littérature française, M. Gustave Frédérix s'est remis à chanter avec une déplorable volubilité.

Le livre de M. Francis Nautet lui a servi de prétexte.

L'auteur de l'*Histoire des Lettres belges* ayant eu l'irrévérence de reconnaître quelque talent à des écrivains auxquels M. Frédérix n'a pas encore accordé l'investiture, le critique de derrière les Faguet s'est fâché tout rouge, et a exhalé sa colère dans un article d'une laborieuse méchanceté. Il a cassé sa tire-lire : toutes ses économies y ont passé.

Après avoir reconnu que « nos vaillants et curieux efforts ont produit un vrai mouvement littéraire belge », M. Frédérix reproche à M. Nautet d'avoir écrit l'histoire de ce mouvement. « Nous y avons nous-même, dit-il, consacré assez d'articles pour composer un volume, mais le sujet de ce volume pourrait paraître mince... »

C'est convenu : la vraie, la seule histoire sérieuse de ce mouvement littéraire, c'est M. Frédérix qui l'a écrite dans *l'Indépendance*. On ne s'en

doutait guère, il faut l'avouer; mais M. Frédérix se trompe en affirmant que le *sujet* de son volume en Espagne pourrait paraître mince. C'est le *volume* qui le serait!

Mince ou non, il suffit que ce volume soit possible pour que nul ne puisse songer à traiter le même sujet. Où passait le cheval d'Attila ne poussait plus d'herbe. La monture de M Frédérix possède une vertu plus terrible : nulle herbe n'est autorisée à croître sur la route où aurait pu parader cette mule de guerre. Or, M. Francis Nautet est une plante des plus mal apprises : elle se permet de pousser !

Malgré cette proclamation des droits du vieil homme, M. Gustave Frédérix semble désolé de devoir reconnaître l'existence de la Jeune Belgique. Aussi l'explique-t-il à sa manière, qui est fort plaisante.

Il paraît que, si la Belgique a des prosateurs et des poètes, c'est à cause de « l'énorme développement de la presse à bon marché », qui apporte aux jeunes écrivains « des moyens de vivre copieux ». Il n'en était pas de même il y a vingt-cinq ans. Les téméraires qui voulaient faire de la littérature étaient « mal lotis, avec les deux ou trois journaux procurant quelque notoriété et quelque sécurité ». Il fallait avoir alors « la passion des lettres chevillée dans le corps ».

La Belgique, depuis longtemps, se demandait pourquoi M. Gustave Frédérix, le plus grand de ses écrivains virtuels, n'a jamais rien écrit. Aujourd'hui, elle le sait : M. Frédérix n'était pas assez payé. Il est venu trop tôt dans un monde trop jeune. Feu son père a été trop hâtif. Si M. Frédérix avait trente ans de moins, c'est lui qui serait Maeterlinck!

Puisqu'il en est ainsi, *la Jeune Belgique* manquerait à tous ses devoirs si elle ne suppliait M. Bérardi d'accorder à M. Frédérix une copieuse augmentation de traitement. Il faut absolument que M. Frédérix puisse écrire des livres!

Une revue littéraire de M. Frédérix ne serait pas complète si elle ne contenait une méchanceté à l'adresse de Max Waller. Il paraît que ce « fantaisiste si grêle », ce « pauvre tourneur d'irrévérences », ce « malheureux garçon » qui n'a jamais « écrit une seule page qui puisse compter », empêche cependant M. Frédérix de dormir. Le mort saisit le vif; mais le mort est encore vivant dans son œuvre, et le vif n'a jamais vécu. L'hommage à rebours que ce Bellac délaissé rend périodiquement au fondateur de *la Jeune Belgique* est loin de nous affliger : la chère mémoire de Waller nous en est plus chère. On ne s'acharne pas ainsi sur des morts dont rien ne survit.

Telles sont les réflexions désintéressées que le livre de M. Nautet arrache à M. Gustave Frédérix. *La Jeune Belgique*, on le voit, ne lui a jamais

porté bonheur. C'est en la dénigrant que M. Frédérix a révélé au public les mesquineries et les petitesses de son esprit. Quand il joue son rôle modeste d'appariteur de certaines gloires étrangères, ce Parisien de Pontoise passe inaperçu. Mais lorsqu'il dénigre les écrivains de son pays, son provincialisme s'étale, colérique, plaintif, comique et touchant. C'est avec la plus vaniteuse des plumes de paon que ce geai déplumé écrit des choses désarmantes.

Rivarol a dit d'un Frédérix oublié : « C'est très bien de n'avoir rien fait; mais il ne faut pas en abuser. »

ALBERT GIRAUD

LE FRISSON DU SPHINX

(Fragment.)

Au pays des Huros, Rhamsès et Sésostris,
mais au temps des Latins et quand la rouge Rome
dressait de bronze et d'or ses empereurs flétris,
c'est l'heure où l'infini pénètre au cœur de l'homme.

Pareille à l'orbe élu des grands nimbes sacrés
dont la tête des saints futurs doit être ceinte,
la lune en fleur sourit ses rêves éthérés
dans l'encens sidéral frôlant la terre sainte.

Au loin des sables bleus du biblique désert,
couché dans son secret et sa béatitude,
le monstre égyptien, de son œil entr'ouvert,
fixe l'éternité parmi la solitude.

Nul souffle dans la nuit. Mais, parfois, obstiné,
le hurlement lointain d'un vieux fauve qui rôde
et renifle à longs traits, vers l'horizon tourné,
les tragiques relents du grand crime d'Hérode.

Et le Sphinx, pur orgueil du monde oriental,
cependant que là-bas, dans la ville barbare,
l'on cherche encor l'Enfant prophétique et fatal,
a vu le nouveau Dieu rayonner comme un phare.

Muet selon la loi des temples primitifs,
il avait attendu jusqu'à ce que lui vienne
en l'éternel regard de ses yeux attentifs
la vivante lueur de la splendeur chrétienne.

Il savait, eût-on dit, que l'Être allait venir,
car l'énigme toujours reflète la lumière :
les fuyards surhumains chargés de l'Avenir,
enfin sont endormis contre son sein de pierre.

Alors, sentant frémir son fabuleux poitrail
sous le sommeil divin dont palpite le monde,
il comprit mieux encor le cher Epouvantail,
que les dieux redoutaient d'une stupeur immonde.

Il contempla longtemps, sous l'azur de la nuit,
l'Ane altéré, le Père et la mystique Mère
qui, sous l'éclat du glaive implacable ayant fui,
sauvaient le Roi des rois, du ciel et de la terre.

Depuis plusieurs mille ans qu'il n'a jamais parlé,
le colosse muet sent à sa froide bouche
l'angélique frisson d'un soudain verbe ailé
et l'esprit des voyants remplir son front farouche.

Souffle ardent du passé, charme de l'inconnu,
sa voix est un écho des oracles d'Egypte ;
son cri d'amour humain est un aveu connu
par les vieux mages morts souriant dans leur crypte.

Et le désert où dort l'âme des pharaons
écoute immensément le saint murmure immense
s'éperdre comme un vol vers les savants rayons
qui nimbent la beauté de Jésus en silence :

« *O pur prédestiné des plus divins décrets,*
au nom de la raison et des forces magiques,
je te contemple seul du haut de mes secrets,
moi, qui suis le savoir et la sagesse antiques.

Toi, dont le cœur est grand comme tout l'univers,
ô cher petit enfant de la douleur humaine,
dors en paix, les yeux clos par des ailes couverts ;
des jours luiront pour toi pleins de sang et de haine.

Et fluant dans ta chair faite d'humanité,
mais semblable au ciel fait de lumière éternelle,
du sein qui t'alimente au flanc qui t'a porté
coulent les sources d'or de l'âme universelle.

Je savais ta venue ainsi que l'ont prédit
les prophètes sacrés qui parlaient dans l'aurore ;
et l'écho de leurs voix au temple a resplendi,
tel un terrible éclair au fond d'un ciel sonore.

Je savais ta Naissance. En un vaste hosanna,
les anges me l'on dit la nuit d'Epiphanie,
quand l'astre éblouissant d'extase illumina
les Mages de Palmyre en signe de ta Vie.

Sphinx vivant et prévu d'un mystère nouveau,
tu viens pour éblouir les ténèbres païennes
aux rayons douloureux issus de ton cerveau,
saignant flambeau d'amour, éclaireur de géhennes.

Enorme vision d'un rêve illimité,
le monde colossal qui dort en ma mémoire
n'est qu'un vain germe auprès de ta divinité :
ton règne est un soleil jailli sur la nuit noire.

C'est comme une splendeur, comme un écroulement ·
le Globe, entre tes doigts, s'éteint et se rallume ;
les Césars monstrueux, pleins d'épouvantement,
voyent leurs aigles de feu s'évader en la brume.

Loin des buveurs de sang des grands charniers romains,
loin des palais bâtis dans la chair et le crime,
les peuples éperdus tendront vers toi leurs mains
où le fer a laissé les traces de l'abîme.

Et je te vois marcher d'un pas surnaturel,
plus pur que la clarté, plus puissant que l'idée,
ensemençant là-bas, de ton verbe éternel,
les chemins éblouis qui mènent en Judée.

Avec l'enchantement des mots miraculeux,
au bord des fleuves clairs et sous les noirs portiques,
ta voix éveillera dans les cœurs nébuleux
tout l'ineffable essaim des bontés extatiques.

Puis, un soir d'agonie, à l'heure du destin,
après avoir semé ta pensée et ton âme
sur le vieux sol du mal qu'ensanglante l'instinct,
ton corps sera vendu dans un baiser infâme.

Et tout cela doit être et tout cela sera.
Roi de l'épine rouge et roi de la folie,
au festin du martyr la mort te versera
le calice d'effroi vidé jusqu'à la lie.

En un grand brisement d'idoles et de fers,
tes lumineuses mains saigneront des semailles;
et les hommes de proie immoleront tes chairs,
car le Sang pur du Christ doit brûler leurs entrailles. »

JEAN DELVILLE

VIEUX CŒUR

I

A MAPAL

Dans un village, sur l'orée de la forêt de Soignes, je connais un de ces vieillards picratés qui, pied à pied, disputent la joie à la mort, reprennent la vie à la gorge chaque matin, et, ma foi ! la maîtrisent.

Ce *peke* est un petit homme maigret et chauve ; ses yeux pleins de feu baignent dans ce liquide des larmes qui rend si beaux les yeux des enfants ; sa bouche narquoise, audacieusement entr'ouverte, braque le rire comme des pistolets prêts à déflagrer dans les ténèbres.

Avec mon bon tabac de pipe j'en eus vite fait mon ami :

— Toujours gai? lui disais-je, un jour, en manière de salut. Toujours gai et... prêt à recommencer?

— Mais oui, gamin, me répondit-il, je recommence! Je vous assure que je redeviens plus jeune un peu tous les jours. Et tenez, j'y pensais tantôt, puisque je refais mon bail, il me semble qu'on devrait bien me laisser formuler quelques réclamations

— Attention, criai-je, Peke va se plaindre des locataires au proprio l'Eternel!

— Oui, oui! C'est qu'il faudrait à la fin, jeunes hommes, qu'on retire dans des hospices (« Au repos des voyageurs ») et qu'on les nourrisse de bouillie, tous ces désillusionnés qui encombrent la vie et vous apprennent, et auraient voulu m'apprendre le doute! Ils mentent! Ils se vantent! Ils n'ont rien perdu parce qu'ils n'auraient su rien perdre : ils sont nés pauvres! Les vrais hommes, eux, ils sont les tambours de la destinée : ils n'en résonnent que plus clairement et n'en chantent que plus haut pour avoir été plus ébranlés. Ah geignants, la couleur terne de vos habits révèle le coton de la trame! Les brins de soie y collaient mal, et tous en sont tombés. Voyez les cuirs de Cordoue! Avec les ans ils boivent le soleil; la vieillesse et l'usage leur donnent des tons chauds et voluptueux comme les ciels couchants d'automne ou les vins de Bourgogne.

— Hourra! criai-je encore. Un ban pour cette motion de respect à la jeunesse! Une, deux, trois! Oui, *peke!* Qu'ils se couchent, les fatigués, se taisent et nous laissent le chemin; nous allons voir nous-mêmes!

Ce cher ancien aimait à causer d'amour. Il était très cru dans ses propos. Pourtant ses contes de curés et de servantes ne me lassaient pas, car j'étais toujours égayé de nouveau par le pétillement de ses yeux. Ainsi il me fit avaler des morceaux dont un juge de paix aurait suffoqué. Je m'y prêtais d'ailleurs, quitte à l'appeler paillard, ce dont il riait très fort; j'étais alors débarrassé de ma conscience et nous continuions.

Puis, quelles drogues l'étiquette « Causer d'amour » ne m'eût-elle pas fait avaler? Et, pensez donc, causer d'amour avec quelqu'un qui a peut-être vu l'oreille ou le bout de la queue de cette bête chimérique! Amour! Comme je tordais ma moustachette! Avec quel sérieux je me disais : « Retiens bien ceci! Tiens note de cela encore! Ce sont des renseignements, entends-tu bien, des renseignements pour notre voyage! »

Cela ne rappelle-t-il pas l'écolier, au banc du fond, à l'étude du soir? Il rêve, de longues heures, plongé dans la contemplation des vieilles cartes d'un poudreux atlas de géographie. Il n'est plus entre ses camarades endor-

mis, mais dans ces pays aux contours vaguement pointillés que le naïf géographe a dénommés : « Marais couverts de ténèbres » ou « Sables arides pleins de bêtes féroces ». Le doux enfant traverse ces abîmes. Plus tard, sa plus lointaine exploration, probablement, sera un voyage circulaire aux bords du Rhin ; mais pour le moment, sous la chanson du bec de gaz, il est plus délicieusement aventureux que le docteur Nansen en route pour les terres glacées de Wyssolkji !

Et bien ? Et après ? — Mais que c'est justement pour cela qu'il faut parler de cette chose qu'on ne verra jamais, puisqu'il n'y en a de vrai que ce qu'on en dit ! D'accord. Et ne restons pas en arrière ; et tâchons d'être touchants de naïveté.

Pour moi, si j'étais chef de clinique, j'aurais un musée d'anatomie proche mon cabinet à livres. On y verrait étiqueté « un cœur qui n'a pas aimé » : une flasque et jaune pochette graisseuse, pouah ! un viscère ! A côté, « le cœur qui a aimé » : il est rouge, musculeux et sa membrane resplendit encore de toute la vie qu'il a poussée. — Qui ne voudrait avoir un cœur si beau ?

Ce seraient là les topiques « naturels ». J'en ai réuni aussi de « philosophiques et divers ».

Diotime de Mantinée appelle l'amour « un grand Daimôn », ce dont Socrate est enthousiasmé, et elle le définit « la production dans la beauté ». S'ensuivent les supplications du pieux moine de l'*Interiore Collocucion* : « Faictes-moy, Sire, attacher à vous par les cloux d'amour — et sentir et accomplir en moy la chançon d'amours. » Spinoza dit : « *Amor est titillatio...* » et Schopenhauer s'excuse de n'oser exprimer aussi aristophanesquement qu'il le voudrait que tout cela, au fond, c'est : « A chacun sa chacune. »

Voilà un assez solide canevas à broderies sentimentales pour jeunes gens des deux sexes, avides d'idéal.

Pourtant, n'est-ce pas, c'est bien maigre ces voyages à postes fixes ?

C'est que l'expression de ce sujet que vous donneront les livres, si nette ou si voluptueuse qu'elle soit, ne vous communiquera jamais l'odeur de la vie, la caresse de la vie, comme le trouble de la voix qui conte, l'éclair de l'œil qui s'anime, tout l'être qui se souvient et parle.

Allez donc écouter les vieux hommes verdelets.

***

Un jour je trouvai à mon ancien de village les yeux légèrement battus.

— Vous vous amusez trop, lui dis-je.

— Trop ? Ah ! gamin !

Notez qu'il ne prenait jamais le ton agaçant du *Job des Burgraves se redressant* : « Jeune homme, taisez-vous ! »

– Ah ! gamins, continua-t-il, c'est que vous ne savez plus rire. Hier, j'ai assisté aux noces de Nicolas Maes Il a soixante-treize ans et il épousait une fille à Krolle, qui en a vingt-huit. Toute la noce, la mariée exceptée, avait des cheveux blancs ou n'en avait plus. Mais pour du plaisir nous n'en eûmes jamais tant ! Nous avons vidé des bouteilles et chanté des vieilles chansons presque toute la nuit. A une heure du matin, les mariés ont pris l'express de Bâle ; la nouvelle madame nous a tous embrassés ; Nicolas Maes l'a prise dans ses bras et portée dans la voiture. Ma parole, il l'enlevait ! Hein ! les gamins, qu'en dites-vous ?

Il avait l'oreille rouge, la bouche humide et, aux pommettes, deux plaques roses. Il continua :

— Ensuite, comme le jour venait, nous sommes rentrés au village. Il avait fallu garrotter peke Marike qui poursuivait la servante de Maes dans le corridor. Du sommet de la côte, nous vîmes le soleil se lever. Nous nous assîmes sur le talus de la route et chacun chanta son couplet.

— Ah les vieux paillards ! m'écriai-je. Puis j'ajoutai d'un ton sentencieux, car il fallait bien qu'un de nous fût hypocrite, et aussi pour donner un nouveau ragoût au récit du vieil homme :

— « Les deux anciens brûlèrent pour elle, perdant le sens et détournant « les yeux pour ne point voir les cieux... »

A quoi l'incorrigible barbon, qui n'avait pas oublié Suzanne, eut l'audace d'ajouter, achevant ma citation :

— « ... Et ils épiaient l'heure propice. »

Cela fut si comique, qu'une jeune femme de notre compagnie rît aussi haut que nous. Après, elle dit :

— « Le bonheur à Nicolas Maes et à Mme Maes ! Et j'ose dire qu'ils ont les bonnes cartes dans leur jeu. Oui, oui ! Ne me regardez pas avec des yeux si ronds ! Ce que je vous dis n'a rien que de simple et vrai. Cet amoureux de soixante-treize ans m'attendrit, mais ne m'étonne pas. » Elle mit sa joue dans sa main, s'accouda et continua : « Est-ce que les hommes, d'ailleurs, savent pour *quoi* nous les aimons ! Vous deux, êtes-vous sûrs d'énoncer tout de suite ce qui fit qu'on vous aima ou... ce qui fait qu'on vous aime ? Aussi trouvons-nous si ridicule un homme fat. Des vieillards sont dignes d'amour. La beauté ? Il y a des vieillards beaux comme les statues musclées des tombeaux de Michel-Ange, ou les allégories antiques des fleuves calmes accoudés sur les conques ruisselantes. La science d'aimer ? La vie la leur donne plus complète. Et comme ils doivent trouver précieux

l'amour des jeunes filles, auquel vous dites qu'ils n'ont plus droit ! Près de l'expression reconnaissante de leurs yeux gris, combien semble grossière la fougue... égoïste du jeune homme !

Peke jubilait.

— Tout peut être, répondis-je. Ce que vous affirmez là, va, en tout cas, singulièrement ragaillardir notre peke, n'est-ce pas, peke? Et tenez-vous bien, car vous êtes responsable de tout ce qui va arriver !... De plus, j'ai connaissance des circonstances où se fit une de ces ultimes offrandes, religieuses et passionnées, d'un vieillard à un jeune cœur. Je me souviens qu'elle présentait quelque intérêt. En voici le conte :

II

Colson mort, quand fut vendue la ferme de Leernes dont le pignon se reflète avec une si étrange douceur dans l'eau verte d'une mare ronde bordée de saules, la maisonnée se dispersa.

Flip Clarent avait vécu là quarante ans avec son maître. Colson chassait à l'automne, attrapait des grives au passage avec des sorbes, vendait ses récoltes aux marchés de Charleroy et mangeait les poulets gras de sa basse-cour avec un saint-julien sans pareil. Clarent menait les « varlets » sur les terres, les « chinels » aux étables; c'était lui le fermier. Et c'était, à vrai dire, sa ferme qu'il quittait à présent.

Aussi, quand il tira la porte sur cette grande chose vide, en faisant craquer les ais qui rechignaient, cet hercule sentit un fameux coup dans l'estomac. Il toussota et alluma sa pipe.

Une petite fille maigrelette, à la peau brune, aux cheveux très noirs et dont les yeux tenaient tout le visage, était assise sur une borne du seuil, à regarder les arbres du bord renversés dans le miroir de l'eau. A terre était son paquet de hardes serré dans un mouchoir de gingas bleu et blanc; dans ses mains un haut parapluie de baleines. Le fermier la prit dans ses bras pour l'asseoir dans la charrette attelée qui attendait; puis il y monta lui-même, lâcha les rênes et dit, se tournant vers l'enfant :

— Et nous voilà partis pour Péchant, Frémiée, petite Frémiée !

Le chariot roulait. Le vieux fermier avait mis sa main gauche sur l'épaule de l'enfant que les cahots secouaient. Dans son visage basané, cuit et recuit par le soleil et la bise; sous leurs longs cils gris embroussaillés et leurs paupières ridées, ses yeux avaient l'expression vague et douce d'yeux d'enfants. Sous le creux de sa main poilue, la brune maigriotte était comme un oiselet, et bien sage. Elle était bien heureuse aussi, parce que la charrette sautait et que le soleil luisait joliment sur la route blanche. C'est très gaîment qu'elle répondit :

– Oui, *pa* Clarent, nous partons!

Cette fillette, arrivée à la ferme, il y a trois ans, y avait fait l'étonnement de tout le monde qui la prenait pour une bohémienne. C'était une enfant trouvée qu'un orphelinat avait élevée. Elle s'appelait du nom étrange et doux de Frémiée. La grosse Sylvie, qui la ramena de son village, avait été séduite par son minois éveillé. Elle avait dit à Frémiée :

— Veux-tu venir avec moi dans une ferme? Tu courras, au matin, sous les pommiers ramasser les fruits tombés pendant la nuit. Tu plumeras les poulets et nous sécherons le duvet pour les oreillers. Tu auras un joli couteau pour pelurer les pommes de terre avec moi, dans la petite cour. Au printemps, tu cueilleras les groseilles; il y en a de rouges, de blanches, de noires, et de grosses vertes aussi, dont je fais beaucoup de sortes de confitures; mais ces groseilliers sont trapus et me fatiguent trop. Je t'apprendrai encore mille autres choses du ménage, et tu deviendras une femme. Notre bon maître, M. Colson, me laisse tout faire. Tu verras comme notre ferme est gaie. Et comme ma cave à la crème est fraîche et propre! J'y ai fait placer de belles « tailloirs » en grès bleu, qui sont nettoyées en un tournemain. Nous irons, à deux, vendre le beurre au marché de Fontaine, les mercredis, dans une charrette à bâche blanche, avec la jument griselée qui est douce à la main et connaît ma voix. Je deviens vieille, petite fille, tu m'aideras et je t'aimerai bien car je vois que tu es aimable, et je t'aime déjà.

Dans la ferme, les premiers jours, Frémiée fut comme un jeune chat qui descend du grenier natal. Elle tremblait en frottant l'allumette pour la pipe de M. Colson qui, dès lors, ne bougeait plus guère du coin du feu où le clouait sa paralysie. Quelques fois elle ouvrait la porte d'une de ces grandes chambres inconnues et y poussait la tête. Quand elle s'aventura sur le tas de fumier doré qui emplit la cour, un vieux coq, en chantant tout à coup très fort, la mit en fuite. D'ailleurs, elle fut très vite faite à sa nouvelle habitation.

Elle couchait, près de la gouvernante, dans une chambrette, proche le fruitier et le grenier aux semences, qui fleurait les pommes et le blé. Les souris, pendant la nuit, trottaient sur le plancher, mais Frémiée ne les craignait pas parce qu'elles sont jolies. De sa fenêtre on voyait le verger, et, par delà la haie, le clocher de Leernes flanqué du clocheton qui penche et ne tombe pas; plus loin, Fontaine est dans la vallée, dont seulement quelques maisons sortent; tout là-bas, le bois de la Charbonnière gravit la colline.

Un cadre, pendu au mur de la chambrette, montrait un carré de canevas où étaient brodés en laines multicolores des alphabets de plusieurs carac-

tères, la suite des dix premiers chiffres, une belle sentence en lettres gothiques : « Que sert à l'homme de conquérir le monde, etc. », et enfin la signature en points de marque : « Fait par Frémiée, à l'orphelinat de la Sainte-Union, âgée de neuf ans. 1881. » L'ouvrage avait été rude ; des taches de sueur montraient comme on y avait peiné. Mais, aussi, c'était très beau.

Frémiée resta mignonne ; ses mouvements avaient une grâce délicate qui émerveillait les rustiques manouvriers. Quant elle fut apprivoisée, elle fut câline et parfaitement gentille.

Elle bourrait la pipe de longueur de M. Colson en y tassant le tabac à point. Une fois qu'elle voulut l'allumer à la chaufferette de cuivre, elle avala la fumée et toussa avec une mine de chat échaudé qui fit rire la maisonnée entière.

Elle ne manquait jamais d'obéir à Mme Sylvie, car « c'était pour son bien ». Au matin, elle lui portait un « dé » de café au lait, du frais passé tout parfumé, que la bonne femme buvait au lit avec satisfaction.

Elle laçait, sans passer un œillet, les guêtres du vieux Clarent partant aux labours ou aux semailles. Et le dimanche, quand le censier ôtait sa pipe de ses dents pour embrasser petite Frémiée parée et partant à la messe, il tremblait. Il tirait, après, un gros sou de sa bourse de toile pour qu'elle pût acheter des caramels. — Sur le coup de onze heures, d'entre les varlets assis au seuil de l'écurie, quand il voyait paraître l'enfant sur la bosse du chemin, il disait :

« Voilà la petite Frémiée qui arrive ! » Et tout son corps riait.

... A présent la belle ferme était vendue et la bonne Sylvie repartie à son pays. Frémiée était restée avec son *pa* Clarent ; ils étaient ensemble sur le chemin de Péchant où s'en retournait le censier.

Sa vie, bast ! elle était finie ; le vieux laboureur avait fait son temps. La terre veut de jeunes bras, forts et tenaces. Lui, il chausserait ses sabots et s'assiérait sur le seuil de l'antique maison paternelle, abandonnée si longtemps. Dans les pierres moussues, il regarderait grandir son enfant, Frémiée, et attendrait ainsi d'aller retrouver Colson.

La mort ? La mort ? Non, il n'y pensait plus. Un oiseau tremblait sous sa paume, et une joie soudaine, qu'il n'avait jamais encore sentie, réchauffait son cœur. Et il passait, le censier aux yeux bleus, entre les haies de coudriers en faisant claquer son fouet.

En route ! Le jeune cœur candide et avide sur le vieux cœur tanné, à Péchant !

LOUIS DELATTRE

(*A suivre.*)

POÈMES EN PROSE

LA SÉPARATION

Tu dors ? Dans quel autre monde tes yeux se sont-ils ouverts ?

« Tes mains, que je serre dans les miennes, assurent à mon sang que je te possède encore. Mais mon âme en doute. »

La brise qui frissonne dans le rideau me trouble. Ces papiers qui frémissent sous la lampe, comme les ailes d'un papillon qui se prépare à voler, me glacent de peur. Que je suis seul au milieu du silence attentif et cruel, qui m'épie du fond de la chambre.

Les vases de la cheminée s'allument d'inquiétantes et douces flammes.

« Chers vases, pourquoi la nuit vous donne-t-elle des yeux ? Pourquoi vous animez-vous, à l'heure où la lune voyageuse glisse derrière les nuages montagneux, de cette vie énigmatique, irisée et fuyante comme le chatoîment de la nacre ? Est-ce une âme abondonnée, vaguant à travers les mondes, qui vient vous confier ses désespoirs — une âme autrefois amie, qui me regarde maintenant de ses yeux inconsolables et lointains ? »

La glace s'allume aussi de flammes bleuâtres, qui m'observent fixement. Les chaises me regardent et les murs. Des yeux, des yeux plongent en mon âme, qui veulent tout connaître, sans rien me dire.

Mais ses mains ne fondent-elles pas dans les miennes ! Oui, je le sens, elles ont maigri, et maintenant elles glissent entre mes doigts !

Et des frôlements de tendresse passent dans l'air près de mes tempes.

Animé par la brise, le rideau se soulève, tombe, se gonfle, retombe. La cadence régulière de ces mouvements ferait croire qu'il respire.

Et ces papiers, qui frémissent sous la lampe, vont s'envoler.

« Eveille-toi ! J'ai peur de tous ces yeux qui m'interrogent, de ces caresses qui frissonnent dans l'air, de ces papiers qui palpitent, de ce rideau qui vit ! Ame chère, es-tu toujours bien à moi... bien à toi ? Ouvre tes yeux, parle. Ah ! si tu te voyais étendue, dans ta robe blanche, près de cette croisée givrée des regards de la voyageuse, toi-même aurais peur ! Pourquoi aussi avoir mis cette robe ? Pourquoi t'être endormie, à cette heure où l'autre vie plonge en nous ses glissements d'ailes et ses éblouissements ?

« Ah ! m'aurait-on volé ton âme ? »

LA MORT

« Nous ne devons rien dire. »

« Laissons aux hommes le droit de juger. »

« Notre âme aurait dû s'envoler avec la sienne, dit une autre voix. Pourquoi ne pouvons-nous disparaître tout avec lui? »

Un vent glacial, soufflant par la croisée entr'ouverte, fit taire les choses. Le store frissonna comme si quelqu'un glissait derrière le tissus.

« Est-ce lui qui nous revient? »

La lampe étendait sur la table chargée de papiers un cercle de lumières affaiblies.

Par l'échancrure des rideaux masquant le lit dans un coin de la chambre, un bras pendait, froid et blanc.

Les choses veillaient pieusement dans la nuit. Prises de peur, elles chuchotaient par moments, mais très doucement, de la voix dont parlent les mères près du berceau de l'enfant qui vient de s'endormir.

La mort emplissait la petite chambre.

Au dehors, la lune et les étoiles dardaient leurs fluides argentés sur les vitres de la croisée. Le ciel regardait.

Le tic-tac de l'horloge résonnait au milieu du silence comme une prière récitée dans une vaste et froide église. Une chaise, faisant songer à un personnage agenouillé, gardait le chevet du lit.

La lumière de la lampe faiblit, sa flamme devenue rouge clignota longtemps. Puis, quand cet œil de sang, qui ne voulait pas se clore, s'éteignit enfin, le ciel rayonna dans toute la chambre.

L'horloge priait toujours.

Mais les clartés argentées de la nuit s'évanouirent aussi; un vent glacial, s'élevant de nouveau, fit grelotter les vitres.

« Ah! le vent nous annonce la levée du jour! »

« Déjà le jour! »

« Au moins, dans la nuit, nous le conservions encore à nous seules. »

« Et les hommes viendront. Et il nous semblera alors qu'il meurt une seconde fois. »

« Nous les entendrons juger sa vie. Et ils sont absolus et cruels dans leur jugement. Ils voudront tout connaître et tout révéler. »

« Mais nous ne dirons rien. »

« Et même, les moins mauvais parmi les hommes, profanent la religion du souvenir! »

« Oui. Et il n'y a que nous qui l'aimons et nous souviendrons tendrement de lui ! »

« Ah! voilà le jour. Taisons-nous. »

HECTOR CHAINAYE

L'ÉGLISE DE LORDSHIP LANE

Sous la douce clarté d'un ciel d'été semé d'étoiles, dans le vaste silence harmonieux de la nuit reposent endormies les vallées et les plaines. Toutes blanches et brillantes à la lumière de la lune, des routes s'allongent éclairant les vallées qu'elles traversent, pareilles à de fraîches rivières, de leur cours capricieux rayant les prairies bleues et les tranquilles pâturages. Des haies bien taillées, des haies fleuries et parfumées bordent les routes et de grands arbres, pleins d'ombre, élèvent par places leur sombre masse arrondie vers le ciel et semblent protéger et garder tout l'espace qu'ils recouvrent de leurs branches. Vaporeusement bleues, des prairies s'étendent à perte de vue, confondues là-bas avec les vapeurs d'argent qui montent de la terre; et par les prairies, isolés, de grands chênes séculaires, comme des rois puissants règnent incontestés sur la contrée et rêvent paisibles dans la majesté de leur robuste et sereine vieillesse. Le silence est profond et sa divine harmonie s'augmente encore des mille bruits légers de la nature endormie; des brises en tremblant passent au travers des haies parfumées, et dans les hautes tiges des chênes font murmurer les feuilles doucement agitées; parfois on entend le bruit des herbes affaisées qui se relèvent, dans les feuillages touffus et sombres, le battement des ailes, les cris légers, effarouchés d'un oiseau troublé par un rêve, le murmure lointain, continu d'un ruisselet qui s'écoule et plus lointain encore le chant régulier, incessant des cigales amoureuses.

De l'immensité bleue de ses manteaux recouvrant la terre endormie, le ciel resplendit criblé de glorieuses et radieuses lumières. La voûte nocturne est faite d'un profond velours transpercé de rayons, brillant sous les feux calmes de la lune luisante; et des myriades d'étoiles la constellent, flammes d'or, feux sacrés, saphirs embrasés, émeraudes lucides, divines escarboucles, joyaux changeants, purs diamants, où tremblent, meurent et plus vives renaissent de vertigineuses lumières. Du zénith au nadir, divisant les champs calmes de l'azur infini, le fleuve blanc, silencieux de la voie lactée entoure les mondes visibles de son amoureuse ceinture; des îles bleues, voi-

léas d'ombres, s'aperçoivent au milieu de ses flots laiteux, et sur tout son cours les étoiles qui scintillent au fond de son lit neigeux s'avivent encore au sein de ces blancheurs éthérées et resplendissent comme les gouttelettes lumineuses d'une eau fraîche ruisselant sur le duvet des cygnes. Par la main de Dieu semées, les fleurs splendides du firmament s'épanouissent, et comme des fleurs plus vives dispersées dans toute l'étendue du ciel, flamboie le dessin régulier des constellations, lignes magiques, phares salutaires guidant les marins audacieux dans leurs courses incertaines. L'énorme voûte lumineuse fulgure embrasée de clartés et ces milliers de points de feu perdus dans les abîmes de l'azur semblent être reliés entre eux par des rayons invisibles et former des routes célestes, connues des seuls anges et des élus du ciel.

Amoureux du silence, des prairies et des arbres, amoureux de la calme nuit étoilée, pendant longtemps j'avais marché le cœur joyeux dans ce vaporeux et tranquille paysage, quand j'arrivai tout à coup devant la familiale et simple église du village de Lordship Lane. Au bord de la grand'-route assise en un préau d'herbes hautes, elle se dressait devant moi toute grise, et sur les soies bleues pavoisées du ciel nettement se profilait tandis que son clocher pointu svelte et sombre s'élançait hardi vers les blancheurs de la voie lactée rendues plus neigeuses encore par le contraste. Le préau s'entourait d'un mur bas qui le séparait de la route, et il était tout entier rempli d'une herbe haute, serrée, touffue qui se pressait et montait contre les flancs de pierre de l'église comme pour la défendre de tout contact. Frappées par les rayons de la lune, les portes de chêne poli brillaient d'une si douce lumière argentée, qu'on aurait pu croire qu'elles étaient au large ouvertes, et que pour un office nocturne l'extrémité des nefs s'éclairait à la lueur blanche des cierges. Et dans le grand toit d'ardoise, comme en un clair miroir réfléchies, les étoiles se miraient tremblantes, sanctifiant l'église, la rendant pareille aux radieuses demeures constellées du paradis. Brillant comme une spéciale protection divine par-dessus le temple, la plus belle, la plus régulière des constellations du ciel, la croix du cygne étincelait, céleste emblème du salut planant sur la contrée recueillie. Au sommet du ciel, elle s'épanouissait au milieu des champs fleuris de la voie lactée, et tout autour d'elle brillaient des nuées d'étoiles plus petites et plus pâles, scintillantes, tremblantes lueurs semblables à des yeux séraphiques tournés pleins d'amour vers notre terre. Je ne me trompais pas ; des yeux, de tendres yeux brillaient réellement en les lointaines étoiles, et des faces heureuses et souriantes y apparaissaient peu à peu, doucement frôlées, encadrées dans le frémissement lumineux de grandes ailes blanches. Une heure sonna soudain au clocher de l'église; les graves et lentes vibrations de la cloche

planèrent, s'éloignèrent et moururent dans le silence, et lointaines, lointaines de petites cloches répondirent qui semblaient venues des points les plus reculés du ciel; et si harmonieuses elles résonnaient, se mêlant, se soutenant les unes les autres, qu'elles semblaient un chœur de voix parfaites mariées, confondues dans les hauteurs de l'azur. Un grand mouvement parut alors se faire dans le ciel et les étoiles pâlirent encore aux champs fleuris de la voie lactée ; autour des soleils lointains qui brûlent aux côtés de la croix céleste, d'albes nuages semblèrent se former, se condenser, et de Wéga et d'Altaïr, leurs ailes blanches déployées, deux vols d'anges s'élancèrent rayonnants et splendides au travers des espaces immobiles et purs de l'azur. Leur vol laissait dans l'air une traînée lumineuse pareille à celle des flamboyants météores; et d'abord ils me parurent se détourner de l'église et voler vers d'autres contrées, mais ils changèrent bientôt leur course; s'étant rejoints, et décrivant de grands cercles toujours plus rapprochés, ils planaient les ailes étendues au-dessus du sanctuaire et volaient vers lui, guidés par l'un d'entre eux dont la robe et les ailes étaient couleur de flamme et qui volait le premier de tous, tenant une lyre d'or dans ses bras. Déjà je pouvais distinguer les uns des autres, et mes yeux ravis reconnurent aux côtés du guide céleste, le bienheureux archange saint Michel dont on voyait l'armure d'argent briller en l'écartement de sa blanche tunique et qui en ses mains redoutées tenait levée, droite et nue, l'épée flamboyante que Dieu lui avait confiée; et sur le même rang que lui, les tempes ceintes d'un rameau d'olivier, les yeux baissés et la face toute rayonnante de sainteté et de béatitude, l'ange qui fut choisi pour porter sur la terre les divines paroles de l'Annonciation volait, lumière environnée de lumières, les bras repliés en croix sur la poitrine, serrant contre son cœur de chastes lys épanouis, calices d'amour, fleurs éblouissantes, pures et candides à l'image de son âme et de Celle qu'il avait jadis saluée. Derrière eux venait l'éclatante phalange des messagers du ciel, leurs ailes et leurs albes robes flottantes brillant d'un éclat plus doux que le clair de lune sur le plumage des cygnes. Et tous ils atteignirent l'église, et repliant leurs ailes de neige miraillées d'or, sur le toit d'ardoise ils se posèrent autour de celui qui les avait guidés porteur de la lyre divine, et silencieux ils s'assirent, attentifs à la voix de leur frère aimé, l'ange Israfel. Il saisit la lyre d'or, le musicien béni, l'ange Israfel, et de ses doigts légers, mélodieux, il en fit vibrer et résonner toutes les cordes; jamais plus doux arpèges ne furent entendus sur la terre; et de sa voix limpide et fraîche, jaillissant aussi vive et claire que l'eau des paradisiaques fontaines, il chanta la gloire et les louanges de Dieu et le bonheur des âmes qui habitent les vallées élyséennes; il chanta

le charme du séjour paisible des vertus, la joie des prières inspirées par Dieu, jaillies de la bouche des saints et des prophètes, chantées, répétées en chœur par la foule des âmes élues; il chanta les bienfaits de la toute-puissante présence de Dieu, du plus pur amour transportant les âmes qui vivent en ses royaumes et se purifient sans cesse à sa vue, la félicité parfaite de l'unique désir exaucé, et la sereine beauté des contemplations éternelles.

Les plus légers bruits de la terre s'étaient tus; tout faisait silence autour du chanteur séraphique et les notes limpides de sa voix s'élançaient radieuses vers le ciel, vers le ciel élevant le cœur de tous ceux qui pouvaient l'entendre. Si belles étaient ses paroles, si harmonieux était son chant, que les images de son poème se déroulaient imprévues, inespérées en resplendissantes visions et que par moments même il semblait que les cieux s'entr'ouvrissent et qu'on aperçut dans les hauteurs vertigineuses de l'azur, les royaumes éclatants du paradis et tout auréolé de rayons, de flamme et de lumière, le Seigneur tout-puissant, le Créateur trônant éternel au milieu de la gloire des saints et des saintes.

Ensuite il chanta les devoirs et la mission des anges, chargés d'intercéder et de prier au ciel pour les péchés du monde, de veiller sur les actions des hommes et de les guider par les routes obscures et périlleuses de la vie; c'étaient eux qui, aux heures de défaillance, dans les moments de doute et d'incertitude, comme une lumière trouant les ténèbres de la nuit, apparaissaient éclatants et splendides, brillants de foi, redressant les courages, du seul appui de leur présence réconfortant les cœurs troublés, attristés ou joyeux selon la conduite de l'âme qui leur avait été confiée; pendant tout le temps de sa vie terrestre ils se tenaient secourables auprès d'elle, lui montrant les routes à suivre dans le miroir fidèle de la conscience; ils étaient les messagers de Dieu chargés de porter sa parole et sa loi aux quatre coins de l'énorme univers; et pour illuminer de sa présence ce pays tout entier, il était descendu cette nuit encore parmi ses frères, Gabriel, le plus candide et le plus pur, le plus humble, le plus rempli d'amour divin de tous les anges. Il était l'élu bien-aimé entre tous les envoyés du Seigneur, et c'était lui qu'Il avait choisi pour saluer la Vierge en prières des divines paroles de l'Annonciation et pour enflammer d'espérance et de foi le cœur confiant des Bergers et des Mages. Il était le vase précieux d'élection, le neigeux autel sur lequel fumait l'encens agréable à Dieu, il était le miroir de Dieu ne reflétant que sa seule lumière, et de l'amour de tous les anges, de toutes les créatures du ciel et de la terre il était investi, l'élu éternellement béni de Dieu, l'annonciateur, Gabriel.

Ainsi chantait l'ange Israfel, et les anges groupés autour de lui se

réjouirent de ce qu'il avait dit de leur frère bien-aimé; et tous ils contemplaient ravis l'ange Gabriel, car une lumière divine l'enveloppait tout entier et le rendait plus resplendissant qu'une blanche étoile; et il ne voyait, n'entendait rien des louanges qu'on chantait autour de lui, le préféré du Seigneur, mais emporté en une extase, il priait avec ferveur, les yeux levés vers la voûte constellée, les lèvres agitées par de confuses actions de grâce, s'interrompant seulement pour baiser avec ardeur les fleurs saintes qu'il pressait contre son cœur, les lys éclatants et candides venus aux jardins du paradis.

Cependant Israfel préludait par de nouveaux accords sur sa lyre, et d'une voix plus belle encore, enthousiasmé lui-même par les choses qu'il avait célébrées, il chantait à présent les litanies de la Vierge. Et tous les anges émus les répétaient avec lui; leurs voix, réglées par une parfaite harmonie, semblaient ne faire qu'une seule voix; qui s'envolait au loin et planait, s'élevant graduellement sur la contrée recueillie; ils résonnaient éclatants les titres d'adoration de la Vierge, et les paroles pleines d'imploration s'élevaient avec les voix toujours de plus en plus diminuées, vibrant longuement et mourant enfin sous la paix des lointaines étoiles; les derniers vers étaient depuis longtemps chantés et déjà les anges déployaient leurs ailes pour rejoindre leur céleste demeure, que je restais encore éperdu, transporté d'admiration et d'amour, écoutant toujours résonner en moi-même les voix qui s'étaient tues, lorsque soudain, ébloui, je vis resplendir devant moi celui-là même qui avait charmé les fils de Dieu, l'ange Israfel. Car ayant lu dans mon cœur l'ardent amour que je ressentais pour ses frères et pour lui, il vola vers moi et m'embrassa, le merveilleux chantre de Dieu, et avant de rejoindre ses frères qui l'attendaient, les ailes déjà déployées, il me dit ces paroles inoubliées : « C'est aujourd'hui l'office des anges, ô cher poète, et nous célébrons ainsi chaque année la descente sur la terre et l'heureux retour au ciel de notre frère aimé l'ange Gabriel; et si tu as bien compris la vision qui te fut envoyée, les heures de cette nuit n'auront été perdues ni pour toi ni pour nous; mais à présent, tandis que ton cœur est encore plein d'espérance, écris ce que tu as vu, afin que tout ceci soit connu et certifié sur la terre et qu'un peu de fête fleurisse aussi l'âme des fidèles croyants. »

Et déjà ils avaient disparu dans un tourbillon d'ailes blanches, soyeuses et parfumées; et c'est pourquoi, suivant son ordre, je tentais de décrire leur céleste venue, mais l'ange avait, hélas! trop présumé de mes forces, et de ma vision bien heureuse je ne pus donner qu'une idée confuse et imparfaite.

OLIVIER-G. DESTRÉE

HÉLÈNE

(*Suite.*)

Seule, leur réalisation hausse nos pressentiments jusqu'au tragique, projette, dans une lumière rétrospective, l'ombre impérieuse de leur geste fatidique; accentue d'un ton oraculaire la dubitative expression posthume de fortuites, à ce qu'il semblait, et insignifiantes alarmes.

Delzire se réveillait, quelquefois, en sursaut, persuadé à la mine d'Hélène, la veille, subitement remémorée, ou par quelque symptôme moins défini encore, — une catastrophe être advenue la nuit; — ou, ambulant parmi les campagnes torrides, la sécheresse morne du site accablé l'induisant à d'irréfrénables présages, il rétrogradait, tout à coup, courait vers le château, opprimé d'une suffoquante appréhension indéterminée, dont tout et les antécédents identiques démontraient l'inanité, — mais à laquelle il combinait de trop probants indices, qu'il fortifiait d'insidieuses plausibilités et capables de contre-balancer la tangible et flagrante évidence...

Il s'enquerrait d'Hélène, alors, et l'insuccès momentané de sa recherche essoufflait sa douleur et son impatience jusqu'à de rageuses larmes énervées. Et aussitôt découverte, dans le coin tranquille où elle travaillait ou lisait, la brusque révulsion de son accueil avenant, joyeusement surpris, le pétrifiait : la soudaine décomposition de son anxiété surtendue faussait les ressorts de son être; l'innocente gaîté d'Hélène, qui ne semblait même point entrevoir la raison de son désordre, lui déchirait le cerveau d'incisives répercussions, faisait tinter en sa poitrine un carillon haletant de rancune et de dépit. Calmé, il se suggérait d'équitables excuses, se convainquait de l'impossibilité, pour elle, de soupçonner d'aussi capricieuses et arbitraires frayeurs; mais sa quiétude restaurée gardait la cicatrice d'un doute démoralisant — en réalité, songeait-il, la passion vraie implique l'aptitude à de tels délires et rend superstitieux, car rien d'elle ne peut devenir habituel, jamais, et normal, pour un cœur épris. .

— Hélas! vous êtes trop subtil, cher Delzire!

— Mon amie, que ne me reprochez-vous la tache originelle? Mes yeux ouverts sur les spectacles quelconques, sont intéressés rarement, mais offensés presque toujours, au moment même qu'ils abdiquent leur incurio-

sité... Le croyez-vous ? elle m'use cette affligeante hyperclairvoyance bien plus que je n'en use; elle n'obéit au gré de ma volonté, ni de mon désir, et je n'en puis circonscrire l'exercice, non pas même le gouverner... C'est, j'imagine, le don sardonique, à mon berceau, de la vieille fée hargneuse, dont, avec la légèreté ordinaire, on aura négligé de conjurer la prépondérante méchanceté... Je suis comme le pitoyable favori d'une plus fantasque, tous les jours, et oisive despote qui ingénie sa munificente protection à me faire puissant et redoutable, dans l'unique vue d'enorgueillir sa jalouse tyrannie sur sa créature ; meurtrir plus sûrement la susceptibilité de celle-ci du frigide et condescendant sourire qui, bientôt, évoquera le néant, duquel sa seule et princière fantaisie l'a tiré...

Le fil souple de cette arme perfide, plus volontiers s'aiguise sur la chair pantelante de son possesseur; je la vois retournée contre moi-même et par sa propre et infernale propriété, conduire ma main, me labourer sans pitié ni courroux et me scarifier de sa lame insensible.

Des jours, vous m'avez trouvé allègre, loquace, ressuscité à nous-mêmes, jouissant de l'existence avec avidité et excès, ainsi que d'un larcin : — trop provisoire répit, sorte d'interrègne de cette arrière-pensée qui estropie ma pensée même, mutile et brise son aventureux et libre essor...

Et malgré ce cilice auquel je m'écorche et me mortifie, je la loue cette subtilité qui me signale et, à chaque instant, me dévoile un motif inaperçu encore de vous mieux aimer — et de vos perfections et de mon indignité... Au reste, n'est-elle peut-être rien davantage que la perplexité et la vigilance naturelles au gardien avare d'un trésor; — l'éveil perpétuel, la méticulosité processive d'un esprit religieux et contrit, que les preuves de la surabondante indulgence divine atterrent de la possibilité d'un inconscient blasphème...

— Oui, cette active lucidité, trop éprise de vertiges, parmi tant d'incitations salutaires, la plupart, je l'accepte, à notre liaison et fortifiantes, en mêle, certes, de funestes et de pernicieuses...

— C'est vrai ! chaque pulsation d'une vie semblable illustre un drame complet, profil luisant ou grimace blême, subitement apparu sur la scène cérébrale, infinie et restreinte... Incidents imperceptibles amplifiés jusqu'à rendre irréparable et désastreux un sourire ambigu, l'interprétation controversée d'un signe furtif, un mot autrement articulé...

— Je ne sais qu'aimer uniment, moi, d'une oblation de tout moi-même, sans réticences ni retour .. Et il me glace et me trouble, ce tiers assombri interposé entre nous, — cet à jamais inconnu, cet intrus qui débauche et endeuille votre pensée, éloigne vos yeux de moi, tout à coup, et excite en

vous le morose dédain de la simple fille que je suis... La moindre insistance chasse ce soupçon; mais la rancœur se perpétue de vous deviner scruter, ausculter — profaner d'investigations impies — une si douce et imperfectible félicité...

— Folle! folle! chacune des facettes du prisme reflète la terre émerveillée et le ciel, l'orbe sacré de l'horizon, dans leur intégrité; et les mille aspects d'eux-mêmes qu'ils prêtent au cristal n'enlèvent pas une parcelle à leur intacte et prodigieuse beauté...

Ils se turent, surpris par la visionnaire splendeur du matin... La symétrie savante du parc, l'architecture nuancée des massifs, au milieu des molles pelouses gazonnées, limitrophes du lac taciturne et lustré; l'onduleuse posture des cygnes lissant leurs plumes; chaque chose empruntait au soleil renouvelé, à l'argent pulvérisé de ses rayons, on ne savait quel nimbe fabuleux et féerique, — visible vibration, émanation lyrique, chœur transposé d'une sorte de plain-chant panthéiste...

Hélène, le front barré, une minute, et les sourcils froncés d'effort et de contention, se rasséréna et, d'une voix muée, limpide et bégayante, tour à tour, ou enrouée d'exaltation :

— Ces perspectives t'impressionnent et captivent ton regard, alors seulement que le hasard leur confère la palpable figure de ta préoccupation actuelle; — si leur passagère apparence, pluvieuse ou ensoleillée, participe du contour volontaire de ton rêve... Mais, quel idiome tu m'enseignas! particulier au point de me paraître étranger dans ma propre bouche, et énigmatique! jusqu'à réduire ma voix, en somme, à être comme l'ignorant et docile interprète d'inspirations singulières et si rares que le sangfroid revenu éclipse mon incertaine clairvoyance, et me la rend même chimérique.

Pourquoi toi-même m'apparais-tu toujours sous l'aspect d'un passant hypnotique, à la poursuite navrée d'il ignore quel indéfinissable idéal, dont l'éternel et inaccessible recul fanatise son âme, lui refuse la libre faculté d'accorder quelque attention aux individus accidentels, croisés sur le chemin?... Ne le vois-je point, d'ailleurs? ce matin, transparent et juvénile et déjà, hélas! douloureux; — l'épiphanie de ce clair paysage ne rafraîchissent plus tes yeux, cernés de veilles et d'insomnie...

— Il n'y a en moi plus assez d'enfance, ni d'espoir; trop d'amour, qui sait? car l'amour rend craintif... Nous nous sommes exclus de la simplicité : ces transports, la corrosive conscience, vaste à en pleurer, où nous vivons de nous-mêmes, cette morbide nervosité dont les moindres émotions contractent une âcre mordacité et perclusent toute énergie, m'altèrent, à la

fin, de saines et plus humbles joies, vers lesquelles nos lèvres seraient moins avidement tendues, — souhaitées et exaucées avec innocence, nulle appréhension de leur épilogue prévu, et dont on pourrait, peut-être, un jour et sans remords, — s'assouvir !...

Vous l'avez deviné, Hélène... souvent, vers l'aube pernicieuse, assailli de tentations malignes, alors que mon cerveau débilité ne combine plus, devant mon regard écarquillé, que de brumeux reflets, las, je baisse la flamme de ma lampe et, parmi la pulvérulence cendrée de cet artificiel crépuscule, cet éclairage perverti et blafard, dépaysé par le spectre de ce logis inconnu, d'insolites obsessions s'acharnent, fantômes de l'heure interlope, que dissiperait un geste vers la lumière, dont la volonté me manque et le pouvoir... L'aliénation monte, peu à peu, m'envahit, et l'horreur... Car, des mystères se proclament, alors, effarants et absurdes, qu'on n'oserait se chuchoter à soi-même ; le secret enseveli et la duplicité de sa pensée ; des choses qu'il ne faut pas, — qu'il ne faut pas *vous* dire, — et que, peut-être, vaudrait-il mieux que vous sachiez...

Ceci m'effraie, mon amie, que l'opulence de cet éther translucide, ce merveilleux ciel familier n'exercent plus sur moi leur originel empire, n'excitent plus en mon âme agrandie l'harmonieux vertige adolescent de l'existence eurhythmique et de l'avenir, ouverts devant mes yeux et inépuisables...

L'éclaboussure ensanglantée, les teintes exorbitantes, la fiévreuse mordorure, — ce chant du cygne, rauque et sublime, du noble automne ; — la pourpre jonchée, l'indicible agonie des choses étiolées par la sinistre intempérie, intenses et expressives de toute la brièveté de leur dernier lendemain... Quelle hâtive ardeur, quelle frénésie solennelle saisit la nature entière ? Couronnée de houx et de cyprès immortel, nimbée d'or écarlate et de lueurs, sous la parure du sacrifice, elle guide, maternelle et guerrière, le cortège découragé des souvenirs... Efflorescences suprêmes d'une vitalité moribonde ; salut évangélique au seuil âpre de l'orgueilleux hiver, — balsamiques et chers, hélas ! de leur analogie avec cet amour qui va mourir...

Combien de paroles restent, pourtant, à être dites ! Ah ! rentrons ! le poignant infini de cet azur me fait mal et m'enivre...

Les bois dictent aux cœurs souffrants un autre, bien plus humble et sympathique langage, régénérant, parfumé de regrets et de discrète abnégation ; l'énorme paix débonnaire des forêts assourdit le tumulte de leur chagrin, lui prête une majesté puérile, des pleurs sans amertume, rosée irisée que le jour évapore ; et c'est on ne sait quoi, diaphane, de presque nuptial, comme les blanches funérailles d'un enfant...

... Notre amour s'est châtié lui-même ; l'inexhaustible idéal — cette

hyperbole trop surhumaine ! — que nous en créâmes, réciproquement, en nous, des licences et des souhaits l'ont adultéré et sali, véniels, sans doute, mais qui nous le déshonorent...

Je le sens cruellement, à cette heure, ce que le monde intitule le bonheur, s'il ne paraît criminel et avilissant à l'opinion de la passion vulgaire, déroge à la mienne, à la nôtre ; car, à seulement la changer d'atmosphère, pour avoir envisagé l'incertaine possibilité d'une déchéance, nous l'atteignîmes irréparablement, et, corrompue, plus languissante, toujours, vivifiée de son martyre même, elle a perdu l'auréole qui nous la sanctifiait... Et elle me représente la grandeur incompréhensible, l'emphase héroïque et démente d'un suicide très haut et grave ; mais, — n'est-ce pas, quoique sans phrases et stoïquement, mourir?...

ARNOLD GOFFIN

CHRONIQUE ARTISTIQUE

AU SALON DE BRUXELLES

On ne voit plus guère qu'un artiste débutant s'expose aux Salons triennaux, à moins qu'une médiocrité de bon aloi ne lui ait concilié sur-le-champ la bienveillance universelle, ou qu'il n'y soit toléré grâce au testament de feu l'avoué Godecharles, dont les petites combinaisons ont force de loi. Ceux qui ne débutent plus ne se soucient pas toujours d'envoyer des œuvres inédites, plus malaisées à négocier, et quand le bonheur veut qu'ils s'en soucient, le hasard veut souvent qu'on ne s'en aperçoive pas. Il est donc assez difficile d'imaginer des raisons pour lesquelles un Salon officiel ne serait pas très semblable au précédent. Ne nous le dissimulons d'ailleurs pas : c'est parmi les sports de luxe pur que cette recherche devrait être rangée.

Le Salon de Bruxelles n'échappe pas à la loi commune. Toujours le même vieux jeu de cartes cent fois battu et rebattu par les mêmes mains, ou par les mêmes pattes, puisqu'il s'agit de peintres. Comme d'habitude, on crie qu'elles ont triché et qu'il y a maldonne. Beaucoup de dames cependant sont sorties, et les brelans de valets ne sont pas rares. Mais les rois s'obstinent à demeurer au talon.

Plusieurs exposants, étonnés de voir que les membres du jury n'eussent pas les plus mauvaises places, n'ont pu s'empêcher de croire que s'ils avaient fait le placement eux-mêmes, tout le monde aurait été content. N'est-ce pas une erreur? La seule proposition raisonnable que l'on ait émise sur ce sujet appartient à celui de nos confrères de la presse quotidienne avec lequel nous sympathisons le plus souvent, et la voici : « Pour-

quoi ne construirait-on pas autant de baraques, grandes ou petites, qu'il y a d'œuvres présentées au suffrage réconfortant des foules? Et, pour que l'égalité des chances fût absolue, ne pourrait-on pas monter les baraques sur roulettes, comme des maisons de bergers, et les mêler chaque nuit, comme un jeu de dominos? » L'emplacement était tout indiqué : la plaine de Tenbosch, à proximité du Vélodrome; ainsi les personnes distinguées qui encouragent les arts ne devraient pas se déranger beaucoup.

Mais, sans nous arrêter davantage aux justes récriminations dont les victimes d'aujourd'hui ont emprunté la formule à leurs prédécesseurs pour la transmettre aux victimes futures, les leurs peut-être, ils nous faut mentionner quelques-unes des œuvres qui marquent le plus dans la production de cette année. Nous serons bref, nous étant imposé la loi de ne médire de personne.

Le tableau qui a le plus attiré l'attention des visiteurs est assurément *la Visite au malade*, de M. Struys. Cette composition touche de près au genre apitoyant, dont M. Struys ne s'est jamais méfié. Son plus grand mérite réside dans la justesse, dans l'éloquence des attitudes et des physionomies; la tête du mourant et celle du prêtre sont particulièrement réussies. Le coloris est acceptable, même bon, nullement transportant; il ajoute peu de chose à l'œuvre. A part certaines fautes peu explicables dans les proportions et dans la perspective, ce tableau est très creusé, très serré, très consciencieux, et nous n'attachons à cette épithète aucune signification restrictive.

M. Courtens, il faut le dire, n'est pas un consciencieux. C'est un beau peintre aux instincts robustes et puissants; mais il se fie trop à sa verve et au hasard. Son art, tout entier réaliste, exige une observation soutenue, une déférence constante envers la nature, qui doit être le principe de sa force et de son renouvellement. Or, cela manque un peu dans *Soleil de septembre*, dessiné de pratique, dans le *Chemin de la croix*, dont les valeurs ne sont guère étudiées. Le succès de ce tableau ne tient-il pas en grande partie à sa tendance sentimentale et à son titre à effet, où l'on devine une manière de calembour?

N'insistons pas sur le parti pris de colorations iodées auxquelles M. Frédéric s'obstine, sans nous y habituer. Sa *Vanité des grandeurs* est une allégorie très marquée, mais les meilleures qualités de son *Voile de Véronique* se retrouvent dans son lyrique *Printemps*, un enfant nu ailé, dont le doux visage ravi s'émerveille parmi les fleurs, de fraîches fleurs sans nombre, une incroyable profusion de fleurs humides de rosée, de fleurs éblouissantes, de fleurs d'aurore, de jeunesse et de joie. Et sa *Grand'route zélandaise* fuyant dans la plaine verte, où de petites femmes semblables à des poupées amusent le regard, nous l'aimons aussi pour son originalité, son caractère synthétique, sa disposition neuve.

M. Gilsoul a également sa vision personnelle, des colorations plus fondues, plus sombres, mieux équilibrées. Son *Vieux quai au crépuscule* est impressionnant, bien que l'opposition soit un peu exagérée entre des lumières trop vives, où l'œil du peintre s'hypnotise, et des noirs trop morts. Son interprétation d'un paysage de banlieue a de beaux éclats sonores et

doux, pleins d'ampleur, des touches grasses, solides, étalées par larges plaques brusquement luisantes. On a refusé un tableau à M. Gilsoul; sans l'avoir vu, nous sommes certain que l'on a été injuste envers lui, comme on a été injuste envers un autre peintre du *Voorwaarts*, M. Laermans, dont les deux tableaux, *la Flânerie au village* et *l'Enterrement*, sont dérobés à l'attention des visiteurs. Quelle entente du dessin expressif pourtant, quel sens de la couleur et de sa signification dans ce groupe de rustres gauches et ballants, dans ces gens qui s'en vont serrés en tas derrière un cercueil, ployant leur pauvre échine sous un ciel de détresse!

Parmi les paysagistes il convient de citer avec éloge MM. Baron, Verwée, Coosemans, Binjé, Den Duyts, Verstraete, Meyers, Taelemans, et dans les générations plus fraîches MM. Claus, Hannon, Baertsoen, Wytsman, Marcette, Coppens, Dardenne, Cassiers. Tous intéressants, mais fidèles à leur manière connue. Le *Matin* de M. Binjé, de grandes ramures vertes et blondes, frémissantes au bord d'un étang d'où monte une fine buée, apporte cependant une note nouvelle chez l'artiste. C'est un ample paysage d'un style noble, d'une immatérielle délicatesse, qui fait penser un peu aux récentes œuvres de M. Heymans, malheureusement absent, — malheureusement pour le Salon et pas pour lui.

Très variée, l'exposition de M. Verheyden : un portrait d'enfant, harmonisé par grandes masses, un paysage, jeu d'ombres et de soleil, et les *Libellules*, une femme nue assise dans la verdure, détachant sa gracieuse tête rousse, délicatement modelée, sur un fond lumineux.

Les bons tableaux de figures sont très rares. Mentionnons encore, de M^lle^ Alix d'Anethan, une composition solennelle et douce, construite sur les rythmes élyséens de Puvis de Chavannes; de M. Motte, presque un nouveau cette fois, son propre portrait et un portrait de femme curieusement contourné, l'un et l'autre sérieux, dignes, presque monochromes et trouvant un effet subtil dans l'étouffement des colorations.

Les œuvres étrangères sont clairsemées. M. Fantin-Latour rêve de déesses vénitiennes; M. Pointelin contemple sa vallée solitaire; M. Gosselin s'attriste à de vagues et lents déclins de journées grises; M. Raffaëlli fouille et refouille de son dessin noueux et tortillé ses terrains pelés et ses types de banlieue, ou l'aspect grouillant, bigarré, kaléidoscopique des boulevards parisiens qu'il fixe en traits essentiels; M Grönvold crayonne d'amusantes figures, tandis que l'adroite fantaisie des pinceaux ou des pastels de M. Thaulow évoque de doux paysages ouatés de neige, ou de claires nuits norwégiennes, ou la Seine et ses flots d'absinthe.

D'Allemagne nous viennent une douce et charmante image de maternité, de M. Lenbach, en teintes de bistre et de vieil ivoire poli; des impressions rurales, largement étalées, d'un vigoureux réalisme de M. Liebermann; un petit intérieur bleu et violet, pas mal vu, d'un jeune, M. Stremel.

La plus grande curiosité s'attache aux Anglais, et c'est à juste titre. Non pas que MM. Guthrie, Lavery, Stevenson, Stott soient inconnus en Belgique. M. Stott a exposé aux *XX*, et les autres à Gand et ailleurs, mais avec moins d'éclat. M. Stott a une *Diane*, peinture mince, en manière de

tapisserie, d'un charme languide et singulier, et une vue de montagne, *l'Eiger*, un pic neigeux baigné d'une froide lumière lunaire. Il y règne un silence glacé où l'on sent planer la terreur des altitudes, et c'est le seul tableau de montagnes vraiment beau que nous ayons jamais vu.

MM. Guthrie, Lavery et Stevenson sont Ecossais, du groupe nouveau de Glasgow. Le paysage de M. Stevenson, *Lune d'été*, n'est peut-être pas absolument exact dans le rendu, mais il est impressif, noblement composé avec son ample courbe fuyante, et le coloris, tout en douces nuances crépusculaires, fait penser à Corot. Nous croyons cependant que M. Stevenson est plutôt un peintre énergique, et que cette rencontre est principalement due au sujet; tandis que si MM. Lavery et Guthrie rappellent invinciblement M. Whistler, c'est par le fond même de leur art, qui s'y rattache directement. Leurs portraits sont whistlériens par leur disposition, leurs fonds d'où le personnage surgit comme une apparition, leur allure aristocratique, leur dandysme raffiné, leur facture large et fière, la simplicité, l'unité profonde du coloris. Ce ne sont donc pas des œuvres très originales, mais ce n'en sont pas moins des œuvres de haute tenue, infiniment distinguées. La place nous manque pour les analyser toutes comme elles le mériteraient. Consignons seulement notre préférence pour celles de M. Guthrie, surtout pour son portrait de femme, si plein de grâce et de goût qu'on dirait presque que tout dans le Salon devient bête et lourd par comparaison. Si M. Lavery peut être placé au même rang, c'est moins pour ses deux portraits que pour son *Soir de la bataille de Langside*. Toutes les espérances écroulées, Marie Stuart s'en revient silencieusement à travers la lande écossaise, sous les mornes nuages qui accablent l'horizon. Voilà un tableau d'histoire qui ne gesticule pas, mais d'où se dégage simplement une sensation tragique de consternation définitive.

A en juger d'après les œuvres dont nous venons de parler, comme d'après d'autres, vues ailleurs, notamment celles de M. Hornel aux *XX*, les plus outrancières, la jeune école de Glasgow s'affirmerait, en dépendance de M. Whistler, comme une école de coloristes équilibrés, tantôt fluides, tantôt veloutés, ennemis des aigreurs communes chez les Anglais, ennemis aussi de leurs préoccupations sentimentales, philosophiques ou morales, peintres avant tout, très dominés par le sentiment de l'harmonie générale et de l'unité.

Il nous reste à dire un mot des sculpteurs. Nous rencontrons d'abord encore un artiste de Glasgow, M. Mac Gillivray, qui nous présente une intéressante reconstitution de sculpture grecque, teintée sur le modèle des figurines tanagréennes; M. Charpentier, vu aux *XX* et à Anvers; puis, parmi les Belges, MM. Meunier et Vander Stappen, avec une série encore incomplète d'esquisses magistrales; MM. Du Bois et Lagae, avec des œuvres connues; M. Craco, élève de M. Meunier, et qui s'en ressent, avec son *Autel* original, d'un beau sentiment, mais d'une exécution insuffisamment poussée; puis MM. Braecke, De Vreese, Samuel, Gaspar, dont les fauves, tout frémissants de vie, sont traités avec hardiesse et avec grandeur. Le souple métier de M. Rousseau s'accuse dans les figures allongées et mala-

dives de son bas-relief, *Amour virginal*, auquel nous reprocherons l'expression trop maniérée des visages et la maigreur des ornements floraux.

A se promener dans les jardins consacrés à la sculpture, on constate que les sculpteurs récents ont de plus en plus en vue le caractère et le mouvement, sans direct souci de la beauté, et que presque tous, ils manquent leur but et n'aboutissent qu'à la laideur. Le grand talent de M. Lambeaux a contribué à les dévoyer, et voici qu'il se dévoie lui-même. Bien qu'on ait beaucoup exalté son groupe *l'Ivresse*, nous n'y trouvons que certains beaux morceaux mal agencés, des reliefs puissants, mais qui ne palpitent que d'une vie frénétique et bestiale. L'ensemble est lourd, redondant, déclamatoire, confus, sans une ligne qui ne soit pas non seulement tourmentée, mais franchement baroque. Dans la dernière œuvre du maître du *Baiser* et de la *Folle chanson*, nous voyons le cauchemar d'un Michel-Ange du ruisseau et les bacchanales de la Crapule. Hélas! ne nous plaignons pas trop. Nous regretterons *l'Ivresse*, car on va l'imiter.

ERNEST VERLANT

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Au Jardin de l'Infante, par ALBERT SAMAIN. Paris, édition du « Mercure de France ». — *Premières Poésies*, par JEAN CARRÈRE. Paris, Bibliothèque de « la Plume ». — *Les Opales*, par KARL BOËS. Paris, librairie de l'Art Indépendant. — *Idylles joyeuses*, par ERNEST DUPONT. Paris, Vanier. — *Pages de joie*, par PAUL GÉRARDY. Liége, des presses de « Floréal ». — *La Ronde du Trouvère*, par MAURICE DESOMBIAUX. Gand, Siffer.

L'auteur du recueil de vers intitulé *Au Jardin de l'Infante*, M. Albert Samain, est incontestablement un poète; et si, comme je le crois, ce livre est un *premier livre*, le débutant est de ceux dont nous pouvons attendre de belles œuvres.

Au Jardin de l'Infante se compose de plusieurs groupes de poèmes, entre lesquels il n'existe pas de lien apparent, mais qui se rattachent pourtant les uns aux autres par le sentiment et par la couleur. M. Albert Samain a la nostalgie du luxe, l'amour du faste, le regret des époques pompeuses. Son exotisme se promène languissamment, de Bergame aux Iles fortunées, de Colchide en Extrême-Orient. Mais il ne faudrait pas s'imaginer que M. Albert Samain n'est qu'un poète décorateur : ce fastueux, qui pourrait faire valoir au titre de Magnifique des droits plus sérieux que ceux de M. Saint-Pol-Roux, est aussi un sentimental. Le fastueux écrit des sonnets pareils à celui-ci :

LA TOISON D'OR

Noire dans la nuit bleue, Argo vogue, rapide.
Les chefs, au crépuscule évoquant la maison,
Tristes, se sont couchés et dorment. Seul, Jason,
Debout, veille et poursuit son grand rêve intrépide.

La Lyre aux clous de feu brille; l'ombre est limpide;
Le silence infini vibre!... Et le fils d'Eson
Emplit de son orgueil immense l'horizon,
Et respire de loin les roses de Colchide.

Or, pendant qu'à la proue il s'enivre, pensif,
Là-bas, Médée en feu, dans le jardin lascif,
Sent sa chair se dissoudre aux tièdes vents d'Asie...

Et déjà, sous l'œil vert du Dragon frémissant,
Le Destin, préparant l'antique frénésie,
Mêle à la Toison d'or l'odeur sombre du sang.

Lisez maintenant ces vers du sentimental :

J'adore l'indécis, les sons, les couleurs frêles,
Tout ce qui tremble, ondule et frissonne et chatoie,
Les cheveux et les yeux, l'eau, les feuilles, la soie,
Et la spiritualité des formes grêles;

Les rimes se frôlant comme des tourterelles,
La fumée où le songe en spirales tournoie,
La chambre au crépuscule, où Son profil se noie,
Et la caresse de Ses mains surnaturelles;

L'heure de ciel au long des lèvres calinée,
L'âme comme d'un poids de délice inclinée,
L'âme qui meurt ainsi qu'une rose fanée,

Et tel cœur d'ombre chaste, embaumé de mystère,
Où veille, comme le rubis d'un lampadaire,
Nuit et jour, un amour mystique et solitaire.

Certes, ces deux morceaux, de ton si différent, trahissent quelques influences. Il serait difficile, devant *la Toison d'or*, de ne point penser à M. de Hérédia. On pourrait, dans le deuxième sonnet, noter d'autres réminiscences. Mais je n'aime guère ce jeu-là, et il serait puéril dans le cas présent, car M. Albert Samain possède une réelle personnalité poétique.

Dans quel sens cette personnalité se développera-t-elle? Est-ce le fastueux qui mangera le sentimental, ou le sentimental qui absorbera le fastueux? Ou bien — comme j'incline à le croire — le fastueux et le sentimental se mêleront-ils d'une façon plus étroite et plus intime? Qu'importe. M. Albert Samain est en ce moment, avec M. Pierre Louys, un des rares nouveaux poètes dont on puisse espérer un chef-d'œuvre. Assurément, je ne l'admire pas toujours : certaines de ses combinaisons rythmiques ne sont guère heureuses, par exemple celle qui consiste à allonger le sonnet classique d'un quinzième vers absolument inutile et disgracieux. D'autre part, je ne pense pas que M. Samain, en faisant rimer des singuliers avec des pluriels, poursuive un autre but que celui de courtiser la folie régnante. Mais ce sont là fautes vénielles, péchés de jeunesse qui ne deviendraient mortels que dans l'hypothèse d'une rechute. M. Albert Samain a tout ce qu'il faut pour réaliser la Beauté, et j'ose espérer qu'il ne la sacrifiera point à la Mode.

Je voudrais pouvoir en dire autant de M. Jean Carrère. Malheureusement pour lui, ses *Premières Poésies*, dont la publication me paraît d'ailleurs prématurée, ne me permettent pas de lui décerner un pareil éloge. M. Jean Carrère a beaucoup d'enthousiasme et de feu. Son imagination s'allume facilement, et sa strophe ruisselle avec une très grande aisance. Mais que

cette chaleur semble factice, et que cette aisance est regrettable! La poésie de M. Jean Carrère est une improvisation de tête chaude et de cœur bondissant. Oh! ce Midi, ce terrible Midi, comme il fait danser et fleurir les jeunes cervelles! Déjeuner de soleil que ces poèmes-là! Belles gourmes, et pas mal jetées; mais l'Art véritable est bien au-dessus de ces banalités, généreuses et sonores, même lorsqu'elles sont brillamment enflées par un très aimable escholier.

***

L'auteur des *Opales*, M. Karl Boës, nous apprend qu'ils les a serties de son or le plus pur, sous l'invocation de Platon, de Vinci, de Shakespeare et de Wagner. Voilà de puissants protecteurs! Si M. Karl Boës les avait consultés, ils lui auraient conseillé de purifier son or, qui est du cuivre pas même parvenu.

Je soupçonne M. Boës de n'être l'intime ni de Wagner, ni de Shakespeare, ni de Vinci, ni de Platon. Je gage qu'il a mal lu M. Joséphin Péladan, ce qui est moins difficile.

Avec M. René Ghil, M. Karl Boës est le rimeur français qui emploie le plus de lettres majuscules. C'est une originalité, sans doute, mais je ne pense pas qu'elle soit suffisante. Heureusement, M. Boës en possède une autre : il passe du vers le plus platement prosaïque à la métaphore la plus audacieuse, sans que l'effort soit apparent. Les délicats lui envieront certaines Mers « plus belles qu'on ne saurait dire », — mais votre métier, Monsieur, c'est précisément de savoir le dire! — et cet adorable vers printanier :

Les hommes ont besoin de caresser les femmes.

Les rhumatisés lui sauront gré d'avoir décrit « la saison aux douleurs aiguës ». Quant aux brouteurs de métaphores, ils resteront pensifs devant cet alexandrin exquis :

Caresse ta paupière au galbe des statues!

J'espère que le poète ferme l'œil pendant cette opération. Les musiciens apprendront, avec un étonnement joyeux, que les Bardes « chantaient le pibroch » aux clans; que la rafale « a déraciné la vertu de Parsifal », dont la virginité devait être profondément plantée; que le sage, sur son donjon de jade et sous le ciel d'étain, se promène « blanc botté de daim, noir vêtu de satin », et que l'idéal chevaleresque, c'est de marcher « derrière l'Ecu de ceux qui furent grands ».

Que Platon, Vinci, Shakespeare et Wagner soient cléments à M. Boës!

M. Ernest Dupont, plus modeste et moins majusculaire, se contente d'une épigraphe de M. Jean Moréas et d'une préface de M. Jean Berge. Ses *Idylles joyeuses* feraient de bonnes chansons de café-concert. Une ou deux d'entre elles se haussent jusqu'à du Jean Richepin. C'est parfois verveux et souvent inoffensif.

***

M. Paul Gérardy, le poète des *Chansons naïves*, revient à la charge avec des *Pages de joie*.

Vous pensez bien que l'auteur des *Chansons naïves* ne s'est pas transformé au point d'entendre le mot *joie* dans le sens que lui donna jadis M. Théodore Hannon. Il s'agit ici de la joie pure, ingénue d'un être jeune et neuf qui ouvre les yeux à la vie. Les nouveaux poèmes de M. Paul Gérardy ressemblent donc beaucoup à ses anciennes chansons.

J'ai dit naguère, à propos des œuvres de MM. Mockel et Rassenfosse, ce que je pense des poètes de l'école wallonne, ou plutôt, de l'école *mosane*, car cette école a, paraît-il, un pied en Belgique et un pied en France. Celui qui est en France ne va plus, et l'autre ne remue guère. Sans doute, les jeunes poètes wallons possèdent beaucoup de spontanéité et de fraîcheur, et M. Paul Gérardy pourrait bien être celui d'entre eux qui en a le plus. Profondément imbu de germanisme, il nous a donné plus d'un *lied* exquis à la grâce chantante et simple. Comme il le dit si joliment, tout en célébrant la joie, il « chante-pleure », ou, s'il le préfère, il rit aux anges, et aux larmes. Mais qu'il prenne garde à l'affectation du naïf, à la grimace de la simplicité voulue, à la rouerie nouvelle, aggravée d'archaïsme, qui a déjà perdu tant de jeunes écrivains. M. Paul Gérardy et ses amis ont vraiment trop de talent pour se complaire à de sempiternelles transcriptions, de plus en plus vagues, insipides et amorphes, des mêmes lieux communs. Le poncif de la princesse sur la tour et du chevalier, et le thème indiqué naguère par M. Paul Verlaine dans *Gaspard Hauser chante* sont des *motifs* quelque peu usés. Quand les beaux esprits du XVIII^e^ siècle prirent parti, qui pour *la Belle Matineuse* de Malleville, qui pour celle de Voiture, ces deux sonnets rivaux se ressemblaient moins que les chansons de page, et les pages de joie des poètes mosans. Je défie le lettré le plus raffiné, si on lui lit pêle-mêle des extraits de *Dit un Page* et de *Pages de joie*, de ne pas rendre à M. Rassenfosse ce qui appartient à M. Gérardy, et réciproquement. Je l'avoue sans honte, il m'arrive maintes fois de lire une série de chansons mosanes, de les trouver charmantes, et, le livre refermé, de me demander ce que j'ai lu ou si j'ai lu quelque chose. Je ne me souviens, la plupart du temps, que d'une espèce de bredouillement puéril, qui berce l'oreille sans occuper l'esprit.

Assurément, *Pages de joie* contient quelques chansons ravissantes, par exemple celle qui débute ainsi : « Laisse les beaux oiseaux chanter », et de nombreuses strophes qui sont d'un poète; mais que dire du morceau suivant :

Sur sa tour reine naïve
Chante et pleure et rit d'amour,
Sur sa tour;
Au loin des plaines beau prince arrive.

Vers la tour prince naïf
Chante et pleure et rit d'amour,
Vers la tour;
Au loin des plaines archers arrivent.

Dans la tour prince naïf
Chante et pleure et rit d'amour,
Dans la tour;
La reine est morte d'amour.

Poète naïf, mais nègre, m'afflige. Si poète naif, mais nègre, recommencer, critique se fâcher !

En attendant, il se contente de rire, et pour un rien il s'écrierait que ces poèmes-là lui donnent envie de marcher à quatre pattes et de redemander sa nourrice, *emmi* ses langes.

M. Paul Gérardy, pour caractériser un cygne, le représente « songeant aux mots nouveaux ». Voilà un cygne assez singulier — un signe des temps — et que Tribulat Bonhomet aurait le plus grand tort d'étrangler. Il expirerait en faisant des néologismes!

Une partie des réflexions qui précèdent pourrait s'appliquer à M. Maurice Desombiaux, dont *la Ronde du Trouvère*, sans me pousser à de fâcheuses extrémités, ne me satisfait qu'à demi. M. Maurice Desombiaux, par un caprice de poète, s'est complu à prendre place, un instant, parmi — *emmi* en mosan — les jeunes chanteurs folkloristes, je dirais « folklorotiques » si M. Desombiaux n'était pas un écrivain de tempérament robuste et sain. Si c'est un caprice, — je le lui passe; mais si c'est une maladie, — je lui dirai son fait, comme à d'autres, en toute liberté. Les bons comptes rendus font les bons amis.

Heureusement pour M. Maurice Desombiaux, sa soudaine tendresse pour le folklore et pour le vers libre ne l'empêche pas d'écrire en français. Il convient de l'en féliciter sans ironie, car, en Belgique, le vers libre conduit fatalement, semble-t-il, au patois le plus frénétique. M. Maurice Desombiaux, avec M. Albert Arnay, fait exception à cette déplorable règle. C'est quelque chose, et demain, ce sera beaucoup.

Un autre mérite de M. Maurice Desombiaux, — puisse cet éloge ne pas lui attirer de mauvaises querelles! — c'est que ses poèmes ont un sens précis. Par le temps qui court, c'est une originalité.

Ces deux mérites-là me disposeraient à l'indulgence, si M. Desombiaux en avait besoin. Dieu merci, ce n'est pas le cas, et je le loue d'avoir écrit cette belle chanson douce : *Crépuscule*, et ce beau poème viril : *Mon cœur dans la caverne de la haine*. L'auteur de ces deux morceaux est un écrivain de talent, dont on est en droit d'exiger davantage, et envers lequel on peut se montrer difficile. Quant au fragment sans titre : « O Maître halluciné des âges chrétiens », comment M. Desombiaux ne s'est-il pas aperçu qu'une inspiration de cette envolée réclame impérieusement la savante ordonnance du vers classique?

On me dira que je reviens toujours à mes moutons. Ce n'est pas ma faute, c'est celle de Panurge. Il aurait dû mieux les garder. Si les novateurs s'étaient contentés de nous offrir la mélopée comme une troisième forme, intermédiaire entre la poésie et la prose, comme le poème en prose est une troisième forme, intermédiaire entre la prose et la poésie, jamais nous n'eussions protesté. Les prosateurs auraient dit du poème en prose : « Ce n'est plus de la prose! » Les poètes auraient dit de la mélopée : « Ce n'est pas encore de la poésie! » Mais prosateurs et poètes eussent été d'accord pour admettre l'exception en tant qu'exception. Malheureusement il fallait cabotiner, et dès lors!...

ALBERT GIRAUD

Au prochain numéro : *Les Scènes de la vie judiciaire*, l'*Histoire des Lettres belges* et *le Livre qui pue*, 2e édition (à l'anglaise), etc.

MEMENTO

L'abondance des matières nous a forcé d'ajouter au présent numéro *quatre* pages supplémentaires.

Nous espérons que nos abonnés nous en sauront gré. Sinon, ils seront promus au titre de mufles.



En l'absence de M. Iwan Gilkin, la publication du numéro d'octobre a été dirigée par M. Albert Giraud.



Dans la dernière réunion de *la Jeune Belgique*, MM. Francis Nautet et Henry Maubel, ayant renoncé à leur part de propriété, ont été remplacés par MM. Paul Tiberghien et Valère Gille, ancien directeur de notre revue.

Le comité a décidé la création d'abonnements patronaux de 50 francs.

La Jeune Belgique profite de l'occasion pour remercier chaleureusement le premier souscripteur, dont l'initiative généreuse a provoqué cette innovation, qui nous permettra de développer et d'améliorer notre œuvre collective.



A la suite de l'article de *l'Indépendance*, Sa Majesté Frédérix Barbe-Rase a reçu les lettres suivantes :

MONSIEUR,

Je viens de lire votre très amusante *dépréciation* où vous parlez si curieusement de corde dans la maison d'un pendu. Merci. Pour certaine galerie, dont je ne vous dispute pas les amitiés, vous gagnez sans doute la première manche, non sans quelque tricherie. Je compte bien gagner la seconde et la belle!

Vous me faites, d'ailleurs, la partie vraiment facile, grâce à vos citations joliment mutilées, vos critiques équivoques, votre escamotage de toutes preuves et surtout vos omissions peu candides. Vous ne dites pas que dans le premier volume dont vous ne soufflez mot, et dans le deuxième, plus de cent cinquante pages élogieuses concernent De Coster, Van Hasselt, Le Bourguignon, Van Keymeulen, etc., qui ne sont pas des Jeune-Belgique, sans compter les autres qui suivront dans le tome III.

Si vous pouvez citer un seul écrivain belge de valeur, célébré par vous et négligé par moi, je lui brûlerai un grand cierge. *Je crois qu'il n'y a d'omis que vous*, et cela, je le reconnais, c'est fâcheux. Je suis donc fautif; mais mes petites qualités et mes gros défauts m'appartiennent, au moins, en propre. Or, vous, cher Monsieur, vous ne pouvez même pas revendiquer la paternité de vos erreurs. On vous a toujours lu quelque part, d'avance. Et ce n'est pas sans raison que Max Waller disait : « Quand M. Frédérix mourra, on ira déposer une palme sur la tombe de Sainte-Beuve (1). »

Quant au « manque de proportions », relisez donc, je vous prie, vos innombrables feuilletons sur les quelconques ou les idoles éphémères, et vos parcimonieux articles consacrés à des talents de durée; mettez le tout en balance et pesez juste.

Mille bonnes choses,

FRANCIS NAUTET.

Pour nous mettre d'accord, je publierai votre article en entier dans le tome III, sans aucune savante mutilation, et j'y joindrai cette lettre.

MONSIEUR,

Quelque influencés que soient vos jugements en ce qui concerne *la Jeune Belgique*, je ne les discute pas. Vous êtes le maître

(1) Ce n'est pas Max Waller, mais Albert Giraud qui a dit cela. Si c'est à cause de ce mot que M. Frédérix poursuit la mémoire de Max Waller!...
(N. D. L. R.)

de vos appréciations louvoyantes ; mais n'essayez pas de travestir le caractère d'un mouvement que vous ne pouvez plus nier.

Dans votre article sur le livre de M. Nautet, parlant des « Conditions matérielles meilleures du métier d'écrivain » *en Belgique comme en France* et des « moyens de vivre copieux, qui ont attiré vers ce métier les jeunes gens », vous vous efforcez, en un paragraphe habilement confus, de dénaturer nos mobiles d'écrivain.

Vous êtes le dernier auquel il appartienne de répandre — internationalement — de pareilles calomnies.

HENRY MAUBEL.



Une définition du mariage par Mme Pirotte :

« Un intime polissage qui devient un effacement, un écorchement, un écrasement des deux époux, ou l'un des deux par l'autre, quand il n'est pas une fusion saine et naturelle. »



De la même, cette réflexion caractéristique :

« Les hommes vont-ils se plaindre que, dans la création des enfants, ils ont vraiment trop peu de chose à faire ! »

Trop peu de chose, c'est vite dit.

Faites-le un peu, pour voir, chère Madame !



LE MACAQUE FLAMBOYANT.

« Dans la grande salle d'honneur, de forme CRUCIFÈRE (!!!), se trouve à l'un des panneaux un lamentable Portaels intitulé : *La Calomnie.* C'est de l'allégorie : une femme hideuse, dont la face syphilitique exhale par la bouche des FLAMMUOSITÉS, étreignant de ses pâles mains décharnées une pauvre jeune fille, une vierge au visage FORTEMENT ANÉMIAL. » (*Le Peuple.*)

Du même journal :

« A la rampe de la salle XIII s'expose impudiquement une toile de Van Severdonck représentant la *Prestation de serment de S. A. R. le prince Albert de Belgique dans la cour de la caserne Sainte-Elisabeth.* INUTILE DE DÉCRIRE LE SUJET, ON LE DEVINE. »

En effet, trésor !



Le vernissage du Salon a été particulièrement orageux. Les jeunes peintres sont exaspérés contre le jury officiel. M. Delsaux a coupé sa toile, et M. Dardenne a passé la sienne au bleu. Des meetings d'artistes ont eu lieu, et des délégués ont été envoyés au ministre.

Un mouvement se dessine en faveur de la nomination du jury par les exposants.

Ce système serait évidemment moins mauvais que le système actuel. Mais serait-il bon ?

Au fond, nous partageons l'opinion de Jean d'Ardenne, qui a écrit dans *la Chronique* un article fort profitable, dont voici la conclusion :

« On aurait pu entamer l'affaire autrement et réclamer du premier coup la suppression radicale des salons triennaux. L'union, suivie d'une action énergique, de tous les éléments d'opposition aurait eu peut-être quelque chance d'aboutir.

Ce n'est pas seulement l'organisation salonnière qui est vicieuse : l'institution elle-même est condamnée, non seulement par un vice essentiel et primordial, mais, en outre, par un désaccord toujours plus accentué entre elle et l'art moderne.

L'art pur et simple n'a nul besoin de cette intervention de l'Etat, lequel, quoi qu'il advienne, quels que soient ses mandataires, ne sera jamais, en la matière — passez-moi l'expression — qu'un pignouf. Il lui est interdit d'être autre chose : c'est ce dont il faudrait commencer par se convaincre avant d'entreprendre une réforme quelconque. La voie est toute tracée, à cette heure, le système des exhibitions d'art organisées en dehors de tout concours officiel ayant donné des résultats suffisants. »

Avis à ceux qui veulent se réconcilier avec « le pignouf ».



La règle de trois continue à être potassée par les jeunes poètes français.

Ci deux chansons de M. Camille Mauclair, extraites de la *Revue Blanche :*

LES REFLETS VENGÉS

Ils ont jeté *trois* pierres
A leurs reflets dans l'eau,
Ils ont jeté *trois* pierres
Pour tuer leurs reflets :

L'eau s'est épanouie
En feux follets,
En bijoux, en pierreries,
En bagues et en bracelets.

Et puis elle s'est assoupie
Et les reflets ont reparu;
Et tous les *trois*, pris de folie
Devant leurs spectres revenus,

Ils ont tendu les mains
Pour saisir leurs âmes dans l'eau,
Et les âmes ont pris leurs mains
Et les ont emmenés dans l'eau :

Il y a *trois* cygnes sur l'eau.

LES FLEURS

Mon amant m'a baisée au cou
— J'ai vu *trois* roses —
Il m'a dit : Je suis fou
De ton cou de miel doux.

Mon amant m'a baisée aux yeux
— J'ai vu *trois* glaïeuls —
Il m'a dit : Je te veux
Nue en tes grands cheveux.

Mon amant m'a baisée aux lèvres
— J'ai vu *trois* iris —
Il m'a dit : J'ai la fièvre,
Elles brûlent, tes lèvres.

Mais il m'a baisée au cœur
— J'ai vu *trois* asphodèles —
Il m'a dit : Ton cœur m'a glacé,
Et il est trépassé.

Ah! s'il n'y avait que *trois* snobs!
Et comment va la contrefaçon belge?

A signaler, dans *l'Ermitage* de septembre, outre l'article de M. Hugues Rebell cité dans notre précédente livraison, une remarquable étude de M. le Dr Fortuné Mazel sur la *Décadence religieuse en France*, des poèmes de MM. Sabatier et des proses de M. René Boylesve; dans *le Mouvement littéraire*, des vers de M. Victor Remouchamps, et, dans *la Plume*, ce déconcertant sonnet de M. Paul Verlaine à... Léopold II :

Je vous aime, Français et Roi, je vous respecte.
Beaucoup de votre sang coule en mon sein; beaucoup
Du mien bat dans le votre en revanche, et le tout
Se dit compatriote, en langue bien correcte.

Vous êtes souverain et je suis un insecte,
Citoyen d'une république à tant le coup,
(Comme à St-Cloud!) mouton en grand danger du loup
Sous un berger dormeur que se bouger affecte.

Votre hôte d'un instant partout un peu fêté,
Parlant de poésie et de pure beauté,
Epris de votre si gente et forte Belgique!

Juste après mon départ l'émeute fit son cri
Que vous domptâtes d'un clément geste énergique,
Car vous êtes vraiment un fils du roi Henry!

Ce sonnet a sans doute été inspiré par l'*Histoire de Belgique* à laquelle travaille depuis quelques années l'éminent archiviste Alphonse Allais.

Notre ami Toto, qui a eu des malheurs, nous envoie cet *Impromptu*, dans lequel l'excès de son infortune lui a fait commettre trois vers de neuf pieds, — un pied par muse probablement :

Son cœur était la folle auberge,
La folle auberge des Attraits,
Je m'y installai riche et vierge;
Elle m'a laissé que ses portraits.

Franchement, je ne pouvais plus
Tenir ton auberge, ma chère,
Trop de gandins y sont venus,
Et l'on m'aurait pris pour Macaire.

A l'amour, à ce jeu de bourses,
De hausse et de baisse, c'est stupide,
J'ai trop joué, plus de ressources,
Je me retrouve la main vide.

Pour me consoler de mon krach,
Je ferai quelques calembours
Que je destine à l'almanach
Des Demoiselles et des Amours.

Notre directeur, M. Iwan Gilkin, n'a marié personne ce mois-ci.

M. Zénon Pnesmycki publie dans la revue polonaise *Le Monde*, de remarquables traductions des sonnets de M. Emile Van Arenbergh.

Ces traductions font partie d'une étude de longue haleine sur le mouvement littéraire en Belgique, à laquelle M. Pnesmycki met en ce moment la dernière main.

Tous nos remercîments à notre aimable confrère, qui proclame si vaillamment, là-bas, la renaissance de notre littérature.

Remercîments aussi à M. A.-S. Martorelli, qui, dans sa chronique littéraire du *Tolchetto*, étudie les récentes productions de nos écrivains.

La plus considérable des revues anglaises, *The Nineteenth Century*, publie une étude de M. William Sharp sur la Jeune Belgique. Comme le dit M. Téodor de Wyzewa dans la *Revue des Deux-Mondes*, c'est une étude très consciencieuse, mais surtout écrite pour renseigner les lecteurs anglais qui, jusqu'alors, considéraient M. Maeterlinck comme le seul écrivain belge de quelque mérite. M. de Wyzewa relève certaines erreurs de détail, inévitables dans la matière. Nous préférons remercier M. Sharp d'avoir mis son talent et son zèle désintéressé au service de l'expansion des lettres belges en Angleterre.

Une chronique littéraire de la *Revue Rouge* :

« J'avais reçu le livre de M. Léopold Courouble, un soir en entrant chez moi. Je lus, je dévorai plutôt les lignes, les phrases spirituelles du volume, et vers minuit je m'attristai en arrivant à la dernière page des *Contes et Souvenirs*.

Je trouvais les *Contes de Pâques* gentils ; les *Contes de Noël* charmants ; les *Novellettes* curieusement alléchantes ; les *Contes pour les gens sérieux* pleins de saveur et même très profonds, telle cette charmante étude intitulée l'*Estrade d'Elseneus*, qui analyse si bien l'âme d'un gamin de Bruxelles, la pensée d'un *Ketje* ; *Mes Prisons*, je les trouvai joyeuses et quelque peu ironiques ; *Carnet de voyage* — avec *Un Cimetière*, ce bijou de sentimentalisme — très cosmopolite. Mais les *Contes bruxellois* eurent pour moi un charme indescriptible, c'est analysé, observé avec un art parfait, c'est écrit on ne peut mieux et cela fait rire, rire à en pleurer, tant c'est juste et vrai. Mon âme se trémoussait, se tordait dans ma poitrine, elle riait aussi ; arrivé à la *Fin de Trullemans*, j'étais déconcerté par l'originalité du style et je fermai furieusement le livre, fâché contre l'auteur qui m'avait procuré une si réelle impression.

La nuit, je rêvai du livre de M. Courouble, — cela l'étonnera peut-être, — je rêvai qu'on se battait pour ses contes ; le volume était étendu par terre, mais, chose curieuse, il me parut très grand, et sur sa couverture le titre semblait écrit en lettres immenses. On luttait ferme autour du bouquin, que défendaient quelques courageux ketjes ; les antagonistes, une bande de gens bien mis, graves, solennels, pédants, compassés, pisse-vinaigre et pète-sec, tentaient de mutiler les *Contes et Souvenirs* en lui portant de sournois coups de canifs. Et soudain une voix s'éleva, triste, philosophique, mais si convaincue que la sincérité y prêtait une irrésistible éloquence, et que les ennemis disparurent à ses échos : *Och ! mais laisseie-le seulement !* »

Notre âme dansait la danse du ventre dans notre poitrine, et nous fermâmes furieusement la *Revue Rouge*, fâché contre le critique qui nous avait procuré le bijou cosmopolite d'une si réelle impression.

M. René de Saint-Pons, de *la Plume*, sacre grand poète M. Gabriel Martin, parce qu'il a écrit un poème intitulé *Le Dos*, dont les vers dessinent sur le papier la silhouette d'une taille de femme.

Et M. de Saint-Pons s'écrie : « C'est toute une révolution dans la poésie descriptive. »

C'est une révolution pour ceux qui n'ont jamais rien lu, cher Monsieur. Si vous aviez seulement ouvert votre Rabelais !...



Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, *rue des Paroissiens*, 31

BRUXELLES

VIENNENT DE PARAITRE :

Edmond PICARD

EL MOGHREB AL AKSA

Une mission belge au Maroc

Un fort volume in-18 Jésus. . . . . 4 francs.

SCÈNES DE LA VIE JUDICIAIRE

Paradoxe sur l'Avocat. — La Forge Roussel. — L'Amiral. — Mon Oncle le Jurisconsulte. — La Veillée de l'Huissier. — Le Juré.

Un fort volume in-18 Jésus. . . . . 4 francs.

Georges EEKHOUD

LA NOUVELLE CARTHAGE

La Nouvelle Carthage. — Les Émigrants. — Contumace. — La Bourse. — Le Carnaval. — La Cartoucherie. — Épisodes inédits.

Édition définitive, un vol. in-8° très compact . . 4 francs.

Charles SLUYTS

NOTES D'ÊTRE

Un vol. petit in-16, sur papier de Hollande Van Gelder. 3 francs.

Ernest BOSIERS

HARALD ROI

Drame en neuf scènes.

Un volume in-8° . . . . . 2 francs.

Justus SEVERUS

AFRICUS

OU LE GÉNIE RÉCOMPENSÉ

Drame nègre en un acte et en vers.

Une plaquette in-18 Jésus . . . . . 1 franc.

SOUS PRESSE :

Émile SIGOGNE : CONTES MERVEILLEUX

EN VENTE

à la librairie PAUL LACOMBLEZ

BRUXELLES

MAX ELSKAMP : *Salutations dont d'Angéliques* . . 3 50

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : *Premières poésies.* . . 3 50

CHARLES DE COSTER : *La Légende d'Ulenspiegel* . 5 »

Comte LÉON TOLSTOÏ : *Le Salut est en vous* . . . 3 50

ED. SCHURÉ : *Les Grands Initiés.* Esquisse de l'histoire secrète des Religions : *Rama, Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon, Jésus.* Edition à 3 50

LÉON BLOY : *Sueur de sang,* avec trois dessins originaux de Henry De Groux, et portrait de Léon Bloy par Charles Cain 3 50

JEAN MORÉAS : *Le Pèlerin passionné*, édition refondue, comprenant plusieurs poèmes nouveaux . . 3 50

Dépôt des Revues Françaises :

La Plume, fr. 0-50; franco, fr. 0-55

Le Mercure de France, 1 franc; franco, fr. 1-25

L'Ermitage, fr. 0-60; franco, fr. 0-65

Les Entretiens politiques et littéraires, fr. 0-60; franco, fr. 0-65

Demandez le Catalogue complet de l'Editeur Paul LACOMBLEZ.

Bruxelles. — Imprimerie Vve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

Novembre 1893. TOME XII. — N° 11 13me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE :

Le Banquet Eekhoud . . . . . IWAN GILKIN.
Le Procès Lemonnier . . . . . ALBERT GIRAUD.
La Dame de grâce . . . . . FERNAND SEVERIN.
Vieux Cœur (suite et fin) . . . . . LOUIS DELATTRE.
Atalante à Calydon (trad. de P. Tiberghien) (suite) . . . . . A.-C. SWINBURNE.
Ford-Madox Brown . . . . . OLIVIER-G. DESTRÉE.
Chronique musicale . . . . . ERNEST CLOSSON.
Chronique littéraire :
Sueur de Sang ; Bulletin de la Société d'études sur la Question Louis XVII . JULES DESTRÉE.
Memento . . . . . NEMO.

RÉDACTION
110, RUE DE LA LIMITE, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO
fr. 0-75.

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens
PARIS
CHAMUEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, rue de Trévise
—
1893

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



NE CRAINS LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 110, rue de la Limite, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Anvers : Chez Smeding, 44, Marché Saint-Jacques.

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le COURRIER DE LA PRESSE, fondé en 1889, 19, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 journaux par jour.

VIENNENT DE PARAITRE :

QUELQU'UN D'AUJOURD'HUI

par HENRY MAUBEL

Histoire des Lettres belges d'expression française

par FRANCIS NAUTET

STANCES DORÉES

Commentaire sacerdotal du Tarot

par IWAN GILKIN

LE BANQUET EEKHOUD

Une belle et glorieuse journée ! Le 28 octobre 1893 un banquet de plus de deux cents couverts, offert par *la Revue Rouge* à M. Georges Eekhoud, réunissait dans les salons du *Grand Hôtel*, à Bruxelles, des hommes de lettres, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, tous heureux d'acclamer un jeune écrivain belge dont les rares mérites avaient su forcer les suffrages du monde officiel lui-même. La présence, à la table d'honneur, de M. Le Jeune, ministre de la justice, et de M. Buls, bourgmestre de la capitale, accentuait encore la signification de cette belle fête.

On connaît les principes de *la Jeune Belgique* à l'égard des concours officiels, des prix, des couronnes et des distinctions publiques offertes à la littérature. Ces prix et ces couronnes, nous n'en sommes point partisans, nous demandons leur suppression, parce que nous les croyons plus nuisibles qu'utiles au développement de l'art littéraire dans notre pays. Mais, en attendant qu'on les supprime, nous ne pouvons que nous réjouir lorsqu'un heureux destin veut qu'ils soient décernés à de véritables artistes Voilà pourquoi, si *la Jeune Belgique* n'a pris aucune part à l'organisation du banquet offert à l'un de ses plus brillants écrivains, pas plus qu'elle n'avait, cinq ans plus tôt, cru devoir fêter Camille Lemonnier, qui avait obtenu

le même prix, tous les frères d'armes de Georges Eekhoud ont pourtant joint leurs acclamations à celles des deux cents convives qui célébraient la belle victoire remportée par un jeune écrivain sur les répugnances et les hostilités, si longtemps irréductibles, du monde académique, qui est censé représenter l'art de notre pays.

Cette belle fête a vivement impressionné notre presse artistique et littéraire ; nous n'en voulons pour preuve que l'article enthousiaste de *l'Art moderne*, où nous trouvons ces caractéristiques déclarations :

Banquet Lemonnier, banquet Eekhoud ! Mêmes fêtes, mêmes sympathies, mêmes souvenirs. Seulement, à Lemonnier le banquet fut offert parce que le prix quinquennal lui fut refusé, à Eekhoud parce qu'il lui fut donné. Au bout de dix ans la protestation s'est changée en acclamation.

Ce n'est point l'art qui a changé : la même intransigeance, la même indifférence vis-à-vis du succès, la même probité, la même indépendance vis-à-vis de tout ce qui n'est pas lui-même, le caractérise aujourd'hui comme jadis. Eekhoud et Lemonnier sont au même titre des écrivains fiers et entiers.

Si donc la situation a changé, c'est parce que ceux qui repoussaient Lemonnier ont peu à peu été convertis ; c'est parce qu'ils ont examiné, c'est parce qu'ils ont compris.

L'honneur de les avoir conquis rejaillit donc sur tout notre mouvement littéraire devenu depuis dix ans indiscutable, triomphant, irréductible. Il n'a plus été possible de lui être injuste et l'on est allé vers lui, alors qu'il n'avait pas fait un pas pour aller vers n'importe qui.

Nous ne citerons pas, après tant de journaux et de revues, les artistes de marque qui ont assisté au banquet. La liste des souscripteurs comprend tout ce que la Belgique compte d'amis dévoués des lettres. Mais il faut noter, parmi les toasts et les discours, les vers vibrants de M. Emile Verhaeren, le discours admirable de M. Camille Lemonnier, enfin le toast de M. Georges Eekhoud d'où nous extrayons ces passages caractéristiques :

Il ne s'agit point de la glorification d'un seul homme, d'un écrivain qui s'appelle Georges Eekhoud. Quel que soit le mérite que vous voulez bien accorder à son œuvre, cette œuvre ne représente qu'une faible partie du monument superbe qu'une pléiade d'écrivains, auxquels Charles De Coster, Octave Pirmez et André Van Hasselt servirent de précurseurs, est en train d'élever sur le sol littéraire de Belgique, *ce sol ingrat, stérile, qu'on aurait pu croire indéfrichable*, A JAMAIS MAUDIT PAR LA POÉSIE. Oui, on aurait pu croire que, férocement jalouse des sublimes amants que la Peinture et la Musique, ses sœurs, avaient toujours rencontrés en notre pays, la Poésie avait résolu de ne plus les leur disputer.

. . . . . .

. . . . . .

Messieurs, ce que j'en dis suffit pour vous indiquer la vraie signification de cette brillante fête. C'est l'avènement du règne de la poésie et de la littérature que nous célé-

brons ici. Et c'est au nom de mes frères d'armes, c'est au nom de la pléiade des écrivains de *la Jeune Belgique*, honorés en ma personne, par vos sympathies et vos applaudissements, que je vous remercie du fond de l'âme.

Messieurs, buvons aux bons écrivains, aux poètes de Belgique, à nos aînés, à ceux qui nous suivent, aux jeunes si enthousiastes et si fiers, prêts à marcher à de nouvelles conquêtes, buvons à l'avenir littéraire de la Belgique, buvons à l'Art jeune.

Lorsque, au mois de janvier dernier, le directeur de *la Jeune Belgique* jugea nécessaire d'ouvrir une campagne de résistance contre certaines théories et certaines écoles qu'il estime, en âme et conscience, contraires au génie des lettres françaises et funestes pour les jeunes écrivains de notre pays, M. Eekhoud ne crut pas pouvoir partager la responsabilité de cette attitude et renonça à faire partie du comité qui possède et dirige notre revue. Mais il n'a pas pour cela renoncé à être des nôtres. Si quelques-uns ont un instant pu le croire, les vibrantes déclarations de notre ami, dans cet inoubliable banquet, ont dû les détromper. Au milieu de son triomphe, Georges Eekhoud ne s'est souvenu que d'une chose : c'est qu'il était et qu'il reste toujours notre frère d'armes. Cette large et généreuse solidarité, qui n'a jamais cessé d'unir les meilleurs d'entre nous, Georges Eekhoud l'a proclamée en termes chaleureux, qui ont profondément ému ses amis.

Puissent ces nobles sentiments de fraternité, qui font la force et qui sont l'honneur de notre génération littéraire de 1880, servir d'exemple à ceux qui nous suivent !

IWAN GILKIN

LE PROCÈS LEMONNIER

Poursuivi devant la Cour d'assises du Brabant pour avoir outragé les mœurs par une périphrase, M. Camille Lemonnier a été acquitté. Ce dénouement était prévu et désiré par tous. Puissent les applaudissements qui l'ont accueilli corriger le zèle des entrepreneurs de poursuites !

M. Camille Lemonnier est acquitté. Il devait l'être. Le condamner eût été inique. Le jury, en épargnant cette iniquité à la Cour, a donné un avertissement au parquet.

Choisir dans une œuvre de trente volumes une étude de douze pages, et, dans cette étude de douze pages, un substantif et un adjectif, brandir ces deux mots pour hypnotiser le jury c'est un procédé contre lequel on ne

saurait s'élever avec assez d'énergie. Peut-être accusait-on ainsi à Carthage! Mais nous ne sommes pas à Carthage et nous espérons, pour l'honneur de notre pays, qu'on n'accusera plus jamais un écrivain de cette manière-là.

L'affront qu'on a voulu infliger à M. Camille Lemonnier, nous l'avons cruellement ressenti, nous tous qui assistions, le cœur contracté et la gorge serrée, à ce lamentable, à cet humiliant spectacle. Un de nos aînés, un des meilleurs d'entre nous, un de ceux qui honorent une patrie ingrate a été traité et rudoyé comme un malfaiteur. Voilà ce qu'il oubliera peut-être; voilà ce que nous, nous n'oublierons jamais.

Il ne nous convient pas d'insister autrement sur cette méprise, qui fut triste pour nous malgré l'acquittement triomphal de M. Camille Lemonnier. Mais la signification de cette journée ne serait pas complète, si nous ne rappelions pas que les écrivains cités à la requête de la défense, et parmi lesquels toutes les écoles et toutes les tendances étaient représentées, furent unanimes à protester contre les poursuites. Cette unanimité a son éloquence. Elle prouve que si les luttes littéraires, l'inévitable conflit des tempéraments et le choc fatal des esthétiques semblent parfois nous diviser profondément, nous nous retrouverons toujours lorsqu'il s'agira de défendre ou de glorifier, dans la personne d'un artiste, un reflet du Dieu que nous servons.

Me Edmond Picard était à la barre pour M. Camille Lemonnier. Il a été, dans ce procès, la Voix de tous, émue, indignée, vengeresse. Qu'il reçoive ici, par-dessus nos dissentiments esthétiques, l'hommage unanime et reconnaissant qui lui est dû.

ALBERT GIRAUD

LA DAME DE GRACE

« Chacun marche ici-bas vêtu d'un lin céleste!
La plupart l'ont flétri, d'autres l'ont déchiré.
Si loin qu'il soit allé dans le chemin funeste,
Tel qui se croit perdu n'est jamais qu'égaré.

Car l'homme a ses instants d'ombre et de solitude :
On est las : toute chair défaille sous l'effort...
Veille! dit une voix. Vaine sollicitude!
Lorsque le soir est là, le plus zélé s'endort...

Puisque tu m'as donné ce nom de Béatrice,
Au nom du ciel, et de la grâce, et de l'Amour,
Je veux être avec toi comme une ombre propice
Et, du fond de ta nuit, te guider jusqu'au jour!

Si celui que j'aimais, tardif à se connaître,
Retombe, par faiblesse, au péché familier,
Je lui rappellerai l'ange qu'il se doit d'être;
Si son âme s'endort, je viendrai l'éveiller.

Je prendrai, sache-le, pour parler à mon frère,
Cette voix sans merci que chacun porte en soi;
Quoi qu'il doive en coûter à ton âme encor fière,
Tu seras mieux toi-même en acceptant ma loi.

Nous errons en pleurant dans l'ombre de la terre :
Nous n'avons pour chercher le but mystérieux,
Qu'un jour qui nous aveugle autant qu'il nous éclaire;
La mort, quand elle vient, dessille tous les yeux!

Préviens, si tu m'en crois, cette heure irréparable!
Un jour tu m'avoueras que je parlais en sœur,
Et, réunis enfin sur le seuil adorable,
Ton cœur, meurtri par moi, bénira ma douceur! »

FERNAND SEVERIN

1er novembre 1893.

VIEUX CŒUR

(*Suite et fin.*)

III

Péchant de Leernes, c'est, tout au-dessus de la côte qui va dégringoler dans la Sambre, quelques métairies blanches à toits de chaume, à volets et portes peints de ce vert plat des aquarelles anglaises qui est aussi la couleur de nos prairies fraîchement fauchées. Des sentes pavées de grès blanc courent de l'une à l'autre en contournant les haies de clôture. Ainsi, vous travaillez au jardin à éclaircir vos oignons : clic! clac! C'est une

ménagère passant dans le sentier ; vous levez les yeux ; le visage curieux de la voisine est souriant dans la charmille, le visage rose entre les feuilles.

Là, les vergers sont couverts d'une herbe longue, épaisse et d'un vert très foncé. Les pommiers, aux troncs trapus et penchés, ont de grosses têtes arrondies en dômes. Dans leurs clôtures de feuillage, à certaine heure, quand tombe la brume des soirs d'automne, ces vergers, comme des choses robustes et gracieuses, emplissent le passant d'une volupté particulière, ainsi que feraient des musiques de trombones, moelleuses et pourtant vigoureuses.

Le grand chemin d'Hourpes passe à l'écart. Les promeneurs à parasols rouges et à paniers de provisions, ni non plus les papiers sales, n'entrent donc point dans Péchant.

Le censier Clarent y retrouva vide sa maison, louée jusqu'alors. Il fit couvrir d'un lait de chaux les murs et le pignon aigu qu'on voit de loin ; le couvreur vint resserrer le chaume du toit et le renforcer d'un glui long et épais. La vieille demeure fut toute rajeunie.

Ici, Frémiée, pour dormir, avait une chambre regardant le jardin et le bois. Au matin, les oiseaux l'éveillaient au premier soleil ; parfois il faisait tout gris encore que déjà elle entendait les hulottes et les chevèches crier. Ce qui l'amusait beaucoup, car elle aimait tout ce qui vit.

De nouvelles occupations l'aidèrent à oublier la ferme. Elle devint en quelques semaines la femme de la maison, une vraie femme qui rangea le ménage et sut couper proprement les tartines avec un grand couteau, en appuyant le pain sur sa poitrine. Par son activité et sa bonne humeur, on peut dire que l'enfant raisonnait le vieillard.

Le bonhomme en avait besoin ; dans le repos forcé dont il n'avait pas coutume, il se rongeait. Il tournait dans les chambres, les bras ballants, ne sachant que faire de ses mains. Souvent la pensée du changement de sa vie, à la faveur d'une sensibilité étrange autant que nouvelle chez ce vieux fruste, l'émouvait jusqu'aux larmes.

Un soir, il était assis sur le banc de sa porte et regardait les feuilles des peupliers commençant de jaunir et de sentir l'automne, car elles tombent les premières. La brume d'une fin de septembre donnait à l'air cette sonorité particulière où les cris et les bruits des champs sont si froids et mats. Des arondes en gazouillant s'alignaient sur le levier dressé en l'air d'une pompe ; dans quelques jours elles allaient partir. Elles, elles s'en vont et reviennent, et elles sont toujours jeunes. Est-ce qu'il y a de vieilles hirondelles ? — Et l'âme simple de l'ancien s'embuait de la tristesse ambiante des choses.

Frémiée, à point nommé, est à la fenêtre de sa chambre, d'où, se penchant, elle surplombe le banc de *pa* Clarent pour décrocher du mur la cage au pinson. Le grand vent fait voleter ses cheveux noirs sur son visage.

— Brr, la méchante bise! dit-elle. Rentre, mon mouchon. Le soleil s'en va, tu sais! Mais tu ne dois rien craindre près de moi, pinson; au cœur de l'hiver même, tu auras chaud!

Pa Clarent tourne la tête et lève les yeux vers l'enfant. Les soies de ses moustaches tremblent, il cligne les yeux très vite et dit :

— Ah! petite Frémiée! Petite Frémiée!

Et il rit; et il est heureux.

IV

L'hiver, Péchant assoupi sous la neige, Frémiée passait devant les étables, dont on sent au visage la buée chaude, pour aller à la cahute des sabotiers. La porte en était toujours ouverte; le feu de bois dansait, haut et clair, mais non plus gai que les deux Drienne qui sabotaient là.

— Nous n'avons plus de cotrets, disait-elle. Il faudrait bien que vous m'en donniez!

— Le tas est là, Frémiée. Puises-y tant et plus, répondait un des gars.

Jean Drienne dégrossissait les tronçons de bouleau à la hachette sur le massif tronchet; Pierre, au couteau fixé par un bout dans la table, taillait le sabot, ce qui est l'ouvrage le plus délicat.

Quand Frémiée était là, Pierre y mettait tant de célérité qu'elle s'écriait à tout coup :

— On dirait que c'est facile; tu y tailles comme dans du beurre!

— Eh Frémiée! c'est que mon couteau a bon fil.

Puis au vilebrequin il creusait le bloc. En une heure, du bouleau informe, sortaient deux jolis sabots légers. Ne les entendait-on pas sonner et fringuer sur la route gelée?

— Où vont-ils, ceux-là ?

— C'est vrai que ce serait drôle s'ils nous revenaient dire ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu, où ils ont couru! Hé! hé! Mais les petits sabots de l'an passé sont en morceaux dans le fossé et ne reviennent pas! Bast! c'est peut-être mieux ainsi. Je ne voudrais savoir ce qu'ils pensent que de deux sabots... que je connais, Frémiée...

— Peut-être est-ce facile à deviner, Pierre!

Et la jolie fille brune s'en va, poussant la charge de copeaux de bouleau à l'odeur fade et un peu vanillée.

Elle revenait souvent. Le vieux frère riait de l'embarras toujours nouveau du cadet quand entrait « petite Frémiée » ; mais il ne se moquait pas trop des jeunes gens, parce que, sans peut-être qu'eux-mêmes le sussent, lui voyait bien qu'il s'aimaient.

Pourtant, que les chansons qu'il chantait lui paraissaient plus tendres quand il les chantait devant Frémiée, cela Pierre le savait bien. Et Frémiée savait bien que son rêve était délicieusement bercé par la complainte du jeune homme, alors qu'assise devant la lucarne, elle restait à laisser courir son cœur, sans rien voir des champs blanchis de neige ni des bois noirs ; cela, elle le savait bien !

V

Le *pa* Clarent est près de l'âtre, dans son tricot de laine et ses sabots; il a lu la gazette et vient de la reposer pliée sur la cheminée. En allumant sa pipe, il pense vaguement à ces nouvelles disparates, et que le monde est fou de s'occuper de tant de choses. Il jette une bûche au feu, et le coquemar se met à chanter.

Frémiée est assise au jour de la fenêtre, elle coud et tire son aiguille à petits coups réguliers et vifs. La maison est propre comme un écu. *Pa* Clarent se dit qu'ici l'hiver même est bon.

— Et qui fait tout cela ; se demande-t-il aussi. Ah ! qui fait tout cela ?

— *Pa* Clarent ? *Pa* Clarent ? Est-ce que cela m'ira bien ? Vois, c'est un nouveau col ; il doit tomber autour du cou, comme cela... Est-ce joli ?

— Oui que c'est bien, tchiote Frémiée ; oui que tu es belle ainsi ! Tu es une vraie demoiselle, que je te dis ! Les nièces Colson, quand elles venaient en vacances à la ferme, n'avient pas plus bel air. Ce que tu fais, tchiote, c'est toujours plus beau !

— Ah ! mon bon *pa* Clarent !

Et Frémiée, pour embrasser le vieillard, se lève et vient vers l'âtre. Elle a dix-sept ans, et toujours ses lèvres rouges et ses grands yeux graves et doux ; mais quelque chose de nouveau anime ces belles joues rondes et pâles. Non, ce n'est plus là la maigriette noiraude, le minon de la ferme Colson.

Elle était devenue tout à coup comme une rose très rouge, parfumée et éclatante ; ses cheveux noirs étaient comme un casque. Comment le charme si discret et partial de ce pays augmentait-il encore celui de cette enfant trouvée sur la route d'un village lointain ? Ils étaient, l'un autant que l'autre, beaux, sérieux et gracieux.

Elle n'était pourtant pas une paysanne. Dans ce hameau perdu, elle avait des trouvailles de parures près desquelles les journaux de modes n'eussent été que de fades recettes. Qui lui avait appris à enrouler les mêches de ses cheveux et les faire retomber au long de ses tempes pour ne laisser, ainsi, qu'entrevoir la grâce de son visage pâle dans ses cheveux sombres?

Ces choses, avec toutes les autres, si *pa* Clarent ne les comprenait pas ou n'y pensait pas, il les voyait, il les adorait, comme on aime la vie, sans devoir y songer. Leur attrait le pénétrait et réchauffait son sang. Et son âme, dont jusqu'alors, certainement, la plus grande joie avait été l'exaltation orgiaque d'un retour de chasse, ou même la vue soudaine d'un perdreau au bout du fusil, dans un guéret mouillé de rosée, au vent du matin, cette âme gourde de paysan, par un phénomène aussi curieux et aussi naturel que la refloraison de la Saint-Martin, renaissait au clair soleil des yeux de cette enfant. Oui, sous les paroles caressantes de ces lèvres rouges, le cœur ridé et noueux s'ouvrait et fleurissait. Et, miracle des miracles, la pudeur parait encore ces fleurs hivernales de la plus tendre buée!

Vieillesse, « jalouse écorce, pourquoi recouvrir si vite » ce cœur qui n'est pas mort?.. Quoi? Qu'il est trop tard?. . Ah! écorce, c'est que vous êtes jalouse! Vieillesse, vous êtes jalouse de la douceur terrible de cet amour sans espoir, de cet amour sans la volonté ni le désir d'aucun espoir!

VI

Un matin, en se levant, *pa* Clarent vit la neige qui fondait; le toit dégouttait sur les pierres du seuil; par delà les haies, la terre noire des jardins apparaissait. Les poules picoraient et caquetaient, guillerettes. C'était la fin de février; le soleil jaunissait enfin et un vent plus doux s'était mis à souffler pour réveiller peu à peu les arbres endormis.

— C'est le printemps qui revient! Il revient encore! cria le vieux. Frémiée, va donc sous la haie; je parie qu'il y a déjà de ces violettes, qu'enfant, je cueillais pour la Saint-Thomas.

La jeune fille rapporta bientôt plein les mains de tiges boutonnées dont elle faisait fondre la neige sous son haleine.

— Tu vois, *pa* Clarent, un peu de chaleur les ouvrira. Eh! je vais faire avancer le printemps!

C'est vrai que le sourire de ses dents blanches et la rose mouillée de sa bouche, c'était du printemps — et qu'elle aurait fait reculer l'hiver!

Bientôt le vieux entreprit de bêcher une dernière fois les parterres. Il voulait, pour Frémiée, un jardin qui ne serait qu'une fleur, qui rirait, qui

chanterait, près de la forêt, par mille couleurs éclatantes. Quand avril se montra, l'enclos était prêt à recevoir le soleil.

Une pluie de bourgeons mouchetait les arbres, dont les troncs noirs et humides luisaient. Les portes au large ouvertes laissaient entrer l'invincible espérance de la vie nouvelle, et enivrer bêtes et gens. Le vieux coq perché sur le volet de l'étable, s'il n'avait été de la fête, lui aussi, dites, est-ce qu'il l'aurait claironnée de si éclatante, de si triomphale voix?

A présent, Clarent gratte ses sabots sur le seuil, car Frémiée, comme une vraie ménagère, gronde si l'on souille les miroitantes pierres bleues du parquet. Donc, il frotte, frotte ses semelles au torchon de paille. Heu! heu! les travaux du jardin ont endolori ses reins, mais comme les fleurs vont pousser dans cette fine terre de bruyère; comme « l'enfant » sera contente!

Frémiée vient pendre à la porte la cage du pinson. Eperdu, l'oiseau sautille et s'égosille. Elle regarde la cage et chante d'une voix flûtée, sur un air qui veut être mélancolique, mais, dans sa bouche, sourit à la manière d'une guillée d'avril :

J'ai bien nourri, sept ans, un joli geai
En ma gayole,
Et quand ce vint au premier jour de mai,
Mon joli geai s'envole!

— Quoi? Quoi? Que dis-tu, fillette, demande le vieillard.

— C'est une nouvelle chanson, mon *pa*. Est-elle jolie?.. C'est Pierre Drienne qui me l'apprit hier; je la chante déjà toute seule!

Clarent reste la tête levée vers Frémiée au pinson, et il frotte machinalement ses sabots. Comme son cœur bat quand il répond :

— Ah donc! Tu chantes les chansons de Pierre Drienne, alors?

Et il sourit; oui, il sourit.

— C'est qu'il les chante si bien, *pa* Clarent! Et toutes; il les sait quasiment toutes!

— C'est vrai aussi que Pierre Drienne n'est pas une bête..., achève *pa* Clarent. Puis il rentre dans la maison.

Qu'avait-il pensé? Qu'est ce qu'*on* a à battre ainsi dans le vieux coffre? Qu'est-ce donc qu'*on* s'était figuré?

— Rien! Rien! Il est bien content que c'est Pierre qui aura le jardin fleuri de l'orée du bois; et pour lui, il le fera encore plus beau, certes.

Il s'assied sous le manteau de la cheminée en regardant danser les flammes.

La voix flûtée qui veut être triste chante dans la maison :

Mon joli geai s'envole!

VII

Boudart exploitait les coupes décennales du bois de la Sambre, et par équipes de deux, les bûcherons engagés étaient éparpillés par toute son étendue. Les jeunes arbres à terre, l'écorce des chênes arrachée par languettes, ils se mettaient à fagoter.

Pierre Drienne, à la bonne saison, fermait sa hutte et allait bûcher. Souvent Frémiée venait le voir à l'œuvre; elle ne le trouvait jamais plus beau qu'à ses fagots.

A travers le bois clairsemé où seuls se dressent les chênes baliveaux ou pérots, de la hauteur, on voit la vallée d'Hourpes, la Sambre qui tourne dans les prairies basses, et le versant opposé étalé. Les houles bleues des fumées de fours à coke animent l'horizon d'un côté; de l'autre, des ruines roses et grises entourent une chapelle neuve. Les vieillards d'un hospice vaguent à petits pas dans les jardins; aux repas, une cloche les rappelle.

Le bûcheron, au pied d'un arbre, a allumé un feu de broutilles où cuisent les pommes de terre de son dîner; la fumée, portée par un vent léger, dessine un tortueux serpent qui rampe très loin. Un chaland passe sur la rivière; les fers des chevaux de halage sonnent; aux coudes de l'eau le gouvernail geint.

Mais Frémiée est là! Du sommet de la montagne, elle crie puis s'élance dans le sentier zigzaguant. Un buisson la cache un instant; puis elle se découvre. Elle franchit d'un bond les arbres couchés. Et la voilà! Ses yeux luisent; ses lèvres tremblent de la course. Elle pose les deux mains sur sa gorge frémissante et dit : Ah! et reprend haleine; et l'on voit ses dents. C'est Atalante, c'est la jeune femme légère à la course et qui passait sa vie dans la forêt, toujours armée!

— Ah Pierre! Ah Pierre!

A présent, comme la cognée va dans la main du jeune homme! Elle ne s'y reprend jamais; les débris giclent; le genou qui tient tout est ferme comme un roc. Le tas est vite sur le chantier, les *rins* et les menues branches. Le levier est relevé. Hop! Hardi! Pierre bondit et pose le pied sur le fagot. Les muscles se gonflent. Comme il tire à lui le levier, l'abaisse, l'écrase sous ses genoux et le terrasse! Ces cheveux épais, ce visage rose au long nez droit, cette lèvre charnue et fendue comme une cerise d'espalier, ce cou vigoureux et svelte, tout cela n'est-il pas d'un jeune dieu; il se rue

au combat. Ou n'est-ce pas Méléagre égorgeant le monstre de Calydon enfin maîtrisé? Sans doute il va retirer, noires du sang horrible, ses mains de la gorge béante; il va rejeter la dépouille hérissée aux pieds d'Atalante...

Et la joie de leur force, de leur jeunesse, de leur beauté, est divine et illumine le bois silencieux.

— Dis-moi donc de m'en aller, Pierre! *Pa* Clarent voudra m'attendre pour manger, il prendra faim le bon *pa*. Est-ce qu'il est tard?... Eh! là-bas, le train entre dans la montagne. Ecoute, on l'entend ronfler dans la terre! Il va loin, dis-moi? A Paris! Tu dis à Paris?... Le voilà, il est sorti! Comme il galope!

Et la jeune fille bat des mains en répétant :

— Il va à Paris!

VIII

Quand Frémiée demanda :

— *Pa* Clarent, veux-tu bien que je me marie avec Pierre Drienne?

Le vieillard l'embrassa sur les cheveux. Ses bons yeux clairs durent se fermer quelques instants; mais c'est sa pipe un peu juteuse qui le fit tousser et embarrassa sa langue, lorsqu'il répondit :

— Oui, petite Frémiée. Je suis... Je suis bien content de vous accorder.

Ce fut lui qui leva tous les scrupules de la mère Drienne qu'effarouchait l'origine inconnue de la fiancée.

— Mère Drienne, répliqua Clarent, Frémiée, on peut l'appeler ma fille, quasiment, puisqu'elle m'appelle son *pa*, et que je l'ai vue toute petite. L'acquêt du *pa* Clarent est à elle. Tout est à Frémiée, à ma petite Frémiée. Ah mère Drienne! On ne sait combien on les aime, ces enfants, qu'en les perdant. Elle s'en va, ma fille qui ragaillardissait mes derniers jours!... Notre temps est fini, mère Drienne, fini, fini...

Les jeunes gens furent vite mariés.

— Nous allons dorloter notre *pa* Clarent, disaient-ils. Plus tard ils ajoutaient :

— C'est lui qui sera *son* parrain, c'est sûr!

Je ne puis pas dire qu'il rappelât de quelque façon *el perro del hortelano* qui ne mange ni ne laisse manger et cependant le vieux qui jadis vivait à demi heureux rien que de se sentir près du trésor qu'il n'aurait voulu prendre et n'espérait pas, à présent, la pensée qu'un cœur l'avait conquis par l'amour éventait entièrement la saveur de sa vie.

Jamais il n'avait espéré rien, ni désiré rien de cette enfant aujourd'hui

dans les bras du gars. Le vague amour du vieillard pudique et chaste, s'il se repliait à cette heure, et se recroquevillait faute d'objet, c'était par pur instinct. La réflexion n'avait pas à intervenir pour laisser la mort reprendre le terrain surpris. Telle, et par un pareil phénomène, la plante languissant dans les ténèbres rampe vers le soupirail lumineux. Déjà le jet exsangue jaunit et reverdit d'espoir; mais le trou de soleil tout à coup s'est bouché; la plante s'arrête, elle a perdu son chemin. Où allait-elle, que voulait-elle? Ligne à ligne, depuis bien des jours, elle montait vers la clarté; le soleil la tirait du cachot. A présent qu'il se cache, la plante s'affaisse et se remet à mourir — triste et sans haine.

Hélas! le vieux bonhomme, lui, se redressa encore! Il ne voulait pas mourir, il ne voulait pas tomber ainsi. Il irait jusqu'au bout.

Il prit donc sa place de père entière et chaque jour; il eût deux enfants. Il recula sa chaise pour qu'on pût se mettre sous l'âtre à trois.

Si le jeune homme vif et fougueux, l'espace d'une seconde, élevait la voix, prêt à s'emporter, Clarent disait avec douceur :

— Les enfants, les enfants, de la patience!

Alors Pierre redevenait doux et Frémiée heureuse. Ainsi des autres fonctions paternelles : car il ne recula devant aucune. Il n'eut jamais peur de voir, de près, ces jeunes gens s'aimer. Il les aida tous les jours à s'aimer mieux.

L'homme simple qu'on aurait plaint, quand la passion l'étreignait et qu'il mettait toute la force de sa vie à arrêter sa vie, peut-être, aujourd'hui, l'eût-on trouvé sublime, tant son sacrifice était actif, et saignant, et pantelant, et de toutes les heures Le vieux cœur ne savait pas s'éteindre, ne savait pas se taire. Cependant les chansons commençaient à troubler l'âme honnête. Il faudrait donc *le* briser?

IX

La semaine où Clarent mourut, il étonna le hameau par sa verdeur et sa gaîté éclatante. Il avait retrouvé dans un coffre l'antique habit de velours à côtes qu'il revêtait aux anciens jours de chasse. Cette veste rude qui sanglait son torse lui rappela son passé de force et de labeur.

Quels retours des chasses où Colson et les hobereaux voisins l'admettaient pour la beauté de « son fusil »! Quels soupers! Les carniers renversés dans la cuisine de la ferme. Les convives ivres de fatigue et de bourgogne dans la salle à manger saccagée. Les servantes dépoitraillées

entre les hommes ! Et quels hommes ! L'un énumérait ses treize bâtards ; un autre, aux tourne-brides, buvait le genièvre dans les chopes ; et celui-là, à cinquante ans, faisait renâcler de douleur un cheval dans l'étreinte de ses genoux !

Les souvenirs l'exaltaient. Il alla deux fois à la chasse cette semaine-là. Frémiée lui laçait ses guêtres, ainsi que jadis, à la ferme. Il criait en frappant le sol du pied, avec pétulance :

— A revoir, Frémiée !

Le dimanche, les jeunes hommes de Hameau jouèrent à la balle dans le pré Colas qui était fauché. Un éteuf mal lancé fut discuté. Clarent alla au « tamis » pour montrer « le coup » ; fit les deux pas et livra la balle avec tant d'adresse qu'elle dépassa la limite du plus fort joueur. Frémiée, qui était là, cria :

— Eh les jeunes hommes ! Mon *pa* Clarent vous bat ! C'est lui le plus jeune !

Lui le plus jeune... Ah ! c'est pour cela qu'il voulait s'arrêter.

On le trouva mort dans le bois voisin. Son fusil baignait dans une flaque de sang. Il avait les mains pleines de bruyères fleuries.

Il avait soixante-sept ans.

Frémiée pleura son *pa* Clarent, à chaudes larmes et bien longtemps, son bon *pa* Clarent.

Jamais elle ne sut que le censier était mort pour elle. Et ainsi, quoique sanglant, le sacrifice du vieux cœur fut aussi pudique que son amour.

X

Heine-Apollôn dit : « Quand le cœur est brisé dans la poitrine, les chansons s'en vont. » Mon humble Flip Clarent de Péchant brisa le sien, lui, pour que ses chansons s'en allassent.

LOUIS DELATTRE

ATALANTE A CALYDON

(Suite.)

LE CHŒUR. — Non, car le fils est tout près de ton cœur, plein de ton lait, chaud de tes entrailles ; il épuise ta vie, et le sang de ta vie, et tout ton fruit ; il te mange et te boit, comme celui qui rompt le pain et mange, qui foule les grappes et boit ; il est toi-même, une part de toi ; et s'il ne mange pas, ta chair ne languit-elle pas ? Ou s'il ne boit pas, tes lèvres ne sont-elles pas mortes de soif ? Cette chose émeut plus que toutes choses, plus que ton fils même : l'affection qui t'attache à lui ; et il t'honorera, toi et tes entrailles qui l'ont porté, et les seins qu'il connaissait ; et pour l'amour de toi, il aura plus de vénération pour tous ses dieux.

ALTHÉE. — Mais les dieux me donnèrent aussi ces frères ; et mon fils, sans vénérer ses dieux ni mon propre cœur, ni les anciennes années douces, ni toutes les choses vénérables, mais cruel, et rapace comme une bête, les enleva pour les tuer ; oui, et elle, elle, la femme étrange, elle la fleur, le glaive, rouge du sang versé, fleur mortelle aux hommes, adorable, détestable, elle-même a vu de ses yeux étranges, et s'est réjouie de ses lèvres étranges, ayant vu ceux-ci, les miens, tués par le mien, et moi devenue misérable au delà de toutes les misères, une douleur entre toutes les femmes du monde, un nom fait pour être lavé des larmes de tous les hommes.

LE CHŒUR. — Affermis ton esprit ; celui-ci n'est-il pas dieu, aussi, le hasard, et la roue de toutes les nécessités ? De dures choses nous sont venues des dieux sévères ; ne les en blâmons pas, de crainte de maux plus grands.

ALTHÉE. — Mon esprit est fort contre lui-même, et à cause de ces choses, je crie à ma propre âme qu'elle endure l'outrage, et les jours douleureux, et la vie, et cette inexpiable impuissance. Je suis faible, faible et honteuse ; l'air que je respire, ces choses monstrueuses et les dieux violents me rendent honteuse. Qu'est-ce qui m'apaisera ? Qu'est-ce qui me guérira ? Qu'est-ce qui rendra la vigueur aux pieds, la lumière à la face ? Quelle herbe me calmera ? Qu'est-ce qui me fortifiera ? Qu'est-ce qui me soulagera ? Quelle chose étrange, mangée ou bue, ô grands dieux, me fera semblable à vous ou aux bêtes qui se repaissent, qui tuent et déchirent, et satisfont leur cœur ? Car vous nous les montrez ; et à nous, inférieurs à elles, il ne nous est pas donné de vivre comme toutes ces créatures, qui toute leur vie se conduisent suivant leur propre nature, se réjouissant comme celui qui agit bien ; mais

nous agissons mal, pleurant ou riant, nous à qui manquent la vue, la connaissance, la lumière de la face et la pureté du cœur ; et les mains nous font défaut, et l'esprit ; et chaque jour nous faisons le mal, nous avons faim ; et nous mourons dans l orgueil ; car vous nous avez donné la folie et non la santé, et des péchés dont nous ne connaissons rien, et pour lesquels vous nous donnez la mort, et la destruction soudaine et inattendue. Que dirons-nous maintenant ? Que deviendrons-nous ?

LE CHŒUR. — Hélas ! Car tous ces maux, tous les hommes les subissent.

ALTHÉE. — C'est pourquoi je ne veux pas, ô dieux, que ces deux-ci meurent comme des chiens, mangés par les choses rampantes, abominables et dégoûtants ; quoique morts, ils seront honorés, ils auront la flamme funéraire qui souffle les cendres des hommes dans la face de leurs ennemis, aveuglant les yeux qui les haïssaient ; de crainte que les hommes ne disent : « Les voici couchés ; vivants, ils avaient de nombreux parents, et aucun de ceux-ci n'a pitié d'eux, nul ne les regarde gisants, nul n'est blessé au cœur, nul n'a l'esprit ému pour eux, nus et tués, abhorrés, avilis, et qu'aucune larme ne console. » Et dans l'ombre, s'afflige Eurythemis, écoutant comment ceux ci, ses fils, descendent vers elle, non ensevelis, non vengés, comme des hommes sans famille, tandis qu'une reine était leur sœur. La honte en serait plus grande que ma douleur. Et pourtant je ne sais quelle sera l'expiation ; car l'amour de mon fils, amour nouveau né d'une mère nouvellement mère, amour qui grandit depuis la douce enfance jusqu'à l'âge viril, d'abord doux comme l enfant, puis fort comme l'homme, — pourtant un seul et même amour, — lutte avec moi, et n'est point aisé à combattre ; cet amour est profond, et naturel au sang de l'homme, et beaucoup de larmes ne l'effacent point. Pourtant ni ceux-ci ne me blâmeront, quoique je meure, ni elle, dans le monde stérile, avec tous ses morts, ma mère, parmi les pâles troupes tombées comme les feuilles, les foules des morts, éloignées du soleil ; et étant reine, elle ne me laissera pas manquer de quelque amère consolation, de quelque pauvre louange, pour avoir, moi sa fille, agi en reine et suivant la justice ; et bien que mon propre feu me brûle aussi, ma mère sera honorée, et ceux-ci, ses fils, quoique morts, le seront aussi. Mais tout ce que veulent les dieux, ils le font entièrement ; et nous faisons, non pas tout ce que nous voudrions, mais pourtant quelque chose : et nous avons une liberté : vivre, accomplir des actions justes et mourir.

LE CHŒUR. — Elle parle en paroles terribles et tourne des yeux rapides et enflammés, incertaine, contre elle-même, et murmure comme celui qui rêvant, parle avec la mort.

ALTHÉE. — Car l'injuste meurt aussi, et tous les hommes le haïssent, et lui-même déteste l'injustice et voit son propre déshonneur intolérable. Pour moi, étant juste, faisant justice sur moi-même, je tue ma propre âme, et nul homme ne me fera honte. Car nul n'empêchera, nul ne blâmera, la chose faite, ce que nul ne m'a contrainte à faire ; ainsi sera-t-il Hélas ! Hélas ! pour les choses qui doivent être ainsi ! Malheur à moi, qui suis marquée pour les faire et les subir, choisie et contrainte de choisir, et de me faire à moi-même ma propre blessure, à travers ma propre chair, jusqu'au cœur violemment frappé ; dévastatrice et dévastée, ruine dangereuse tombée sur mon propre fils. Hélas, hélas ! sur moi comme sur ceux-ci, hélas ! Car ce qui doit être est déjà, et ma main est pleine de l'acte et pleins de sang sont mes yeux, qui ne verront jamais, qui ne toucheront rien que le sang non étanché et le feu inextinguible.

LE CHŒUR. — Que veux-tu faire ? Qu'as-tu ? La demeure est dangereusement ébranlée ; y veux-tu porter le feu ?

ALTHÉE. — Le feu dans les toits et le feu aux linteaux. Voyez-vous les fileuses qui se dressent, entre les portes, là ? Et le sang ruisselle de leurs mains et du fil, et souille le seuil et la robe et moi-même, marquée, en entrant, par les soudaines gouttes de sang de la mort.

LE CHŒUR. — Hélas, le temps est plus fort que les hommes forts, le sort est plus fort que tous les dieux ; et ils se sont appesantis sur nous.

ALTHÉE. — Il y a peu de temps, j'étais joyeuse, et maintenant jamais plus je ne serai joyeuse ni triste.

LE CHŒUR. — Entre deux joies, une douleur grandit inaperçue.

ALTHÉE. — Encore un peu de temps et je rirai, puis je ne pleurerai ni ne rirai jamais plus.

LE CHŒUR. — Que dirons nous ? Les paroles sont des épines pour la douleur. Contiens-toi un peu et crains les dieux.

ALTHÉE. — La crainte mourut quand ceux-ci furent tués, et je suis pareille à une morte, et la crainte est au vivant ; ceux-ci ne craignent personne.

LE CHŒUR. — Pour l'amour d'eux, aie pitié de tous.

ALTHÉE. — C'en est fait maintenant ; reculerai-je mon jour ?

LE CHŒUR. — Une fin est venue, une fin ! Ceci vient de Dieu.

ALTHÉE. — Je suis feu, je me brûle moi-même ; gardez-vous du feu.

LE CHŒUR. — La demeure est détruite, détruite ! Elle ne subsistera pas.

ALTHÉE. — Malheur, malheur à qui détruit ; les verges la frappèrent autrefois, et voici la hache.

LE CHŒUR. — Ce n'est point en fendant la terre, ni en entr'ouvant la mer, ni par les terribles présages de naissance, ni par les rêves fuyants de la mort prochaine, ni par le dénouement de la ceinture du vaste monde et par une vigueur plus grande donnée au corps de la nuit, et le bruit du tonnerre dans les oreilles des hommes, et la flamme de l'éclair devant les yeux des hommes, que la destinée, mère des désirs et des craintes, vint apporter aux hommes la loi des larmes; mais soudain, difforme, sans père, et jaillie de la nuit, elle brilla, Elle, sans corps, sans nom, en des jours passés et oubliés; et lorsqu'elle vint, autour d'elle les cieux retentirent comme des cymbales entrechoquées, et se dévoilèrent; les nuages et les grands astres, les tonnerres et les neiges, les champs bleus et tristes et les troupeaux de l'air, la vie qui respire, la vie qui croît, tous les vents, toutes les flammes, ce qui brûle et ce qui souffle, tous la connurent; car elle est grande, la fille du sort, la mère de la mort, la sœur de la douleur; fardeau pour toute la vie qu'aucune main d'homme n'allège; aucun dieu même ne peut rendre plus léger le destin; borne aperçue en travers de la route où marche un peuple comme un autre y marcha; mauvais sceptre, mauvais bâton, que nous fit pour appui, que nous fit pour fléau l'amère jalousie de Dieu.

Car la mort est profonde comme la mer, et le destin est comme les vagues. Les vagues auront-elles pitié de toi? Le vent du sud t'offrira-t-il son amour? Prendras-tu la nuit pour le jour, et l'obscurité pour la lumière de ta route, jusqu'à ce que tu dises en ton cœur : « Assez? » Vois! tu es plus que belle, tu es plus que sage; la douceur du printemps est en ta chevelure, la lumière en tes yeux; la lumière du printemps est en tes yeux, et ses bruits en tes oreilles; pourtant ton cœur se charge de soupirs, et tes paupières sont lourdes de larmes. Couvriras-tu d'or ta chevelure, et d'argent tes pieds? As-tu pris la pourpre pour t'en revêtir? As-tu fait ta bouche plus douce? Vois! Quand ta face sera dépouillée, celui qui t'aimait te haïra; ta face ne sera plus belle, quand ton destin s'accomplira. Car ta vie tombera comme une feuille, et sera versée comme la pluie; et le voile de ta tête sera le chagrin, et ta couronne sera la souffrance.

ALTHÉE. — Vous qui gémissez, vous qui chantez, cessez jusqu'à ce que je sois venue parmi vous. Cachez vos larmes, petites pleureuses, et vos lèvres riantes, rieuses d'un moment; voici mes yeux aux larmes plus abondantes que les pluies, et ma bouche, qui rit comme les dieux rient de nous. Nous appartenons au destin; pourtant le destin est à nous pour le temps d'un souffle; oui, il est à moi, le destin est fait mien à jamais; il est mon fils, mon époux, mon frère. Vous, dieux forts, faites-moi place; je

suis comme l'un de vous, donnant et prenant la vie. Toi, vieille terre, qui a fait et défait l'homme ; toi dont la bouche est rouge des fruits de tes propres entrailles, regarde de quelles lèvres et de quel aliment je nourris et remplis mon corps : de la chair même faite de mon corps. Vois ! Afin d'éteindre ce feu que j'allumai, je le brûle par le feu ; oui, par la flamme j'en brûle jusqu'à la poussière et jusqu'à la cendre.

LE CHŒUR. — Femme, quel est ce feu qui te brûle ?

ALTHÉE. — Oui, jusqu'aux os, jusqu'au sang, je brûle toute.

LE CHŒUR. — Car ta face et ta chevelure sont comme un seul feu.

ALTHÉE. — Comme une langue de feu palpitante qui lêche la poussière.

LE CHŒUR. — Et tes yeux caves brillent et brûlent.

ALTHÉE. — D'une flamme que la main ou l'encens n'alimente pas.

LE CHŒUR. — Je crains tes yeux tremblants.

ALTHÉE. — Ce n'est pas d'amour qu'ils tremblent, ni de crainte.

LE CHŒUR. — Et ta bouche frémissante comme un oiseau blessé.

ALTHÉE. — Non, comme les lèvres de la fiancée, quand le fiancé les baise.

LE CHŒUR. — Dis-nous plutôt quelle est cette chose que tu as faite ?

ALTHÉE. — Voyez, je suis silencieuse ; que vos yeux parlent pour moi.

LE CHŒUR. — Je vois un faible feu, dont la lueur vient de la salle.

ALTHÉE. — Regardez attentivement, tendez les yeux avec effort, jusqu'à ce que les paupières retombent fatiguées.

LE CHŒUR. — Des piliers sont rougis au bas du vestibule vacillant.

ALTHÉE. — Tendez vos cous comme font les oiseaux ; criez, piaillez comme eux.

LE CHŒUR. — Et je vois un long tison noircissant ; et de la poussière blanche.

ALTHÉE. — O enfants, qu'est cela que vous voyez ? Vos yeux sont plus aveugles que la face de la nuit au coucher de la lune. C'est mon fils, ma chair, le fruit de ma vie, mon travail, et pendant une année le fardeau de mon ventre, Méléagre, flamme allumée par mes mains, et par mes mains éteinte ; c'est lui que vous voyez.

LE CHŒUR. — O dieux ! Quelle parole est sortie de ta bouche ?

ALTHÉE. — J'ai fait cela, je l'ai dit, et je meurs.

LE CHŒUR. — La mort se tient sur le seuil de tes lèvres, et dans ta bouche, la mort a élevé sa demeure.

ALTHÉE. — O mort, un instant, un court instant, douce mort, pour voir le tison se consumer et mourir.

LE CHŒUR. — Elle vacille comme un roseau sous le vent, et s'attache au sol par des pieds chancelants.

ALTHÉE. — Filles, je veux dire une chose, et puis je me tairai. Moi qui ai fait ceci, je ne veux ni pleurer ni gémir; vous, gémissez et pleurez. Je n'invoquerai pas les dieux; invoquez-les. Je n'aurai pas pitié de l'homme; montrez-vous pitoyables. Je ne sais que je vis qu'en sentant le feu sur ma face, et sur ma joue la brûlure d'un tison. Oui, la fumée me mord; oui, je bois la vapeur, par mes narines, par mes paupières et par mes lèvres insatiables et impatientes; et mes mains brûlent, et le feu se nourrit de mes yeux; je chancelle, comme si j'étais ivre de la vie, comme si j'y puisais la joie de l'ivresse; pourtant, quoique folle de joie, je déteste ma longue vie, et le reflet du sang versé me rougit. Voyez, en moi s'allument les flammes qui s'évanouissent en lui; je suis gonflée par l'épuisement de ses veines, je suis inondée du flot qui l'abandonne; mes yeux allumés brûlent du feu déclinant qui abandonne ses paupières pâlissantes; ma joue est lumineuse de sang parce que sa face est de cendre.

Pourtant, ô enfant, mon fils, mon premier-né et le plus beau, ô douce bouche, doux yeux, qui buviez ma vie et suciez mon sein, qui brilliez et me fendiez le cœur, ô doux genoux grimpants, doux pieds qui me fouliez tendrement, joues chaudes de baisers légers, ô enfant, enfant, qu'avons-nous fait l'un et l'autre? J'aimais ton poids s'attachant à moi, fardeau de beauté, ô fils, ton front dans ton berceau, et tes si douces lèvres aimantes, ta chevelure florale, tes petits yeux brillants et toute ta jolie gloire; de mes mains, délicatement je te nourrissais, ma langue parlait tendrement, disant: « Vraiment, au temps voulu par Dieu, d'après l'aspect de tes petits membres, mon fils, je ferai de toi un royal guerrier, un chef superbe; et j'entendrai dire avant de mourir : « Elle a porté le plus beau glaive du monde. » Hélas! Hélas! Toute ma vie tourne autour de moi; je suis séparée de moi-même, mon nom a disparu; mon nom qui était bienfaisant est changé, mon nom est une brûlure. Maintenant, bien que mes yeux atteignent la fin de toutes ces choses-ci, mes lèvres ne s'ouvriront pas jusqu'à ce que je meure.

LE DEMI-CHŒUR. — Elle a rempli la ville de soupirs, et de larmes les chemins de la ville; elle s'est levée, elle a ceint ses flancs, elle a orné sa face comme la face d'une fiancée; elle pleurait, et elle était sans pitié; elle tremblait, et ne ressentait aucune crainte.

LE DEMI-CHŒUR. — Ses yeux étaient clairs comme le soleil, son front était frais comme le jour; elle s'est ceinte d'une ceinture d'or, ses robes étaient variées; mais les jours de sa gloire sont passés, et la louange lui est enlevée.

LE DEMI-CHŒUR. — Car elle étendit les mains vers le feu, de sa

bouche elle l'attisa ; comme la bouche du joueur de flûte était sa bouche ; avec la force d'un violent désir, elle souffla l'haleine de la flamme.

LE DEMI-CHŒUR. — Elle étendit les mains vers le bois, elle prit le feu dans ses mains ; comme celle qui est près de la mort, elle était haletante d'un souffle étrange, elle ouvrait les lèvres jusqu'à saigner, elle souffla et alluma le tison.

(A continuer.)

A.-C. SWINBURNE
(*Traduction de* P. TIBERGHIEN.)

.....

FORD-MADOX BROWN

L'Angleterre a perdu, le mois passé, une de ses plus illustres et de ses plus hautes personnalités artistiques. Le peintre Ford-Madox Brown est mort à Londres, alors qu'il se reposait à peine de l'achèvement complet de son œuvre principale, la décoration à fresque de l'hôtel de ville de Manchester. C'était l'un des plus remarquables peintres de l'école anglaise contemporaine et l'un de ceux dont la personnalité était la mieux tranchée.

La couleur de ses tableaux spécialement était en général plus harmonieuse et belle que celle des autres peintres anglais contemporains, et il était, je pense, en partie redevable de cette supériorité à son éducation première qui s'était faite à Anvers, dans l'atelier du baron Wappers, au temps où l'école d'Anvers était florissante. D'Anvers, Ford-Madox Brown avait été continuer ses études à Paris où il avait vu Delacroix et les peintres de l'école romantique, et après quelques voyages et le séjour en Italie nécessaire à tout artiste, il était venu se fixer en Angleterre. Les tendances de ces diverses écoles de peinture qu'il avait étudiées avaient eu naturellement leur influence sur les œuvres de jeunesse de Ford-Madox Brown, mais en artiste bien doué qu'il était il n'avait pris de chaque école que ce qu'il y avait trouvé de bon, et son originalité avait été plutôt développée qu'amoindrie par la diversité des influences qui avaient agi sur elle. Il prétendit toujours se tenir à l'écart de tout groupement artistique, et voulut comme il le dit lui-même dans le catalogue de son exposition de 1865 « peindre ce qu'il voyait absolument sans aucun égard à l'art d'aucune période ou d'aucun pays ». Même sous la bannière des peintres préraphaélites qui tous furent ses amis, et dont le plus illustre, Dante-Gabriel Rossetti, fut

même quelque temps son élève, il n'avait pas voulu s'enrégimenter, et tout en marquant une vive sympathie pour les efforts de ce groupe, il n'avait pas fait partie de la *Confrérie préraphaélite* comme on le croit généralement.

L'exposition la plus importante de ses œuvres eut lieu en 1865 et comprenait ses deux tableaux les plus célèbres, *Work* et *The last of England*, ce dernier souvent reproduit par la photographie et maintenant au Musée de Birmingham. Ford-Madox Brown ne se confina pas exclusivement dans la peinture des sujets de « genre » ; les sujets religieux, les sujets d'histoire, le portrait, le paysage, l'art industriel l'intéressaient au même titre et dans chacune de ces branches d'art il produisit des œuvres maîtresses.

Les sujets tirés de la lecture des poètes semblent pourtant l'avoir requis d'une façon particulière; il avait peint pendant sa jeunesse plusieurs tableaux d'après des œuvres de Byron et notamment son *Manfred*, un de ses premiers tableaux, et une *Parisina*. Les drames de Shakespeare lui avaient aussi fourni le sujet de nombreux tableaux, et entre autres le *Roi Lear* qu'il avait illustré d'une série de seize dessins, et d'après lequel il avait peint en outre trois de ses plus importants tableaux parmi lesquels le tableau justement célèbre du *Roi Lear partageant son royaume.*

Pour moi, le plus dramatique, le plus saisissant, le plus beau, à tous les points de vue, des tableaux de Ford-Madox Brown, et l'un des plus beaux tableaux modernes que je connaisse est le *Roméo et Juliette* que M. James Leathart avait prêté au Musée de Birmingham, lors de l'inauguration de la nouvelle salle de ce musée consacrée en grande partie aux peintures préraphaélites. Le tableau, inspiré par les vers connus du grand dramaturge anglais, et merveilleusement en harmonie avec eux, représente les adieux de Juliette et de Roméo au balcon, au moment où les amoureux échangent avant de se quitter leur suprême et dernier baiser. Le poème tout entier de Shakespeare revit en ce tableau : il y a dans l'étreinte ardente de ce sombre Roméo une grandeur de passion qui doit toucher tous les cœurs, et la Juliette pâmée, la tête rejetée en arrière, ses blonds cheveux dénoués, les yeux clos, et tout le visage comme auréolé d'amour et de l'éclat du jour naissant, est si belle et si vraie dans le geste qu'elle fait pour retenir son amant, qu'elle est comme une statue de l'Amour même, inoubliable pour tous ceux qui l'ont vue. L'échelle de soie pend au balcon, et à droite de la maison s'aperçoit la ville éclairée des premières lueurs du jour.

Indépendamment de la série des peintures à fresques qu'il exécuta pour l'hôtel de ville de Manchester, Ford-Madox Brown laisse un nombre de tableaux considérable et certes, quand des spécimens bien choisis de ses

œuvres auront été recueillis et seront exposés à la National Gallery, il apparaîtra à tous comme ayant été l'un des peintres les mieux doués de l'école anglaise contemporaine et l'un des esprits les plus distingués et les plus élevés de ce temps.

OLIVIER-GEORGES DESTRÉE

CHRONIQUE MUSICALE

Connaissez-vous, dans le premier volume des *Mémoires* d'Hector Berlioz, les quelques pages consacrées par le terrible critique du *Journal des Débats* aux concours du prix de Rome?

A relire. Avec quelle verve impitoyable il vous arrange cette institution, ce record de l'inspiration obligatoire de telle date à telle autre, cet usage barbare qui consiste à lancer à la tête d'une dizaine de malheureux, doués chacun d'un tempérament évidemment autre que celui de son voisin, un poème plus ou moins saugrenu, tantôt shakespearien, tantôt dantesque ou homérique, — n'importe, mais commençant régulièrement par un lever ou un coucher de soleil :

Le soleil venait à peine...

ou

Déjà l'astre du jour...

Le poème avec lequel les aspirants à notre prix de Rome avaient été mis aux prises cette année, pour ne point commencer par faire luire l'astre du jour, n'en était pas moins banal, très classiquement.

Cela s'appelait *Lady Macbeth*, et contenait des vers comme ceci :

Quoi, près de toi, le vieux roi, seul obstacle!
Ecarte-le, c'est la fin du miracle...

Comme on le sait, c'est M. Louis Mortelmans, d'Anvers, qui a remporté la timbale. L'œuvre a été exécutée à l'Académie, le 29 octobre, après un discours de M. Ad. Samuel, sur *l'Art libre et l'Enseignement de la musique*, où le directeur du Conservatoire de Gand, mentant à ce titre qui promettait des surprises, s'est borné à énoncer quelques lieux communs, et à tourner autour de son sujet avec une prudence et une habileté bien académiques.

Je me vois forcé à le confesser avec un grand et sincère regret, l'œuvre de M. Mortelmans m'a assez fortement déçu. Non que je me fusse créé trop d'illusions sur ce qu'il y avait à tirer d'un poème imposé, et d'un poème aussi lourd, aussi terne que *Lady Macbeth*. Mais je m'attendais à trouver, je l'avoue, un peu plus d'inspiration, d'originalité, de verdeur, dans cette partition d'un jeune.

Je ne connaissais M. Mortelmans que par quelques petites compositions très distinguées, très délicates, singulièrement éloignées de la robustesse flamande et, chose curieuse chez un Flamand, fortement influencées de Grieg. Malheureusement, aucune des qualités notées dans ces courtes inspirations ne s'est représentée, à mon sens, dans la cantate couronnée. Je conviens avec grand plaisir que M. Mortelmans manie l'orchestre avec facilité, et applaudis volontiers quelques timbres et quelques sonorités bien trouvées. Je conviens que le chœur des soldats, au commencement de la seconde partie, a une assez belle allure, vigoureuse et martiale. Mais on cherche vainement, dans tout cela, un moment d'émotion et de chaleur véritable ; il n'y en a pas. Visiblement, l'auteur n'a pu échauffer son inspiration à cette rhétorique morne et froide. Il fait un regrettable emploi de toutes sortes de procédés devenus insupportables depuis qu'on les a entendus se traîner dans tous les mélodrames : progressions interminables de septièmes diminuées, gammes chromatiques ascendantes et descendantes dans les bois, etc. La partie vocale, surtout, présente fort peu d'intérêt ; ces récitatifs, très courts, se succédant sans interruption aucune, précipitant des bribes de phrases les unes sur les autres, essoufflent l'attention de l'auditeur, ne lui permettent pas de respirer, de se ressaisir un moment, de sentir enfin et de s'émotionner.

A la fin de la seconde partie, lorsque, le meurtre consommé, Lady Macbeth rejoint son époux, celui-ci s'écrie :

Horreur ! de sang ta main est pleine !

Et Lady Macbeth :

Je suis reine !

M. Mortelmans n'a pas deviné, là, le seul effet peut-être à tirer de son poème ; il n'a pas senti l'énorme élision qui accolait ces deux phrases et, maladroitement, il les rejoint dans une expression musicale presque identique. Je ne parlerai que pour mémoire des réminiscences wagnériennes qui désormais foisonnent dans tous les coins de la littérature musicale contemporaine, ainsi que d'irrépressibles champignons en une cave humide : récits d'Amfortas de *Parsifal*, « Mon Dieu, prenez pitié... », méditations de Mime de *Siegfried*, « Sans défense !.. la nuit !.. », thème du chevalier au Cygne de *Lohengrin*, « O grand Macbeth, salut ! », etc. L'orchestre, remarquablement dirigé par l'auteur, a fort bien marché, et les interprètes, l'admirable contralto qui est Mme Soetens-Flament, M. Fontaine et M. X... ont fait de leur mieux.

Il me faut, à votre grand déplaisir, vous parler du Théâtre de la Monnaie, où le répertoire s'en tient très prudemment, quoique nous soyons en novembre, aux pièces d'ouverture. Oh ! cette présentation des artistes, dans des rôles *ad hoc*, où l'abonné peut les attendre, à tel passage épineux, pour les juger et comparer ensuite avec l'autre, vous savez bien, *l'autre*...

Parmi les nouveaux venus, M. Cossira, le ténor, vient en première ligne ;

c'est l'étoile masculine de la troupe, — une ancienne connaissance d'ailleurs. Son art peut se résumer en un mot : il chante outrageusement bien, il en est agaçant. Ce n'est plus un artiste lyrique, c'est tout bonnement un chanteur. Le jeu n'existe pas, ou peu s'en faut. Passe encore, tout cela dans une œuvre d'esthétique de second ordre, comme *les Huguenots*, *Aïda* ou *la Juive*; mais, dans *Lohengrin!* M. Cossira nous a servi un Lohengrin prétentieux, à cinq cents lieues de son personnage, chantant ses admirables récitatifs avec le sans-gêne candide d'un homme qui ignore les recommandations expresses énoncées par Wagner sur la nécessité de suivre rigoureusement la métrique déterminée par lui, s'asseyant avec complaisance sur les notes favorables à son admirable organe. Quelle différence avec Seguin, qui reprenait le rôle de Frédéric! Quelle autre allure cela vous prend tout de suite, quelle impression de grandeur, de majesté, quelle saisissante vérité dans l'accent dramatique!

Mlle Tanésy, une nouvelle venue également, s'est produite jusqu'ici dans *Aïda*, *la Juive* et *les Huguenots*. Excellente impression; voix généreuse et sympathique, technique consciencieuse et solide, jeu suffisant. A côté d'elle Mlle De Nocé a fait plaisir, grand plaisir même : vocalisation légère et très nette, voix pure et fraîche, tout en dehors. J'aime moins Mlle Horwitz, qui a chanté Rosine et Lakmé; dans ce dernier rôle surtout, elle m'a paru singulièrement molle, atone; accentuation et prononciation absolument nulles, jeu lent et languissant, voix traînante et larmoyante... Et Mme de Nuovina, qui a repris ses rôles d'Elsa et de Marguerite avec son autorité de grande artiste; et M. Massart, qui a fait une rentrée assez froide dans *le Prophète* et dans *Faust*; et les autres encore...

Hélas, mes frères, quand donc aurai-je la joie de vous narrer par le menu quelque première vraiment intéressante, quelque tentative hautement artistique?

Depuis des années nous nous traînons dans un cercle lamentable de banalités, de trivialités; des œuvres ressassées, réentendues mille fois, des œuvres d'art de trente-sixième ordre reviennent obstinément devant nous. Que font donc nos directeurs? Pensent-ils leurrer éternellement le public artistique avec cet énorme « bateau » de *Tristan et Yseult*, si ancien déjà qu'il serait temps de le radouber? En attendant, nous aurons une reprise de *Werther*, l'une des plus tristes platitudes produites ces dernières années, et *Sapho*, de Gounod... Misère!

Dire que tant d'œuvres intéressantes appellent notre attention au dehors! *Phryné*, de Saint-Saëns, et toutes les autres partitions du maître français; *Falstaff*, de Verdi; *le Diable à la maison*, de Gœtz; *le Barbier de Bagdad*, de Pierre Cornélius; *la Vie pour le Czar*, de Glinka; les opéras de Tschaïkowsky, ceux de Rubinstein; *Tannhäuser*, d'un nommé Wagner, — on prétend que c'est une œuvre remarquable; les œuvres lyriques de Berlioz; celles de Smetana, Rimsky Korsakow, Goldmark, August Enna.

Non, tenez, j'aime mieux vous parler d'autre chose. On est heureux de constater que, si MM. Stoumon et Calabrési se croisent les bras, dans leur entourage, au moins, on ne reste pas inactif.

Je veux parler d'une tentative extrêmement intéressante de M. Louis Barwolf, l'excellent violoncelliste de l'orchestre de la Monnaie. M. Barwolf a fait une messe... avec *Lohengrin*.

Oui, Monsieur, avec *Lohengrin*.

Il est évident que, étant donné le mysticisme profond, le caractère essentiellement religieux de cette musique, la tentative ne pouvait qu'être couronnée d'un plein succès. Il est même étonnant qu'on n'y ait pas songé plus tôt, et que Wagner lui-même... Nul doute que si l'auteur des *Nibelungen*, qui aimait tant les « arrangements », se trouvait encore en vie, il n'enverrait à l'ingénieux arrangeur une lettre flatteuse, dont celui-ci eût pu publier le *fac-simile* en tête de la partition. (Je me souviens avoir vu, un jour, une messe de ce genre, arrangée, par un nommé Augé, d'après toutes espèces de fragments pris dans des œuvres de Rossini; en tête de la partition, une lettre des plus aimables du rusé Italien.)

Mais j'espère que ce n'est, de la part de M. Barwolf, qu'un premier pas dans la voie nouvelle qu'il a ouverte à l'art. Voici d'ailleurs quelques indications qui pourraient peut-être lui être utiles; je les lui donne pour rien.

Il y aurait donc : un Miserere à tirer de la Marche funèbre de *Siegfried*; une superbe messe des morts d'après le troisième acte de *Tristan*; un remarquable Tantum ergo dans le prélude de *Parsifal;* un joli Ave Maria d'après le Chant du Printemps de *la Valkyrie;* enfin, un Venite adoremus d'après le Chant de concours de Walther, et un Te Deum, absolument colossal, sur l'Entrée des Dieux au Walhall!

C'est égal, je donnerais volontiers la tête de M. Augé pour me payer celle du bonhomme Wagner écoutant son *Lohengrin* accomodé en messe.

Comment les héritiers et les éditeurs peuvent-ils permettre pareilles déprédations?

Ce serait le cas d'appliquer à l'art la boutade de Victor Hugo sur les constitutions :

DÉFENSE DE DÉPOSER DES ARRANGEMENTS LE LONG DES CHEFS-D'ŒUVRE.

ERNEST CLOSSON

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Sueur de sang, par LÉON BLOY, 1 vol., fr. 3-50, chez Dentu, à Paris.

Ce volume est pavoisé d'originalités : un portrait *au miel* de l'auteur par Charles Cain, trois dessins épiques et sombres de Henry De Groux, une dédicace flamboyante à Bazaine, une préface où dans un fracas de textes sacrés, éclate cette opinion que « la France est tellement le premier des peuples que tous les autres quels qu'ils soient doivent s'estimer honorablement partagés lorsqu'ils sont admis à manger le pain de ses chiens. Quand

elle est heureuse, le reste du monde est suffisamment heureux, dût-il payer ce bonheur de la servitude et de l'extermination ».

Trois cent cinquante-cinq pages sont consacrées à la traduction de cette thèse en trente récits mélodramatiques. Y est relaté, avec une satisfaction orgueilleuse, le massacre d'un nombre considérable de Prussiens, par le fer, le feu, la corde, le lupanar ou la trahison. On les grille dans des incendies, on les fusille à bout portant, on les tasse dans des puits ; il y a même -- et ceci est, n'est-ce pas ? tout à fait savoureux — un conte où l'on en mange ! M. Chauvin, Paul Déroulède ou Mme Adam n'eussent peut-être pas osé aller jusque-là, mais M. Léon Bloy n'est pas de ceux qui s'arrêtent à mi-route.

Il va toujours à l'outrance, jusqu'au bout. Ce patriotisme de sauvage qui le fait trépigner autour des cadavres ennemis avec des vociférations d'allégresse, laisse une impression pénible. La guerre qu'il nous montre est d'une horreur si boursouflée que toute illusion d'héroïsme s'en bannit. Ce ne sont plus que de répugnantes boucheries que les opulences du style ne parviennent pas à élever à la vie esthétique.

Une telle accumulation de paradoxales monstruosités lasse vite ; l'assaisonnement confortable des épithètes grandiloquentes est vraiment la seule chose délectable dans ces épisodes si volontairement, grossièrement et constamment tendus vers l'épouvantable et l'abject.

Çà et là quelques tragiques visions d'effroi, des descriptions violentes et tumultueuses, des phrases martelées puissamment, en nombre assez grand pour récompenser ceux qui liront le volume, mais point assez à coup sûr pour égaler l'œuvre à ses devancières, pour être digne tout à fait de l'historien de *Christophe Colomb* et de *Marie-Antoinette*, du prophète du *Salut par les Juifs*, du magnifique joaillier de malédictions qui expectorait si copieusement sur ses contemporains de merveilleux feux d'artifice d'ordures lyriques.

Bulletin de la Société d'Etudes sur la Question Louis XVII. — Mensuel, à Paris, rue Favart, 6.

L'histoire courante enseigne que Louis XVII est mort au Temple, mais cette thèse n'est pas généralement admise. Pour tout esprit impartial, il apparaît, au contraire, infiniment probable que le jeune dauphin s'est évadé et a reparu plus tard en la personne de Naundorf. Ce Bourbon, officiellement reconnu en Hollande, mais contesté en France, a suscité de tenaces partisans. Ce sont eux surtout qui publient un très intéressant bulletin mensuel, où sont examinées, dans un impartial esprit de recherche de la vérité, les pièces ou les études se rapportant à cette question, qui, même pour la simple curiosité, reste l'une des plus attachantes et des plus étranges des temps modernes.

JULES DESTRÉE

MEMENTO

On lit dans *le Journal*, à propos d'un incident qui a fait du bruit dans la presse anglaise, les réflexions suivantes de M. Maurice Barrès :

« Est-il donc fatal, comme c'est le cas du Vinci, que disparaissent par accident les principales œuvres de Burne Jones?

Il y a quelques mois, MM. Boussod et Valadon ont demandé à l'illustre artiste que le tableau *L'Amour parmi les ruines* leur fût prêté pour une reproduction en couleurs, spécialité qui a valu à leur maison une certaine réputation. Ils disaient nécessaire que le tableau allât à Paris. On le permit, et chacun ayant pleine confiance dans la maison, pensa qu'elle prendrait tous les soins nécessaires d'un tableau d'une aussi grande valeur.

Là-dessus on se trompait. Bien qu'il fût évident que c'était peint à l'aquarelle et bien qu'une fiche fût fixée au cadre pour signaler que la plus légère humidité endommagerait le tableau, MM. Boussod et Valadon eurent l'incroyable négligence de permettre à un ignorant photographe de couvrir toute la peinture avec du blanc d'œuf! Sans doute dans la belle idée de la faire mieux sortir par la photographie!

Le résultat, c'est que toute la peinture fut mêlée, les touches fines, les mains et les figures brouillées : le tableau absolument détruit.

MM. Boussod et Valadon admettent tout ceci parce qu'ils ne sont pas gens à nier la vérité et parce qu'ils n'ont pas d'autre alternative. Mais la chose monstrueuse est qu'une maison de leur importance mette un employé en position de commettre une erreur aussi irréparable.

On ne peut s'imaginer comment un photographe ose toucher la surface d'une peinture qui lui est confiée pour la reproduire! Si cette lamentable aventure pouvait mettre en garde les peintres contre les dangers qu'ils courent, ou mieux si cette habitude d'enduire les toiles, si cette folie du blanc d'œuf disparaissait à la suite de ce désastre, la publicité que nous lui donnons serait un service rendu au monde artistique. »

Se rappelle-t-on M. Rollinat, sacré naguère grand poète par feu Albert Wolf dans *le Figaro*, et auquel un plébiscite organisé par Mme Sarah Bernhardt faillit faire attribuer la succession de Baudelaire?

M. Rollinat sévit encore dans *le Figaro* et dans *Gil Blas*.

Voici l'une de ses dernières opérations:

DANS UNE CUISINE

Avec une morne indolence,
Quelques mouches viennent et vont
En zigzags, des murs au plafond.
Leurs bourdonnements pleins de somnolence
Endorment la cuisine, y font
L'ébahissement plus profond
Et plus magique le silence.
Or, tout en voisinant sur un plancher moisi
A ce tout petit ronflement des mouches,
Le grand couteau dit au fusil
Qui laisse voir le rond cuivré de ses cartouches :
« Toujours trancher du lard, des viandes, ça me fâche!
Au lieu d'entrer dans du pain rond,
Je voudrais m'enfoncer dans le cou du patron...
Par ses propres mains. Oui! mais... il est bien trop lâche! »
Le fusil lui répond : « Perdrix, caille ou bécasse,
Lièvre, toujours même gibier!
C'est le maître qu'un jour je voudrais foudroyer...
Oui! mais... il a bien trop de prudence à la chasse! »
Du fond de son panier, un champignon hideux,
Un cèpe énorme dit : « Eh bien! mieux que vous deux
Je saurai le tuer, moi, humble friandise!
Il me croit bon : Je suis mauvais!
Et, sans qu'il s'en doute, je vais
Pouvoir l'empoisonner, grâce à sa gourmandise! »

LA POÉSIE FRANCO-RUSSE :

Une enfant de Parmain, âgée de dix ans, Eugénie Boiguet, a envoyé aux écolières du gymnase des filles de Kalouga un poème

ntitulé : « A nos petites camarades russes. »

Une élève de ce gymnase, Mlle Anna Botcharof, ne connaissant point l'adresse de sa jeune amie de France, nous prie de lui faire parvenir la réponse suivante :

RÉPONSE A PETITE EUGÉNIE BOIGUET

Petite aimable amie,
Merci de ton poème. Les vents
Chère Eugénie,
M'ont jetée au-devant.

Chères lignes, je les presse
A mon cœur sans cesse,
Je te vois sans cesse,
Chère Française.

Comme la voix des cieux,
Appellant d'amour sans excuse
J'entends ton bègue gracieux,
Adressé à l'écolière russe.

Du Grand Peuple fille!
Habitante de Parmain ville,
Prends pour réponse aise,
Mon brûlant baise.

Ta main je serre, Aimée!
Crions-nous avec les aînés :
« Vive la France! Vive la Russie!
Vive l'Union franco-russe! »

ANNA BOTCHAROF.

Si Anna Botcharof veut s'appliquer, elle pourra bientôt publier d'excellents vers libres dans les petites revues d'avant-garde.

Un critique de très haut vol, M. G. d'Azambuja, assure que « les décadents entrelacent des rimes féminines avec d'autres rimes féminines, ou des masculines avec des masculines ».

Le Courrier de Bruxelles a eu la primeur de cette révélation.

La douce *Revue Blanche,* dont l'aède Romain Coolus est le plus bel ornement. parle de « la pléiade *trop nombreuse* de poètes résidant en Belgique ».

Combien qu' nous pouvons être, m'sieu Muhlfeld ?

Lire, dans les *Entretiens politiques et littéraires*, un article de M. Georges Eekhoud sur deux peintres brabançons : MM. Gilsoul et Laermans.

Le pince-sans-rire Jules Bois poursuit son étude sur « le Commerce amoureux des sages avec les dames et demoiselles des éléments ».

On nous communique le « Bulletin officiel de l'Académie contemporaine », fondée par M. A. Bocq (de Lezneval).

On est nommé officier de cette Académie si l'on paie un droit d'entrée de 25 francs, une fois donnés, et l'on reçoit sur-le-champ « le grand et le petit insigne ».

Parmi les derniers officiers, nous remarquons : M. Binet, fabricant d'huile, M. Latapie-Tronquet, publiciste, M. Pommade, artiste-peintre, et M Chirau-Lecerf, fabricant.

Le « Bulletin » offre en prime du cognac, de la musique et des objets de toilette.

L'Ermitage publie la suite de la remarquable étude du Dr Fortuné Mazel sur « la Décadence religieuse en France ».

On lit dans *l'Art moderne :*

« M. Paul Sainte-Brigitte, dont les *Chansons tristes* sont le début littéraire, prend rang parmi les jeunes écrivains qui ont le souci et la dignité de leur art. Son premier livre, très remarqué et dont les tendances modernistes ont même eu l'honneur d'être assez âprement combattues, donne l'espérance d'un homme de lettres de sérieuse valeur. »

Mes petits sont mignons.....

On a trouvé sur la voie publique deux pavés d'ours.

Le premier porte l'inscription suivante : *Le Dante belge.* On lit sur le second : *Eekhoud n'est pas un intellectuel : l'Idée le préoccupe fort peu.*

Le peintre attitré de la banlieue pari-

sienne, M. Raffaëlli, vient de faire le portrait de M. Georges Rodenbach.



Multatuli est à la mode. On en a mis partout.

Ce Batave eut d'ailleurs de l'esprit, ce que la génération nouvelle devrait blâmer sévèrement.

On en peut juger par ces deux pensées :

« Un cavalier tomba de son cheval : depuis lors celui qui tombe de son cheval s'intitule cavalier.

« Quand un coureur se casse la jambe, il y a bal paré chez les culs-de-jatte. »



M. Remy de Gourmont s'obstine à écrire des drames.



Lire dans le *Mercure de France* une intéressante étude de M. Edmond Barthélemy sur « les Cycles germaniques et scandinaves dans la Tétralogie de Richard Wagner ».



Le Drapeau rentre dans *le Magasin littéraire.*



La Plume insère un poème-roman de M. Maurice Du Plessys, intitulé : « Alcandre ranimé par la Flûte. »

Le romanisme consiste, comme on sait, à remplacer les *e* muets par des apostrophes.



La Nervie publie un intéressant numéro, dans lequel nous remarquons un article de M. Jules Destrée sur Léon Bloy et de bons vers de MM. Victor Remouchamps et Paul Aléricl.



M. Emile Verhaeren écrit dans *le Peuple :*

« La *Revue Rouge* ne prend point pour elle la formule : *l'Art pour l'Art.* Elle repousse l'étroitesse de ces trois mots qui firent voici trente ou quarante ans se pâmer de grands poètes et délirer de nombreux critiques. Ceux-là crurent étayer leurs œuvres sur ces trois petits bâtons, minces comme des allumettes, mais leurs œuvres n'eurent jamais besoin que du tronc solide et ramu de leur génie. L'art pour l'art peut être remisé dans la tour d'ivoire comme une antiquaille.

Le poète plonge dans la vie totale bien trop profondément pour qu'il écrive d'après une formule et s'inquiète d'autre chose que de s'exprimer et d'exprimer en même temps le monde, Rires, larmes, rages, espoirs, désespoirs, pitiés, charités, haines, égoïsmes, vices, vertus, foi, doute, ardeurs, peines, craintes, angoisses, terreurs, tout cela se mêle en lui, se combat en lui, s'unit parfois en lui, tout cela, suivant les heures, est tour à tour vainqueur ou vaincu, et c'est tout cela — que la cause d'émotion vienne du dedans de lui ou du dehors — qu'il reflète et qu'il traduit. Et traduisant cela, il est l'écho du monde, qui n'est que cela.

Si dans ses instants de sérénité et de joie, le poète érige en son œuvre ce qu'on est convenu d'appeler la beauté, c'est-à-dire une image grave, simple et régulière, sacrez-le artiste de l'art pour l'art, qu'importe! s'il décrit des tempêtes d'âmes, s'il pleure et crie, s'il grince et se flagelle, nommez-le un romantique, qu'importe ! s'il se penche sur la misère, s'il aime et guérit des plaies, s'il secourt de sa bonté les errants, les flagellés et les pauvres, appelez-le écrivain social, qu'importe encore ! Dans les trois cas, il ne fait que s'écouter lui-même, il ne fait que subir la minute d'ivresse qui le transporte, il est aussi sincère et aussi vrai qu'il est possible de l'être et toute théorie que vous bâtirez sur ses œuvres, tout précepte auquel vous voudrez qu'il obéisse, toute esthétique que vous prétendrez lui assigner, lui paraîtra tyrannique ou ridicule. L'art ne doit pas être ceci ou cela, ni que ceci ou cela; il est trop large pour s'enclore au moins aujourd'hui en n'importe quelle formule donnée.

Au reste, les plus clairs représentants de la doctrine de l'art pour l'art ont cassé leur programme, dès qu'il les gênait. Dans les *Vieux de la Vieille*, Gautier ne prêche-t-il pas le patriotisme, dans les *Femmes damnées*, Baudelaire ne se transforme-t-il point

en justicier et en moraliste? Le « descendez, descendez, lamentables victimes », n'est-il pas d'un prédicateur? Les *Idylles prussiennes*, de Théodore de Banville, ne sont-elles pas chauvines? »

En écrivant ces lignes, M. Verhaeren démontre qu'il n'a jamais rien compris à la formule contre laquelle il ferraille. Il semble croire que la formule *l'Art pour l'Art* exclut certains sujets, certains sentiments et certaines idées C'est une profonde erreur, doublée d'une confusion enfantine.

Voici ce que *la Jeune Belgique* disait dans son numéro de septembre 1891 :

« Cette formule fut notre cri de ralliement. Elle signifiait que nous voulions être artistes, rien qu'artistes. Elle signifiait encore que dans ses travaux d'art, l'artiste doit poursuivre avant tout et au-dessus de tout son idéal artistique. Elle écartait les prétentions funestes des stériles théoriciens qui veulent réduire l'art à n'être que l'humble valet d'une doctrine quelconque. Elle mettait donc l'art et l'artiste en liberté. A chacun sa foi, ses croyances, ses opinions, à chacun son tempérament et sa personnalité, mais à l'aspirant artiste cette règle salutaire : Avant tout, dans ton labeur, la recherche passionnée et désintéressée de la Beauté telle que tu la souhaites. Et que ce souhait soit sincère. Cherche à réaliser la Beauté qui attire véritablement ton cœur, et accomplis cette réalisation selon ta nature personnelle et tes forces particulières. Ce n'est que par la plus insigne mauvaise foi ou la plus complète inintelligence que l'on a pu nous accuser de déclarer la guerre à une idée quelconque, religieuse, philosophique, scientifique ou sociale. »

Ainsi définie, conclut M. Francis Nautet, « la formule est inattaquable, de tous les temps et de toutes les modes, même pour des époques de très grande passion fanatique où régneraient de puissants exclusivismes. »

M. Verhaeren use donc du procédé commode qui consiste à prêter à son contradicteur, pour mieux le combattre, des idées qu'il n'a jamais exprimées.

Les *Vieux de la Vieille*, les *Femmes damnées* et les *Idylles prussiennes* sont avant tout des œuvres d'art, et nous défions M. Verhaeren de soutenir le contraire.

Que signifient donc tous ces mots creux? Et quelle est cette rage de théoriser à vide contre des théories que personne n'a jamais proclamées?

De pareilles polémiques ne sont pas seulement stériles : elles sont navrantes.

Les réflexions suivantes de M. Hubert Krains, dans *la Société Nouvelle*, ne peuvent manquer, après cette citation de M. Verhaeren, de frapper vivement les jeunes écrivains :

« M. Paul Sainte-Brigitte est tombé dans le travers où versent souvent les jeunes artistes qui s'emballent ingénument pour des théories qu'ils comprennent mal. Les théories des naturalistes et des réalistes, mal comprises et mal appliquées, ont engendré cette kyrielle de romans vulgaires et grossiers dont la saleté a rejailli sur le genre entier, qu'elle a presque discrédité. De même, les derniers symbolistes paraissent n'avoir eu d'autre but que de ridiculiser leur école, à force d'obscurités, de grimaces et d'incohérences. *Va-t-on s'imaginer maintenant que, si quelques écrivains de talent ont incliné sur les misères du peuple leur grand cœur généreux, il suffit de s'inspirer de sentiments charitables pour créer une œuvre d'art?* Les sentiments nobles font honneur à ceux qui les possèdent, mais c'est une hérésie de croire qu'ils sont doués d'un charme intrinsèque auquel la forme qui les exprime ne peut rien ajouter. Une pensée généreuse a sa valeur, mais, toute nue, elle relève de la morale; en art, elle ne vaut pas une belle métaphore. M. Jules Simon raconte parfois aux lecteurs du *Matin*, d'une voix blanche de nourrice attendrie, de petites histoires sentimentales et moralisatrices, qui prouvent que ce vieillard a du cœur et qu'il est homme de bien; cela transporte peut-être les membres des sociétés Franklin et ceux des ligues antialcooliques, mais ce sont là de mauvaises pierres de touche pour éprouver des œuvres d'art. La charité de Dos-

toïevsky paraîtrait anormale et monstrueuse à ces âmes fades. C'est que l'artiste et le poète voient les misères du monde de plus haut que les autres hommes, sous un jour différent et d'un point de vue plus voisin de la vérité éternelle. Lorsqu'elle descend de ces hauteurs, la charité n'est plus qu'un sentiment vulgaire, qui peut inciter le bourgeois à ouvrir son porte-monnaie pour octroyer deux sous à un pauvre, mais qui n'est plus digne d'inspirer un vrai poète. »

On ne saurait mieux dire. On s'imagine, en effet, aujourd'hui, qu'il suffit de s'inspirer de sentiments charitables pour créer une œuvre d'art, et des articles pareils à celui de M. Verhaeren convient les débutants à cette plaisante imagination.

Le vendredi 10 novembre M. Jean Delville a donné, à la Société *Pour l'Art*, une très intéressante conférence sur *Comment on devient Mage* du Sar Péladan.

Notre article sur le mouvement flamand a exaspéré quelques flamingants à crète et à toupet. *L'Escaut* (bard) déclare avec une désinvolture exquise que l'on ne discute pas de semblables infamies. — Pardon, cher confrère, l'infamie consiste non pas à révéler les choses dont nous parlons, mais à les faire.

Le mouvement flamand (suite). — Une assemblée de flamingants qui s'intitule le « Volksraad » a décidé que le peuple flamand devait exiger de ses députés qu'ils prissent l'engagement de s'exprimer en flamand à la Chambre.

Les petits événements que nous avons prédits se dérouleront peu à peu.

Doux flamingants! — Quelques follicules flamands émettent le vœu de voir les jeunes écrivains belges qui pratiquent la littérature française, émigrer au plus tôt en France.

Les bons apôtres ! leur littérature craindrait-elle le voisinage de la nôtre?

Le lundi 13 novembre, au Cercle Léon XIII, M. le Dr Verriest, professeur à l'Université de Louvain, a donné une conférence d'un haut intérêt. Sujet : *Les bases physiologiques du langage rythmé.* — Nous y reviendrons.

La Jeune Belgique *en Angleterre.* — Aucune revue, aucun journal belge n'a cru devoir signaler à ses lecteurs l'important article que M. W. Sharp a consacré à *la Jeune Belgique* dans la *Nineteenth Century*. Les succès remportés par l'art belge à l'étranger semblent n'intéresser que médiocrement notre presse nationale. Dans notre prochain numéro nous donnerons quelques extraits de cet article dont l'auteur a droit à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à la renommée de notre jeune littérature.

Nous publierons prochainement d'excellentes notes sur la jeune littérature italienne, dues à la plume du distingué poète M. Sante Martorelli.

La *Revue des Revues*, dont le succès, bien légitime, va toujours croissant, paraîtra deux fois par mois à partir du 1er janvier prochain.

Dans les numéros d'octobre et de novembre de la *Revue des Revues*, M. Knut Hansum a publié une étude sur le mouvement littéraire en Norwège. Les jugements que M. Knut Hansum porte sur son illustre compatriote Henrik Ibsen sont singulièrement âpres. « Dominé par le besoin de rêver, « dit le critique, il (Ibsen) aime à s'exprimer en termes obscurs, en énigmes; il « possède la faculté du poète anglais John « Browning, de parler d'une façon incompréhensible. Il écrit, pour ainsi dire, avec « des signes hermétiques et chaque signe « peut signifier au moins dix choses différentes. Il dit quelque part qu'*écrire c'est « entrer en jugement dernier avec soi-même.* « Après tout, cela ne doit pas être trop difficile de dire de telles profondeurs. » — M. Knut Hansum parle ensuite du « pathos fastueux » d'Ibsen. Enfin il dit : « Au théâtre « royal de Copenhague, l'on s'esclaffe de « rire aux premières. Mais qu'on lise ses « derniers trois ou cinq actes et l'on se tord « d'ennui. »

Il se peut, en effet, qu'Ibsen soit un esprit plus trouble que profond. Mais c'est égal! Il nous semble que M. Knut Hansum oublie trop qu'il avait à présenter à un public étranger la littérature de son pays.

Est-ce que Knut Hansum, en norwégien, signifierait Frédérix?

Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, *rue des Paroissiens*, 31

BRUXELLES

VIENNENT DE PARAITRE :

Edmond PICARD

EL MOGHREB AL AKSA

Une mission belge au Maroc

Un fort volume in-18 Jésus. . . . . 4 francs.

SCÈNES DE LA VIE JUDICIAIRE

Paradoxe sur l'Avocat. — La Forge Roussel. — L'Amiral. — Mon Oncle le Jurisconsulte. — La Veillée de l'Huissier. — Le Juré.

Un fort volume in-18 Jésus . . . . . 4 francs.

Georges EEKHOUD

LA NOUVELLE CARTHAGE

La Nouvelle Carthage. — Les Émigrants. — Contumace. — La Bourse. — Le Carnaval. — La Cartoucherie. — Épisodes inédits.

Édition définitive, un vol. in-8° très compact . . 4 francs.

Charles SLUYTS

NOTES D'ÊTRE

Un vol. petit in-16, sur papier de Hollande Van Gelder. 3 francs.

Ernest BOSIERS

HARALD ROI

Drame en neuf scènes.

Un volume in-8° . . . . . 2 francs.

Justus SEVERUS

AFRICUS

OU LE GÉNIE RÉCOMPENSÉ

Drame nègre en un acte et en vers.

Une plaquette in-18 Jésus . . . . . 1 franc.

SOUS PRESSE :

Émile SIGOGNE : CONTES MERVEILLEUX

EN VENTE

à la librairie PAUL LACOMBLEZ

BRUXELLES

MAX ELSKAMP : *Salutations dont d'Angéliques* . . 3 50

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : *Premières poésies.* . . 3 50

CHARLES DE COSTER : *La Légende d'Ulenspiegel* . 5 »

Comte LÉON TOLSTOÏ : *Le Salut est en vous* . . . 3 50

ED. SCHURÉ : *Les Grands Initiés.* Esquisse de l'histoire secrète des Religions : *Rama, Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon, Jésus.* Edition à 3 50

LÉON BLOY : *Sueur de sang,* avec trois dessins originaux de Henry De Groux, et portrait de Léon Bloy par Charles Cain 3 50

JEAN MORÉAS : *Le Pèlerin passionné,* édition refondue, comprenant plusieurs poèmes nouveaux . . 3 50

Dépôt des Revues Françaises :

La Plume, fr. 0-50; franco, fr. 0-55

Le Mercure de France, 1 franc; franco, fr. 1-25

L'Ermitage, fr. 0-60; franco, fr. 0-65

Les Entretiens politiques et littéraires, fr. 0-60; franco, fr. 0-65

Demandez le Catalogue complet de l'Editeur Paul LACOMBLEZ.

Bruxelles. — Imprimerie V^e^ Monnom, 32, rue de l'Industrie.

Décembre 1893. TOME XII. — N° 12 13me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

Vision Florentine . . . . . OLIVIER-G. DESTRÉE.
Renaissance . . . . . ALBERT GIRAUD.
Atalande à Calydon (trad. de P. Tiberghien) (suite et fin) . . . . . A.-C. SWINBURNE.
Thamyris; Domitorès. . . . . JEAN DELVILLE.
Fille d'auberge . . . . . CHARLES VIANE.
La Nouvelle Revue internationale.
Chronique littéraire :
L'Eau et le Vin; Histoire des Lettres belges d'expression française; Scènes de la Vie judiciaire; Les Récits de Nazareth; La Nouvelle Carthage . . . . . ALBERT GIRAUD.
Le Mouvement littéraire en Italie. . . . A. SANTE-MARTORELLI.
Memento . . . . . NEMO.
Table des matières.

RÉDACTION
110, RUE DE LA LIMITE, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO
fr. 0-75.

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens.
PARIS
CHAMUEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, rue de Trévise
—
1893

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



NE CRAINS LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : IWAN GILKIN.

Rédaction : 110, rue de la Limite, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 31, rue des Paroissiens, chez Rozez, à l'Office de Publicité et chez Istace, Galeries Saint-Hubert.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Anvers : Chez Smeding, 44, Marché Saint-Jacques.

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé en 1889, 19, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le **COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 journaux par jour.**

KVMRIS - EXPOSITION

Un *Salon d'art idéographique* est en voie de formation. Il aura lieu dans l'ancien hôtel des ducs de Clèves-Ravenstein, rue Ravenstein, à Bruxelles et cela sous le patronage du groupe d'études ésotériques KVMRIS dont le siège se trouve, comme on sait, dans cette antique et vénérable maison.

Les artistes invités sont peu nombreux, une quinzaine tout au plus, notamment les peintres : Josef Middeleer, Emile Motte, Jules du Jardin, Auguste Levêque, Doudelet, A. Donnay, Jean Delville, Albert Ciamberlani, Willy Schlobach, Constantin Meunier, Léon Frédéric, Constant Montald, Louis Titz et Edgard Baes ; les sculpteurs : Mlle Hélène Cornette, Rousseau, Rulot, Minne et Craco.

Tous professent une esthétique spiritualiste et indubitablement leurs œuvres idéographiques, sans exception, seront discutées par le fait même qu'elles seront opposées à la peinture et à la sculpture matérialistes.

L'ouverture de ce Salon aura lieu très prochainement. Il y sera donné une conférence sur « Wagner et son œuvre ésotérique », conférence qui sera coupée par l'audition de fragments de musique wagnérienne.

On ne visitera le *Salon d'art idéographique* que sur présentation d'une invitation spéciale par KVMRIS. Sa durée ne sera que de 8 jours.

Et pour assister à la conférence, il faudra encore avoir été invité tout spécialement.

VISION FLORENTINE

A Monsieur Herbert-P. Horne.

Dans un rêve béni j'eus cette vision. Entourée de la chaîne de ses collines nues, bercée au clair chant du vert fleuve Arno, dans la sérénité de la nuit italienne, la fière ville qui porte un lys dans ses armes, Florence la belle dormait, tout argentée de la lumière de la lune. C'était l'heure où meurent les bruits de la ville, où les palais de pierre et les églises de marbre racontent au passant attardé l'histoire glorieuse des siècles écoulés; c'était l'heure solennelle où les tours sombres des vieux palais, les campaniles blancs et les clochers des églises dressés vers le ciel clair semblent seuls converser entre eux dans le majestueux silence et le calme profond de la nuit. Parfois des cloches harmonieuses et graves vibraient, qui planaient comme une prière sur toute la ville; au loin, des églises et des couvents des montagnes, de petites cloches répondaient, affaiblies par la distance, et le silence reprenait et régnait plus grand sur Florence endormie.

Au cœur de la ville, le dôme gigantesque de Brunelleschi, se détachant en noir sur le ciel bleu, semblait comme une image énorme de la terre bleue et rose à ses côtés, et le campanile de Giolto brillait d'un éclat extraordinaire, comme si toute la sainteté de la patrie italienne fût enserrée dans

ses pierres. Dans la blancheur des marbres encadrées, ses fenêtres rayées de la sveltesse lumineuse des colonnes torses s'ouvraient, sombres autels élancés, d'où semblaient devoir s'envoler les laudes divines de saint François et les cantiques débordant d'amour du bienheureux Sacopone de Todi.

A la voûte du ciel, illuminant de leurs feux clairs la ville grise, les routes blanches bordées de cyprès sombres, les champs et les montagnes endormies, d'innombrables étoiles étincelaient. Plus blanche que les autres, comme une fleur de diamant aux gouffres de l'azur épanouie, une étoile scintillait, la plus pure, la plus éclatante de toutes, et qui semblait croître et grandir au fur et à mesure que je la contemplais. Elle grandissait, en effet, tournoyant à ce qu'il semblait sur elle-même avec une vertigineuse rapidité. Elle devint plus grande que la lune : les planètes les plus grandes et tous les autres astres disparaissaient autour d'elle; pendant qu'elle croissait encore, ses feux s'amoindrirent, son mouvement se ralentit, et elle resta enfin immobile, astre nouveau apparu dans l'espace, disque géant où tournoyaient encore, se mêlant, se confondant, des vapeurs d'argent, toutes rayonnantes de lumière et de clarté.

Comme on voit, dans la lumière du matin, les vapeurs monter, se dissiper lentement sous les jeunes rayons du soleil et découvrir enfin la claire forme des choses, ainsi insensiblement les vapeurs s'écartèrent, s'entr'ouvrirent et par degrés dévoilèrent à mes yeux charmés une longue vallée heureuse et protégée du même ciel que j'avais vu tantôt rayonner par-dessus la ville. Le calme, le bienheureux paysage que c'était! Les ombres chassées de la plaine montaient lentement le long des hauteurs qui le bordaient. La verte tranquille vallée, tout émaillée de fleurs vives, toute jonchée de blanches fleurs, s'étendait à perte de vue jusqu'à l'horizon et à perte de vue aussi, blanche et fluide comme un faisceau de lumière, toute droite comme le faisceau de lumière d'une Annonciation, une rivière longeait la vallée heureuse et l'enchantait au doux murmure de ses eaux. Toutes fières et frêles, des immortelles se dressaient par-dessus les humbles herbes de la prairie, pourpres, violettes, couleur d'automne, couronnes jaunes comme l'or, minuscules, blancs diadèmes triomphant des autres couleurs, étoiles de candeur sanctifiant de leur lumière les herbes et les plantes qui croissaient autour d'elles.

Le rayonnement des fleurs en la vallée augmentait à mesure que la vallée s'éloignait, et les vapeurs qui recouvraient au loin la rivière se confondaient avec la blancheur des fleurs et voilaient l'horizon de brumes argentées. Volant sur les herbes, glissant sur les ondes lucides, planant sous le

chœur des sereines étoiles, du sein des brumes montait un chant, un doux cantique chanté par des voies surhumaines, si bien cadencées, si bien accordées que les paroles jaillies d'un seul cœur m'en parvenaient aussi comme chantées par une seule voix.

Te Deum laudamus,
Te Dominum confitemur,

chantaient les voix. Le cantique d'adoration, le pur cantique d'actions de grâces aux claires paroles inspirées se développa. Les voix, les douces voix se rapprochèrent, et telle était l'harmonie de leur chant, que les herbes et les fleurs de la vallée diaprée, la limpide rivière et les étoiles rayonnantes semblaient louer et chanter avec elles, vivant et palpitant d'une vie nouvelle.

In te Domine speravi,
Non confundar in æternum,

entendis-je encore, et comme les voix diminuées, pareilles à des sons d'orgue, se prolongeaient, s'élevaient et mouraient dans les hauteurs de l'azur, je vis des formes apparaître et se mouvoir dans les vapeurs argentées. Je vis des âmes bienheureuses, vêtues de tuniques blanches, vertes et rouges, qui lentement s'avançaient vers moi, leurs pieds légers foulant sans les blesser les tapis de fleurs et de gazons clairs. Et je les reconnus aussitôt, car elles étaient telles que je les avais toujours vues au travers des chroniques et des poèmes, et toute mon âme ravie d'enthousiasme et d'amour volait au-devant d'elles.

Etincelante de blancheurs et de lumières, semblable à l'étoile du matin affrontant l'aurore, des clairs rayons de ses yeux illuminant les fleurs qui se penchaient vers elle, la plus chantée, la mieux aimée de toutes les dames florentines, Béatrice s'avançait la première de toutes ces âmes, les guidant à travers les vallées élyséennes. Les tempes couronnées du laurier immortel et dans sa main tenant un rameau d'olivier, symbole de la paix qui fleurissait enfin son âme géniale, le Dante la suivait s'inspirant encore à ces yeux divins dont elle tournait vers lui les souriantes et sereines lumières. O cœur resplendissant de l'antique Italie, bouche d'or, génie, porte-parole de Dieu, quelles visions saintes devaient bénir tes yeux, quand tu marchais élu, auprès de ton amie. Ta bouche n'avait plus cet amer sourire, que l'on voit en tes effigies, mais une calme et suprême douceur, une ineffable joie t'auréolait le visage, et le rendait rayonnant et semblable à celui de tes frères les docteurs célestes. Et, tandis que perdu en des contemplations séraphiques, tu suivais d'amour, et de pitié rempli, celle qui fut pour toi

l'étoile de salut, brillant à tes côtés, une autre lumière apparaissait dans le ciel. Resplendissants, extasiés, parés de blanc comme des prêtres, vêtus de blanc comme des anges et sans paroles tant était parfait leur ravissement de se voir enfin réunis et bénis dans le même cercle du ciel, les mains unies, les yeux chastes confus de joie fixés en terre, venaient Pétrarque avec madame Laure. Boccace les suivait, l'enthousiaste, le doux savant, l'illustre fondateur de la prose italienne. En sa droite tenant des fleurs, il marchait précédant le cortège de ses Dames Illustres, leur expliquant les fleurs, les plantes et les astres, le calme, la sérénité, l'éternelle béatitude des vallées qu'elles traversaient. Et quand ils furent arrivés enfin dans la zone éclairée, Béatrice s'arrêta et, se penchant, elle montra du doigt à toutes ces âmes élues réunies autour d'elle, Florence qui dormait au-dessous de l'étoile. Et ces âmes penchées et tout émues de souvenirs, regardèrent la ville, leur ville, les tours, les palais, les églises, les rues, se rappelant des soirs qu'elles les avaient parcourues, les yeux levés vers les étoiles, conjecturant du lieu où se trouvaient alors leurs amis et leurs parents morts, les souhaitant au ciel, priant pour eux, osant à peine espérer de pouvoir un jour les y rejoindre. Des larmes de reconnaissance, des larmes d'amour s'échappèrent de leurs yeux et, comme elles se penchaient encore vers la terre, elles me virent qui les contemplait à travers les espaces. Elles virent mes yeux soumis suppliants et me sourirent, et le divin poète des sonnets et des triomphes lut, dans mon cœur éperdu, l'ardent désir que je n'osais exprimer, d'entendre sa voix et ses premiers conseils. Et sa grande âme fut touchée de mon amour et de mes craintes, et de sa voix mélodieuse résonnant à travers l'air attentif il exauça ma prière.

« O mon fils, dit-il, cœur croyant, jeune et plein d'espérances, puisque la clémence de Dieu t'a permis de voir les âmes qui habitent ces vallées élyséennes, écoute et tâche de retenir en ton esprit ce que te disent ces âmes par ma bouche. Vois ces fleurs émailler, de leurs fraîches couleurs, ces vallées tranquilles et ces vertes prairies. Le Seigneur tout puissant du ciel t'a donné dans sa miséricorde infinie un cœur pareil à ces fleurs. Plus belles que les fleurs terrestres, elles vivent cependant comme elles, des perles de la rosée du matin, des rayons d'or et de flamme du vivifiant soleil; elles vivent des caresses des brises, des baisers du vent frémissant de la douceur de l'air et de l'amour du ciel, vers lequel elles sont dressées; la paix des soirs en prière les incline, et la nuit bleue, la calme nuit, par les milliers d'yeux de ses étoiles, les voit endormies et ravies en de beaux rêves angéliques. Semblable à elles, ton cœur doit vivre et s'inspirer aux mêmes sources de vie. Que la nature entière, immense, variée, changeante, infinie,

chante toujours à travers toi, comme le vent à travers les cordes d'une lyre. La nature est l'image éclatante et multiple, le seul aspect nuisible de Dieu qui t'a créé. Regarde-la de toute l'attention de tes yeux, contemple-la de toutes les forces de ton esprit, vénère-la de toute l'affection de ton cœur, et si tu parviens enfin à connaître ce qui est en elle, alors tu pourras la célébrer et la chanter, étant sûr d'être entendu.

« O mon fils, il est un adjuvant puissant à la libération des âmes sur la terre. L'amour, le pur amour venu de Dieu, l'amour le plus noble et le plus élevé doit toujours enflammer ton cœur aussi longtemps que tu marcheras par les champs fleuris de la belle poésie, et l'amour fut pour moi le but de ma vie terrestre, il fut mon guide unique, il fut l'étoile salutaire que dans son éternelle pitié le Seigneur fit briller devant moi pour éclairer la route obscure de ma vie. Puisses-tu, oh puisses-tu rencontrer en ton chemin une âme aussi aimante, aussi haute, aussi éthérée que celle qui me fut dévolue. Alors tu comprendras la divine nature, alors tes chants te seront faciles, les strophes d'or couleront d'elles-mêmes sous ta plume, et tu pourras à ton tour sauver des doutes et des ténèbres des âmes indécises qui ne furent point, comme toi, de célestes visions favorisées. »

Il dit, et je tenais mes yeux baissés, tâchant de retenir ses paroles ailées en mon esprit ; et quand je relevai mes regards vers lui, les formes chères et la vallée disparaissaient dans les brumes et les vapeurs argentées. L'étoile diminuait, reprenant sa forme et sa valeur primitive. Et quand les autres astres eurent reparu et qu'elle-même eut repris sa place au haut du ciel florentin, je m'éveillai et demeurai longtemps émerveillé songeant à toutes les choses que le divin poète m'avait dites.

OLIVIER-GEORGES DESTRÉE

RENAISSANCE

(CHANSON DE LA PLÉIADE)

Nous tressons des rimes hardies
En l'honneur des dieux renaissants,
Et de toutes les maladies
Nous sommes les convalescents.

Bonheur de vivre! Jeune rêve!
Soleil dans les cœurs ténébreux!
De chaque femme naît une Ève,
Un Adam, de chaque amoureux!

Pour griser les âmes dansantes
Des parfums du printemps railleur,
Nous fustigeons de fleurs récentes
Le sein de l'antique Douleur;

Et grâce à nous, les vieilles choses
Chantant sur des rhythmes nouveaux,
Les aveugles verront des roses,
Les sourds entendront des oiseaux!

ALBERT GIRAUD

ATALANTE A CALYDON

(Suite et fin.)

LE DEMI-CHŒUR. — Comme le ramier qui vient d'être blessé, elle sanglotait, et sa poitrine se soulevait; elle soupirait et couvrait ses yeux, gonflant ses lèvres de soupirs; elle soupirait, elle ne voulait pas s'éloigner, elle ne se maîtrisait pas et ne prenait pas de repos. Mais comme le vent qui amène la sécheresse, et comme l'air qui apporte la mort, comme la tempête qui ent'rouvre les vais-

seaux, son souffle entr'ouvrant ses lèvres, son souffle s'échappa de sa bouche, et le feu jaillit de son souffle.

LE SECOND MESSAGER. — Reine, et vous, vierges, une chose vient nous frapper, plus mortelle que la face de la mort; Méléagre, le bon seigneur, est semblable à un homme tué.

LE DEMI-CHŒUR. — Sans glaive, il est frappé sans glaive! Tué, sans qu'une main l'ait tué!

LE SECOND MESSAGER. — Comme l'âpre glace que le soleil divise, ses membres se divisent; et comme la neige fondue, sa chair fond et se détache de tout son corps jusqu'à sa chevelure.

LE DEMI-CHŒUR. — Il dépérit à mesure que les braises s'avivent; en même temps que le tison, il s'éteint comme un tison.

LE SECOND MESSAGER. — Tandis qu'ils chantaient, et que tous se hâtaient vers vous, et qu'il élevait les mains pour couronner la chevelure de l'Arcadienne et pour fixer les feuilles rebelles, ses deux mains retombèrent.

LE DEMI-CHŒUR. — En déchirant vos joues, en arrachant vos cheveux, lamentez-vous, gémissez sur lui, pleurez.

LE SECOND MESSAGER. — Aussitôt la couronne glissa, et tombée la première, frappa la terre; et lui, saisissant ses cheveux et gémissant, jeta son manteau autour de sa tête et tomba.

LE DEMI-CHŒUR. — Hélas! visions apparues et prophéties révélées pendant le sommeil!

LE SECOND MESSAGER. — Mais le roi tirant brusquement sur les rênes, sauta à terre et le saisit en criant deux fois : « O mon enfant! » puis une troisième fois, de telle façon que les larmes gonflèrent les paupières des hommes.

LE DEMI-CHŒUR. — Lamentez-vous en une longue lamentation. Pleurez, car une fin est proche.

LE SECOND MESSAGER. — « O mon fils, disait-il, mon fils, relève les yeux, respire, aie pitié de moi. » Mais Méléagre ouvrait péniblement les lèvres pour respirer, et sa face devenait pareille à l'herbe brûlée par le soleil.

LE DEMI-CHŒUR. — Pousse de hautes clameurs, ô royaume, ô nation, ô pays frappé, pays de ruines.

LE SECOND MESSAGER. — Alors le roi Œneus, redressant ses faibles genoux, de ses mains faibles soulève un poids qui diminue, le dépose tristement en des mains étrangères, et pleure.

LE DEMI-CHŒUR. — Tu es frappé, toi qu'elle aime, toi son maître, et ton cher sang est répandu comme la pluie.

LE SECOND MESSAGER. — Et avec des larmes, en arrachant leur barbe, ils apportent ici un corps qui respire, sur lequel on pleure, et qui devient plus léger à chaque pas, mortellement frappé.

LE DEMI-CHŒUR. — Tu fis ton glaive pareil à la flamme; et le feu comme un glaive t'a tué.

LE SECOND MESSAGER. — Et voici, la fête est devenue funèbre, et les couronnes sont tombées ; et la chasseresse et les chasseurs sont dans le piège; et les visages sont changés et pleurants, et les chevelures voilées.

MÉLÉAGRE. — Que vos mains se rencontrent autour du poids de ma tête; relevez mes pieds, comme les pieds des morts; car la chair de mon corps est fondue, mes membres sont fondus comme du plomb.

LE CHŒUR. — Oh ta face lumineuse, tes yeux impérieux ! Oh tristesse! Oh grâce ! pareilles au jour mourant! Qui se penche au-dessus de toi, seigneur, en pleurant et en étouffant des soupirs !

MÉLÉAGRE. — Une fiancée peut-elle être aussi belle? Une vierge aussi douce? Sans couronne sur sa chevelure, sans tresses sur ses joues, c'est Atalante, pure parmi les femmes, et dont le nom est une bénédiction.

ATALANTE. — Je voudrais que de mes pieds sans chaussures ni sandales, trop hardie, trop rapide, je n'eusse pas nagé ni marché vers le Nord, d'Arcadie vers Calydon, pareille au souffle de la colère de Dieu.

MÉLÉAGRE. — A chaque homme son destin; à chacun suivant ce que dit celui entre les doigts de qui le poids du monde est comme un souffle. Pourtant je voudrais que dans la clameur de la bataille, mes mains eussent saisi la mort.

LE CHŒUR. — Ce n'est pas au milieu des boucliers fendus, leur fracas dans tes oreilles, quand le roi des champs de bataille brise les lances, séparant le fer du bois, que tu es brisé, ô seigneur, dans les efforts, le labeur et la crainte.

MÉLÉAGRE. — Si Dieu l'avait voulu, il m'aurait trouvé sous les branches fraîches! Si Dieu l'avait voulu, il m'aurait lié tout à coup dans ma demeure, tandis que la lumière était dans mes yeux, les chansons sur mes lèvres, et la couronne sur mon front.

LE CHŒUR. — Où vas-tu loin de nous? Où est ton but? Pourquoi nous es-tu arraché, toi qui étais vigoureux, comme l'œil arraché des paupières, comme l'âme séparée du corps.

MÉLÉAGRE. — Mon cœur est en moi comme le frêne dans le feu. Qui m'aura vu, chantera de moi, sans luth et sans lyre, des choses douloureuses, des choses dangereuses à entendre.

LE CHŒUR. — Qui te retirera de la maison des morts? Quel homme te

louera, afin que ta louange puisse être dite? Hélas ta beauté! Hélas ton corps! Hélas ta tête!

MÉLÉAGRE. — Mais toi, ô mère, rêveuse de rêves, enfanteras-tu un autre enfant, qui sentira les rayons du soleil, quand j'irai, ombre parmi les ombres, gémissant près des fleuves infranchissables?

ŒNEUS. — Que me laisseras-tu, maintenant que ceci est accompli? Me donneras-tu un homme, un fils pour remplacer mon fils, la lumière de mes yeux, le désir de ma vie, l'enfant désirable?

LE CHŒUR. — Tu étais heureuse plus que les autres, oui, et ta beauté était ineffable; tu étais heureuse parmi les mères; lorsqu'un homme entendait parler de toi, l'éloge s'ajoutait à toi, comme les ailes aux pieds d'un oiseau.

ŒNEUS. — Qui nous rendra ta face des années anciennes, noircie dans les douleurs de l'enfantement, devenue grise dans les angoisses, mère de douleurs, mère de malédiction, mère de larmes?

MÉLÉAGRE. — Bien que tu sois comme le feu que l'on nourrit en vain, ma joie, mon désir est plus chaste que la pluie, plus pur que la chute de la rosée, plus sacré que les astres qui vivent sans souillure.

ATALANTE. — Je voudrais que le sang de ma vie comme de l'eau se fût écoulé, ou bien comme la pâle fille de l'hiver quand frappée par le printemps, elle fuit les vallées et les pelouses, — avant que mes yeux ne t'eussent vu t'assombrissant dans ton aurore.

LE CHŒUR. — Quand tu poursuivais les guerriers des chefs de Thrace, nul n'osa se retourner ni affronter ta face revêtue de la rougeur de la bataille et de la lumière d'un lieu terrible.

ŒNEUS. — Tu devrais mourir comme meurt celui pour qui nul ne verse de larmes ; les yeux pleins, les oreilles remplies de l'éclat du combat, de la fleur, de la beauté et de la splendeur des lances.

LE CHŒUR. — Aux oreilles du monde, ces choses sont chantées, ces choses sont contées, et la lumière en jaillit, et le fracas en roule de la neige acrocerannienne au golfe de la Toison d'or.

MÉLÉAGRE. — Plût à Dieu que vous pussiez m'éloigner de tous ceux-ci, amonceler le sable et m'enterrer près de la Chersonèse, où le Bosphore tonnant répond au tonnerre des mers du Pont.

ŒNEUS. — Méprises-tu nos louanges, et le chant commencé, et les hommes des jours inconnus louant mon fils dans les plis des collines de la patrie, sur les hauts lieux de Calydon?

MÉLÉAGRE. — Pour l'homme mort, il n'est point de patrie. Ah! mieux vaudrait être la fleur d'écume sur les champs de la mer; les vagues de la

mer seraient mon vêtement, et les courants comme un manteau m'enveloppperaient.

LE CHŒUR. — Qui recherchera, qui ramènera et rouvrira pour toi le jour où la colombe mouillait son aile, où les avirons gagnaient leur chemin, où les Symplegades resserrées blanchissent d'écume les détroits de la Propontide?

MÉLÉAGRE. — Couronnerez-vous ma tombe, exalterez-vous mon nom, maintenant que mon âme se consume, et que ma chair est une flamme? Que la mer l'éteigne tout d'un coup, et que les hommes parlent de moi à ma gloire ou à ma honte!

LE CHŒUR. — Tourne-toi maintenant, tourne-toi, comme celui qui s'éveillant se retourne; quoique la vie en toi te brûle, pourrais-tu la baigner et l'éteindre où les récifs de la mer de Hellé s'élèvent plus terribles, où les eaux orientales se brisent contre les eaux occidentales?

MÉLÉAGRE. — Les vents me repousseront-ils, les vagues me renverront-elles vers ma demeure? Oh! dans le sentier où le pin apprit à errer, toucher les froides ceintures et les couronnes des dieux marins, les fraîches fleurs d'eau et d'écume!

LE CHŒUR. — Les dieux peuvent délier ce qu'ils ont lié; ton âme enfin se reposera dans tes membres; mais que te donneront les dieux en échange de la vie, de la douce vie passée?

MÉLÉAGRE. — Non pas la vie des veines de l'homme, ni de la chair qui engendre; mais la grâce qui subsiste, la pure beauté qui s'attache à la vie des pluies dans les herbages, la vie des rosées sur les feuilles.

LE CHŒUR. — Tu étais le pilote et le chef; en une heure, changeras-tu tes membres en feuilles, ta face en fleur, ton sang en eau? Ton âme s'unira-t-elle aux dieux qui brisent et dévorent?

MÉLÉAGRE. — Les années sont affamées; elles gémissent durant tous leurs jours; les dieux s'irritent, fatigués de louanges. Qui mettra le frein à leurs lèvres? Qui oserait entraver leur chemin?

LE CHŒUR. — Les dieux veillent sur nous avec le glaive et les verges; tissant l'ombre pour nous couvrir, entassant la terre, afin que la loi s'accomplisse et que la face de l'homme s'obscurcisse devant Dieu.

MÉLÉAGRE. — O tête sacrée d'Œneus, vois ton fils innocent, rouge pourtant pour une faute étrangère, impur pourtant par la parenté de vies souillées. Vois, je meurs pour leur sang; et mon propre sang répandu est mêlé au leur, afin que la mort ne puisse me discerner parmi ma race. Pourtant je meurs le cœur pur, les mains innocentes, sans honte; c'est pourquoi, salue-moi de ton amour et souhaite-moi parmi les morts le bonheur

que peuvent avoir les morts; car mort, le meilleur homme végète tristement; toutefois maintenant, vous ayant dit adieu, je m'en vais sans crainte où rien n'est à craindre, ayant autour de moi ton amour et tes vœux, ô père, je vais vers les lieux sombres et les hommes morts.

ŒNEUS. — Enfant, je te salue, le cœur triste, en pleurant, et j'espère que tu seras soulagé; car tu étais un homme parfait dans le combat, et honorable dans la demeure paisible. Que les dieux te donnent la belle récompense qui t'est due, qu'ils abrègent mes jours et me conduisent bientôt vers toi.

MÉLÉAGRE. — Prie-les que tes jours soient longs avant ta mort, et pleins de joie et de pouvoir; voyant que dans la mort il n'est pas de contentement ni de nouvelle joie, et que nul n'y lève les yeux pour voir l'aurore et la lumière sur le pays où je vais. Vis donc et rassasie-toi de jours et meurs quand viendra ton jour; et n'espère pas beaucoup en la mort, de crainte qu'avant ton jour, tu ne moissonnes une chose mauvaise. Toi aussi, mère cruelle, mère funeste de ce corps fatigué, toi aussi, reine, source et fin, semence et faulx; pluie qui mûrit, aridité qui tue; sable qui engloutit et fontaine qui nourrit; qui m'as fait et qui me défais, — toi, dis-je, Althée, puisque le soc de la charrue de mon père, traînée à travers le sol fatal d'un champ féminin, creusa ton corps, d'où pareil à l'épi de froment que le soleil fortifie et que les pluies parfument, je sortis, fendant l'enveloppe de ton ventre, mère, — en mourant je n'oublie pas, et ma langue te salue comme sacrée, et te révère comme juste, toi qui n'es ni juste ni sacrée, et je voudrais t'adorer agenouillé; mais ton feu subtil disjoint mes genoux et me dévore; car ces membres, avant d'avoir été touchés par le feu du bûcher, sont comme une poussière légère, s'émiettant dans l'urne; et ma face est comme une feuille morte, ou comme l'empreinte morte d'un pied sur la neige; et tout ce corps qui était si vigoureux, est comme un arbre brisé et desséché; et toute cette fleur de vie est cueillie et profanée misérablement; et toute la force de ces muscles divins s'amoindrit, et devient inférieure à celle d'un homme; car toutes mes veines défaillent, et toute en cendres, ma vie s'éteint. Je voudrais que tu m'eusses laissé vivre; mais les dieux hostiles, mais la fortune, et le changement aux pieds impatients et le temps ne le voulurent pas; et ils écrasèrent ma vie sous leurs pieds, eux et non toi; moi aussi, tu m'as aimé, et je t'aimais; mais ma mort était mêlée à toute ma vie, et ma fin à mon commencement, et cette loi seule me tue, et point du tout ma mère. Et que le frère ou la sœur ne s'afflige pas trop cruellement, et que leurs cœurs ne se fondent pas sur moi, avec leurs larmes, puisque l'extrême amour et trop de douleur blessent les grands dieux, et que les hommes trop

aimants tuent et sont tués à cause de l'amour ; et cette demeure enfantera des enfants bien meilleurs. Pourquoi ceux-ci pleureraient-ils? Mais avec patience, qu'ils vivent leur vie et que la mienne passe et s'oublie. Toi seule, mère, toi seule, toi et non ceux-ci, souviens-toi de moi un peu de temps quand je serai mort, car je fus ton premier né ; que ton âme aie pitié même de moi parti d'ici et mort, quand même tu serais irritée, quand même tu porterais encore beaucoup de fils plus heureux, et quand tous les hommes nés après moi me surpasseraient de beaucoup ; ne m'oublie pourtant pas, et ne sois pas honteuse : j'étais ton fils. Il fut un temps où je ne te déshonorais pas ; le temps fut où je pensais vivre et t'honorer par des actions aussi grandes que celles de ces hommes-ci ; mais ils vivent, eux, et je meurs; et assurément je ne sais pas ce qui aurait pu être ; mais je t'en conjure, me voyant déjà mort, ne m'en aime pas moins, ô ma mère ; je t'en conjure par ces dieux de mon père, et par ton sein plus sacré, par ceux-ci qui me voient mourant, et par celle qui m'a nourri, tu ne m'en aime pas moins, moi ton premier né ; bien que le chagrin, que le chagrin seul te vienne de moi, et que de tous ceux-ci vienne une grande joie, qui toujours ira vers toi ; car tu sais, ô mère, ô sein qui m'as porté, car vous savez, ô douce tête de ma mère, yeux sacrés, qui connaissez mon âme malgré que j'ai péché, vous savez, — bien que je ne m'agenouille pas, que je n'embrasse pas tes genoux, — que par mes lèvres je m'agenouille, et qu'en mon cœur je tombe à tes pieds et je t'adore. Et maintenant adieu, vous tous mes amis ; et vous, mes parents, bien plus jeunes et plus glorieux que moi, fils de la sœur de ma mère ; adieu vous tous qui fûtes en Colchide avec moi, faisant reculer les vagues et les guerres qui nous rencontraient ; et quoique le temps change, et que maintenant je ne sois plus rien, ne m'oubliez pas entre vous, ni ce que j'accomplis pendant mes belles années. Par tous ces jours, ces jours-là et ceux-ci, et par vos propres âmes vivantes, et par la lumière, et par votre bonheur, à vous qui vivez, et par cette misérable dépouille, et par moi-même, mourant, je vous supplie, que mon nom ne meure pas. Mais toi, chère, touche-moi de tes mains pareilles aux roses, et ferme de ta bouche mes paupières, amer baiser ; et saisis-moi dans tes bras, imprimant tes lourdes lèvres dans ma chair frêle et dévastée, affaiblie et amaigrie par le sort aux lourdes mains ; et de tes yeux virginaux et sacrés, que la rosée tombe ; verse des larmes comme une rosée sur moi qui suis mort, sur moi qui t'ai aimée ; voyant que sans avoir péché, je descends vers la vaine demeure d'ennui, où il n'est pas de chair, ni de beauté, ni d'yeux vifs, ni de son, ni de bouche, ni de force des mains et des pieds. Mais toi, chère, cache mon corps sous tes voiles ; de ta robe, couvre mes pieds et ma tête,

et toi-même étends-toi sur moi, touche mes mains de tes mains, de tes lèvres mes lèvres; sois pitoyable comme tu es pure; ne permets pas qu'aucun homme me déshonore ou me méprise en disant : « Cet homme est mort en femme, sacrifié à une femme, frappé d'une main de femme au milieu de la trame de sa vie méprisable. » Car lui m'a honoré. Et maintenant, pour Dieu, baise-moi, une fois et deux fois, et laisse-moi partir, car la nuit me moissonne, et dans la nuit, nul homme ne recueille de moisson.

ATALANTE. — Je te salue; mais le visage attristé, les pieds alourdis, je me tourne vers ma patrie et je me retire de tes yeux.

LE CHŒUR. — Qui pourra combattre ses maîtres, ou s'opposer à eux et leur nuire? De quels liens les lier? Par quel chant les adoucir? De quel glaive les frapper? Car les mains de leur royauté sont vigoureuses.

A.-C. SWINBURNE

(*Traduction de* P. TIBERGHIEN.)

.....

THAMYRIS

Au noir seuil du mystère où nul n'a profané
le silence éternel de l'idole inconnue,
je sens le clair amour de la vérité nue
éblouir de douleur mon cœur prédestiné.

Le temple est resté clos et l'ombre est revenue
avec le grand soupir qui m'était destiné.
Oh! souffrance de dieu de n'avoir deviné
l'insolite au-delà dont l'humain s'exténue.

Mais les voiles de chair s'épaississant en moi,
n'est-il pas dans la nuit un flambeau qu'on allume
afin d'éclairer tous les mondes à la fois?

— Non. Ainsi l'ont voulu la chimère et la brume...
Le désespoir attend tous ceux qui frapperont
à ces portes d'airain où j'ai meurtri mon front.

DOMITORÈS

O vous, les couronnés de folie et d'épines
et dont le front sanglant est un monde futur,
le temps n'altère pas sur vos lèvres divines
la parole immortelle où palpite l'azur!

Marchant comme des rois et comme des messies,
on vous a vu là-bas, sur les chemins sacrés,
lancer le pur éclat qui dans vos prophéties
illuminait l'horreur des cœurs enténébrés.

La Foule, pas à pas, aboyeuse et cynique,
sous l'aurore éblouie ou sous le soir mystique,
vous à suivi, sans voir qu'avec vos gestes lents,

ô dompteurs éternels, vierges de représailles,
vous fascinez encor ses pauvres chiens hurlants
et les mornes instincts qui mordent ses entrailles!

JEAN DELVILLE

FILLE D'AUBERGE

A Mlle LOUISA L.

Elle est, fraîche gouge, adossée
Au grand mur chaulé de la cour
Et lit, se croyant bien cachée,
Sans doute une lettre d'amour,

Car son grand œil noir magnétique
S'irise d'un ris polisson :
C'est comme une joie érotique
Qui la titille d'un frisson.

L'éboulis de ses mèches brunes,
D'un brun qui semble, par moment,
Luire du bleu reflet des prunes,
Frisotte sur son col d'enfant.

Son col qu'un léger hâle bise,
Baisers du soleil estival,
Caresses chaudes de la brise
Lors des ébats au fond du val.

Sa mignarde tête est penchée
Avec un geste familier;
Et sa main gauche, mi-cachée,
Retient le coin du tablier,

Mais, charmant de désinvolture,
Il glisse avec des plis tremblants,
Car, distraite par sa lecture,
Elle desserre ses doigts blancs

Et, sur son visage angélique,
Un sourire vient se poser,
Tandis que, furtive, elle applique,
Sur le papier, un gros baiser...

8 novembre 1893.

CHARLES VIANE

La Nouvelle Revue internationale

La jeune littérature belge d'expression française va prochainement se présenter à l'étranger sous des auspices d'une importante revue bimensuelle de Paris, *La Nouvelle Revue internationale*, qui vient avec une générosité bien française d'ouvrir ses colonnes à nos artistes.

Elle estime que, malgré la mauvaise humeur professionnelle dont Mme Adam fait preuve vis-à-vis de notre pays, il est désirable que les deux nations voisines, de même langue et un peu de même race, affirment leur communauté spirituelle. Il est superflu d'examiner les avantages de cette innovation au point de vue de notre avenir littéraire.

Un comité de rédaction reflétant les diverses tendances est déjà constitué. Il se compose de MM. Eugène Demolder, Iwan Gilkin, Léon Hennebicq, Edmond Picard, J. de Tallenay, Emile Verhaeren et Vurgey, correspondant officiel de la Revue.

Les manuscrits doivent être adressés au secrétaire, M. Léon Hennebicq, rue de Lausanne, 1, Bruxelles.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'Eau et le Vin, par HENRY MAUBEL. Bruxelles, édition de « la Société nouvelle ». — *Histoire des lettres belges d'expression française*, par FRANCIS NAUTET. Bruxelles, Rozez. — *Scènes de la vie judiciaire*, par EDMOND PICARD. Bruxelles, Lacomblez. — *Les Récits de Nazareth*, par EUGÈNE DEMOLDER. Bruxelles, Lacomblez. — *La Nouvelle Carthage*, par GEORGES EEKHOUD. Bruxelles, Lacomblez.

Comme la plupart d'entre nous, écrivais-je récemment à propos de *Quelqu'un d'Aujourd'hui*, « M. Henry Maubel est profondément troublé par la terrible banqueroute d'idées à laquelle nous assistons depuis dix ans... Comme les meilleurs d'entre nous, il a soif de certitude et de foi, et c'est devant le soleil couchant d'un siècle à l'agonie qu'il rêve à l'aurore future... *Quelqu'un d'Aujourd'hui* est l'analyse d'un moment de crise intellectuelle. »

L'œuvre nouvelle de M. Henry Maubel, *l'Eau et le Vin*, monographie scénique en trois actes, se rattache étroitement à *Quelqu'un d'Aujourd'hui*. La crise n'est pas dénouée, au contraire. La fièvre bat son plein. Littérairement, la fièvre est parfois très belle ; mais elle ne doit point dépasser le 41e degré.

La maladie du talent de M. Maubel est une maladie de croissance. S'il en triomphe, nous le reverrons plus jeune et plus vigoureux. En attendant le dénouement, qui, je n'en doute guère, sera heureux, M. Henry Maubel me permettra de ne point cacher une amicale inquiétude. J'ai peur, comme le dit Corneille, que le malade n'aime sa maladie, et cet amour-là retarde souvent la guérison.

Vous pensez bien que ce titre suggestif, *l'Eau et le Vin*, nous dérobe quelque symbole. Le héros de la monographie, le curé Jacquelin, nous apprend, en effet, qu'il a préparé une homélie sur ce thème. « Le mélange de l'eau et du vin, dit-il, symbolise l'union des deux natures... L'union de la terre à Dieu. »

L'abbé Jacquelin est un jeune curé, qu'on nous présente comme un prêtre passionné, dont « la sensibilité est plus forte que la raison ». Au moment où la toile se lève, il se trouve dans l'état d'esprit d'un père Hyacinthe sur le point de redevenir M. Loyson. Une femme tourne autour de lui, attirante et mystérieuse, dont on ne nous dit rien, sinon que c'est « une nature impressionnable et troublée ». Le confessionnal lui « faisant éprouver un malaise », elle a demandé à l'abbé la permission de venir se confesser chez lui. Elle trouve d'ailleurs étrange que Jacquelin soit prêtre, et elle le dit au frère de l'abbé. Au contact de cette pénitente peu banale, le jeune curé conçoit un ardent désir de rajeunir le dogme et de réformer l'Eglise. « Il est temps, dit-il, qu'un message nouveau envoie les prêtres participer de leurs mains bénites aux besognes humaines. » En sortant de l'Eglise, les

prêtres acquerront le prestige « de ceux qui font descendre leurs paroles, vivantes, dans les actes. »

Le frère de l'abbé — le seul personnage raisonnable du drame — a beau supplier le réformateur... « On ne fait rien de grand sans s'humilier, répond Jacquelin, et l'idéal s'achète par du péché. » La belle pénitente — est-ce à dessein que l'auteur l'appelle Madeleine? — profite de ces dispositions du jeune curé pour lui dire : « Savez-vous ce que j'ai pensé souvent?.. Que vous diriez un jour la messe pour moi seule. » Puis elle la supplie de lui purifier les lèvres, et l'abbé l'écarte doucement en disant : « J'ai besoin d'être seul. » Seul! Quelle ironie! Il n'est plus seul et ne peut plus l'être. Il jette le froc, refuse de porter le viatique à une mourante, et si j'ai bien compris le dénouement, qui est obscur, Jacquelin et Madeleine s'en iront porter aux hommes le message nouveau. L'eau est désormais mélangée au vin.

M. Henry Maubel m'accusera peut-être de trahir sa pièce en la résumant. Je reconnais qu'elle n'est pas claire, et qu'elle pourrait se prêter à une autre interprétation. C'est précisément le défaut du drame, et j'estime que ce défaut en compromet la signification et la moralité.

Madeleine, telle qu'on nous la présente, est évidemment une femme amoureuse. Si Jacquelin veut acheter de l'idéal par du péché, elle lui en offrira. Elle lui en offre, car elle le tente. D'autre part, l'abbé sort de l'Eglise, — et en sort pour retrouver Madeleine. Qu'elle devienne sa maîtresse, voire sa femme, ou qu'elle vive avec lui comme Rebecca West avec le pasteur Rosmer, qu'importe? Dans les deux hypothèses, la pièce, psychologiquement, ne tient pas debout. Si ce n'est pas l'amour pour une créature qui détermine la résolution de l'abbé, à quoi sert Madeleine, et que signifient les étranges propos de Jacquelin? Et si c'est l'amour, pourquoi Jacquelin joue-t-il au réformateur?

Dieu n'est pour rien dans une crise pareille. Ce n'est pas *l'Eau et le Vin*, mais plutôt *la Robe et la Jupe*. Ou plutôt, c'est à la fois l'un et l'autre. M. Henry Maubel a mêlé deux drames, distincts et contradictoires. De ce mélange résulte un sentiment de malaise qui est pénible à la lecture. Tel qu'il se montre à nous dans cette monographie bifide, l'abbé Jacquelin demeure inexpliqué. Comment M. Henry Maubel — un esprit élevé et délicat — peut-il éprouver quelque tendresse pour un pareil personnage, qui est non seulement un prêtre peu recommandable, mais un pauvre homme sans cervelle, ayant le cœur dans la tête, et qui, lorsque son cœur bat, s'imagine penser?

Il y a un malentendu entre M. Maubel et son œuvre, ou bien il y en a un entre son œuvre et moi. Or, je pense qu'un malentendu de cette sorte, lorsqu'il s'agit d'un écrivain de la trempe de M. Henry Maubel, ne doit pas être dissimulé.

***

Il est bien tard pour examiner en détail le tome deuxième de l'*Histoire des lettres belges d'expression française*. Bon nombre d'articles y ont été

consacrés, auxquels il serait présomptueux de prétendre ajouter quelque chose. Et puis, M. Francis Nautet a été si rageusement accusé, par la plus vieille veuve de Sainte-Beuve, d'être « l'historien, ou plutôt l'historiographe, le secrétaire-rédacteur, l'explicateur juré » des écrivains de *la Jeune Belgique*, qu'il me paraît aussi difficile de le louer que de le blâmer. Sans doute, le reproche tombe à faux ; sans doute il émane d'un critique qui devrait être le dernier à faire à n'importe qui de pareils reproches ; sans doute M. Nautet s'occupe longuement, avec une impartialité grande, de maint romancier qui n'appartient, ni de près ni de loin, au groupe de *la Jeune Belgique ;* mais il faut savoir s'incliner devant la puissance de la légende. Elle sera détruite plus tard, j'en suis convaincu ; mais à l'heure actuelle, il serait puéril d'y vouloir toucher.

Or, voyez comme l'aventure est plaisante. M. Francis Nautet, dans cette grave histoire qui a parfois l'air d'un impromptu et d'une causerie de dessert, rencontre souvent, et pour les heurter, beaucoup d'idées qui me sont chères. Je suis rarement de son avis, et c'est précisément lorsque nous différons de sentiment que M. Nautet m'intéresse et me sollicite. Je suis convaincu qu'il verse dans de profondes erreurs, et c'est au moment où il y verse qu'il me paraît déployer, avec le plus de virtuosité inventive, les nombreuses ressources de son souple esprit. Si bien que lorsque j'ai envie de complimenter l'écrivain, je suis très mécontent du critique, et que, si je suis d'accord avec le critique, je n'éprouve pas toujours le désir de complimenter l'écrivain. On dirait qu'il est honteux d'avoir raison, et, lorsqu'il a tort, qu'il en est fier.

Au surplus, et cette considération doit couper court à mes commentaires, l'œuvre de M. Nautet n'est pas complète. Si je m'avisais d'émettre sur elle un jugement anticipé, je risquerais, à mon tour, de me tromper, et comme je ne me tromperais jamais aussi brillamment que lui, je n'en éprouverais point de fierté.

J'aime donc mieux, tout en faisant des réserves prudentes sur les opinions et sur les tendances de l'œuvre, louer l'esprit alerte, imprévu, mobile et changeant de l'auteur, la verve ailée et la sympathie capricieuse qui lui tiennent lieu de méthode.

***

Lorsque M. Edmond Picard publia ses premières œuvres, écrit M. Francis Nautet, « il ne subordonnait ni le politicien ni l'avocat à l'artiste ; on le sentait même tout prêt à dire que l'artiste doit se contenter du second plan. Les cent trente pages de *Mon Oncle le Jurisconsulte* n'osent pas affirmer la suprématie du Droit sur l'Art, mais elles tendent tout au moins à l'établissement d'un régime d'égalité. Encore l'homme de la tribune, du barreau et de la politique cherche-t-il souvent à prendre les devants. Lorsqu'il reste côte à côte, c'est par politesse ; c'est parce qu'à ce moment la passion et le respect des lettres naissent en lui, mais sans l'absolu désintéressement. C'est un amant pris entre deux maîtresses et il parle trop souvent de l'une à l'autre. » Depuis, continue M. Nautet, l'artiste s'est dégagé, et le tribun et le juriste ont fait place à l'écrivain désintéressé.

M. Nautet incline à croire que les dernières œuvres de M. Edmond Picard, depuis *l'Amiral*, le récit éloquent où l'homme d'action entre en conflit avec l'artiste, jusqu'à *El Moghreb al Aksa* et *le Juré*, sont plus belles que *le Paradoxe sur l'Avocat* et *la Forge Roussel*. Avant de relire les *Scènes de la Vie judiciaire*, rééditées récemment par Paul Lacomblez, j'étais d'accord avec M. Francis Nautet. Aujourd'hui, je ne le suis plus.

L'œuvre de M. Edmond Picard, qui, dans son ensemble, n'est pas, au sens exact du mot, une création purement artistique, m'apparaît comme divisée en deux parties bien tranchées, égales en intérêt, mais pas en valeur. *Le Paradoxe sur l'Avocat*, *la Forge Roussel* et *Mon Oncle le Jurisconsulte* forment la première. A la seconde apparaissent *la Veillée de l'Huissier*, *El Moghreb al Aksa* et *le Juré*. Entre les deux *l'Amiral* est une sorte de pont. C'est un livre d'orage, de lutte intime et de transition. Il fut écrit à l'heure où l'aurore de notre jeune littérature empourprait le ciel. Il en est rouge. Antonin Claude se réveillait chez M. Edmond Picard, et avec lui le rêve oublié de sa jeunesse. L'homme mûr s'enrôla, malgré les révoltes et les retours de son esprit autoritaire, dans les rangs de l'armée nouvelle. Il fit le coup de feu avec ceux qu'il comparait « aux généraux imberbes de la première République ». Et l'on vit naître, ou plutôt renaître du juriste austère, quelque peu janséniste d'allures, un jeune et turbulent écrivain. Le critique improvisé qu'il était — *l'Art moderne* venait de paraître — eut beau combattre certaines tendances de l'école montante : il en fut trop frappé pour ne point finir par y sacrifier lui-même. Rien n'est plus contagieux que la fièvre de la jeunesse. Tout en attaquant les « Verbolâtres », M. Edmond Picard se convertit à l'idolâtrie du Verbe. On le vit tourner et retourner, dans tous les sens, les hermétiques poèmes de M. Stéphane Mallarmé, les expliquer en des gloses ingénieuses, les proposer en exemple, et recommander à son public ordinaire, quelque peu déconcerté, les plus excentriques et les plus boiteuses des formes nouvelles. Il corrigea Boileau et légiféra :

Rien n'est beau que le neuf, le neuf seul est aimable

s'entoura de stagiaires littéraires qui eussent rendu des points à Pétrus Borel et à Daniel Jovard, et se mit à traiter de retardataires les écrivains dont il avait naguère blâmé les audaces. Esprit outrancier, aimanté par tous les extrêmes, il se rua dans la nouveauté, il y piaffa, il s'y pâma.

Il serait surprenant que d'une pareille fièvre de prédication et de propagande il n'y eût point de traces dans les œuvres postérieures à *l'Amiral*. Il y en a, il y en a beaucoup, il y en a trop. Il est visible que M. Edmond Picard se jeta sur certains mots, sur certaines façons de phrases, sur certaines manières momentanément en faveur, avec la joyeuse surprise d'un sauvage à qui l'on offre des verroteries. Le jeune écrivain qu'il portait en lui prit à ces jeux un plaisir d'enfant. Il en profita sans doute, et son style acquit ainsi plus de mouvement et de couleur. Mais il y perdit aussi quelque chose de la sobriété, de la fermeté, de la force, de la sévère et majestueuse ordonnance que l'on admirait — que nous n'admirions pas assez,

alors ! — dans les belles pages romaines de *la Forge Roussel* et du *Paradoxe sur l'Avocat*. Certes, je ne l'ignore pas : ces études jumelles, issues de l'étude de la philosophie et du droit, se contentent d'emprunter à la littérature proprement dite le vêtement de Beauté dont elles ont besoin pour conquérir les esprits ; certes, je ne l'oublie point, leur forme plastique trahit, de-ci, de-là, une main aux doigts insuffisamment déliés ; mais s'il faut les mettre en balance, aujourd'hui que la postérité commence pour les unes et pour les autres, avec la mieux ordonnée, la moins imparfaite et la plus brillante des œuvres récentes, *la Veillée de l'Huissier*, par exemple, je ne puis m'empêcher de penser que les premières seront considérées comme les manifestations les plus élevées et les plus pures de la science, du talent et de l'idéal de M. Edmond Picard.

***

On se rappelle *le Christ aux outrages* de M. Henry de Groux. Dans la foule abjecte qui se rue, en vociférant, les poings tendus, vers le Dieu couronné d'épines, parmi les soudards furieux, les obscènes voyous et les mégères avinées, pourquoi le peintre ne nous a-t-il pas montré l'insulteur par excellence, le grimaud pour qui Jésus devient un héros de roman?

Ah ! nous avons fait du chemin depuis Renan, et le nombre augmente des âmes religieuses que *le Livre de Jésus* ne scandalise pas ! A un certain point de vue, en effet, Renan est presque réhabilité. Songez donc qu'après lui, le Christ a été exposé aux Grandmougin et aux Haraucourt, et que maint symboliste repenti compose en ce moment, pour des éditeurs subtils, d'aimables Evangiles apocryphes. Le faux en Ecriture Sainte est en honneur. Après le colonel de M. Scribe et l'ingénieur de M. Ohnet, le Christ devient un personnage sympathique. Divers comédiens se sont ingéniés à « entrer dans la peau du bonhomme ». Il est même question, depuis la triste aventure du Panama, de lui conférer la succession du « Grand Français ». On évalue à deux ou trois cents les modernes saint Christophe qui opèrent aujourd'hui à Paris. Ils daignent, comme on sait, choisir Jésus comme porte-parole, et ils lui prêtent des paraboles peu équivoques, renouvelées des écrivains sensibles de la fin du XVIII^e^ siècle. Parmi ces christophores, il en est qui ont du talent, M. de Wyzewa, par exemple, et qui se réclament du premier Chrétien pour prêcher un quiétisme candidement érotique ; mais la plupart d'entre eux considèrent le talent littéraire comme une vanité, et se contentent de fluer de fades petits cathéchismes, dont le croyant ne discerne pas toujours l'immoralité profonde, mais que l'artiste ne peut s'empêcher de considérer comme autant de blasphèmes contre la Beauté. C'est sur un âne que le Christ fit son entrée à Jérusalem : aujourd'hui, c'est le contraire.

Les malheureux, qui ne comprennent point que l'hysope n'a pas le droit de raconter le cèdre, et que certains sujets écrasent l'écrivain qui s'avise de les traiter ! Seuls quelques artistes de la plus haute race, en glorifiant le Fils, n'ont pas péché contre l'Esprit. Balzac ne s'est pas diminué en écrivant *Jésus en Flandre*. Victor Hugo, dans *la Fin de Satan*, n'est

pas inférieur à l'Evangile. Mais comme Hugo s'efface respectueusement devant la légende sacrée! Ses mains se font pieuses et son imagination souveraine, qui désespère d'embellir l'inembellissable, réserve ses féeries pour les entr'actes du drame divin. Et Tolstoï, le cinquième évangéliste, montre à peine, dans *A la Recherche du Bonheur*, la face resplendissante de l'Intercesseur. Telle est la suprême leçon de goût que le talent reçoit du génie.

Cette leçon, M. Eugène Demolder l'a comprise. *Les Récits de Nazareth* ne ressemblent guère, en effet, aux catéchismes de M. Téodor de Wyzewa. Il s'agit ici, non pas d'une œuvre à tendances plus ou moins morales, mais d'une série de transpositions littéraires, exécutées d'après les vieux peintres néerlandais, par un artiste qui leur ressemble. Sans doute, il n'a point leur naïveté, mais il accepte, sans la discuter, leur interprétation légendaire. Il les a trop contemplés, il les a trop caressés du regard pour n'en point garder la prunelle éblouie. Comme je l'ai dit naguère, M. Eugène Demolder est leur héritier. Aussi ne serait-il même pas juste de considérer *les Récits de Nazareth* comme une simple fantaisie d'artiste. Ils ont été commandés à M. Eugène Demolder par l'espèce de sensibilité qui lui est propre. Il les nourrissait en lui, il était forcé de les écrire. Ils apparaissent comme un hommage fatal rendu au génie de la race flamande.

Au rebours des christophores français, M. Eugène Demolder a eu le tact de nous montrer un Jésus presque silencieux. Cette discrétion, volontaire ou instinctive, a sauvé l'œuvre.

Faut-il ajouter que M. Demolder conserve son style fleuri, chatoyant, orfévré, aux périodes harmonieuses pavoisées de métaphores? Il continue à dépenser, en fils d'une race prodigue, les resplendissants trésors d'une imagination asiatique. Son livre est un déluge de couleurs. *La Cité morte dans l'or* est, à ce point de vue, une œuvre déconcertante. Le lecteur doit mettre des lunettes bleues pour ne pas être aveuglé.

Ce qui démontre qu'il s'agit d'une œuvre toute spontanée, et j'irai jusque-là, végétative, c'est qu'on y trouve, à l'état naturel, les qualités et les défauts du génie flamand. La profusion des couleurs et des images cache mal la pauvreté et l'inégalité de l'ordonnance. Le jugement n'est pas venu au secours de l'imagination. La forme, alourdie par un flot d'ornements parasites, est inhabile à rendre la ligne et le mouvement. Pas de nerfs et pas de muscles. La chair déborde et les phrases s'enflent comme d'énormes éponges colorées. Le style de M. Demolder est un style de jouisseur paresseux, à moitié endormi par ses bombances. Ce qui manque aux phrases manque aussi à l'ensemble du récit, dont la composition est parfois d'une gaucherie désarmante. Il serait regrettable que M. Eugène Demolder ne s'élevât point au-dessus de l'idéal matériel de sa race. Rubens et Van Dyck surent rester Flamands tout en acquerrant les qualités qui faisaient défaut à leurs premières œuvres. Que M. Eugène Demolder soumette sa forme à une discipline plus sévère, et qu'il tache, en affinant sa belle imagination, d'échapper à la léthargie pléthorique dont il est menacé. Je ne lui conseille ni l'Angleterre ni l'Italie, mais je pense qu'à l'égal de beaucoup de Flamands, il contient en puissance un patricien hollandais.

***

M. Georges Eekhoud vient de publier, chez Paul Lacomblez, l'édition définitive de *la Nouvelle Carthage*. C'est l'œuvre la plus vaste du romancier anversois; c'est celle qui lui a coûté le plus d'effort et de travail, et c'est sans doute aussi, de toutes ses œuvres, celle qu'il préfère. Une première version de ce roman, incomplète et un peu hâtive, parut en 1888 chez Kistemaeckers. M. Georges Eekhoud sentit bientôt que son livre était né avant terme, et il publia successivement, chez Kistemaeckers en 1889, et chez M^me^ V^e^ Monnom, en 1891, cinq chapitres supplémentaires : *les Emigrants*, *Contumace*, *la Bourse*, *le Carnaval* et *la Cartoucherie*, qui, tous les cinq, comptent parmi les meilleurs morceaux du roman définitif, et dont les deux premiers sont d'un écrivain arrivé à la maîtrise. Ces différentes parties de *la Nouvelle Carthage*, depuis la version primitive jusqu'aux chapitres complémentaires, ont été étudiées ici. Nous n'avons plus à les considérer en elles-mêmes. Il nous incombe seulement d'examiner si M. Georges Eekhoud a mené à bien le travail de refonte, si délicat et si ingrat, auquel il a dû se livrer, si l'œuvre a l'unité requise, et quelle ait sa place dans l'œuvre déjà considérable et touffue de l'écrivain.

Mais avant d'aborder cet examen, il importe de déterminer la valeur psychologique du livre. « C'est Laurent Paridael, — écrivais-je en 1892 — c'est le héros de *la Nouvelle Carthage* qui détient la clef de l'œuvre de M. Georges Eekhoud. Laurent l'éclaire tout entière, et, pour celui qui ne l'a pas compris, elle demeure obscure et fermée. » J'ajouterais volontiers que, si ce roman n'est pas un des premiers qu'il ait écrits, c'est pourtant le premier qu'il ait conçu. Il le portait depuis de longues années, comme un poids de tendresse, de souffrance et de haine, dans son âme d'orphelin blessé par la vie, lorsqu'il composa *Kees Doorik*, *les Kermesses* et *les Milices de saint François*. L'ordre chronologique, ici, n'est pas d'accord avec l'ordre sentimental. C'est Laurent Paridael, dépouillé du vêtement d'aventures dont M. Georges Eekhoud l'a orné, qui a songé Kees Doorik, Marcus Tybout, la comtesse d'Adembrode, et la sombre théorie des Réfractaires, des Las-d'aller et des Hors-la-loi qui traversent *le Cycle patibulaire*. « De tous les héros de M. Georges Eekhoud, disais je naguère, Paridael est celui auquel il a le mieux caressé son cœur. Il aime, comme s'il était son fils selon la chair, cet enfant frêle et gauche, cet orphelin d'abord trop choyé, incapable de vivre au milieu de la bonté banale et indifférente des uns, de l'hostilité ouverte et savante des autres. La sensibilité refoulée s'amasse lentement en lui, l'oppresse et l'étouffe, et se raffine en s'amassant. Et comme ses égaux le glacent, qu'un abîme de malentendus et de froissements les sépare de lui, son amour sans objet se retourne vers les inférieurs... » C'est l'histoire obscure de ce drame intime, joué silencieusement dans l'esprit d'un enfant, qui rendait si douloureusement attachantes, à travers la première partie de l'édition primitive, les pages naïves et sans apprêt consacrées au *Jardin*, à la *Fabrique* et au *Costume Neuf*. Maintenant qu'elles se relient aux *Emigrants* et à *Contumace*, leur accent gagne encore en sin-

cérité et en profondeur. Paridael aime Anvers, mais il l'aime comme un enfant sa mère remariée, avec des transports de jalousie et de colère contre l'intrus. Anvers est une ville souillée par une race égoïste, mercantile, odieuse, au cœur de glace, au cerveau désert. C'est en haine des Carthaginois qu'il s'enfuit dans le Polder et dans la Campine. Il se venge d'eux, pour ainsi dire, en célébrant les paysans de la Vendée belge. Et si la flèche de la cathédrale l'aimante, s'il revient, attiré par un charme tout puissant, battre le pavé de sa ville maternelle, c'est encore pour braver, en frayant avec le *mob* anversois, cette société punique qu'il déteste. Ainsi se justifient d'une part *Kees Doorik*, *les Kermesses* et *les Milices de saint François*, et de l'autre, *le Cycle patibulaire*, ainsi se révèle le plan sentimental de l'œuvre, ainsi s'explique le développement passionnel de l'écrivain. Une querelle avec sa Ville, et une querelle avec la Vie. L'une donne lieu à des églogues et à des drames rustiques, d'un réalisme attendri et puissant; l'autre à des rêves frénétiques, à des hallucinations à la fois infernales et paradisiaques, d'un symbolisme farouche et grandiose. Comme il adore Anvers en abominant les Carthaginois qui la polluent, il rend à la Vie un culte panthéiste qui éclate en imprécations et en révoltes contre les hommes d'aujourd'hui. Telle est la genèse de l'œuvre, dont *la Nouvelle Carthage* m'apparaît comme le portail monumental.

On devine quelles sont les beautés et les faiblesses du roman. J'ai dit plus haut mon admiration pour les pages où M. Georges Eekhoud raconte l'enfance de Paridael. Les descriptions d'Anvers sont magnifiques, d'une intensité de vie, d'une ampleur et d'une pénétration auxquelles le romancier n'avait pas encore atteint. Les chapitres inspirés par l'esprit de contumace sont des merveilles de couleur triste et de clair-obscur. Tout ce que M. Georges Eekhoud aime, parmi les choses et les êtres, il le décrit avec un bonheur sans égal. Mais lorsque les nécessités du roman le mettent en contact avec des choses et avec des êtres qu'il hait, il perd toute lucidité, condamne sans regarder ni entendre, et remplace l'observation par l'invective, l'analyse par l'imprécation. Comme le dit fort bien M. Hubert Krains, sa main tremble en écrivant, les mots se nouent dans sa gorge. C'est confesser que M. Georges Eekhoud n'a réussi qu'à demi lorsqu'il a voulu dépeindre le monde des commerçants, des amateurs et des courtiers. L'odeur du jeu et la fièvre de la Bourse ne sont pas traduites avec la réalité qu'il faudrait. Ajoutez certaines faiblesses et un manque de proportion dans la composition de l'œuvre — Laurent Paridael nous cache trop souvent les Anversois — et vous pourrez mettre en balance les qualités et les défauts du livre. M. Georges Eekhoud a écrit un roman plus équilibré et mieux construit, *Kees Doorik*, mais *la Nouvelle Carthage* renferme des pages d'une beauté prestigieuse, aussi ardentes que les plus belles pages du *Cycle patibulaire* et des *Nouvelles Kermesses*, et, malgré son déséquilibre, elle sera considérée comme une manifestation éclatante d'une des sensibilités les plus aiguës de ce temps.

ALBERT GIRAUD

Le Mouvement littéraire en Italie

I

C'est un bonheur pour moi quand l'occasion m'est donnée d'écrire sur la littérature italienne, — j'entends la *vraie* littérature.

A notre époque, on fait un étrange abus de ce mot. Mais pour être juste, il faut reconnaître qu'il en arrive presque toujours ainsi : les productions intellectuelles contemporaines sont trop facilement appelées « littéraires ». La grande coupable est la critique qui, souvent, ne se trouve pas ou ne *veut pas* se trouver à la hauteur de sa mission. Heureusement il y a le temps qui remet tout en place. Il y a toujours eu une grande sagesse dans le temps : il a rejeté net les livres où l'art était sérieusement compromis par des vulgarités, se moquant à son gré des prétentions impudentes de certains auteurs. On renverse très facilement l'autel de la gloire, s'il est bâti avec des pierres artificielles ou assemblées par un architecte ignorant.

Chaque littérature souffre de ce mal. La rapidité avec laquelle les écrivains d'aujourd'hui lancent leurs livres les destine à sombrer vite au milieu de cette mer de publications, où seulement les ouvrages de génie survivent : *Rari nantes in gurgite vasto.*

Le sort des belles lettres italiennes n'est pas celui d'autrefois : ambitions insolentes, recherches continuelles de renommée, cupidité phénoménale d'argent, tout cela – et d'autres choses encore — menace de plus en plus la réputation que nos ancêtres nous acquirent par tant d'efforts. Où aboutira ce chemin-là? Au jour de l'anéantissement de l'Art pur? Fasse le ciel que ce jour fatal soit bien loin de nous! Cependant, je constate que le venin rongeur a filtré presque en toutes les littératures. Sans doute, il y a des écrivains élégants, auxquels la fantaisie et l'art simple inspirent de bons romans, de petits poèmes, de fines nouvelles. Mais c'est une heureuse exception.

Je commencerai par M. GABRIELE D'ANNUNZIO, parce qu'il se révèle à nous comme le poète capricieux et puissant à la fois, dont l'attrait est absolument irrésistible sur les âmes jeunes et neuves à la vie. On voit quelque chose de la grandeur de Michel-Ange dans ses hardies conceptions. Il est, en outre, un styliste merveilleux : rien n'est plus charmant que la précision de sa phrase et la nouveauté de sa pensée. Né à Francavilla, sur la côte de la mer Adriatique, dans l'ancien pays des *Marrucini*, Gabriele D'Annunzio a chanté sa mer et ses amours d'une façon tout à fait originale, comme un fou, comme un sauvage, sans s'occuper de ce que disait le monde : faisant des sonnets et des strophes, dans lesquels l'art ne sert qu'à mettre davantage en relief les vifs transports des sens. Il y a des portraits un peu flattés peut-être ; mais ainsi l'a voulu son imagination excessive, qui le

domine parfois complètement et grandit à ses yeux les choses qui l'entourent. L'art duquel il dispose est si fin, si délicat, si léger, qu'il se change très souvent en artifice, comme on le discerne, du premier coup, dans son dernier livre intitulé : *Poema paradisiaco*. Les revues et les journaux littéraires ont discuté vivement ces vers, et je suis d'avis que, cette fois, notre poète n'a réussi qu'à demi.

Aussi toutes les appréhensions que jadis éveillait sa fougue indomptable ont de nouveau poussé les critiques aux plus étranges jugements. On dit que le fier poète « aux yeux de faucon » se trouve déjà dans une période de décadence, et on annonce même l'épuisement de son esprit, tandis que plusieurs critiques sont prêts à soutenir la qualité du volume.

Quant à moi, je crois fermement que les uns exagèrent autant que les autres. D'Annunzio n'a fait avec ce livre que tenter une nouvelle forme d'art d'une extrême simplicité. Il doit son insuccès à cette simplicité même qui frise la négligence. Il est visible qu'il a forcé son génie, dans une période particulièrement accidentée de sa vie, déjà si féconde en aventures. Notre langage poétique ne permet pas que la forme soit sautillante et que les vers se brisent au plus beau moment. Le défaut d'harmonie et les efforts pour aller du même pàs que la prose ont ruiné l'édifice d'un innovateur trop téméraire. Malgré tout, D'Annunzio sera toujours le même, c'est-à-dire qu'il gardera à jamais, au fond du cœur, une source inépuisable de poésie charmante et profonde.

C'est la prose, je l'avoue, la sirène ensorcelante qui, dans le temps actuel, l'invite et l'attire entre ses bras afin de lui faire goûter les ivresses pures de la gloire. Nous, Italiens, nous voyons avec beaucoup de plaisir que les romans — trop *analyseurs* du reste — de ce jeune fils des *Abruzzi* sont assez estimés au delà des Alpes. La vigueur de son intelligence, les nombreuses relations qu'il a, font, à juste titre, de D'Annunzio le romancier du jour. Ses romans — cela va sans dire — survivront mieux que ses chants, parce qu'il y met tout son cœur et tout son charme d'artiste voluptueux. Mais personne ne saurait, pourtant, oublier le *Canto Nuovo*, l'*Intermezzo*, l'*Isotteo e la Chimera* qui forment sa meilleure gloire poétique et resteront, certainement, dans la littérature italienne. Si notre auteur n'est vraiment incomparable qu'en prose, il n'en reste pas moins grand en poésie : et cela vaut quelque chose, sans doute. Il n'y a que la haine des adversaires qui puisse nier qu'au milieu des banalités de son dernier livre ne brille le rayon de l'éternel flambeau des *vates*.

II

M. JEAN MARRADI est un poète dont la sérénité vraiment artistique, l'admiration *silencieuse* de la nature, le charme mélancolique et très vif, font une brusque opposition à l'exubérance de vie, aux passions fort exaltées, aux fougues érotiques de D'Annunzio.

Il est né à Livourne, dans un hôtel placé tout près de cette mer Tyrrhénienne, tantôt trop bleue, tantôt blanchâtre, suivant le ciel, et dont il aime

s'appeler l'enfant. Ah! qu'il a passé d'heures sur son large balcon à enivrer ses yeux d'un tableau qui est l'un des plus beaux du monde. Les îles, la *Capraia* et la *Gorgona*, à l'horizon, semblent des améthystes, quand le soleil couchant les teint de violet; et le phare de la *Meloria* — souvenir triste pour Pise — éclate la nuit comme un astre dans le firmament obscur. Alors, notre âme s'échappe de nous et s'unit à la beauté infinie des choses.

Comment résister à la folie, à la douceur d'écrire en vers? C'est ainsi qu'il a chanté les merveilles de la mer étrusque, les reflets et les étincellements de la lune sur les eaux immobiles, les haines des cités maritimes d'autrefois, comme personne n'avait su le faire auparavant. La littérature italienne lui doit beaucoup de reconnaissance. Aujourd'hui, Marradi est le paysagiste de mer le plus aristocratique et le plus original à la fois, qualités très rares et très difficiles à conquérir par les autres, auxquels convient trop bien le *servum pecus* d'Horace.

Son premier volume de vers a paru chez l'éditeur Nicolas Zanichelli, l'année 1879, en une petite édition actuellement introuvable. Dans ce livre, Marradi montrait une grande facilité poétique et surtout prosodique, mais viciée par une indomptable rage révolutionnaire, antisociale, pas neuve et à la mode, depuis que Josué Carducci « avait, je ne sais combien de fois, — a dit Panzacchi — souffleté le genre humain et appelé lâche l'Italie ».

Le poète, en outre, y était tellement sceptique qu'on est tout surpris de ne plus le trouver tel aujourd'hui. Mais l'Art immense, l'Art pur déjà rayonnait çà et là candidement dans ses vers; et son esprit, énervé par les vicissitudes de la lutte, en voyait avec effroi l'intangible hauteur; et il chantait : « *Adieu, art fatal d'Eschyle et d'Homère; trop haut, hélas! est l'idéal qui brille à ma pensée. Tes flatteries infidèles n'éveillent pas non plus la torpeur, où meurt ma forte jeunesse.* »

Toutefois cet exil volontaire des « idéales régions » ne devait pas être long. Quelques années plus tard, l'éditeur Sommaruga (Rome) publia deux autres volumes : *Canzoni e Fantaisie* et *Ricordi lirici*, réunis en un seul dans l'édition Triverio (Turin, 1887).

Ces livres conquirent tout de suite au délicat écrivain de Livourne une place très importante qu'il a gardée. Et sa renommée est allée toujours croissant, depuis l'apparition des *Nuovi Canti*, où l'idylle se mêle continuellement à l'épopée, dans une vapeur flottante de rêve qui semble être l'âme du poète spirituel.

L'Italie traverse en ce moment une période tout à fait sociale, qui veut entraîner la littérature même à tenter de réformer l'organisation moderne de chaque Etat et de l'humanité entière. On s'efforce, en un mot, d'asservir définitivement les belles lettres, et surtout la poésie, à la diffusion des idées socialistes.

Cette sorte d'exclusivisme — blâmable pour les conséquences qu'il aura s'il ne les a déjà, et devenue idée fixe chez plusieurs poètes — a le tort d'habituer les jeunes écrivains sans expérience à une rhétorique sentimentale et retentissante, et à une hypocrisie qui n'ont d'autre excuse que dans

la tentation irrésistible de l'actualité. Rhétorique! Hypocrisie? Quel gouffre pour un fidèle disciple d'Apollon! Nous devons, pourtant, nous opposer vivement à cette extravagance.

— Eh! Messieurs, aurions-nous, pour la littérature aussi, une contrainte, la malheureuse contrainte intellectuelle? N'est-ce pas une sottise évidente que vos revendications plaintives fassent d'un grand poète un poètereau? Ne peut-on se plaindre, à bon droit, du dépérissement littéraire? A qui la faute si cela arrive? Heureusement, Marradi n'a pas *voulu* être *exclusivement* poète social, tout au contraire de ceux qui en ont eu la mauvaise ambition. Croyez-vous que, s'il lui plaisait, il ne pourrait l'être? Pour le savoir, lisez seulement les nombreux vers, où la note du cœur humain vibre avec la plus grande intensité et la plus lumineuse splendeur. Il faut permettre aux poètes de faire tout ce qu'ils veulent, pourvu que, naturellement, ils le fassent *bien*. Asservir violemment à un but social les forces les plus pures de la pensée, jamais!

Qu'il soit toujours, l'artiste, un être affranchi de toute chaîne! Qu'il *reçoive*, *qu'il n'aille pas chercher* les émotions! Le mot n'est pas neuf, mais il est toujours juste : « Le dogmatisme, c'est la mort de l'art. »

Marradi, toutefois, a été doué d'un tel esprit qu'il n'a rien à craindre des influences pernicieuses du moment. Admirateur sincère de la nature, heureux d'en comprendre l'éternelle symphonie, il s'est révélé à nous dans ces strophes : « *Le poète entend l'écho mystérieux, les palpitations de l'harmonie qui fait tourner perpétuellement les astres, et tire les rythmes savants et les musiques éthérées — faits des sons de la terre et du ciel — comme d'une lyre immense. Comme d'une lyre immense il tire des accords de l'intime harmonie des choses qui vibra dans son cœur et entend monter, à travers les azurs silencieux, la symphonie des rêves que l'âme rêva.* »

A-t-il raison, a-t-il tort de faire ainsi? Qu'importe une telle question si nous le trouvons délicieux, touchant, inimitable? Claude Monet pour la peinture, Jean Marradi pour la poésie : la comparaison est très exacte, surtout si l'on observe que le poète accomplit son devoir avec tant de scrupules qu'il n'a jamais voulu écrire, pour ainsi dire, un seul mot de prose.

ANTONIO SANTE-MARTORELLI

Rome, octobre.

MEMENTO

Le directeur de *la Plume*, M. Léon Deschamps, dans une préface pour *le Bréviaire du cœur*, de M. Aristide Estienne, affirme que le jeune poète est loin de « l'impassibilité momifiée d'un Leconte de Lisle ».

Très loin, en effet, s'il faut en croire ce *Déjeuner :*

La côtelette est sur le gril,
Le fer rougit, la braise fume,
Dans le beurre cuit le persil
Et l'air ambiant se parfume.

Mon chat dont l'odorat subtil
Devine la viande et la hume,
Vient, s'approche, câlin, gentil
Cependant que son œil s'allume.

Il a sa voix la plus mignonne,
Fait le beau, me flatte, ronronne,
Mais, dès que j'ai le dos tourné,

Il allonge une patte leste,
Prend, bondit et se sauve, preste,
En emportant mon déjeuner.

Un puissant oculiste vient de découvrir un « œil nul et chauve ». Les détails versifiés de cette découverte se trouvent dans *la Revue rouge*.

On nous annonce un nouveau procès d'assises.

Le parquet a découvert, dans *les Récits de Nazareth*, à la p. 63, un jeune homme habillé seulement d'une bague, de bottes en cuir mou, d'une ceinture de chasseur, d'un col en dentelle et d'un chapeau à plume. Le procureur général estime que cet habillement déguise mal la nudité. Donc indécence, outrage aux mœurs et défilé sympathique de témoins.

L'auteur des *Récits de Nazareth* sera défendu par Me Jules Destrée.

On lit dans *le Bien public*, à propos du procès Lemonnier, les réflexions suivantes :

Cet acquittement, si injustifiable qu'il paraisse, n'est pas fait pour nous étonner, étant donnés les déplorables précédents du jury brabançon.

Mais un scandale d'un nouveau genre s'est produit : c'est le défilé d'un cortège de témoins à décharge venant tous décerner à l'accusé des certificats de moralité, conçus dans les termes les plus élogieux et prêts à y ajouter, pour peu qu'on les y poussât, des couronnes civiques.

Et ce ne sont seulement des gens de lettres, atteints de la toquade réaliste, qui essaient ainsi de « repêcher » un camarade; ce sont des pères de famille, des magistrats, des médecins, de hauts fonctionnaires et, nous le disons avec un amer regret, des catholiques eux-mêmes ! — Combien en est-il cependant, parmi ces complaisants témoins, qui oseraient mettre sous les yeux de leurs femmes, de leurs fils, de leurs filles, le livre obscène dont ils viennent attester la parfaite innocuité, sous le beau prétexte, comme l'a dit l'un d'entre eux, que « l'art « couvre tout et qu'un œuvre artistique ne « peut jamais être immorale ? »

Le pître de la Byloque se trompe : personne n'a dit cela.

Quant aux témoins, ils se repentent amèrement. L'un d'eux, haut fonctionnaire et père de famille, a été puni par où il avait péché. Il a fait lire *Paul et Virginie* à sa belle-mère... Depuis lors, la malheureuse sexagénaire fait le trottoir !

On lit dans *l'Art moderne*, à propos des *Récits de Nazareth :*

« L'unique point à mettre en lumière encore est celui-ci. En France où tant d'artistes — les Parnassiens surtout — ont essayé de rajeunir les mythes, il ne sont arrivés qu'à se copier les uns les autres, si bien que tous les transcripteurs de fables se ressemblent. »

C'est aveuglant de vérité. L'antiquité de Leconte de Lisle ressemble étonnamment

à l'antiquité de Théodore de Banville, et à celle de M. José-Maria de Hérédia!

Ah! il est mis en lumière, le point, il l'est!

M. Mauclair rend compte en ces termes de la représentation d'*Un Ennemi du Peuple* à Paris :

« Une grande manifestation libertaire ne cessa de doubler l'intérêt dramatique. Le troisième acte surtout y aida : il fut une cruelle humiliation pour tous les journalistes présents, soufflетés à chaque phrase — et combien Ibsen les dévoile dans leur hypocrite malhonnêteté! — par les acclamations ironiques des jeunes écrivains présents. M. Henri Fouquier, mal à l'aise, tournait vers M. Canivet des regards navrés... Et l'on riait de bon cœur. Quand enfin le docteur Stockmann en vint à la scène célèbre où il stigmatise les chefs de partis et prévoit leur ruine, une clameur formidable ébranla le public, le cri « Vive l'anarchie ! » monta à nouveau et salua la chute du rideau, bientôt relevé pour l'annonce du grand nom d'Ibsen, devant lequel tous se découvrirent. »

Crier « Vive l'anarchie! » au dénouement d'un drame où il n'est pas un moment question d'anarchie, c'est assurément trop original.

Pour ne pas être distancés, nous conseillons à nos amis, lorsque Mounet-Sully viendra nous jouer l'*Antigone* de Sophocle, de saluer la chute du rideau par ce cri profondément hellénique : « Vive la représentation proportionnelle ! »

Les « Paroles pour Georges Eekhoud », prononcées au banquet du 28 octobre par M. Camille Lemonnier, viennent de paraître en brochure chez Paul Lacomblez. Nous détachons de ce beau discours le passage suivant :

« Je voudrais dire à ce sujet toute ma pensée : je regarde au dehors; je ne vois pas d'analogie avec ce mouvement littéraire qui, à peine né, déjà a conquis le monde et commence seulement à conquérir le pays où il s'est produit. Ce n'est à l'origine que des éclosions isolées, le lent développement des puissances de la race, de sourdes poussées comparables aux vibrations de la vie organique en travail. Considérez maintenant en quelles floraisons merveilleuses, en quelle forêt touffue de talents s'est muée la germination initiale. Il n'y a pas de pays qui plus continuement voie jaillir des poètes, des écrivains, de lumineuses et vives intelligences; il n'en est pas qui, dénué d'hérédité littéraire, le dernier jusqu'alors des peuples sensibles à la splendeur des choses écrites, se soit, par une pareille explosion d'efforts et de livres, soudainement révélé. Dans un milieu si inexorable que ceux-là même qui auraient dû parler se taisaient, que la critique au lieu de leur tresser des couronnes, à ces jeunes héros vainqueurs du destin, les lapidait et les ignore encore, — on peut lapider à coups de silence, — ce prodige s'est accompli de milices partout surgies, aussi bien des monts de la Wallonie que des plaines flamandes, et résignées, s'il le fallait, à mourir pour cet art qui n'avait pu faire vivre les devanciers... Ou si une telle chose se fût réalisée ailleurs, elle n'eût été ni aussi pure ni aussi magnanime. Car, ici, des croix seulement vers des cimetières d'injustice et d'oubli bordaient la route et récusaient l'espoir. Nos Lettres furent comme une chevalerie armée pour des croisades; on partait délivrer l'art comme on fût parti pour une Terre-Sainte; tous, par d'intimes serments, se vouaient aux renoncements, et quelques-uns ne furent plus certains du pain quotidien. C'est la pauvreté fièrement subie, l'insouci du gain et des succès, c'est l'ardeur aux uniques conquêtes idéales, c'est cette ingénuité et cette force incomparables que j'honore et proclame en vous, mes frères ici présents, mes contemporains et mes cadets qui tous avez souffert et acceptez de souffrir encore afin que quelquefois, comme aujourd'hui, un des vôtres soit exalté.

Je veux croire, je crois fermement à plus de justice, à une acceptation plus large de la splendeur intellectuelle que vous versez sur la nation. Elle qui renia ses artistes de la plume et ne fut constante qu'à ses peintres et ses sculpteurs, elle sait à présent

qu'elle ne peut grandir que par la gloire que vous lui apportez. Elle y consent, avertie que les peuples respectueux des Arts et des Lettres seuls ont la durée. Quand quelque part des génies ont apparu, c'est comme la découverte et la joie d'une patrie nouvelle qui s'éveille pour le reste du monde. La vieille terre des Sagas nous émerveilla d'une aurore de fraîche humanité à la lumière révélée de ses grands écrivains. Et, je le pense, nous sommes aussi un jeune peuple, nous ne faisons que de naître puisque c'est d'hier seulement que nous nous écoutons vivre à travers ce battement du cœur d'une race qui est sa littérature. Il résonne en vous, il vous emplit du sentiment d'une destinée : en retentissant jusqu'aux limites des peuples intellectuels, il faudra bien qu'il soit entendu du pays qui le porte en elle comme son propre cœur sensible, comme ses vives et tressaillantes entrailles. »

Ce magnifique hommage, rendu par M. Camille Lemonnier aux écrivains de la génération de 1880, nous a profondément ému. Nous l'en remercions de tout cœur, et nous espérons que la génération nouvelle couronnera l'œuvre de sa devancière.

Cet espoir nous est permis, car, M. Camille a raison de le dire, nous sommes un jeune peuple et nous ne faisons que naître à la vie littéraire. Gardons-nous donc d'en laisser empoisonner les sources et sachons défendre la jeunesse belge, qui porte en elle l'avenir, contre les maladies de vieillard qui assaillent en ce moment la littérature française.

On a récemment invoqué l'œuvre de Hugo pour légitimer d'étranges théories sur la langue, la grammaire et la syntaxe « individuelles ».

Nous avons répondu à ces invocations ridicules en citant le vers célèbre :

Guerre à la rhétorique et paix à la syntaxe !

Voici ce qu'écrivait à ce propos, au moment où la lutte contre les faux classiques battait son plein, le chef de la pléiade romantique :

« Il est bien entendu que la liberté ne doit jamais être l'anarchie, *que l'originalité ne peut en aucun cas servir de prétexte à l'incorrection.* Dans une œuvre littéraire, l'exécution doit être d'autant plus irréprochable que la conception est plus hardie... Plus on dédaigne la rhétorique, *plus il sied de respecter la grammaire.* On ne doit détrôner Aristote que *pour faire régner Vaugelas*, et il faut aimer *l'Art poétique* de Boileau, sinon pour les principes, du moins pour le style. »

En 1820, six ans avant d'écrire ces phrases, Victor Hugo, rendant compte, dans *le Conservateur littéraire*, des *Méditations poétiques* de Lamarrine, reprochait à ce « livre singulier » *les négligences, les néologismes, les répétitions et l'obscurité.* Réponse directe à la fameuse phrase de Lamartine : « La grammaire n'est pas faite pour nous ! »

Il vient de se fonder à Bruxelles un théâtre littéraire. C'est le titre de l'entreprise nouvelle qui a pour initiateur et directeur M. Maurice Chomé, professeur au Conservatoire. Ce théâtre sera consacré à l'œuvre dramatique d'écrivains de quelque époque et de quelque nationalité qu'ils soient. Son existence est assurée. Chaque pièce ne sera représentée qu'une fois. Il y aura quatre spectacles dans le courant de l'hiver.

M. Paul Lacomblez vient de perdre son père, M. Horace-François Lacomblez, mort à Solesmes le 1er décembre ; quelques jours après, un second deuil le frappait : il perdait sa mère.

La Jeune Belgique prend une profonde part à la douleur de son ami.

Parlant d'un écrivain qui lui déplaît, *le Peuple* s'exprime ainsi :

« C'est lui qui dégoûte les socialistes, *car il est un de ces gaillards dont il n'y a plus grand'chose de bon à tirer...* »

Il y a donc encore, parmi les écrivains belges, des « gaillards » dont, au point de

vue socialiste, il y a « quelque chose à tirer? »

Nous retenons l'aveu.

M. Antoine, le dictateur du Théâtre Libre, vient de confier à M. Jules Huret qu'il va se consacrer à la littérature socialiste, et qu'il en a assez des poètes.

Et réciproquement, Monsieur.

M. Antoine, deux fois nommé, ayant jugé bon de tripatouiller *Une Faillite*, le drame de M. Björnstjerne Björnson, l'écrivain norwégien a envoyé au *Figaro* une protestation aussi vive que légitime.

M. Björnstjerne Björnson a profité de l'occasion pour rabrouer M. Georges Lefèvre qui, dans *la Revue des Revues*, attribue à Victor Hugo l'invention du romantisme en Europe.

Voici la réponse de l'écrivain norwégien :

« Dois-je vraiment faire remarquer qu'il est impossible que le romantisme de Gœthe ait pris naissance de celui de Victor Hugo ou même de l'esprit français? Que Victor Hugo n'était pas né quand Gœthe a écrit son *Gœtz de Berlichingen*? Que Schiller n'avait pas prévu la naissance de V. Hugo à l'époque où il écrivit *les Brigands*? Que le grand romantique danois Adam Œhenschlaeger écrivait sa sublime *Saga de Valumder* beaucoup avant que la préface de *Cromwell* eût sonné la première cloche du romantisme français? Que Thomas Moore a puisé à d'autres sources plus profondes? Qu'un des plus grands lyriques du monde entier, Schelley, a chanté des hymnes bien à lui et aussi Henrick Vergeland, le Norwégien, un des plus grands poètes de la liberté dans les pays libres, jailli comme un torrent du cœur de notre peuple nouveau-né et dont le génie ne dut jamais rien au romantisme des autres? Alors Victor Hugo était venu, mais APRÈS Gœthe, Schiller, Œhenschlaeger, etc., etc.

Faut-il continuer et citer encore Robert Burns ou faut-il s'en tenir aux pièces d'Henrick Ibsen que l'on vient de représenter? Croit-on ces pièces tributaires du génie français?

Si on cherchait un peu mieux parmi mes drames et mes romans, on en pourrait trouver quelques-uns dans le même cas.

Nous sommes pleins de reconnaissance en toutes choses pour la France et plus particulièrement pour l'initiative artistique de la France, quant à la forme.

Nous trouvons que Francisque Sarcey et autres Chinois français ont bien le droit de nous barrer le chemin de la Terre promise, mais si on nous fait la grâce d'entrer, que ce soit avec un droit plein et entier sur nos propres œuvres.

Mais s'il s'agissait d'autre chose que de livres?

A la frontière, par exemple, après avoir bouleversé les malles d'un voyageur pour y trouver des joyaux et des objets d'art et lui avoir demandé à chaque objet : De quelle date est-il? A-t-il plus de dix ans? — Si oui.

— Alors, il est à nous.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

BJÖRNSTJERNE BJÖRNSON

LE MACAQUE FLAMBOYANT (section française).

L'âme de M. Saint-Pol-Roux le Magnifique s'étant jetée dans la rivière des ophélies, raconte ainsi son plongeon :

— « J'allais, au-dessus d'infiniment pures pierres (probables têtes de mort d'antérieures ophélies) et parmi des poissons semblant des guêpes et des chardonnerets, tant l'onde était subtile et menue, j'allais à la dérive, dans cette rivière si limpide que s'apercevait le monde extérieur comme à travers une longue vitre.

Sur mon coma bizarre glissent des ventres de cygnes et des coques aux coups de rames, albatros de bois à tête humaine.

J'allais, dans ma semimpossibilité de mourir, en ce palanquin de perles, j'allais à la dérive, telle une sainte de cire qui visite, en son reliquaire de cristal, les épis, les pommes, les vignes...

Mes yeux se closaient de délices sous ce rosaire de caresses.

Çà et là quelques éraflures, m'infligeant l'impression d'une course à travers les ajoncs, me révèlent au bout d'une canne sur la berge des personnages reconnus pour m'avoir accablée durant la vie, — sans doute espèrent-ils me ressaisir avec leurs hameçons...

A plusieurs endroits, des chiens me happant la main avec leurs dents braves, ma main avait l'air d'un fruit-à-baisers ganté d'une protectrice écorce ; mais je signifiais de ma main retirée que mes chagrins préféraient le trépas, aussi les chiens regagnaient-ils la rive plutôt que de gâter d'un préjudiciable salut leur légendaire fâme de résurrections fraîches. »



Lire dans *le Mercure* de décembre, un remarquable fragment de poème : *Les Courtisanes sacrées*, signé Charles Leconte.



L'ART BELGE A L'ÉTRANGER. — Le roman bien connu de M. Georges Eekhoud, *Kees Doorik*, vient d'être traduit en allemand par M. Tony Kellen et de prendre place dans une collection de romans étrangers éditée à Berlin, Vienne, Leipzig et Stuttgart par la *Deutsche Verlags Anstalt.*

En tête de la traduction de *Kees Doorik* figure une intéressante étude biographique et critique de M. Kellen.

La même maison d'édition publiera prochainement une traduction de *la Nouvelle Carthage.*



La Liberté, de Bruxelles, assure à ses lecteurs que « *Rosmersholm* vaut tous les chefs-d'œuvre de Shakespeare »

La Gazette remplace l'enthousiasme par un délicieux calembour. Il paraît que dans les couloirs, de spirituels boulevardiers appelaient *Rosmersholm*... Roll-mops !...

Ah ! quel plaisir de n'être ni *la Liberté* ni *la Gazette !*

M. Lugné-Poe et ses camarades de « l'Œuvre » ont joué, au Théâtre du Parc, *Rosmersholm* et *Un Ennemi du Peuple* d'Ibsen, et *les Ames solitaires* de Gérard Hauptmann.

De son côté, M. Chomé a inauguré le Thâtre Littéraire par une représentation de *l'Etoile* de Jean Richepin, et du *Roi Gonzague* d'Henri Signoret.

Notre prochaine chronique dramatique s'occupera de ces différentes manifestations artistiques.



Nous prions nos abonnés de réserver bon accueil aux quittances d'abonnement, qui viennent d'être mises à la poste.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DOUZIÈME DE

LA JEUNE BELGIQUE

Accinelli (François).

Le Roman d'un papillon . . 235

Arnay (Albert).

Errances 45
Les Masques 135
Vers. 331

Chainaye (Hector).

Poèmes en prose :
La Séparation. 373
La Mort 374

Chantrailles (Robert).

L'Enfant au cor merveilleux . 36

Closson (Ernest).

Chronique musicale, 89, 120, 204, 247, 313, 419.

Complot parnassien.

. 216

De Busscher (Lucien).

Soirs 72

Delattre (Louis).

Vieux cœur 366, 401

Delville (Jean).

Lettre 312
Le Frisson du sphinx . . . 363
Thamyris 441
Domitorès 442

Desombiaux (Maurice).

Les Géants. 47

Destrée (Jules).

Chronique littéraire. 422

Destrée (Olivier-G.).

Au Chevalier Printemps . . 33
Les Roseaux et les eaux . . 274
Consolatrix 300
L'Eglise de Lordship lane . . 375
Ford-Madox Brown. 417
Vision. Florentine 429

Direction (la).

(IWAN GILKIN).

Déclarations 5
Un incident 107
Une Conversion 312
Le Mouvement flamand . . 334

Donnay (Léon).

L'Ange du livre 28

Duc (Maurice).

Printemps 185

Dupont (Arthur).

Le dernier Voyage 56
Gisèle 136

Eekhoud (Georges).

Amis d'enfance 13

Elskamp (Max).

Salutation 35

Fleury (Marcel).

Plainte au soleil 142

Fontainas (André).

Epiphanies
Le Fifre 30
Le Tambour 31

Garnir (Georges).

Nature 236

Gens (Aimé).

Nénuphar 275

Gilkin (Iwan).

Petites études de poétique française :
III. Le rythme, la rime et la césure 57
Satan :
L'Artiste maudit 64
Une Vengeance 64
L'Habitude. 65
Le Mensonge 66
Princes 66
Méduse 67
Aux Enfers 67
Symptômes de réaction. . . 101
Menus propos. 137
Le nouveau Parnasse . . . 165
Ordo 179
« Pelléas et Mélisande » à Paris 229
Déprécation magique . . . 299
Rimes d'ombre :
Fatum 346
Hallucination. 347
Le Banquet Eekhoud . . . 397

Gille (Valère).

Duplicité 32
Le nouveau Parnasse . . . 165
La Fontaine étoilée 272

Giraud (Albert).

Le dernier Soir 52
Lettre 123
José-Maria de Hérédia . . . 133
Le nouveau Parnasse . . . 165
Le Réveil ingénu. 233
Pierrot et l'Ane 337
Le Critique fantôme . . . 361
Le Procès Lemonnier . . . 399
Renaissance 434
Chronique littéraire, 74, 155, 208, 251, 284, 315, 350, 288, 444.

Goffin (Arnold).

Notes cursives 24
Hélène. . . 180, 266, 302, 380
Chronique littéraire 290

Hennebicq (José).

Une Ame au loin 141

Itibéré da Cunha (Jean).

Chronique littéraire. . . . 85
(Voir *de Oliveira-Soarès*).

Jeune Belgique (la).

A la mémoire de Ch. De Coster 150
En Beotie 297
Le Prix quinquennal . . . 298

Jhouney (Albert).

Visions d'Egypte. 167

Koltzoff

Le Grand Mystère 43
La Forêt. 44

Lahaye (Isidore).

Ses yeux 275
Gloire aux soleils 276

Maeterlinck (Maurice).

Vieilles chansons. 21

Maubel (Henri).

Lettre 123
Pensées sensibilisées. . . . 200

Nékrassoff.

Vlan ! 41
Le Sillon non moissonné . . 42

de Oliveira-Soarès.

Mois de Marie 68
Parmi les hommes 69

Pouchkine.

Le Souvenir 38
L'Antchar. 39
Le Nuage 39
Stances. 40

Pourdeux (vicomte).

La plus belle princesse . . 219

de Régnier (Henri).

Paysage marin et pastoral. . 27

Sante-Marborelli (Antonio).

Le mouvement littéraire en Italie. 452

Severin (Fernand).

Poèmes :
La Chanson douce . . . 11
Au pays du calme. . . . 12
Le nouveau Parnasse . . . 165
Fragment d'églogue. . . . 265
La Dame de Grâce 400

Stiernet (Hubert).

Le Locataire 111

Swinburne (Algernon-C.).

Atalante à Calydon, 143, 189, 277, 338, 411, 424

Tabibitte (Télesphore).

Tachypoèmes sténorythmiques 261

de Tallenay (J.).

Soirée en mer. 73

Tiberghien (Paul).

(Voir *Swinburne*).

Toto.

Pêche à la ligne 310

Tutchew.

Poésies 238, 348

Van Arenbergh.

Le Naufragé 33

Vanden Bosch (Firmin).

Lettre 124

Vander Brugghen (Jules).

Suprême Vision 186
Le Sacre de Ponce Pilate . . 329

Vazy (Ethelrred).

Poésie congolaise 49
La Réforme de l'orthographe. 321

Verhaeren (Emile).

Vers :
Les Vents qui hurlent . . 17
Les Meules qui brûlent . . 19

Verlant (Ernest).

Chronique artistique, 86, 150, 243, 384.
Taine 170

Viane (Charles).

Fille d'auberge 442

Wallner (Léopold).

(Voir *Pouchkine*, *Nékrassoff*, *Koltzoff*, *Tutchew*).
Memento, 92, 126, 161, 219, 262, 292, 323, 355, 393, 424, 456.

Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE « LA JEUNE BELGIQUE »

31, *rue des Paroissiens*, 31

BRUXELLES

VIENNENT DE PARAITRE :

Edmond PICARD

EL MOGHREB AL AKSA

Une mission belge au Maroc

Un fort volume in-18 Jésus. . . . . 4 francs.

SCÈNES DE LA VIE JUDICIAIRE

Paradoxe sur l'Avocat. — La Forge Roussel. — L'Amiral. — Mon Oncle le Jurisconsulte. — La Veillée de l'Huissier. — Le Juré.

Un fort volume in-18 Jésus. . . . . 4 francs.

Georges EEKHOUD

LA NOUVELLE CARTHAGE

La Nouvelle Carthage. — Les Émigrants. — Contumace. — La Bourse. — Le Carnaval. — La Cartoucherie. — Épisodes inédits.

Édition définitive, un vol. in-8° très compact. . 4 francs.

Charles SLUYTS

NOTES D'ÊTRE

Un vol. petit in-16, sur papier de Hollande Van Gelder. 3 francs.

Ernest BOSIERS

HARALD ROI

Drame en neuf scènes.

Un volume in-8° . . . . . 2 francs.

Justus SEVERUS

AFRICUS

OU LE GÉNIE RÉCOMPENSÉ

Drame nègre en un acte et en vers.

Une plaquette in-18 Jésus . . . . . 1 franc.

SOUS PRESSE :

Émile SIGOGNE : CONTES MERVEILLEUX

EN VENTE

à la librairie PAUL LACOMBLEZ

BRUXELLES

MAX ELSKAMP : *Salutations dont d'Angéliques* . . 3 50

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : *Premières poésies.* . . 3 50

CHARLES DE COSTER : *La Légende d'Ulenspiegel* . 5 »

Comte LÉON TOLSTOÏ : *Le Salut est en vous* . . . 3 50

ED. SCHURÉ : *Les Grands Initiés.* Esquisse de l'histoire secrète des Religions : *Rama, Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon, Jésus.* Edition à 3 50

LÉON BLOY : *Sueur de sang,* avec trois dessins originaux de Henry De Groux, et portrait de Léon Bloy par Charles Cain 3 50

JEAN MORÉAS : *Le Pèlerin passionné*, édition refondue, comprenant plusieurs poèmes nouveaux . . 3 50

Dépôt des Revues Françaises :

La Plume, fr. 0-50; franco, fr. 0-55

Le Mercure de France, 1 franc; franco, fr. 1-25

L'Ermitage, fr. 0-60; franco, fr. 0-65

Les Entretiens politiques et littéraires, fr. 0-60; franco, fr. 0-65

Demandez le Catalogue complet de l'Editeur Paul LACOMBLEZ.

Bruxelles. — Imprimerie V^e^ Monnom, 32, rue de l'Industrie.

LA JEUNE BELGIQUE

paraissant le 5 de chaque mois en livraisons formant, par an, un volume d'environ 500 pages,
avec frontispice, titre, couverture et table des matières.

PRIX D'ABONNEMENT :

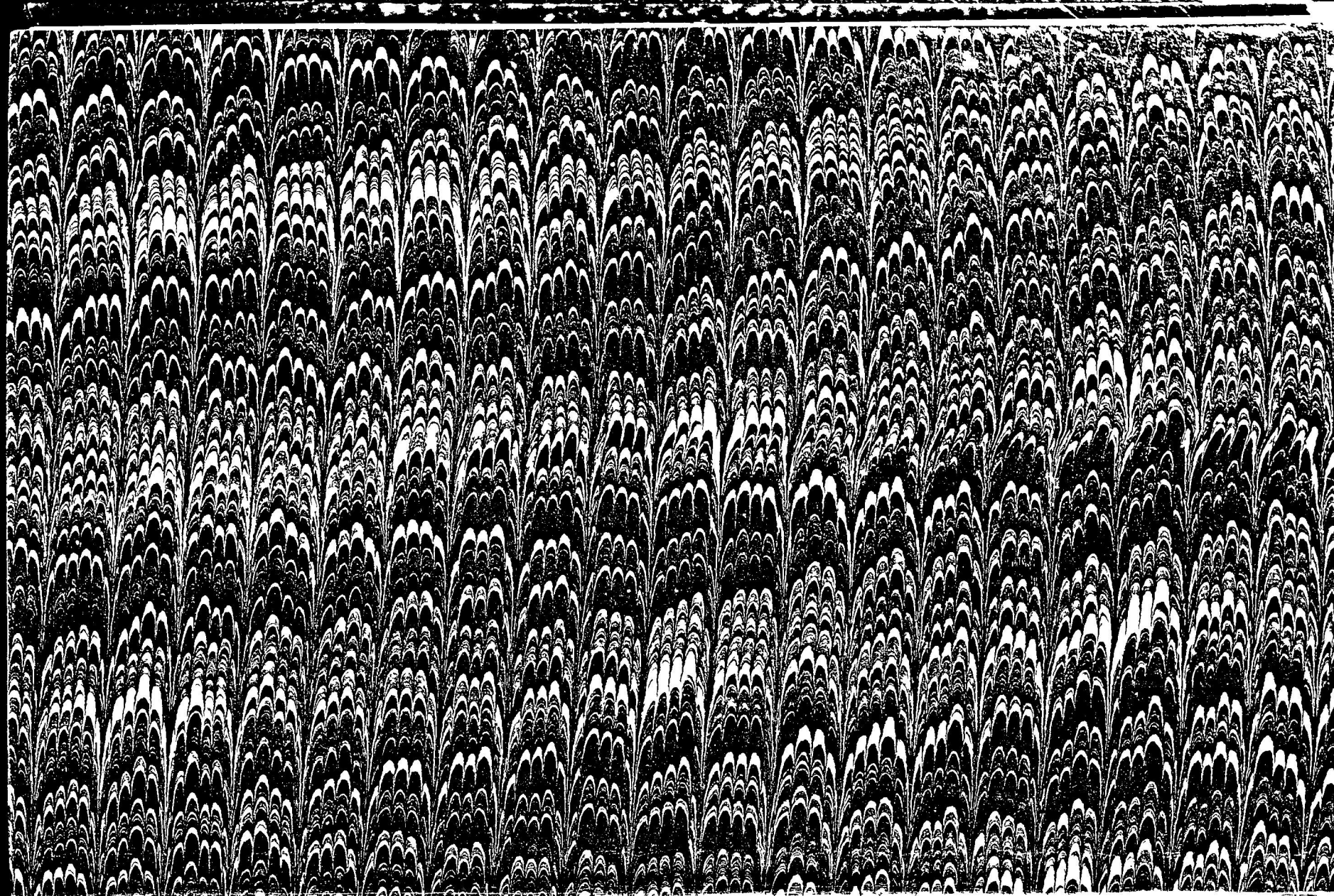
BELGIQUE. . 7 fr. par an. — ÉTRANGER. . fr. 8-50 par an.

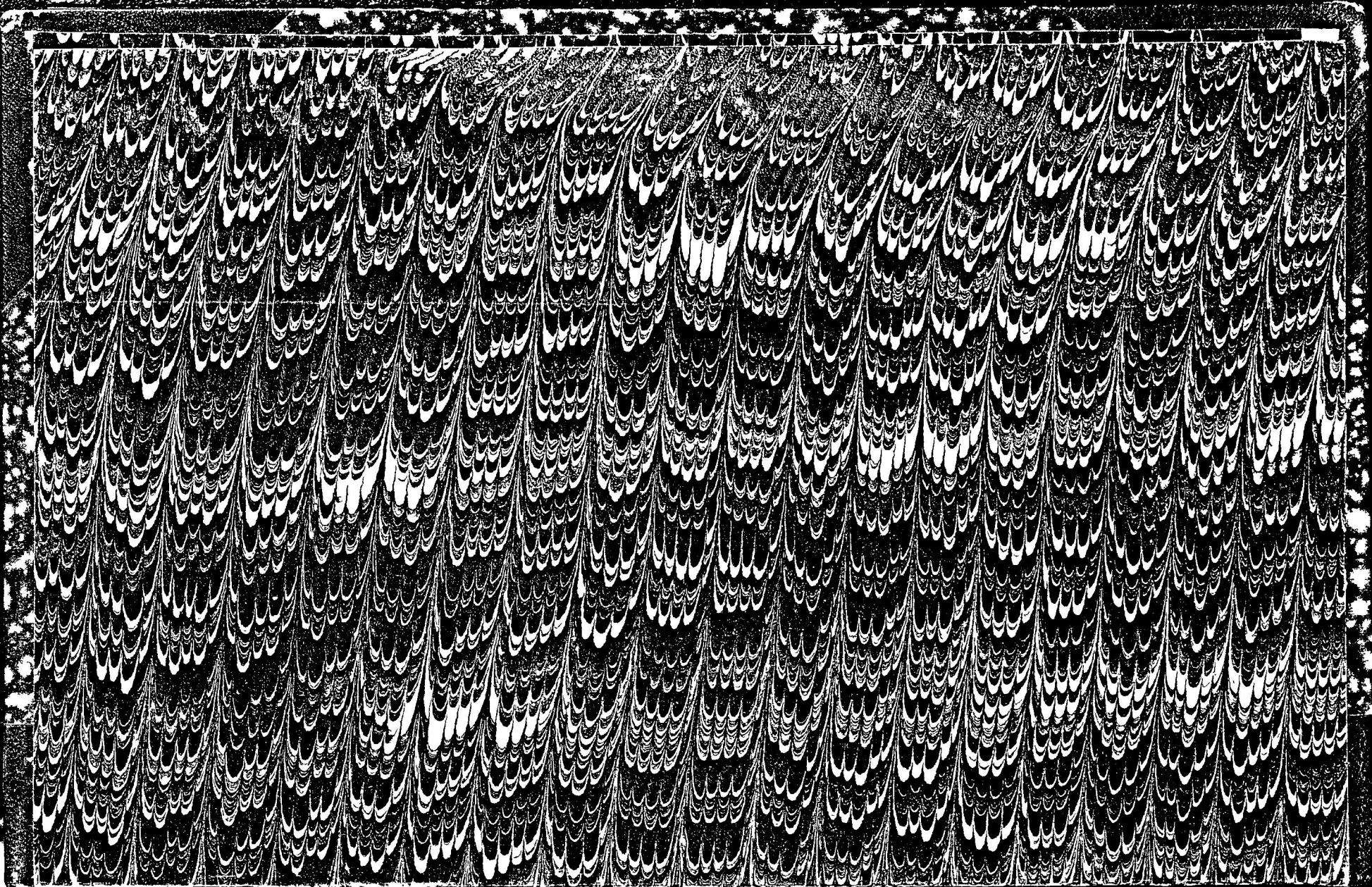
La Jeune Belgique, principal organe de la jeune littérature dans notre pays, entre aujourd'hui dans sa quatorzième année. Plus unie, plus décidée et plus ferme que jamais, elle continuera la lutte qu'elle a entreprise en conservant à son blason ces deux mots de combat : NE CRAINS.

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)
Directeur : IWAN GILKIN. — *Administrateur :* HUBERT VAN DIJK

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

François Accinelli, Albert Arnay, Hector Chainaye, Chantrailles, Ernest Closson, Léon Dardenne, L. De Busscher, Louis Delattre, Jean Delville, Maurice Desombiaux, Georges Destrée, Jules Destrée, Léon Donnay, Maurice Duc, Arthur Dupont, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Marcel Fleury, André Fontainas, Georges Garnir, Aimé Gens, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, José Hennebicq, Alber Jhouney, Hubert Krains, Koltzoff, Paul Lacomblez, Isidore Lahaye, Maurice Maeterlinck, Henry Maubel, Nékrassoff, Joseph Nève, A Soares de Oliveira, Pouchkine, vicomte Pourdeux, Henri de Régnier, Victor Remouchamps, Dante-Gabriel Rossetti, A. Sante Martorelli, Fernand Severin, Gustave Stevens, H. Stiernet, A.-C. Swinburne, T. Tabibitte, J. de Tallenay, P. Tiberghien, Toto, Tutchew, Emile Van Arenbergh, F. Van den Bosch, J. Van der Brugghen, Ethelred Vazy, Emile Verhaeren, Ernest Verlant, Charles Viane, Auguste Vierset, Léopold Wallner.





Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.